BOSTON
MEDICAL LIBRARY

IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

Les Maladies
des Femmes Grosses et accouchées.

auec la bonne et veritable methode de les bien aider en leurs accouchemens naturels, et les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, et aux Indispositions des enfans nouueau-nez; ensemble vne tres exacte description de toutes les parties de la femme, qui sont destinées à la generation. le tout accompagné de plusieurs belles figures en taille douce, nouuellement et fort correctement grauées.

œuure tres vtile aux chirurgiens, et necessaire à toutes les sage-femmes, pour apprendre à bien pratiquer l'art des accouchemens.

Composé par françois Mauriceau. Maistre Chirurgien Juré à Paris, demeurant au milieu de la rue des petits champs, à l'enseigne du bon Medecin.

ant. Paillet del. *Guill. Vallet sculp.*

TRAITE' DES MALADIES DES FEMMES GROSSES;

Et de celles qui ſont nouvellement accouchées,

Enſeignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui ſont contre nature, & aux indiſpoſitions des enfans nouveaux-nés; avec une deſcription tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui ſervent à la generation : Le tout accompagné de pluſieurs belles Figures en taille douce, nouvellement & fort correctement gravées.

Ouvrage tres-utile aux Chirurgiens, & neceſſaire à toutes les Sages-femmes, pour apprendre à bien pratiquer l'Art des accouchemens.

Compoſé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maiſtre és Arts, & ancien Prevoſt & Garde de la Compagnie des Maiſtres Chirurgiens Jurez de la ville de Paris.

SECONDE EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de quelques Figures tres-convenables au ſujet, & de plus d'un tiers du diſcours, contenant toutes les plus particulieres obſervations touchant la pratique des accouchemens, avec une ample Table des Matieres principales.

A PARIS,
Chez L'AUTEUR, au milieu de la ruë de Petits-Champs S. Honoré, à l'Enſeigne du bon Medecin.

M. DC. LXXV.

Avec Privilege du Roy, & Approbation de Monſieur le premier Medecin de Sa Majeſté.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesmaladi01maur

A MESSIRE
ANTOINE DAQVIN,
CONSEILLER DU ROY
EN TOVS SES CONSEILS,
& premier Medecin de Sa Majeſté.

MONSIEVR,

Comme l'Envie fait ordinairement tous ſes efforts pour ternir la reputation des Auteurs vivans, & que je prevois bien que je pourrois eſtre du nombre de ces infortunez, dont les Ouvrages ne ſont eſtimez qu'après leur mort, je ſuis contraint de rechercher l'appuy de quelque perſonne de

crédit & d'autorité, pour garentir le mien durant ma vie des traits de cette redoutable ennemie de la vertu, qui ſont toûjours d'autant plus envenimez que l'objet qu'elle enviſage a de merite, ainſi que Galien meſme, tout incomparable qu'il eſtoit, dit l'avoir bien éprouvé par la haine que les Medecins de Rome avoient contre luy. Veluti enim in dies gloria, ſic pari quoque paſſu augebatur invidia. Lib. de præcogn. c. 4. & 5. *C'eſt MONSIEVR, ce qui m'oblige de vous ſupplier avec tout le reſpect que je vous dois, de me permettre de faire paroître au public la ſeconde Edition de ce Livre ſous voſtre Nom, qui ſeul luy ſervira d'une ſuffiſante approbation, & d'une aſſurée protection contre tous les jaloux de la reputation de ſon Auteur, lequel étant à couvert par ce moyen de l'envie qu'ils luy portent, oſera bien leur dire ces paroles de Ciceron.* Invidiâ virtute parta, gloria, non invidia æſtimanda. *Il y a ſix ans que j'en fis faire la premiere impreſſion que je vous aurois dédiée dés ce temps-là, comme je fais aujourd'huy cette ſeconde; mais conſiderant pour lors, que ce premier fruit de mes veilles n'avoit pas encore acquis une aſſez parfaite maturité, pour meriter que je vous le preſentaſſe en l'état qu'il étoit, je me deſiſtay du deſſein que j'en avois; prevoyant bien que je vous aurois donné ſujet de m'accuſer de temerité, ſi je vous euſſe offert un Ouvrage qui ne peut paſſer que pour une rude ébauche de celuy que je vous preſente maintenant. Mais quoy que cette ſeconde edition ſoit beaucoup plus achevée que la premiere* (poſteriores enim cogitationes ſapientiores eſſe ſolent) *ce n'eſt pourtant qu'avec une eſpece de confuſion que je prends la hardieſſe de vous la dédier, quand je fais reflexion ſur le peu de proportion qu'il y a de mon petit eſprit à la ſcience incomparable que vous poſſedez juſqu'à un ſi haut point, que c'eſt de vous*

qu'on peut dire ſans doute, NON PLUS ULTRA. *C'eſt MONSIEVR, une verité qui eſt connuë de toute la France, & qui n'a pas eû beſoin d'autres preuves que le juſte choix que noſtre grand Monarque (qui eſt ſi connoiſſant en toutes choſes) a fait de voſtre perſonne, pour l'honorer de la charge de ſon premier Medecin; ſçachant bien que vous eſtiez plus capable qu'aucun autre de vous en acquiter dignement, comme vous faites. On eſt aſſez perſuadé que les intrigues de la Cour, & les brigues de la faveur n'ont aucunement contribué à vous procurer ce grand avantage à la fleur de vos ans, preferablement à tous les plus celebres Docteurs de voſtre noble profeſſion: car tout le monde ſçait que ce n'a eſté que voſtre propre merite qui vous a fait monter au lieu où vous eſtes; & qu'à l'exemple des grands Capitaines qui n'obtiennent de leur Prince le commandement general d'une armée, qu'aprés s'eſtre bien acquitez de tous les autres emplois militaires, & meſme de la fonction d'un ſimple ſoldat, vous n'eſtes parvenu à cette éminente charge de premier Medecin du plus puiſſant de tous les Rois, qu'aprés luy avoir donné une infinité de preuves tres-certaines de voſtre fidelité incorruptible, & de voſtre grande capacité dans la charge de Medecin ordinaire de la Reine, & dans celle de ſon premier Medecin, leſquelles vous avez exercées avec une approbation univerſelle. Ce ſont-là les chemins que voſtre ſeule vertu vous a tracez, pour vous faire arriver à ce ſupréme degré d'honneur & de gloire, qui vous fait triompher de l'Envie; laquelle bien loin de vous attaquer, comme elle avoit eû la temerité de vouloir faire autrefois, avant que vous l'euſſiez tout-à-fait terraſſée, n'oſe pas maintenant paroître devant vous que dans une profonde humilité. C'eſt pourquoy, MONSIEVR, voyant bien qu'il me*

ſeroit impoſſible de trouver aucune autre perſonne que vous, qui pût dompter entierement cette monſtrueuſe furie, que je crains ſur toute choſe, je vous reïtere la tres-humble ſupplication que je vous ay déja faite, de me donner une ſauvegarde pour mon Ouvrage contre tous mes envieux, qui n'oſeront jamais m'attaquer ſi vous m'accordez voſtre protection; laquelle outre cela ſera capable d'augmenter tellement ce que je puis m'eſtre acquis de reputation en l'Art des accouchemens, dont je fais profeſſion particuliere depuis plus de ſeize ans, avec un aſſez heureux ſuccez, que je pourray leur dire dans peu de temps, en marchant ſous vos favorables auſpices,

Ovid. de remed. am. lib. 1.

Rumpere, livor edax; magnum jam nomen habemus:
Majus erit, tantum, quo pede cœpit, eat.

C'eſt l'inſtante priere que vous fait celuy qui s'eſtimeroit heureux durant toute ſa vie, s'il pouvoit trouver quelque occaſion de meriter voſtre bien-veillance, & la grace que vous demande,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant
Serviteur,
FRANÇOIS MAURICEAU.

AVIS AU LECTEUR.

AMi Lecteur, comme vous sçavez que la seconde Edition d'un Livre est une marque ordinaire de l'estime qu'on a faite de la premiere, je croy qu'il ne me sera pas difficile de vous persuader que celuy-cy, que je fis imprimer pour la premiere fois en l'année 1668. a esté assez bien reçu du public; puisque le grand nombre des exemplaires que j'en avois fait tirer a esté entierement distribué, il y a déja du temps. C'est ce qui m'a obligé de travailler à vous donner cette seconde Edition, qui étant beaucoup plus ample, & incomparablement plus achevée que la premiere, doit assurément vous satisfaire, si vous la lisez dans le seul dessein de vous instruire. C'est pourquoy je vous prie que si vous desirez faire quelque profit de sa lecture, vous l'examiniez sans aucune envie de critiquer mon Ouvrage, & détaché de toute sorte de préoccupation qui vous pourroit empêcher de reconnoître la verité des choses que je pretens vous enseigner. Je veux bien encore pour ce sujet vous avertir, que vous ne soyez pas du sentiment de ceux qui condamnent une pensée, quand ils ne la conçoivent pas, ou qui la croyent estre fausse, parcequ'elle est nouvelle, & que vous n'imitiez pas aussi ceux, qui cherchant seulement à disputer sur les mots, negligent le veritable sens du discours, qu'ils affectent mesme de changer selon leur fantaisie, pour luy en donner un autre tout contraire à l'intention de l'Auteur, auquel ils ne voudroient pas seulement pardonner la transposition d'une simple virgule: car de mesme qu'il arrive assez souvent, que les purgatifs, quoyque propres pour une maladie, ne profitent pas au malade, si son corps n'est bien preparé, & disposé à leur operation; aussi la doctrine des Livres, qui est un des plus salutaires remedes que nous ayons pour combattre l'ignorance, est entierement inutile aux esprits, s'ils n'ont toutes les dispositions necessaires à la recevoir. Je croy que j'ay lieu d'esperer que vous m'accorderez sans peine la priere que je vous fais, puisqu'elle est pour vostre seule utilité. Cependant quoy que j'aye dessein de vous faire connoître icy tout ce qui concerne la grossesse & l'accouchement des femmes, je ne veux

pas vous détourner de la lecture de quantité d'Auteurs qui ont traité de cette matiere avant moy; mais je vous avertis seulement, que la plus grande partie d'eux, n'ayant jamais pratiqué l'Art qu'ils nous ont voulu enseigner, ressemblent à ces Geographes, qui nous font la description de plusieurs terres qu'ils n'ont jamais veuës, pour nous en donner (à ce qu'ils s'imaginent) une parfaite connoissance; ce qui fait qu'il est tres-difficile (pour ne pas dire impossible) qu'ils y puissent si bien reüssir que ceux qui ont esté eux-mesmes sur les lieux pour les visiter: car il est certain, comme Plutarque a fort bien remarqué, que la partie speculative des Arts est inutile & infructueuse, quand elle est destituée de l'active. Vous pourrez donc pour cette raison vous fier au chemin que je vous montre; puisque pour vous y conduire, je vous fais un fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un assez heureux succez, depuis plus de seize ans, dans la pratique des accouchemens; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte description & representation de toutes les parties de la femme qui servent à la generation; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilement la guerison: & quoy que selon le dire d'Hypocrate, au Livre *des Articles*, il soit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui est écrit; neantmoins je croy avoir si exactement enseigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec assez de facilité, mettre en usage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'est pour ce sujet que je vous communique gratuitement sans aucune reserve, en cette seconde Edition, tous les secrets les plus cachez de l'Art. * Au reste ne me blâmez point pour estre d'un sentimẽt cõtraire à plusieurs opinions communes; car je vous declare que je me suis seulement attaché à vous faire connoître la verité, dequoy j'espere que vous aurez plus de satisfaction, & que vous me sçaurez plus de gré, que si j'avois toûjours aveuglément suivy la pensée des autres. J'ay aussi tâché de ne me pas étendre en discours superflus, afin de me rendre plus intelligible aux jeunes Chirurgiens, & à toutes les Sages-femmes, à qui ce Livre sera (si je ne me trompe) aussi utile qu'aucun autre, pour apprendre à bien pratiquer

* Ego vero cupio in te omnia quæ scio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid discere, ut docceam. *Senec. ad Lucil. ep. 6.*

tiquer les accouchemens, & principalement à tous ceux qui ſont obligez d'entreprendre ces operations à la Campagne, où l'on ne trouve que tres-peu de perſonnes capables de les bien faire. C'eſt pourquoy je n'ay pas voulu imiter beaucoup d'Auteurs, qui rempliſſent leurs Livres d'un grand nombre de longues receptes, qui ſervent ſeulement à groſſir un volume, & qui ne font qu'embaraſſer l'eſprit des Lecteurs dans l'incertitude du choix de tant de differens remedes, compoſez d'un fatras de drogues inutiles qui leur ſont le plus ſouvent inconnuës, m'étant ſimplement contenté de leur enſeigner les meilleurs, dont on ſe ſert ordinairement. De plus, je l'ay orné de quantité de figures deſignées au naturel, & tres-correctement gravées, afin de leur faire mieux concevoir les choſes. Mais ſi dans tout cela vous trouvez que quelques-unes de mes opinions ne vous ſatisfaſſent pas entierement, ou que d'autres (ſelon voſtre ſens) ne ſoient point tout-à-fait conformes à la verité, ſouvenez-vous que comme parmy le meilleur bled on voit preſque toûjours naiſtre de l'ivroye, ou quelque autre mauvais grain; de meſme, qu'il ſe rencontre peu de Livres, dont la doctrine ſoit ſi pure, qu'on n'y puiſſe rien trouver à redire; & que ſi j'eſpere quelque eſtime de vous pour recompenſe de tout mon travail, (qui eſt, ce me ſemble, aſſez conſiderable) ce n'eſt qu'à proportion de celle que vous pouvez avoir pour pluſieurs autres, qui n'ont jamais eû en cette occaſion un plus grand deſir que moy de rendre ſervice au Public.

AUTOR,
Ad Lividum, artis ignarum.

FVtilibus mecum noli contendere verbis
Livide; non lædet garrula lingua tua.
Crede mihi, factis potius pugnemus uterque:
Si vitas pugnam, te moneo ut taceas.
Hæc, virtute carens, si despicis, ecce quod opto;
Omnibus invideas, Livide, nemo tibi.

L'AVTEVR,
Au plus grand de ses envieux.

CE Livre à son aspect redoublera ta rage;
Mais n'en sois rebuté sans le voir plus avant:
Car quoy qu'aprés cela tu ne sois pas plus sage,
Je te promets qu'au moins tu seras plus sçavant.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, utilissimum de mulierum partu librum scribentis.

LVCINAM auxiliis inopem jam absistite matres
Partubus ut præsit, voce vocare Deam:
Nam vos ô gravidæ, melius liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.
Cedite scriptores, quibus est dare verba voluptas;
Quod bene pro morbis præcipit, ille facit.

FRANC. DULAURENS.

TABLE DES CHAPITRES.

TRAITE' ANATOMIQUE.

Des parties de la femme qui servent à la generation. Pag. 1.

CHAP. I. *Des vaisseaux spermatiques, appellez Préparans.* p. 7.
II. *Des testicules.* 9
III. *Des vaisseaux deferens, autrement dits éjaculatoires.* 11
IV. *De la Matrice en general.* 17
V. *De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuse.* 28
VI. *Du* vagina, *ou col de la Matrice.* 35
VII. *De l'orifice interne de la Matrice.* 38
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice.* 40
IX. *De la semence.* 42
X. *Du sang menstruel.* 46

LIVRE PREMIER.

Des Maladies, & des differentes disposition des femmes grosses, depuis le moment de la conception jusques au terme de l'accouchement. 51
Chap. I. *Des signes de la fecondité, & de la sterilité des femmes.* 52
II. *De la conception, & des conditions qui y sont necessaires.* 61
III. *Des signes de la conception.* 66
IV. *De la generation, & des conditions qui y sont requises.* 75
V. *Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva un petit* fœtus *de deux mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé, laquelle merite d'estre examinée pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.* 84
VI. *De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & de ceux de la fausse.* 89

VII. *Le moyen de reconnoître les differens temps de la groſſeſſe.* 93
VIII. *Sçavoir, ſi on peut reconnoître que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, & les ſignes qu'elle doit avoir pluſieurs enfans.* 97
IX. *De la ſuperfetation.* 103
X. *De la mole, & de ſes ſignes.* 107
XI. *De quelle façon ſe doit gouverner la femme pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tâcher de les prevenir.* 114
XII. *Du vomiſſement de la femme groſſe.* 124
XIII. *Des douleurs du dos, des reins, & des hanches.* 131
XIV. *De la douleur des mammelles.* 133
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner.* 134
XVI. *De la toux, & de la difficulté de reſpirer.* 138
XVII. *De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des cuiſſes, & des jambes.* 141
XVIII. *Des hemorrhoïdes.* 144
XIX. *Du flux de ventre de la femme groſſe.* 147
XX. *Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe.* 151
XXI. *De la perte de ſang.* 155
XXII. *De la peſanteur & de la deſcente ou relaxation de Matrice de la femme groſſe.* 167
XXIII. *De l'hydropiſie de Matrice.* 170
XXIV. *De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe.* 174
XXV. *De la maladie venerienne des femmes groſſes.* 176
XXVI. *De l'avortement, & de ſes cauſes.* 182

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui ſont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres. 191
Ch. I. *Ce que c'eſt qu'accouchement, & ſes differences, enſemble de ſes differens termes.* 191
II. *Les ſignes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les ſignes qui font connoître celuy qui eſt contre nature.* 206
III. *Des membranes de l'enfant, & de ſes eaux.* 211
IV. *Du* placenta, *& des vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.* 220
V. *Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa*

mere, selon les differens temps de la grosseſſe. 229
VI. *Ce qu'il faut que la femme faſſe quand elle eſt à terme.* 233
VII. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'eſtre en travail.* 235
VIII. *De l'accouchement naturel; & le moyen d'y aider les femmes quand il y a un ou pluſieurs enfans.* 241
IX. *La maniere de deliurer la femme en l'accouchement naturel.* 246
X. *De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice aprés que le cordon eſt rompu.* 249
XI. *Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes & de leurs differences; enſemble le moyen d'y remedier.* 257
XII. *Des accouchemens contre nature auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.* 264
XIII. *Les ſignes qui font connoiſtre que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice.* 270
XIV. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.* 276
XV. *Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.* 281
XVI. *Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.* 285
XVII. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la teſte la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parceque les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.* 288
XVIII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere.* 293
XIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arreſté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie.* 298
XX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte.* 303
XXI. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.* 305
XXII. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.* 308

XXIII. *La maniere de tirer l'enfant quand il preſente les genoux.* 311
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.* 313
XXV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté.* 316
XXVI. *De l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble dans les differentes poſtures cy-devant dites.* 319
XXVII. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant.* 323
XXVIII. *De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty.* 327
XXIX. *De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.* 330
XXX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.* 334
XXXI. *De l'extraction de l'enfant mort.* 337
XXXII. *De l'extraction de la mole, & du faux germe.* 342
XXXIII. *De l'operation Ceſarienne.* 347
XXXIV. *Des inſtrumens de Chirurgie qui peuvent ſervir à faire l'extraction de l'enfant mort & monſtrueux en groſſeur.* 361

LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des Femmes accouchées; Des maladies & ſymptomes qui leur arrivent durant toutes leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nés; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions neceſſaires au choix des nourrices. 363
Chap. I. *Ce qu'il faut faire à la femme auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée & delivrée naturellement.* 364
II. *Des remedes convenables aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.* 366
III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.* 370
IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent eſtre nourrices.* 373
V. *De pluſieurs maladies & ſymptomes qui arrivent à la femme nou-*

vellement accouchée : & premierement de la perte de ſang. 375
VI. *De la deſcente & chûte de la Matrice, & du ſiege de la femme nouvellement accouchée.* 379
VII. *Des contuſions & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, cauſées par l'accouchement.* 389
VIII. *Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes cauſes.* 393
IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme ; d'où elles viennent, & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.* 397
X. *De la ſuppreſſion des vuidanges, & des accidens qu'elle cauſe.* 403
XI. *De l'inflammation qui ſurvient à la Matrice aprés l'accouchement.* 407
XII. *Du ſcyrre de la Matrice.* 410
XIII. *Du cancer de la Matrice.* 412
XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 416
XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales.* 418
XVI. *De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 420
XVII. *Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.* 423
XVIII. *Des apoſtemes des mammelles de la femme accouchée.* 426
XIX. *Des bouts des mammelles écorchez & emportez.* 430
XX. *Du traitement de l'enfant nouveau-né ; & premierement de la maniere de luy lier, couper & bander l'umbilic.* 433
XXI. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit eſtre nettoyé de ſes excrémens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter.* 437
XXII. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.* 443
XXIII. *Des indiſpoſitions des petits enfans : & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés.* 450
XXIV. *Des contuſions & meurtriſſures de la teſte, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.* 453
XXV, *De la fontaine de la teſte des enfans nouveau-nés, & des ſutures trop ouvertes.* 457
XXVI. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés.* 459
XXVII. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.* 461
XXVIII. *Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.* 462

XXIX. De *l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.* 465
XXX. Des *cuissons, rougeurs, & inflammations des eines, fesses, & cuisses des petits enfans.* 468
XXXI. Des *ulceres de la bouche des petits enfans.* 469
XXXII. De *la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans.* 472
XXXIII. Du *flux de ventre des petits enfans.* 475
XXXIV. Du *vomissement des petits enfans.* 476
XXXV. Des *hernies ou descentes des petits enfans.* 478
XXXVI. Des *galles qui viennent ordinairement à la teste & à la face des petits enfans.* 481
XXXVII. De *la petite verole & de la rougeole des enfans.* 483
XXXVIII. De *la curation de la maladie venerienne des petits enfans.* 489
XXXIX. *Le moyen d'empescher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux.* 493
XL. *Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.* 495

Fin de la Table des Chapitres.

TRAITÉ ANATOMIQUE

DES PARTIES DES FEMMES qui servent à la generation.

PUIS QU'IL est tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien observé à la fin du livre des lieux en l'homme, que la matrice est cause de la plus part des maladies des femmes, j'ay crû qu'ayant dessein de traiter de celles des femmes grosses & accouchées, & de montrer la veritable methode de les bien aider & secourir en leurs accouchemens; il estoit pour ce sujet tres-utile & necessaire que je fisse avant cela une description de la matrice, & de toutes les autres parties de la Femme qui servent à la generation : C'est pourquoy, à l'exemple de *Fernel* qui deffend la lecture de ses œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je diray qu'il est impossible de bien concevoir toutes les choses que je pretens enseigner cy-aprés, si on ne connoist parfaitement ces parties. J'en parleray le plus succinctement que je pourray, afin que les Sages-Femmes en puissent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverses anatomiques, que j'obmettray à leur consideration, parce qu'elles leur sont entierement inutiles; neanmoins la description que j'en feray, quoy que briéve, sera si exacte, qu'estant jointe aux figures que j'en ay fait representer, elle ne laissera pas de leur en donner une suffisante connoissance, pour se bien comporter dans l'art des

accouchemens. Disons donc avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication necessaire de ces parties naturelles, qui meritent nostre admiration, ny de l'exposition de leurs figures; & mesme que les personnes les plus chastes & les plus scrupuleuses, les peuvent considerer aussi bien que nous, sans rougir, pourvû que ce soit à dessein d'en faire un bon usage, puisque sans connoistre ces parties nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat necessariæ interpretationis. Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit &c.* Tertul. lib. de Anim. cap. 13.

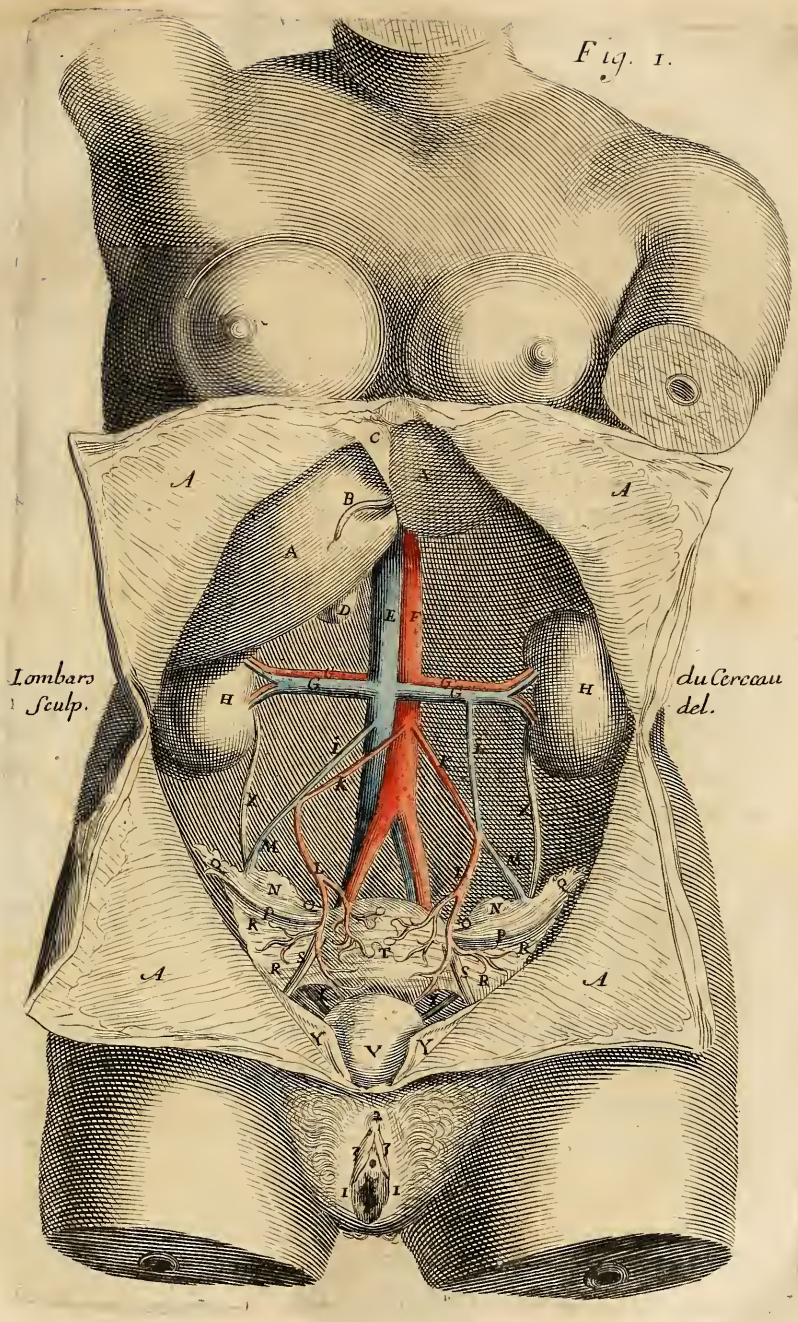
Ces parties sont les vaisseaux spermatiques, tant les preparans que les déferens ou éjaculatoires, les testicules & la matrice, avec plusieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaisseaux spermatiques, appellez préparans.

EXPLICATION DE LA PREMIERE Figure, qui montre l'origine & la distribution des vaisseaux spermatiques.

A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine, qui sont renversez en dehors, pour faire voir les parties qui suivent.

A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Le ligament suspensoire du foye.*
D. *La vessie du fiel.*
E. *La veine cave.*
F. *La grosse artere.*
G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*
H. H. *Les reins.*
I. I. *Les veines spermatiques, dont la droite naist du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*
K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui prennent origine de la grosse artere, & se vont joindre avec les veines de chaque costé.*
L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques, qui descendent*

Fig. 1.



Lombard Sculp.

du Cercau del.

vers les costez de la matrice, où estant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la matrice, le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long du costé de la matrice, & vient se terminer vers son col, proche de l'orifice interne.

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui estant jointes ensemble vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

P. P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les veritables éjaculatoires, ausquels* Fallope *a donné le nom de trompettes.*

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroist déchiquetée en son extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La matrice.*

V. *La vessie.*

X. X. X. X. *Les ureteres, qui viennent s'inserer derriere la vessie.*

Y. Y. *Les os pubis qui sont separez, & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la situation de la vessie qui est posée sur la matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, qui sont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre lesquelles paroist le conduit de l'urine, & plus bas on void quelque forme de caruncules, qui sont autour de l'entrée du* vagina; *toutes lesquelles parties sont tres-bien representées cy-aprés en la cinquiéme figure.*

EXPLICATION DE LA SECONDE

Figure, qui repreſente les meſmes parties que la premiere; mais en cette ſeconde, ces parties ſont plus groſſes, & entierement ſeparées du corps, afin d'eſtre mieux conſiderées; elles ſont auſſi accompagnées de toute la matrice, & de ſes ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la diſtribution des vaiſſeaux.

A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en haut.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Vne petite portion du ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G.G.G.G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H.H. *Les reins.*

I.I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & la gauche naiſt de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la groſſe artere, & ſe vont joindre au milieu de leur progrez, avec les veines de chaque coſté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la matrice, où eſtant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long des coſtez de la matrice, juſques vers ſon col, où il vient ſe terminer proche de l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

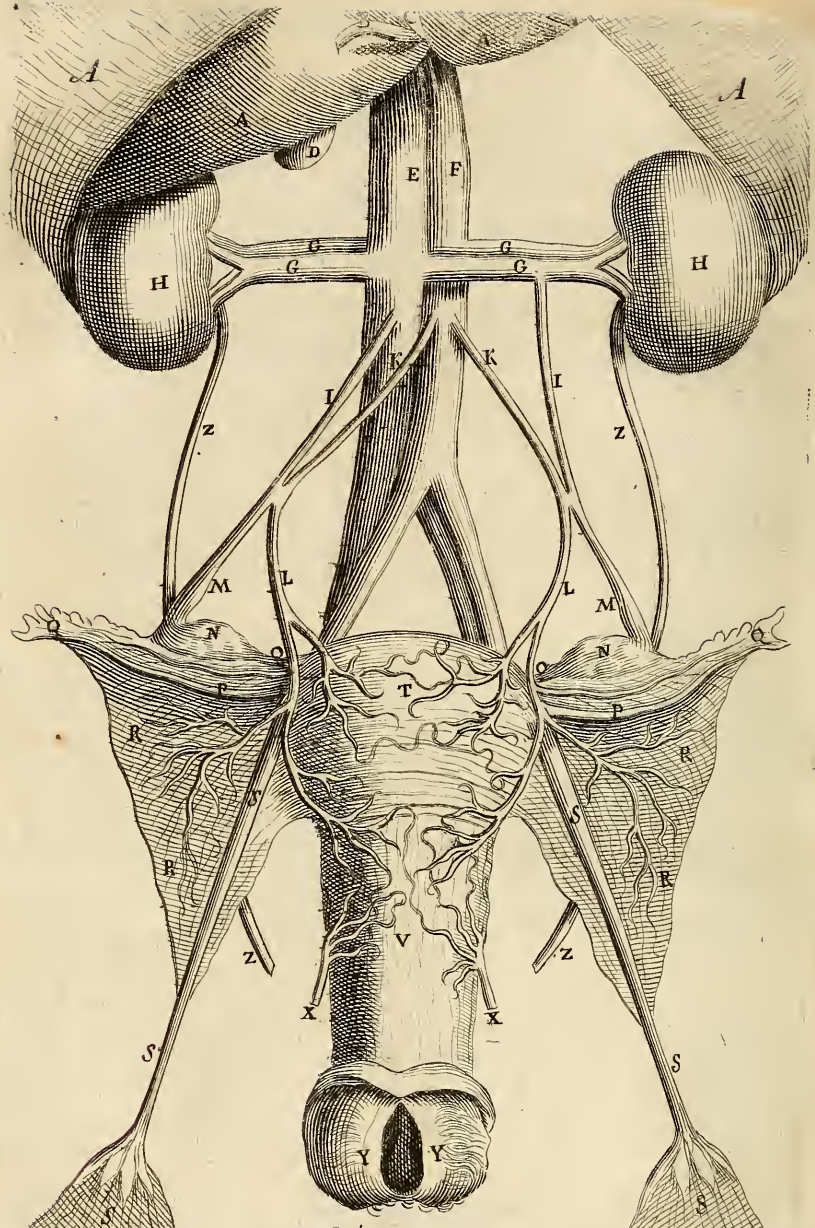


Fig. ii.

P.P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les veritables éjaculatoires, qui se vont rendre aux cornes de la matrice: ce sont ces vaisseaux ausquels* Fallope *a donné le nom de trompettes.*

Q.Q. *Le morceau déchiré, qui n'est seulement qu'une production du ligament large, qui paroist ainsi déchiquetée en son extremité.*

R.R.R.R. *Les ligamens larges.*

S.S.S.S.S.S. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la matrice jusques aux os pubis, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*

T. *Le propre corps de la matrice.*

V. *Le* vagina, *ou col de la matrice.*

X.X. *Deux ramifications de veines & d'arteres, qui naissant des hypogastriques, vont montant de bas en haut, se terminer à la rencontre des rameaux des spermatiques qui descendent, avec lesquels ils ont communication.*

Y.Y. *Les deux levres de la partie honteuse; qui estant entrouvertes font voir l'entrée du* vagina.

Z.Z.Z.Z. *Les ureteres.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaisseaux spermatiques appellez Préparans.

LEs Vaisseaux spermatiques, qui sont appellez préparans, parce qu'ils apportent & preparent aux testicules le sang dont la semence est engendrée, ne sont point differens aux femmes, en nombre, en origine, & en office, de ceux des hommes; mais bien en insertion, & en la maniere de leur distribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres qui naissent des mesmes endroits, & qui font les mesmes fonctions.

Ces Vaisseaux sont deux de chaque costé, sçavoir une veine, & une artere: la veine du costé droit sort du tronc de la veine cave; & celle du costé gauche vient toujours de l'émulgente: mais les deux arteres naissent de la grosse artere, au dessous des émulgentes. La veine & l'artere estant assez distantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent se joindre vers le mi-

lieu de leur progrés, pour ſe porter enſemble au teſticule; mais avant que d'y arriver, elles produiſent un rameau aſſez conſiderable, qui deſcend du coſté de la matrice; où eſtant, il ſe ſepare en trois branches, dont la premiere eſt conduite vers ſon fond, pour l'évacuation des menſtruës lors que la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture du *fœtus* pendant qu'il eſt dans la matrice; la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions au ligament rond; & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du coſté de la matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande repletion de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules; & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau; paroiſſant pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſeparer l'une de l'autre ſans les rompre; ce qui a eſté fait (ſi nous en croyons l'opinion commune) afin que le ſang reçût plus facilement dans ce paſſage labyrintique, quelque diſpoſition à eſtre converti en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien prés cette union pretenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble; & nous reconnoiſtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ny aucune confuſion du ſang qu'elles contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer pas l'ouverture du corps d'une femme nouvellement morte: car pour lors, ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſeichez (comme il arrive quelque temps en ſuite) ſont beaucoup plus évidens: mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler, ſoufflant dedans, avec un petit canal propre à cela; ce qui ſe fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypogaſtriques, leſquelles ne ſont pas plutoſt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'elles font en meſme temps enfler les veines ſpermatiques, avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication reciproque (ſemblable à celle que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les

arteres

arteres hypogaſtriques) & font paroiſtre par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques au teſticule par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la generation de la ſemence; le ſuperflu duquel eſt en ſuite reporté par les veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de la meſme maniere qu'il ſe fait par toutes les autres veines du corps.

On doit obſerver que non ſeulement ces vaiſſeaux ſpermatiques, mais auſſi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy, que des hypogaſtriques, ſont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menſtruës, ou qu'elles ſont ſur le point de les avoir; & particulierement durant la groſſeſſe, auquel temps ils ſont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cauſe de l'abondance du ſang dont ils ſont remplis.

CHAPITRE II.

Des Teſticules.

TOutes les femmes ont auſſi bien que les hommes deux teſticules, qui ont pareillement le meſme uſage, qui eſt de convertir en ſemence le ſang qui leur eſt apporté par les vaiſſeaux preparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes, en ſituation, en figure, en groſſeur, en ſubſtance, en temperature, & en compoſition.

Les Teſticules des femmes ſont ſituez au dedans du ventre, vers chaque coſté de la matrice, diſtans de ſes cornes de la largeur d'un poulce ou environ: Ils ont eu cette ſituation afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y ſont tenus ſujets, par le moyen des ligamens larges de la matrice, aux membranes deſquels ils ſont fortement attachez, du coſté qu'ils reçoivent les vaiſſeaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne ſont pas ſi ronds que ceux des hommes, ny ſi gros; car ils ſont bien plus petits, & plats en quelque façon par devant & par derriere; la ſuperficie des teſticules des femmes eſt plus inégale que celle des teſticules des hõmes. Leur ſubſtance ne paroît pas ſi molle, mais elle eſt un peu plus ferme, à cauſe ſeulement de la dureté

de leur membrane ; & comme le temperament des femmes eſt plus froid & plus humide que celuy des hommes, auſſi la chaleur de leurs teſticules eſt plus debile. Leur compoſition eſt encore bien differente, car ils ne ſont revêtus que d'une ſeule membrane ou tunique, & leur corps eſt compoſé de pluſieurs petites glandes, & de petites veſſies jointes les unes aux autres, leſquelles paroiſſent pleines d'une ſemence qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes ; & ils n'ont outre cela aucun epididyme. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entierement compoſée, ont donné lieu à quelques modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui eſt que les femmes ont des œufs auſſi bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré, de la meſme maniere que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé ; ſoutenans avec opiniâtreté, par des pretenduës experiences, & par des autoritez, que ces petites veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts de ſimples membranes, leſquels ſe détachant de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours en ſuite du coït (par lequel ils ont eſté rendus feconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la matrice, par les vaiſſeaux appellez deferens ejaculatoires, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Kerckring*, *Graaf*, *Suummerdam*, & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) eſtre aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi bien que moy, & que je n'allegueray pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées.

Les teſticules ſont naturellement diſpoſez comme nous avons dit : mais il arrive quelquefois qu'ils ſe tumefient ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes, telles que ſont les ſuppreſſions de menſtruës, les ſuffocations de matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit exceder la groſſeur du poing, & eſtre ſchyrreux, & pleins de pluſieurs matieres étranges, ſemblables à du pus, à du plâtre, & à du ſuif, avec des eſpeces d'hydatides de differente groſſeur, leſquelles ſont quelquesfois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la ſubſtance des teſticules. *Schenkius* en rapporte pluſieurs exemples au quatriéme livre de ſes obſervations ; & *Veſale* parle d'un autre exemple encore bien plus

remarquable, qui est d'une femme morte en suite d'une prodigieuse hydropisie de matrice, dont les glandes du testicule droit étoient si grosses, qu'elles ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient esté enfermez en une membrane, lesquelles étoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaisse. Ces vices de conformation des testicules sont si frequens aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement de leurs menstruës, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & parfois mesme de tous deux, d'où procedent plusieurs incommoditez qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant esté élaboree & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant reçu sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaisseaux déferens, autrement dits éjaculatoires.

CEs Vaisseaux sont deux, qui sont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuse au ligament large de la matrice : Ils ne naissent pas des testicules comme font ceux des hommes ; mais ils en sont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en succent & n'en reçoivent la semence que par de petits conduits presque imperceptibles, lesquels estant disposez en maniere de veines mesaraïques lactées, se traînent le long de cette distance membraneuse, qui est entre ces vaisseaux déferens, & les testicules. Leur substance est comme nerveuse & médiocrement dure : Ils sont ronds, caves, & assez gros & larges en leur extremité, qui aboutit à la corne de la matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils soient plus larges vers leur extremité qui regarde le testicule, & qu'ils soient gresles, & s'étréciſſent à mesure qu'ils approchent de la matrice. C'est ainsi que quelques modernes nous les ont décrits, & representez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Suummerdam* : mais dans les dispositions

naturelles cela ne se rencontre pas de la sorte, parce qu'ils ressemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'élargissant jusques à ce qu'ils s'inserent au costé de la matrice; où estant, *Dulaurens* nous assure avoir remarqué par plusieurs fois, qu'ils se separent en deux conduits, l'un desquels plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le costé du fond de la matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à son opinion veulent estre seulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va se terminer au commencement de son col, prés de son orifice interne; disant que les femmes déchargent leur semence par le premier au fond de la matrice, lorsqu'elles ne sont pas grosses; ce qu'elles ne peuvent faire que par le second, quand elles sont enceintes; dautant qu'aprés la conception, l'orifice interne est exactement fermé, à quoy on peut ajouter que ce passage est exactement bouché dans la suite par le *placenta* de l'enfant: de là vient que, selon son sentiment, les femmes grosses reçoivent plus de plaisir dans l'action du coït, que les autres; à cause que la semence fait pour lors un plus long chemin pour estre déchargée; mais plusieurs ne sont pas de ce sentiment: c'est pourquoy chacun peut (si bon luy semble) les consulter sur ce sujet, pour en connoître la verité par leur bouche. L'autre extremité de ces Vaisseaux déferens n'est pas visiblement cave; & ressemblant presque à l'appendice de l'intestin *cœcum*, elle n'est attachée à aucune partie; mais elle est vague & flotante de costé & d'autre; elle est aussi plus menuë, plus ondoyante & tortueuse que l'autre, afin que par ces petits contours, la brieveté du chemin soit recompensée. On voit en ce lieu 4. ou 5. petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient esté rongées de vers, lesquelles servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que pretendent ces modernes dont nous avons parlé au precedent Chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extremité de ces vaisseaux éjaculatoires; mais cét usage n'est fondé que sur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

Voilà ce qu'on peut dire de ces Vaisseaux déferens, que quel-

ques Auteurs diſent eſtre deſtinez à un uſage tout particulier, qui eſt de ſervir comme une eſpece de cheminée pour l'expiration, & pour le paſſage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (ſi je ne me trompe) tant par la fermentation des ſemences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la groſſeſſe, auquel temps ſon orifice interne doit eſtre exactement fermé; mais ils ſervent ſeulement (ſelon l'opinion commune) de reſervoirs à la ſemence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la matrice: neantmoins leur origine me fait un peu douter de cét uſage, dautant qu'ils ne la prennent point du teſticule, auquel ils ne touchent en aucune maniere: c'eſt ce qui fait que je croy bien plus volontiers, que les femmes déchargent ordinairement par un autre vaiſſeau, qui du teſticule va directement aboutir au coſté de la matrice prés de ſa corne, lequel pluſieurs ſoûtiennent eſtre ſeulement un ligament, dautant qu'il ne paroît pas manifeſtement cave, quoy qu'il ſoit aſſez gros; mais il n'eſt pas neceſſaire qu'il le ſoit, car la ſemence, qui eſt toute pleine d'eſprits tres-ſubtils, peut fort facilement paſſer à travers ſa ſubſtance poreuſe. Venons maintenant à la deſcription de la matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGVRE, qui repreſente la ſituation naturelle de la matrice.

A.A.A.A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en dehors.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *Le pancreas.*

F. *Vne portion de la ratte.*

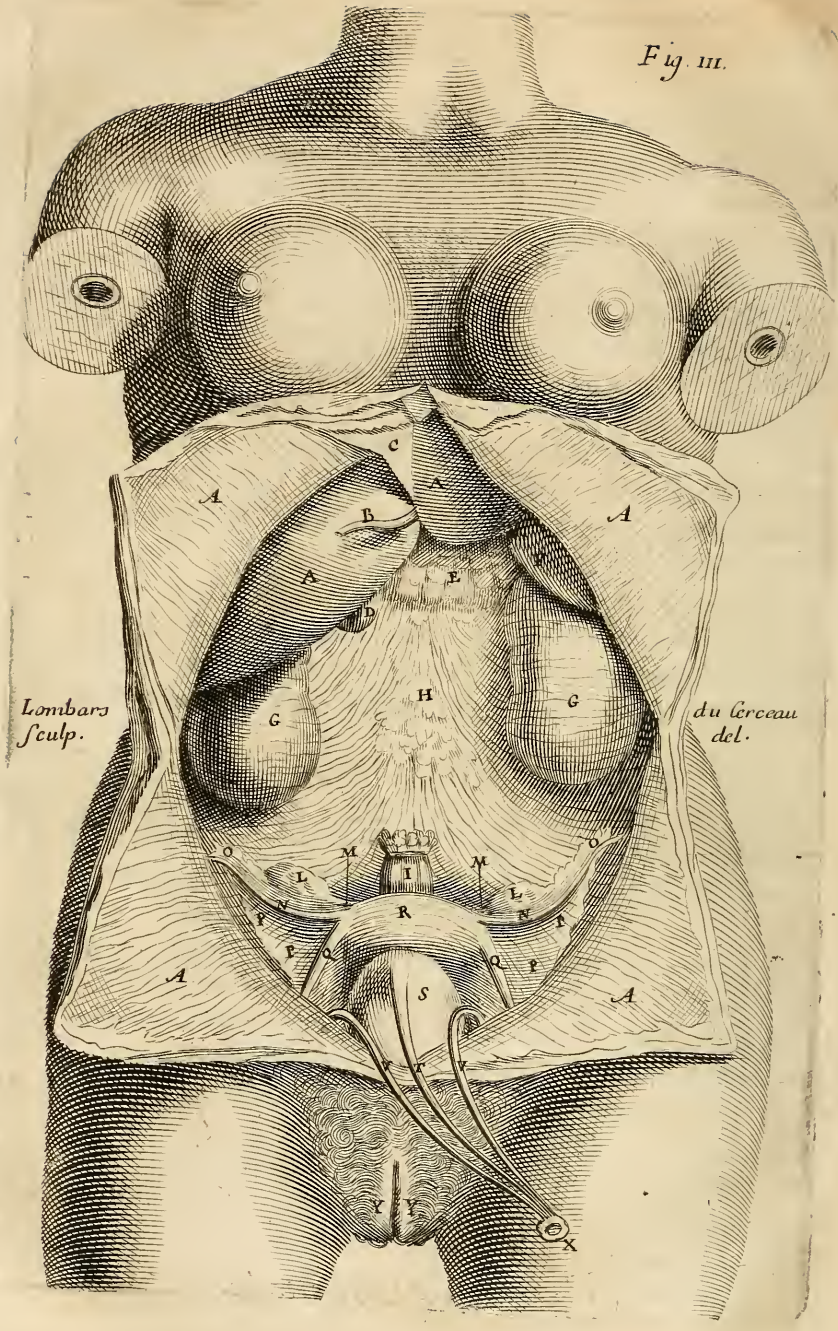
G. G. *Les reins.*

H. *Le lieu où le meſentere eſtoit attaché.*

I. *L'inteſtin* rectum.

L. L. *Les teſticules.*

Fig. III.



Lombars
Sculp.

du Cerceau
del.

M. M. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

N. N. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les vrais éjaculatoires.*

O. O. *Vne production du ligament large, qui paroist déchiquetée.*

P. P. P. P. *Les ligamens larges.*

Q. Q. *Les ligamens ronds.*

R. *La matrice.*

S. *La vessie.*

T *L'ouraque.*

V. V. *Les arteres umbilicales.*

X. *L'umbilic, où sont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale servent seulement apres la naissance de suspensoires de la vessie & du foye.*

Y. Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, entre lesquelles on voit la grande fente.*

EXPLICATION DE LA QVATRIE'ME FIGVRE, qui represente les mesmes parties que la troisiéme; mais en cette quatriéme, la matrice est montrée toute entiere, & separée du corps, avec ses quatre ligamens & la vessie.

A. *montre le propre corps de la matrice.*

B. B. *Les testicules.*

C. C. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

D. D. *Les vaisseaux que plusieurs estiment estre les seuls & veritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *sous le nom de trompettes.*

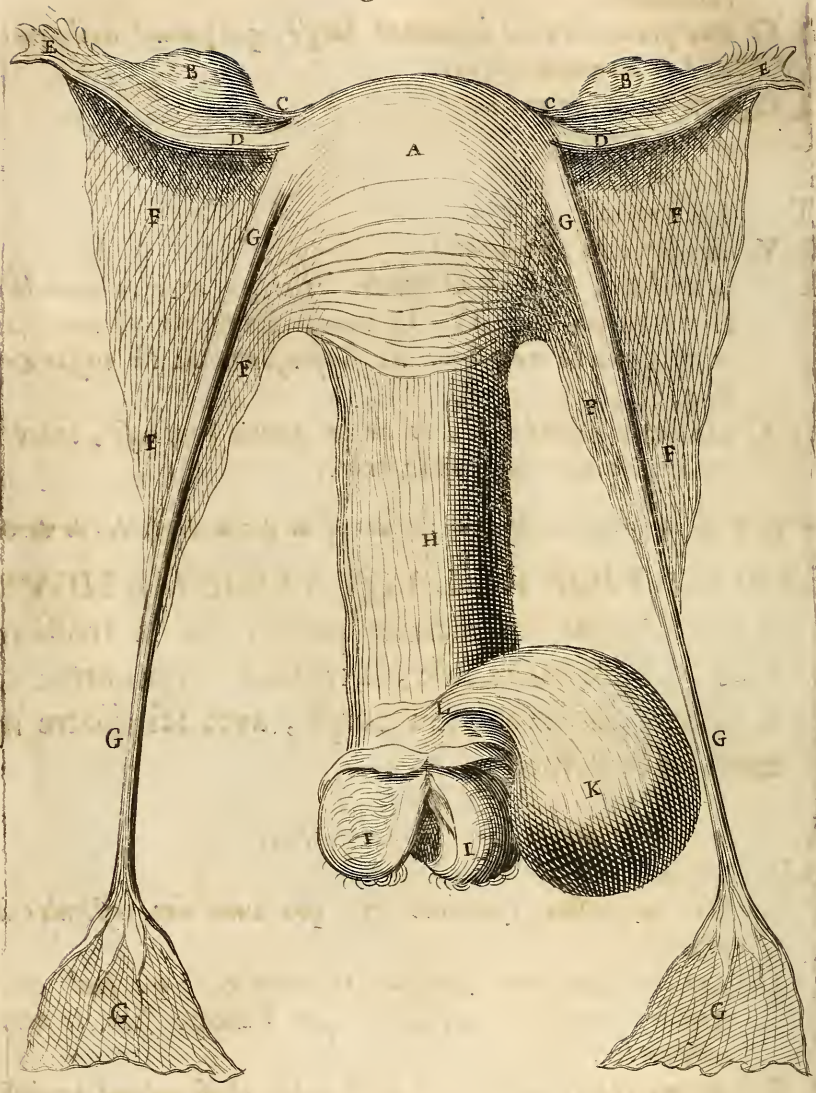
E. E. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroist déchiquetée en son extremité, comme si elle estoit rongée de vers.*

F, F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*

G. G. G. G. G. G. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la matrice, jusques aux os pubis & à la partie*

superieure

Fig. IIII.



supérieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.

H. *Le* Vagina, *ou col de la matrice.*

I. I. *Les deux lévres de la partie honteuse.*

K. *La vesie, qui estant vuide paroist petite & ridée, comme elle est dépeinte en cette figure.*

L. *Le col de la vesie, qui estant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au dessus de l'entrée du col de la matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice en general.

LEs vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont esté faits que pour la Matrice, qui est le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence qu'ils luy preparent & perfectionnent, laquelle y étant reçuë avec celle de l'homme, sert à la generation du *fœtus*. Nous comparons avec juste raison la Matrice à une terre fertile; car comme nous voyons que les semences des plãtes ne produisent aucun fruit, & mesme qu'elles ne peuvẽt germer, si elles ne sont mises en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu vegetative, qui est assoupie & comme ensevelie dans la matiere; de mesme les semences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puissance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit estre engendré, ne produiroient jamais un si admirable effet, si elles n'étoient versées dans ce champ fertile de la nature, c'est-à-dire dans la Matrice, laquelle les ayant reçuës toutes deux, les embrasse étroitement, & par sa chaleur qui a une proprieté particuliere, se servant des esprits, dont ces semences sont remplies, lesquels recevant dans ce mesme instant un divin mouvement, deviennent les veritables ouvriers de la generation, elle en debroüille aussi-tost le chaos, aprés quoy elle en ébauche en mesme temps, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne ensuite, nourrit, & conserve jusques au temps de l'accouchement.

C'est pour ce sujet que l'Auteur de la nature a situé la Ma-

trice dans le ventre de la femme, afin que sa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle est entourée. Elle a esté placée au milieu de *l'hypogastre*, entre la vessie & le *rectum*, qui luy servent comme des coussinets, sur lesquels elle est mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point blessée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogastre*; ces os outre cela, luy servent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieures. Elle est ainsi située dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement estre mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette situation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la grossesse; & elle n'en est aucunement empeschée par le ventre, qui étant tout charnu, preste autant qu'il est necessaire à la distension de la Matrice.

Elle est d'une figure ronde un peu oblongue, semblable en quelque façon à celle d'une grosse poire; car d'une baze large qui est son fond, elle vient peu à peu se terminer en pointe à son orifice interne, qui est étroit. Sa rondeur est neanmoins un peu applatie par devant & par derriere; ce qui a esté fait, afin qu'elle ne vacillât pas si facilement de costé & d'autre, & qu'elle fût plus stable dans sa situation. Quand nous disons que la Matrice est d'une telle figure, cela se doit entendre de sa principale partie, qui est son propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On remarque aussi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées les cornes de la Matrice, à cause qu'elles ressemblent aucunement aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux, auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires se viennent terminer.

La longueur, la largeur, & l'épaisseur de la matrice sont differentes, selon l'âge, & selon la disposition du corps; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions, & les femmes qui ont leurs menstruës en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont peu, & que celles qui sont vierges; celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellement accouchées; car en ce temps elle est abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien

conformées, sa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuse jusques à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme tous les Anatomistes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers son fond, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum*; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous assurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au temps de l'accouchement: Mais je m'étonne que *Dulaurens, Riolan, & Bartholin*, ces precieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mesmes eu si peu de lumiere en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont precedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose, comme j'ay fait, quand l'occasion s'en presentera, remarqueront aisément le contraire; car il est tres-certain, que plus la matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée: parceque (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme chapitre du livre de la dissection de la matrice) son épaisseur en ce temps est consumée par sa grande extension, ce qui fait qu'elle est tres-foible pour lors; Voicy ses paroles: *Iam verò vulva in principio conceptus, crassa: cum propè tempus pariendi accedit, major quidem, sed tenuis evadit, crassitudo enim in longitudinem extensa absumitur: in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis crassitudinem habet*: & au 14. chap. du 14. livre de l'usage des Parties, il repete encore la mesme chose en ces termes: *tenuissimæ enim omninò Matrices sunt, quo tempore gerunt, nempe, quòd profunditas in longitudinem sit absumpta, eoque imbecillimæ.* La matrice, dit-il, est épaisse dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle est à la verité plus grãde, mais elle est bien plus mince, & beaucoup plus foible; car son épaisseur est consumée par son extension, & entre ces

deux temps cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicenne *lib.* 3. *fol.* 21. *tract.* 1. *cap.* 1. dit encore la meſme choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embryonis; & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis embryonis.* Ætius *tetr.* 4. *ſerm.* 4. *c.* 1. eſt du meſme ſentiment, & compare la diſtenſion de la matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Vbi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus: attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent, craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale, & Charles Eſtienne, ont auſſi eſté avec juſte raiſon de cette opinion, puiſqu'elle eſt veritable: ce qui arrive ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avoir l'épaiſſeur d'un demy travers de doigt lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide, devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans; en telle ſorte qu'étant entierement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince, qu'elle eſt preſque tranſparante, puis en ſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoy-meſme; de meſme, la Matrice qui eſt fort épaiſſe étant vuide, perd peu à peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe; & elle devient ſi mince dans toute ſa circonference, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſque autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix luy eſt attaché, auquel endroit elle eſt à la verité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend ſa premiere épaiſſeur, en contractant & ramaſſant en elle ſes membranes, qui étoient grandement étenduës dans la groſſeſſe; & elle paroît meſme plus épaiſſe en ce temps qu'en d'autres, dautant que pour lors elle eſt abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez; qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoy elle demeure dans ſon épaiſſeur ordinaire.

Ce ſentiment que je viens d'avancer, touchant la diſpoſition de la ſubſtance de la Matrice durant la groſſeſſe (comme j'ay déja fait dés l'année 1668. en la premiere impreſſion de ce preſent Livre) a fait connoiſtre à pluſieurs perſonnes depuis ce temps-là, l'erreur dans lequel ils étoient, aprés avoir eux-meſmes examiné la choſe, & en ayoir veu des experiences qu'ils

ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rosicod* & M. *Passerat*, & plusieurs autres de mes Confreres; mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les desabuser leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoistre par experience.

Deux choses ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice se dilatoit dans la grosseſſe, plus sa substance devenoit épaisse. La premiere est, qu'ils se sont fiez à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux-mesmes la chose. La seconde est, qu'ils se sont fondez sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils ont toujours effectivement vû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt ou environ, & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ny considerer quelle en pouvoit estre la cause. Mais quoique la matrice soit épaisse de la sorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de là, qu'elle avoit la mesme épaisseur lorsque l'enfant & ses eaux, qui étoient contenus en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distension: car elle n'acquere cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tost, & à proportion qu'elle se réünit en soy-mesme; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit estre son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui soit proportionnée en grosseur & en figure à celle dont la matrice nous paroist incontinent aprés l'accouchement (qui est environ égale à la grosseur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle sorte, que nous la rendions suffisante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui étoient en la matrice; aprés quoy nous jugerons bien facilement, par l'épaisseur de cette matiere ainsi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit estre celle de la matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas aussi conclure que la substance de la matrice

ſoit tres-épaiſſe en toutes les femmes durant la groſſeſſe, à cauſe qu'on l'a quelquefois trouvée de la ſorte, en faiſant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre; parceque, *rara non ſunt artis*, pour lors cette diſpoſition n'eſt pas naturelle; car ainſi que nous enſeigne tres-bien *Ariſtote* au premier Livre de la generation des animaux. *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Ce qui eſt naturel arrive le plus ſouvent, & non pas rarement, comme cette diſpoſition qui ne ſe rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs ſur cette partie, procedant auſſi tres-ſouvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs & de l'agitation d'un mauvais travail durant pluſieurs jours, toutes leſquelles choſes font tumefier la ſubſtance de la Matrice ſi extraordinairement, que je l'ay quelquefois veu exceder l'épaiſſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond, à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cét endroit: mais pour bien examiner la choſe, il eſt neceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe, morte ſans avoir ſouffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice: car ſi elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe, à cauſe qu'elle ſe ſeroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occaſions de femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans, comme par exemple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir; car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le temps qu'elle eſt bien-toſt preſte à faire ſon petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance; ce qui eſt à peu prés de meſme en la femme, dont la ſubſtance de la Matrice eſt ordinairement ſi mince & ſi foible vers les derniers mois de la groſſeſſe, qu'il s'en eſt vû auſquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant eſtre tombé dans la capacité du ventre, au milieu des inteſtins, & eſtre entierement ſorty de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. Guillemeau *en ſon 2. livre de l'accouchement*; Schenkius *au 4. livre de ſes Obſervat. &*

Fabricius Hildanus *en la* 64. *&* 65. *Observat. de sa* 1. *cent.* rapportent des exemples tres-considerables de cette nature : nous en avons vû aussi quelques-unes à Paris de la sorte.

Je prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'est pas de mesme de la femme que des autres animaux, ausquels la chose se peut rencontrer comme je le dis ; mais que ceux qui en doutent se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet, lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus, durant les derniers mois de leur grossesse, les assureront que la Matrice est certainement tres-mince en ce temps, puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort prés, & distinguent mesme souvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens differens qu'il fait ; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la verité. Qu'on se desabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué, & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la grossesse, puisqu'il est tres-veritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce temps, où elle l'est extrémement, ainsi que j'ay expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a esté faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût s'ouvrir plus facilement pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & referrer pour le faire sortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre aprés cela en son premier état ; comme aussi pour expulser les corps étranges, qui peuvent quelquesfois estre contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires, qui sont ses membranes, ses veines, ses arteres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'exterieure desquelles est la commune, qui naist du peritoine ; elle est tres-mince & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adherer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lors

que la femme n'eſt pas groſſe, ainſi que j'ay dit cy-deſſus; elle eſt entretiſſuë de toute ſorte de fibres, afin qu'elle puiſſe (ſans eſtre en danger de ſe crever) ſouffrir l'extenſion que l'enfant & ſes eaux luy cauſent pendant la groſſeſſe, & afin qu'elle puiſſe auſſi ſe reſerrer plus facilement de tous coſtez aprés l'accouchement.

Ses veines & ſes arteres viennent, partie des vaiſſeaux ſpermatiques, & partie des hypogaſtriques: ces vaiſſeaux vont tous s'inſerer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice; les arteres y portent le ſang pour ſa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, tranſude au travers de ſa ſubſtance, & diſtile en maniere de roſée dans la vacuité de ſon fond, d'où procedent les menſtruës dans le temps que la femme n'eſt pas groſſe, & le ſang qui ſert de nourriture au *fœtus* durant toute la groſſeſſe. Je dis que les arteres y portent ce ſang, dautant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles ſeules ſont capables de le faire, ce que ne peuvent pas les veines qui ſervent ſeulement à reconduire au cœur celuy qui n'a pas eſté évacué de la ſorte par la Matrice, ny conſumé, tant pour ſa propre nourriture que pour celle du *fœtus*, quand la femme eſt groſſe. Les rameaux qui naiſſent des ſpermatiques, s'inſerent de chaque coſté au fond de la Matrice, & ſont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogaſtriques, leſquels vont arrouſer toute ſa ſubſtance. Il s'y rencontre encore de petits vaiſſeaux, qui naiſſans des uns & des autres, ſe conduiſent juſques à l'orifice interne, par leſquels les femmes groſſes ſe purgent quelquefois de la ſuperfluité de leurs menſtruës, quand il arrive qu'elles ont plus de ſang que leur enfant n'en peut conſumer pour ſa nourriture; ce que la nature ſage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fuſt pas obligée de s'ouvrir pendant la groſſeſſe, pour laiſſer paſſer ces excretions, qui autrement cauſeroient fort ſouvent l'avortement.

Ses nerfs viennent de la ſixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'eſt d'où vient qu'elle a une ſi grande ſympathie avec l'eſtomach (qui en reçoit auſſi de tres-conſiderables de cette meſme ſixiéme paire) qu'elle ne peut eſtre affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en reſſente auſſi-toſt; ce qui ſe remarque par les naufées,

& par

& par les frequens vomiſſemens qui luy arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naiſſent de la medulle ſpinale, vers les lombes & l'os ſacré ; ce qui fait que la Matrice eſt doüée d'un ſentiment tres-exquis, qui incitant la femme au deſir du coït, luy cauſe dans ſon action un treſſaillement voluptueux de tout ſon corps : c'eſt ce qui a fait dire à *Platon* en ſon *Timée*, que la matrice eſtoit ſi furieuſement avide de ce deſir, qu'elle eſtoit comme un animal ſans raiſon, qui ne ceſſe jamais de tourmenter la femme par toutes ſortes de maladies, juſques à ce que ce champ de la nature ait eſté cultivé par l'homme, & que les ſemences y ayent eſté répanduës pour la generation de l'enfant. *Hipocrate* eſtoit auſſi de ce ſentiment ; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui uſent du coït ſont beaucoup plus ſaines que celles qui n'en uſent pas, dont il allegue pluſieurs raiſons. *Mulieres ſi cum viris coëant, magis ſanæ ſunt : ſi non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la compoſition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui ſervent à la tenir en état dans ſa ſituation, & qui empeſchent qu'elle ne ſoit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des inteſtins dont elle eſt entourée ; deux deſquels ſont ſuperieurs, & les deux autres ſont inferieurs. Les ſuperieurs ſont appellez *ligamens larges*, à cauſe de leur ſtructure large & membraneuſe : ce n'eſt autre choſe que des productions du peritoine, qui naiſſant à coſté des lombes vers les reins, vont s'inſerer aux parties laterales du fond de la Matrice, afin d'empeſcher que ſon corps ne s'affaiſſe ſur ſon col, & qu'il ne s'en faſſe une deſcente, ou une precipitation, comme il arrive lorſque ces ligamens ſont trop relâchez, leſquels ſervent encore à contenir les teſticules, & à conduire ſeurement, tant les vaiſſeaux ſpermatiques preparans, que les éjaculatoires, qui ſe vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine des coſtez de la Matrice prés de ſes cornes, depuis lequel lieu ils montent juſques aux eines, en paſſant avec la production du peritoine, qui les accompagne au travers des anneaux, ou trous des muſcles obliques & tranſverſes du ventre, où étant, ils ſe diviſent en pluſieurs petites branches, en forme de patte d'oye, dont quelques-unes s'inſerent aux os pubis, & les autres vont ſe perdre & ſe confondre avec les membranes, qui revêtent la

partie superieure & anterieure de la cuisse ; c'est de là que procedēt quelquefois les stupeurs & les douleurs que les femmes ressentent aux cuisses durant la grossesse. Ces deux ligamens sont longs, ronds, nerveux, & assez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* disent mesme avoir remarqué, qu'ils sont caves en leur sortie, & par tout le chemin qu'ils font jusques aux os pubis, auquel endroit ils sont un peu plus petits, & s'applatissent pour s'inserer comme nous venons de dire : Ce sont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoyqu'elle soit tenuë en état dans sa situation naturelle, par le moyen de ces quatre ligamens, elle a neantmoins la liberté de s'étendre suffisamment dans la grossesse, à cause qu'ils sont tres-lâches, pour lequel sujet ils prestent & obeïssent facilement à sa distension. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainsi bridée en haut & en bas, elle est encore attachée pour plus grande sureté par son col à la vessie, & au *rectum*, entre lesquels elle est située ; c'est d'où vient que quand il luy survient inflammation, elle la communique aussitost à ces parties voisines.

Son action propre consiste à recevoir & à retenir les semences de l'homme & de la femme, & à les reduire de puissance en acte par sa chaleur, pour la generation de l'enfant : c'est pourquoy elle est absolument neceſſaire pour la conservation de l'espece. Elle sert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulser ensuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de temps en temps la superfluité du sang, ainsi qu'il se fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menstruës, quand la femme n'est pas grosse. Or comme par le nom de Matrice en general, nous entendons tout ce qui est compris depuis la partie honteuse jusques à son fond, qui est le lieu où se fait la conception, ce n'est pas assez que nous ayons fait connoître toutes les parties similaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors ; car il est neceſſaire, pour en donner une parfaite connoissance, de faire la description de ses parties dissimilaires, qui sont quatre ; sçavoir son fond, son orifice interne, son col, & son orifice externe, vulgairement dit la partie honteuse. C'est ce qu'il faut à present examiner, commençant par cette partie honteuse, à cause que c'est l'entrée qui

nous doit conduire au dedans de ces autres parties; afin d'en bien conſiderer l'admirable ſtructure.

Fig. V.

EXPLICATION DE LA CINQVIE'ME FIGVRE, qui repreſente la Partie honteuſe.

Cette figure paroiſtra peut-eſtre aux yeux chaſtes en une poſture indecente; mais ils la ſouffriront s'il leur plaiſt, puiſqu'elle eſt auſſi neceſſaire qu'elle eſt commode, pour faire voir pluſieurs particules, qui ſont cachées ſous cette Partie honteuſe.

Ne itaque pudeat neceſſariæ demonſtrationis.

A. *montre le pubis, qui eſt tout garny de poils.*

B. B. *Les deux grandes lévres écartées l'une de l'autre, leſquelles ſont pareillement reveſtuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles ſont ſans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*

D. *La couverture du clitoris, qui reſſemble à une eſpece de prepuce.*

E. E. *Les deux nymphes.*

F. *Le conduit de l'urine.*

G. *La fourchette*

H. *La foſſe naviculaire.*

I. I. I. I. I. *Les caruncules myrthiformes, entre leſquelles on voit l'entrée du* vagina, *dans l'obſcurité duquel on peut remarquer quelques-unes de ſes rides.*

K. *L'anus.*

CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la Partie honteuſe.

POur bien connoître cette Partie, il faut que nous en conſiderions pluſieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroiſſent d'elles-meſmes à l'exterieur, & les autres ſont cachées ſous ces premieres, & ne ſe peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lévres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Partie honteuſe. Celles qui ſe montrent d'elles-meſmes ſont le penil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui eſt au milieu. Celles qui ſont cachées deſſous, & qui ſont entre celles-là ſont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules.

Le penil eſt la partie ſuperieure de la Partie honteuſe, ſitué en la partie anterieure des os *pubis*. Et la motte eſt cette partie charnuë qui paroît élevée comme une petite colline au deſſus des grandes lévres; qui pour cela eſt appellée le mont de *Venus*. Ce penil & la motte ſont tous revétus de poils friſez, qui commencent ordinairement à naiſtre aux femmes, auſſi-bien qu'aux hommes, dés l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lévres ne sont autre chose, que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque costé s'approchant & se joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces lévres sont pareillement revétuës de poils, & garnies de beaucoup de graisse, ce qui les rend fort épaisses & spongieuses: elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont mollaces & pendantes comme babines, à celles qui usent tres-souvent du coït, & encore plus à celles qui ont eû des enfans, à cause de la grande distension qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garantir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troisiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parcequ'elle est beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la petite fente, la comparant à celle-cy. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée, justement au dessus du conduit de l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris*, laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espece de prepuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor, vel dulcedo Veneris*, c'est-à-dire l'amour, ou la douceur de *Venus*; parceque c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siege du plaisir & de l'appetit venerien aux femmes; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatoüille doucement cette petite partie, lorsqu'elles ont esté longtemps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence, ce que plusieurs se font souvent elles-mesmes, ou reciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib. 3. fen. 21. tract. 4.* Paul Æginet *lib. 6. cap. 70.* & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Colombus*, qui se glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* mesme, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, sous le nom de *Columella*.

Ce clitoris ne paroît presque point aux femmes mortes, parce qu'il est fort petit; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes, & il s'enfle & devient dur, à mesure qu'elles entrent en appetit du coït; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection: c'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé la verge feminine, voulans qu'il luy ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long, & jusques-là mesme qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes: ainsi estoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *liv. de ses Epig.* à laquelle il dit,

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis:
At tu, prô facinus, Bassa, fututor eras.
Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentitúrque virum prodigiosa Venus.

Au dessous du clitoris, on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celuy des hommes, ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en mesme temps aux costez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez longuettes, qui naissent de la partie interne des grandes lévres, immediatement au dessous du clitoris, & qui ressemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour preserver la vessie de l'air froid; & lorsque la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent (en se joignant par leur partie inferieure) l'urine, sans qu'elle se répande le long de la Partie honteuse, & souvent mesme sans qu'elle en moüille seulement les lévres: c'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites ailes membraneuses les nymphes, à cause qu'elles presidents aux eaux de la femme; c'est à dire, à l'urine. Il y a des femmes qui les ont si grandes & allongées, qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Elles sont fort rouges aux vierges, & elles se soûtiennent assez aisément; mais elles sont livides & beaucoup plus mollaces & pendantes en celles qui usent souvent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Aprés avoir consideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes lévres) une grande fosse, appellée la fosse naviculaire, qui est formée par la jonction de ces lévres, qui fait comme une espece de fourchette, surquoy s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

En suite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës, qu'on appelle ordinairement caruncules myrthiformes, dont deux paroissent de chaque costé ; outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie superieure, justement au dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeâtres & relevées aux vierges, & se joignent presque l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petits membranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demy épanoüy. Une telle disposition de ces caruncules est la plus veritable marque de la virginité ; car ce seroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere ; & c'est delà que venant à estre froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre étant forcées & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toujours) aprés quoy elles restent separées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cause de la grande distension que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puisse incommoder, comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït ; car ces caruncules estant dans ce temps fort tumefiées, & remplies de sang & d'esprits, serrent agreablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatoüillée par ce moyen. J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toujours, que dans le premier coït il se fit un épanchement de sang, qui procede ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'intromission de la verge, dautant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, com-

me fait auſſi la facilité ou la difficulté de cette premiere intromiſſion : car il y a des gens ſi ſots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme ſans cette marque, qu'ils eſtiment eſtre certaine, fondez peut-eſtre ſur ce paſſage de l'Ecriture, *au Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coutume que le pere & la mere de la mariée devoiẽt avoir, qui eſtoit de montrer aux anciens de la ville les vêtemens de leur fille, où eſtoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de ſa virginité, pour la juſtifier contre la fauſſe accuſation que ſon mary luy pouvoit impoſer ; pretextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'eſtoit pas vierge quand il l'avoit épouſée ; laquelle coutume s'obſerve encore preſentement parmy quelques nations, qui le lendemain des nopces montrent à tous les conviez la chemiſe de la mariée, tachée du ſang de ſon pucelage : mais ceux qui ſont de ce ſentiment, meritent bien d'eſtre trompez par les femmes, de la maniere qu'on ſçait aſſez qu'elles peuvent faire. C'eſt à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Partie honteuſe, & les autres qui s'y rencontrent ; mais ſi on deſire en avoir une plus particuliere connoiſſance, les plus curieux pourront (ſi bon leur ſemble) conferer la copie que je leur en donne ſur l'original vivant, puiſque ce ſont des parties qui ſe peuvent facilement voir ſans diſſection. Montrons maintenant ce que c'eſt que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICATION DE LA SIXIE'ME & de la Septiéme Figure.

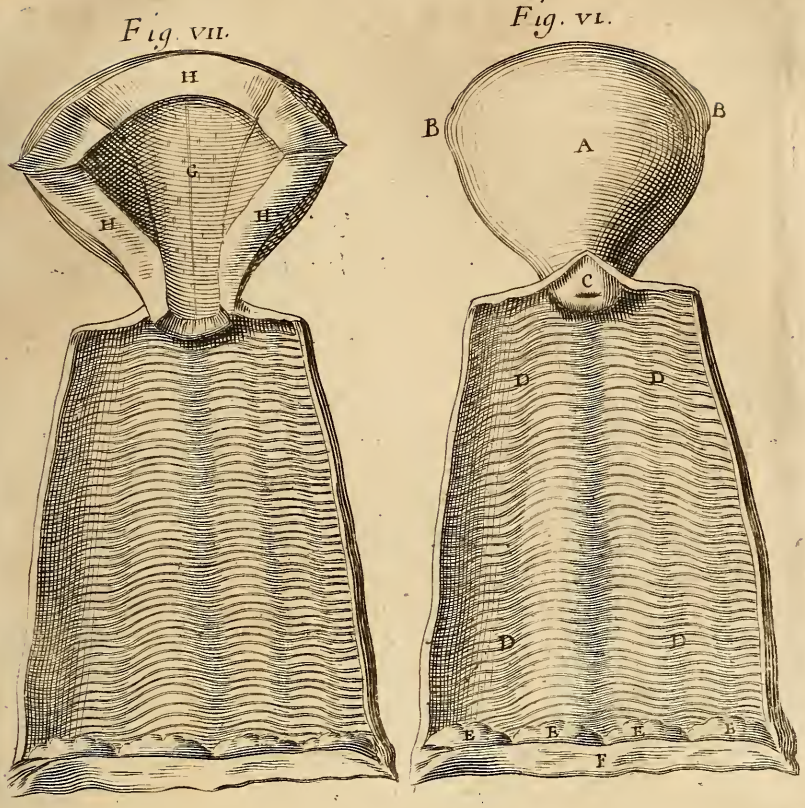
La ſixiéme Figure repreſente le propre corps de la Matrice en ſa partie exterieure, & le vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute ſa longueur, juſques à l'orifice interne.*

A. *montre le propre corps de la Matrice.*

B. B. *Deux petites éminences qui ſont à chaque coſté du fond de la Matrice, appellées les cornes ; c'eſt où vont aboutir les vaiſſeaux éjaculatoires, & s'attacher les ligamens ronds.*

C. *L'orifice interne.*

D.D.D.D. *Le* vagina *ouvert en toute ſa longueur, pour voir les rides*



rides de ſa partie interne.

E.E.E.E. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui ſont au commencement du* vagina.

F. *Vne épaiſſeur de chair graiſſeuſe, coupée tout proche le* vagina.

La ſeptiéme Figure montre la meſme choſe pour ce qui eſt du vagina, *mais elle repreſente la Matrice entierement ouverte.*

G. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une ſimple petite ligne ſelon ſa longueur, & quelques petits pores, à travers leſquels tranſudent, & diſtilent les menſtruës dans le temps, comme auſſi le ſang qui affluë dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la groſſeſſe.*

H.H.H. *La propre ſubſtance de la Matrice qui eſt fort épaiſſe.*

I. *L'orifice interne ouvert.*

Les quatre Figures ſuivantes repreſentent des Matrices de pluſieurs differens animaux, pour faire voir comme leur ſtructure eſt bien differente de celle de la femme.

La premiere eſt celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux coſtez de la Matrice, qui reſſemblent preſque à un inteſtin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extremité au deſſous des reins.*

B. *Vne portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La ſeconde eſt celle d'une lapine.

C. C. *montrent les deux coſtez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces coſtez quelque trace des cellules où ſe logent les petits.*

D. *Vne portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

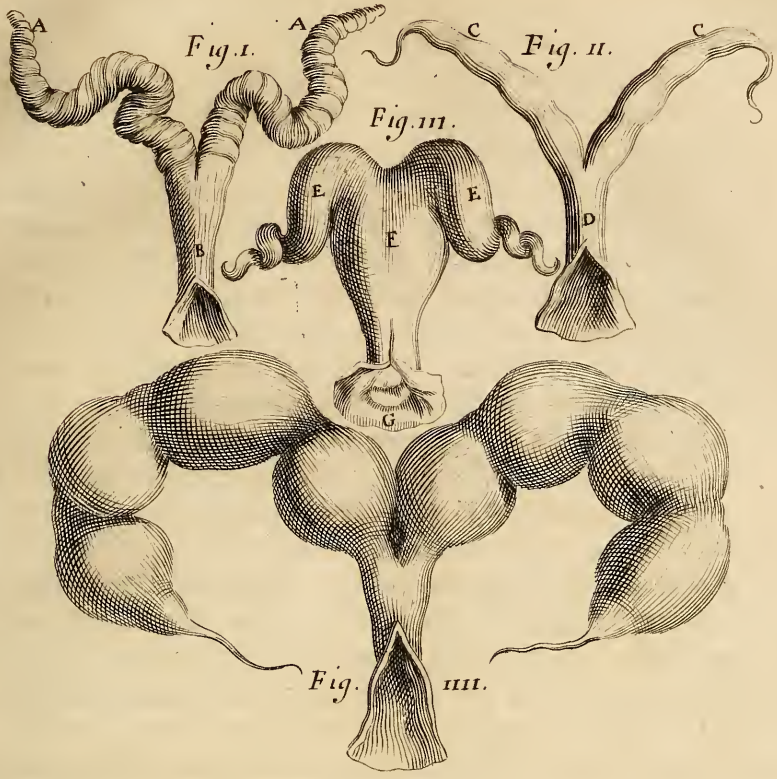
La troiſiéme figure eſt celle d'une brebis.

E. E. *Les deux coſtez qui repreſentent fort bien la figure des cornes d'un belier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Vne petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroiſt.*

La quatriéme figure repreſente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun deſquels a ſa cellule particuliere, dans laquelle il eſt logé. I'ay remarqué une choſe particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui eſt qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutiſſent tous deux l'un proche de l'autre dans le vagina.



CHAPITRE VI.

Du Vagina *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large eſpace membraneux, qui eſt couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, juſques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït luy ſert à loger la verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit juſques à cet orifice interne, afin qu'elle y puiſſe éjaculer ſa ſemence; c'eſt pourquoy on l'appelle communément du nom de *Vagina*, qui veut dire une guaine.

Ce col eſt d'une ſubſtance membraneuſe, afin qu'il ſe puiſſe

étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse & ridée en travers comme un palais de bœuf; ce qui a esté fait, afin qu'il pût se dilater ou se reserrer, s'alonger ou s'acourcir, selon qu'il est necessaire, pour se proportionner toûjours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme, & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté: mais sa membrane exterieure est rouge & charnuë du costé de la partie honteuse; comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée: c'est par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la vessie & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à estre déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcere, les excremens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puissent retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du costé de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquels une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interne de ce col, afin d'entretenir toûjours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoule en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toûjours au dehors dans le temps du coït, ou du moins incontinent aprés) qui a fait qu'*Aristote* n'a pas crû que la femme fournît aucune semence pour la generation, mais seulement le sang menstruel qui estoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme: & c'est aussi, sans doute, cette mesme humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à plusieurs au-

tres, que les vaisseaux spermatiques de la femme s'alloient inserer au col de la vessie aussi bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cét endroit, laquelle estoit en suite succée par la matrice avec celle de l'homme : mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion au 2. *livre de la semence*. Neanmoins ce qui est de particulier est, que je croy que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes ; c'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu qu'au propre corps de la matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces especes de gonorrhées ; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait precisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le temps que la femme a ses menstruës, ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors, à cause qu'elles procedent seulement du suintement des humiditez qui s'écoulent des mesmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui resident de la propre substance de la matrice ; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leur siege en differentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la matrice n'a pas ordinairement plus de quatre bons pouces de longueur (puisqu'au travers de luy on peut presque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice où il va finir) & un pouce & demy de largeur, ou environ ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court ; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne : neanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soy-mesme, & s'accommode facilement à toutes les especes de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent estre,

en telle ſorte qu'il attire & fait approcher le corps de la matrice au devant de la petite, il s'étend pour ceder à la longue, il ſe dilate pour recevoir la groſſe, & ſe contracte pour embraſſer étroitement la petite, ſervant par ce moyen (s'il faut ainſi dire) de chauſſure à tous pieds. Sa largeur eſt toujours preſque égale depuis un bout juſques à l'autre, ſans avoir aucun *hymen* en ſon milieu, comme ont voulu pluſieurs Auteurs, qui diſent qu'il s'y rencontre une membrane ſituée en travers, & percée ſeulement d'un petit trou, pour laiſſer écouler les mois, & les autres ſuperfluitez, laquelle reſte ainſi tenduë juſques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à eſtre forcée & déchirée, à quoy on peut reconnoître que la femme eſt vierge, ou qu'elle ne l'eſt pas: mais c'eſt un pur abus, & ſi (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane ſe trouve en quelques femmes, il eſt tres-certain que c'eſt contre le deſſein de nature, puiſqu'elle ne ſe rencontre pas meſme aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien aſſurer pour en avoir diſſequé un grand nombre) ny à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles ſoient, leſquelles n'ont aucune autre marque par laquelle on puiſſe conjecturer de leur virginité, que la diſpoſition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître cy-devant, qui étant ſituées à l'entrée du col de la matrice, rendent le paſſage de ce col plus étroit. Je dis ſeulement conjecturer, & non pas connoître; car ſouvent la trace & la voye du membre viril eſt auſſi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, *au 30. chap. du livre des Proverbes*, qui ſont; *Via aquilæ in cœlo, via colubri ſuper petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre ſur une pierre, la voye d'un Navire au milieu de la Mer. C'eſt pourquoy il eſt dit enſuite, *talis eſt & via mulieris adulteræ*, Telle eſt auſſi la voye de la femme adultere. Voyons à preſent quelle eſt la ſtructure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au mu-

seau d'un petit chien nouveau né, au milieu dequoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant sert à donner entrée à ce qui doit estre receu dans la Matrice, ou à laisser sortir ce qui en doit estre expulsé. Il est appellé orifice interne, pour le distinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme l'orifice externe. Les Sages-femmes l'appellent le couronnement, parceque dans le temps de l'accouchement, il ceint la teste de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il se presente pour sortir naturellement.

Cét orifice est ordinairement fendu en travers en sa partie exterieure, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans; mais celles qui en ont eu, l'ont d'une figure ronde un peu inégale: Il est presque toujours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner passage à la semence de l'homme, qui par ce moyen est dardée jusqu'au fond de la Matrice, & pour donner issuë aux menstruës, dont elle se purge tous les mois, comme aussi pour l'expulsion des faux germes, & des corps étranges qui peuvent s'y engendrer: mais quoy qu'il soit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la grosseſſe, il s'ouvre neantmoins si extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant passe à travers pour sortir de la Matrice; auquel temps cét orifice disparoît, & la Matrice semble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large comme celle d'un sac, depuis son fond jusques à l'entrée de son col: c'est ce qui a fait dire à *Galien au 15. liv. de l'usage des parties*, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuse operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle se fait.

Quand la femme n'est pas grosse, il est un peu longuet, & d'une substance fort épaisse & resserrée; mais durant la grossesse il s'accourcit, & il diminuë en épaisseur, à proportion de la distension de la Matrice: c'est pourquoy il ne faut pas croire en cela *Dulaurens*, qui dit, que sa substance devient encore plus épaisse un peu devant l'enfantement; car il est certain qu'elle est pour lors plus mince que jamais, & que cét orifice paroît ordinairement en ce temps tout plat, & non allongé comme il étoit quand la femme n'étoit pas grosse.

Vers le dernier mois de la grossesse, il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve, laquelle provient des humiditez, qui transudant au travers des membranes

de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le sejour qu'elles y font, & suintent ensuite, & découlent de cét orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir, & à s'amollir par ces glaires; ce qui est un signe assuré que l'enfantement arrivera bien-tost.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les differentes necessitez, est entierement naturelle, & nullement volontaire; ce qui a esté fait fort à propos; car si le mouvement de cét orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït, & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçuë; afin de s'exempter des incommoditez de la grosseſſe, & d'estre toûjours en état de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia... infernus, & os vulvæ, & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrés avoir cy-devant fait connoître la Matrice en general, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son propre corps, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice; il est couché sous le fond de la vessie, & appuyée sur le *rectum*, sans estre attaché à l'un ny à l'autre; mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se referrer quand il est necessaire: il est neantmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque costé.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit cy-devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applaty par devant & par derriere, afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux costez, où on remarque des petites

éminences,

éminences, qu'on appelle les cornes de la Matrice, auquel lieu les vaiſſeaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque coſté, où les ligamens ronds vont auſſi s'attacher. Il eſt d'une ſubſtance membraneuſe, épaiſſe d'un bon travers de doigt ; ce qui fait que ſa capacité interieure eſt aſſez petite, afin qu'elle puiſſe embraſſer étroitement, & toucher de toutes parts la ſemence aprés la conception. Ce corps de la Matrice eſt compoſé de deux membranes ; l'une exterieure, appellée la membrane commune, qui vient du *peritoine ;* elle eſt tres-mince, & paroiſt lice & polie par dehors ; mais elle eſt inégale du coſté qu'elle adhere à l'autre membrane de la matrice, nommée la propre : celle-cy eſt tres-épaiſſe, & d'une ſubſtance ſpongieuſe, entretiſſuë de toutes ſortes de fibres, laquelle ſelon *Ætius* ſe peut encore ſeparer en deux, à cauſe de ſon épaiſſeur fougueuſe: c'eſt elle qui compoſe proprement ce que nous appellons le corps de la Matrice.

La pluſpart des autres animaux, (comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ay fait repreſenter cy-devant en la page 35.) ont leur matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune deſquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une meſme ventrée ; chacun deſquels y a auſſi ſes eaux & ſes vaiſſeaux ſeparément, & y eſt envelopé de ſes membranes particulieres ; mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois pluſieurs enfans enſemble, n'eſt pas ainſi diſpoſée ; car il ne s'y rencontre jamais qu'une ſeule & meſme cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne tres-legere, ſemblable à celle qu'on remarque au deſſous du *ſcrotum* de l'homme ; ce qui fait qu'*Hypocrate* diviſe ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les mâles ſoient plûtoſt engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche ; c'eſt ce qu'il nous veut faire croire par l'aphoriſme quarante-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur.* Mais à vray dire, la cauſe de la difference du ſexe ne procede pas de la matrice, mais bien de la ſemence, qui tant en l'homme qu'en la femme eſt, ou maſculine ou feminine, comme a remarqué le meſme *Hipocrate* au livre intitulé *de Genitura.* Voicy ſes paroles : *Et eſt tum in viro*

fœmineum itemque maſculum ſemen, tum itidem in muliere. Il repete encore la meſme choſe au Livre *de la diette;* c'eſt ce que fait auſſi *Galien au Livre de la ſemence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la matrice, qui ne peut pas changer l'eſſence des ſemences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une ſeule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, ſont toujours naturellement ſituez. On n'y voit pas auſſi ces petites éminences qu'il appelle cotyledons, leſquels ne ſe trouvent ordinairement que dans la Matrice des beſtes à corne; car celle de la femme eſt aſſez unie interieurement; ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre choſe que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores, qui paroiſſent eſtre les extremitez des orifices des vaiſſeaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menſtruës quand la femme n'eſt pas groſſe; & contre leſquels l'arrierefaix eſt attaché dans la groſſeſſe, afin qu'il en puiſſe recevoir le ſang de la mere, lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour ſervir enſuite à la nourriture & à l'accroiſſement de l'enfant, durant tout le temps qu'il ſejourne dans la Matrice.

Or ayant juſques icy ſuffiſamment fait remarquer tout ce qu'on peut conſiderer aux parties de la femme qui ſervent à la generation, pour en avoir une parfaite connoiſſance, laquelle nous doit ſervir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui ſe rencontrent dans la connoiſſance & dans la curation des maladies des femmes groſſes & accouchées; il ſeroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles ſont ces maladies, & de montrer les moyens de ſe bien comporter dans leur curation; mais avant que de le faire, ajoutons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la generation, qui ſont la ſemence & le ſang menſtruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA ſemence & le ſang menſtruel ſont reçus de tout le monde pour les deux principes de la generation de l'homme, mais

bien differemment ; car *Ariſtote* ſoutient, qu'il n'y a que l'homme qui fourniſſe de la ſemence pour la generation, & outre cela, qu'elle ne ſert que de principe agiſſant ; aſſurant que la femme n'y contribuë autre choſe que le ſang menſtruel, qui en eſt (à ce qu'il croit) le ſeul principe materiel : mais cette opinion n'eſt pas ſuivie des plus éclairez, qui ſçavent bien que la femme a effectivement de la ſemence auſſi bien que l'homme, ſans la matiere de laquelle la generation ne ſe pourroit jamais faire. *Galien au 2. liv. de la ſemence*, refute aſſez amplement cette opinion d'*Ariſtote*, & prouve tres-bien que la femme doit avoir de la ſemence, puiſqu'elle a des vaiſſeaux ſpermatiques, & des teſticules, qui ſans doute ſont deſtinez aux meſmes uſages que ceux des hommes ; à quoy il ajoute encore pluſieurs autres raiſons tres-convainquantes.

La ſemence n'eſt autre choſe qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur ſang arteriel de tout le corps, converty dans la ſubſtance des teſticules par leur chaleur en une humeur blanche, viſqueuſe, écumeuſe, & pleine de quantité d'eſprits, pour ſervir à la generation.

Il me ſuffira d'expliquer cette definition pour donner une ſuffiſante connoiſſance de la ſemence : Je dis donc que la cauſe materielle de la ſemence eſt un extrait du plus pur ſang arteriel ; car le mouvement circulaire que le ſang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait aſſez connoiſtre qu'il n'y a que les arteres qui ſoient capables de conduire ce ſang aux teſticules : & il paroiſt bien qu'il eſt une portion du plus pur de tout le corps, par l'uſage auquel il eſt deſtiné, qui eſt la generation, laquelle ne pourroit pas ſe faire naturellement, s'il ne portoit avec luy la vertu, & (s'il faut ainſi dire) une eſpece de quinteſſence de toutes les parties du corps, dans leſquelles il a circulé pluſieurs fois, avant que d'eſtre ſeparé pour eſtre envoyé aux teſticules.

Cette explication que je fais ainſi, peut ſervir à nous faire concevoir facilement la penſée d'*Hipocrate*, qui dit, *l. de aër. aq. & loc. ſemen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à ſanis quidem ſanum, à morbidis morboſum, ſitque ut ex calvis calvi gignantur &c.* La ſemence procede de tous les membres du corps ; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains, les malades des malades, & les chauves des chauves, &c. Ce que nous de-

vons entendre de ce sang plein d'esprits, qui en est la matiere future, & non pas de la semence déja faite, qui ne procede que des testicules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la conversion de ce sang en semence, luy sert de cause efficiente. Sa cause formelle dépend de quantité d'esprits prolifiques dont elle est animée; & son usage est de servir (comme nous avons dit) à la generation de l'animal parfait.

Il n'est pas bien difficile, ce me semble, aprés l'explication que je viens de faire de ce passage d'*Hipocrate*, de trouver la raison pour laquelle les boiteux engendrent assez souvent des enfans boiteux, ainsi qu'avoit fait entr'autres un certain Maistre d'école, nommé Monsieur *Dufays*, chez qui j'étois en pension en la ville d'Orleans dans le temps de ma jeunesse, il y a environ vingt six ans, lequel étoit tres-connu de toutes les personnes de la ville, à cause que trois grands fils qu'il avoit seulement, étoient tous trois boiteux de naissance aussi bien que luy, & qu'une seule fille qu'il avoit aussi, qui étoit tres-bien faite pour lors ressembloit à sa femme, qui n'étoit point boiteuse non plus que cette fille; parceque la semence de sa mere avoit apparemment dominé celle de son pere dans le temps qu'elle en avoit esté engendrée: mais la difficulté consiste à sçavoir comment un homme & une femme qui seroient tous deux boiteux d'une mesme jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien conformez de cette partie, ainsi qu'il s'est souvent veu; auquel cas il sembleroit que la matiere de la semence, qui est ce sang arteriel, ne contiendroit pas en soy, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps, puis qu'estant ainsi, les boiteux devroient toujours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Neanmoins je répondray à cela avec distinction; car si l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiere conformation en la matrice, je croy qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monsieur *Dufays*, dont je viens de parler; mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans, qui ne participeroient aucunement à leur defaut, à cause que tout leur sang ne laisse pas de renfermer en puissance dans la moindre de ses gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'ef-

face pas toujours aussi-tost par le deffaut accidentel de quelques-unes, ny mesme par leur total retranchement, quand elle y a esté une fois bien imprimée, laquelle se peut aussi perpetuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la mesme maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres, sans rien diminuer de la sienne. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la gloſe *d'Orleans*, qui seroit plus obscure que nostre texte.

Aristote au liv. 3. ch. 22. de l'hist. des anim. dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux; & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme a-t-elle sa semence plus aqueuse) il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous, pour raison dequoy il refute l'opinion ridicule d'*Herodote*, qui croyoit que celle des *Æthiopiens* estoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du mesme *Aristote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrement, procedant du reste du sang qui a esté apporté aux testicules pour leur nourriture, & disent pour adoucir cette pensée, qui semble estre contre le bon sens, que c'est une espece d'excrement utile: mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument necessaire pour la propagation de l'espece (qui doit prevaloir la conservation de l'individu) soit plutost qualifiée du nom d'excrement, que le sang, qu'on pourroit dire par mesme raison, estre un excrement procedant aussi du reste de la nourriture du cœur. C'est pourquoy *Pythagore* au rapport de *Diogene Laërte* répondit fort bien à celuy qui luy demandoit, en quel temps on devoit user du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipso fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'és pas; faisant bien voir par cette belle réponse, que c'étoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action; mais ne nous arrestons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourvû que la chose soit entenduë; pour ce sujet demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit estre quali-

fiée du nom *d'excrement*, que lorſqu'elle eſt déchuë de ſa diſpoſition naturelle, & que la meſme choſe peut eſtre dite du ſang & de toutes les autres humeurs du corps. Paſſons maintenant à l'explication du ſecond principe de la generation, qui eſt le ſang menſtruel.

CHAPITRE X.

Du ſang menſtruel.

LE ſang menſtruel eſt ainſi appellé, à cauſe qu'il s'évacuë periodiquement tous les mois, ſi la femme n'eſt pas groſſe ou nourrice, & qu'elle ſoit d'âge convenable. Les menſtruës ſont encore appellées les purgations de la femme, parceque toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par leur moyen, de la ſuperfluité du ſang. Elles ſe nomment auſſi *les fleurs des femmes*, à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne ſont precedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas groſſe d'enfant devant que d'avoir eu ſes fleurs. Ne nous arreſtons pas davantage à leur nom, qui eſt aſſez connu de tout le monde; mais tâchons ſeulement de faire connoître la choſe. *Ariſtote au liv. 7. ch. 2. de l'hiſt. des anim.* dit, que la femme entre tous les animaux a cette ſorte de purgation en plus grande abondance: *Pline au liv. 7. ch. 15. de ſon hiſtoire nat.* dit encore mieux, aſſurant que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menſtruës. C'eſt une choſe ſi commune, qu'il n'y a perſonne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce ſang, & touchant les voyes par leſquelles il ſe purge, & les cauſes de ſon évacuation periodique: c'eſt ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce ſang, pluſieurs Auteurs qui ont ſuivi le ſentiment de *Pline*, diſent aprés luy, qu'il n'y a rien de plus monſtrueux que ce ſang, puiſque par ſa vapeur ou par ſon ſeul attouchement, les vins nouveaux s'aigriſſent, les ſemences deviennent ſteriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout deſſechez, les jeunes plantes en ſont brûlées, la glace des miroirs ſe ternit à leur ſeul aſpect, la pointe du fer en eſt émouſſée, la beauté de l'hyvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent auſſi-toſt, l'air en eſt

infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c. Si tout cela étoit vray, les hommes fuiroient aſſurément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à conſiderer ce recit, je me figure voir les excretions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré; mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une ſimple diſtinction, qui eſt que le ſang menſtruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaiſes qualitez, quand il eſt déchu de ſon état naturel, mais non point autrement; car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celuy qui eſt au reſte du corps de la femme, hors duquel il n'eſt rejetté que par ce qu'il eſt ſimplement ſuperflu; & ſi on remarque quelque alteration en ſa ſubſtance & en ſa couleur, cela ne procede que du mélange de quelques excretions de la matrice, leſquelles il entraîne avec ſoy, & de quelque ſejour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cauſe de la ſituation du corps de la femme, qui l'empeſche parfois de s'écouler auſſi-toſt qu'il eſt ſorty de ſes vaiſſeaux; c'eſt pourquoy ſuivons plutoſt en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien declaré les conditions que doit avoir naturellement le ſang menſtruel aux femmes ſaines. *Procedit autem ſanguis velut à victimâ, & cito congelatur, ſi ſana fuerit mulier.* Ce ſang, dit-il, eſt ſemblable à celuy d'une victime, & ſe caille promptement ſi la femme eſt ſaine. Or on ſçait que c'eſt une marque d'un bon ſang, de ſe cailler promptement, & que celuy des victimes eſtoit tres-beau, parcequ'on ne choiſiſſoit que les animaux les plus ſains pour ſervir aux ſacrifices que les Anciens faiſoient. *Ariſtote* dit auſſi la meſme choſe au 1. *chap. du* 1. *liv. de l'hiſt. des animaux.*

Les voyes par leſquelles ce ſang ſe purge, ſont encore conteſtées: car les uns veulent, comme font *Columbus*, & *Primeroſe*, que ce ſoit toujours par les vaiſſeaux qui ſe terminent au col de la matrice, ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant pluſieurs perſonnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Saincte*, qui avoit ſes menſtruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoir défait ſon enfant; ayant trouvé les vaiſſeaux qui ſe terminent en cét endroit tout remplis de ſang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutiſſent au fond de la matrice; & les autres ſoutiennent au contraire avec bien plus de raiſon, que ce ſang vient ordinairement, quand la femme n'eſt pas groſſe, des

vaiſſeaux qui ſe diſtribuënt au fond de la matrice, & ſeulement de ceux qui ſont à ſon col quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle ait ſes menſtruës : c'eſt ce que j'ay remarqué pluſieurs fois, & fait obſerver devant pluſieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. (ayant l'honneur pour lors d'eſtre Prevoſt de la celebre Compagnie des Maiſtres Chirurgiens Jurez de cette ville de Paris) ce qui fut en la diſſection d'une femme qui avoit auſſi eſté penduë pour un pareil crime dans le temps qu'elle avoit actuellement ſes menſtruës, ſur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faiſoit ſon chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifeſtement en cette femme le contraire de ce que diſent *Primeroſe au* 1. *liv. des maladies des femmes*, & *Columbus au* 6. *liv. de ſon anat.* car toute la cavité du fond de ſa matrice étoit enduite de petits grumeaux de ſang caillé, & ſes vaiſſeaux beaucoup plus gros que ceux du col, & meſme tous pleins de ce ſang caillé, vers les orifices qui ſe dégorgent dans le fond de la matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menſtruës ne s'écoulent auſſi quelquefois par ce col en meſme temps que par le fond de la matrice, quand la femme n'eſt pas groſſe; mais je ſoutiens ſeulement que l'opinion de *Columbus*, fondée ſur une ſimple experience, n'eſt pas veritable ordinairement : car, comme dit *Ariſtote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Les choſes qui ſont naturelles ſe font le plus ſouvent. Or eſt-il qu'il eſt naturel pour cette raiſon, que les menſtruës procedent du fond de la matrice.

La diſpute n'eſt pas moindre touchant la cauſe de l'évacuation periodique des menſtruës, que touchant la nature de ce ſang & les voyes par leſquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Ariſtote* l'attribuent à la Lune, qui a grande domination ſur tous les corps humides; comme eſt celuy de la femme, que l'on dit en riſée eſtre lunatique à cauſe de cela. C'eſt ce qui a fait donner credit à ce vers,

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

D'autres qui ſont du ſentiment de *Galien, au* 2. *liv. de la ſemence;* & *au* 14. *de l'uſage des parties*, rapportent cela au temperament froid, & à la vie ſedentaire de la femme, laquelle ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps ſur les parties genitales de la femme,

qui

qui ſont les parties les plus foibles de ſon corps ; & d'autres (avec aſſez de raiſon ce me ſemble) veulent que la principale cauſe de cette évacuation ſoit une certaine fermentation qui ſe fait dans toute la maſſe du ſang, laquelle jointe à ſon abondance, le fait ſortir par les voyes les plus diſpoſées à le laiſſer écouler, comme ſont celles de la matrice ; ainſi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de ſa fermentation, vient à ſe faire paſſage & à ſortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menſtruel devant l'âge de treize ans, non plus qu'aprés celle de quarante cinq ans : toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges ; mais cela eſt rare. *Schenkius au 4. liv. de ſes Obſerv.* rapporte pluſieurs exemples de l'une & l'autre ſorte, & entr'autres de quelques femmes qui ont eu leurs menſtruës reglement juſques à 84. ans ; & meſme d'une qui les avoit encore à l'âge de 103. ans ; mais ces ſortes d'évacuations ne doivent pas eſtre qualifiées du nom de menſtruës aux femmes qui ont paſſé l'âge de 55. ans : car pour l'ordinaire, ce ſont plûtoſt des pertes de ſang qui leur viennent par maladie ſans aucune regle, & qui ſont pour lors preſque toujours ſymptomatiques, auſſi bien que ſont celles qui continuent durant pluſieurs mois, & meſme durant pluſieurs années ſans aucune interruption, comme étoit le flux de ſang de cette femme, dont il eſt parlé dans l'Ecriture ſainte, laquelle aprés douze années de cette fâcheuſe maladie, fût guerie miraculeuſement par Jesus-Christ. Cette évacuation, pour eſtre naturelle, doit durer trois ou quatre jours tout au plus, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence juſques à la moitié de ce temps, & diminuer à proportion juſques à ce qu'elle ceſſe entierement. Les femmes qui l'ont moins de deux jours, ou plus de quatre, ne ſe portent pas ordinairement ſi bien que les autres. La quantité de cette évacuation, ſi nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies des femmes*, doit eſtre en tout de deux *hemines*, ou environ, quand la femme ſe porte bien (*l'hemine* étoit une meſure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces) mais la quantité, ny le temps auquel les menſtruës arrivent, ne peuvent pas eſtre juſtement determinez ; car cela dépend entierement de l'âge, du temperament, de l'habitude du corps, de la region, de la ſaiſon, du regime

de vivre, de l'exercice, & de plusieurs autres choses qui contribuënt beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée ou avancée, selon ces differentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du temps d'une évacuation jusques à l'autre; il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de nature pour servir de matiere à la generation de l'enfant & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres temps. Mais sans nous arrester davantage sur une chose qui est si commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philosophes, finissons nostre Traité des Parties de la Femme qui servent à la generation, pour examiner les maladies des femmes grosses & accouchées, & pour enseigner les moyens d'y remedier.

Fin du Traité des Parties de la Femme qui servent à la generation.

LIVRE I.

DES MALADIES, ET DES DIFFERENTES dispositions des Femmes grosses, depuis le moment de la conception, jusqu'au terme de l'accouchement.

IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis l'heure de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, à cause que pour lors elles sont sujettes, non seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'est de là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes est tres-mal-heureuse, puisqu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'étant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arrêteray qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours quelques indications particulieres pour leur curation; car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout temps, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toujours égard à la disposition de la grossesse; parceque comme *Hipocrate* a tres-bien observé, *au* 1. *livre des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir veu plusieurs exemples; c'est pourquoy nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande precaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considerer suivant nostre intention toutes les circonstances de la grossesse, de commen-

cer par l'explication de la conception dont elle doit eſtre precedée ; mais comme elle ne ſe peut faire que par la femme feconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la choſe dés ſon origine, faire quelques obſervations des plus conſiderables ſur la fecondité, & ſur la ſterilité des femmes ; car la ſterilité procede tres-ſouvent de leur part, plutoſt que du coſté des hommes, parce qu'il ſe remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas beſoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur ſemence, & une ſeule fois pour la generation ; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir toutes deux, tel qu'eſt la Matrice bien diſpoſée, & de plus, une matiere deſtinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y ſejourne, comme eſt le ſang menſtruel : c'eſt ce qui fait que pour un homme impuiſſant, il ſe rencontre ordinairement plus de trente femmes ſteriles. Voyons donc avant toutes choſes quelles ſont les marques de la fecondité & de la ſterilité des femmes.

CHAPITRE I.

Des ſignes de la fecondité & de la ſterilité des Femmes.

PAr la fecondité de la femme, j'entens une diſpoſition naturelle de ſon corps, & principalement de la matrice, au moyen de laquelle avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer ſon ſemblable ; & par la ſterilité qui en eſt le contraire, j'en conçois l'impuiſſance, qui provient des defauts & des vices qui ſe rencontrent en tout ſon corps, ou en quelques-unes de ſes parties. Faiſons quelque recherche des ſignes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroiſſent à la veuë & au tact, par leſquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus ſouvent ne ſont pas trop certains ; car ceux qui ſe tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper, dautant qu'il ſe rencontre quelquefois des femmes tres-mal habituées & cacochymes, qui ne laiſſent pas d'engendrer, & d'autres qui bien qu'elles ayent une ſanté tres-parfaite, ſont neantmoins ſteriles, & tiennent en cela quelque choſe de la nature des mules, qui le ſont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a veu quelque-

fois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au 22. *ch. du 6. liv. de l'hist. des animaux*, où il fait mention d'une qui fit mesme deux petits en une seule fois, & au 24. chapitre du mesme Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie aussi la mesme chose au 44. *ch. du* 8. *liv. de l'hist. nat.* mais cela est tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premierement que la Matrice est une partie absolument necessaire pour la fecondité, & qu'elle est le principal objet qu'on doit se representer & examiner pour en bien juger : mais comme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produisent rien, aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une Matrice pour estre capable de concevoir ; car il s'en rencontre beaucoup qui sont steriles. Nous avons cy-devant montré fort exactement quelle doit estre sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la generation ; c'est pourquoy nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit en ce lieu, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en general, que les signes de la fecondité de la femme sont, qu'elle ait sa Matrice bien disposée, qu'elle soit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoy qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plutost ou plus tard, selon leur differente nature & disposition ; qu'elle soit de bon temperament & mediocrement sanguin ; qu'elle ait pendant ce temps ses purgations d'un sang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & consistance, & reglement de mois en mois, à une seule fois sans interruption, depuis qu'elles commencent à couler jusques à ce que l'évacuation soit parfaite. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, ainsi qu'*Aristote* a tres-bien remarqué *au 2. ch. du 7. liv. de l'hist. des anim.* que des femmes conçoivent sans avoir jamais eu leurs menstruës, comme sont celles qui bien qu'elles n'ayent pas une si grande abondance de sang que la nature en face une évacuation sensible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reste ordinairement aprés l'évacuation des menstruës à celles qui les ont. *Schenkius au 4. liv. de ses Observ.* rapporte beaucoup d'exemples de la sorte.

Nous disons que ses purgations doivent estre d'un sang bon

& loüable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celuy qui est seulement superflu, lequel n'a en soy aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas differer en couleur, en consistance, & en qualité de celuy qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'alteration que luy cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humiditez dont la Matrice est toujours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois, quoy qu'aucunes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout des trois semaines, selon plus ou moins qu'elles sont sanguines, ou bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé: elle se doit faire pendant deux ou trois jours consecutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & ce peu à peu sans interruption, & encore plus ou moins, selon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient sterile; dautant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant quand il est au ventre de la mere, & pareillement si elle en a plus, parce que la femme en reste trop debile, & sa Matrice en est refroidie. Il y a neanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, sans interruption, & non tout à coup, car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont necessaires en quantité pour la generation; & l'interruption de ces évacuations nous témoigne quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vray-semblablement dire que la femme est feconde; je dis vray-semblablement, car il y a beaucoup de femmes ausquelles ils se trouvent, qui n'engendrent pas, quoy qu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes tres-feconds, & observent pour cela toutes les circonstances requises & neceſſaires, comme nous dirons cy-aprés: On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'estre fecondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme, sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on desire estre éclaircy plus à fond, & recon-

noître plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foy, parceque les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito : ac si odor corpus pervadere videatur, ad nares & os usque, non sua culpa sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que tu desire sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut enveloper de tous costez de linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum; & si tu vois que son odeur penetrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, sois certain, (dit-il) qu'elle n'est pas sterile de soy. *Aristote au ch. 5. du liv. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fecondité & la sterilité de la semence. Il dit que celle qui est feconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite, & que la versant dans l'eau elle descend au fond; mais que celle qui est sterile est acqueuse, & se disperse aussi-tost, & nage au dessus; mais cette experience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme comme en celle de l'homme, ne nous y arrêtons point.

La fecondité étoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la sterilité étoit une marque de reprobation; pour raison dequoy la servante feconde mépriſoit sa maîtresse sterile, ainsi que nous lisons au Ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayãt point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir esperer, & que son mary en étoit tout déplaisant, elle luy dit de prendre sa chambriere Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec luy, afin que par son moyen elle luy pût donner lignée; ce que le bon pere *Abraham* fit aussi-tost, & eut d'elle en suite un fils, qui fut nommé *Ismaël* : mais dés que cette servante eut conçu, elle n'eût plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit sterile pour lors. Les femmes de nostre temps ne font pas neantmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui vueillent souffrir que leur mary caresse la chambriere, bien loin de l'y exciter charitablement à cét exemple, dont la coutume est abolie parmy nous. C'est ce qu'*Ouvene* a tres-bien exprimé par ces deux Vers :

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moy je croy que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison, se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination, pour la conservation de leur espece, & estre travaillez de ces sortes d'inquietudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun; mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature; c'est pourquoy les signes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la sterilité. Les causes de la sterilité procedent ou de l'âge, ou de la mauvaise temperature, & de la conformation vicieuse de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indispositon & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend les femmes steriles; comme quand son col appellé *Vagina* est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout à fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empesche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *Vagina*, qui est comme l'antichambre de la Matrice; car venant en l'action du coït à fraper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne luy est ouverte, c'est peine perduë, ou plaisir inutil. Cét orifice est pareillement empesché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordinairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui luy survient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne se peut dilater pour recevoir la semence, comme fait l'épiploon, ce qui arrive aux femmes grasses, au sentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De*

sterilibus,

ſterilibus, & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir, à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'épiploon, dautant que ce fameux l'*Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cét orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cét orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la ſemence de l'homme, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au déduit venerien; mais lorſqu'elles y trouvent du goût, la matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouvre, & ſe rend comme beante pour la recevoir, & pour s'en delecter dans cét inſtant. Neanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou col de la Matrice, & que ſon orifice interne s'ouvre pour donner paſſage à la ſemence, elle ne laiſſe pas aſſez ſouvent d'eſtre ſterile, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de cét orifice, qui n'étant pas quelquefois placé droitement, regarde en deſſous vers l'inteſtin *rectum*, ou vers les parties laterales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien darder ſa ſemence, & par conſequent la femme de concevoir, à cauſe que la ſemence s'écoule auſſi-toſt au dehors, ou eſt entierement refroidie, n'étant pas reçuë au meſme moment dans la Matrice.

Hypocrate ſemble nous avoir marqué toutes les cauſes de la ſterilité, qui procede de la mauvaiſe temperature de la Matrice en l'Aphoriſme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & denſos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt; extinguitur enim in ipſis genitura. Et quæ plus æquo ſiccos & adurentes; nam alimenti defectu ſemen corrumpitur. Quæ verò ex utriſque moderatam nactæ ſunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Toutes femmes qui ont la matrice froide & épaiſſe, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la ſemence s'éteint en elles: comme auſſi celles qui l'ont trop ſeiche & trop chaude; car par defaut d'aliment la ſemence ſe corrompt: mais celles qui ſont de mediocre temperature ſont fecondes. De

toutes ces choſes que recite *Hypocrate* en cét Aphoriſme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes ſteriles, eſt cette continuelle humidité de Matrice, entretenuë par une quantité de fleurs blanches, dont pluſieurs femmes ſont fort incommodées, provenant de la décharge des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtument à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner, quand il eſt inveteré; & la Matrice étant abreuvée de ces humiditez vicieuſes, ſe trouve interieurement ſi onctueuſe & ſi gliſſante, que la ſemence (quoique de conſiſtance viſqueuſe) n'y peut adherer, & y eſtre retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule auſſi-toſt, ou peu aprés qu'elle y a eſté reçuë, ou bien y demeurant elle en eſt entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cét Aphoriſme, dit que la ſemence eſt éteinte par ces humiditez dans la matrice, comme eſt le bled dans ces terres marécageuſes, lequel ne produit auſſi aucune choſe au defaut d'aliment, s'il eſt jetté en ces terres ſabloneuſes & pierreuſes, non plus que s'il eſt ſemé durant les grandes chaleurs de l'Eſté, dans le temps de la Canicule.

La ſterilité vient auſſi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme eſt trop vieille, ou trop jeune; car la ſemence des jeunes n'eſt pas encore prolifique, & elles n'ont point de ſang menſtruel, qui ſont deux choſes requiſes à la fecondité; & celle des vieilles eſt en petite quantité & trop refroidie, & le ſang menſtruel leur manque auſſi: mais quoique la femme ſoit d'un âge convenable, l'intemperature univerſelle de ſon corps la rend neantmoins ſterile, comme il arrive quand elle eſt étique, hydropique, febricitante, & valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles ſont déchuës de leur temperature & conſtitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes ſteriles ſont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutesfois pluſieurs femmes qui nous paroiſſent ſteriles pendant un long-temps pour quelqu'une des cauſes ſuſdites, & juſques en l'âge de trente-cinq & quarante ans, meſme quelquefois plus long-temps, qui ne laiſſent pas à la fin d'engendrer, étant gueries des indiſpoſitions qui les en empéchoient ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons veu un exemple bien remarquable en la perſonne de la Reine Mere derniere decedée, laquelle a eſté plus de vingt-deux ans aprés

son mariage sans faire aucun enfant, ensuite dequoy elle eut au grand desir & contentement de toute la France, nostre invincible Monarque Loüis XIV. à present regnant, à qui Dieu veüille donner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entrepriſes.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces sterilitez en ostant leurs causes, & procurant les disposition que nous avons dit estre necessaires à la fecondité, & mesmes à celle qui provient de l'intemperature universelle, en reduisant par un regime convenable le corps à un bon temperament, suivant ses differentes indisposition. C'est pourquoy si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites, elle doit estre associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut, & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre peu souvent) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émollientes; si le col de sa matrice est comprimé par quelque tumeur, il la faudra resoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toujours égard à empêcher la corruption de ces parties, lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parceque la matrice sert comme d'égouſt, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces especes de tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie tres-fâcheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui aprés beaucoup d'insupportables douleurs, les conduit toujours à une mort inévitable.

Lors que le *Vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë aprés quelque déchirure, provenant de ce que la femme auroit esté forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux costez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera le plus dextrement que faire se pourra, avec le bistory, ou autre instrument selon que le cas le requiert, empêchant par linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. *Avenzoar 2. Theisir tract. 5. c. 1.* dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement; neantmoins il est tres-certain que si le

defaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoy s'il se trouve (ce qui est tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve ou entrée exterieure de la matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudinale. *Fabrice* recite avoir veu telle chose à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluër, à cause qu'elle n'étoit pas perforée; pour lequel sujet il luy fit une pareille operation, qui luy reüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de generation. Si l'orifice interne de la matrice est situé & regarde en dessous, ou à costé, on y pourra en quelque façon remedier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse estre éjaculée vers cét orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretez de la Matrice rendent la femme sterile, comme elles viennent presque toujours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remediera par evacuations, par purgations, par usage des eaux minerales, & par regime de vivre, selon leurs differentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais de fluër sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie; c'est pourquoy il faut toujours user de remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroient mesme causer quelque plus grande maladie si on ne se servoit de cette precaution: mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de sterilité que nous avons marquées cy-dessus, & que neantmoins elle ne puisse pas concevoir, *Ætius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de luy fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, propres à faire ouvrir la Matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la mesme chose au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa matrice, si on veut qu'elle devienne grosse. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la sterilité de la femme, suivant les differentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'usage du coït pour la con-

ception. Quelques-uns veulent que ce soit lors que les menstruës commencent à fluër, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang, ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu, à cause qu'elle est plus facilement reçuë dans la matrice, qui est ouverte en ce temps pour l'écoulement des menstruës, & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre temps. Mais il est tres-certain, que le temps le plus propre est celuy qui suit immediatement aprés l'entiere evacuation des mois, ou à tout le moins quand ils finissent; car pour lors la matrice étant parfaitement purgée de ces excretions, retient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture sainte, au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût separée de l'homme durant sept jours dans le temps de ses menstruës, & qu'il étoit pour lors deffendu à l'homme d'user du coït avec elle. Il est aussi tres à propos d'observer que ce soit plutost le matin que le soir, à cause que dans ce temps la digestion des alimens étant faite, la semence est mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour plusieurs autres raisons qu'on peut voir au 5. *Ch. du 2. liv des erreurs populaires de Ioubert.* Ayant fait connoître les plus certains signes de la fecondité, & les marques de la sterilité, il faut maintenant, afin de suivre l'ordre que je me suis proposé. parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception, & des conditions qui y sont necessaires.

LA Conception n'est autre chose qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les semences prolifiques de l'homme & de la femme y sont reçuës & retenuës, afin que l'enfant en soit engendré & formé. Il y a deux sortes de conception, l'une vraye, qui est selon nature, à laquelle succede la generation de l'enfant dans la matrice, & l'autre fausse, que nous pouvons dire estre tout-à-fait contre nature, ensuite dequoy les semences se convertissent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges. Plusieurs sont en contestation pour déterminer precisément le temps de la con-

ception : car les uns veulent qu'elle ne ſoit faite qu'au ſeptiéme jour aprés la reception & la retention de la ſemence dans la matrice, ſe fondans ſur une pretenduë autorité d'*Ariſtote au 3. Chap. du 7. liv. de l'hiſt. des anim.* qui dit, *Si ſemen in ſeptimum diem intus permanſerit, conceptum jam eſſe certum eſt.* Si la ſemence demeure dans la matrice juſques au ſeptiéme jour, la conception eſt pour lors certaine. *Rodericus à Caſtro, cap. 14. l. 3. de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, diſant qu'on doit croire que la femme a conçu, quand la ſemence aprés ſon éjaculation eſt conſervée par la chaleur de la matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'eſpace de ſept heures, en ſuite dequoy la formation du *fœtus* eſt commencée. Et d'autres veulent avec bien plus de raiſon, que la conception ſe faſſe dans le meſme moment de la retention des ſemences prolifiques en la matrice. Mais ceux qui prolongent ainſi le temps de la conception juſques au ſeptiéme jour, expliquent mal ce paſſage d'*Ariſtote*, qui n'a pas eſté de ce ſentiment ; car quoy qu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la ſemence a demeuré ſept jours dans la matrice, il ne faut pas conclurre de là qu'elle ne ſoit faite qu'en ce temps ; mais ſeulement que la conception de la ſemence qui s'eſt conſervée juſqu'au ſeptiéme jour eſt bien plus certaine, à cauſe que cette ſemence commençant pour lors à eſtre envelopée de membranes, qui ſont déja formées en ce temps, n'eſt pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception : c'eſt ce qu'il nous ſignifie bien par ces paroles qu'il ajoute enſuite, *Nam quæ effluxiones vocantur, intra tot numero dies fieri ſolent.* C'eſt ce qui ſe peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce meſme Chapitre d'*Ariſtote ;* Voicy ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepiſſe, cum ſtatim à coïtu locus ſicceſſit.* Un indice que la femme a déja conçu eſt, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient ſec (c'eſt-à-dire la matrice) mais il parle encore plus preciſément de la conception au 20. *Ch. du 1. Liv. de la generat. des anim. Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaiſe explication de ce premier paſſage d'*Ariſtote*, eſt ce qui a fait que *Federic Bonaventure au 51. Chap. de ſon 9. Liv. de l'accouch. à huit mois*, & *Alphonſe à Caranza au 1. Ch. de la concept.*

(étendant la conception jusqu'au septieme jour) nous ont assuré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de son mary, quand il arrivoit qu'il mourroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours ensuite, soit qu'il fut tué, ou qu'il mourut naturellement, comme il se voit quelquefois; mais cette opinion me semble entierement ridicule, parceque la conception se fait toujours dans le mesme moment de la reception & retention de la semence, comme le mot nous le signifie suffisamment; c'est pourquoy sans disputer davantage sur cette matiere, arrêtons-nous à la definition de la conception que j'ay décrite cy-dessus, laquelle est à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel au* 8. *Chap. du* 7. *Liv. de sa Phisiologie.*

Les conditions requises à la femme pour la conception, selon nature, sont, qu'elle reçoive & retienne en sa matrice la semence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoy elle ne se peut faire; car il n'est pas vray ce que dit *Aristote au* 1. *Liv. de la gener. des anim.* & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont ny ne jettent aucune semence; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi: on reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fecondes qui sont destinez à cét usage, lesquels sont tous remplis de cette semence, qu'elles rendent aussi bien que les hommes, dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité si claire, doivent faire reflexion sur la ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient, que de ce que sa semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit; ce qui arrive de mesme maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la semence de la femme contribue aussi bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la generation de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont esté engendrez (quoique de differente espece) ainsi que nous voyons tous les jours les asnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont animaux tenans un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre, qui les ont produits. Nous connoissons donc par là, que les deux semences sont necessaires pour la veritable conception; mais il faut encore qu'el-

les soient prolifiques ; c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps ; étant ainsi, la matrice qui en est desireuse s'en delecte, & les retient facilement quand elle les a reçuës, sinon elle les laisse écouler bientost aprés.

Ce n'est pas une necessité absoluë que les deux semences soient reçuës & retenuës toutes entieres sans qu'il s'en échape aucune chose, car il suffit qu'il y en ait moderément ; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'étant pas reçuë dans la matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé ait manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere, dautant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goutte contient en soy, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire ; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrez d'un mesme coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoique divisée, forme un corps aussi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un seul : mais à la verité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien estre plus petit & plus foible ; & si l'une seulement, ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requises, ou quoy qu'assez bien conditionnées. s'il arrive que la matrice soit abreuvée & farcie de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropisies de matrice mélées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme, jusques à ce qu'elles les ait vuidez.

C'est aussi bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois sans raison) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin ; mais bien que par cas fortuit quelques-unes assurent avoir esté en effet travaillées de ces desirs passionnez durant leur grossesse, neantmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de là, mais bien d'une autre cause, qu'il

nous

nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, eſt que preſque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme auſſi dans l'Anjou en France, j'y ay vû quantité de perſonnes marquées de ces taches rouges : or ſi cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eüe de boire du vin, elles devroient eſtre blanches, ou de couleur d'ambre, qui ſont les couleurs des vins de ces païs : c'eſt pourquoy il me ſemble qu'il y a plûtoſt lieu de croire que cela ſe fait par quelque peu de ſang extravaſé de ſon lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant eſt formé, lequel demeurant enſuite fortement infiltré dans la propre ſubſtance de la partie où il s'arrête, en faiſant par ce moyen une confuſion de la ſubſtance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui eſt ſituée deſſous, le tache ainſi, & le colore en quelque partie qu'il ſe rencontre de la ſorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produiſent un ſemblable effet, lorſqu'il en eſt imbu & abreuvé. Je ne veux pourtant pas nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la groſſeſſe ſeulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorſque l'enfant eſt tout-à-fait formé, l'imagination ne luy peut aucunement changer ſa premiere figure, & les femmes ſe doivent défaire de ces vaines apprehenſions, qu'elles témoignent avoir de telle choſe à chaque moment, qui ſervent à quelques-unes de pretexte pour favoriſer leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandiſe.

Puiſque mon diſcours eſt tombé ſur le ſujet des marques, dont le corps des enfans eſt quelquefois taché en naiſſant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus ſouvent, de l'imagination de leur mere ; il me ſemble qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos, que je faſſe le recit d'une circonſtance bien particuliere qui ſe rencontra en moy lors que je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont pluſieurs fois racontée, qui eſt qu'étant groſſe de moy, & ſur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit ; l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit ſon premier enfant, âgé de ſix ans, qu'elle aimoit avec une tendreſſe & une paſſion toute extraordinaire, mourut en ſept jours de la petite verole, pendant leſquels elle demeura

continuellement jour & nuit auprés de ſon lit, à le ſolliciter en toutes ſes neceſſitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on luy pût faire, de ne point tant ſe fatiguer & affliger comme elle faiſoit, de la maladie de ſon enfant, luy remontrant que dans l'état preſent de ſa groſſeſſe, elle devoit un peu ſonger à elle, & prendre garde à ne pas cauſer la mort à celuy qu'elle portoit en ſon ventre: enfin ſon fils deceda au bout des ſept jours de cette maladie, aprés quoy elle accoucha le lendemain de moy, qui apportay en naiſſant cinq ou ſix grains effectifs de petite verole. Or il eſt certain, que ce ſeroit fort mal raiſonner, ſi on diſoit que j'euſſe pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par ſa forte imagination: & ſi on me demande d'où cela pouvoit provenir? je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit reſpiré ſans diſcontinuation, pendant toute la maladie de ſon fils decedé, avoit tellement infecté la maſſe de ſon ſang, duquel j'étois nourry en ce temps, que j'en reçus facilement, à cauſe de la tendreſſe de mon corps, & bien plûtoſt qu'elle, l'impreſſion de cette contagion. Diſons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des ſuſdits effets, que dans les momens de la conception, ou tres-peu de jours aprés, & qu'il faut ſouvent (ſi on la veut veritablement connoître) rechercher autre part la cauſe de pluſieurs taches, marques, & ſeings avec leſquels pluſieurs enfans naiſſent.

CHAPITRE III.

Des ſignes de la Conception.

COmme il eſt bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes, lorſqu'elles commencent à ſortir de terre, il n'y a auſſi que les Medecins & les Chirurgiens experts, qui puiſſent donner des aſſurances certaines de la conception de la femme dés ſon commencement: neantmoins aucuns de ces ſignes ayant reſſemblance avec ceux de la ſuppreſſion des menſtruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que pluſieurs y ſont ſouvent trompez.

Je ne m'arréteray pas à faire recit d'un grand nombre de ſignes de la conception, qui ſont entierement incertains, tels

que ſont ceux qui ſe tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres qui tendent plûtoſt à la ſuperſtition, qu'à une verité effective; mais je rapporteray ſeulement ceux qui ſont les plus eſſentiels & les plus ordinaires, par leſquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les uns ſe montrent d'abord, & les autres ne paroiſſent qu'en ſuite. Il examinera premierement, & s'informera ſi la femme a tous les ſignes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie, ſinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cauſe; & ſuppoſant qu'elle ſoit feconde, on connoîtra qu'elle a conçu, ſi les deux ſemences ont eſté reçues dans ſa matrice, & toutes deux déchargées enſemble, ou tres-peu de temps l'une aprés l'autre, & ſi l'homme & la femme ont reſſenty pour lors un plaiſir plus grand qu'à l'ordinaire; ce qui arrive à l'homme, parceque dans ce temps le *vagina* comprime davantage ſa verge, & à cauſe que la matrice qui s'ouvre pour recevoir la ſemence, ſucce (pour ainſi dire) ſe reſerrant en ſuite, le bout du membre viril, qui pour eſtre doüé d'un ſentiment tres-exquis, en eſt fort agreablement chatoüillé, & venant elle-meſme à recevoir les deux ſemences, dont elle eſt friande, & principalement de celle de l'homme, elle cauſe à la femme un treſſaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de ſon corps, la reſolution mutuelle augmentant le plaiſir de l'un & de l'autre, ainſi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers,

Ad metam properate ſimul, tunc plena voluptas,
Cum pariter victi fœmina virque jacent.

C'eſt ce qui luy a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque reſolvunt.* Je haï le coït (qui étoit tout ſon plus grand delice) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur ſemence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçu, ſi elle a reçu dans ſa matrice ſa ſemence avec celle de l'homme; il faut encore qu'elle ſe ferme à l'inſtant, & qu'elle les retienne. Il y a dans la Coutume de Paris un article, par lequel il eſt dit, que *donner & retenir ne vaut*; mais la choſe a bien lieu dans la conception; car la femme donne & décharge ſa ſemence en ſa matrice, & l'y retient. Elle connoîtra avoir retenu les ſemences, ſi aprés le coït elle ne ſent rien s'écouler de ſa matrice, laquelle ſe reſſerre auſſi-toſt, & ſi la verge de l'homme en eſt retirée moins baveuſe & plus ſeche qu'à l'ordinaire: la femme

ressent aussi quelques momens aprés une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas ventre, provenant de ce que la matrice se reserrant pour retenir les semences, se contracte en soy-mesme, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naist *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction, & par cette espece de mouvement qui arrive à la matrice, quand elle se reserre pour retenir les semences, & de pareille agitation vient aussi ce petit broüillement du ventre, à cause que la matrice est située entre la vessie & l'intestin *rectum*, auquels elle est fermement adherente en toute la longueur de son col, autrement dit le *Vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si mettant pour lors le doigt dans le *Vagina*, on sent que l'orifice interne est exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation. Outre ces signes, il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le temps, comme si la femme ensuite de cela devient dégoutée, sans avoir autre maladie, si elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit, & s'il luy vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'avoit pas accoûtumées; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomach est abreuvé: elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens qui continuënt long-temps; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, le coït ne luy plaît plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoy elle n'étoit point sujette; ses mois s'arrêtent sans qu'il én paroisse autre cause, ayant esté toujours bien reglée jusques alors, ses mammelles s'enflent, se durcissent, & luy font douleur, par ce que le sang & les humeurs y affluënt, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus fermes & relevez, à cause de leur repletion, son nombril paroît élevé, ses paupieres sont mollasses & ont de la peine à se soutenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout autour comme un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant, & le sang de la femme qui a conçu, il y a déja quelque temps, est toujours mauvais,

d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ſes ſuperfluitez comme il avoit coutume, il eſt alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un ſigne que toutes les femmes eſtiment & tiennent dans ce doute pour veritable, qui eſt *qu'en ventre plat, enfant y a* (diſent-elles.) A la verité, il y a de la rime en ce proverbe, & auſſi quelque ſorte de raiſon, non pas comme elles s'imaginent, que la matrice ſe reſerrant enſuite de la conception, retire en quelque façon le ventre, & l'applatit; ce qui ne ſe peut faire, parceque ſon fond eſt libre & vague, ſans eſtre attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainſi retirer; mais bien à cauſe que les femmes par les indiſpoſitions de la groſſeſſe amaigriſſent & deviennent plus grêles & menuës, non ſeulement du ventre, mais auſſi de tout le corps, comme il ſe reconnoît pendant les deux premiers mois de la groſſeſſe, auquel temps ce qui eſt contenu dans la matrice eſt encore fort petit; mais quand le ſang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre luy groſſit toujours de là en ſuite, juſques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens ſe rencontrant à la femme qui aura uſé du coït, ou la pluſpart enſemble, & ſucceſſivement ſelon les temps, nous feront préjuger qu'elle aura conçu, quoy que beaucoup arrivent pour la ſuppreſſion des menſtruës, qui en produit preſque de ſemblables; car chacun ſçait, qu'elle cauſe pareillement aux vierges des dégouts, des nauſées, & des vomiſſemens. (mais non pas ſi frequens) des enflures, duretez, & douleurs de mammelles & du ventre, comme auſſi des appetits de choſes étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde. La matrice peut encore eſtre exactement fermée, ſans que la femme ait conçu: Il s'en rencontre meſme, à qui elle ne s'ouvre preſque jamais, ſinon tres-peu pour laiſſer couler les menſtruës, ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque calloſité qui aura eſté precedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire ſur les Aphoriſmes 51. & 54. *du* 5. *Liv.* la clôture de l'orifice interne de la matrice, eſt un ſigne commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme, ce qu'il faut diſtinguer par ſa dureté; parce qu'aux femmes groſſes il eſt mollet, & dans une diſpoſi-

tion naturelle ; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut estre un phlegmon, ou une tumeur schyrrheuse. *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam : durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement se rencontrant tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous la voulons avoir toute entiere, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de la reconnoître, que je ne croy pas plus assuré que les autres ; c'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi, *Si velis noscere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulsam potui dato : & si ventris tormina patiatur, concepit : sin minus, non concepit.* Quand tu voudras connoître si une femme a conçu, ou non, lorsqu'elle ira dormir donne luy à boire de l'eau miellée ; & si ce breuvage luy fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventositez, c'est signe qu'elle a conçu, sinon elle n'a (dit-il) pas conçu. Il se fonde (à ce que je croy) sur ce que ce breuvage d'Hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas, dautant que la matrice étant pleine, comprime par sa grosseur ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum* sur lequel elle est située ; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contraints de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Medecins & les Chirurgiens doivent estre plus prudens, & faire plus de reflexion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens & les mal-heurs que causent ceux qui s'y precipitent, sans en avoir une connoissance assurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables ; mais non point celles qui sont causées par la temerité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & saignant, ne les ayant pas cruës grosses ; ce sont autant d'homicides que font ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur temerité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites creatures innocentes, ils les privent de la felicité eternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere

ſans recevoir le Baptême, qui leur auroit procuré un ſi grand bien, ſans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui ſont en cét état. *Riolan au 2. Ch. du 6. Liv. de ſon Anthropogr.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, nommée *Geneviefve Supplice*, qui aprés avoir eſté penduë pour ſes inſignes larcins, fut publiquement diſſequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée groſſe d'un enfant de cinq mois, contre le ſentiment des Chirurgiens & des Sages-Femmes, qui l'ayant viſitée avant ſa mort ne l'avoient pas jugée groſſe, à cauſe qu'elle étoit d'une habitude fort graſſe & replete. Nous avons veu à Paris en l'année *1666.* un miſerable exemple de cette nature, en une femme qui fut auſſi penduë & diſſequée en ſuite publiquement vers la court des cuiſines du Louvre, laquelle on trouva groſſe d'un enfant de quatre mois, nonobſtant le rapport des perſonnes qui l'avoient viſitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût executée à mort, qui aſſurerent contre la verité, qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa fut, que cette femme avoit effectivement (quoique groſſe) quelques menſtruës. C'eſt à quoy on ne doit pas ſi fort s'arrêter, dautant qu'il y en a pluſieurs qui ne laiſſent pas d'avoir leurs mois, encore qu'elles ſoient enceintes, & j'en connois qui les ont euës pendant toutes leurs groſſeſſes juſques au cinquiéme mois; ce qui arrive ſelon que quelques femmes ſont plus ou moins ſanguines, quoique la pluſpart ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun ſçait, il y a tres-peu de regles generales où l'on ne trouve quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut auſſi-toſt à la connoiſſance du Roy & de toute ſa Cour, dequoy furent grandement blâmées les perſonnes, qui par leur ignorance avoient eſté cauſe de l'execution precipitée de cette pauvre mal-heureuſe, avec laquelle avoit pery ſon enfant, qui étoit innocent des crimes de ſa mere. Il ne faut pas auſſi que le Chirurgien ſe fie tant à ce que luy en peuvent dire ces ſortes de femmes, qui ont peur d'eſtre condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis, dautant que pour avoir delay de leur punition, elles diſent preſque toutes qu'elles ſont groſſes; c'eſt le ſujet pourquoy il eſt tres à propos que ceux qu'on commet pour cette viſite y ſoient bien entendus. Il ſe trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir eſté maltraitées en leur perſonne, envoyent querir le

Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport, & pour se vanger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement estre grosses, & avoir reçu des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs, & si par cas fortuit il arrive que ce soit au temps de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang qu'elles simulent encore d'autre maniere, en quoy il ne faut pas se laisser decevoir; mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de precipiter son prognostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer estre grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire le recit. Environ l'an 1654. étant en la ville de Saumur, il y eut proche du logis où je demeurois la fille d'un Bourgeois, jeune & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apotiquaire, comme hydropique qu'elle se disoit estre, à la fin duquel temps, aprés avoir pris beaucoup de violens remedes qu'ils luy ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils luy avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apotiquaire, qui s'étoient ainsi lourdement trompez, en se fiant au dire de cette fille qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne s'aperçurent jamais de la verité que lorsqu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mesmes de leur grossesse, comme il est arrivé depuis peu à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore esté traitée & medecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi-bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont esté traitées de la mesme maniere. Mais qui ne pourra pas estre quelquefois trompé (me peut-on dire) puisque *Avenzoar*, tout fameux Medecin qu'il étoit, nous dit l'avoir esté luy-mesme en sa propre fille, laquelle il purgea par plusieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas grosse, quoiqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas de faire des enfans; pour témoi-

témoignage dequoy j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique depuis neuf ans entiers en ſuite d'une couche, fut traitée durant pluſieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçut aucun ſoulagement, aprés quoy, ſans en avoir eu aucun ſoupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit groſſe d'enfant, nonobſtant l'extréme hydropiſie de ſon ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on eſperoit, s'augmenta davantage: & ce qui eſt de plus étonnant eſt, qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un deſquels eſt une fille âgée preſentement de cinq ans & demy, qui eſt ſi forte & robuſte pour ſon âge, qu'elle paroît avoir plus de ſept ans, & un autre de ces enfans eſt un garçon, qui ſe porte auſſi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera jamais un exemple ſi rare que celuy de cette femme, dont le ventre étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que je croy qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui luy a enfin cauſé la mort au mois de Juin dernier, aprés une chûte de tres-grande hauteur qu'elle fit mal-heureuſement trois ſemaines auparavant, dans l'eſcalier d'un logis où elle étoit, laquelle luy ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cauſe de l'exceſſive groſſeur & peſanteur de ſon ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ſes jours. La rareté du fait n'eſt pas de voir une femme hydropique, car c'eſt une choſe aſſez commune; mais c'eſt de voir une femme l'étre juſques à un tel excez durant neuf ans entiers, & nonobſtant cette maladie, accoucher heureuſement de quatre enfans vivans. Lorſque je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, ſon ventre ne me parut non plus diminué en groſſeur que s'il n'en étoit ſorty qu'un œuf de poule. *Schenckius au* 4. *Liv de ſes Obſerv.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui ayant eſté hydropique durant ſept ans, ne laiſſa pas de faire auſſi un enfant dans le temps de cette maladie; mais celle-cy eſt incomparablement plus extraordinaire.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant eſtre effectivement groſſes d'enfant, n'ont que des hydropiſies de matrice, comme il eſt arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfans, quoy

qu'elle en ait eû des passions étranges, jusqu'au point d'en esperer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le recit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, dequoy la Sage-femme, & plusieurs autres l'asseuroient, (aussi le croyoit-elle bien elle-mesme, car il n'est pas difficile d'estre persuadé de ce qu'une forte passion nous fait esperer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit mesme sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait preparer une tres-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sage-femme, qui étant venuë, luy dit, que c'étoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés, ayant toujours esperé un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose, aprés quoy il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foy aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison, ce que nous pourrons reconnoître, en examinant les signes de la conception que nous avons declarez.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non seulement la conception, mais mesme la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Democrite*, qui au rapport de *Diogene Laërte*, sçut si bien connoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit esté effectivement corrompuë en cette mesme nuit? neantmoins je croy qu'il est bien plus vrayssemblable que c'étoit plûtost par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception dont nous venons de parler, la generation se fait, il faut considerer ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Generation, & des conditions qui y ſont requiſes.

C'Eſt une verité tres-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui eſt en ce monde, eſt ſujet à la corruption, & enfin contraint de ſouffrir la mort; c'eſt ce qui a obligé la nature providente & ſoigneuſe de ſa conſervation, de donner à toutes choſes un certain deſir de s'éterniſer, ce que ne pouvant faire en l'individu, dautant qu'il eſt mortel, par une neceſſité indiſpenſable, elle le fait par la propagation des formes & des eſpeces. Elle vient à bout de ſon intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la generation ſucceſſivement reïterée; c'eſt ainſi qu'ils ſemblent tous ſe rendre aucunement eternels en engendrant leurs ſemblables, & que les hommes, comme dit *Platon au 4. dial. de ſon liv. des Loix*, ſe rendent en quelque façon immortels, en laiſſant des enfans de leurs enfans aprés eux. C'eſt pour cela qu'il dit, que celuy qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime; parce qu'ainſi faiſant, il ſe prive volontairement du bien de l'immortalité, qui eſt preferable à tout autre.

Par *Generation*, nous entendons en general avec *Ariſtote* un acheminement ou mouvement de ce qui n'eſt pas à ce qui eſt. Mais cette definition eſt un peu trop ample & trop obſcure pour venir à la connoiſſance que nous deſirons avoir de la generation des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme; c'eſt pourquoy, afin de faire plus facilement concevoir nôtre intention, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtoſt une deſcription, qui nous figure plus preciſément la choſe. Pour ce ſujet, nous dirons que par la generation de l'homme, nous entendons une action propre & particuliere de la matrice, par laquelle agiſſant ſur les deux ſemences qui y ſont retenuës, elle en forme & figure un corps, compoſé de quantité de parties, qu'elle diſpoſe avec ordre, pour eſtre avec le temps l'organe de l'ame qui y doit eſtre infuſe. Il y a pluſieurs conditions requiſes à la generation parfaite, ſans leſquelles elle ſeroit entierement impoſſible: on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales; ſçavoir, la diverſité des ſexes, leur attouche-

ment, & le mélange des deux ſemences : c'eſt ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme ſoit definie par *Ariſtote*, un animal qui engendre en ſoy, & que cela ſoit vray, toutefois il eſt tres-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui luy aura déchargé ſa ſemence dans la matrice ; & ſi nous voyons journellement les poules & autres volailles faire des œufs ſans avoir aucun mâle avec elles ; neantmoins, ces œufs ne produiſent jamais des poulets, dautant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui eſt abſolument neceſſaire pour ce ſujet ; ce qui nous prouve que la diverſité des ſexes eſt neceſſairement requiſe, auſſi bien en ces animaux qu'aux plus parfaits, comme eſt l'homme.

La diverſité des ſexes ſeroit inutile s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement, quoique quelques ruſées pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais eſté touchées par aucun homme qui les eût pû engroſſer, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain, où un homme s'étoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé ſa ſemence, qui avoit eſté attirée (à ce qu'il dit) & ſuccée par la matrice de cette femme ; mais c'eſt un conte qu'il faut faire à des petits enfans pour les amuſer.

Or afin que ces differens ſexes fuſſent obligez de venir à cét attouchement que nous appellons *coït*, outre le deſir de produire ſon ſemblable qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui ſervent à la generation, ont eſté doüées d'une chatoüilleuſe, delectable, & mutuelle demangeaiſon, pour les exciter à cette action, ſans laquelle il auroit eſté impoſſible à l'homme, cét animal divin, né pour la contemplation des choſes celeſtes, de ſe joindre à la femme : car en verité n'en auroit-il pas eſté détourné par la ſaleté, & par la mauvaiſe odeur de cette partie, qui eſt le receptacle de toutes les immondices de ſon corps ? Pourroit-il s'y reſoudre, s'il conſideroit qu'il luy faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un ſi puant retrait qu'eſt *l'anus* ? pour ce qui eſt de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoutant en toutes ſes parties : & de l'autre coſté, ſi la femme ſongeoit bien auſſi à mille peines & incommoditez que luy cauſe la groſſeſſe, aux douleurs qu'elle en reſſent, & au danger de la vie

où elle eſt en l'accouchement, à quoy on peut ajoûter la perte de ſa beauté, qui eſt le don le plus precieux qu'elle ait, & qui la fait toujours cherir d'un chacun, quand elle le poſſede, certainement elle en ſeroit bien détournée ; mais l'un & l'autre ne font toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne conſiderent rien devant, que le plaiſir mutuel qu'ils y reçoivent. C'eſt d'où vient, que *poſt coïtum omne animal triſte*, tout animal paroît triſte enſuite du coït. C'eſt donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le deſir d'engendrer leur ſemblable, que la nature a obligé les deux ſexes à cét attouchement.

Pour ce qui eſt du mélange des deux ſemences, il eſt certain que la diverſité des ſexes & leur attouchement, ne ſont requis que pour ce ſujet, ſans quoy la generation ne ſe pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne ſerve de rien, & meſme qu'elle n'en ait point, comme a dit *Ariſtote*, *au* 1. *Liv. de la gener. des anim.* mais nous avons montré la preuve du contraire dans le Chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois circonſtances, ſçavoir la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mélange de leurs matieres, qu'on appelle *ſemences*, doivent preceder la conception, à laquelle ſuccede la generation qui ſe fait de cette façon. Auſſi-toſt que la femme a conçu, c'eſt-à-dire reçu & retenu en ſa matrice les deux ſemences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'uniſſent en ce meſme moment, de telle ſorte que des deux il ne ſe fait plus qu'un ſeul & meſme corps, & qu'une meſme vertu, elle ſe comprime de toutes parts pour les embraſſer étroitement, & ſe ferme ſi exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas entrer ſans violence, aprés quoy elle reduit de puiſſance en acte par ſa chaleur les diverſes facultez qui ſont dans les ſemences qu'elle contient, dont elle débroüille peu à peu le chaos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences écumeuſes & boüillantes ſont toutes remplies, leſquels ayant reçu un mouvement divin dans le premier inſtant de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoy elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, auſquelles en ſuite (ſe ſervant du ſang menſtruel qui y affluë) elle donne avec le temps l'accroiſſement & la derniere perfection, non pas en agiſſant ſeulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille

ſur une ſtatuë, mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la choſe, diſons qu'il arrive de meſme (s'il faut ainſi dire) à la ſemence dans la matrice aprés la conception, qu'il arriva en la creation du monde; car la lumiere qui étoit pour lors univerſellement épanduë, & confuſe avec la matiere du chaos, fut ſeparée pour en former le Soleil & les autres Aſtres qui regiſſent par leurs influences tous les autres corps : ainſi la vertu qui agit dans toute la ſemence, qu'on peut comparer à une eſpece de chaos, eſt toute ramaſſée pour en former le cœur, qui, comme *Ariſtote* a tres-bien remarqué, eſt l'unique principe & l'aſtre de la vie qu'il diſtribuë à toutes les autres parties, qui ſe forment auſſi par l'union des differentes parties de cette ſemence, chacune deſquelles étant ſeparée l'une de l'autre, ſe vient joindre par la meſme operation à celle qui luy eſt ſemblable, & par l'aſſemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant eſt entierement formé.

La generation ſe peut diviſer en trois differens temps, qui ſont, ſon commencement, ſon milieu, & ſa fin; pour le commencement, c'eſt celuy auquel il n'y a aucune autre matiere dans la matrice que les ſeules ſemences, qui dure juſques au ſixiéme jour, ſelon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué: il appelle pour lors ces ſemences du nom de *geniture*, c'eſt-à-dire la matiere dont la generation ſe doit faire. Il en parle au Livre *De natura pueri*: où il dit, que par l'experience qu'il en apporte on peut juger des autres temps. Il recite l'hiſtoire d'une femme, qui au bout de ſix jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la matrice les ſemences qu'elle avoit conçuës, qui reſſembloient à un œuf cru, auquel on auroit oſté la coquille, & laiſſé la pellicule qui eſt au deſſous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle petite membrane étoit à l'exterieur quelque peu colorée de rouge, & envelopoit cette ſemence, qui étoit de figure ronde. On voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaiſſe, dans le milieu dequoy il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier temps de la generation, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ny de diſtinct dans cette *geniture*; mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties; enſuite dequoy vient le ſecond

temps, qui dure jusques au trentiéme jour, qui est le temps auquel le mesme *Hipocrate* assure que les mâles sont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces six premiers jours sont passez, & que la matrice a travaillé de la façon que nous avons expliquée, sur les semences qui y sont pour lors sans aucun mélange de sang, parceque ne se faisant pas encore d'évaporation ny de dissipation considerable de leur substance, elles n'ont pas besoin en ce temps d'aliment pour la restaurer, elle les dispose à le recevoir, & il y est porté aux unes plûtost, & aux autres plus tard, selon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menstruës quand elles ont conçu, ce qui produit des effets suivant ces differentes dispositions; car s'il y afflue trop tost & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent sur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les semences en sont noyées & corrompuës, ce qui en cause souvent l'effluxion, ou bien la generation d'un faux germe; mais si elles en sont éloignées, la conception en est d'autant plus stable. Or donc, ce sang abordant peu à peu à la matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en sert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit seulement tracées avec la semence, de mesme que fait un Peintre qui aprés avoir fait quelques simples traits avec un crayon sur une toile d'attente, vient ensuite, y appliquant couleurs sur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la personne qu'il veut representer. C'est quelque peu aprés le commencement du second temps de la generation qu'on vient à reconnoître, comme la figure de trois ampoules, ou plutost de trois masses de cette matiere, qui representent grossierement les trois parties qu'on nomme *principales*, la premiere desquelles compose la teste, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye; on y voit aussi le *Placenta*, & les vaisseaux umbilicaux qui y sont attachez, & les membranes qui enveloppent le tout, aprés quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps sont figurées, en telle sorte, que selon *Hipocrate*, les mâles sont tout-à-fait formez au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui est environ le temps auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à estre animé, quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut par ce different terme, que le mâle ait plutoſt vie que la femelle, à cauſe (dit-il) de ſa chaleur qui eſt plus grande : mais pour moy, je ne penſe pas que le mâle ſoit plutoſt formé que la femelle : ce qui me le fait croire eſt, que ſi cela étoit ainſi, il devroit pareillement eſtre à terme plûtoſt qu'elle, par la meſme proportion du temps que l'un & l'autre auroient eſté animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Diſons donc que vers le trentiéme jour, & encore meſme bien plutoſt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoy que petites & tres-molles) ſont entierement formées & figurées, auquel temps il n'eſt pas plus grand ny plus gros que la moitié du petit doigt, & de là enſuite, qui eſt noſtre troiſiéme temps, le ſang affluant toujours de plus en plus à la matrice (non par intervalles, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroiſſement de jour en jour, & ſe fortifie juſques à la fin du neuviéme mois, qui eſt le terme de l'accouchement le plus ordinaire.

Quoy qu'il ſemble que j'aye ſuffiſamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la generation ſont faites, pour en donner une idée groſſiere qui puiſſe repreſenter paſſablement la choſe, neantmoins je ſçay bien que tout ce que j'en ay dit ne ſatisfait pas les plus curieux, qui deſirent ſçavoir preciſément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* eſt entierement formé, comme auſſi en quel temps, & comment l'ame y eſt introduite.

Ariſtote au 4. Chap. du 2. Liv. de la gener. des anim. veut que le cœur ſoit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'eſt pour cela qu'il le dit eſtre le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce ſont les vaiſſeaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raiſon, ce me ſemble, que toutes les parties ſoient engendrées en meſme temps, ſans que l'une le ſoit plûtoſt que l'autre ; mais que les plus grandes nous apparoiſſent les premieres, quoique toutefois elles ne ſoient pas engendrées devant les autres ; c'eſt ce qu'il nous enſeigne au Livre de la diette, où il dit, *Diſcriminantur autem partes, & augeſcunt ſimul omnes, & neque prius altera alteris, neque poſterius : verum majores natura priores apparent*

parent minoribus, quum non priores exiſtant. Il declare encore aſſez preciſément la meſme choſe par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum eſſe, ſed omnia ſimiliter principium, & omnia finis. Circulo enim ſcripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout eſt commencement, & tout eſt fin, de la meſme maniere qu'en un cercle où on ne trouve aucun commencement.

La difficulté eſt encore plus grande pour ſçavoir en quel temps le corps de l'enfant eſt tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, dit que le mâle n'eſt pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* eſt auſſi de ce ſentiment : mais le meſme *Hipocrate* ſe contredit manifeſtement au commencement du Livre *de l'âge*, nous aſſurant que la ſemence qui a demeuré ſept jours dans la matrice, a tout ce que le corps doit avoir ; ce qu'il dit avoir vû pluſieurs fois par le moyen des Courtiſanes publiques qui ſe font avorter, nous faiſant obſerver que ſi on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifeſtement toutes les parties du corps juſques aux doigts des mains & des pieds, & meſme juſques aux parties honteuſes. *Ariſtote au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.* dit que le mâle n'eſt formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'eſt pas plus grand qu'une groſſe fourmy, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il ſe diſſout & diſparoît auſſi-toſt, diſant auſſi que la femelle n'eſt pas encore tout-à-fait formée au troiſiéme mois, mais bien au quatriéme ſeulement. *Pline au 4. Chap. du 7. Liv. de ſon hiſt. nat.* aſſure le contraire, ſoutenant que la femelle eſt plûtoſt formée que le mâle. Mais qui eſt celuy qui ne s'étonnera pas aprés avoir connu le ſentiment d'*Ariſtote* touchant la longueur du temps qu'il preſcrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir eſté preoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en ſon Traité de la generation, nous aſſure qu'il ne ſe rencontre pas meſme aucune ſemence en la matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui ſuivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de pluſieurs biches, quand il entendra parler d'un autre coſté *Kerckring*, qui dans un petit traité de la generation du *fœtus* qu'il a mis au jour depuis peu, nous aſſure

avoir trouvé en la matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours aprés ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la teste avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & separée du reste du corps, qui n'étoit encore que grossierement tracé, dont il a fait graver la figure, comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé. *Severin Pineau* nous a pareillement fait representer la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accomply en toutes ses parties; c'est ce qui fait que je croy que le sentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé, est celuy que j'ay rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'*âge*, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurées au septiéme jour, ou mesme encore plutost; & ce qui fait que j'y ajoute plus de foy, est un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq jours ou environ, qui n'est gueres plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'étoit un *fœtus* de six mois.

Ce que nous avons dit doit suffire pour sçavoir, ou plûtost pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premieres, & en quel temps il est tout-à-fait formé: mais c'est un nœud gordien des plus difficiles à débroüiller, que de connoître en quel temps & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant. Plusieurs croyent que c'est dés le commencement de la generation, & qu'elle est mesme dans les semences conçuës; toutefois avec cette distinction, qui est qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet quand le corps de l'enfant est entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle étoit elle-mesme l'architecte de son domicile qu'elle formoit dans la generation. *Hipocrate* a esté de ce dernier sentiment, ainsi qu'il le declare au Livre de la diette, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est. Tertullien au* 13. *Ch. du Liv. de l'ame*, est aussi de l'opinion d'*Hipocrate*; car il dit que la semence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en soy une humeur qui procede tres-certainement de la substance

corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle ſoit immortelle, eſt neantmoins engendrée auſſi bien que le corps dans le meſme moment. Et d'autres ont bien oſé paſſer plus avant, diſant que l'ame étoit meſme dans la ſemence lorſqu'elle étoit encore dans les teſticules : mais toutes ces opinions ſont condamnées comme contraires à la Foy, parce qu'on ne les pourroit pas admettre, ſans croire que l'ame de l'homme fût corporelle auſſi bien que celle des brutes.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement qu'il ne connoît aucunement la cauſe efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philoſophes qu'il a conſultez ſur cette matiere, ne luy en ont jamais pû donner la moindre raiſon demonſtrative; mais que tout ce qu'il en peut aſſurer eſt, qu'il y a en cette cauſe efficiente une ſouveraine ſageſſe, & qu'aprés que le corps de l'enfant eſt entierement formé, il eſt gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui ſont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. de abdit. rer. cauſ.* diſcourt amplement pour ſçavoir ſi l'ame eſt en eſſence dés le commencement dans les ſemences, ou ſi elle n'y eſt pour lors qu'en puiſſance ſeulement; mais aprés avoir bien agité la queſtion, il paroît aſſez par la concluſion de l'épilogue *du 7. Chap.* qu'il étoit peut-eſtre du premier ſentiment, qu'il n'a pas voulu ſoutenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alleguer les raiſons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce ſemble, par celles de ſon adverſaire *Eudoxus*, dit à la fin de ſa diſpute, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quelle des deux opinions eſt la veritable, & que les hommes connoiſſent ſeulement ce qui leur paroît plus vray-ſemblable. Il ne faut pas neantmoins juger de cela par ce qui peut paroître plus vray-ſemblable à nos ſens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Egliſe nous oblige de croire, qui eſt que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance entierement ſpirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ny de la mere, comme veut *Tertullien*; mais qui vient de dehors, & eſt infuſe au corps de l'enfant au moment qu'il eſt entierement formé : mais ſans faire une plus grande diſgreſſion, laiſſons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la noſtre pour parler de la groſſeſſe & de ſes differences, avant quoy neantmoins je trouve aſſez à propos

de faire le recit d'une histoire tres-considerable touchant la generation de l'enfant.

CHAPITRE V.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit fœtus *de deux mois & demy ou environ, avec une grande abondance de sang caillé; laquelle merite bien d'estre examinée, pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

LE sixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ay vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoist Vassal*, une matrice figurée comme elle est en la table qui est mise à la fin de ce present Chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte aprés avoir senty de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui luy avoient causé de frequentes syncopes, & des convulsions tres-violentes. Cette femme, qui étoit de sa profession, Garde-d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé tres-parfaite, & avoit déja eû en differentes grossesses onze enfans, sçavoir sept garçons & trois filles, dont elle étoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: mais étant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa matrice ne s'étant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entierement au deuxiéme mois & demy de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé, qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes ayant esté aussi bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la generation de cét enfant s'étoit faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle étoit ainsi que le Chirurgien leur

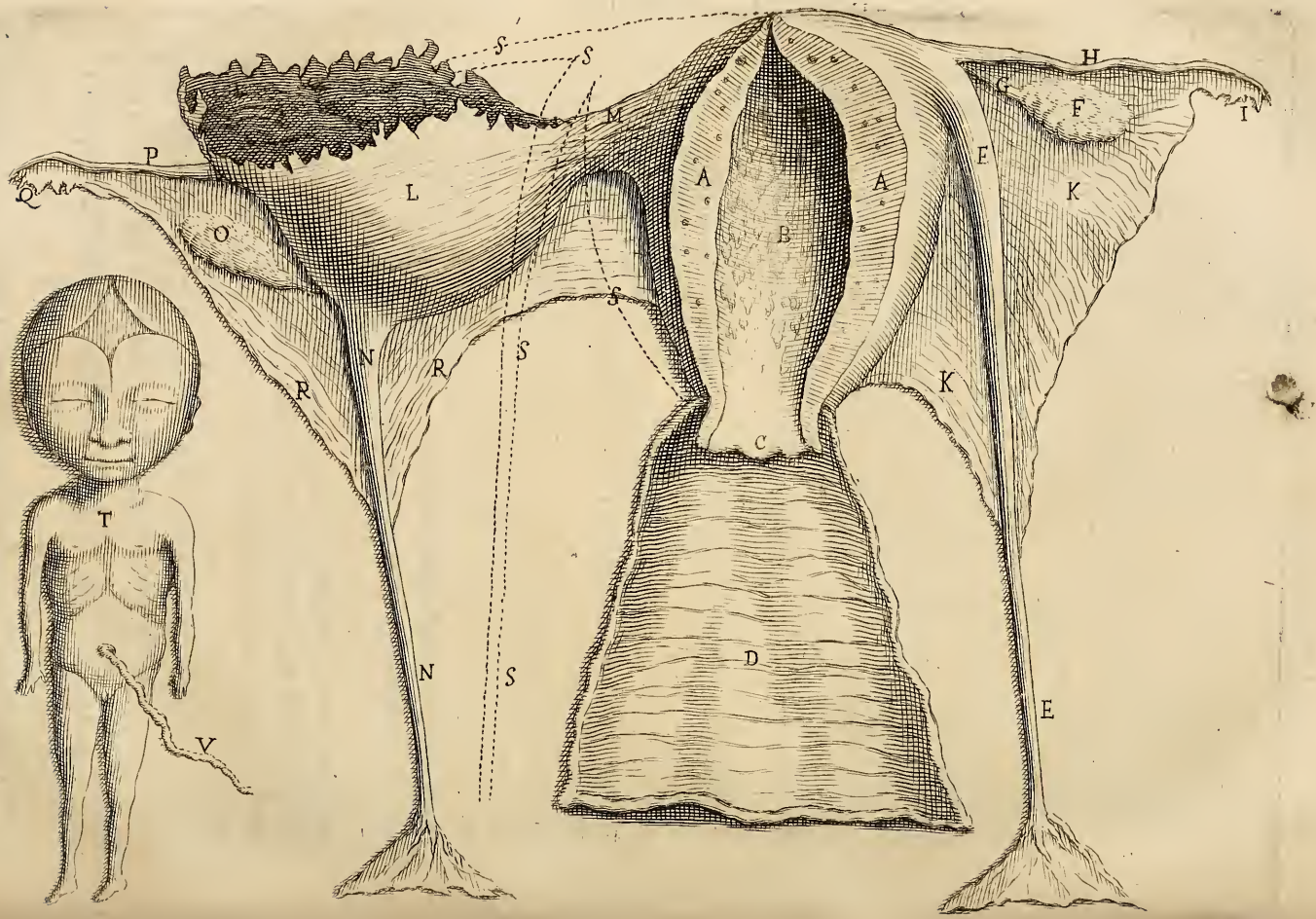
disoit, & que cét exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que Monsieur *Riolan* rapporte au 35. *Ch. du 2. Liv. de son anthropographie.* Mais lors que j'eus bien examiné & consideré toutes les parties de cette matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce sentiment se trompoient aussi bien que ce Chirurgien : c'est ce qui m'obligea d'en dessigner à l'heure mesme la figure dans la veritable disposition où je la vis pour lors, laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le temps qu'elle n'avoit presque plus rien de sa premiere figure, qui avoit esté toute corrompuë par le maniment de plus de mille personnes, qui l'avoient veuë, touchée, remuée & retournée de tous les costez pour la considerer à leur mode.

Je sçay, mon cher Lecteur, que je vous paroîtrois bien opiniâtre en ne voulant pas demeurer d'accord que cét enfant ait esté engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens qui le croyent comme une verité tres-constante, si je ne vous faisois connoître les raisons qui m'obligent à n'estre pas de ce sentiment. C'est ce que je pretens faire pour vous desabuser, & tous ceux qui ont cette opinion, vous faisant voir manifestement par la simple demonstration de la veritable figure de cette matrice, que j'ay dessignée exprés de ma propre main d'aprés l'original, que cét enfant n'avoit pas esté engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la matrice, qui s'étoit étenduë & poussée vers sa corne en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître, avoit causé la ruption de cette partie.

J'ay, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette matrice à une espece de hergne, & de dire que cét enfant avoit esté engendré en une partie de la matrice, qui s'étoit ainsi allongée peu à peu dans la suite; car les intestins ne laissent pas d'estre contenus dans la membrane du peritoine, quoy qu'ils soient quelquefois poussez par le moyen de sa production ou de son allongement jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie; & voicy comme je prouve tres-bien que cette mesme partie en laquelle étoit contenu l'enfant, avant qu'il en fut sorty par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propre corps de la matrice, & non pas le *tuba uteri:* c'est qu'il est constant que le ligament rond s'atta-

che immediatement à la partie laterale du propre corps de la matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu ſa ſubſtance avec celle de la matrice. Or cela étant de la ſorte, il eſt certain que la partie où le ligament rond aboutiſſoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du coſté droit où étoit le vice de conformation de cette matrice, étoit une portion de la ſubſtance meſme de la matrice, auſſi bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du coſté gauche qui étoit ſain, & d'une diſpoſition naturelle, & que par conſequent cét enfant avoit eſté engendré dans une partie de la ſubſtance de la matrice qui s'étoit ainſi allongée : c'eſt ce qui ſe peut manifeſtement connoître par la ſeule inſpection de la figure que j'en ay fait repreſenter, en laquelle ſon propre corps paroît beaucoup diminué de ce meſme coſté, à cauſe que cette extenſion particuliere avoit conſumé & emporté par cét allongement une partie de ſa ſubſtance, qui s'étoit trouvée ſeulement en cette derniere groſſeſſe plus debile à cét endroit qu'aux autres, à quoy toutes les autres frequentes groſſeſſes que cette femme avoit euës auparavant, avoient peut-eſtre beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui luy pouvoit eſtre ſurvenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la matrice ne ſe dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres groſſeſſes.

Il y a pluſieurs perſonnes qui ſe ſont ſervy depuis peu de cét exemple, pour nous prouver que les teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, qui ſe détachant du propre corps des teſticules dans le temps du coït, ſont conduits par le *tuba* dans la matrice, pour ſervir en ſuite à la generation de l'enfant, & qu'un de ces pretendus œufs étant reſté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, ſans tomber dans ſa matrice, avoit eſté cauſe de ſa mort. Monſieur *Graaf* entr'autres eſt de ce ſentiment, & a donné au public pour l'autoriſer la copie de cette matrice, qu'il a tirée de celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en la page 260. de ſon Livre intitulé *De mulierum organis generationi inſervientibus*. Mais s'il ſe donne la peine d'examiner ſans aucune preoccupation celle qui ſuit, qui eſt tres-fidelle & correcte, auſſi bien que mes raiſons, il connoîtra bien qu'il faut qu'il nous donne d'autres demonſtrations pour nous faire croire ſon opinion veritable.


S
S
M
H
G
F
I
P
Q
L
A
A
E
K
O
B
S
N
R
R
S
K
C
T
D
N
S
E
V

EXPLICATION DE LA FIGVRE precedente, en laquelle la matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, ſont repreſentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'étoient.

A. A. *montrent le propre corps de la matrice ouvert dans toute ſa longueur & l'épaiſſeur de ſa ſubſtance ſpongieuſe, parſemée de pluſieurs vaiſſeaux tres-conſiderables, qui paroiſſent dans toute cette ſubſtance.*

B. *La cavité de la matrice, au milieu de laquelle on voyoit pluſieurs petits grumeaux, de ſubſtance fongueuſe ſemblable à celle de l'arriefaix.*

C. *L'oriſice interne de la matrice, qui étoit d'une figure inégale, comme il eſt ordinairement à la pluſpart des femmes qui ont eu pluſieurs enfans.*

D. *Le* vagina, *ou col de la matrice, ouvert en ſa longueur.*

E. E. *Le ligament rong du coſté gauche.*

F. *Le teſticule gauche.*

G. *Le vaiſſeau éjaculatoire, qui va du teſticule à la corne de la matrice.*

H. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche, appellé par Fallope,* tuba uteri.

I. *Le morceau déchiré du coſté gauche, qui n'eſt qu'une production du ligament large, qui paroiſt ainſi déchiquetée vers l'extremité du vaiſſeau ejaculatoire.*

L. *Vne eſpece de poche membraneuſe dans quoy l'enfant étoit contenu, avant qu'elle ſe fut rompuë, & crevée de la maniere qu'elle paroiſt; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre ſubſtance de la matrice, allongée à ce coſté droit en maniere de hergne, elle s'étoit contractée de meſme que fait la matrice, auſſi-toſt que l'enfant en fut ſorty par cette grande rupture qui s'y fit, ne reſtant rien de contenu en ſa capacité que pluſieurs caillots de ſang, & quelques parties de l'arriere-faix, qui s'y trouverent apres la mort de la femme.*

M. *Vne eſpece d'étranglement de meſme ſubſtance, qui étoit entre*

entre cette poche & le propre corps de la matrice.

N. N. *Le ligament rond de la matrice, qui étoit attaché de ce costé droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*

P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du costé droit.*

R. R. *Le ligament large du costé droit.*

S.S.S.S.S. *Tous ces endroits marquez de points au costé droit, montrent l'étenduë que la matrice devoit avoir en ce costé, & la situation en laquelle devoient aussi estre le ligament rond & le* tuba uteri, *pour estre proportionné au costé gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*

T. *L'enfant, qui est plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la grosseur en ayant esté diminuée dans la presente figure, à proportion de la matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Vne partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la großeße, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fauße.

LA grosseſſe de la femme proprement prise, n'eſt autre choſe qu'une tumeur du ventre, cauſée par l'enfant ſitué dans la matrice. Il y a la groſſeſſe ſelon nature, qui eſt celle qui contient un enfant vivant, que nous appellons *veritable*, & l'autre contre nature, en laquelle au lieu de l'enfant, n'ont eſté engendrées que des matieres étranges, comme ventoſitez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropiſies de matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de ſang, ou de ſemences corrompuës, pour raiſon dequoy elle eſt appellée *fauſſe groſſeſſe*. Nous avons déja parlé en faiſant mention de la Conception & de la Generation, des cauſes & des ſignes de la groſſeſſe dans ſon commencement; neantmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui ſont nauſées, vomiſſemens, perte de l'appetit des choſes que la femme avoit accoûtumé de manger & de

trouver bonnes, deſir des étranges & mauvaiſes, ſuppreſſion des menſtruës ſans fiévre ny friſſon, ou autre cauſe, douleur & enflure des mammelles; toutes leſquelles choſes arrivent auſſi aux Vierges, par la retention des mois: mais le plus aſſuré eſt, que ſi on met le doigt dans le *vagina*, on ſent l'orifice interne exactement fermé, ſans aucune dureté, & dans une bonne ſituation, comme auſſi la diſtenſion du corps de la matrice conſiderable, ſelon plus ou moins que la femme eſt groſſe, & l'enfant remuant en la matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'eſtre pas trompé à ce qu'on ſent remuer dans la matrice, dautant que l'enfant a de ſoy un mouvement de totalité & de partialité; de totalité, quand il remuë tout ſon corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la teſte, un bras, ou une jambe, le reſte de ſon corps demeurant ſtable: mais la matrice gonflée en la ſuffocation, & meſme quelques moles, ont par accident quelque eſpece de mouvement de totalité, & non point celuy de partialité. Celuy de la ſuffocation eſt convulſif, & celuy de la mole eſt plûtoſt un mouvement de decidence, que d'autre maniere; c'eſt-à-dire, un mouvement par lequel les choſes peſantes tombent en bas; car la femme qui a une mole de groſſeur conſiderable dans la matrice, de quelque coſté qu'elle ſe puiſſe mettre ou tourner, ſon ventre ſuit incontinent la meſme voye, & y tombe comme une boule peſante. Vers le temps (à peu prés) que l'enfant ſe meut, ſi la femme eſt effectivement groſſe, les humeurs qui ſe ſont portées aux mammelles, par la retention des mois, ſe convertiſſent en lait, & alors ce ſigne nous eſt ordinairement un témoignage aſſuré de groſſeſſe, quoy qu'il ſe ſoit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) ſans eſtre groſſes, ou ſans avoir jamais eu d'enfans; ce qui nous eſt confirmé par *Hipocrate* en l'Aphoriſme 39. du 5. Livre, qui dit, *Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera eſt, lac habet, ei menſtrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles, ſans eſtre groſſe ou ſans eſtre accouchée, cela vient de ce que ſes menſtruës ſont retenuës. Mais ce ſont plûtoſt des ſeroſitez que du lait, lequel en ce cas n'a pas de conſiſtance, ny une couleur blanche, comme celuy de celle qui eſt accouchée, & meſme celuy de la femme groſſe n'eſt encore que tout aqueux, & ne s'épaiſſit & blanchit que lorſqu'aprés eſtre accouchée elle vient à nourrir ſon enfant.

L'enfant ſe remuë manifeſtement vers le quatriéme mois, & plûtoſt ou plus tard, ſelon qu'il eſt plus ou moins fort : quelques femmes le ſentent dés le deuxiéme mois, & meſme encore plutoſt, & d'autres vers le troiſiéme ſeulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens ſont fort petits, & aſſez ſemblables à ceux que fait un petit moineau lorſqu'il vient d'éclorre, aprés quoy ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & ſe fortifie; & ils ſont à la fin ſi violens, qu'ils obligent la matrice à ſe décharger de ſon fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plutoſt mouvement que les femelles, à cauſe de leur chaleur qui eſt plus forte; mais cela eſt à peu prés bien égal; car il y a des femmes qui ſentent plûtoſt leurs filles, & d'autres leurs garçons, ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, ſelon qu'il y a eu plus ou moins de diſpoſition vigoureuſe en leur generation.

Aſſez ſouvent les femmes qui uſent journellement du coït, ſont ſujettes à ſe tromper; car elles croyent ordinairement eſtre groſſes ſi leurs mois ſont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur; ce qui n'eſt pas toûjours vray, parce que la fauſſe groſſeſſe cauſe preſque les meſmes accidens que la veritable, ce qu'on ne reconnoît le plus ſouvent que par la ſuite. Cette fauſſe groſſeſſe eſt, comme nous avons dit, quelquefois cauſée par des vents, qui enflent & font diſtenſion de la matrice, que quelques femmes rendent avec auſſi grand bruit que ſi c'étoit du fondement, comme faiſoit cette *Galla* dont parle *Martial au 7. Liv. de ſes Epigr.* à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui &c.* d'autres fois ce ne ſont que des eaux, qui s'y amaſſent en telle quantité, qu'il s'eſt vû des femmes en jetter un plein ſeau, ſans aucun enfant, quoy qu'elles cruſſent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'hiſtoire à la fin du troiſiéme Chapitre de ce premier Livre, laquelle ne les vuida qu'à la fin du dixiéme mois, juſques auquel temps elle avoit toûjours eu opinion d'eſtre groſſe. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ſes mouvemens differens, comme j'ay dit, & que la mole reſte ſouvent dans la matrice aprés le terme ordinaire de l'accouchement, quelques femmes les portant quelquefois des

années entieres, & meſme plus long-temps, ſelon qu'elles ſont plus ou moins adherentes à la Matrice, & qu'elles y ſont entretenuës & nourries par le ſang qui y vient.

Les moles procedent toujours de quelques faux germes, qui reſtant en la Matrice, s'y accroiſſent à cauſe du ſang qui y afluë, par l'accumulation duquel ils ſont peu à peu augmentez: ſi la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germe*, & les uns ne ſont quaſi que les ſemences envelopées d'une membrane, comme étoit cette geniture, que vuida au bout de ſix ou ſept jours cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de natura pueri*; les autres ſont un peu plus ſolides, & comme charnus, reſſemblans en quelque façon au juiſier d'une volaille, & ſont gros plus ou moins, ſelon le temps qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & auſſi ſelon la quantité du ſang dont ils y ont eſté abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plûtoſt ou plus tard, ſelon qu'ils ſont adherens à la Matrice, ce qu'elles font preſque toujours avec grande perte de ſang.

Il eſt de tres-grande importance de bien diſtinctement connoître la veritable groſſeſſe d'entre la fauſſe; car les fautes qui ſe commettent au mauvais jugement qu'on en fait, ſont toujours tres-conſiderables, dautant qu'en la veritable groſſeſſe l'enfant doit demeurer dans la Matrice, juſques à ce que la nature l'en faſſe ſortir elle-meſme par un accouchement naturel; mais au contraire, la fauſſe groſſeſſe nous indique de procurer le plûtoſt que faire ſe peut l'expulſion de ce qu'elle contient. C'eſt pourquoy aux occaſions où les ſignes équivoques rendent la choſe douteuſe, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognoſtic entierement deciſif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois eſtre trompez en cette matiere, s'ils n'uſent de tres-grande precaution: pour témoignage dequoy, je pourrois ſans exageration citer plus de cinquante exemples de differentes femmes qui m'ont conſulté pluſieurs fois pour des ſoupçons de groſſeſſe qu'elles avoient, à cauſe de l'extréme groſſeur de leur ventre, & d'autres ſignes qui leur faiſoient croire durant des années entieres qu'elles étoient groſſes d'enfant, quoiqu'elles ne le fuſſent pas effectivement: mais pour ne pas faire un ſi long diſcours, contentons-nous ſeulement de rapporter un exemple

connu de tout Paris, qui eſt celuy de Madame la Preſidente de Neſmond, qui en l'année 1668. fut jugée eſtre groſſe d'enfant durant plus d'un an, par pluſieurs Medecins, Chirurgiens, & Sages-femmes, qui étoient tous de ce ſentiment contre la verité, s'étant fondez ſur la groſſeur de ſon ventre, & ſur quelques autres ſignes équivoques de groſſeſſe qu'elle avoit; mais enfin aprés avoir eſté l'eſpace d'une année & demie en cét état, la montagne des fauſſes eſperances qu'on luy avoit données, n'enfanta qu'une ſouris; c'eſt-à-dire que la tumeur de ſon ventre diſparut, ſans vuider autre choſe que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne ſe déchargea qu'au bout de tout ce temps.

Ces fauſſes groſſeſſes arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menſtruës, ſoit pour leur quantité, ſoit pour leur qualité; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cauſe que cette évacuation commence en cét âge à n'eſtre plus ſi bien ordonnée qu'elle étoit auparavant: c'eſt pourquoy dans tous ces ſoupçons de groſſeſſe, il faut avant toutes choſes s'informer particuliérement de la maniere que les femmes avoient coûtume d'avoir leurs menſtruës, auſſi bien que de toutes les diſpoſitions qui ont precedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent.

Il arrive quelquefois que ces fauſſes groſſeſſes ſont bonnes comme cauſe, & on en voit aſſez ſouvent des exemples; car aprés qu'elles ſont terminées, elles font un changement à la diſpoſition de la Matrice, qui eſt cauſe que dans la ſuite les femmes deviennent effectivement groſſes d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne tres-bien par ces paroles du 2. Livre des Predictions. *Poſtquam ventris tumiditas exoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, ſi non aliud quoddam impedimentum ipſis fiat: nam hæc affectio bona eſt ad mutationem in utero faciendam, ut poſt hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoître les differens temps de la groſſeſſe.

SI les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes ont beſoin d'une ſi grande prudence, pour aſſurer qu'une femme

est grosse ou qu'elle ne l'est pas, & d'une veritable ou d'une fausse grossesse, elle ne leur est pas moins requise, pour juger de combien elle la peut estre, afin qu'ils puissent estre assurez si l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore, ce qui est de tres-grande consideration : car selon la Loy, si la femme grosse avorte pour avoir esté blessée, celuy qui l'a frappée merite la mort, si son enfant étoit vivant, sinon il doit estre seulement condamné à une amande pecuniaire: il faut aussi que les Sages-femmes prennent bien garde à n'estre pas elles-mesmes cause de la mort des enfans, & quelquefois aussi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il soit temps, comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art, s'imaginent toûjours quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce sont celles de l'enfantement, ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire cesser, au contraire elles les excitent, & la font ainsi accoucher tres-malheureusement avant terme. Je connois une femme, laquelle étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de grandes douleurs qu'elle ressentoit, à peu prés comme si elles eussent esté pour la faire accoucher; ce qui l'obligea de mander sa Sage-femme, qui étant venuë, & connoissant la chose à sa mode, fit tout son possible pour la faire accoucher, en luy excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens acres, & la faisant promener par la chambre, ainsi que si elle eût esté à terme; mais voyant aprés deux jours que rien ne venoit, nonobstant ces continuelles douleurs, elle m'envoya querir pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre; je fus incontinent chez elle, où l'ayant trouvée en cét état, je sentis en la touchant pas bas, l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en sa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure : mais considerant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis aussi-tost mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours, pendant lesquels toutes ses douleurs cesserent, & sa Matrice se referma exactement, ainsi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours ensuite, & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuste, que j'ay veuë vivante jusques à l'age de cinq ans. Or si j'eusse fait continuër, comme on avoit commencé, cette femme seroit indubitablement accouchée à six

mois, ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre, ou peu de temps aprés son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion, pourvû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de frequentes convulsions, ou de quelque perte de sang considerable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoître les differens temps de la grosseſſe, on se peut servir du propre recit de la femme, à quoy neantmoins il ne faut pas toujours se fier; car il ne nous doit servir que de conjecture, dautant que plusieurs se trompent elles-mesmes, s'imaginant estre grosses depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois, ou elles se reglent par celuy auquel elles ont senty mouvoir leur enfant, ce qui n'est pas toûjours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus assurément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grosseſſe, nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception, dautant que ce qui est pour lors dans la Matrice n'est pas de grosseur assez considerable pour tumefier le ventre, & que bien au contraire, il devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu cy-devant; mais aprés le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là ensuite jusques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né: il est aussi fort épais en ce temps, mais par l'extension de la Matrice il vient peu à peu à diminuër en toutes ses proportions, tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applaty, & presque confus avec le globe de la Matrice, & en telle sorte qu'il fait seulement comme un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Neanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont cét orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grosseſſe, à cause des humiditez glaireuses dont il commence d'estre abreuvé en ce temps; mais pour lors il est beaucoup plus laxe & molasse, & non pas si compacte & si fermé, qu'il a coutume d'estre dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toûjours du temps de la grosseſſe par

la grande tumeur du ventre, dautant qu'il y a des femmes qui ſont plus groſſes à demy terme, que d'autres ne le ſont étant prêtes d'accoucher (car cela dépend de la groſſeur de leurs enfans, comme auſſi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui ſont contenuës avec eux dans la Matrice) mais bien plûtoſt par cét orifice interne, qui devient ordinairement moins épais & plus applaty, d'autant plus que les femmes ſont proches de leur terme; ce qui arrive ne plus ne moins, que nous voyons diminuer l'épaiſſeur d'un cuir mollaſſe à meſure que nous l'étendons & dilatons; de meſme cét orifice devient moins épais, par l'extenſion qu'en fait la teſte de l'enfant, qui donne & peſe ordinairement contre luy dans les derniers mois. On ſe ſert fort de cette remarque pour l'admiſſion des femmes groſſes, qui viennent faire leurs couches à l'Hoſtel-Dieu de Paris, laquelle j'ay tres-ſouvent obſervée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permiſſion que m'en fit donner Monſeigneur le premier Preſident, n'y ayant point de lieu plus propre à ſe perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une operation ſi neceſſaire, à cauſe du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes les ſortes. La regle eſt, que toutes les femmes groſſes y ſont reçuës charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme, & pour ce ſujet on les viſite devant que de les y admettre, à cauſe qu'on en voit quantité, qui étant bien aiſes d'eſtre nourries à rien faire, s'y preſentent deux ou trois mois plûtoſt qu'elles ne doivent, ſe diſant & aſſurant eſtre prêtes d'accoucher; mais par les conſiderations que j'ay dites cy-deſſus, on peut facilement juger, & ſçavoir à fort peu prés, celles qui y ſont recevables, & celles qui ne le ſont pas; c'eſt-à-dire quand elles ſont ſur le point de leur temps, & par ce moyen, connoître auſſi quand il eſt beſoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il eſt neceſſaire, lors que la femme n'eſt pas encore à terme.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, si on peut reconnoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qu'elle doit avoir plusieurs enfans.

ON peut bien satisfaire la curiosité & l'inquietude des femmes qui desirent sçavoir si elles sont grosses ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible, quoiqu'il n'y ait presque point de Sage-femme qui ne se vante de le deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela arrive, c'est assurément plutost par hazard, que par aucune science, ou raison qu'elles ayent euë pour le pouvoir predire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eû d'enfans, & mesme par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes tres-incertains.

Il y a beaucoup de signes, sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne croy pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hypocrate*. Le premier est en l'Aphorisme 42. du 5. Livre, où il dit, *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est: si verò fœminam, malè colorata.* La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur: mais si c'est d'une fille elle a mauvaise couleur. Et l'autre est en l'Aphorisme 48. du mesme Livre, *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.* Le plus souvent les enfans mâles sont situez au côsté droit, & les femelles au costé gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils est plus gaillarde & réjoüie, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégoutée, qu'elle le sent remuër plûtost, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme; que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens; comme par exem-

ple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa premiere démarche avec le pied droit; mais si c'est une fille, elle aura tous signes contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui pretendent le connoître par les urines en les voyant, mais cela n'est pas plus assuré; car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces signes d'estre grosses d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'esperance qu'on leur avoit donnée du contraire; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la consideration du temps de la conception; car ils disent, que si la femme a conçu pendant que la Lune étoit en son croissant, elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit-estre une fille si elle étoit en son declin: mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoître par la remarque que j'en ay faite à l'Hostel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours aussi bien que moy, qui est que j'y accouchay une fois en un seul & mesme jour onze femmes, qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les six autres firent des filles. Or il est à préjuger qu'elles avoient toutes conçu en mesme temps, puisqu'elles accoucherent toutes à terme en un mesme jour; elles auroient donc dû, si cela y faisoit quelque chose, avoir esté regies par la domination de cét Astre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainsi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au mesme lieu, où on voit naître comme par tout ailleurs des mâles & des femelles indifferemment; c'est ce que prouvent bien aussi les Regîstres de tous les enfans nouveaux-nais qu'on porte journellement baptiser dans toutes les Paroisses de cette ville de Paris, lesquels on peut aisément consulter pour la confirmation de cette verité; mais particulierement ceux de la Paroisse de S. Eustache & de celle de S. Sulpice, en chacune desquelles on baptise ordinairement plus de 160. enfans par mois.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles sont plûtost engendrez de la semence qui vient du testicule droit, que de celle du gauche, l'estimant estre plus chaude & moins sereuse, à cause que la veine spermatique droite vient du tronc de la veine cave,

& que celle du coſté gauche prend origine de l'émulgente ; mais s'ils connoiſſoient de quelle maniere ſe fait la circulation du ſang, ils ſçauroient que le ſang de l'émulgente n'eſt pas plus ſereux que celuy qui eſt dans la veine cave, dautant qu'il a eſté purgé par le Rein de ſa ſeroſité ſuperfluë avant que d'entrer dàs cette émulgente ; ils ſçauroient auſſi que la ſemence des deux teſticules eſt toute ſemblable, parcequ'elle eſt faite d'un meſme ſang qui leur eſt apporté, non point par les veines, mais ſeulement par les deux arteres, qui naiſſent du tronc de *l'aorte*, autrement dite *la groſſe artere ;* pour lequel ſujet le gauche eſt auſſi diſpoſé à produire des mâles que des femelles ; & partant ces Pâtres s'abuſent en liant l'un ou l'autre teſticule de leurs taureaux, ſelon qu'ils ſouhaitent avoir des mâles ou des femelles. C'eſt une choſe qu'*Hipocrate* au Livre *de la Superfetation* recommande à l'homme de faire dans l'action du coït ; mais outre qu'elle luy ſeroit entierement inutile, pour la raiſon que j'ay dite, elle luy ſeroit encore tres-incommode & douloureuſe : les deux exemples qui ſuivent le peuvent aſſez juſtifier. J'ay connu à Rome un Italien qui n'avoit que le teſticule gauche, ayant perdu le droit en quelque bonne occaſion, lequel depuis cét accident, ne laiſſa pas aprés s'eſtre marié, de faire deux enfans, que j'ay vû vivans & fort ſains, l'un deſquels étoit un garçon, & l'autre une fille, ſans tous ceux qu'il peut avoir eûs depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun ſoupçon que ſa femme eût eſté aidée en ſa beſogne par quelqu'autre, comme il arrive aſſez ſouvent en ce païs. Je connois encore preſentement un autre homme, qui eſt un Maiſtre Armurier de cette ville de Paris, qui n'a auſſi que le teſticule gauche, le droit luy ayant eſté amputé dans ſa jeuneſſe pour le guerir d'une hernie qu'il avoit, duquel la femme eſt accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles enſuite.

Les perſonnes qui ſe mêlent de vouloir prédire quel doit eſtre l'enfant qui n'eſt pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaiſance, au ſouhait que font les femmes groſſes & leurs maris touchant ce ſujet ; car ſi la Sage-femme ſçait qu'on deſire un garçon, elle aſſurera que ce doit eſtre un garçon, & qu'elle en jureroit ; & ſi c'eſt une fille qu'on demande (comme cela arrive auſſi à des femmes qui les aiment mieux) elle dira de meſme, & qu'elle gageroit que ce doit eſtre une fille. Si cela

reüſſit à la bonne heure ſuivant ſon prognoſtic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le ſçavoit bien; mais quand la chance tourne au contraire de la prediction, elle ſe fait reputer pour ignorante & preſomptueuſe.

Pour moy je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire, la paſſion des gens, & donner toûjours mon avis contraire au ſouhait qu'on fait; car s'il échet que par cette voye la Sage-femme rencontre bien (quoique ce ſoit par hazard) on dira que c'eſt une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit, & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & ſon mary ayant ce qu'ils ont ſouhaité, n'y prendront pas ſi prés garde, dautant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas eſperé.

Ayant montré qu'il n'eſt pas poſſible de ſçavoir de quel enfant la femme groſſe doit accoucher, à cauſe de l'incertitude des ſignes ſur leſquels on ſe fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en eſt pas de meſme de la connoiſſance qu'on peut avoir ſi la femme eſt groſſe de pluſieurs enfans. Il y a bien des Auteurs qui ont aſſuré, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cauſe qu'elle n'a que deux mammelles, comme auſſi parcequ'elle n'a que deux cavitez dans la Matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux, qui y ont pluſieurs cellules, & qui ont auſſi pluſieurs mammelles, ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel correſpond ordinairement à celuy des cellules de leur Matrice: cela eſt bien vray à l'égard de ces autres animaux; mais la Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité (ſi ce n'eſt qu'on vueille prendre pour cavitez ſes deux coſtez) dans laquelle il y a ſeulement une ſimple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve ſans autre ſeparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une meſme portée, quelquefois de trois, & tres-rarement de quatre. J'ay connu neantmoins un nommé M. *Hebert*, Couvreur des bâtimens du Roy, qui étoit ſi bon couvreur, que ſa femme accoucha, il y a environ vingt-trois ans, de quatre enfans tous vivans pour une ſeule fois, ce que ſçachant Monſeigneur le Duc d'Orleans defunt, auprés duquel il étoit aſſez bien venu pour ſon humeur joviale, il luy demanda en preſence de quantité de perſonnes de qualité, s'il étoit vray qu'il fût ſi

bon compagnon, que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup, il répondit tout froidement qu'oüy, & qu'assurément il luy en eût fait une demy-douzaine si le pied ne luy eût point glissé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote au 4. Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim.* parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la pluspart ont pû estre nourris jusques en l'âge d'adolescence. *Pline au 3. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat.* rapporte encore cette mesme histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Oraces*, & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste*, en la ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux mâles & deux femelles; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. *Ch.* il parle d'une autre femme qui en fit douze; & *Albucasis au 75. Ch. du 2. Liv. de sa meth.* dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & mesme plus de dix enfans ensemble dans la Matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formez. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cent soixante & cinq enfans, en une seule & mesme fois, qui reçurent tous le baptême, & moururent le mesme jour aussi-bien que leur mere; ce qui luy arriva (ce dit-on) par l'imprécation que luy fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cause que luy demandant l'aumône, en luy representant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit en ses bras, cette Dame luy répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eû du plaisir à les faire, luy reprochant aussi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un seul homme. *Schinckius au 4. Liv. de ses Observat.* a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse, laquelle il dit estre gravée sur un marbre dans un Bourg appellé *Lausdun*, qui n'est pas éloigné de la ville de *Leide* en Hollande. Mais comme le plus souvent le nombre de deux est celuy qu'ont les femmes qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas neanmoins dans les premiers mois, & mesme fort peu jusques

à ce que les enfans ayent un mouvement manifeſte. Il y en aura quelque apparence ſi la femme eſt extraordinairement groſſe, ſans qu'il y ait ſoupçon d'hydropiſie ; & bien plus, ſi on voit une éminence à chaque coſté de ſon ventre, & qu'il ait en ſa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu ; & la choſe ſera preſque certaine, ſi en un meſme inſtant on ſent pluſieurs & differens mouvemens aux deux coſtez, & ſi ces mouvemens ſont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire ; ce qui ſe fait à cauſe que les enfans étant preſſez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à ſe mouvoir de la façon, quoiqu'ils ſoient ſeparez par des membranes, & contenus dans des eaux differentes. Si tout cela eſt ainſi, pour lors il y a tres-grande apparence que la femme a pluſieurs enfans.

Beaucoup d'Auteurs ſont de l'opinion d'*Ariſtote* & de *Pline*, qui diſent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils ſoient de different ſexe ; mais qu'au contraire, tres peu de ceux de la femme peuvent eſtre élevez, étant tres-difficile que la nature ſe puiſſe bien regler à conſerver ces enfans de different ſexe, dans la Matrice, durant tout le temps qui ſeroit neceſſaire, à cauſe que le mâle & la femelle ne recevant pas (à ce qu'on pretend) leur perfection ſi promptement l'un que l'autre, il arrive preſque toûjours que l'un vient à en ſortir devant le temps ; mais nous voyons neantmoins tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un meſme, que de differens ſexes, vivent indifferemment auſſi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Caſtro* au 13. *Ch. du* 3. *Liv. de la nat. des femmes*, confirme auſſi tres-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de ſon propre frere & de ſa ſœur, tous deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui étoient en tres-parfaite ſanté, & tous deux remarquables, non ſeulement pour les forces du corps, mais auſſi pour toutes les perfections de l'eſprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoître journellement? C'eſt pourquoy finiſſons ce diſcours pour parler de la ſuperfetation.

CHAPITRE IX.

De la ſuperfetation.

LA ſuperfetation n'eſt autre choſe qu'une conception reïterée, qui ſe fait lorſque la femme qui eſt déja groſſe vient à concevoir pour une ſeconde fois : mais il y a beaucoup de conteſtation, pour ſçavoir ſi la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous faits d'un meſme coït, ou de pluſieurs. *Seneque au* 1 *Ch. du* 7. *Liv. des bien-faits*, met cette choſe au rang de celles qui ſont les plus difficiles à connoître, auſſi-bien que la cauſe du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire pluſieurs petits, pour avoir eſté couvertes une ſeule fois, ce qui peut bien faire préjuger que la choſe arrive à la femme de la meſme maniere. D'autres veulent que cela ſe faſſe par ſuperfetation ; mais il y a des ſignes qui nous en font connoître la difference, par le moyen deſquels on ſçaura ſi les deux enfans ont eſté engendrez enſemble d'un ſeul coup, ou bien ſucceſſivement l'un aprés l'autre. Ce qui fait croire à pluſieurs que la ſuperfetation ne peut arriver, eſt à cauſe qu'auſſi-toſt que la femme a conçu, ſa Matrice ſe comprime, & ſe ferme tres-exactement, aprés quoy la ſemence de l'homme, qui eſt abſolument neceſſaire à la conception, n'y trouvant pas de place ny d'entrée, ne peut (à ce qu'ils diſent) y eſtre reçuë ny contenuë, pour faire cette ſeconde conception ; joint à cela, que la femme groſſe décharge ſa ſemence, qui n'y eſt pas moins requiſe que celle de l'homme, par un vaiſſeau qui aboutit à l'extremité de l'orifice interne, laquelle ſe répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans le fond de la Matrice, ainſi qu'il ſeroit neceſſaire pour la ſuperfetation. Neantmoins on répond à ces objections qui ſont tres-fortes, qu'il eſt bien vray que la Matrice eſt pour l'ordinaire exactement fermée & reſerrée quand la femme a conçu ; & outre cela, qu'elle jette pour lors ſa ſemence par un autre conduit ; mais que cette regle generale a quelques exceptions, & que la Matrice ainſi fermée s'entr'ouvre quelquefois, pour laiſſer paſſer quelques excremens ſereux & glaireux, qui par leur ſejour

l'incommodent, ou principalement lorſque la femme eſt animée d'un extraordinaire deſir du coït, & que venant aux priſes amoureuſes, dans la chaleur de cette action elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de ſa Matrice, lequel eſt dilaté & r'ouvert par l'impetueux effort de ſa ſemence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cét orifice s'ouvrant ainſi quelque peu dans ce temps, ſi la ſemence de l'homme y eſt dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle ſuperfetation; ce qui eſt confirmé par l'hiſtoire que *Pline* rapporte au 11. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat.* d'une ſervante laquelle ayant exercé le coït en un meſme jour avec deux differentes perſonnes, fit deux enfans, l'un reſſemblant à ſon Maître, & l'autre à ſon Procureur; comme auſſi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un ſemblable à ſon mary, & l'autre à ſon ruſien; faiſant encore mention en ce meſme lieu, d'une femme qui aprés eſtre accouchée d'un enfant à terme, en rendit un autre au bout de deux mois, & d'une autre qui ayant vuidé au ſeptiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois enſuite de ce premier, tous leſquels exemples il a tiré mot à mot d'*Ariſtote* au 4. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.*

Cette ſeconde conception eſt effectivement une choſe auſſi rare, que nous en voyons la deciſion incertaine; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont pluſieurs enfans d'une meſme portée, il y ait eû ſuperfetation; car ils ſont preſque toûjours faits d'un meſme coït, par l'abondance des deux ſemences, leſquelles ſont quelquefois partagées en la Matrice, à cauſe que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes repriſes; il ne faut pas croire auſſi qu'elle ſe puiſſe faire en tous les temps de la groſſeſſe; car ſi elle ſe fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier ny dans le ſecond jour de la conception, dautant que d'autre ſemence venant à eſtre reçuë dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confuſion avec la premiere, qui pour lors n'eſt pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit ſeparer, laquelle n'eſt entierement formée qu'au ſixiéme ou au ſeptiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette geniture vers ce temps-là; outre que la Matrice ſe r'ouvrant de nouveau, il ſe feroit un écoulement

ment de la premiere ſemence, qui ne ſeroit pas envelopée de cette petite membrane qui la pourroit conſerver : c'eſt ce qui fait que je ne croy pas l'hiſtoire de cette femme dont parle *Pline*, eſtre arrivée, pour la raiſon qu'il en allegue, qui eſt qu'elle avoit exercé en un meſme jour le coït avec ces deux differentes perſonnes, parceque le dernier auroit certainement cauſé cette confuſion de ſemence, comme j'ay dit, & ainſi détruit l'ouvrage commencé : Mais je croy, que ſi cette ſuperfetation ſe fait quelquefois, elle ne ſe peut faire ſeulement que depuis le ſixiéme jour de la conception ou environ, juſques au trentiéme tout au plus ; parceque pour lors les ſemences ſont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui eſt contenu dans la Matrice n'eſt pas encore d'une groſſeur conſiderable ; mais aprés ce temps, cela eſt impoſſible, ou tout au moins tres-difficile, à cauſe que la Matrice s'empliſſant de plus en plus par l'accroiſſement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle ſemence, & ne pourroit pas auſſi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par ſa plenitude, l'ayant reçuë en cét état : & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il eſt tres-difficile que la ſuperfetation ſe puiſſe meſme jamais faire, eſt que la Matrice embraſſe toûjours ſi étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laiſſe pas aucun vuide en ſa capacité, quand meſme ce ſeroit un corps étrange qui y ſeroit retenu.

Hipocrate au Livre *de la ſuperfetation*, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître ſi deux enfans ſont jumeaux, c'eſt-à-dire, s'ils ont eſté tous deux faits d'un meſme coït, ou s'ils ſont engendrez l'un aprés l'autre par ſuperfetation, diſant que comme la femme conçoit les jumeaux en un meſme jour, elle en accouche auſſi en un meſme jour ; *Quæ gemellos geſtat, eadem die parit velut concipit.* Mais cela n'eſt pas toûjours vray : neantmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils ſont tous deux à peu prés d'égale groſſeur & grandeur, & qu'ils n'ont qu'un ſeul & commun arriere-faix, & ne ſont point ſeparez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les envelopent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne ſont pas tous deux dans une meſme membrane & en meſmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a pluſieurs enfans, & qu'il y ait eû ſuperfetation, ils ſeront bien pareillement ſeparez par leurs membranes, neantmoins ils n'auront pas leur délivre com-

mun ; mais chaque enfant aura le ſien particulier, & ils ne ſeront pas auſſi d'égale grandeur, dautant que celuy qui aura eſté fait par ſuperfetation, ſera beaucoup plus petit & plus foible que celuy qui aura eſté engendré le premier, qui à cauſe de ſa force & vigueur aura pris pour luy la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainſi que nous le reconnoiſſons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui ſont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celuy qui eſt premierement noüé & affermy à l'arbre, emporte toute la nourriture de ſon voiſin provenu de la fleur qui s'eſt épanoüie, lorſque le premier avoit déja acquis quelque groſſeur. Il ſe voit auſſi quelquefois que les jumeaux ne ſont pas toûjours de pareille grandeur ; ce qui arrive ſelon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchay une femme qui étoit à terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort groſſe fille vivante, qui s'étoit preſentée en cette mauvaiſe poſture, aprés quoy la voulant delivrer, j'amenay avec l'arriere-faix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille, lequel ne paroiſſoit pas à ſa grandeur & à ſa groſſeur avoir plus de quatre ou cinq mois, quoique ces deux enfans euſſent eſté engendrez enſemble en un ſeul & meſme coït, comme il ſe reconnoiſſoit en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un ſeul & meſme délivre, ce qui en eſt la veritable marque, ainſi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant étoit ſi petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore enveloppé de ſes membranes que j'ouvris au plûtoſt, pour voir s'il étoit vivant, mais il étoit mort il y avoit bien long-temps, ainſi qu'il me parut par ſa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait ſoûtenir que la ſuperfetation ne ſe faſſe quelquefois, je diray ſeulement qu'elle arrive tres-rarement ; car la pluſpart des femmes qui accouchent de deux enfans, n'ont qu'un ſeul délivre commun à tous deux ; ce qui eſt un ſigne tres-certain qu'il n'y aura pas eû de ſuperfetation, & qui eſt beaucoup plus ſeur que les indices qui ſe tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent ſervir que de conjecture ; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir

chacun leur délivre entierement ſeparé l'un de l'autre, auſſi bien que leurs corps le ſont : c'eſt pourquoy ce ſigne, qui eſt équivoque, ne nous peut pas bien prouver la choſe. Pour concluſion de ce Chapitre, je diray qu'il eſt toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la ſuperfetation ſi elle s'abſtient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conçu ; mais il n'en eſt pas de meſme de la generation des jumeaux, car elle ne dépend pas d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole, & de ſes ſignes.

DE toutes les eſpeces de groſſeſſe de la femme, il nous reſte à examiner celle qui eſt cauſée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulſion auſſi-toſt qu'elle eſt reconnuë, comme étant tout-à-fait contre nature. La mole n'eſt autre choſe qu'une maſſe charnuë, ſans os, ſans articulation, & ſans diſtinction de membres, qui n'a aucune veritable forme ny figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la Matrice enſuite du coït, des ſemences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il eſt tres-certain que les femmes n'engendrent pas de moles, ſi elles n'ont uſé du coït, parceque les deux ſemences y ſont auſſi bien requiſes que pour la vraye generation. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eû aucune habitation avec l'homme, vuident aprés des pertes de ſang quelques corps étranges, qui ſemblent eſtre charnus en apparence ; mais ſi on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne ſont que des grumeaux de ſang caillé qui n'ont aucune conſiſtance ny tiſſure charnuë ou membraneuſe, comme ont les moles & les faux germes. Il y a meſme quelques femmes qui vuident auſſi tous les mois dans le temps de leurs menſtruës des petits corps étranges, qui paroiſſent comme membraneux, & en quelque façon charnus : mais ce n'eſt qu'une pituite morveuſe & viſqueuſe, qui ſe condenſe par la chaleur du lieu tout autour des parois de la partie interne de la Matrice, d'où venant enſuite à ſe détacher par l'affluence du ſang, elle eſt expulſée avec les menſtruës. Je connois une femme âgée de vingt-huit ans, qui n'a pas eſté

un ſeul mois depuis plus de neuf ans ſans vuider de ces ſortes d'excretions ; & comme d'abord j'avois de la peine à me perſuader que la ſemence de ſon mary n'y eût pas contribué, je luy conſeillay, auſſi-bien qu'à ſon mary, de s'abſtenir entierement du coït durant deux ou trois mois, afin que connoiſſant certainement la cauſe de cette indiſpoſition qui la rend ſterile, on y pût remedier plus facilement : mais quoiqu'elle s'en fût abſtenuë tres-exactement, ſuivant le conſeil que je luy avois donné, elle ne laiſſa pas de continuër à vuider tous les mois dans le temps de ſes menſtruës les meſmes excretions qu'auparavant ; ce qui me fait croire que la meſme choſe peut arriver aux filles auſſi-bien qu'aux femmes : neantmoins ſi on examine bien ces eſpeces de petits corps étranges comme j'ay fait, on ne trouvera pas qu'ils ayent aucun vaiſſeau de formé ny figuré ; car autrement ce ſeroit une marque indubitable que la ſemence de l'homme auroit contribué à leur generation ; parcequ'il eſt impoſſible que des parties organiques, comme ſont les veines & les arteres, puiſſent eſtre engendrées de la ſeule ſemence de la femme. C'eſt pour cela qu'on en trouve quantité dans toute la ſubſtance des veritables moles & des faux germes, qui comme nous avons dit, ne peuvent pas abſolument eſtre engendrez, ſi la ſemence de l'homme n'y a effectivement contribué.

Quelques Auteurs font pluſieurs differences de moles, & diſent que les unes ſont aqueuſes & venteuſes, & les autres membraneuſes & charnuës, dont quelques-unes ſont ſans forme ny figure determinée, & d'autres ont quelque eſpece de figure humaine groſſiere, & meſme quelque ſentiment & mouvement : mais ſuivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables moles que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui ſont entierement ſeparez de ſa propre ſubſtance, à laquelle ils adherent ſeulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'eſt pour cela que nous ne ſuivons pas la definition qu'*Ætius* au 80. *Ch. du 16. Liv.* & *Paul Æginete au 69. Ch. du 3. Liv* nous donnent de la mole, diſans que ce n'eſt autre choſe qu'une tumeur de la Matrice endurcie, cauſée ſelon *Ætius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere auquel une excroiſſance de chair eſt ſurvenuë, qu'on appelle *mole*, à cauſe de ſa grande peſanteur : mais cette definition convient plûtoſt au

schyrre de la Matrice, & à l'ulcere avec *Hypersarcose*, qu'à la veritable mole; & les eaux & les vents se doivent rapporter aux hydropisies de Matrice; & si ce qui est contenu en sa capacité a de soy quelque sentiment & mouvement animal, en ce cas, c'est un monstre, & non une mole.

Les moles s'engendrent ordinairement lorsque l'une des deux semences, tant celle de l'homme que celle de la femme, ou toutes les deux ensemble sont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident, la Matrice ne travaillant pas à la veritable generation que par le moyen des esprits, dont les semences doivent estre toutes remplies; mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve est éteint, & comme étouffé ou noyé par la quantité de sang menstruel grossier & corrompu, qui quelquefois y afflue peu de temps aprés la conception, lequel ne donne pas le loisir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grande peine, & troublant ainsi son ouvrage, en y mettant la confusion & le desordre, il se fait des semences, & de ce sang une espece de chaos, que nous appellons *Mole*, laquelle ne s'engendre ordinairement que dans la Matrice de la femme, & ne se rencontre jamais, ou tres-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parcequ'ils n'ont pas de sang menstruel comme elle; joint à cela que souvent les deux semences, tant celle de l'homme que celle de la femme, ne sont pas fecondes, à cause qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la pluspart des autres animaux, qui n'en usent que tres-rarement, & seulement en certain temps, lorsque leurs testicules & leurs vaisseaux spermatiques en regorgent de plenitude: car comme *Galien* dit tres-bien à la fin du 10. *Ch. du* 11. *Liv. de l'usage des parties*, & *Charon au* 14. *Ch. du* 3. *Liv. de sa sagesse*, les hommes ne songent ordinairement qu'à la volupté en usant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que souvent ils y reüssissent mal.

La mole n'a point d'arrierefaix ny de cordon qui luy soit attaché, comme l'enfant a toûjours, dautant qu'elle mesme est adherente à la Matrice, au moyen dequoy elle reçoit sa nourriture de ses vaisseaux; elle est aussi quelquefois enduite d'une espece de membrane, au dedans de laquelle il se trouve une chair confusément entrelassée de quantité de vaisseaux; elle est de grosseur & de consistance plus ou moins selon l'abondance du

sang qu'elle reçoit, & selon sa disposition, comme aussi selon la temperature de la Matrice & le temps qu'elle y sejourne; car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient scyrrheuse & difficile à estre rejettée. Elle est pour l'ordinaire seule, neantmoins quelquefois il s'en rencontre plusieurs, dont les unes sont fort adherentes à la Matrice, & d'autres le sont tres-peu. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, on les nomme *faux germes;* lorsqu'elles les gardent plus long-temps, & que ces corps étranges viennent à grossir, on les appelle *moles.* Les faux germes sont plus membraneux, & sont aussi quelquefois remplis de semences corrompuës; mais les moles sont tout-à-fait charnuës.

On remarque en la femme qui a une mole, presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont differens; car son ventre est bien plus dur & plus douloureux, & se tumefie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle étoit grosse d'un enfant: & comme la mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ny de mouvement animal, la femme en est extrémement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant, parceque de quelque costé qu'elle se tourne, la mole y tombe, quand elle est un peu grosse, comme si c'étoit une boule pesante; elle a grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre; dautant que cette masse de chair par son poids, entraîne la Matrice en bas, laquelle presse & comprime la vessie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles si enflées, & elle n'y a point de lait, ou fort peu. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse, & certainement quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous ces signes susdits restent & continuënt de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une mole dans la Matrice ne sente quelquefois quelque espece de mouvement, comme je l'ay vû arriver à plusieurs femmes; mais ces sortes de mouvemens sont bien differens de ceux d'un enfant, ainsi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. Chap. car l'enfant a de soy un mouvement volontaire de totalité & de partialité; mais la mole n'en a aucun, si ce n'est

par accident : & si la femme qui a une mole sent remuër quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des especes de mouvemens convulsifs de la matrice, qui sont causez par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ay vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eût dit qu'elles auroient eû effectivement plusieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus en l'obs. 55. de sa 2. cent.* fait recit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une mole beaucoup plus grosse que la teste durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir ; durant tout lequel temps elle avoit plusieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de luy vouloir ouvrir le ventre, pour luy tirer de tres-horribles & cruelles bestes qu'elle croyoit y avoir. On voit mesme quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune mole dans la Matrice, ont aussi de ces especes de mouvemens convulsifs, qui sont excitez par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa propre substance aussi-bien que dans celle du mezentere, causent de violens tressaillemens de ces parties, par l'irritation qu'ils y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena, il y a environ huit ans, en nostre Chambre d'assemblée de S. Cosme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit estre la cause des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demy, lesquels étoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre estre aussi fortement agité en plusieurs differens endroits, que si elle eût eu deux ou trois enfans dedans, & l'avoit mesme aussi gros, & le sein, que si elle eût esté preste d'accoucher ; ce qui luy a toûjours duré de la sorte depuis ce temps-là jusques à present. Je l'ay encore vuë par curiosité au mois de Juin dernier de la presente année 1674. dans toutes les mesmes dispositions ausquelles je la vis il y a huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que luy causent ces violens & frequens mouvemens qu'elle sent dans son ventre, qui est toûjours tres-gros ; mais cét exemple se doit mettre au nombre de ceux qu'on peut plûtost admirer avec étonnement, que de connoître parfaitement la veritable cause d'une chose si extraordinaire.

Les moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à

laquelle elles adherent preſque toûjours par quelque endroit, & ſont entretenuës du ſang dont elles ſont abreuvées, ainſi que les plantes le ſont par l'humidité de la terre. Il ſe rencontre quelquefois un enfant avec la mole, duquel elle eſt quelquefois ſeparée, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours aprés eſtre accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont *Hipocrate* fait mention au 5. *Liv. des malad. pop.* & d'autresfois auſſi elle ſe trouve adherente à ſon corps; ce qui le fait devenir contrefait & monſtrueux, comme étoient ceux que je vais décrire. En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faiſoit publiquement tous les Lundis des Conferences Academiques, comme on fut tombé ſur le diſcours de la circulation du ſang, que j'expliquois pour lors ſelon mon ſentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie ſuperieure de la teſte, n'ayant aucun crane ny cerveau, ny meſme aucun cuir chevelu; mais il avoit ſeulement, au lieu de toutes ces parties, une mole ou maſſe charnuë plate & fort rouge, de l'épaiſſeur & largeur d'un arrierefaix, recouverte d'une ſimple membrane aſſez forte: cét enfant avoit nonobſtant cela, toutes les autres parties du corps bien ſaines, compoſées & figurées. Cette diſpoſition monſtrueuſe luy cauſa la mort auſſi-toſt qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout enſemble, de voir comment il avoit pû vivre ainſi ſans cerveau, comme auſſi bien difficile de connoître ſi cette maſſe charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de ſa mere. Elle étoit entretiſſuë de quantité de vaiſſeaux, comme une eſpece de *placenta*, toutefois de ſubſtance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Iuillet*, mes Confreres & bons amis, étoient audit lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige auſſi bien que moy. J'ay encore vû depuis ce temps-là deux autres enfans qui étoient preſque ſemblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Miniſtre de ſanté avoit fait à une fille, lequel étoit auſſi monſtrueux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me tranſporter conjointement avec Monſieur *Lamy* mon Confrere, au logis d'une Sage-femme du Faux-bourg S. Germain, nommée Madame *de Vienne*, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour precedent, pour faire

faire noſtre rapport de ce qui pouvoit avoir cauſé la mort à cét enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuſer de l'avoir elle-meſme défait, à cauſe qu'elle étoit en grand procez contre celuy qui luy avoit fait l'enfant, qu'elle pourſuivoit en Juſtice pour l'obliger à l'épouſer. Aprés avoir bien examiné cét enfant mort, qui étoit de ſexe feminin, nous reconnûmes qu'il étoit vray-ſemblablement venu au terme de ſept mois, & que la mort luy étoit tres-aſſurément arrivée par la diſpoſition monſtrueuſe de ſa teſte, qui n'étoit recouverte en toute ſa partie ſuperieure que d'une ſimple ſubſtance fongueuſe, rouge comme du ſang, tant interieurement qu'exterieurement, épaiſſe d'un demy travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ny aucun cuir chevelu pardeſſus, ny meſme aucun de tous les os du crâne, ſinon la ſeule partie anterieure & inferieure du coronal, & quelque petite portion de l'occipital, qui étoit recourbée en dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, auſſi bien que de ſubſtance extraordinaire. Toute cette partie ſuperieure & principale de la teſte de cét enfant étoit entierement applatie ſur ſa face, qui étoit jointe immediatement & fermement attachée ſur le haut de la poitrine & ſur les épaules, ſans aucun col qui en fiſt la ſeparation; ayant au ſurplus toutes les autres parties de ſon corps aſſez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere ſur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cauſe de la diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant, & qu'elle nous eût declaré que lorſqu'elle n'étoit groſſe que d'un mois ou environ, elle avoit eû une extréme & ſubite frayeur, en voyant tomber ſon Amant du haut de la fenêtre d'un ſecond étage du logis où elle étoit, ſur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il ſe fût briſé toute la teſte; nous certifiâmes par noſtre rapport, que cette diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant procedoit indubitablement de cette extréme frayeur, qui ayant en cét inſtant fait une ſubite & violente agitation de tout ſon corps, auſſi bien que de ſon imagination, qui luy figuroit un homme ayant la teſte caſſée & tout en ſang, avoit cauſé par analogie & rapport de ſubſtance la meſme impreſſion à la teſte de l'enfant dont elle étoit groſſe; qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit eſté facilement offenſé en cette partie, qui eſt en ce temps d'une ſubſtance tres-molle. Le 29. May 1672. Monſieur *Anguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers

le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit recemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la teste d'une figure monstrueuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits, ce qui étoit aussi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur subite, qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant; & si elle la garde long-temps, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois mesme durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* a remarqué au 7. *Ch. du* 4. *Liv. de la gener. des anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la Generation, qui en porta une dix-sept ans, dont à la fin elle mourut: & ce qui est encore tres-digne d'observation est, que si la substance de la mole est confuse avec celle de la Matrice, en telle sorte qu'il ne s'en fasse que comme un mesme corps (ce qui est plûtost une excroissance de chair carcinomateuse qui succede à quelque ulcere, qu'une veritable mole) pour lors il est impossible que la femme en réchappe: car elle ne peut estre en aucune façon expulsée ny tirée; ce qui fait qu'elle augmente toûjours jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate au* 1. *Liv. des maladies des femmes. Siquidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Nous declarerons les remedes qui sont convenables à la veritable mole, en parlant de son extraction au 32. Chap. du 2. Livre.

CHAPITRE XI.

De quelle façon se doit gouverner la femme pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables, pour tâcher de les prevenir.

QUoique la femme grosse se porte bien, neantmoins elle doit estre reputée presque comme malade, à raison de

l'état neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) à cauſe que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez, que cauſe ordinairement la groſſeſſe à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. Elle doit pour ce ſujet reſſembler au bon Pilote, qui étant embarqué ſur une Mer orageuſe & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence; ſinon, ce n'eſt que par hazard s'il n'y fait pas naufrage; de meſme la femme groſſe ſe met ſouvent en danger de la vie, ſi elle ne fait ſon poſſible, pour éviter & prevenir quantité d'accidens auſquels elle eſt ſujette en ce temps; pendant quoy il faut toûjours avoir égard à deux, c'eſt-à-dire à elle & à l'enfant qu'elle porte en ſon ventre; car d'une ſeule faute, il en reſulte un double mal, dautant que la mere ne peut pas eſtre incommodée, ſans que ſon enfant ne s'en reſſente. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer vivit de matre in utero, & quali mater ſanitate prædita eſt, talem etiam puer habet.*

Or afin qu'elle ſe puiſſe maintenir en bonne ſanté, autant que faire ſe peut en cét état, qui en tient toûjours un milieu neutre, il faut ſur toutes choſes qu'elle obſerve un bon regime de vivre, qui ſoit convenable à ſon temperament & à ſa coutume, condition & qualité, ce qu'elle fera par un bon uſage de toutes les ſix choſes non naturelles.

L'air auquel elle fera ſa reſidence ordinaire, ſera bien temperé en toutes ſes qualitez; s'il n'eſt pas ainſi naturellement, on le corrigera autant que faire ſe pourra, en le rectifiant par differens moyens; elle évitera celuy qui eſt trop chaud, dautant que faiſant grande diſſipation des humeurs & des eſprits, il cauſe ſouvent des foibleſſes aux femmes groſſes; & particulierement auſſi celuy qui eſt trop froid & plein de broüillards, parceque cauſant de grands rhumes & des diſtilations ſur la poitrine, il excite la toux, qui par ſon ſubit & impetueux mouvement, faiſant de puiſſans efforts qui pouſſent en bas, peut cauſer l'avortement à la femme. Elle doit éviter de faire ſa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de ſe tenir proche des lieux où on cure des retraits; car il y a des femmes ſi delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, eſt capable de les faire accoucher avant terme, ainſi que *Pline* nous enſeigne au 7. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat.* & que *Liebaut* nous

assure avoir vû luy-mesme; c'est ce que peut bien pareillement, & encore plûtost, causer la vapeur du charbon comme j'ay une fois vû en une Blanchisseuse, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir esté entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit un Samedy au soir, de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer son charbon dans la cheminée, le mit tout noir sous sa platine, la vapeur duquel se portant à son cerveau, luy causa cét avortement la nuit du mesme jour, dont elle pensa mourir. Mais comme nous disons que la femme grosse doit fuir le mauvais air, & toutes sortes de mauvaises odeurs, aussi doit-elle éviter les forts parfums, quoiqu'ils soient d'odeur agreable, & principalement si elle est sujette à des suffocations de matrice; C'est pourquoy elle tâchera de resider en un air exempt de toutes ces choses, autant que sa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes sont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies & de si fortes passions pour plusieurs choses étranges quand elles sont grosses, qu'il est bien difficile de leur prescrire précisement les alimens dont elles doivent user; mais je leur conseille de suivre en cette occasion le sentiment d'*Hypocrate* en l'Aphorisme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulo deterior & potus & cibus, suavior tamen, melioribus quidem, sed insuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger est preferable & plus convenable, si on le trouve bon & agreable au goût & à l'appetit, encore qu'il soit un peu plus mauvais que celuy qui (quoique meilleur) n'est pas si agreable. C'est à mon avis, la regle & la mesure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choses dont elles ont envie, soient viandes de commun usage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excez. Si la femme grosse n'est pas travaillée de ces dégouts ordinaires, elle usera de viandes qui soient d'un bon suc, & en telle quantité qu'elles suffisent pour sa nourriture & celle de son enfant; son appetit luy servira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps se dispenser d'abstinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le sang de la mere, ils l'empêchent d'estre propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit estre douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres floüet & debile, ou le contraignent de sortir avant le temps pour en chercher autre-part; elle ne s'emplira point

auſſi de trop de viandes à la fois, & principalement le ſoir, dautant que la Matrice occupant par ſon étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, empêche que l'eſtomach n'en puiſſe contenir beaucoup, ce qui luy cauſe ſouvent des rapports aigres à la bouche, à cauſe de la mauvaiſe digeſtion des alimens, & une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de ſe mouvoir. C'eſt pourquoy elle mangera plûtoſt peu & ſouvent; ſon pain ſera de pur froment, bien cuit & blanc, comme eſt à Paris celuy de Goneſſe, ou autre ſemblable, & non de ces gros pains bis, ou de ces pains chalans, qui ſe gonflent en l'eſtomach, ou d'autres de pareille nature, qui ſont fort étouffans: elle mangera auſſi de bonnes viandes bien nourriſſantes, comme ſont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de mouton, veau, volailles, telles que ſont bonnes poules graſſes, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôty ou boüilly ſelon qu'elle deſirera; les œufs frais luy ſont encore fort bons; & comme les femmes groſſes n'ont jamais de bon ſang, elle uſera dans ſes potages, d'herbes qui le purifient, telles que ſont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche; elle ne doit point manger de toutes ces pâtiſſeries de haut goût, & principalement de leur croûte, dautant qu'étant fort indigeſte, elle charge beaucoup l'eſtomach; ſi elle deſire manger du poiſſon, qu'il ſoit frais & non ſalé, & de celuy qui ſe nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, dautant que celuy des étangs ſent la bourbe, & eſt d'un mauvais ſuc. Mais ſi les femmes groſſes ne peuvent abſolument refrener leurs envies étranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiſer un peu dans leur regime de vivre (pourvû que ce ſoit moderément) que de s'obſtiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtoſt clairet que blanc, lequel leur ſervira à faire bonne digeſtion, & à conforter leur eſtomach, qui eſt toûjours debile pendant la groſſeſſe, & ſi elles n'en buvoient auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choſes échauffantes, ſalées, acres, ameres, aperitives & dieüretiques, dautant que provoquant les menſtruës, elles peuvent facilement cauſer l'effluxion des ſemences dans

le commencement, ou l'avortement dans la suite.

C'est par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans le ventricule, qui est pour lors tres-sujet aux dégousts & aux vomissemens; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous disons qu'il doit estre moderé; car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La regle sera aux femmes grosses que de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtost que durant le jour, ainsi qu'ont accoûtumé les personnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neantmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude la continuëront plûtost que de la changer tout d'un coup, dautant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les differens temps de la grossesse; car dans les premiers jours de la conception si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit, au moins jusques au cinq ou sixiéme jour, & mesme sans user du coït; c'est un precepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *de Sterilibus*. *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non amplius ad virum accedat, sed quiescat;* à cause que les semences n'estant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre-part, sont du commencement par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques personnes. Elle ne doit point aller en charette, ny en coche ou carosse, ny à cheval pendant toute sa grossesse, & d'autant moins qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme, parceque ces sortes d'exercices redoublent la pesanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, en chaise ou en litiere : Elle ne doit point porter ny lever de pesans fardeaux, ny mesme hausser trop les bras; pour ce sujet la femme ne se coiffera point elle-mesme comme de coûtume, dautant que pour ce faire elle est obligée de les étendre fort pardessus la teste, ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme, à cause que les liga-

mens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces violentes extensions; elle doit s'exercer en se promenant doucement à pied, & estre chaussée de souliers à talons bas, dautant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sont fort sujettes à tomber: enfin elle se doit gouverner en ses exercices, en telle sorte qu'elle peche plûtost au trop de repos qu'au trop d'agitation; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je sçay bien neantmoins qu'*Aristote* dit au *6. Chap. du 4. Liv. de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie sedentaire; mais il faut sous-entendre que ce travail soit moderé, & qu'il ne soit pas perilleux en son espece à la mere & à l'enfant. C'est pourquoy il m'est impossible d'estre sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil, qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de sa grossesse, afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas: mais s'ils consideroient bien la chose, ils reconnoîtroient que c'est là sans doute la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos luy seroit plus propre en ce temps, comme je le vais prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit estre laissée à l'œuvre de nature bien reglée, & non pas l'exciter en le secoüant par cét exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tost que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'être quelquefois aussi prejudiciable à l'enfant, que nous le voyons estre au raisin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du temps qu'il luy faudroit pour son entiere maturité, est encore presque demy-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette comparaison, que ces sortes d'exercices causent souvent des mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considerer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la teste en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois: pour lors, & quelquefois plûtost, quelquefois aussi plus tard, sa teste étant

fort groſſe & peſante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui eſt la ſeule & veritable ſituation en laquelle il doit venir au monde, toute autre étant contre nature. Or juſtement dans le temps que l'enfant a coûtume de ſe tourner ainſi à chef, au lieu de ſe tenir de repos, on ſe met à ſauter, marcher, monter, deſcendre, & s'exercer plus qu'à l'ordinaire, ce qui aſſez ſouvent eſt cauſe qu'il ſe tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire, & d'autresfois la Matrice s'affaiſſe ſi bas, & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogaſtre par ces ſecoüemens, qu'elle ne laiſſe plus la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raiſon dequoy il eſt contraint de venir en la premiere ſituation, ſçavoir eſt, par les pieds, ou en autre poſture encore plus mauvaiſe. Il ſeroit outre cela fort à propos que la femme s'abſtint du coït pour ce ſujet, pendant les deux derniers mois de ſa groſſeſſe, dautant que par ſon moyen le corps eſt extrémement agité, & meſme le ventre comprimé dans l'action, ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaiſe ſituation. C'eſt pourquoy je ne ſuis pas de l'opinion d'*Ariſtote*, qui dit au 4. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.* que les femmes qui uſent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement. Ce qui eſt entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la ſuperfetation. *Mulier prægnans ſi coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choſes, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont cauſé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à pluſieurs autres, pour les raiſons que j'ay dites.

Il s'eſt vû des femmes avorter par le ſeul bruit des fortes artilleries, comme auſſi par celuy des groſſes cloches; mais principalement par grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à fraper leurs oreilles ſans qu'elles s'y attendent, à quoy contribuë beaucoup la frayeur ſubite qu'elles en ont.

Les femmes groſſes ſont quelquefois ſujettes à eſtre conſtipées, dautant que la Matrice par ſa peſanteur preſſant le *rectum*, empêche le ventre de ſe décharger facilement de ſes excrémens. Celle qui ſera travaillée de cette incommodité, uſera de pruneaux cuits, de boüillons de veau, & de potage aux herbes, avec quoy on luy pourra doucement humecter & lâcher le ventre,

tre, & pour le meſme ſujet on luy fera prendre auſſi quelquefois une demy-once de caſſe mondée. Si ces choſes ne ſont ſuffiſantes, on luy donnera quelque clyſtere doux, compoſé de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans lequel on diſſoudra deux onces de ſucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile violat, ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de ſon, deux onces de miel violat, & un morceau de beurre frais; ou on luy en fera d'autres, ſelon l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne luy pas donner pour ce ſujet aucuns lavemens acres, ny drogues qui puiſſent luy exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainſi que nous enſeigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm fluat, periculùm eſt ne abortiat.* Si la femme groſſe a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle ſe doit bien conduire dans l'obſervation des choſes que nous avons dites cy-deſſus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ſes paſſions; comme de ne pas ſe laiſſer aller à la colere par excés, ny ſeduire par la jalouſie, comme pluſieurs ont coûtume de faire; & on doit éviter ſur tout, de faire peur à la femme groſſe, comme auſſi de luy dire ſubitement quelques nouvelles qui la puiſſent attriſter; car ces paſſions quand elles ſont violentes, ſont capables de mettre la confuſion & le deſordre dans la generation, comme le prouvent aſſez les hiſtoires dont j'ay fait le recit au precedent Chapitre en parlant de la mole, & meſme de faire accoucher la femme ſur l'heure, à quelque terme qu'elle puiſſe eſtre, ainſi qu'il arriva à la mere d'un mien couſin, nommé Monſieur *Dionis*, Marchand, le pere duquel ayant eſté tué ſubitement par un ſien domeſtique, d'un coup d'épée qu'il luy donna en trahiſon au travers du corps, le rencontrant par la ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que ſon Maître quelques jours avant l'avoit chaſſé de ſon logis. On en vint auſſi-toſt dire la mauvaiſe nouvelle à cette femme, qui étoit pour lors groſſe de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés ſon mary mort; elle fut d'abord ſurpriſe d'un ſi grand tremblement pour ce ſubit effroy, qu'elle en accoucha tout ſur l'heure dudit *Dionis*, auquel (ce qui eſt bien remarquable) il eſt demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere quand elle le mit

au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il ſoit venu à huit mois par un accident ſi extraordinaire, & paroiſſant meſme preſentement avoir dix ans moins que ſon âge. Quand il ſigna ſon contract de Mariage, ceux qui ne ſçavoient pas la choſe, crurent luy voyant ainſi trembler les mains; que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent deſabuſez, lorſqu'ils eurent appris le cataſtrophe qui avoit avancé ſa naiſſance. C'eſt pourquoy, ſi on a des nouvelles à dire à la femme groſſe, que ce ſoit plûtoſt de celles qui luy peuvent donner une joye moderée; car l'exceſſive peut auſſi luy porter préjudice en cét état; & ſi c'étoit une neceſſité abſoluë qu'elle en ſçût quelque mauvaiſe, pour lors on doit chercher des moyens les plus doux pour luy faire connoître peu à peu, & non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes ſe ſentent groſſes, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent ſe ſerrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps-de-robes garnis de fortes branches de baleine, dont elles ſe ſervent pour paroître de belle taille; ce qui leur bleſſe aſſez ſouvent le ſein, & enfermant ainſi leur ventre en un moule ſi étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puiſſent prendre leur libre accroiſſement, & aſſez ſouvent les font venir avant terme & contrefaits. Telles femmes ſont ſi folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainſi paroître de belle taille nonobſtant leur groſſeſſe, elles ſe gâtent tout le ventre, qui pour ce ſujet leur reſte enſuite de leur couche ridé, & pendant comme une beface, & encore aprés, diſent-elles, que c'eſt la pauvre Sage-femme, ou la Garde, qui leur a gâté de la ſorte, pour ne l'avoir pas bien penſé & bandé comme il falloit, & ne conſiderent pas que c'eſt d'avoir eſté trop ſerrées durant leur groſſeſſe par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous coſtez, eſt obligé de ſe dilater ſeulement vers le bas, où tout le fardeau eſt ainſi pouſſé & porté: Il leur arrive quelquefois auſſi pour le meſme ſujet des hernies ventrales, qui leur ſont tres-incommodes dans la ſuite. C'eſt pourquoy elles ſe ſerviront d'habits, dans leſquels elles ſoient fort au large, & ne porteront pareillement de ces buſques, dont elles preſſent leur ventre pour le redreſſer. Les femmes obſerveront auſſi de ne point ſe baigner en quelque façon que ce ſoit, depuis qu'elles ſe recon-

noiſſent groſſes, de peur que la Matrice ne ſoit excitée à s'ouvrir avant qu'il ſoit neceſſaire. C'eſt le conſeil d'*Avicenne Liv. 3. fen. 21. trait. 2. Ch. 2.* qui dit que le bain leur eſt execrable en ce temps.

Preſque toutes les femmes groſſes ſont encore ſi infatuées de la coûtume de ſe faire ſaigner à demy-terme & à ſept mois, que ſi elles y avoient manqué (quoiqu'elles ſe portaſſent bien d'ailleurs) elles ne croiroient jamais pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant aſſurer & faire croire par là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, ſectâ venâ abortit, eoque magis ſi ſit fœtus grandior.* Si (dit-il) on ſaigne de la veine la femme groſſe, elle avorte, & d'autant plûtoſt ſi l'enfant eſt grand. Cét Aphoriſme ne nous doit pas défendre l'uſage de la ſaignée, quand le cas la requiert; mais il nous fait ſeulement connoître, qu'il s'en faut ſervir avec grande prudence, dautant qu'il y a telle femme qui a beſoin d'eſtre ſaignée trois & quatre fois, & meſme quelquefois davantage durant ſa groſſeſſe, & à telle autre, deux ſeulement ſuffiſent; car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur ſurviennent pendant qu'elles ſont groſſes, ſont ſaignées des neuf & dix fois en peu de temps, & ne laiſſent pas aprés de porter leur enfant à terme, auſſi en voit-on qu'une ſeule ſaignée un peu copieuſe feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cét Aphoriſme.

C'eſt encore un grand abus que de croire que pour une ſaignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme: car ſouvent elle ſeroit bien plus utile ſi on la pratiquoit dés les premiers mois, à cauſe que l'enfant qui eſt contenu en ce temps dans la Matrice étant tres-petit, ne peut pas conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, pour raiſon dequoy il en reſte ſouvent du ſuperflu, qui vient en ſuite à cauſer pluſieurs accidens, dont les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menſtruës en abondance, avant qu'elles devinſſent groſſes. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la ſaignée des femmes groſſes, que l'exemple de la femme de Monſieur *Iamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir ſaignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une ſeule groſſeſſe, ſçavoir 45. fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû ſoulager d'une continuelle oppreſſion qu'elle

avoit, par d'autres voyes que par la saignée si souvent reïterée: Nonobstant quoy elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. Or comme toutes les natures sont differentes, on ne se doit pas gouverner en toutes de la mesme maniere, ny croire aussi qu'il soit necessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toûjours qu'elles soient à demy terme pour le faire. On en connoîtra la necessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de mesme de la purgation, laquelle doit estre administrée prudemment aussi bien que la saignée, selon l'exigence des cas, se servant toûjours de remedes doux & benins quand elle est necessaire, comme sont la casse, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec le poids d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon sené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit mettre en usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considerable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la colochynthe, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites cy-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'esperer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant declaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du regime qu'elle doit tenir pour les prevenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions, ausquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

CHAPITRE XII.

Du vomissement de la femme grosse.

LE vomissemẽt est souvent avec la suppression des menstruës, le premier accident qui survient aux femmes, par le moyen dequoy elles s'apperçoivent elles-mesmes de leur grossesse. Il n'est pas toûjours excité, ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomach par la suppression des mois: Ces humeurs corrompuës sont bien cause ordinairement de l'appetit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluënt ou s'y engendrent; mais non pas de ce vomissement

qui leur arrive dans les premiers jours de la groſſeſſe ; ce n'eſt pas que par ſucceſſion il ne puiſſe eſtre entretenu par celles qui s'y corrõpent en ſuite ; mais ces premiers vomiſſemens viennent par la ſympathie qui eſt entre l'eſtomach & la Matrice, à raiſon de la ſimilitude de leur ſubſtance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inſerer à l'orifice ſuperieur de l'eſtomach ont communication par continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, leſquels ſont portions de la ſixiéme paire de ceux du cerveau. Or la Matrice qui a un ſentiment tres-exquis, à cauſe de ſa compoſition membraneuſe, venant à ſe dilater en la groſſeſſe, en reçoit quelque douleur, qui ſe communiquant en meſme temps par cette continuité de nerfs à cét orifice ſuperieur de l'eſtomach, luy cauſe ces nauſées & ces vomiſſemens qui luy arrivent ordinairement : Et pour faire voir que cela ſe fait ainſi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces pretenduës mauvaiſes humeurs, c'eſt que beaucoup de femmes vomiſſent dés les premiers jours de leur groſſeſſe, leſquelles étoient en parfaite ſanté avant leur conception ſi recente, auquel temps auſſi la ſuppreſſion des menſtruës ne peut pas encore cauſer cét accident qui arrive par cette ſympathie, ne plus ne moins que nous voyons ceux qui ſont bleſſez à la teſte ou aux inteſtins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nauſées & des vomiſſemens, ſans pour cela qu'ils ayent eu aucune humeur corrompuë dans leur eſtomach. Les nauſées & les vomiſſemens qui ſont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc aux femmes groſſes dans les premiers jours, pour le ſujet que nous venons de dire.

La nauſée n'eſtant autre choſe qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel le ventricule ſe ſouleve vers ſon orifice ſuperieur, ſans rien rejetter ; & le vomiſſement eſt un autre plus violent effort, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui eſtoit contenu en ſa capacité. Dans ces premiers temps le vomiſſement n'eſt qu'un ſimple ſymptome, qui n'eſt pas bien à craindre ; mais continuant long-temps, il debilite extrémement l'eſtomach, & empeſchant la digeſtion il corrompt les alimens au lieu de les cuire, dont s'engendre enſuite des mauvaiſes humeurs qui ont beſoin de purgation. Ces vomiſſemens continuënt ſouvent juſques au troiſiéme ou quatriéme mois de la groſſeſſe, qui eſt le temps auquel l'enfant ſe

remuë ordinairement, aprés quoy ils commencent à ceſſer, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois; dautant que l'enfant qui vient à eſtre fort & grand, ayant beſoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, conſume pour lors quantité d'humeurs, ce qui empeſche qu'il ne refluë plus tant de ſuperfluitez dans l'eſtomach, outre qu'en ce temps la Matrice s'eſt accoûtumée peu à peu à recevoir extenſion. Ils continuent en d'autres juſques à ce qu'elles ſoient accouchées, ce qui les met ſouvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme eſt avancée ſur ſon terme, à cauſe de la peſanteur du fardeau qui eſt alors pouſſé en bas avec bien plus de violence; aucunes en ſont auſſi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur groſſeſſe que dans ſon commencement; car pour lors l'eſtomach ne peut pas s'étendre aſſez pour contenir à ſon aiſe les alimens, à cauſe qu'il eſt comprimé par la grande extenſion de la Matrice. Tel vomiſſement venant ainſi ſur la fin de la groſſeſſe aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne ceſſe point pour l'ordinaire devant qu'elles ſoient accouchées.

On ne ſe doit pas beaucoup étonner ny mettre en peine de ces vomiſſemens dans le commencement, pourveu qu'il ſe faſſent doucement, & ſans trop grands efforts; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la groſſeſſe, on y doit remedier, dautant que les alimens eſtant journellement rejettez, la mere & l'enfant, lequel a beſoin de beaucoup de ſang, dont il eſt nourry pour lors, en ſeroient tous deux extrémement affoiblis; joint à cela que ces ſubverſions continuelles de l'eſtomach, cauſant grande agitation, & compreſſion du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à ſortir avant terme, ainſi qu'il a eſté dit, ou bien pourroient eſtre cauſe de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hernie du ventre, ou des eines.

Pour empeſcher que le vomiſſement ne travaille pas ſi fort, ny ſi long-tems la femme groſſe (car de l'empeſcher tout-à-fait il eſt bien difficile) elle uſera de bons alimens, tels que nous avons ſpecifiez en parlant de ſon regime de vivre, afin que ſon eſtomach les puiſſe contenir ſans peine, & qu'ils ne ſoient contrains de regorger, comme ils feroient ſi elle en prenoit quantité, dautant que la groſſeſſe luy empeſche ſa libre éten-

duë ; & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toûjours débile) elle aſſaiſonnera ſes viandes avec jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou du vinaigre roſat ſelon ſon appetit ; elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant avant fait cuire un peu la farine au four, mélant auſſi à cette boüillie quelque jaune d'œuf ; eſtant ainſi faite, elle eſt bien nourriſſante & de facile digeſtion ; elle pourra manger en ſuite de ſes repas un peu de cotignac, ou de la gelée de groiſelles confites ; ſon breuvage ſera de vin vieux, & plûtoſt clairet que blanc, lequel doit eſtre bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-temps dans ces reſervoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce ſejour une mauvaiſe qualité. En cas qu'elle ne puiſſe pas avoir de cette eau vive, elle uſera plûtoſt de celle de la riviere, puiſée en un lieu exempt de toute ſorte d'immondices, laquelle on luy fera auſſi quelquefois ferrer, y faiſant éteindre un fer rouge ; & ſur tout, elle doit éviter les viandes & les ſauces trop graſſes ; car elles humectent, & amoliſſent extrémement les membranes du ventricule, qui eſt déja aſſez débilité & relâché par les vomiſſemens, comme auſſi toutes ces ſauces douces & ſucrées, qui ne luy ſont point pareillement propres ; mais elle pourra uſer de toutes celles qui ſont un peu aigrettes, leſquelles ſont bonnes pour le réjoüir & le conforter.

Mais ſi nonobſtant toutes ces precautions & un pareil regime les vomiſſemens continuënt toûjours, quoique la femme ſoit plus qu'à demy terme, cela nous ſignifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'eſtomach, leſquelles n'ayant pû eſtre vuidées par tant de vomiſſemens precedens pour y eſtre trop adherentes, doivent eſtre évacuées par bas avec un diſſolvent ; ce qui ſe fera par le moyen de quelque legere purgation faite par l'infuſion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon ſené, & d'une once de ſyrop de chicorée, laquelle purgation diſſoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties ; ou bien on le fera avec manne, caſſe & tamarins, ou avec autres doux purgatifs, ſelon que le cas le requiert, y mettant toûjours un peu de rhubarbe, ou du ſyrop de chicorée compo-

sé, s'abstenant entierement de toutes sortes de remedes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou mesme la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. *Liv. des maladies populaires*, laquelle mourut étant grosse, pour avoir pris un purgatif trop violent, qui luy fit vomir jusques aux matieres fecales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le mesme *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux troublemens & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mesmes, si les choses qu'il est necessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagez : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considerer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuër les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomach, ce qu'elle ne fera pas si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la reïterera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre-deux. Quand le vomissement continuë toûjours, sans presque de relâche, quoique la femme use d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura esté purgée raisonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme, car pour lors elle est en grand danger d'avorter ; & quand le hoquet luy vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus malum.*

Il faut observer qu'il est souvent tres à propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelque jour d'intervale entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un tres-bon conseil que je donnay un jour à la femme d'un Conseiller de

la

la Cour, qui m'avoit mandé chez luy pour prendre mon avis touchant les continuels vomiſſemens que ſa femme avoit depuis ſix ſemaines, qui étoit groſſe de deux mois ſeulement, leſquels luy faiſoient faire des efforts ſi violens, qu'elle en reſſentoit quelquefois une eſpece de convulſion, apprehendant avec juſte raiſon qu'ils ne la fiſſent avorter, comme ils avoient déja fait de ſon premier enfant au meſme terme de deux mois, ou qu'elle ne fiſt qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainſi qu'il luy étoit auſſi arrivé une autre fois par le meſme accident : mais luy ayant conſeillé de ſe faire tirer deux palettes de ſang du bras pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre enſuite, une Dame de qualité de ſes parentes qui étoit dans ſa chambre, rebuta auſſi-toſt mon avis, comme s'il eût eſté tout-à-fait ridicule; me ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtoſt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je luy alleguay, qui étoient que le malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation; luy faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui eſt tres-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës, luy repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée luy pourroit cauſer, qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la garentir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je luy pûs dire ne la pût pas diſſuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée, qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fût à demy terme. Ce

qui fut cause (si je ne me trompe) que cette Dame ne se rendit pas à mes raisons, est qu'ayant oüy parler de moy en quelque occasion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant assez jeune, s'étant auparavant figurée de voir en ma personne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe, qui semblent porter la science dépeinte sur leur vieille physionomie; ce que plusieurs qui exercent l'Art dont je fais une particuliere profession, affectent pour paroître plus habiles gens, à cause qu'il se rencontre souvent des personnes qui veulent, ce semble, qu'on les trompe par de telles apparences exterieures, ausquels on peut dire avec justice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'aprés avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remedier au vomissement, on applique à la femme en suite du repas, une grande ventouse sur la region de son estomach, afin de le tenir sujet en son lieu; mais je croy que c'est de l'onguent à *miton-mitaine*, qui ne fait ny bien ny mal, dautant que l'estomach est vague & non adherent à cette partie superieure du ventre: mais comme ces vomissemens le refroidissent & le debilitent toûjours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à sa digestion qui est toûjours affoiblie, Les Italiens ont cette coûtume qui n'est pas mauvaise; Ils portent tous à ce dessein sur l'estomach une belle piece d'étoffe par dessous leur pourpoint, dequoy ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & mesme en Esté, ils croiroient estre malades; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissans de broderie d'or & d'argent, & de rubans de belles couleurs. La peau d'un vautour appliquée sur la region de l'estomach, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grosseſſe, c'est pourquoy sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs du Dos, des Reins, & des Hanches.

TOus ces accidens ne ſont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compreſſion qu'elle fait par ſa groſſeur & peſanteur aux parties qui luy ſont voiſines, leſquels ſont ordinairement plus grands dans les premieres groſſeſſes, que dans celles qui ſuivent, où la Matrice ne fait que reprendre les meſmes dimenſions qu'elle avoit déja euës : mais lorſqu'elle n'a pas encore eſté dilatée, cette extenſion luy eſt bien plus ſenſible, & les ligamens qui la tenoient en ſa ſituation naturelle, ſouffrent un bien plus grand effort par la premiere groſſeſſe, n'ayant pas encore eſté obligez de s'allonger pour ſuivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les ſuivantes, auſquelles ils prêtent une ſeconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que les larges, cauſent ces douleurs, lorſqu'ils ſont fortement bandez & tiraillez par la groſſeur & peſanteur de la Matrice, en laquelle un enfant eſt contenu ; ſçavoir, les larges celles du dos & des lombes, leſquelles répondent aux reins, dautant que ces deux ligamens ſont fortement attachez vers ces lieux, & les ronds font celles des eines, du pubis, & des cuiſſes où ils vont aboutir. Ils ſont quelquefois ſi violemment étendus par cette extréme groſſeur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere groſſeſſe, comme j'ay déja dit, qu'ils ſe détachent & ſe rompent, ne pouvant pas prêter ny s'alonger davantage, & particulierement ſi la femme en cét état vient à faire quelque faux pas, ce qui luy cauſe des douleurs preſque inſupportables, & d'autres plus fâcheux accidens ; comme il arriva il y a huit ans à la femme d'un mien proche parent, laquelle étant groſſe de ſix mois ou environ, de ſon premier enfant, ſentit aprés avoir fait un faux pas de la ſorte, & entendit dans le meſme moment quelque choſe craquer dans ſon ventre, vers la region des reins & des lombes, qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainſi détaché, avec quelque eſpece de bruit, par cette ſecouſſe ſubite qu'elle s'étoit donnée. Au meſme inſtant elle reſſentit des douleurs extrémes dans les reins, aux lombes, & par tout un

costé du ventre, qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts; & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui luy dura sept ou huit jours, sans pouvoir dormir ny reposer une seule heure, pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eûs grande apprehension pour elle, & mesme qu'elle n'en perdît la vie: mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant lesquels je la saignay trois fois des bras en differens jours, & luy fis prendre par deux diverses fois un petit grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour luy appaiser un peu ces violentes douleurs, luy donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vêcu quinze mois, nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eûs, qui auroient esté suffisans pour en faire mourir une demy-douzaine d'autres; mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des miracles par la nature aidée des remedes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cette histoire nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes, du dos, & des reins: & la Matrice qui est pleine d'enfant, cause aussi celles des hanches par sa grosseur & pesanteur, en les comprimant & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eû quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de reciter; & quand la Matrice s'affaisse & pése trop sur les hanches, si la femme ne peut pas garder le lit, il faudra qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusques à l'accouchement, qui la delivrera de tous ces accidens.

Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs de reins, on voit sortir quelques excretions de la Matrice qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme pour lors est en tres-grand

danger d'avorter, & principalement si ces excretions sont mélées de sang; car c'est un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir. On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la mesme cause que nous avons dite; mais qui viennent de quelque colique nephretique, lesquelles ne laissent pas de mettre la femme en aussi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cause que celles-cy provoquent souvent des vomissemens, qui par leur violence causent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de sept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres-forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en son ventre. C'est pourquoy en ces occasions on s'informera toûjours de la femme, ainsi que je fis, pour sçavoir si elle, ou ses peres & meres, n'étoient point sujets à cette maladie, comme avoit esté autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dît en avoir esté tres-incommodée durant sa vie, & estre morte d'une pierre dans le rein; & on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une telle indisposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mammelles.

AUssi-tôt que la femme a conçu, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, dautant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous les jours du nouveau sang, il est de necessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse, à cause que le fruit est pour lors tres-petit; les vaisseaux qui sont trop pleins en regorgent, comme ils font sur les parties plus disposées à le recevoir, telles que sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les Mammelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant

extrémement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de nature, & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps, comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe ou autres vestemens durs, qui luy pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abscez en suite : mais lorsqu'aprés le troisiéme mois de la grossesse le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtost évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par remedes repercussifs, ou astringens, dautant qu'il ne sçauroit refluer en lieu où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est le sujet pour lequel je préfererois plûtost, quand la femme est plethorique, l'évacuation faite par la saignée du bras, que d'en user d'autre maniere, afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mammelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'en suite il ne luy survienne l'accident, dont parle *Hipocrate* en l'Aphorisme quarantiéme du cinquiéme Livre. *Quibus mulieribus in mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux mammelles, cela signifie que telles femmes sont en danger de tomber en frenesie ; à cause du transport qui s'en pourra faire au cerveau, lequel accident on évitera par la saignée du bras moderément faite, comme aussi par le regime de vivre rafraichissant, & mediocrement nourrissant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude, observant encore pour ce sujet que le ventre de la femme soit tenu assez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA situation de la vessie qui est posée justement sur la Matrice, nous fait assez connoître pourquoy les femmes grosses ont quelquefois difficulté d'uriner, & le sujet pour le-

quel elles ne peuvent le plus souvent bien retenir leur eau ; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cause de la compression que la Matrice pleine d'enfant fait à la vessie par sa grosseur & pesanteur ; ce qui empêche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour estre capable de contenir une raisonnable quantité d'urine ; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & qu'elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment ; mais si au contraire son col est pressé par l'abbaissement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de Matrice, pour lors la vessie se remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas estre expulsée, dautant que le *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger tres-souvent, & d'autrefois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut arriver encore, que cét accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie, alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point ; parce que la Matrice comprime perpetuellement par son enflure la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrémes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'étant élevée par la grande distension qu'elle a en ce tems, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par gros plis en travers, ce qui fait que quelques goutes de l'urine qui ne peuvent estre entierement expulsées, y restant apres que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considerable, qui l'oblige d'uriner tres-frequament avec des grandes éprintes ; parceque ce reste d'urine piquote cette partie par l'a-

crimonie qu'elle acquiere à raiſon du ſejour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cauſe des douleurs à la femme preſque auſſi grandes que ſi elle avoit un ulcere au col de la veſſie. C'eſt ce que j'ay veu arriver depuis peu à la femme d'un Officier du Roy, laquelle eût une envie frequente d'uriner, & preſque continuelle durant les trois derniers mois de ſa groſſeſſe, avec auſſi grande douleur que ſi elle eût eû quelque pierre dans la veſſie, ou quelque ulcere en ſon col, lequel accident ne procedant que de la cauſe que je viens de dire, ne ceſſa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il eſt de tres-grande conſequence d'empécher ces violens & frequens efforts que la femme groſſe fait pour uriner, & de remedier ſi on peut à l'une & à l'autre de ces indiſpoſitions, dautant que continuant long-temps à s'efforcer de pouſſer toûjours en bas, pour pouvoir vuider ſon urine, la Matrice ſe relâche, & s'affaiſſe tout-à-fait, & quelquefois eſt obligée (l'incommodité ne ceſſant pas) de ſe décharger de ſon fardeau avant le temps ordinaire. C'eſt ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes cauſes de la maladie; comme ſi c'eſt par la groſſeur & peſanteur de la Matrice qui preſſe la veſſie, ainſi qu'il arrive le plus ſouvent, la femme y remediera, & ſe ſoulagera elle-meſme, ſi lorſqu'elle veut rendre ſon urine elle ſouleve avec ſes deux mains le bas de ſon ventre; elle portera une bande fort large accommodée à cét uſage, qui luy ſoûtiendra s'il eſt beſoin, & qui empêchera qu'il ne péſe tant ſur la veſſie, ou pour mieux faire elle ſe tiendra au lit : Si c'eſt l'acrimonie de l'urine qui cauſe inflammation à ſon col, on l'appaiſera par regime de vivre rafraîchiſſant, la femme ne buvant que de la ptiſane, & s'abſtenant entierement de l'uſage du vin, & de toutes ſortes de purgations, dautant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation: mais elle pourra bien uſer, au ſoir & au matin, d'émulſions faites avec les ſemences froides, ou du petit lait dans quoy on mettra quelque cuillerée de ſyrop violat ou de nenuphar: Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraîchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun prejudice à la mere ny à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent par ce regime, on la ſaignera du bras, afin d'éviter quelque pire

re accident qui en pourroit arriver; on luy pourra auſsi baſsiner l'entrée exterieure du col de la veſsie avec le lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchiſſantes, comme ſont les fueilles de mauves, guimauves, parietaire, & violiers, avec un peu de graine de lin, laquelle rendra le conduit de l'urine plus facile à ſe dilater; on fera auſsi faire quelque injection au dedans, avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat, ou même avec du lait tiede, & la femme s'abſtiendra ſur tout de l'uſage du coït.

Mais ſi ſe gouvernant de la maniere elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede, qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens, qui eſt miſe à la fin du deuxiéme Livre, laquelle eſtant ointe d'huile d'olive ou d'amande douce, aprés avoir un peu ſoulevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſſie, où étant, l'urine en ſortira auſſi-toſt, enſuite dequoy on retirera la ſonde; & ſi la ſuppreſſion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la meſme façon, juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, aprés quoy on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſſi à toute extrémité luy faire uſer d'un demy bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abſtenant auſſi de toutes choſes diuretiques; car elles ſont tres-pernicieuſes à la femme groſſe, dautant qu'elles provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſſie bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde ſi elle eſt groſſe; mais ſi elle eſt petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre à cét uſage, mettant le doigt indice dans le *vagina* pour la tenir ſujette, & empêcher qu'elle ne recule vers la veſſie, ce qu'on fera à la petite ſeulement; car pour tirer la groſſe, il faut attendre que la femme ſoit accouchée, parce qu'il vaut mieux la laiſſer en cét état, que de ſe mettre en danger de luy faire perdre la vie & à ſon enfant, en luy faiſant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la toux, & de la difficulté de reſpirer.

LEs femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus ſouvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre precedent, que celles qui les portent plus haut, leſquelles ſont à la verité plus exemptes de ces ſortes d'incommoditez, mais auſſi ſont-elles plus ſujettes à la toux, & à la difficulté de reſpirer que les autres.

Si la toux eſt violente, comme elle eſt quelquefois juſques à faire vomir, c'eſt un des plus dangereux accidens qui contribuënt à l'avortement, dautant que par ſon effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il ſe fait une compreſſion de tous les muſcles de la reſpiration, qui preſſant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons ſont tout gonflez, pouſſent auſſi par meſme moyen avec violence ſubite le diaphragme en bas, & par conſequent toutes les parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme groſſe, qui en reçoit une telle commotion quand cét accident continuë long-temps & fortement, que quelquefois l'arrierefaix de l'enfant vient à s'en détacher, aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle eſt contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps; ce qu'elle fait ſouvent avec grande perte de ſang, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des ſeroſitez acres & mordicantes, qui diſtilent du cerveau ſur la trachée artere, & ſur les poulmons, d'autrefois elle eſt cauſée par un ſang de pareille nature, qui vient à refluër de toute l'habitude vers la poitrine en ſuite de la ſuppreſſion des mois, comme auſſi pour avoir reſpiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à ſe mouvoir ainſi; mais outre ces choſes, elle eſt encore ſouvent augmentée par la compreſſion que la Matrice de la femme groſſe cauſe au diaphragme, qui ne peut pas avoir ſon mouvement libre en celles qui portent leurs enfans bien haut, dautant que par ſa grande extenſion elle fait remonter preſque toutes les

parties du bas ventre vers la poitrine ; & principalement l'eſtomach & le foye qu'elle repouſſe vers le diaphragme, qui en eſt comprimé comme nous diſons.

On remediera à cét accident en faiſant obſerver à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraîchiſſement, ſi ce ſont des humeurs acres qui en ſont cauſe, évitant toutes choſes ſalées, épicées, & de haut goût ; elle n'uſera pareillement de choſes aigres ny acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus, & autres de cette nature, dautant que par leurs picquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus ; mais elle pourra bien ſe ſervir de celles qui leniſſent & adouciſſent les paſſages, comme jus de regueliſſe, ſucre candy, & ſyrop violat, ou de meures, dont on pourra méler quelque cuillerée parmy ſa ptiſane faite avec les jujubes, ſebeſtes, raiſins de damas, & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de regueliſſe : Il ne ſera pas mauvais auſsi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clyſteres. Si par ce regime la toux ne ceſſe point, & qu'il y ait au corps des ſignes de plenitude, en quelque temps de la groſſeſſe que ce ſoit, il ſera neceſſaire de luy tirer du ſang du bras ; & quoy qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans ſon commencement, il faut neantmoins s'en ſervir pour lors ; car la continuelle toux eſt bien plus dangereuſe que la ſaignée moderée. Si la toux eſt excitée par le froid, elle ſe tiendra dans une chambre bien cloſe, & mettra ſur ſon col une bonne ſerviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui la puiſſe tenir chaudement ; elle pourra uſer en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de ſyrop de vin brûlé, lequel eſt fort pectoral, & propre à faire bonne digeſtion, s'il eſt fait de cette façon. Prenez demy-ſeptier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demy-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de ſucre, mettez le tout enſemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu ſur un réchaud, y faiſant prendre le feu, & cuiſant le tout juſques à conſiſtance de ſyrop, duquel la femme uſera les ſoirs, une heure & demie aprés avoir legerement ſoupé ; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon roſſolis de Turin. On obſervera toûjours en la toux, de quelque cauſe qu'elle procede, que la femme ſoit bien au large dans ſes habits, parce qu'étant ſer-

rée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux luy fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coït autant qu'il luy sera possible, jusques à ce que cét accident soit passé, dautant que son action est entierement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade : & comme le dormir est fort propre pour arrêter les défluxions, on luy procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts stupefactifs qui sont tres-dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extréme necessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'estre blessée en faisant un faux pas ; j'en ay rapporté l'histoire au Chapitre treiziéme de ce present Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut (& principalement dans la premiere grossesse, parceque les ligamens larges qui soûtiennent la Matrice n'ont pas encore esté relâchées) qu'elles croyent presque l'avoir dans la poitrine, pour raison dequoy elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussi-tost qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrémement étenduë, presse grandement l'estomach & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne luy laissent pas une entiere liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée : souvent aussi leurs poulmons sont tellement abreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air : si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise lorsqu'on leur aura tiré un peu de sang du bras, par le moyen dequoy les poulmons étant désemplis, ils auront plus de facilité à se mouvoir : mais si cette difficulté de respirer procede de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre luy, en ce cas, le meilleur remede est, que la femme ne soit serrée dans ses habits, & qu'elle mange plûtost peu & souvent, que de remplir son estomach beaucoup à la fois, parcequ'il seroit encore pour ce sujet d'autant plus pressé contre le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident, & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la pluspart des legumes, mais seulement de celles qui sont de facile digestion, & qui tiennent le ventre libre :

elle doit auſſi pour lors éviter ſur tout la peur & la triſteſſe, dautant que ces deux paſſions faiſant retourner le ſang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de reſpirer, & la poitrine engagée, coureroit riſque d'en eſtre ſuffoquée ; car l'abondance de ce ſang rempliſſant tout à coup & outre meſure les deux ventricules du cœur, empeſche ſon mouvement, ſans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des Cuiſſes & des Iambes.

IL eſt tres-aiſé à ceux qui ont connoiſſance du mouvement circulaire que le ſang fait, de concevoir la raiſon pourquoy pluſieurs femmes groſſes ont les cuiſſes & les jambes enflées & douloureuſes, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne, ce qui les incommode grandement à marcher. Pluſieurs croyent (ce qui eſt en quelque façon vray-ſemblable) que la femme ayant plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture, dont l'abondance n'eſt repurgée comme elle avoit coûtume, la nature par la vertu expultrice des parties ſuperieures, qui ſont toûjours plus fortes, en chaſſe le ſuperflu ſur les inferieures, qui ſont les jambes, comme ſur les plus foibles, & plus diſpoſées à le recevoir, à cauſe de leur ſituation baſſe : c'eſt bien à peu prés dire quelque choſe que de l'expliquer ainſi ; mais il me ſemble que la circulation du ſang nous fait bien plus facilement connoître comment cela ſe fait, ſans eſtre obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La choſe arrive ainſi à mon avis, qui eſt que ſuivant le mouvement ordinaire du ſang, les veines crurales & les ſaphénes reçoivent en elles celuy qui avoit eſté apporté aux extremitez inferieures par les arteres, & le conduiſent aprés le long de la jambe & de la cuiſſe, en montant toûjours vers le cœur, dans les iliaquës, qui ſe dégorgent dans la cave, pour remonter auſſi par elle au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement. Cela poſé en fait (comme on n'en doit pas douter, puiſque c'eſt une verité fondée ſur l'experience) quand la femme eſt groſſe, & principa-

lement vers les derniers mois, auquel temps la Matrice eſt ſi étenduë, qu'elle occupe une grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à preſſer les veines iliaques par ſa groſſeur & peſanteur, empêchant par ce moyen, que le ſang ne puiſſe avoir ſon cours & ſon mouvement ſi libre qu'il étoit avant la groſſeſſe, ce qui fait que les parties inferieures, qui ſont les crurales & les ſaphénes en ſont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure, ce qui arrive à cauſe que ces veines étant comprimées, le ſang s'y arrête, ne trouvant pas ſon paſſage tout-à-fait ſi facile. Les veines iliaques étant donc ainſi preſſées par la groſſeur & peſanteur de la Matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tout bouffis; & meſme ces veines, & entr'autres les ſaphénes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe, juſques à l'extremité du pied, dans leſquelles le ſang ſejournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt; ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion de la veine, fait ruption des valvules, qui ſervoient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter, aprés quoy le ſang venant à retomber, n'étant plus ainſi ſoûtenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſejour, ces dilatations de veines que nous appellons varices.

Pour remedier à cela, ſi la femme a ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lorſqu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices, afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toûjours exterieures, elles ſoient empêchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe eſtre corrompu par le ſejour qu'il

y feroit ; ce qu'étant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire, parceque ſa plus grande partie paſſe pour lors par les vaiſſeaux qui ſont ſituez plus profondément. La femme en cét état gardera auſſi le lit, ſi faire le peut, dautant que par cette ſituation, ſon corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le ſang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorſque la femme eſt debout : c'eſt ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le ſoir que le matin ; & ſi on voit au reſte du corps des ſignes de plenitude & d'abondance de ſang, on la pourra ſaigner du bras ſans danger : mais il ne faut pas faire ouverture des varices, comme on pourroit bien faire ſi la femme n'étoit pas groſſe ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une ſaignée du pied qui ne doit eſtre aucunement pratiquée durant le temps de la groſſeſſe, ſi ce n'eſt pour une tres-grande neceſſité, & par le conſeil d'un tres-prudent & experimenté Medecin.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent ſeulement à cauſe de leur debilité, & non pour le ſujet que nous venons de dire, & qui les ont ſi œdemateuſes, qu'y poſant le doigt, & l'ayant relevé, le veſtige y demeure enfoncé, ce qui ſe fait parcequ'elles ſont deſtituées de chaleur naturelle aſſez forte, pour cuire & digerer toute la nourriture qui leur eſt envoyée, & pour en expulſer les ſuperfluitez, qui par ce moyen reſtant en grande quantité, les rendent ainſi œdemateuſes. A ces ſortes d'enflures, on ſe ſervira pour les reſoudre d'une lexive faite de cendres de ſarmant, avec la decoction de camomile, melilot & lavande, aprés quoy on les étuvera de vin aromatique, dans quoy on trempera des compreſſes qu'on mettra deſſus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier : ce vin ſera fait avec romarin, laurier, tin, marjoleine, ſauge & lavande, de chacun une poignée, roſes de Provins demy-poignée, balauſtes & alun, de chacun une once, faiſant boüillir le tout dans trois pintes de gros vin aſtringent, juſques à l'ébulition du tiers, aprés quoy on le paſſera au travers d'un linge pour s'en ſervir au beſoin, ainſi qu'il eſt dit. Mais comme la groſſeſſe cauſe le plus ſouvent ces enflures, auſſi ceſſent-elles ordinairement lorſque la femme eſt accouchée, dautant qu'en ce temps elle ſe purge des ſuperfluitez de toute l'habitude par le moyen de ſes vuidanges, pourvû

qu'il s'en faſſe une bonne évacuation; car ſi elles étoient ſupprimées, comme il arrive quelquefois, il ſe feroit auſſi-toſt un reflux de toutes ces humeurs ſur la matrice, qui n'étant pas évacuées luy cauſeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE ſang menſtruel qui avoit coûtume d'eſtre purgé tous les mois, s'amaſſant en grande abondance vers la Matrice, qui ne luy peut pas permettre le paſſage ordinaire à l'évacuation, parcequ'elle eſt exactement fermée durant la groſſeſſe, eſt obligé de refluër par toute l'habitude, & principalement ſur les parties voiſines de la Matrice, ce qui cauſe à beaucoup de femmes des Hemorrhoïdes tant internes qu'externes. Il leur en peut arriver en ce temps, auſſi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes eſpeces, dont nous ne parlerons pas icy; mais ſeulement de celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, dautant que noſtre intention n'eſt que de faire connoître quelques particularitez des maladies des femmes lorſqu'elles ſont en cét état.

Les hemorrhoïdes ſont enflures & inflammations douloureuſes, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extremitez des veines & des arteres hemorrhoïdales, leſquelles ſont cauſées en la femme groſſe, de l'abondance du ſang qui ſe jette ſur ces parties, provenant ainſi que j'ay dit, de ce que le corps en ce temps n'eſt pas purgé de ſes ſuperfluitez comme il avoit coûtume auparavant: elles viennent auſſi tres-ſouvent par de grands efforts que font les femmes groſſes pour aller à la ſelle, quand elles ſont conſtipées du ventre, comme cela leur arrive ordinairement, à cauſe que la Matrice qui eſt ſituée ſur le *rectum*, empêche en le preſſant que les excrémens qui y ſont contenus ne ſortent ſi facilement, & par ces efforts le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux prochains étant exprimé, en fait enfler & bourſouffler leurs extremitez, auſquelles par ſon ſejour ſurviennent ces inflammations douloureuſes que nous appellons hemorrhoïdes, deſquelles les unes ſont internes, & les autres ſont externes, les unes petites & ſans douleur, ou fort peu, & les autres ſont extrémement

trémement groſſes & douloureuſes. C'eſt ce qu'il ſuffit de ſçavoir pour leurs differences generales, ſans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles ſont petites & ſans douleur, tant les internes que les externes, il ſuffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage; ce qui ſe fera par les remedes qui empêchent & détournent la fluxion de ces parties: Mais on remediera au plûtoſt à celles qui ſont groſſes & douloureuſes, en appaiſant avant toutes choſes la grande douleur, dautant que pendant qu'elle dure, la fluxion eſt toûjours augmentée. Pour ce ſujet, ſi la femme groſſe a en tout le corps les autres ſignes de repletion, on luy tirera ſeurement une fois du ſang du bras, & meſme juſques à deux fois, en cas de neceſſité, pour détourner les humeurs, & en évacuer la plenitude. Son regime de vivre ſera humectant & rafraichiſſant, & elle n'uſera d'aucuns alimens de haut goût, s'abſtenant auſſi du coït, à cauſe que par l'agitation de ſon action, le ſang étant extrémement échauffé, il eſt pour lors bien plus diſpoſé à fluër ſur la partie malade, qui eſt voiſine de la matrice: mais ſi les gros excremens retenus dans l'inteſtin *rectum* étoient cauſe des hemorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reſerré, comme il arrive à pluſieurs qui ſont quelquefois une ſemaine entiere ſans aller à la garderobbe, on luy donnera un clyſtere émolient, compoſé de la décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel violat, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amande douce, ou du beurre frais, obſervant de n'y rien mettre qui puiſſe picquoter, dautant que le mal en ſeroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes ſont internes; & pour lors afin que la femme puiſſe recevoir plus facilement le clyſtere, on doit mettre à l'extremité du canon de la ſeringue un petit bout de boyau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le ſiege, aprés quoy elle uſera auſſi d'un regime de vivre mediocre & rafraichiſſant, en obſervant le repos dans le lit, juſques à ce que le fort de la fluxion ſoit paſſé, & on baſſinera pendant ce temps les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin: Les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long-temps enſemble avec un jaune

d'œuf crû dans le mortier de plomb ſont fort anodines, & propres à en appaiſer la douleur, & ſi l'inflammation eſt grande, on les frotera d'un peu de *cerat de galien* & de *populeon* mélez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la ſaignée & l'application de ces remedes rafraîchiſſans & anodins ſeulement (dautant qu'on ne doit pour lors uſer d'aucuns repercuſſifs, de peur de repouſſer au dedans ce ſang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes) ſi elles ne ſe déſenflent pas, il y faudra appliquer quelques ſangſuës, qui pourront par leur ſuccement vuider le ſang qui s'y eſt arreſté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de preferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on ſent quelque moleſſe, & une eſpece d'inondation: Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, dautant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hemorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, dautant qu'ils en ſont ſoulagez quand elles fluënt mediocrement, la nature s'y êtant accoûtumée, neantmoins aux femmes il n'en eſt pas de meſme; dautant que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit eſtre faite par la Matrice aux femmes lorſqu'elles ne ſont pas groſſes: mais dans le temps de la groſſeſſe elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au defaut de la naturelle; car pourvû que les hemorrhoïdes fluënt moderément & ſans douleur, elle en pourra pareillement eſtre ſoulagée; mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis; & pour éviter cét accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec décoction de balauſtes, écorce de grenade, & roſes de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun; ou bien on y appliquera un cataplâme fait avec bol d'Armenie, ſang de dragon, & terre ſigilée, avec blanc d'œuf; il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras, & par ventouſes ſéches, appliquées ſur la region des reins, & faire autres remedes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requiereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme groſſe.

LE flux de ventre eſt une frequente déjection par l'*anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins; on en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier qu'on nomme *lientherique*, eſt celuy dans lequel l'eſtomach & les inteſtins n'ayant pas digeré les viandes qu'ils avoient reçuës, les laiſſent écouler preſque toutes cruës; le deuxiéme, qu'on appelle *diarrheïque*, eſt quand ils ſe déchargent ſimplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent; & le troiſiéme qui eſt le plus fâcheux, eſt le *dyſenterique*, par lequel avec les humeurs & les excrémens la perſonne malade vuide du ſang, avec de grandes douleurs cauſées par l'ulceration des inteſtins.

De quelque nature que ſoit le flux de ventre, s'il eſt grand, & qu'il continuë long-temps, il met la femme groſſe en grand danger d'avorter; c'eſt ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre. *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimum profluat, periculum eſt ne abortiat.* Car ſi le flux eſt lientherique, l'eſtomach ne cuiſant pas les alimens qu'il a reçus, & les laiſſant incontinent écouler ſans les convertir en chyle, dont il ſe devroit faire du ſang pour nourrir la mere & ſon enfant, il eſt impoſſible qu'ils n'en ſoient tous deux extrémement affoiblis faute de nourriture: s'il eſt diarrheïque, & qu'il continuë long-temps, il cauſera le meſme accident, parcequ'il ſe fait une grande diſſipation d'eſprits avec l'évacuation des humeurs: mais le danger eſt bien plus grand quand le flux eſt dyſenterique, dautant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des inteſtins, cauſées par leur ulceration, leſquelles les excitent à tous momẽs par de continuelles épreintes, àſe décharger des humeurs acres & bilieuſes, dont ils ſont extrémement farcis; ce qui fait un grand ébranlement & une violente commotion à la Matrice, qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient; & par la compreſſion que les muſcles du ventre font de tous coſtez, & celle qu'en fait auſſi le diaphragme, qui eſt pouſſé en bas dans le efforts que la femme fait ſi ſouvent pour aller à la ſelle avec peine, il eſt contraint à cauſe de cette violence de

sortir avant terme; ce qui arrive d'autant plûtost, que ces épreintes & ces tenesmes sont grands, comme remarque le mesme *Hipocrate* dans l'Aphorisme 27. du 7. Livre. *Mulieri utero gerenti, si tensio supervenerit, facit abortum.* S'il survient, dit-il, tenesme à la femme grosse, cela la fait avorter. Ce tenesme est une grande passion de l'intestin droit, qui luy fait faire de violens efforts pour se décharger, sans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuses mêlées de sang, desquelles il est continuellement irrité. Quand ces sortes de flux de ventre arrivent aux femmes grosses, c'est ordinairement à cause qu'elles ont toûjours la digestion de l'estomach affoiblie à raison des alimens de mauvais suc, que ces appetits étranges qu'elles ont leur font souvent manger, par l'usage continuel desquels étant à la fin debilité, il les laisse écouler aussi-tost sans les avoir digerez; ou bien y demeurans plus long-temps, ils se convertissent en un chyle corrompu, lequel étant descendu dans les intestins, les irrite par son acrimonie à se décharger ainsi tres-souvent.

Bien que le flux de ventre, de telle nature qu'il soit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, neantmoins j'ay veu des femmes grosses l'avoir continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guerir aussitost qu'elles estoient accouchées, ainsi que le méme *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epycharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. *des maladies pop.* *Schenckius* au 4. Liv. *de ses Observat.* rapporte l'histoire d'une femme qui eût une dysenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû estre arrestée par aucun remede, cessa de soy-mesme aussi-tost qu'elle fut accouchée d'un enfant qui se portoit bien: mais ces exemples particuliers n'empeschent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent mesme en tres-grand peril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent aprés l'accouchement, comme je l'ay veu arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au sixiéme mois par un flux dysenterique qu'elle eut durant deux mois & demy, & qui continuant encore aprés son avortement la fit mourir au dixiéme jour; car ainsi que dit *Hipocrate*, au 2. Liv. *des Predictions*, si la femme qui avoit dysenterie avant que d'accoucher en doit échaper, la maladie doit cesser le mesme jour de son accouchement,

ou tres-peu de temps en ſuite, comme elle fit à la femme de cét *Epycharmus*, ce qui n'eſtant pas arrivé à celle de cét Advocat, luy cauſa la mort.

Pour proceder ſeurement à la gueriſon de ces differens flux de ventre (à quoy il eſt neceſſaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en eſt la nature, afin de remedier à la cauſe qui l'entretient. Si c'eſt un flux lienterique, ſurvenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomiſſemens, qui ont tant debilité l'eſtomach & relâché ſes membranes, que n'ayant plus la force de rejetter les alimens par haut, il les laiſſe écouler ſans coction par bas, la femme en ce cas, s'abſtiendra de tous ces appetits étranges, & uſera de bons alimens de facile digeſtion, & en petite quantité à la fois, afin que ſon eſtomach les puiſſe plus facilement cuire & digerer, elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptiſanne qui ne luy eſt pas propre en cette rencontre, ſi ce n'eſtoit qu'elle eût la fiévre bien fort; car ſi elle ne l'avoit que legerement, l'uſage du vin trempé de la maniere doit eſtre préferable, dautant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'eſt que ſymptomatique, eſtant entretenuë par cette débilité d'eſtomach, laquelle ceſſera auſſi-toſt qu'il aura eſté fortifié; à quoy aidera encore beaucoup, ſi la femme devant & aprés ſes repas uſe de quelques confortatifs, comme ſi elle prend une cuillerée ou deux de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre quinziéme de ce Livre, ou un peu de bon hypocras, ou vin d'Eſpagne naturel, & de l'un ou de l'autre ſelon ſon appetit; il ne ſera pas auſſi mauvais qu'elle mange un peu de conſerve de roſes, ou un peu de bon cotignac avant ſon repas; elle portera une peau d'agneau ou de cygne, ou de vautour ſur la region de ſon eſtomach, pour luy conſerver & augmenter ſa chaleur naturelle, qui eſt tres-neceſſaire à la digeſtion des alimens, obſervant de ne luy donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, dautant qu'elle en ſeroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre eſt diarrheïque, & qu'il n'y a ſeulement que les excrémens qui ſont contenus aux inteſtins qui ſe vuident, avec quelques humeurs ſuperfluës que la nature y envoye pour en faire expulſion, s'il ne continuë pas long-temps,

& qu'il aille doucement, la femme n'en sera pas incommodée, ny en danger, que quand il aura passé ces bornes, & on doit laisser faire cette operation à la nature, sans l'en empescher du commencement, se contentant pour lors de moderer seulement l'évacuation, sans l'arrester. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'est un témoignage qu'il y a des mauvaises humeurs collées & attachées aux parois interieures des intestins, qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent, lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puisse détacher, & évacuër, aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de cesser, ce qu'on fera par quelque legere infusion de sené, & de rhubarbe, avec le syrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe. Or si nonobstant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & se convertit en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en tres-grand danger d'avorter, ce qu'on tâchera d'éviter, si faire se peut, apres avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire les mauvaises humeurs qui estoient dans les intestins, en empeschant par le bon regime qu'il ne s'en r'engendre d'autres, pour lequel sujet elle usera de bons boüillons de veau & de volaille, dans quoy on fera cuire des herbes rafraîchissantes, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées; elle mangera de la boüillie, dans laquelle on delayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toûjours de la faire bien cuire : tels alimens lénissent & adoucissent les intestins par dedans. Son breuvage sera d'eau ferrée, avec un peu de vin s'il n'y a point de fiévre, auquel cas elle mettroit plûtost une demy cueillerée de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau; elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourvû que le corps ait esté purgé auparavant; & parceque dans ce flux il y a toûjours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se déchargeant sur luy, l'irritent extrémement, & luy causent des épreintes continuelles, il faudra tâcher de les appaiser, afin d'empescher que l'avortement n'arrive; ce qu'on

fera par clysteres faits avec le boüillon d'une teste de veau, ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien avec lait gras, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais. Aprés qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nutritifs, selon qu'on jugera estre necessaire, lesquels la malade gardera le plus long-temps qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on luy en donnera de detersifs, faits de la décoction de mauves, guimauves, & miel rosat, ensuite dequoy on se servira de ceux qui sont astringens, parmy lesquels on ne doit mêler aucune huile ny miel, dautant que ces choses relâchent au lieu de referrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau rose mêlée avec celle de laituë & de plantin, aprés quoy on viendra aux plus forts, composez de la décoction de feüilles & racines de plantin, boüillon blanc, & queuë de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade, qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre sigilée, & sang de dragon, de chacun deux dragmes : on en pourra mesme aussi fomenter le siege; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens devant que d'avoir premierement purgé la femme, avec les remedes declarez cy-dessus, de peur que (comme on dit) le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empescher l'avortement, on ne causât par un plus grand mal-heur la mort à la mere, & à son enfant par consequent, en retenant au dedans quantité de mauvaises humeurs, dont la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera si on observe bien les choses que nous avons dites.

CHAPITRE XX.

Du flux menstruël qui arrive quelquefois à la femme grosse.

Hipocrate en l'Aphorisme 60. du 5. Livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum.* Si les menstruës fluënt à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Cét Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre, mais il se doit entendre de celles à qui elles fluënt en grande abondance; car quoique selon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluër quand la femme est grosse, dautant que leur passage ordinaire

eſt bouché, & auſſi parceque ce ſang doit pour lors eſtre employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il ſeroit fruſtré, s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce ſujet extrémement debilité, neantmoins il ſe voit des femmes, qui encore qu'elles ſoient groſſes, ne laiſſent pas d'avoir leurs ordinaires juſques au quatriéme & cinquiéme mois, qui eſt le temps auquel l'enfant venant à eſtre déja grand, attire à luy quantité de ſang pour ſa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut reſter de ſuperflu ſi facilement que dans les commencemens de la groſſeſſe. Je connois une femme qui a quatre ou cinq enfans vivans, laquelle en toutes ſes groſſeſſes a eû ſes menſtruës reglement de mois en mois comme elle avoit coûtume (ſinon quelque peu moins) juſques au ſixiéme mois, auquel temps elles luy ceſſoient ſeulement, nonobſtant quoy elle eſt toûjours accouchée à terme de tous ſes enfans: j'en ay vû une autre qui ne croyant pas eſtre groſſe à cauſe qu'elle avoit ſes ordinaires, & reſſentant quelque incommodité de la groſſeſſe, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea ſon Medecin de la faire ſaigner & purger par pluſieurs fois, ce qu'il fit tant faire qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois. Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui ſont fort ſanguines & aux pituiteuſes, leſquelles faiſant beaucoup plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture dans les commencemens de la groſſeſſe, ſe déchargent encore en ce temps de ſa quantité ſuperfluë, ce qu'elles font plus ou moins, ſelon leurs diſpoſitions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient coûtume quand elles n'étoient pas groſſes, dautant que ce paſſage eſt effectivemẽt bouché par l'arrierefaix qui y eſt adherent, & que la Matrice eſt pour lors exactement fermée, mais par deux rameaux que la nature providente & ſoigneuſe de la conſervation de l'individu, auſſi-bien que de l'eſpece, a deſtinez à cét uſage, leſquels viennent des vaiſſeaux ſpermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux teſticules & aux autres parties, avant que d'arriver à la Matrice, ſe diviſent de chaque coſté en deux rameaux aſſez conſiderables, dont l'un aboutit à ſon fond, par où coulent les mois quand la femme n'eſt pas groſſe, & l'autre n'y entrant pas, vient couché le long de ſon corps ſe terminer au coſté du col de la Matrice, par le moyen duquel les mois ſe déchargent pendant la groſſeſſe, s'il

arrive

arrive que la femme ſoit plethorique ; ce qui ſe fait encore par quelques autres rameaux qui naiſſant des vaiſſeaux hypogaſtriques viennent auſſi ſe terminer au meſme endroit.

Lorſque la femme groſſe vuide du ſang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il ſort, & de quelle maniere, ſi ce ſont des menſtruës ordinaires, ou ſi ce n'eſt pas une veritable perte de ſang. Si ce ſont des menſtruës ordinaires, le ſang viendra periodiquement au temps accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce temps, & non pas de ſon fond ; ce qui ſe connoîtra, ſi en touchant avec le doigt on trouve ſon orifice interne exactement clos, lequel ne le ſeroit pas ſi le ſang venoit du fond, comme auſſi s'il fluë ſans douleur & en petite quantité, toutes leſquelles circonſtances ne ſe rencontrent pas à la perte de ſang, mais bien d'autres contraires, ainſi que nous ferons voir au Chapitre ſuivant. Il faut encore examiner ſi ce flux vient par la ſeule ſuperfluité, ou ſi ce n'eſt point par l'acrimonie du ſang, ou par la débilité des vaiſſeaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes neceſſaires. S'il provient de la ſeule abondance dont la femme ſe purge quelquefois nonobſtant ſa groſſeſſe, à cauſe qu'elle en fait plus que ſon fruit n'en peut conſumer pour ſa nourriture durant les premiers mois, bien loin que ce flux nuiſe pour lors à la mere & à l'enfant, il leur eſt profitable quand il eſt moderé, dautant que ſi la Matrice n'étoit déchargée de ce ſang ſuperflu, le fruit qui eſt encore petit en ſeroit ſuffoqué & noyé, ſi venant à eſtre induëment arrêté ou retenu, on n'uſoit de la ſaignée, pour ſuppléer au defaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire ; mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plenitude au corps de la femme, laquelle auſſi avant ſa groſſeſſe avoit ſes menſtruës en petite quantité, qui ne laiſſent pas de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la débilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a pretendu parler dans ce 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas eſtre ſain, ſi leurs menſtruës fluënt durant leur groſſeſſe ; dautant qu'il ne leur reſte aſſez de ſang pour elles & pour la nourriture de leur enfant, ce qui les met en tres-grand danger d'avorter ; car comme on dit en commun proverbe, que la faim fait ſortir le loup hors du bois, de

meſme le defaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir hors de ſon cachot avant qu'il en ſoit temps.

Pour empêcher que ce flux ne produiſe un ſi fâcheux accident, la femme ſe tiendra en tres-grand repos couchée dans ſon lit, s'abſtenant de toutes choſes qui luy peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraîchiſſant, mangeant des viandes qui engendrent bon ſang en l'épaiſſiſſant, à quoy ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, bout-ſaigneux de mouton, manche d'éclanche, & jarret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraîchiſſantes, comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de ris & d'orge mondé faits avec ces conſommez luy ſont propres; & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on mélera un peu de ſyrop de coins; elle doit s'abſtenir entierement du coït, parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler davantage, à quoy contribuë auſſi beaucoup l'agitation de la partie dans ſon action. Si nonobſtant tout cela ce flux ne laiſſoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mammelles pour faire revulſion de ce ſang & le détourner; c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. Livre, *Mulieri ſi velis menſtrua ſiſtere, cucurbitulam quam maximam ad mammas appone.* Mais cela n'a pas grand effet; on le fera neantmoins pour contenter la malade, & luy témoigner qu'on n'oublie aucune choſe pour ſa gueriſon. J'aimerois encore mieux faire cette révulſion par la ſaignée du bras, ſi ſes forces le permettoient; & comme en cette rencontre l'enfant eſt extrémement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant ſur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compreſſes trempées en gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec ſon écorce, des roſes de Provins, & un peu de canelle: mais le meilleur moyen de luy faire reprendre vigueur, eſt de rectifier le ſang de ſa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de ſang.

IL y a bien de la difference entre le flux menſtruël, dont j'ay parlé au precedent Chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle ſoit groſſe, & cette perte de ſang de laquelle il eſt maintenant queſtion : car comme j'ay dit, le flux menſtruël vient periodiquement au temps accoûtumé, ſans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice durant la groſſeſſe, aprés quoy il ceſſe entierement ; mais au contraire, cette perte de ſang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive preſque ſubitement, & le ſang ſort en grande abondance, & continuë toûjours à couler ſans interruption, ſi ce n'eſt que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, ſemblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de temps le lieu d'où il fluë ; mais bien-tôt aprés il recommence encore plus fort, en ſuite dequoy la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant, ſi on n'y remedie au plûtoſt, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de ſang vient vers les premiers mois de la groſſeſſe, elle eſt ordinairement cauſée par quelque faux-germe, dont la Matrice tâche de ſe décharger, parceque dans l'effort qu'elle en fait, il s'ouvre quelques vaiſſeaux de ſon fond, deſquels le ſang ne ceſſe de couler juſques à ce qu'elle ait jetté les corps étranges qui ſont contenus en ſa capacité, & d'autant plus que ce ſang ſe trouve ſubtil & échauffé pour lors, d'autant plus auſſi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de ſang arrive en la veritable groſſeſſe d'enfant, en quelque temps que ce ſoit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaiſſeaux du fond de la Matrice, cauſée de quelque coup, chûte, ou autre bleſſure, & principalement de ce que l'arrierefaix en ces occaſions, quelquesfois en d'autres, venant à ſe ſeparer en partie, & quelquefois tout-à-fait, des parois internes du fond de la Matrice, auquel il doit eſtre adherent pour recevoir le ſang de la mere deſtiné à la nourriture de l'enfant par un tel détachement, laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit joint, pour raiſon dequoy il ſe fait incontinent un grand

flux de ſang, qui ne ceſſe point (s'il eſt ainſi cauſé) que la femme ne ſoit accouchée, parceque l'arrierefaix étant une fois détaché, quand ce ne ſeroit meſme qu'en partie, ne ſe rejoint jamais avec la Matrice, laquelle au contraire venant à ſe comprimer & ſe reſerrer, & comme rentrer en ſoy-meſme (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de ſa propre ſubſtance les ouvertures de ces vaiſſeaux, moyennant quoy auſſi cette perte de ſang ceſſe, qui continuë toûjours tant que la Matrice eſt dans la diſtenſion qu'en font l'enfant & les autres choſes qu'elle renferme, à cauſe que pour lors ces vaiſſeaux demeurent toûjours ouverts, juſques à ce qu'ayant eſté déchargée de ſon fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à ſe reſerrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainſi que nous le voyons en une éponge, de laquelle les pores, ou trous, qui ſont fort larges quand elle eſt enflée, viennent à diſparoître & à eſtre bouchez de ſa propre ſubſtance ſi nous la reſerrons & comprimons; de meſme par cette contraction qui ſe fait en la Matrice, laquelle étoit devenuë comme ſpongieuſe dans la groſſeſſe, au lieu où l'arrierefaix étoit attaché, les orifices des vaiſſeaux ſont fermez auſſitoſt qu'elle eſt vuidée de tout ce qui étoit contenu en ſa capacité.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par neceſſité, pour les raiſons alleguées, accoucher la femme en cette occaſion, afin de faire ceſſer la perte de ſang, je ne pretens pas qu'auſſi-toſt qu'on s'en apperçoit, on y procede de la maniere; car il ſe voit des pertes de ſang, quand elles ſont petites, s'arrêter quelquefois en ſe tenant ſeulement de repos au lit, & par la ſaignée du bras, avec l'uſage des remedes ſpecifiez au Chapitre précedent: ce pourroit eſtre auſſi un flux menſtruël & ordinaire. Si le ſang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation ſoit de peu de durée, il faut pour lors laiſſer l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces ſuffiſantes, & qu'elle ne ſoit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux: mais quand il coule en ſi grande abondance qu'elle en tombe en convulſion & en ſyncope, c'eſt en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il eſt abſolument neceſſaire d'accoucher la femme, qu'elle ſoit à terme ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes, dautant qu'il n'y

a que ce ſeul moyen pour luy ſauver la vie, & à ſon enfant; & ſi on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum ſanguine vocem.* Elle jettera avec le ſang les derniers ſoupirs. *Hipocrate* en a bien reconnu le danger dans l'Aphoriſme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri ſi convulſio, & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de ſang de la femme il ſurvient convulſion & défaillance de cœur, c'eſt un mauvais ſigne.

Il ne faut pas en cette mal-heureuſe occaſion attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & pouſſent en bas; car quoy qu'il leur en ſoit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui ſoient de la ſorte, d'abord que la perte de ſang a eſté juſques à la ſyncope & à la convulſion, & on ne doit pas auſſi differer juſques à ce que la Matrice ſoit beaucoup ouverte, dautant que cette effuſion de ſang l'humectant grandement, & les foibleſſes la relâchant, font qu'elle ſe peut pour lors auſſi facilement dilater que ſi elles avoient eû quantité de fortes douleurs; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la ſituation que nous dirons en parlant de l'accouchement, aprés quoy le Chirurgien ayant ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ſes doigts joints enſemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lorſqu'ils ſeront à ſon entrée, pour la dilater ſuffiſamment petit-à-petit, & ſans aucune violence, ſi faire ſe peut, ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne ſoient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, enſuite dequoy quelque partie que l'enfant puiſſe preſenter la premiere, quand meſme ce ſeroit la teſte (à moins qu'elle ne fût trop avancée) il doit toûjours en cette occaſion aller chercher ſes pieds pour le tirer, obſervant toutes les circonſtances que nous dirons au Chapitre quatorziéme du ſecond Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant, dautant qu'il y a bien plus de priſe & de facilité par eux, que par la teſte, ou par les autres parties. C'eſt pourquoy s'ils ne ſe preſentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres, parce que le ſang qui s'eſt écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend ſi gliſſante par ſon humidité, qu'il ne luy ſera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire,

aprés quoy il delivrera la femme de ſon arriere-faix, qui eſt toûjours fort peu adherent en ces rencontres, prenant bien garde à ne laiſſer aucuns grumeaux de ſang dans la Matrice, car ils feroient encore continuer le flux, ce qu'étant fait, on le verra ceſſer peu aprés avec tous les accidens, ſi on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont pery avec leurs enfans, faute d'en avoir uſé de la maniere en ce fâcheux accident, & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eût eſté autrement certaine, pour avoir eſté ſecouruës aſſez à temps, comme auſſi pluſieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient eſté fruſtrez ſans cela. *Guillemeau* dans le 13. Chap. du 2. Livre *de ſon heureux accouchement*, fait mention de ſix ou ſept hiſtoires qui font foy de cette verité, dans partie deſquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les ſanglantes victimes, pour n'avoir eſté accouchées en pareille rencontre, ce que les autres éviterent l'ayant eſté d'aſſez bonne heure: Mais pour confirmer d'autant plus la choſe par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui eſt tres-remarquable, & dont le reſſouvenir m'eſt ſi ſenſible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puiſſe profiter, me ſemble eſtre du ſang, dautant qu'en cette pitoyable & fatale occaſion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celuy qui étoit ſemblable au mien.

Ce fut il y a neuf ans, qu'une mienne ſœur qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant groſſe de huit mois & demy (ou environ) de ſon cinquiéme enfant, ſe portant extrémement bien pour lors, fut ſi mal-heureuſe que de ſe bleſſer (quoique legérement en apparence dans ce moment) étant tombée ſur les genoux, ſon ventre ayant auſſi porté un peu à terre par la chûte, aprés quoy elle demeura un jour ou deux ſans s'en trouver beaucoup incommodée, ce qui fit qu'elle négligea de garder le repos qui luy eſtoit bien neceſſaire; mais le troiſiéme jour de ſa bleſſure, ſur les onze heures du matin, elle fut ſubitement ſurpriſe de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, leſquelles furent auſſi-toſt accompagnées d'une grande perte de ſang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent ſa Sage-femme, qui n'entendoit pas des mieux ſon métier, laquelle étant

arrivée, luy dit qu'il falloit pour l'accoucher, ſe donner patience que ſa Matrice ſe dilatât d'elle-meſme par les douleurs, l'aſſurant au reſte qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle ſeroit bien-toſt délivrée de cét accident, dautant que ſon enfant venoit bien. Elle la fit ainſi vainement eſperer durant trois ou quatre heures, juſques à ce que le flux de ſang continuant toûjours fortement les douleurs commencerent à ceſſer, & que la pauvre femme fût tombée par pluſieurs fois en foibleſſe; aprés quoy cette Sage-femme demanda un Chirurgien pour la ſecourir en cette occaſion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir; mais mal-heureuſement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut querir celuy qu'on croyoit eſtre le plus habile homme de tous les Chirurgiens, qui pratiquent à Paris les accouchemens, lequel fut auſſi-toſt conduit au logis de ma ſœur, où il arriva environ ſur les quatre heures aprés midy; mais l'ayant veuë en cét état, il ſe contenta ſeulement de dire, que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de luy faire recevoir tous ſes Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas abſolument l'accoucher, à quoy concluoit pareillement la Sage-femme, qui croyoit, que le ſentiment d'un homme ſi authentiquement eſtimé d'un chacun étoit indubitable. Lorſqu'il eut fait un tel prognoſtic, il s'en retourna auſſi-toſt chez luy, ſans vouloir reſter là davantage, & laiſſa en ce déplorable état, & ſans aucun ſecours cette jeune femme, à qui il eût indubitablement ſauvé la vie, & à ſon enfant, s'il l'eût accouchée en ce temps, ce qui eſtoit aſſez facile, comme on le peut aiſément concevoir par la ſuite de cette hiſtoire. Aprés l'avis d'un homme de ſi grande reputation, joint à celuy de cette Sage-femme, tout le monde qui étoit là preſent, crut que puiſque Monſieur un tel * n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un ſi grand mal, que d'eſperer en Dieu ſeul qui peut tout. On tâcha pour lors, de conſoler le mieux qu'il fut poſſible ma pauvre ſœur, laquelle aſpiroit avec grande paſſion de me voir, pour ſçavoir ſi je luy prononcerois le meſme arreſt, & ſi ſon mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit ſans aucun remede (car ſon ſang couloit continuellement en grande abondance): Enfin, je revins chez moy, où on m'étoit venu chercher pour me dire cette mauvaiſe nouvelle; il y avoit fort long-temps, & où par mal-heur je ne m'étois pas rencon-

tré, comme j'ay dit, ce que sçachant, je courus incontinent chez elle, où étant arrivé, je vis un si pitoyable spectacle, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cét abord, de plusieurs & differens mouvemens; aprés quoy ayant un peu repris mes sens, j'approchay du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens, où étant, elle me conjura par plusieurs fois de luy donner le secours, qu'elle me dit n'esperer plus que de moy. Aprés que j'eus appris de la Sage-femme tout ce qui s'étoit passé, & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit veuë, il y avoit plus de deux heures (car pour lors il en étoit bien fix) j'apperceus que le sang couloit abondamment & sans discontinuation, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes, & d'autres linges qui en étoient tout trempez, lequel sang restant en son corps, si elle eût esté accouchée en ce temps, luy auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il luy prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus, ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit esté, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures devant, comme il étoit possible & facile, dautant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit en suite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler; & voulant connoître s'il étoit vray qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant par bas, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sage-femme, pour sçavoir si cét orifice étoit ainsi disposé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion; elle me dit qu'ouy, & qu'il avoit toûjours esté en ce mesme état, depuis qu'il étoit sorty. Aussi-tost qu'elle m'eût fait cette declaration, je connus fort bien son ignorance, & où étoit l'encloüeure du Chirurgien, touchant quoy, je luy dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient esté tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire, pour lequel sujet il luy étoit assurément facile de l'accoucher en

ce

ce temps s'il eût voulu, auſſi bien qu'il étoit encore pour lors, ce que j'euſſe à la verité fait en ce moment, s'il m'eût eſté poſſible d'avoir aſſez de force ſur mon eſprit, qui vacilla long-temps, ſur la reſolution que je fus contraint d'en prendre, aprés avoir perdu l'eſperance de toute autre aſſiſtance. Ce qui m'en empêchoit, ne fut pas tant le prognoſtic qu'avoit fait ce Chirurgien ſi fameux, qui avoit perſuadé à tous les aſſiſtans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'eſt paroître temeraire que de reſiſter au dire de ceux qu'on eſtime pour des Oracles) comme auſſi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la perſonne, qui étoit ma ſœur, que j'aimois tres-tendrement, qui agita mon eſprit de ſi differentes paſſions, dont il fut préoccupé en la voyant preſte d'expirer devant moy, pour la prodigieuſe perte de ce ſang qui étoit ſorty de la meſme ſource que le mien, qu'il ne me fut pas poſſible de m'y reſoudre ſur l'heure; c'eſt ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-temps, pour le prier de vouloir revenir au logis, afin que luy témoignant moy-meſme la facilité que je trouvois à l'operation, & que luy faiſant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'eſperance en ces occaſions, ſi on ne l'entreprend au plûtoſt, je pûſſe le reſoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainſi la mere au deſeſpoir de la vie, comme il avoit fait, & de laiſſer perir ſon enfant avec elle, auquel il eût pû procurer le Baptême, s'il eût fait ce que l'art requiert, qui eſt que ne les pouvant ſauver tous deux, on tâche à tout le moins de ſauver l'enfant, s'il eſt poſſible, ſans préjudicier à la mere: mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & ſollicitation qu'on luy en pût faire, s'excuſant toûjours ſur ce qu'il n'étoit pas poſſible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyay encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fuſt venu aſſez à temps) j'aurois conclu à la neceſſité de l'operation, comme auſſi l'aurois-je fait demeurer d'accord de ſa poſſibilité: mais le mal-heur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy. Pendant toutes ces allées & venuës, il ſe paſſa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le ſang couloit toûjours ſans diſcontinuation, comme auſſi les foibleſſes s'augmentoient de plus en plus: ce fut pour lors que me voyant hors d'eſperance d'avoir les perſonnes que j'avois

envoyé querir, je pris reſolution de l'accoucher ſur l'heure, n'ayant pas eſté en mon pouvoir de m'y reſoudre que dans cette extremité, pour les raiſons que j'ay dites, ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere; car ſi j'euſſe eû aſſez de force ſur mon eſprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivay, il y avoit encore en ce temps grande eſperance de la ſauver, auſſi bien que je fis ſon enfant, aprés m'y eſtre comporté de cette maniere; qui eſt qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel étoit aſſez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduiſis un peu enſuite un troiſiéme, & petit à petit l'extremité de tous les cinq de la main droite, avec leſquels je dilatay cét orifice ſuffiſamment pour luy donner entier paſſage; ce qui ſe fait fort facilement en ſemblables occaſions, à cauſe que comme il a eſté dit, l'abondance du ſang humecte & relâche extrémement toute la Matrice, dans laquelle ayant ainſi fait entrer doucement ma main, je reconnus que l'enfant preſentoit la teſte, & que ſes eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extremité des ongles. Ce qu'étant fait, je retournay auſſi-toſt l'enfant pour luy prendre les pieds, par leſquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enſeigneray au ſuſdit Chapitre quatorziéme du ſecond Livre; ce que je fis en moins de temps qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un juſques à cent; & je proteſte en ma conſcience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui eſt de ceux qui ſont contre-nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de violence pour la mere, qui pendant l'operation ne ſe plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoiſſance de ce que je luy faiſois, laquelle ſe ſentit meſme tout-à-fait ſoulagée auſſi-toſt que je l'eus ainſi accouchée & delivrée; aprés quoy la perte de ſang commença de ceſſer. Pour ce qui eſt de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'inſtant baptiſé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La malade & toutes les perſonnes qui ſe trouverent-là preſentes (dont le nombre étoit aſſez grand) connurent tres-manifeſtement pour lors, que le Chirurgien & la Sage-femme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient pas eû aucune raiſon de l'aſſurer.

L'operation fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçut, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure aprés avoir esté ainsi accouchée, par une foiblesse telle que celles qui luy venoient souvent devant qu'elle l'eût esté. Ce flux de sang cessa bien à la verité, mais il ne luy en étoit pas resté assez pour pouvoir resister à ces syncopes si frequentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray-semblablement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit veuë premierement l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, le pouvant sans doute aussi facilement que je le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagerer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient peut-estre esté suffisantes pour la faire échaper, dautant que c'étoit une jeune femme de tres-bonne constitution, qui n'avoit aucune incommodité ny maladie, lorsqu'elle fut surprise de ce fatal accident qui luy arriva, comme j'ay dit, sur les onze heures du matin, elle fut accouchée à sept du soir, & parcequ'elle avoit perdu tout son sang avant l'operation, elle luy fut infructueuse, & mourut une heure aprés, en parlant toûjours avec fort bon jugement, jusques au moment qu'elle expira, qui fut sur les huit heures du mesme jour.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de disgression, quel pouvoit estre le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de necessité qu'on demeure d'accord avec moy, que ce fut pour une ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut ou ne pût pas accoucher cette femme, lorsqu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique: de soûtenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas persuader, dautant qu'il a trop grande reputation pour cela, quoique plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-estre d'accord avec moy, qu'il est du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit præsentia famam.* Que ce fut par malice, qui est celuy qui se voudroit imaginer, qu'il se pût trouver un homme de si detestable volonté? Mais si ce ne fut ny par ignorance ny par malice, il est tres-facile à reconnoître que ce

fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui ſont en grande reputation ont coûtume d'uſer de cette fauſſe prudence, faiſant toûjours leur poſſible pour éviter les dangereuſes cures, de peur que ceux qui ne ſe connoiſſent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy qu'ils les ayent bien & deuëment traitez. Ce fut là juſtement noſtre mal-heur; car ce Chirurgien qui a grand renom parmy beaucoup de femmes de qualité qu'il accouche, fuit tant qu'il peut les accouchemens perilleux & ſujets à mauvaiſe ſuite, comme étoit celuy-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il ſe rencontra dans la chambre de ma ſœur une Dame de conſideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le meſme logis, laquelle il accouchoit ordinairement, ce qui fut cauſe que préjugeant que l'iſſuë de l'operation ſeroit tres-douteuſe, il aima mieux ſe conſerver l'eſtime de ſon ancienne pratique, qui ne ſe connoiſſoit pas à la choſe, pour pouvoir juger de ſon procedé, que de faire chrêtiennement ſon devoir en cette occaſion, auquel neantmoins on doit toûjours avoir plus d'égard qu'à tous ces intereſts de vaine reputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conſcience. Ceux qui uſent de cette politique, ſont ſouvent cauſe de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner ſoulagement, & de celle de leurs enfans, qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la felicité eternelle, dont ils ſeront un jour reſponſables devant Dieu.

J'ay bien voulu faire recit de toutes les circonſtances de cette tragedie, afin qu'on connoiſſe plus facilement la neceſſité de faire promptement l'operation en pareille occaſion. Je me ſuis trouvé depuis ce temps-là en plus de cent autres de ſemblable nature, auſquelles avec l'aide de Dieu, j'ay garenty la pluſpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans, dequoy j'ay eû plus de ſatisfaction en moy-meſme, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde, que me pourroit procurer une ſi pernicieuſe politique, dont ne ſe ſerviront jamais tous Chirurgiens & Sages-femmes qui auront leur conſcience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit beſoin, la plus grande

partie de toutes ces femmes qui ſont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité ; mais je me contenteray de citer deux propres ſœurs, qui ſont toutes deux femmes de Marchands de vins, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la Montagne de ſainte Geneviéve, à l'enſeigne du Tambour, à laquelle j'ay ſauvé la vie par quatre fois de la ſorte, en differentes groſſeſſes, étant preſte d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de ſang ; & l'autre s'appelle Madame *Gourdin*, qui demeure au Faux-bourg S. Jacques, à laquelle j'ay auſſi donné le meſme ſecours par deux autres fois en pareil beſoin. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'*Oſſune*, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, eût eſté aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces operations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang en quatre heures de temps, ainſi qu'il luy arriva le 20. Octobre 1672. mais ſi je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à ſa mort, eſt que, comme *Celſe* dit tres-bien au commencement de ſon premier Livre. *Nemo in ſplendidâ perſonâ periclitari conjecturâ ſuâ vult ; ne occidiſſe, niſi ſervaverit, videatur.* Aucun n'oſe pas hazarder d'éprouver un remede ſur une perſonne de grande conſideration, quand il n'eſt pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne iſſuë, de peur que ſi la malade venoit à mourir en ſuite, on ne crût que ce ſeroit le remede qui l'auroit tué. C'eſt ce qui fait que les perſonnes de grande qualité meurent aſſez ſouvent plûtoſt que les autres, parcequ'on n'oſe pas leur donner les ſecours neceſſaires, comme on fait ſans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raiſon pour laquelle *Hali Rodoham* n'oſa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de luy oſter une hemorroïde groſſe & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui étoit à ce que je croy le *clitoris*) & qui empeſchoit que ſon mary ne pût uſer du coït avec elle ? Car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipſa habebat principatum in mundo, & cenſum multum, & vir ejus eſt unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text.* 177. Je ne trouvay pas à propos de le faire, à cauſe que c'étoit une grande Princeſſe qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roy. Mais encore qu'il ſoit abſolument neceſſaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de ſang, pour tâcher de

leur ſauver la vie & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper; car ſi on attend trop tard à les ſecourir, pluſieurs ne laiſſent pas de mourir peu de temps aprés l'operation, comme fit ma ſœur; & ſi la perte de ſang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre ſubſtance de la Matrice, cauſée par ſa grande diſtenſion, ou par quelque bleſſure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne ſe peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme aprés ſa mort) pour lors la maladie eſt incurable, & toutes ces ſortes de femmes ne laiſſent pas de mourir, ſoit qu'elles accouchent d'elles-meſmes par la ſeule operation de nature, ou qu'elles ſoient promptement ſecouruës par le Chirurgien. Neantmoins il ne faut pas pour cela en toutes autres occaſions, & meſme dans les plus deſeſperées, negliger cét unique remede, quoy qu'il ne ſoit pas toûjours certain. C'eſt le precepte que *Celſe* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cauſe quelquefois la mort au malade dans le temps meſme de l'operation auſſi-bien que l'accouchement. Voicy ſes paroles: *Nihil intereſt an ſatis tutum præſidium ſit, quod unicum eſt.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quam nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade.

Or comme dans ces grandes pertes de ſang, il arrive toûjours de grandes foibleſſes, on fera ſon poſſible pour conſerver ce qui reſte de force à la malade, & les luy augmenter, ſi faire ſe peut, afin qu'elle en ait aſſez pour endurer l'operation, & en réchaper en ſuite: pour lequel ſujet, en atttendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre. On luy donnera de temps en temps quelque bon conſommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin; on luy fera auſſi flairer du vinaigre roſat, luy mettant encore ſur la region du cœur, une rôtie chaude trempée en vin avec canelle; ce qui ſe fera plûtoſt par telles choſes que par des alimens ſolides; car comme dit *Hipocrate*, en l'Aphoriſme 11. du 2. Liv. *Facilius eſt potu refici, quàm cibo.* On ſe refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger, dautant que les alimens liquides ſont bien plus promptement diſtribuez que les ſolides: & afin d'empeſcher que le ſang ne coule en ſi grande abondance, on la ſaignera du bras, pour le détourner, ſi les for-

ces le permettent, obſervant durant la ſaignée de fermer l'ouverture de la veine par intervale, afin que la diverſion s'en faſſe, ſans beaucoup diminuër les forces de la malade.

Il eſt bon auſſi de luy mettre tout le long des reins des ſerviettes trempées en oxicrat fait avec l'eau de plantin, & de la faire coucher tout à plat ſur une ſimple paillaſſe, ſans aucun lit de plume, ny matelas ſous elle, comme encore de luy faire prendre par la bouche du jus de pourpier, afin que la chaleur des reins & du ſang en ſoit temperée. *Galien* au 5. Ch. du 5. Liv. *de la Meth.* dit avoir arreſté avec l'injection de la ſeule eau de plantin le flux de ſang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire ceſſer par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de ſang vient par le détachement de l'arriere-faix d'avec la Matrice, ainſi que celuy de ma ſœur étoit cauſé, toutes ces choſes ſervent de peu, & le plus expedient eſt d'accoucher la femme, le plûtoſt que faire ſe pourra, quand meſme elle ne ſeroit groſſe que de trois mois, ou encore de moins, dautant qu'il faudroit auſſi-bien que tout vint: & il eſt neceſſaire pour lors de tirer tout ce qui eſt contenu dans la Matrice, ſoit faux germe, mole, ou enfant, ſans y rien laiſſer, laquelle aprés avoir eſté entierement vuidée, venant à s'affaiſſer & ſe contracter, fera ceſſer pour les raiſons que j'ay alleguées cy-devant, la perte de ſang, & tous les accidens qui en étoient cauſez, en ſuite dequoy la femme en pourra facilement réchaper, s'il luy reſte encore aprés l'operation des forces ſuffiſantes; ce qui arrivera ſi on n'attend point trop tard à la ſecourir.

CHAPITRE XXII.

De la peſanteur, & de la deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe.

BEaucoup de femmes groſſes reſſentent au bas du ventre une peſanteur extraordinaire, qui leur arrive à cauſe que la Matrice par le poids de ce qui eſt contenu en ſa capacité, s'affaiſſe & deſcend ſur ſon col, & quelquefois ſi bas qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur eſt pareillement pas poſſible d'uſer du

coït, sinon avec grande incommoditê, dautant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontrer à son entrée, luy cause de la douleur.

Nous appellons descente de Matrice, quand elle tombe seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse; car en ce cas, ce seroit une chûte, ou précipitation, qui est une maladie bien plus incommode & dangereuse, laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses, à cause que l'étenduë de la Matrice empesche qu'elle ne puisse ainsi se précipiter entierement; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte neantmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La précipitation se connoît à la veuë, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*; car on y rencontre aussi-tost la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lors que la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation des ligamens de la Matrice, & particulierement de celle des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque costé vers les lombes, pour empescher qu'elle ne tombe en bas, laquelle relaxation vient ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coûtume, ou de quelques chûtes, qui luy donnant de grandes secousses produisent le mesme effet, & d'autant plus facilement que le fardeau est pesant, comme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui aura precedé la presente grossesse; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humiditez, lesquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainsi; à quoy sont tres-sujettes les femmes pituiteuses, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle luy cause encore par sa pesanteur, principalement vers les derniers mois de la grossesse, une stupeur aux hanches, & des engourdissemens aux cuisses, comme aussi des difficultez d'uriner,

d'uriner, & de décharger ſon ventre des gros excrémens, dautant que venant ainſi à s'affaiſſer, elle comprime la veſſie & le *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée. La femme pourra bien plus facilement guerir de la deſcente de Matrice quand elle ſera accouchée, que pendant ſa groſſeſſe, dautant qu'ayant eſté vuidée de ſon fardeau, ſes ligamens ſeront bien plus aiſément fortifiez. Joint qu'en ce temps on peut encore mieux ſe ſervir de peſſaires pour la tenir en état, ce qui n'eſt pas ſi facile pendant la groſſeſſe, à cauſe que pour lors ils ſont ſouvent repouſſez au dehors par la peſanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme groſſe ne tombe pas ordinairement, en telle ſorte qu'elle paroiſſe à la veuë au dehors, à cauſe que ſon étenduë & ſa groſſeur l'en empêchent, cela ſe doit entendre durant les derniers mois de la groſſeſſe; car j'ay vû pluſieurs femmes à qui elle ne laiſſoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois, & deux entre autres, qui meſmes étoient groſſes de cinq mois entiers, auſquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne ſortoit de la partie honteuſe de la groſſeur du poing; ce qui leur cauſoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en pluſieurs autres precedentes groſſeſſes pour le meſme accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la diſpoſition qu'elles y avoient, ſi je ne leur euſſe donné un peſſaire, par le moyen duquel leur Matrice fut reduite & bien retenuë juſques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'oſter que quand elles ſeroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que ſoit cauſée la deſcente de Matrice à la femme groſſe, le meilleur remede dont elle ſe puiſſe ſervir, eſt de ſe tenir au lit couchée, parceque ſa peſanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ſes ligamens quand elle ſeroit debout; & ſi elle n'a pas le moyen ny la commodité de garder ainſi le repos, elle portera un peſſaire pour aider, autant que faire ſe peut en ce temps, à tenir la Matrice en état; & ſi ſon ventre eſt aſſez élevé pour le pouvoir faire, comme il eſt vers les derniers mois, elle le ſupportera avec une bande fort large bien adaptée à ce ſujet, afin que par ce moyen le fardeau étant un peu ſoulagé, ces ligamens ne ſoient pas tant tiraillez & alongez;

& ſi elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher ſon eau, elle relevera elle-meſme ſon ventre par devant avec ſes deux mains, pour le pouvoir faire plus aiſément, empêchant de cette façon que le col de la veſſie ne ſoit tant comprimé: mais ſi ce ſont des humiditez qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle uſera d'un regime de vivre propre pour les deſſeicher, & ſon manger ſera plûtoſt de viandes rôties que boüillies; elle s'abſtiendra auſſi en ce cas du coït, dautant que dans ſon action la verge de l'homme venant à frapper ſouvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui eſt fort bas pour lors, il y auroit danger que par cét attouchement douloureux, il ne vint à s'ouvrir avant le terme neceſſaire. La femme ne doit auſſi eſtre ſerrée dans ſes habits; car cela pouſſe encore, & fait deſcendre la Matrice, & ſur tout lorſqu'elle ſera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui pouſſent encore fortement la Matrice en bas, & par la ſortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne ſe faſſe de la deſcente une precipitation, ce qui arriveroit facilement, comme il s'eſt vû bien des fois, ſi on n'obſervoit pas la methode que j'enſeigneray au Chapitre ſeiziéme du ſecond Livre, en parlant de cét accouchement.

CHAPITRE XXIII.

De l'hydropiſie de Matrice.

NOus voyons certaines femmes pituiteuſes, qui s'imaginant eſtre effectivement groſſes d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'étoient amaſſées dans leur Matrice; c'eſt ce que nous appellons hydropiſie uterine. Il eſt arrivé pluſieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes, auſſi-bien que les femmes malades, leſquelles ayant long-temps eſperé & fait eſperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au Chapitre troiſiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fauſſe groſſeſſe pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient eſté enfermées durant tout ce temps dans ſa

Matrice. *Guillemeau* dans le premier Chapitre de ſon premier Livre de l'accouchement, fait mention d'une hiſtoire de la ſorte, qui arriva en la perſonne d'une nommée Madame *Dupeſcher*, laquelle en vuida un plein ſeau, croyant certainement eſtre groſſe d'enfant : & *Fernel* au Chap. 15. du 6. Livre *de ſa Pathologie*, nous recite une choſe encore bien plus admirable touchant ces hydropiſies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui au temps de ſes purgations, jettoit par le col de ſa Matrice une ſi grande quantité d'eau citrine tres-chaude, qu'elle en rempliſſoit ſix ou ſept baſſins, & en vuidoit tant, que ſon ventre devenoit tout plat, aprés quoy ſes menſtruës venoient auſſi-tôt à couler ſelon l'ordre de nature, & que les mois ſuivans il s'en amaſſoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit enſuite de la meſme façon, & que cette femme (ce qui eſt de plus notable) ayant eſté guerie de cette indiſpoſition, devint groſſe, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux ſont engendrées en la Matrice, ou bien elles y ſont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropiſie du ventre elles viennent à paſſer par tranſudation à travers la ſubſtance poreuſe des membranes de la Matrice. Elles ſont engendrées dans la Matrice, quand elle eſt trop refroidie ou debilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura precedé, ou parceque les immondices, comme fleurs blanches, ou autres ſuperfluitez dont elle avoit coûtume de ſe décharger, ont eſté long-temps ſupprimées, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. Chap. du Liv. *de præcognit.* laquelle eût une hydropiſie de matrice de cette nature. *Hipocrate Liv. de aër. aq. loc.* dit que la boiſſon des mauvaiſes eaux, telles que ſont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la generation de ces ſortes d'hydropiſies. Quand les eaux qui ſont contenuës en la capacité de la Matrice luy ont eſté envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne ſont jamais envelopées de membranes particulieres, & ne ſont ſeulement retenuës que par la clôture de ſon orifice interne exactement fermé, leſquelles s'écoulent auſſi-toſt qu'il vient à s'entr'ouvrir; mais quand elles ſont engendrées dans la Matrice (ce qui ſe fait principalement aprés le coït, ſi les ſemences ſont trop froides & aqueuſes, ou corrompuës) alors elles ſont quelquesfois contenuës en des membranes, auquel cas la femme

ne s'en décharge pas ſi-toſt, & les porte preſque auſſi long-temps que ſi c'étoit un enfant, & meſme quelquefois davantage. C'eſt cette hydropiſie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement eſtre veritablement groſſe : mais l'indiſpoſition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la groſſeſſe, elle perd l'eſperance qu'elle avoit eüe ; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois juſques à un tel excez, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur Matrice. *Vezale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de ſoixante meſures d'eau, dont chacune peſoit trois livres. *Schenckius* au 4. Liv. *de ſes Obſervat.* fait mention de pluſieurs hiſtoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée ſi exceſſivement pleine d'eau, & d'une grandeur ſi prodigieuſement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle auſſi au meſme endroit de certaines hydropiſies de matrice cauſées par quantité de petites veſſies pleines d'eau, contenuës toutes ſeparément l'une de l'autre en ſa capacité.

On pourra facilement éviter d'eſtre trompé, en prenant l'hydropiſie de Matrice pour la groſſeſſe d'enfant, ſi on fait bien reflexion ſur tous les ſignes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable groſſeſſe, leſquels ne ſe rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & ſuppreſſion de ſes mois en ce temps, auſſi bien qu'en la groſſeſſe, mais il y aura beaucoup de choſes qui nous en feront connoître la difference ; car en l'hydropiſie, elle aura les mammelles flaſques, mollaſſes & abbatuës, elle n'y aura point de lait, elle ne ſentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais ſeulement un flotement d'eau agitée, elle aura une plus grande douleur & peſanteur au ventre, qui ſera auſſi tendu plus également en rondeur, & non pas ſi en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant ; & elle aura auſſi pour l'ordinaire une bien plus mauvaiſe couleur de la face, que ſi c'étoit une bonne groſſeſſe. Les femmes ſteriles ſont plus ſujettes à cette maladie que celles qui ont eû des enfans, & elles ont preſque toûjours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus greſle que les autres. Or comme cette hydropiſie

peut venir ſeule ; auſſi ſurvient-elle quelquefois à la femme qui eſt veritablement groſſe, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice ; car quoy qu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'eſt pas proprement une hydropiſie de Matrice, dautant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu deſquelles le *fœtus* eſt contenu : neantmoins elles y ſont quelquefois en telle abondance, & enflent ſi prodigieuſement le ventre de la femme, qu'on la croiroit groſſe de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le ſoit que d'un ſeulement, lequel en eſt extrémement affoibly, dautant que la plus grande portion de ſa nourriture ſe reſout en ces eaux, qui éteignent preſque & ſuffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. On a vû quelquefois des femmes qui en ont jetté des trois & quatre pintes, plus de deux mois avant que d'accoucher ; quand cela arrive ainſi, elles ſont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant ; car autrement il faudroit de neceſſité qu'il ſortît peu de temps aprés ces vuidanges, ſi les eaux qui doivent eſtre naturellement contenuës dans ſes membranes venoient à s'écouler ; ce qui ne peut arriver devant qu'elles ſoient percées. Il y a environ quatre ans que j'accouchay la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en ſon ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropiſie. Ce qui me le confirma eſt, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de ſon enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de ſauver la vie à cette femme, qu'elle couroit riſque de perdre, par une grande perte de ſang qu'elle avoit, ſi je ne l'euſſe ſecouruë de la ſorte. Mais j'ay vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropiſies de Matrice avec enfant, en la femme de Monſieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant groſſe de trois mois & demy ſeulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demy-ſeptier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobſtant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce meſme enfant vivant, qui eſt un garçon tres-fort & robuſte, dont les membranes des eaux étoient auſſi tres-ſaines & entieres. Il faut

obſerver que l'hydropiſie de Matrice ſuccede bien quelquefois à la generation de l'enfant, & qu'au contraire la generation de l'enfant ne ſe peut jamais faire en la Matrice hydropique; parcequ'il faudroit qu'elle s'ouvrit pour recevoir la ſemence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient auſſitôt, ou corromproient entierement la ſemence quand elle y ſeroit reçuë.

Le meilleur remede pour ces ſortes d'hydropiſies, s'il y a groſſeſſe d'enfant, eſt d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, obſervant cependant un regime de vivre deſſicatif; mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demy bain eſt tres-propre à la faire ouvrir, comme ſont pareillement tous les remedes qui provoquent les menſtruës: on pourra auſſi ſaigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cauſe de la generation de telles ſuperfluitez. Mais ſi les remedes ordinaires ne produiſent pas l'effet qu'on en eſperoit, il n'y a rien meilleur que de faire uſer à la femme des eaux minerales, comme ſont celles de Bourbon, dont les bains ſont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe.

LA Matrice eſt quelquefois ſi pleine d'humiditez, qu'elle en regorge juſques ſur les parties exterieures, & principalement ſur celles qui luy ſont voiſines, comme ſur les lévres de la partie honteuſe, qui ſouvent en ſont tellement gonflées, qu'elles en deviennent toutes bourſoufflées, & elles en ſont quelquefois ſi groſſes & ſi tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce ſujet, approcher leurs cuiſſes l'une de l'autre, ce qui les empêche de pouvoir marcher, ſi ce n'eſt avec peine & tres-grande incommodité. Cette enflure eſt pour lors lucide, & preſque tranſparante, ainſi que ſeroit une hydrocelle, à cauſe de la quantité d'eau claire dont elle eſt pleine: & comme elle pourroit eſtre bien douloureuſe, & incommode à la femme pendant ſon accouchement, dautant que par ce gonflement, les paſſages en ſont rendus plus étroits, il ſera beſoin d'y remedier auparavant; ce qu'on fera pour le plus ſeur par l'operation de

la main, en faisant plusieurs scarifications avec la lancette, tout le long de ces lévres, par le moyen desquelles les humiditez sortiront & distileront peu-à-peu, aprés quoy on mettra dessus un peu d'onguent rosat & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la récidive, en fortifiant ces parties, faisant toûjours cependant observer à la femme un regime de vivre convenable à l'hydropisie. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin d'éviter la douleur de la lancette; mais elles n'y sont pas si propres, dautant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent qu'elles en sont détachées, ce qui n'arrive pas si-tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut, lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez dessus, autant de temps qu'on le juge necessaire.

Lors que ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fiévre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remedie de la façon que je viens de dire; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, tres-peu de jours aprés estre accouchée: Car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la Matrice, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du 5. Liv. où il dit; *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'erysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ay quelquefois vû des femmes grosses, & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause qu'elle ne procedoit pas du dedans de la Matrice, comme les autres dont je viens de parler. Ces sortes de tumeurs font quelquefois apprehender à la femme que ce ne soit quelque hergne: mais il est facile de les distinguer; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'eine de la femme, comme les hergnes ont toûjours. Messieurs *Morel*, & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir le

1. Février 1671. dans la baſſe court du Palais d'Orleans, une Dame Loraine, âgée de plus de ſoixante ans, qui avoit depuis plus de vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la groſſeur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion tres-conſiderable, qui eſtoit entierement diſpoſée à ſuppurer, pour raiſon dequoy nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere iſſuë à la matiere, ce qui fut fait deux jours enſuite par ledit ſieur *Morel*, qui en tira quantité de pus ſemblable à la lie de vin, aprés quoy elle fut parfaitement bien guerie de cette indiſpoſition, qu'elle avoit gardée ſi long-temps avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais oſé s'en faire traiter auparavant, dans le ſoupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes groſſes.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere, eſt tachée du peché de nôtre premier Pere, auſſi-tôt qu'elle luy eſt infuſe; mais l'experience journaliere nous montre que ſon petit corps, porte auſſi dés ce temps, la peine des fautes dont il n'eſt pas coupable, quand ſa mere eſt affligée de la maladie venerienne : car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en ſont infectez, naître pleins de puſtules, & de vilains ulceres, & aſſez ſouvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de temps aprés eſtre nez, auſquels il vaudroit bien mieux n'avoir jamais eſté engendrez, que de perir ainſi miſerablement. Cette verité eſt aſſez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute : nous avons vû depuis quelques années en ça, des perſonnes tres-conſiderables, qui nous en ont donné de ſuffiſantes preuves par leur propre exemple.

Il n'eſt pas bien difficile de concevoir comment la femme groſſe qui a la verole, la communique à l'enfant qui eſt en ſon ventre; dautant que cette contagieuſe maladie, corrompant toute la maſſe du ſang de la mere, il eſt impoſſible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en ſoit infecté, en convertiſſant ce vilain ſang en ſa propre ſubſtance, lequel par

ſon

son acrimonie, à cause de la tendresse de son corps, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres sont ainsi gâtées, apportent ordinairement en naissant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. Liv. *de l'usage des parties*, que la nature est si admirable qu'elle corrige les deffauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, aussi bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon sens, quand ils usent de coït en cet état, ne laissent pas d'engendrer des enfans qui ont un tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune autre infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il est tres-constant qu'elle ne peut jamais d'elle-mesme seule surmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la masse du sang de la mere qui est affligée de cette contagieuse maladie, la communique en mesme temps à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'est que d'une mesme espece dans son essence, & qui est seulement distinguée par degrez, selon le plus ou le moins, se communiquant donc par le moyen du sang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impression au corps de l'enfant, que son degré est plus fort, ou plus foible : & si la femme grosse a des ulceres fort proches de sa Matrice, comme dans son col, & aux parties voisines, le venin luy sera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ay pas dessein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme aussi d'en écrire particulierement la curation; mais je prétens seulement faire connoître, si les femmes en peuvent parfois estre traitées pendant qu'elles sont grosses, ou si pour ce faire, on doit toûjours differer jusques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger il faut faire quelque distinction; car quand la femme est sur les derniers mois de sa grossesse, on doit attendre qu'elle soit accouchée pour l'en traiter aprés, & son enfant, s'il en est pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme seroit dans les remedes, elle y coureroit risque de sa vie, outre que si l'enfant venoit mort en ce temps, on auroit opinion qu'il auroit esté tué par leur violence, & on en accuseroit la temerité du Chirurgien. Lors que la verole n'est encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cause pas de grands accidens, on doit pareillement remettre la cure éradicative aprés l'accouchement, & se contenter

seulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation reïterée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente : mais si la femme, qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse, a la verole au dernier degré, accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pût attendre jusques aprés son accouchement pour en estre pensée, dautant qu'étant encore bien éloignée de son temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât : en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, si elle a des forces suffisantes, on la pourra traiter ; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne luy arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait. On la traitera donc pour lors, sans laisser augmenter davantage les accidens, qui par succession se rendroient encore beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour son enfant, observant de luy donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation, & de circonspection, faisant en sorte que l'évacuation qu'on luy procurera par le flux de bouche, soit plûtost petite à la fois, en durant plus long-temps, que d'estre grande & subite, & sur tout que ce soit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties superieures seulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter, en faisant ouvrir la Matrice ; outre qu'ils feroient aussi bien plûtost perir son fruit s'il avoit vie. Il ne faut pas pareillement donner pour le mesme sujet, aucune drogue à prendre par la bouche, dans la composition de laquelle entre le mercure, pour raison dequoy on doit préferer les frictions des parties superieures comme nous disons, tâchant toûjours de se rendre maître de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empêcher qu'elle ne se fasse par le flux de ventre ; car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter que par le flux de bouche, à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion, & seroit extrémement agitée ; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte ; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter : mais au lieu du bain, on

luy fera uſer de ptiſane propre, & d'autres remedes qui pourront ſuppléer à ſon defaut, pour la preparer à un doux flux de bouche.

Je ſçay bien que pluſieurs perſonnes auront de la peine à ſe perſuader, non ſeulement qu'il ſoit poſſible de guerir une femme de la verole pendant qu'elle eſt groſſe, mais auſſi qu'elle & ſon enfant en puiſſent ſupporter les remedes, ſans les expoſer l'un & l'autre au danger preſque inévitable de la mort; neantmoins les experiences que j'en ay vuës font que je ne ſuis pas de leur ſentiment, leſquelles je veux bien rapporter pour ſervir d'exemple en pareil cas. En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme ou fille, en maniere de Courtiſanne, âgée au plus de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de ſon deuxiéme enfant, laquelle ayant eû la maladie venerienne dés avant ſa premiere groſſeſſe, en avoit accouché avant terme d'un enfant mort & tout pourry de verole; mais quand elle fut groſſe pour cette deuxiéme fois, voyant que les accidens de ſa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer que cette ſeconde groſſeſſe luy pût mieux reüſſir que la premiere; parcequ'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres tres-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne ſe convertiſſent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, dautant qu'elle n'étoit encore groſſe que de trois mois, elle prit reſolution pour lors de ſe faire traiter tout-à-fait, & de riſquer ſa vie en cét état pour tâcher de porter ſon enfant à bien, n'eſperant pas le pouvoir faire par autre moyen, ny de pouvoir auſſi elle-meſme reſiſter à ſon mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle fut communiquer ſa maladie & ſon deſſein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit groſſe, leſquels ne voulurent jamais la traiter pour ce ſujet, nonobſtant qu'elle y fût bien reſoluë, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux luy diſant que ſa conſcience y ſeroit engagée, s'il le faiſoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il ſeroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, juſques à ce qu'elle fût accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontiers: mais comme elle vit qu'elle n'en trouve-

roit peut-eſtre pas un qui le voulût faire, ſi elle ne celoit ſa groſſeſſe, qui pour n'eſtre que de trois mois, ne paroiſſoit preſque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à qui elle ne ſe declara point en aucune façon eſtre groſſe, lequel la traita en la maniere ordinaire, & outre les autres remedes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il luy donna par cinq ou ſix frictions reïterées un flux de bouche, qu'elle eût tres-copieux pendant cinq ſemaines entieres, au moyen dequoy elle fut parfaitement guerie, ſans qu'il luy reſtât enſuite aucun accident de ſa maladie. Lorſqu'elle fut ſur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne iſſuë, elle dit à ſon Chirurgien qu'elle étoit groſſe de quatre mois & demy (car elle l'étoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy, où elle demeura ſix ſemaines entieres ſans qu'il s'en apperçût) ce qu'il ne pouvoit preſque croire dans l'abord qu'elle luy declara; mais ayant fait reflexion ſur ſon ventre qui avoit toûjours groſſi au lieu de diminuër, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut auſſi-toſt la verité. Elle luy témoigna, que le ſujet pourquoy elle luy avoit celé ſa groſſeſſe, étoit le refus que quatre autres Chirurgiens auſquels elle avoit dit la choſe, luy avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainſi ſortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reſte du temps de ſa groſſeſſe, ſinon qu'elle fut un peu accueillie de neceſſité, dautant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à ſon Chirurgien pour la penſer; ce qui fut cauſe qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ſes couches, où pour lors je l'accouchay d'un enfant à terme, auſſi gros & gras, & auſſi ſain, que ſi ſa mere n'eût jamais eû en tout ſon corps aucune tache de cette maladie; & ce qui eſt bien remarquable, l'arriere-faix qui eſt une partie qui reçoit facilement l'impreſſion de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit auſſi net & auſſi beau & vermeil qu'on ſe puiſſe imaginer.

Cét exemple qui eſt tres-veritable, nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la verole la femme groſſe; ce qui ſe fera d'autant plus ſurement que celle-cy ne le fut pas, ſi on obſerve les précautions que j'ay notées cy-deſſus: car c'eſt ſans contredit, que ſi cette femme n'en eût eſté penſée, elle eût accouché cette ſeconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit

fait la premiere. Recitant un jour cette hiſtoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit avoir auſſi vû la choſe reüſſir à deux differentes perſonnes, qui en avoient eſté fort bien gueries, dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, ſans avoir en tout leur corps aucune impreſſion de ce venin; & je ſuis témoin oculaire de deux autres differentes femmes groſſes que Meſſieurs *de la Baſtie* & *Ruffin*, mes Confreres, ont traitées de la ſorte, leſquelles ont eſté pareillement bien gueries, & ſont accouchées heureuſement d'enfans qui ſe portoient bien. Monſieur *Aubert*, auſſi mon Confrere, m'a dit que la meſme choſe étoit encore arrivée à une femme groſſe de trois mois qu'il avoit traitée avec heureux ſuccés pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 87. *Obſerv. de la* 5. *cent.* rapporte l'hiſtoire d'une femme groſſe de deux mois ſeulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, laquelle ne laiſſoit pas nonobſtant ſa groſſeſſe d'eſtre nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; & dit qu'en traitant la ſeule femme il guerit trois perſonnes en un meſme temps; car outre qu'elle fut entierement guerie, elle accoucha ſix mois enſuite d'un enfant fort ſain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle étoit dans les remedes, fut pareillement bien guery. *Sanchez* en ſes obſervations de pratique, fait mention de la femme d'un Apotiquaire qui fut encore traitée étant groſſe, & qui accoucha auſſi d'un enfant qui étoit en parfaite ſanté; & de plus, *Varandeus* au ſecond Chapitre de ſon deuxiéme Livre *des Maladies des femmes*, dit qu'il a vû des femmes groſſes auſquelles cette maladie étoit enracinée, qui ont bien ſouffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur ſuccés, quand les remedes ſont conduits & gouvernez par une perſonne ſçavante & methodique. En un mot, il eſt aiſé de ſe perſuader qu'elles y peuvent bien reſiſter, quoique groſſes, puiſque nous en voyons tres-ſouvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raiſon dequoy elles ſont ſaignées des neuf & dix fois, & uſent de pluſieurs autres remedes ſelon que la neceſſité le requiert, leſquelles nonobſtant tout cela, ne laiſſent pas quelquefois de porter leur enfant juſques à terme, & d'en accoucher auſsi heureuſement que ſi elles n'avoient eû aucun accident.

CHAPITRE XXVI.

De l'avortement, & de ses causes.

LOrsque la femme vuide ce qui avoit esté retenu en sa Matrice par la conception, si c'est pendant les premiers jours, nous appellons telle chose effluxion, c'est-à-dire écoulement des semences, dautant qu'en ce temps elles n'ont encore acquis aucune consistance solide: si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement entre la fin du premier & celle du deuxiéme mois, nous nommons cela expulsion: mais lorsque l'enfant est déja formé, & qu'il commence d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le temps ordonné & prescrit de nature, c'est en ce cas un avortement, lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois mesme devant, jusques au commencement du septiéme seulement; car aprés ce temps c'est toûjours un accouchement, dautant que l'enfant étant assez robuste, & ayant une suffisante perfection peut vivre pour lors, ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses étant ainsi entenduës, nous dirons que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité, ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort, ou que si quelquefois il a vie, il tarde peu à la perdre aprés estre né.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse, dautant qu'elle tuë son fruit, lequel étant mort ne peut pas rester long-temps dans la Matrice; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant tres-souvent perir peu de temps aprés estre avortée, ou mesme devant avec son enfant dans le ventre (comme il est arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë.) C'est ce que nous enseigne *Hipocrate*, en l'Aphorisme 30. du 5. Livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les causes d'avortement en particulier, sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les precedens Chapitres, comme grand, violent, & frequent vomissement, dautant qu'il n'y peut pas avoir assez de nourriture

pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens ſont ainſi continuellement rejettez, & qu'en ce ſoûlevement d'eſtomach, il ſe fait de grands efforts, par leſquels la Matrice étant ſouvent comprimée & comme ſecoüée, eſt enfin cõtrainte de ſe décharger avant le temps. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent auſſi cauſer le meſme accident, & la ſtrangurie pareillement, à cauſe que pour lors il ſe fait à tous momens de fortes compreſſions du ventre pour pouvoir mettre l'urine dehors; la grande toux par ſon agitation frequente pouſſant le diaphragme ſubitement, & avec effort en bas, donne auſſi de violentes ſecouſſes à la Matrice; le grand flux de ventre met la femme groſſe en danger d'avorter, ſelon l'Aphoriſme 34. du 5. Livre, & encore bien plûtoſt, ſi enſuite il ſurvient teneſme, c'eſt-à-dire de grandes épreintes, par leſquelles l'inteſtin droit tâche de ſe décharger des humeurs acres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'eſt ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphoriſme 27. du 7. Livre. *Mulieri utero gerenti, ſi tenſio ſupervenerit, facit abortum.* Car en cette occaſion, la Matrice qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menſtruës fluënt beaucoup à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon fruit ſoit ſain, comme il eſt dit en l'Aphoriſme 60. du 5. Livre; car outre que le fruit n'a pas pour lors une nourriture ſuffiſante, la Matrice étant auſſi trop humectée par ces menſtruës, ſe relâche & s'ouvre facilement. La ſaignée immoderée fait encore meſme choſe pour pareil ſujet, & d'autant plûtoſt ſi l'enfant eſt grand, ſuivant l'Aphor. 31. du meſme Livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui cauſent l'avortement, c'eſt la perte de ſang qui vient par le détachement de l'arriere-faix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au Chapitre 20. de ce premier Livre. L'hydropiſie de Matrice empêche que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint ſa chaleur naturelle, qui eſt déja debile en ce temps; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir ſouvent en ſon ventre, ainſi que nous avons fait connoître au precedent Chapitre. Tout ce qui agite & ſecouë grandement le corps de la femme groſſe, eſt capable de luy exciter l'avortement, comme grand travail, & forte contorſion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce

ſoit, en tombant, ſautant, danſant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charrette, criant & riant à gorge déployée, ou par quelque coup donné ſur le ventre; dautant que par telles agitations & commotions, les ligamens de la Matrice ſe relâchent, & meſme ſe rompent quelquefois, comme auſſi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* s'en détachent: le grand bruit entendu ſubitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; celuy des groſſes artilleries produit cét effet, & principalement les grands éclats du tonnerre; mais bien plus facilement quand à ce bruit eſt jointe la peur qu'elles ont de telles choſes; ce qui arrive plûtoſt aux jeunes qu'aux vieilles, dautant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus tranſpirable, l'air qui eſt fortement pouſſé par la cauſe de ces grands bruits, s'introduiſant dans tous ſes pores, fait bien plus de violence par ſon impulſion à la Matrice, & au *fœtus* qui eſt dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuſte, & plus denſe & ſerré: les longues veilles faiſant diſſipation des forces de la femme, & les grands jeûnes faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection; les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuër à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ay fait remarquer par l'hiſtoire de cette blanchiſſeuſe que j'ay recitée au Chapitre onziéme du preſent Livre. Il y a auſsi des indiſpoſitions de la Matrice qui produiſent le meſme accident, comme quand elle eſt calleuſe, ou ſi petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre autant qu'il ſeroit neceſſaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient; ce qui peut encore arriver, ſi la femme ſe ſerre trop le corps, & preſſe ſon ventre avec des buſques forts & roides, pour ſe rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruſe ſa groſſeſſe, comme quelques-unes font; le frequent uſage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille choſe, dautant que pour lors la Matrice extrémement pleine, s'affaiſſe fort vers le bas, & ſon orifice interne étant tres-proche, eſt pouſſé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtoſt qu'il ne ſeroit neceſſaire.

Si la femme groſſe avorte, ſans avoir ſouffert aucun de tous ces accidens, & qu'on ſouhaite en ſçavoir la cauſe, *Hipocrate* nous

nous l'a declaré en l'Aphorisme 45. du 5. Livre, où il dit, *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo menſe, aut tertio, ſine occaſione manifeſtâ, iis acetabula uteri mucoris ſunt plena, nec præ pondere fœtum continere poſſunt, ſed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corpulence (c'eſt-à-dire bien faites de corps) qui avortent au ſecond ou au troiſiéme mois, ſans cauſe manifeſte, c'eſt que les cotyledons de la Matrice (qui ſont les embouchures internes de ſes vaiſſeaux) ſont pleins de glaires morveuſes, pour raiſon dequoy ils ne peuvent retenir le *fœtus*, mais il en eſt détaché, à cauſe de ſa peſanteur. A cét accident ſont fort ſujettes les femmes pituiteuſes, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, leſquelles par leur affluence continuelle humectent & lubrifient tant la Matrice interieurement, qu'elles la rendent ſi gliſſante, que le *placenta* n'y peut aſſez adherer, ce qui la relâche auſſi tellement, & ſon orifice interne, que l'avortement en eſt cauſé à la moindre occaſion. La meſme choſe arrive aux femmes qui ſont trop ſanguines, comme ſont celles qui avoient leurs menſtruës en grande abondance devant leur groſſeſſe, parceque le ſang ſupprimé ne ſe pouvant pas entierement conſumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cauſe de ſa petiteſſe, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le ſuffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais ſi les paſſions du corps font tant de degât en la femme groſſe, celles de l'ame ne luy produiſent pas moins de ravage, & principalement la colere, laquelle agite, enflamme, diſperſe & trouble tous les eſprits, & la maſſe du ſang, dont l'enfant pâtit & ſouffre extrémement, à cauſe de la delicateſſe de ſon corps; mais ſur tout, la peur ſubite, & le recit d'une mauvaiſe nouvelle ſont capables de faire avorter les femmes ſur l'heure, comme il arriva à la mere de ce mien couſin, dont j'ay parlé au Chapitre onziéme de ce premier Livre; c'eſt ce que peuvẽt auſſi cauſer les autres paſſions, ſelon qu'elles ſeront plus ou moins fortes, mais non pas ſi facilement que la peur, qui eſt une des plus dangereuſe de toutes: ce fut elle qui ſans aucun ſujet qu'en imagination, fit avorter en l'année precedente la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Païs-bas pour le Roy d'Eſpagne, auſſi-toſt qu'elle eût appris que noſtre invincible Monarque étoit à la teſte de ſon épouvantable armée aux portes de la ville

de Bruxelles, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour l'assieger. Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstrueux; car pour lors ils ne suivent pas la regle de nature, comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les fait tant se tourmenter, pour l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils luy causent, ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ny la mere leur fournir suffisamment de la nourriture.

Toutes les causes d'avortement que nous avons specifiées cy-dessus, le provoquent seulement par accident; mais il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention, nous enseignant plusieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge necessaire; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil; car comme dit tres-bien *Tertullien au 9. Ch. de l'Apol.* l'écoulement mesme de la semence conçuë est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il étoit effectif, duquel tous Chrêtiens doivent entierement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet. Homicidij festinatio est prohibere nasci, nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est.* Plusieurs femmes & filles sont neantmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la semence qu'elles ont conçuë, ny mesme de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par medecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais dessein; les unes le faisant (disent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, & les autres pour se conserver la taille du corps bien faite, & empescher que leur ventre ne devienne ridé, comme il est ordinairement aux femmes qui ont eû des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais souvent ces mal-heureuses croyant seulement se faire avorter, se causent elles-mesmes une cruelle mort qu'elles ont justement meritée; car en effet est-il pas bien juste, *Necis artifices arte perire sua*, que les autheurs de la mort perissent eux-mesmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg. 3. l. 2. amor.*

Quæ prima instituit teneros avellere fœtus,
Militiâ fuerat digna perire suâ.

Il dit un peu aprés,

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus ausa leæna suos.
At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ:
Sæpè suos utero quæ necat, ipsa perit.

Hipocrate au 5. *&* 7. *Liv. des maladies populaires*, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulsion quatre jours aprés avoir pris un breuvage pour se faire avorter; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoy quand ces sortes de femmes ne considereroient seulement que leur interest particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement: car outre que, comme dit *Hipocrate au* 1. *Liv. des maladies des femmes. Corruptiones graviores sunt quam partus.* Les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens. C'est que l'avortement qui procede d'une cause violente, est encore bien plus perilleux que celuy qui vient comme de soy-mesme par quelque accident, sans l'avoir excité.

Si nous voyons aprés quelqu'un ou plusieurs des accidens specifiez cy-dessus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant soient rompuës, & laissent écouler les veritables eaux dans lesquelles il est contenu, ce sont des signes tres-certains d'un prochain avortement, lequel en ce cas ne peut estre empesché par aucun remede tel qu'il puisse estre; & si la femme ressent une grande pesanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du costé qu'elle se couche, & qu'il luy sorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuses, c'est signe qu'elle doit bien-tost avorter d'un enfant mort: de plus, ses mammelles le témoigneront encore, si ayant esté dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainsi qu'il est specifié en l'Aphorisme 37. du 5. Livre, & par le 38. du mesme Livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flétrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celuy qui est du mesme costé, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hazard de sa vie que celle qui accouche à terme, dautant que comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & dangereuse, que la cause de l'avortement est violente : de plus, les premiers avortemens mettent la femme en danger de recidive pareille, & mesme il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois, à quoy sont assez sujettes les nouvelles mariées ; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce temps, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts ; neantmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus perilleux à la femme robuste qui a sa matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate lib. de septim.* nous assure qu'il se fait plus d'avortemens dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres, & au 1. *Liv. des maladies des femmes*, il dit que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou au quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & precaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement.

Nous avons montré en chacun des Chapitres cy-dessus, le moyen de survenir à tous les accidens dont nous avons parlé, lesquels peuvent tous, chacun en particulier causer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils sont plusieurs joints ensemble ; c'est pourquoy afin d'éviter une répetition qui seroit ennuyeuse & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enseignez, par lesquels la femme estant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court to jours, & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit estre privé à jamais par l'avortement, qui le fait presque toûjours perir avant que de venir au jour. La femme qui y sera sujette observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si faire le peut, usant d'un bon regime de vivre, & même pour plus grande seureté elle s'abstiendra du coït, aussi-

toſt qu'elle ſe connoîtra eſtre groſſe, évitant auſſi l'uſage de toutes choſes aperitives & diuretiques, qui luy ſont tres-pernicieuſes pour lors, comme pareillement toutes fortes paſſions de l'ame ; car elles ſont grandement préjudiciables. Il faut encore que la femme ſoit fort au large dans ſes habits, afin de pouvoir plus librement reſpirer, & non pas ſerrée & gehennée comme beaucoup ſont ordinairement, avec ces buſques qu'elles fourrent ſous leurs veſtemens pour ſe rendre le corps droit ; & entre autres choſes, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelque faux pas, ou meſme de tomber, à quoy toutes les femmes groſſes ſont ſujettes, dautant que l'éminence de leur ventre les empeſche de voir où elles poſent leurs pieds ; c'eſt pourquoy elles doivent porter des ſouliers à talons bas, & larges d'aſſiette, afin d'éviter de ſe bleſſer, ainſi qu'il arrive à pluſieurs journellement. J'admire à ce ſujet la ſuperſtition de toutes les Sages-femmes, & meſme de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme groſſe, auſſi-toſt qu'elle s'eſt bleſſée au ventre par ces ſortes de chûtes, de prendre de la ſoye rouge-cramoiſy, découpée menu pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un, comme ſi cela entrant dans l'eſtomach pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui eſt dedans, & de l'y retenir, à quoy il n'y a aucune raiſon, verité, ny apparence ; mais bien y ſert aſſurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce ſujet durant neuf jours ; neanmoins telle en a beſoin de quinze, & meſme davantage pour ſa bleſſure ou commotion, & à telle autre cinq ou ſix ſuffiſent, pendant quoy on peut appliquer chaudement ſur le ventre, des compreſſes trempées en vin aromatique & aſtringent: mais comme il y a bien des femmes qui ſont tellement infatuées de cette ſuperſtitieuſe coûtume, qu'elles ne croiroient pas eſtre hors de danger, ſi elles ne prenoient de cette ſoye cramoiſie, ou de ces germes d'œufs (ce qui eſt une pure niaiſerie) on en donnera à celles qui le ſouhaittent afin de les contenter ; dautant que ces remedes quoy qu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal.

Il me reſte à dire une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée par tous ceux qui ſont appellez pour traiter les femmes

groſſes en leurs maladies, qui eſt qu'il faut ſur tout qu'ils empeſchent, autant qu'ils peuvent par tous leurs remedes que la femme groſſe qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors eſt ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant ſa maladie : car preſque toutes les femmes à qui cet accident arrive, meurent tres-peu de temps enſuite. C'eſt en quoy j'ay veu pluſieurs perſonnes ſe tromper, & eſtre fruſtrez de la vaine eſperance qu'ils avoient que l'evacuation des vuidanges de la couche pourroit faire ceſſer la fiévre, & que la femme pourroit auſſi faire plus facilement dans la ſuite les remedes convenables : car bien loin de cela cette meſme fiévre s'augmente incontinent, & ſe redouble plus fortement par l'entiere ſuppreſſion des vuidanges qui ſe fait pour lors preſque toûjours, leſquelles refluent auſſi-toſt, & vont faire un dépoſt ſubit ſur les parties internes qui ont cauſé la premiere indiſpoſition, aprés quoy la malade tarde peu à mourir. C'eſt, à ce que je croy, ce qu'*Hippocrate* nous a voulu enſeigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *ſi mulier uterum geſtans morbum habuerit non cognatum, in puerperii purgatione perit.* Si la femme groſſe a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'eſtat où elle eſt, elle perit dans le temps de la purgation de ſon accouchement. C'eſt ainſi que j'ay veu mourir la ſeconde femme de Monſieur *Mounier*, Notaire devant le Palais, celle de Monſieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monſieur *Copinot*, Procureur de la Cour, & trente autres qui ſont toutes peries tres-peu de temps aprés eſtre avortées de la ſorte.

Il eſt temps maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires, qui ont quelques indications particulieres en leur curation, pendant que la femme eſt groſſe, dont je n'ay pas auſſi traité tout-à-fait exactement, dautant qu'il eſt à ſuppoſer, qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoiſſance, avec toutes leurs circonſtances : paſſons à preſent au ſecond Livre, pour parler de l'accouchement, non ſeulement de celuy qui eſt naturel, mais auſsi de tous ceux qui ſont contre nature ; car c'eſt là le principal ſujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoiſtre au mieux qu'il m'eſt poſsible, la veritable & methodique maniere de s'y bien comporter.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

DE L'ACCOVCHEMENT NATVREL, & de ceux qui ſont contre nature ; avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.

COMME il eſt bien inutile à ceux qui s'embarquent ſur la mer pour faire un grand voyage, tel qu'eſt par exemple celuy des Indes, ou quelqu'autre ſemblable, ſi aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port, de meſme ce n'eſt pas aſſez que la femme groſſe ait eſté garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précedent, ſi à la fin de ce temps, elle n'eſt entierement delivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera tout le ſujet de ce ſecond Livre, où nous traiterons tant du naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & enſeignerons la maniere d'aider & ſoulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt qu'accouchement, & ſes differences, enſemble de ſes differens termes.

PAR accouchement nous entendons une émiſſion, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cet-

te définition peut comprendre tant le naturel qui se fait par émission, quand l'enfant venant en figure commode & naturelle, la Matrice le met dehors sans violence extraordinaire, que celuy qui est contre nature, qu'on est obligé de faire souvent par extraction, au moyen de l'operation de la main.

Toutes les fois que la Matrice laisse sortir ou met dehors, ce qui avoit esté retenu & formé ensuite de la Conception, on ne doit pas dire que ce soit un accouchement ; car suivant ce que j'ay déja fait connoistre cy-devant, & que je répeteray en ce lieu, pour une plus claire intelligence, si la femme vuide par la Matrice ce qu'elle contenoit dans les premiers jours aprés avoir conceu, cela s'appelle proprement effluxion, ou écoulement, dautant qu'en ce temps, il n'y a rien de formé ny figuré, & que les semences n'ont encore aucune consistance ferme, ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entrouvrir, comme il arrive assez souvent depuis le premier jour de la conception jusques au septiéme seulement, aprés quoy jusques au troisiéme mois les femmes jettent quelquefois de faux germes, qui se convertissent en moles, s'ils demeurent plus long-temps dans la Matrice, alors on doit nommer cela expulsion ; & si le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il soit, & en quelque temps que ce soit, est mis dehors avant le septiéme mois, en ce cas c'est un avortement, qui est toûjours cause, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de temps aprés estre né de la façon. Mais nous appellons proprement accouchement, toute issuë de l'enfant qui arrive depuis la fin du septiéme mois jusques au reste du temps aprés, parcequ'il a pour lors une suffisante perfection, comme aussi assez de force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit sçavoir que l'un est légitime, c'est à dire naturel, & l'autre illégitime, ou contre nature. Pour venir à la connoissance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions se doivent absolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir estre veritablement dit naturel & légitime ; la premiere, qu'il arrive à terme ; la seconde, qu'il soit prompt & sans aucuns accidens considerables ; la troisiéme, que l'enfant soit vivant ; & la quatriéme qu'il vienne en bonne figure & situation ; car si quelqu'une

de

de ces quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature, & d'autant plus que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la pluſpart des Auteurs aſſurent avec *Ariſtote*, que la Nature a donné à tous les autres animaux un certain temps limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la meſme nature, n'en a aucun qui ſoit prefix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien veritable que la femme peut concevoir en tout temps, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit, parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il luy plaiſt, ce qui n'eſt pas de meſme à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent en chaleur: mais quant à ce qui eſt du temps auquel ils ont coûtume de faire leurs petits. il ne leur eſt pas plus preciſément determiné qu'à la femme; car comme elle met au jour ſon fruit au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme, au dixiéme; & meſme parfois au onziéme mois (ce qui eſt tres-rare) mais le plus ſouvent à la fin du neuviéme; de meſme quoy que par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre, durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ, neantmoins aucunes les font plûtoſt, & les autres plus tard: & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la qualité de leurs pâturages, à quoy contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux, ce qui arrive de meſme à tous les autres, auſſi bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la ſemblable choſe aux fruits; car les ſaiſons, & les differens climats aident toûjours plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neantmoins grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les differens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant: mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & particulieremẽt le neuviéme; ce qui eſt connu & aprou-

vé auſſi d'un chacun. *Hypocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne ſoit pas vital, dautant qu'il ne peut pas ſupporter deux ſi puiſſans efforts, ſi proches l'un de l'autre; ayant déja tâché de ſortir au ſeptiéme mois, qui eſt (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement, ce que n'ayant pas pû faire, & venant à reïterer les meſmes efforts au huitiéme, s'il naiſt en ce temps, il en eſt tellement debilité, qu'il ne vit pas ordinairement, ce qu'il fait bien plûtoſt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au ſeptiéme, ſes forces n'ayant pas eſté épuiſées precedemment par de vains efforts. Cela paroiſt vrayſemblable à beaucoup de gens; mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la ſeule Matrice, aidée de la compreſſion des muſcles du bas ventre & du diaphragme, qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lorſqu'étant irritée par ſa groſſeur & peſanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir; ce qui ne ſe fait pas, comme on croit ordinairement, qui eſt que l'enfant n'y pouvant reſter plus long-temps, faute de nourriture & de rafraichiſſement, fait ces pretendus efforts, afin d'en ſortir, & que pour ce ſujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ſes pieds les membranes qui contiennent ſes eaux; dautant que ſi l'enfant naiſt naturellement, ces membranes ſe rompent toûjours au devant de ſa teſte, laquelle preſſant & pouſſant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le meſme *Hypocrate* admet auſſi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, auſquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puiſſent vivre devant le ſeptiéme; dautant qu'ils ſont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne ſont pas capables de ſupporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoiſſons tous les jours.

J'avouë bien, & auſſi eſt-il vray, que le terme de la portée des enfans eſt de neuf mois entiers pour l'ordinaire; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naiſſent au ſeptiéme mois, vivent plûtoſt que ceux qui viennent au huitiéme; car au contraire, j'ay toûjours connu par experience qu'ils ſont d'autant plus robuſtes, qu'ils approchent du terme le plus na-

turel, qui eſt celuy de neuf mois, & que pour ce ſujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtoſt que ceux qui ſont nez à ſept mois; ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de perſonnes, qui ſuivent aveuglément en cela le ſentiment d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, ſans faire aucune reflexion à la choſe, pour ſe pouvoir deſabuſer de cette croyance vulgaire, fondée ſur ces pretendus vains efforts, qu'on dit eſtre faits par l'enfant au ſeptiéme mois, dont j'expliqueray tres-particulierement la cauſe au cinquiéme Chapitre de ce ſecond Livre : car comme nous voyons, non ſeulement en meſme contrée, & en meſme champ, mais auſſi en meſme ſep de vigne, des raiſins meurs plus de ſix ſemaines quelquefois, avant le temps ordinaire, & d'autres ne l'eſtre que plus d'un mois aprés, ce qui ſe fait ſelon les terroirs, ſelon les differens regards du Soleil, & ſelon que la vigne eſt cultivée; auſſi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans ſix ſemaines & deux mois devant, & quelquefois auſsi long-temps aprés le terme ordinaire, ſi ce n'eſt que la Matrice n'étant pas capable d'extenſion que juſques à un certain degré, ne peut ſupporter ſon fardeau que peu de temps aprés que ce terme eſt paſſé, quoy qu'il ſe voye des femmes, comme l'a reconnu *Hypocrate*, porter leurs enfans juſques à dix ou onze mois entiers, ce qui eſt neantmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui eſt celuy de neuf mois entiers, eſt excedé. Ces choſes arrivent auſsi à la femme ſelon les differentes diſpoſitions de tout ſon corps, ou de ſa Matrice ſeule, ou bien de ſon regime de vivre, & de l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait; elles peuvent encore venir de la part de l'enfant; car par exemple, ſi à ſept mois il eſt ſi gros, que la Matrice ne puiſſe plus le contenir ny ſe dilater davantage ſans crever, pour lors elle ſera excitée par la douleur que luy cauſe cette violente extenſion, à s'en décharger, & au huitiéme mois pareillement, ſi les meſmes diſpoſitions s'y rencontrent, & ainſi plûtoſt ou plus tard, ſelon pluſieurs autres circonſtances; ou bien par quelque cauſe exterieure, comme par une violente ſecouſſe de tout le corps, par quelque coup, chûte, ſault, ou autres choſes qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, ſelon qu'ils

étoient en ce temps forts & parfaits, & que la femme approchoit de ſon terme ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois. Outre cela j'ay ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-temps, que ſi elles n'en avoient qu'un; à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la Matrice, & l'irritation qu'ils luy cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtoſt les douleurs de l'accouchement, que lorſqu'elles n'ont qu'un enfant.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent eſtre accouchées à ſept & à huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix & onze mois entiers (ce qui peut bien arriver parfois) quoy que neanmoins elles ſoient effectivement accouchées à terme. Ce qui les trompe ordinairement eſt, qu'elles croyent eſtre groſſes depuis le temps de la retention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou meſme quelquefois plus long-temps; & d'autres ſont pareillement deçuës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoy que bien reglée, ne peut pas meſme ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le temps prefix de ſa groſſeſſe; car par exemple, ſi elle habite avec ſon mary ſur le point que ſes mois ſont preſts de couler, & qu'elle devienne groſſe, pour lors elle fera ſon compte de l'eſtre depuis le temps de leur ſuppreſſion, ce qui ſera à peu prés veritable; mais ſi elle conçoit incontinent aprés avoir eû ſes ordinaires (ce qui arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, au bout duquel temps ſes menſtruës ne luy venant pas, elle s'eſtimera bien eſtre groſſe, toutefois elle ne ſçaura pas par ce ſigne quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut eſtre: c'eſt pourquoy on ne doit pas ſe fonder trop ſur cette indication, qui ne nous doit ſervir que de ſimple conjecture, à moins que la femme ne ſe fût entierement abſtenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu. C'eſt ce que juſtifient tres-bien toutes les experiences que j'ay fait faire par Mad. *de la Marche*, Maîtreſſe Sage-femme de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui eſt une des plus entenduës & des plus expertes qu'il y ait en ſon art, laquelle peut témoigner à tous ceux qui voudront prẽdre la peine

de s'en informer, que les deux premieres liſtes ſuivantes des differens termes de l'accouchement ſont veritables, & entierement conformes à celles qu'elle m'a données écrites de ſa main, & qu'elle n'a mis en ces liſtes, ainſi que je luy avois expreſſément recommandé, que les enfans qui avoient toute ſorte d'apparence de pouvoir vivre juſques à un âge parfait, afin de ne pas confondre les avortemens avec les accouchemens.

La premiere liſte qui ſuit, contenãt pluſieurs experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter depuis le dernier jour que les menſtruës des femmes avoient entierement ceſſé de couler, laquelle j'ay reduite en maniere de table pour une plus facile intelligence de la choſe, prouve aſſez manifeſtement que l'enfant qui naiſt au huitiéme mois eſt plus vital que celuy qui naiſt au ſeptiéme, & en un mot qu'il l'eſt d'autant plus qu'il approche du terme le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois, ou le commencement du dixiéme. C'eſt ce qui fait que pour perſuader cette verité, il n'eſt pas beſoin d'un ſi long diſcours qu'eſt celuy de Federic Bonaventure, *qui a fait un volume plus gros que la Bible, pour nous prouver ſeulement que l'enfant de huit mois étoit quelquefois vital.*

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
7	6	8	14	8	24	9	3
7	20	8	15	8	24	9	4
7	26	8	15	8	28	9	4
8	0	8	16	9	0	9	4
8	2	8	16	9	0	9	4
8	4	8	17	9	0	9	4
8	5	8	18	9	0	9	4
8	6	8	19	9	2	9	5
8	9	8	19	9	2	9	7
8	9	8	20	9	2	9	7
8	11	8	20	9	2	9	7
8	11	8	22	9	2	9	7
8	12	8	22	9	2	9	7
8	12	8	23	9	2	9	9
8	13	8	24	9	2	9	10
8	13	8	24	9	2	9	10

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	7
9	11	9	16	9	23	10	7
9	11	9	16	9	24	10	8
9	11	9	17	9	25	10	13
9	12	9	17	9	25	10	15
9	12	9	17	9	26	10	15
9	12	9	18	9	26	10	16
9	12	9	19	10	0	10	16
9	12	9	19	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	14	9	20	10	2	11	2
9	15	9	21	10	3	11	6

Seconde liſte de pareilles experiences faites encore par la meſme Madame de la Marche, *qu'elle m'a donnée depuis peu, où elle a mis, comme je l'avois priée, les garçons ſeparément des filles, & a marqué les premiers accouchemens d'un* p. *afin de les diſtinguer des autres; outre cela les accouchemens qui ont eſté de deux garçons en meſme temps, ſont marquez par deux* g. g. *& ceux de deux filles, par deux* f. f. *& quand l'accouchement a eſté d'un garçon & d'une fille enſemble,, les deux lettres* g. f. *y ont eſté miſes.*

Garçons.				Filles.			
Mois.	Jours.		Mo. Jours.	Mo.	Jo.		Mois. Jours.
8	0	p.g.f.	8 16	6	0		8 20
8	0		8 18	8	2	p.	8 20
g. g. 8	4	p.	8 20	p. 8	10		8 20
p. 8	10		8 20	p. 8	14	p.	8 24
8	15	g. f.	8 25	8	19	f. f.	8 25
8	15	p.g.f.	8 25	8	20		9 0

Garçons.				Garçons.				Filles.				Filles.			
	Mois.	Jours.		Mois.	Jours.			Mois.	Jours.			Mo.	Jours.		
	8	25	p.	9	10			9	0	p.		9	9		
p.	8	26	p.	9	10			9	0	p.		9	9		
	9	0		9	11	p.		9	0	p.		9	0		
	9	0		9	11			9	0			9	1		
p.	9	0	p.	9	12			9	0			9	5		
p.	9	0	p.	9	12			9	0			9	6		
	9	0		9	15			9	1	p.		9	18		
	9	1		9	20	p.		9	2			9	21		
p.	9	5		9	27			9	3			9	2		
p.	9	6	p.	10	0	p.		9	4			10	8		
	9	8		10	4	p.		9	4			11	0		
	9	8	g.g.	10	8	p.		9	5			11	3		
p.	9	9		10	8			9	5						
p.	9	9		11	3			9	5						
	9	9		11	9			9	8						

Troiſieme liſte d'autres ſemblables experiences que j'ay obſervées moy-meſme touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du dernier jour de la ceſſation des menſtruës. Les caracteres qui ſont marquez en cette troiſieme liſte, doivent eſtre expliquez de meſme que ceux qui ſont en la ſeconde liſte qui eſt cy-devant.

Garçons.				Garçons.				Filles.				Filles.			
	Mois.	Jours.		Mo.	Jours.			Mo.	Jours.			Mo.	Jours.		
	7	23	p.	8	15			7	9			8	20		
	7	26		8	15			8	5			8	20		
	8	3	p.	8	16			8	8	p.		8	22		
g. g.	8	4	g.f.	8	18	f.f.		8	13			8	23		
	8	5	g.g.	8	19	f.f.		8	15			8	26		
g. g.	8	12		8	20	f.f.		8	15	p.		9	0		
p.g.f.	8	12		8	23			8	17			9	0		
p.	8	13		8	25				18			9	1		
g. f.	8	13	p.	8	27	p.		8	20			9	2		

Garçons.				Filles.			
Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours	Mois.	Jours.
p. 8	27	9	8	9	2	9	12
8	27	9	8	9	2	9	12
8	27	9	10	9	2	9	13
9	0	9	10	9	3	9	13
9	0	p. 9	11	9	3	9	13
9	1	9	12	p. 9	4	9	13
9	2	9	12	9	4	9	14
9	2	9	12	9	4	p. 9	15
9	2	9	12	9	4	p. 9	15
9	2	9	13	9	4	9	15
9	2	9	13	9	4	9	15
9	3	9	13	p. 9	5	9	16
9	3	p. 9	14	p. 9	5	9	17
9	3	9	15	9	5	9	17
9	3	9	15	9	5	9	17
9	3	9	15	9	5	9	18
9	3	9	15	9	5	9	18
9	4	9	16	p. 9	7	9	18
p. 9	4	9	16	9	7	9	18
9	4	9	17	9	7	p. 9	19
9	4	9	18	9	7	9	19
9	4	9	19	p. 9	8	9	20
9	4	9	23	p. 9	8	9	20
p. g. g. 9	4	9	23	9	8	9	20
9	5	9	25	9	8	9	22
9	5	9	25	9	8	9	23
9	6	9	28	9	8	9	23
9	6	10	0	9	8	9	23
9	6	10	2	p. 9	9	9	23
p. 9	7	10	2	9	10	9	23
9	7	10	26	9	10	9	24
9	7	11	2	p. 9	11	9	25
9	7			9	11	9	25
p. 9	8			9	11	9	25
9	8			9	11	9	27
9	8			p. 9	12	9	28

Filles.

	Mois.	Jours.
	10	0
p.	10	2
	10	3
	10	3
p.	10	8

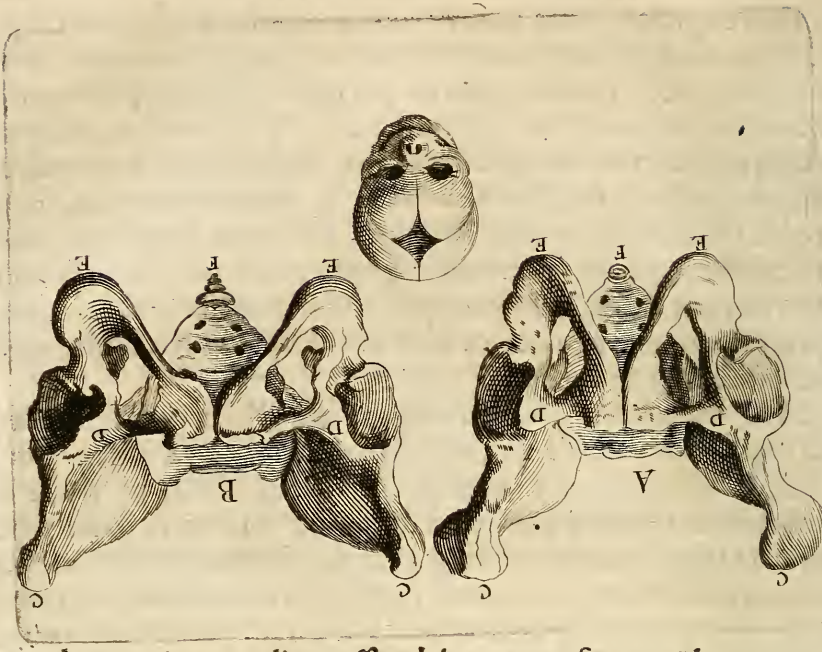
Comme nous avons dit que les enfans ſont plus ou moins vitaux, ſelon qu'ils approchent davantage de la fin du neufiéme mois, nous pouvons facilement connoiſtre, que ceux de ſix mois (& encore moins les autres qui ſont au deſſous) ne peuvent pas reſter long-temps en vie, à cauſe qu'ils ſont encore trop foibles, pour reſiſter aux injures externes. Il eſt ſouvent arrivé grande conteſtation parmy les Medecins, pour ſçavoir ſi un enfant qui vient au monde 11. ou 12. mois aprés la mort de ſon prétendu pere, peut eſtre legitimement né, & par conſequent admis à ſon heredité, ou s'il en doit eſtre fruſtré comme un enfant ſuppoſé : la queſtion en a eſté agitée bien des fois parmy les Romains, auſſi bien qu'entre nous, & il y a eû des partiſans pour & contre l'une & l'autre opinion; quant à moy, pour éviter prolixité, je la laiſſeray indéciſe, & n'ajoûteray rien ſur ce fait à ce que j'ay dit cy-deſſus, me contentant ſeulement d'envoyer les plus curieux conſulter le 4. Liv. des Obſerv. de *Schenckius*, qui rapporte pluſieurs exemples touchant cette difficulté. Neanmoins je diray qu'il eſt tres-conſtant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes aux regles de la nature; mais je ſoûtiens qu'il leur eſt impoſſible de luy en preſcrire d'autres que les ſiennes propres, ny de l'aſſujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait eſt neceſſaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puiſſe eſtre eſtimé legitime & naturel, la bonne ſituation de l'enfant n'y eſt pas moins requiſe, lequel doit venir au monde la teſte la premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'eſt à dire vers le cul de ſa mere, les bras couchez le long de ſes coſtez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure eſt la meilleure & la plus convenable, dautant qu'aprés que la teſte (qui eſt la partie de l'enfant la plus groſſe) eſt paſſée, toutes les autres ſortent facilement; & dans cette poſture, toutes les jointures de ſon corps ne ſe pouvant recourber, ne donnent aucun empeſchement à ſon iſſuë; mais toute autre partie qui ſe preſente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature; auquel cas il y a ſouvent grand danger pour la mere, ou pour l'enfant, & parfois pour tous deux, s'ils n'y ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer, & ne ſçauroient (à ce qu'ils diſent) concevoir comment il eſt poſſible, que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au temps de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui eſt petite; dequoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme, ſe ſeparent dans ce temps l'un de l'autre pour faire cette voye plus large, ſans quoy ils ſouſtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir; & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge, ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement; dautant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer, ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres pretendent que ce ſont les os des *Iles* qui ſe disjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le meſme ſujet; & les uns & les autres diſent que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchement, y ont eſté diſpoſez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la Matrice, leſquelles amolliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autre temps: mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifeſtement, que la Matrice ne touche aucunement à ces lieux, pour les pouvoir amollir par ſes humiditez, comme auſſi que ces os ſont tellement joints par le cartilage, au moyen duquel leur articulation ſe fait, qu'il eſt meſme bien difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le ſcalpelle, principalement ceux des *Iles*, d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence; quoyque *Ambroiſe Paré* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe) nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, à laquelle, ayant eſté penduë quinze jours aprés eſtre accouchée, il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi-doigt, & meſme les os des *Iles* disjoints d'avec l'os *ſacrum*. Je ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre; car j'ay trop de déference pour luy, & l'eſtime trop ſincere pour cela; mais je croy qu'il peut s'eſtre trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os, parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le temps de l'accouchement, elle eût enco-

re restée quinze jours aprés, de la largeur d'un demi-doigt, pour lequel sujet on auroit aussi esté obligé de porter cette femme au supplice; car elle n'auroit pas pû se soûtenir pour monter elle mesme à l'échelle de la potence, & s'y tenir debout suivant la coûtume de tous les autres patiens, dautant que le corps n'est appuyé que sur la stabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il est bien plus vray-semblable, que cette separation avoit esté causée, ou pour avoir laissé tomber le cadavre de cette femme, du haut du gibet à terre aprés son execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impetuosité, contre quelque chose dure & solide.

Mais comment pourrons-nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. Chap. du 6. Livre de son Antropog. qu'il a vû luy-mesme, en presence de Medecins & Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* separez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés estre accouchées. Il n'est pas neanmoins difficile de juger qu'il ne les a jamais veûs de la sorte qu'en imagination, puis qu'il offre de se desdire, & se soûmet à croire que ces os ne separent pas, si on luy peut faire voir que la teste d'un enfant puisse sortir par ce large espace qui est entre les os *pubis*, l'os *sacrum*, & ceux de *l'ischion*: c'est pourquoy donnons luy la satisfaction qu'il desire, & à tous ceux qui sont de son opinion, qui est tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande: car si nous examinons de prés la differente figure, & la structure de ces os, entre le squelet d'une femme & celuy d'un homme, nous trouverons, qu'il y a un plus grand espace vuide, & une distance de l'un à l'autre de ces os, bien plus considerable aux femmes qu'aux hommes, & que pour ce sujet la plus petite femme a les os de *l'ischion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme; elles ont toutes aussi l'os *sacrum* plus en dehors, & le *pubis* plus applati, ce qui rend la sortie de cette capacité bien plus large, & suffisante pour donner issuë à l'enfant dans le temps de l'accouchement: elles ont encore outre cela les os des *Iles* beaucoup plus renversez en dehors, afin que dans la grosseſſe la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les costez, & qu'elle soit supportée plus à son aise, par une telle disposition qu'on peut voir representée en la figure suivante.



Ces deux Figures d'os assemblez representent les os qui forment toute la capacité hypogastrique.

La figure marquée A. *montre ceux d'un homme, & celle qui est marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference, qui est que cette capacité est bien plus spatieuse aux femmes qu'aux hommes, ainsi qu'on peut facilement voir : Car* C. *&* C. D. *&* D. E. *&* E. *sont bien plus distans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne sont pas aux hommes; & outre cela, les femmes ont le* coccyx *marqué* F. *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes; ce qui fait que la teste de l'enfant peut sans grande difficulté sortir par le large passage qu'elles ont entre les deux os* Ischions *marquez* E. *&* E. *sans qu'il soit necessaire que les os* pubis *se separent, comme plusieurs se sont imaginez contre la verité.*

La vessie & le *rectum* ayant esté vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent aussi aucunement que la Matrice qui a esté faite membraneuse tout exprés, ne se puisse assez dilater, comme elle fait, pour laisser sortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand espace vuide qui est suffisant pour ce faire, sans qu'il soit besoin que ces os se disjoignent & separent;

car si cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas se tenir debout ainsi que plusieurs font, incontinent aprés avoir enfanté, dautant qu'ils servent d'appüy comme il est dit, & de jonction métoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie superieure du corps, qu'à ceux de l'inferieure : j'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hôstel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay faits. Quand les femmes qui y sont pour faire leur couche commencent d'estre en travail, elles vont en une petite chambre qu'elles appellent le chauffoy, auquel lieu on les accouche toutes, sur un petit lit fort bas & fait exprés, où on les met devant le feu, puis aussi-tost que leur besogne est faite, on les meine coucher dans leur lit, qui est quelquefois assez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied, ce qu'elles ne pourroient jamais faire, si leurs os *pubis*, ou ceux des *iles*, avoient esté separez l'un de l'autre : bien plus, nous voyons souvent ces filles qui accouchent en cachette se remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme si rien n'étoit ; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me suis jamais apperçu de cette pretenduë disjonction, en mettant la main sur le *pubis* de la femme lors que les enfans étoient au passage ; mais bien ay-je seulement senty le *coccyx* ou croupion, qui est joint par une articulation un peu laxe, avec l'extremité inferieure de l'os *sacrum*, se recourber en dehors pendant ce temps, auquel lieu les femmes ressentent souvent beaucoup de douleur, parceque la sortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cause que sa teste presse fort pour lors le *rectum* contre cette partie : de plus ayant vû faire & fait aussi-moy-mesme l'ouverture de plusieurs femmes qui étoient mortes peu de jours aprés estre accouchées, j'ay trouvé qu'il étoit mesme difficile de separer ces os avec un fort scalpelle, & bien tranchant, où je n'ay aussi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu aucune separation precedente ; & si les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que ces os sont plus difficiles à se separer (ce qu'ils ne font jamais pour les raisons susdites) mais à cause qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus seches, dures, & calleuses, & particulierement son orifice interne, qui pour ce sujet ne peut pas se dilater si facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus

humide ; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccyx* plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant. Ayant suffisamment fait connoître ce que c'est que l'accouchement, & toutes ses differences, il nous faut examiner quels signes ont coûtume de preceder, & quels accompagnent l'accouchement naturel, & celuy qui est contre nature : c'est ce que nous allons montrer au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Les signes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les signes qui font connoître celuy qui est contre nature.

LOrsque les femmes grosses, principalement celles qui le sont pour la premiere fois, ressentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus viste querir la Sage-femme, croyant que ce soit pour accoucher; laquelle étant venuë doit bien reconnoître la chose, & prendre garde à ne pas les mettre en travail sans qu'il y ait de la disposition ; car il y va quelquefois de la vie de la mere ou de l'enfant; & souvent mesme de celle de tous deux, si elle l'excite devant qu'il en soit temps. Les douleurs qu'on peut appeller fausses sont causées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruissant par tout le ventre, sans neantmoins répondre aucunement en bas vers la Matrice, comme font celles qui precedent & qui accompagnent l'accouchement, & cette colique est dissipée par linges chauds appliquez sur le ventre, & en prenant un ou plusieurs lavemens, par lesquelles choses les douleurs du vray accouchement s'augmentent au lieu de diminuer; & les douleurs de la colique nephretique se denotent & se distinguent assez par les propres signes de cette maladie. La femme peut encore sentir quelqu'autre sorte de douleurs dans le ventre, provenant de l'émotion que luy cause le flux de ventre qui se dispose à venir, ce qu'on connoîtra facilement par les frequentes déjections qui surviendront ensuite.

Les signes qui precedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, sont que la femme commence

à ſentir quelques douleurs de reins qui ne luy étoient pas ordinaires, & la tumeur de ſon ventre qui étoit élevée vers le haut, eſt tout-à-fait affaiſſée ſur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas marcher ſi facilement qu'elle avoit accoûtumé, & il s'écoule de la Matrice des humiditez glaireuſes, que la nature a deſtinées pour humecter & lubrifier le paſſage, afin que ſon orifice interne ſe puiſſe plus facilement dilater, quand il en eſt beſoin, lequel commençant à s'entrouvrir un peu en ce temps, laiſſe écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui tranſudent à travers la foible ſubſtance des membranes de l'enfant, leſquelles acquierent quelque conſiſtance viſqueuſe par la chaleur des lieux.

Les ſignes qui accompagnent l'accouchement preſent, c'eſt-à-dire qui montrent que la femme eſt effectivement en travail, ſont qu'elle reſſent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, leſquelles venant & ſe redoublant par intervalles, luy répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le viſage rouge & enflammé, à cauſe que ſon ſang eſt beaucoup échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre ſon enfant au monde, comme auſſi à cauſe que pendant ces fortes épreintes, la reſpiration eſt toûjours interceptée, pour raiſon dequoy le ſang ſe porte à la face en grande abondance; toutes ſes parties honteuſes ſe tumefient; ce qui arrive à cauſe que la teſte de l'enfant (quand elle eſt proche du paſſage) vient à pouſſer & faire écarter en dehors les parties voiſines, qui en paroiſſent ainſi tumefiées; il luy ſurvient auſſi tres-ſouvent un vomiſſement, lequel fait croire à pluſieurs qui n'en connoiſſent pas la cauſe, que les femmes auſquelles il arrive ſont en danger; mais au contraire, c'eſt ordinairement un ſigne qu'elles enfanteront bien-toſt, dautant que les bonnes douleurs en ſont pour lors excitées, & ſe redoublent coup ſur coup juſques à ce que la beſogne ſoit faite. Ce vomiſſement eſt cauſé par la ſympathie qui eſt entre la Matrice & l'eſtomach, au moyen des ramifications des nerfs de la ſixiéme paire du cerveau, qui ſe diſtribuënt à l'un & à l'autre, par leſquelles elle luy communique la douleur qu'elle reſſent en ce temps, qui vient de l'agitation & commotion que luy cauſent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compreſſion que luy font les muſcles du bas

ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors : De plus, quand l'accouchement eſt fort proche, il arrive aux femmes un tremblement univerſel, & principalement des cuiſſes & des jambes, non pas avec froid, tel que celuy qui vient au commencement de l'accez des fiévres intermittentes ; mais il ſe fait avec chaleur de tout le corps ; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce temps de la Matrice, ſont teintes de ſang, ce qui joint aux ſignes cy-deſſus déclarez, eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain (c'eſt ce que les Sages-femmes appellent vulgairement marquer) & alors ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne dilaté, à l'embouchure duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſquelles ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoy on les ſent reſiſter, & paroiſtre au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand elles ſont formées (c'eſt à dire quand elles ont gagné le devant de la teſte de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sages-femmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors, aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, & qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane : Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, leſquelles incontinent s'écoulent ; aprés quoy on peut facilement ſentir à nud la teſte de l'enfant, qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque temps que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-toſt : mais on ſe doit bien garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoiſtre la neceſſité par ces ſignes ; car ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainſi que je trouvay que cette Sage-femme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois, une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui luy répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'hiſtoire, au ſeptiéme Chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelque-

fois

fois aller si viste en besogne; & bien qu'on trouve par fois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche mesme la teste de l'enfant à travers ses membranes, & que la femme ait aussi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toûjours conclure qu'elle soit pour lors effectivement en travail; car quoy qu'il y en ait grande apparence, quand ces dispositions se rencontrent, la chose n'est pas neanmoins entierement certaine, si ces douleurs ne répondent point en bas, comme nous avons dit, &, ce qui merite d'être bien observé, si on ne sent que les eaux se preparent entre les membranes & la teste de l'enfant. C'est pourquoy on doit bien remarquer cette circonstance, pour éviter de n'estre pas trompé en son prognostic, ainsi que furent deux Sages-femmes en l'occasion que je vais dire. Il y a environ deux ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis sur la difficulté de son accouchement, dans la croyance qu'elle avoit d'estre effectivement en travail, comme luy asseuroient ces deux Sages-femmes: l'ayant touchée pour reconnoistre la chose, je trouvay l'orifice de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & sentis aisément avec le doigt la teste de son enfant à travers ses membranes, qui estoient mollasses, & tapissées contre elle, sans estre aucunement tenduës: mais comme cette femme m'eust dit que depuis six jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainsi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne sentis point aucune preparation des eaux de son enfant, je luy conseillay de se contenter seulement de prendre quelque simple clystere, & de se tenir en repos chaudement en son lit; ce qu'ayant fait ses douleurs cesserent, aprés quoy elle resta encore un mois entier à faire toutes les fonctions de son negoce & de son ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureusement d'un enfant vivant. Or il est tres-certain que pour le peu qu'on eust contribué à mettre cette femme en travail, elle seroit accouchée à huit mois, ce qui luy auroit pû causer un grand prejudice, & à son enfant, en avançant sa naissance d'un mois.

On peut dire que l'accouchement est contre nature, quand l'enfant vient en mauvaise figure & situation; c'est à dire quand il se presente d'autre maniere que la teste la premiere, & en

ligne directe ; comme auſſi quand les eaux s'écoulent long-temps avant ſa ſortie, dautant qu'il demeure à ſec dans la Matrice, & qu'elles ſont abſolument neceſſaires pour en humecter le paſſage, & le rendre plus gliſſant. Lorſque l'arrierefaix ſort devant l'enfant, c'eſt un accident qui rend toûjours l'accouchement tres-dangereux, tant à raiſon du grand flux de ſang qui ſurvient ordinairement en cette rencontre, dont la mere peut mourir en tres-peu de temps, que parceque l'enfant ne recevant plus de nourriture, eſt incontinent ſuffoqué dans la Matrice, faute de reſpiration, dont il a beſoin pour lors, s'il y demeure tant ſoit peu aprés. L'accouchement eſt encore fâcheux quand il eſt accompagné de fiévre ou d'autre maladie conſiderable, qui peut avoir fait mourir l'enfant dans la Matrice ; comme auſſi quand les douleurs ſont lentes, & quand elles viennent de loin à loin, ſans preſque rien avancer, pour raiſon dequoy les femmes ſont extrémement fatiguées ; mais la difficulté la plus frequente & ordinaire, provient de ce que les enfans ſe preſentent en mauvaiſes poſtures. Nous parlerons plus preciſément des ſignes de tous ces differens accouchemens, en traitant d'un chacun d'eux cy-aprés : Venons maintenant à la recherche de quelques particularitez, dont il eſt tres-neceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans quoy il ſeroit impoſſible de pouvoir ſurement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui ſont contre nature : Examinons donc à ce ſujet toutes les choſes qui ſe rencontrent avec l'enfant dans la Matrice au temps de la groſſeſſe, & faiſons premierement la deſcription de celles qui ſe preſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt preſte d'accoucher, qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.

Cette Figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers dequoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant : On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arrierefaix marqué A. *du coſté qu'il eſt attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant, & de ſes eaux.

AUſſi-toſt que les deux ſemences ont eſté mêlées confuſément, & qu'elles ont eſté retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce meſme moment d'en débroüiller le chaos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la delineatiõ & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant, en agiſſant ſur ces ſemences, qui bien qu'elles ſemblent eſtre ſimilaires & uniformes à la veuë, contiennent neantmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui elle donne le premier mouvement, les ſeparant & les diſtinguant toutes

les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduisant par dehors des plus gluantes & visqueuses, desquelles sont formées premierement les membranes, qui empêchent que les esprits, dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, & qui servent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premieres engendrées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement se presentent les premieres au passage au devant de la teste de l'enfant. La plus part des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est tres-difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent : Ils ne sont pas mesme d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussi-bien que pour les bestes; sçavoir, le *chorion*, *l'amnios*, & *l'allantoïde* : Mais si on examine de prés ce qui en est, comme j'ay fait plusieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut veritablement separer & diviser en deux. J'explique la chose de la maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas, parceque bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes sont separées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie de l'enfant, & l'autre l'environne entierement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent mesme que ces eaux soient separées l'une de l'autre par differentes membranes, ce qui est tout au contraire; car elles sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un mesme corps & une commune envelope, qui sert ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une mesme nature, & enfermées en mesme membrane, comme je feray connoître cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de quelle façon la chose soit expliquée, pourvû qu'elle soit entenduë comme elle est.

La partie interieure de cette membrane, ou envelope dou-

ble, ou bien ſi on en veut conter deux, la premiere membrane qui ſe preſente au dehors, eſt appellée *chorion*, du mot Grec χωρειν, qui ſignifie contenir, parcequ'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'eſt-à-dire agnelette, à cauſe qu'elle eſt fort mince & deliée. *Galien* au 15. Livre *de l'uſage des parties*, appelle l'arrierefaix *chorion* : mais afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, laquelle peut meſme encore ſe ſeparer & diviſer en deux, quoy qu'effectivement ce n'en ſoit qu'une ſeule. Le *chorion* eſt un peu rude & inégal par toute ſa partie exterieure, en laquelle on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels il eſt attaché de tous coſtez à la Matrice; mais il eſt un peu plus poli en dedans, où il ſe joint de toutes parts, & s'unit avec *l'amnios*, de telle ſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une meſme membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adherent par toute ſa face qui regarde l'enfant; ce qui ſe fait au moyen de l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux : il vient auſſi vers toute la circonference de ce *placenta* faire ſa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'amnios, qui eſt la ſeconde membrane, eſt quatre fois plus mince que le *chorion* : elle eſt fort polie par ſa partie interne; mais elle ne l'eſt pas juſtement tant du coſté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince qu'elle en eſt tout à fait tranſparante; il ne s'y voit aucun vaiſſeau, ce qui cauſe qu'elle eſt ſi deliée, qu'on ne peut pas preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta*, quoiqu'elle le recouvre, mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui luy eſt interpoſé, duquel on la peut ſeparer entierement, ſi on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, il ſera tres-facile de connoître de quelle maniere ſont ces membranes dans la Matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre ſoit la Matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent qui eſt au dedans du balon, ſoit cette membrane double du *chorion* & de *l'amnios*, dans quoy l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble, &

comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de meſme les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous coſtez à la Matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu elles paſſent par deſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette troiſiéme, ou plûtoſt pretenduë membrane, que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent eſtre comme une ceinture, qui entoure & reveſt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde juſques au deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe remarque jamais au *fœtus* humain, ny meſme à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit auſſi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux âneſſes, & aux autres, ainſi que j'ay reconnu la choſe, aprés l'avoir pluſieurs fois curieuſement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naiſſant ces membranes ſur leur teſte ; ce qui fait dire qu'ils ſeront heureux ; mais c'eſt une pure ſuperſtition, dautant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une ſubſtance ſi forte, qu'elles n'ont pas pû eſtre crevées par l'impulſion des eaux, & par les efforts que la femme fait en accouchant, ou de ce que ſes paſſages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la ſortie en a eſté tres-facile & ſans aucune violence : C'eſt dans la verité pour ce ſujet, qu'on doit dire qu'ils ſont heureux d'eſtre venus ſi à leur aiſe, comme auſſi la mere l'eſt-elle bien d'eſtre ainſi delivrée ; car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naiſſent jamais coiffez de la façon, à cauſe qu'étant tourmentez & fort preſſez au paſſage, ces membranes s'y rompent & y demeurent toûjours.

Au dedans des membranes de l'enfant, diſpoſées comme je l'ay expliqué, les eaux ſont contenuës, au milieu deſquelles il nage & eſt ſitué : l'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, ſi on conſidere auſſi ſur ce ſujet les differens ſentimens des Auteurs. Aucuns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui eſt vuidée de la veſſie par l'ouraque, & ſe fondent ſur ce qu'il ne ſe rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire, & qu'il eſt aiſé de connoître que c'eſt de l'urine, par la couleur, & par la ſaveur que ces eaux ont toute ſemblable à celle qui eſt contenuë dans la veſſie. Il eſt neantmoins bien cer-

tain que cela ne peut pas eſtre ainſi qu'ils le diſent ; dautant que l'ouraque n'eſt pas percé au *fœtus*, & qu'il ne ſort pas hors de ſon nombril ; car par l'endroit qu'il y eſt attaché, il ſe trouve toûjours tendineux, & aſſez ſemblable à une petite corde de luth, au travers dequoy il ne peut tres-aſſurément rien paſſer, tant ſubtil puiſſe-t-il eſtre, comme je l'ay obſervé, & veu auſſi remarquer par pluſieurs fois à deffunt Monſieur *Gayant*, qui étoit avec l'approbation univerſelle, l'Anatomiſte le plus exact & le plus expert qui ait eſté depuis long-temps à Paris, pour le merite duquel ſa Majeſté luy avoit fait l'honneur de le choiſir par preference à tous autres, pour faire les curieuſes recherches, & pluſieurs belles experiences anatomiques, à quoy s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & tres-ſçavans, dont l'Academie Royale eſt compoſée. Or cette conformation naturelle nous fait bien voir que *Dulaurens* s'eſt abuſé, quand il a dit qu'il avoit vû un homme, auquel l'ouraque ne s'étoit pas refermé, vuider quantité d'eau par l'umbilic, inferant de là qu'elle venoit de la veſſie par cét ouraque, & que celle qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainſi amaſſée. Je ne doute pas qu'il n'ait vû cét homme jetter beaucoup d'eau par le nombril, comme il dit ; mais elle venoit aſſurément de la capacité du bas ventre, où il y avoit hydropiſie, & non pas de la veſſie ; parcequ'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, ainſi que nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature, ſurquoy en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit eſtre de meſme à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines ; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, de laquelle le chemin ſe trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moy je croy (ce me ſemble) avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humiditez vaporeuſes, qui tranſudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, au travers dequoy ne pouvant paſſer, à cauſe qu'elles ſont tres-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau qui s'amaſſe ainſi petit à petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, lorſque l'enfant n'étant point tout-à-fait formé, n'a pas encore de vie manifeſte, que durant les

autres temps auſquels il eſt vivant ; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celuy de *l'embryon* ; & la raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée qui luy eſt toute ſemblable ; car les ſueurs, les larmes, & autres humiditez qui diſtilent & tranſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il eſt au ventre de ſa mere ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins ; dautant qu'il ne prend en ce temps aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humiditez ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort tendrelet. C'eſt pourquoy je ne conçois pas la neceſſité qui le pourroit obliger à vuider plûtoſt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les excrémens qui ſont dans ſes inteſtins ; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, ny d'une façon ny d'autre, mais ſeulement aprés qu'il eſt né. *Bartholin*, & quelques autres veulent neantmoins que l'enfant urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent ; mais il y a bien plus d'apparence que ce ſoit par la ſeule tranſpiration, comme j'ay dit ; car lorſqu'il n'eſt pas tout-à-fait formé, & qu'il n'a pas encore de vie manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps, & meſme il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux germes ; ce qui fait bien voir pour lors que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine : & ce qui le prouve encore tres-manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces meſmes eaux en auſſi grande abondance que les autres lorſqu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver quand il y a pluſieurs enfans, qu'ils ne ſont jamais en une meſme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre (ce qui eſt tres-rare & monſtrueux lorſqu'il arrive ;) mais chacun d'eux a toûjours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſeparées, dans leſquelles il eſt envelopé en particulier.

Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages tres-conſiderables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir

voir, en nageant plus facilement d'un côté & d'autre, & afin que par ſes mouvemens frequens il ne vienne à bleſſer la Matrice, en heurtant à ſec contre elle, ce qui luy cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement; elles le deffendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre, & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le temps de l'accouchement, dautant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en étant humecté, s'étend & prête bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorſque l'enfant eſt tout preſt à ſortir, ou peu devant; car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

Iean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere decedée, en ſon Livre intitulé, *De nutritione fœtus*, veut que ces eaux ſervent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bouche, & les avalle (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le temps qu'il eſt dans la Matrice: mais la verité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que de s'arrêter à refuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoûtenir ſon dire; car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-meſmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe, qui n'eſt fondé que ſur un paſſage d'*Hypocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes lévres ſucce l'aliment de la Matrice, auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote*, qui refute bien cette erreur au 5. Ch. du 2. Liv. *de la gener. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hypocrate*, puiſque luy-meſme ſe contredit, & ſoûtient le contraire au Livre *de octimeſtri*, où il dit preciſément, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas devant qu'il ſoit ſorty du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ay fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, ſans acquerir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes

les humeurs qui ſont capables de nourrir, ainſi qu'il arrive en la ſimple ſeroſité de ſang, laquelle étant ſeparée de ſa maſſe, ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-toſt qu'on la met chauffer au feu ; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand meſme il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut en ſuite de cela, rechercher la connoiſſance des parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la Matrice, c'eſt dequoy nous allons preſentement diſcourir.

Ces trois Figures repreſentent le *Placenta*, ou l'arrierefaix, & les vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.

La premiere montre la figure de l'arrierefaix, au milieu duquel eſt attaché le cordon de l'umbilic ; on voit auſſi autour de cét arrierefaix les membranes de l'enfant, qui reſtent ainſi ridées quand il en eſt dehors.

A.A.A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

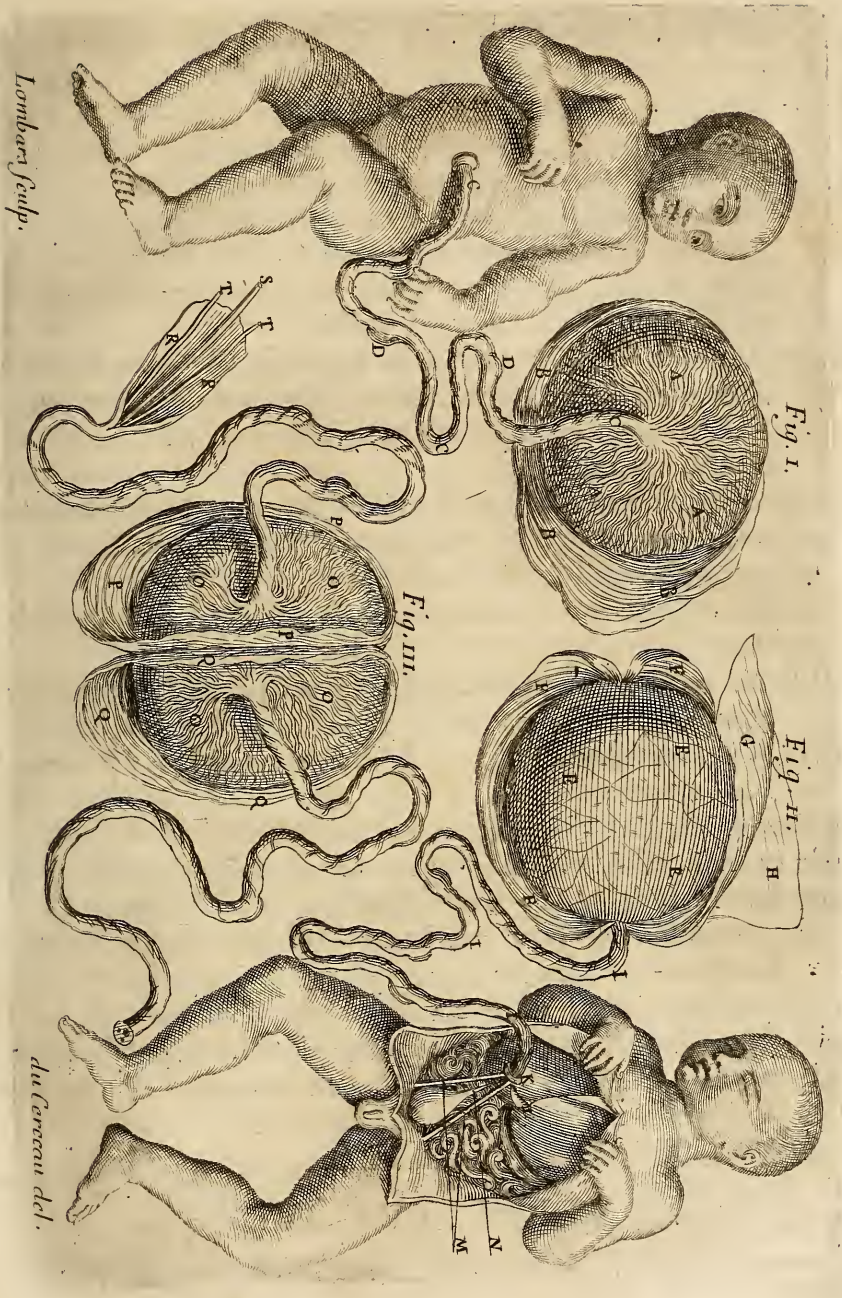
B.B.B. *Les membranes qui y ſont attachées tout autour.*

C.C.C. *Le cordon de l'enfant, qui contient ſes vaiſſeaux umbilicaux, leſquels ſortans de ſon nombril, vont s'inſerer au milieu de l'arrierefaix, où ils produiſent une infinité de rameaux.*

D.D. *Certaines éminences appellées neuds, qui ſe rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaiſſeaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en l'autre.*

La ſeconde Figure repreſente l'arrierefaix retourné de l'autre coſté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y conſiderer la diſtribution des vaiſſeaux umbilicaux.

E.E.E. *Montrent l'arrierefaix du coſté par lequel il eſt attaché contre la Matrice ; on ne voit pas en cette face aucune apparence de vaiſſeaux comme en l'autre ; mais ſeulement quelques ſimples interlignes, & de petites embouchures, par où le ſang qui tranſude de la Matrice diſtile dans cette maſſe parenchymateuſe.*


Lombart ſculp.
Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
du Cerceau del.

F.F.F. *Les membranes.*

G. *Vne partie du* Chorion *qui a eſté ſeparée de l'*Amnios, *qui eſt marquée par* H.

H. *Vne portion de l'*Amnios *ſeparée du* Chorion *marqué par* G.

I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où on voit auſſi pluſieurs neuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaiſſeaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la fiſſure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui ſe conduiſant le long des coſtez de la veſſie, vont s'inſerer dans les arteres iliaques & quelquefois dans les hypogaſtriques.*

N. *L'ouraque, qui du fond de la veſſie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, ſans paſſer outre, auquel endroit il eſt extrémement delié, & n'eſt aucunement percé.*

La troiſiéme Figure fait voir celle d'un arrierefaix de deux enfans, auquel il ſe rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a auſſi ſes membranes ſeparées.

O.O.O.O. *Le corps de l'arrierefaix, qui eſt commun à tous les deux enfans.*

P.P.P. *Les membranes qui ſervent à enveloper particulierement l'enfant qui eſt de ce coſté-là.*

Q.Q.Q. *Les autres membranes qui ſervent à contenir ſeparément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cét arrierefaix double, celuy du coſté droit eſt diſſequé en ſon extremité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaiſſeaux ſeulement.

R. R. *Montrent une forte membrane dont ſont révêtus ces trois vaiſſeaux umbilicaux.*

S. *La veine qui eſt fort groſſe.*

T. T. *Les deux arteres qui ſont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon eſt coupé en l'autre extremité, où on voit ſeulement les orifices des vaiſſeaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.*

COmme l'enfant devoit eſtre nourry du ſeul ſang de ſa mere, durant le temps qu'il eſt dans la Matrice, & que toutes les

femmes groſſes ne l'ont jamais ny beau ny bon, la nature providente a formé le *placenta* pour luy en ſervir de reſervoir, afin qu'il en eût toûjours ſuffiſamment, & qu'il y fût derechef élabouré & perfectionné, pour eſtre rendu convenable à ſa nourriture, parcequ'il n'eût pas pû ſans doute, convertir en ſa ſubſtance delicate un ſang ſi groſſier qu'eſt celuy de la mere, s'il n'avoit eſté auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il luy eſt envoyé enſuite par le moyen de la veine umbilicale, & eſt rapporté comme nous dirons cy-aprés, par les arteres, qui ſont les conduits dont eſt compoſé le cordon de l'umbilic. Diſons donc que le *placenta* n'eſt autre choſe qu'une maſſe ſpongieuſe & charnuë, ſemblable en quelque façon à la ſubſtance de la rate, tiſſuë & entrelaſſée d'une infinité de veines & d'arteres, qui compoſent la plus grande partie de ſon corps, faite pour recevoir & purifier le ſang de la mere deſtiné à la nourriture de l'enfant qui eſt dans la Matrice. Cette maſſe de chair ſpongieuſe eſt ainſi appellée, parcequ'elle reſſemble en figure à un gâteau; aucuns la nomment le delivre, à cauſe qu'étant ſortie aprés l'iſſuë de l'enfant, la femme eſt tout-à-fait delivrée du fardeau de la groſſeſſe: On l'appelle auſſi vulgairement l'arrierefaix, parceque c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'aprés que l'enfant eſt hors de la Matrice: Il y en a qui luy donnent le nom de foye uterin, dautant qu'elle ſert comme un foye, pour preparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & luy donne le meſme uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir eſt d'appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infiny de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée; ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachez les vaiſſeaux umbilicaux; mais il eſt un peu moins épais vers les extrémitez de toute ſa circonference. Il eſt couvert du *chorion* & de l'*amnios* du coſté ſeulement qui regarde l'enfant. & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice: Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonference) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au Chapitre prece-

dent, lequel adhere si fortement au *placenta*, par l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux qui paroissent fort gros en sa surface, qu'il n'en peut pas estre separé sans laceration de sa substance.

Si on considere de bien prés, comme j'ay fait, le *placenta* du costé qu'il se joint avec la Matrice, on remarquera qu'il semble y estre aussi enduit d'une espece de legere membrane, qui est si fragile & si déliée, qu'il ne paroît presque pas qu'il y en ait: On la verra toutefois manifestement, en essuyant bien le sang dont cette partie est toûjours teinte. On observera encore, que toute la face de ce costé est comme entrecoupée de plusieurs interlignes, semblables en quelque façon à celles qui se remarquent en la surface des reins de bœuf: Il y paroît aussi plusieurs petites embouchures, par où le sang qui transude à travers la substance poreuse de la Matrice, distile dans cette masse charnuë.

Quoy qu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & mesme quand il y en a trois, s'ils sont jumeaux, c'est-à-dire engendrez d'un mesme coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, lequel a seulement autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans; lesquels neantmoins sont entierement separez l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part, à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au precedent Chapitre, leurs corps joints & adherens l'un à l'autre; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont envelopez en mesmes membranes. Mais s'il s'est fait superfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans; & comme la superfetation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive tres-rarement, aussi voit-on fort peu de femmes avoir plusieurs délivres separez, quand elles accouchent de plusieurs enfans.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorty; car la plus-part des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux avec quelques glaires, & les membranes qui les entouroient; & au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules

ſpongieuſes, jointes interieurement à la propre ſubſtance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux de leurs petits leſquelles glandules, comme j'ay remarqué pluſieurs fois par l'ouverture des brebis, ne ſont pas plus groſſes que des grains de chenevy, lorſqu'elles n'ont point de petit dans le ventre; mais quand elles ſont pleines, elles ſe tumefient extrémement, & deviennent de la groſſeur du poulce, les unes plus & les autres moins; elles reſſemblent pour lors aſſez bien en figure à un champignon rond, qui ne ſeroit pas encore épanoüy, le regardant par l'envers, aprés luy avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachées les ramifications des vaiſſeaux umbilicaux: neantmoins il eſt certain que les animaux qui font ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu dequoy chaque petit a dans ſa cellule une eſpece de *placenta* particulier, que la mere mange auſſi-toſt qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle ſoit, il y en a preſque toûjours quelque marque & impreſſion, ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arrierefaix qu'elle vuide en ſon accouchement; dautant que cette partie étant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit eſtre d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit eſtre ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſcyrrheuſe.

Du milieu de l'arrierefaix ſort un cordon, compoſé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe parmy les Auteurs: Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres, d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien*; mais il eſt tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain, comme je l'ay reconnu par la diſſection que j'ay faite de pluſieurs, ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines

d'un arbre, se conduit par un seul canal tout le long du cordon jusques au nombril de l'enfant, qu'elle traverse pour se terminer enfin au milieu de la fissure qui est en la partie inferieure du foye; & les deux arteres naissant du mesme *placenta*, par un grand nombre de semblables racines, vont par deux conduits le long de ce mesme cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ses arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques. La veine est beaucoup plus grosse que ne sont pas les arteres; sa cavité est bien large pour y mettre une plume à écrire; & celle des arteres, comme pour y fourrer un fer de mediocre aiguillette, c'est-à-dire plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font plusieurs replis tortueux & inégaux le long de leur chemin; mais la veine est conduite bien plus directement dans tout son progrez.

Ces trois vaisseaux qui composent le cordon, sont envelopez d'une membrane assez forte & épaisse, provenant du *chorion*, laquelle est aussi revêtuë d'une production de *l'amnios*, qui s'en peut facilement détacher: mais outre que cette premiere leur sert comme d'une guaîne, dans quoy ils sont tous trois logez, elle les separe encore l'un de l'autre par ses redoublemens. Quand les vaisseaux de ce cordon sont pleins de sang, il est environ de la grosseur du doigt, & de la longueur d'une grande demy aune ordinairement, & parfois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui font environ quatre grandes palmes de main. Il est necessaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puisse avoir la liberté de se mouvoir dans la Matrice, & d'en sortir dans le temps de l'accouchement sans tirailler l'arrierefaix auquel il est attaché. On y voit beaucoup d'inégalitez assez éminentes, qui semblent estre comme des neuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sages-femmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces pretendus neuds est proportionné à celuy des enfans que la femme doit porter en suite; ce qui est sans raison, dautant que celle qui accouche à quarante ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de neuds au cordon de son enfant, que celle de vingt ans, qui en doit encore avoir plus d'une douzaine; elles disent outre cela, que si le premier neud est rouge,

le

le premier enfant que la femme fera enſuite, doit eſtre un garçon, & que s'il eſt blanc, ce ſera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus ſolide ny plus raiſonnable que l'autre; car ces neuds paroiſſent ſeulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obſcur, ſelon que les vaiſſeaux ſont plus ou moins pleins de ſang, qui eſt ce qui leur donne une telle couleur, laquelle eſt auſſi d'autant plus manifeſte que ces vaiſſeaux ſont ſuperficiels en cét endroit.

Il y a bien des Auteurs qui admettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaiſſeaux umbilicaux, & diſent qu'il ſert à vuider l'urine de l'enfant dans ſes membranes; neanmoins l'experience nous montre que ce n'eſt pas un vaiſſeau, & qu'il ne ſort pas du nombril; mais que c'eſt ſeulement un ligament au *fœtus* auſſi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la veſſie vient ſe terminer à l'umbilic, ſans le traverſer comme ils ont crû avec abus. J'ay ouvert & diſſequé plus de quarante *fœtus*, auſquels je ne l'ay jamais trouvé percé, mais toûjours ſolide & tendineux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort ſemblable, comme j'ay déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toûjours vû manifeſtement cave aux brebis, lequel ſe terminoit avec les autres vaiſſeaux umbilicaux à leurs cotyledons, auſquels animaux ſe voyent auſſi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre, ce qui fait que leur cordon eſt compoſé de cinq vaiſſeaux; mais il n'en eſt pas de meſme au *fœtus* humain; car il n'a qu'une ſeule veine & deux arteres umbilicales; c'eſt ce qui me fait croire que *Galien* diſant au Livre *de la diſſection de la Matrice*, que le cordon de l'umbilic eſt compoſé de cinq vaiſſeaux, a plûtoſt fait la deſcription de celuy de ces ſortes d'animaux, que de celuy de l'enfant.

Pour bien ſçavoir comment la nourriture eſt portée à l'enfant par les vaiſſeaux umbilicaux, il eſt fort neceſſaire de concevoir & connoître de quelle maniere la circulation du ſang ſe fait; ce qui arrive ainſi à ſon égard. Le ſang ayant eſté apporté par les arteres de la mere, qui aboutiſſent au fond de la Matrice dans le *placenta* qui y eſt attaché, il s'en fait une transfuſion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant; en ſuite dequoy il eſt porté dans la veine cave, & de là au cœur, où étant il eſt envoyé à toutes les parties par le moyen des arteres, & une por-

tion pareille à peu prés en quantité, étant dans les arteres iliaques, eſt conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour eſtre reportée dans le *placenta*, où ce ſang étant encore elabouré, retourne faire le meſme chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans aucune diſcontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le ſang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfuſion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celuy de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce ſoit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre; car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans ſon bras, ou dans une autre partie telle qu'elle ſoit; pour ce qui eſt de l'enfant, il en eſt auſſi de meſme.

On ne remarque aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainſi que je l'ay curieuſement examiné, auſſi n'y ſont-elles pas neceſſaires: Ces valvules ſont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes, à cauſe que ces parties ſont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaiſſeaux troubleroient la circulation du ſang, s'il n'étoit ainſi ſoûtenu & empêché de reculer; mais la veine umbilicale n'en a eû aucun beſoin, parceque le cordon de l'enfant eſt flotant au milieu de ſes eaux, où ne pouvant pas eſtre comprimée, le mouvement du ſang n'y peut pas auſſi eſtre intercepté, comme il eſt quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Auſſi-toſt que l'enfant eſt né, ces vaiſſeaux qui ſont plus gros au *fœtus*, à cauſe de leur cavité, qu'ils ne ſont en l'homme, ſe deſſeichent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſepare tout proche du nombril cinq ou ſix jours aprés, pour raiſon dequoy ils perdent leur premier uſage, & commencent en ſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires; ſçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres ſervent à étendre & ſoûtenir la veſſie par les côtez en s'y joignant, le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a eſté dit, ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la Matrice, faiſons maintenant connoître quelles ſont les differentes ſituations natu-

relles qu'il y tient, ſelon les differens temps de la groſſeſſe ; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

LES TROIS FIGVRES SVIVANTES repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B. *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A. *fait voir la meſme ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C. *repreſente de quelle façon il eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le temps qu'il ſe diſpoſe à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A.A.A.A. *montrent la ſubſtance de la Matrice.*

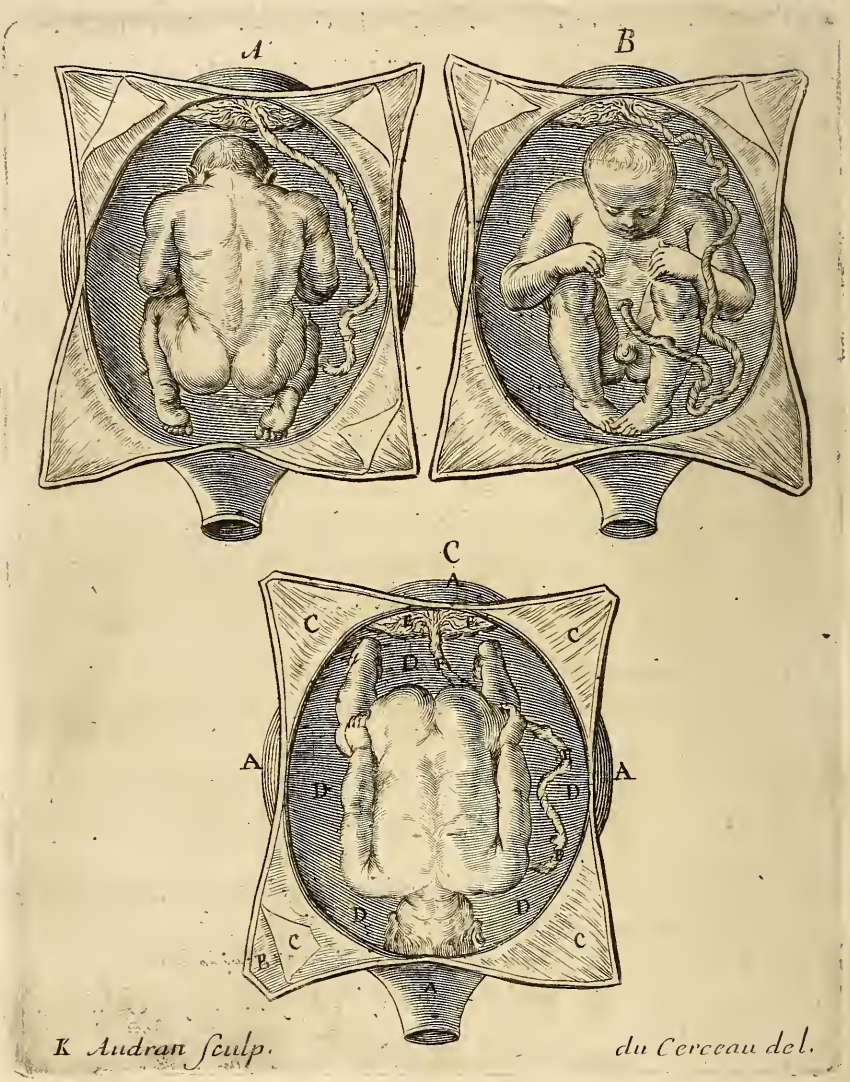
B. *La membrane appellée* chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la Matrice.*

C.C.C.C. *La membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D.D.D.D.D. *Montrent tout le vuide qui eſt remply d'eau, au milieu dequoy l'enfant nage & eſt ſitué.*

E.E. *L'arrierefaix ſitué au fond de la Matrice.*

F.F.F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deça & delà dans les eaux.*



K Audran sculp. du Cerceau del.

CHAPITRE V.

Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les differens temps de la groſſeſſe.

LOrſque nous aurons expliqué quelles ſont les differentes ſituations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoiſſance de celles qui étant contre nature cauſent la pluſpart des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſituez au milieu de la Matrice; car quoy qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un coſté que d'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage, & cette ſituation de coſté ſe doit entendre ſeulement eû égard au ventre de la mere, & non au reſpect de la Matrice, dans le milieu de laquelle il eſt toûjours placé, à cauſe qu'il ne ſe rencontre en celle de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſeparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & parfois meſme davantage; & que les mâles s'engendrent plûtoſt au coſté droit, & les femelles au gauche; ce qui eſt le ſentiment d'*Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur*; mais ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au coſté gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il ſe rencontre deux enfans, ils ſont quelquefois tous deux d'un meſme ſexe, autrefois non, & ſont indifferemment ſituez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation generale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſiderons par les diverſes figures qu'il y tient, elle eſt differente ſelon les differens temps de la groſſeſſe; car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embryon*, eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine mediocrement courbée en dedans,

les cuisses pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes en ſorte que les talons touchent aux feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournez en dedans, ſes bras ſont fléchis, & ſes mains poſées ſur les genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa teſte panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien en cette poſture, à un chieur accroupi, qui baiſſe la teſte pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la teſte en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à meſure qu'il vient à croître & grandir, il étend peu à peu ſes membres qu'il avoit preſque exactement fléchis pendant les premiers mois. Il ne faut pas croire neantmoins que l'enfant ſoit toûjours preciſément dans cette poſture que nous venons de dire; car il change quelquefois celle de ſes bras & de ſes jambes, en les fléchiſſant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un coſté & d'autre, ſelon qu'il y eſt excité par pluſieurs differentes cauſes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes groſſes, qui luy ſentent mouvoir ces parties differemment, aprés quoy il revient preſque toûjours comme à ſon centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il ſe repoſe facilement, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extréme extenſion & l'exacte flexion, laquelle figure moyenne eſt la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puiſſent avoir. C'eſt pourquoy *Columbus* doit eſtre repris luy-meſme de la temerité dont il accuſe tous les autres Auteurs qui ont décrit des ſituations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la deſcription qu'ils en ont faite, nous marquant pour cela une autre ſituation particuliere de l'enfant, qu'il nous aſſure avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort : mais ne ſçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant cauſant des extrémes & differentes agitations à l'un & à l'autre, fait ſouvent changer de ſituation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la meſme figure qu'ils étoient lorſqu'il eſt venu à mourir au ventre de ſa mere? L'enfant garde ordinairement cette premiere ſituation juſques au ſeptiéme ou huitiéme mois, auquel temps ſa teſte étant devenuë fort groſſe, eſt portée par ſon poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en luy faiſant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ſes

pieds ſe trouvent aprés en haut, & ſa face regarde alors le *rectum* de ſa mere. Quelques-uns croyent que les ſeuls mâles l'ont ainſi tournée en deſſous lors qu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus : *Fernel* eſt de ce ſentiment ; mais c'eſt ſans raiſon, puiſque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en deſſous vers le *rectum* de leur mere, comme il eſt dit ; & quand il arrive au contraire, cela n'eſt pas naturel ; car le viſage de l'enfant venant au deſſus, ſeroit grandement meurtri, à cauſe de la dureté des os du paſſage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé ſa premiere ſituation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il ſe remuë & ſe tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher pour les douleurs qu'elle en reſſent, comme je l'ay ſouvent veu arriver, & particulierement à la femme de Monſieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir ſenti ſubitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, à cauſe que ſon enfant s'étoit ainſi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de preparer toutes choſes neceſſaires à ſon accouchement ; qu'elle croyoit devoir arriver en ce meſme temps) ne laiſſa pas neantmoins de porter ſon enfant durant un mois entier, enſuite dequoy je l'en accouchay heureuſement.

Si on fait bien réflexion à cette circonſtance, on connoîtra que c'eſt là cette premiere & prétenduë tentative, que les Auteurs ſe ſont imaginée que l'enfant faiſoit pour ſortir au ſeptiéme mois, ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainſi juſques au neufiéme, & que la reïterant au huitiéme, s'il y naiſſoit, il ne vivoit pas long-temps, dautant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puiſſans efforts ſi proches l'un de l'autre. Mais c'eſt un pur abus ; car ſi l'enfant ſe tourne ainſi la teſte en bas, ou plutoſt eſt tourné, ce n'eſt que par une diſpoſition naturelle de la peſanteur des parties ſuperieures de ſon corps ; & s'il ſe remuë beaucoup dans ce temps, & incontinent apres, ce n'eſt pas qu'il deſire encore ſortir ; mais c'eſt à cauſe de l'incommodité qu'il ſouffre en cette nouvelle ſituation, à laquelle il n'eſt pas accoutumé comme je viens de dire. C'eſt ce qu'*Hypocrate* nous enſeigne au Livre de l'accouchement à huit mois ; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum ſubit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à travailler devant l'ac-

couchement, & eſt en danger de mourir dans le temps qu'il eſt tourné dans la Matrice. Il ſe tourne ainſi quelquefois dés le ſeptiéme mois, rarement devant ſans accident, le plus ſouvent vers le huitiéme, & parfois au neufiéme ſeulement, & d'autrefois auſſi ne ſe tourne-t-il point du tout, comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere ſituation, c'eſt à dire les pieds devant. Or par là il eſt tres-facile de juger, & c'eſt une verité que je tiens pour conſtante & aſſurée, que les enfans ſont d'autant plus forts & robuſtes, & peuvent par conſequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neufiéme mois; car comme dit tres-bien *Ariſtote, Topicor. Lib. 3. Cap. 1. Quod ad bonum propius accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſequent ce que nous devons plus deſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa teſte en bas vers les derniers mois, afin ſeulement d'eſtre diſpoſé à eſtre plus facilement mis hors de la Matrice au temps de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors : car par cette figure toutes ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant, & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empeſchement à ſon iſſuë, & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe tres-aiſément, quand la teſte qui eſt fort groſſe & dure, eſt entierement ſortie.

Lorſqu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour eſtre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un : mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le temps de l'accouchement, ou meſme devant; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la teſte, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus fâcheuſe, & parfois tous deux ſe preſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe preſenter, c'eſt toûjours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dite: & la ſituation naturelle eſt ſi neceſſaire au bon & legitime accouchement, que celles qui ſont contre nature ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Lorſ-

Lorſque la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques proche du port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon débarquement ; c'eſt ce qu'elle évitera ſi elle obſerve exactement, quand elle eſt à terme, les choſes que nous allons dire.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut que la femme faſſe quand elle eſt à terme.

JE ne ſuis pas de l'opinion de preſque toutes les Sages-femmes, qui recommandent aux femmes groſſes (afin ce diſent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lorſqu'elles ſont ſur les derniers mois de leur groſſeſſe, & encore moins du ſentiment *de Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou ſur un cheval de trot ; ce qui eſt un tres-dangereux conſeil, & qui cauſe journellement beaucoup de fâcheux accouchemens ; car comme nous avons dit au Chapitre precedent, c'eſt ordinairement en ce temps que l'enfant ſe tourne, & qu'il fait la culbute, en portant ſa teſte en bas, & ſes pieds en haut, pour venir ainſi naturellement ; & ſouvent les pauvres femmes croyant ſe procurer un facile accouchement, le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cauſe de l'agitation & commotion du corps, font prendre à l'enfant une ſituation contre nature, ou font tellement affaiſſer & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogaſtre, qu'il n'a plus en ſuite la liberté de ſe tourner quand il eſt temps, ce qui le fait ſouvent venir dans ſa premiere ſituation, c'eſt-à-dire par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit eſtre l'œuvre de nature lorſque l'enfant vient bien) en eſt excité avant le terme tout-à-fait accomply ; & quand meſme ce ne ſeroit que de cinq ou ſix jours, cela ne laiſſe pas, ainſi que j'ay dit autre part, de luy eſtre auſſi prejudiciable que nous le voyons eſtre à la ſaveur, à la bonté, & à la conſervation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'eſt pourquoy il ſeroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit au 6. Chap. du 4. Liv. *de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie ſedentaire ; car cela ſe doit entendre des autres temps de la groſſeſſe,

& d'un travail qui ſoit moderé & convenable à ſa diſpoſition preſente.

Pour ce ſujet je conſeille à la femme (quoique preſque tout le monde ſoit de contraire avis ſans raiſon) de ſe tenir plus de repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de ſa groſſeſſe, afin que ſon enfant puiſſe plus directement ſe tourner à chef; & dans ce temps principalement, elle ne ſera aucunement ſerrée ny contrainte dans ſes habits, afin qu'il puiſſe encore prendre plus facilement la poſture qui luy eſt convenable à ſortir. Elle obſervera auſſi pour lors un bon regime de vivre, en uſant de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, plûtoſt boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de ſe tenir par leur moyen le ventre libre, plûtoſt que par clyſteres, qui pourroient en ce temps accelerer l'accouchement; elle oindra ſes parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours de graiſſes émolientes, comme de celle d'oye ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais, ou bien elle ſe ſervira de fomentations qui en les amoliſſant & relâchant, puiſſent rendre le paſſage plus libre & plus gliſſant: c'eſt ce que doivent faire principalement celles qui ſont groſſes de leur premier enfant, dautant qu'elles ont ces lieux plus étroits que celles qui ont accouché d'autrefois; mais particulierement celles qui ſont déja un peu avancées en âge ont beaucoup plus de peine, & ſont bien plus long-temps en travail, ſi c'eſt auſſi pour la premiere fois, que celles qui ſont mediocrement jeunes, parceque les membranes de leur Matrice ſont plus dures & plus ſeiches, ce qui fait qu'elles ne peuvent pas prêter, & ſon orifice interne ſe dilater ſi facilement; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme, à cauſe dequoy ce *coccix* n'obeït pas ſi aiſément dans la ſortie de l'enfant qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'uſage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils cauſent à tout le corps, ils ne fiſſent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait temps. Beaucoup de femmes ſe font auſſi ſaigner par précaution, lorſqu'elles ſont, ou croyent eſtre à terme, dont je ne trouve pas l'uſage fort bon, quand ce n'eſt que par la ſeule precaution; mais bien lors qu'avec elle quelque neceſſité le re-

quiert, à moins dequoy on s'en doit abſtenir aprés le ſeptiéme mois, parceque l'émotion que la ſaignée cauſe à l'enfant, le fait mouvoir quelquefois ſi fortement, que la Matrice pourroit eſtre contrainte de s'ouvrir, pour le laiſſer ſortir avant qu'elle y fût entierement diſpoſée. La femme groſſe qui obſervera ces choſes, aura lieu d'eſperer une bonne iſſuë de ſon accouchement, en attendant quoy elle s'aſſurera d'une Sage-femme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la ſecourir auſſi-toſt qu'elle reſſentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puiſſent eſtre ; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre pour en faire tomber le fruit qui eſt meur, auſſi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fauſſe douleur, pour faire venir enſuite celles de l'accouchement, qui la pourroient ſurprendre dépourvuë d'aſſiſtance. Parlons à preſent de ce qu'elle doit obſerver quand elle eſt effectivement en travail.

CHAPITRE VII.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'eſtre en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes reïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour : Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La pluſpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parceque Dieu l'a ordonné ainſi ; & que la femme ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme Chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos : in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multipliray tes miſeres & tes conceptions : tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puiſqu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce temps-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons neantmoins

que toutes les femelles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme, quand elles mettent leurs petits au jour ; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté preciſe de Dieu, à l'égard de la femme, il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement ; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que la Matrice qui eſt tres-étroite, en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & tres-ſenſible à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe, reçoive la dilatation neceſſaire à ſa ſortie, & qu'il luy ſoit fait une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſiderables. *Ariſtote* dit que la femme ſouffre plus en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle meine une vie plus ſedentaire ; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, a la teſte plus groſſe à proportion de ſon corps ; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite, & d'une figure plus oblongue. Or comme la femme pour ce ſujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera ſeulement de les endurer avec patience, dans l'eſperance d'en eſtre bien-toſt delivrée par un heureux accouchement.

Auſſi-toſt qu'on aura reconnu que la femme eſt effectivement en travail, par les ſignes que nous avons ſpecifiez au Chapitre ſecond de ce Livre, en parlant de ceux qui précedent, & qui accompagnent l'accouchement, deſquels les principaux ſont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui pouſſent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on ſent ſon orifice interne dilaté, comme auſſi les eaux de l'enfant ſe preparer & ſe former, c'eſt-à-dire venir au devant de ſa teſte, & pouſſer les membranes qui l'envelopent, au travers deſquelles dans l'intervalle des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il preſente, & principalement ſi c'eſt la teſte, dautant qu'on la ſent en rondeur reſiſter par ſa dureté ; pour lors on apprêtera tout ce qui eſt requis pour ſoulager la femme dans ſon accouchement ; & pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que ſon ventre ne ſoit aucunement ſerré par ſes juppes, ou par autres vêtemens ; on luy donnera un clyſtere un peu fort, ou meſme pluſieurs s'il eſt beſoin ; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant ſoit trop avancé ; car pour lors il eſt bien

difficile qu'elle en puiſſe prendre, à cauſe que l'inteſtin eſt trop comprimé : cela ſervira pour l'exciter à ſe décharger de ſes excremens, afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'eſpace pour la dilatation du paſſage, comme auſſi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pouſſer d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la ſelle ; & cependant on diſpoſera les choſes neceſſaires à ſon accouchement, tant pour elle que pour ſon enfant, & on luy preparera une chaire propre à cét uſage, ou plûtoſt un petit lit de ſangle, qu'on mettra proche du feu, ſi la ſaiſon le requiert, lequel lit doit eſtre dégagé de l'embarras, en telle ſorte qu'on puiſſe tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodément aider la malade en ce qu'elle aura beſoin.

Si la femme eſt d'une habitude replete, il ſera pour lors fort à propos de luy tirer du ſang du bras ; car par ce moyen, ſa poitrine étant dégagée, & ayant la reſpiration plus libre, elle aura bien plus de force à pouſſer ſes douleurs en bas ; ce qui ſe fera ſans aucun danger, dautant qu'en ce temps l'enfant étant preſt à ſortir, n'a plus de beſoin du ſang de la mere pour ſa nourriture ; c'eſt une choſe que j'ay ſouvent pratiquée avec un fort heureux ſuccez ; outre cela cette évacuation empeſche ſouvent que la femme n'ait la fiévre aprés ſon accouchement, en attendant l'heure duquel elle ſe promenera dans ſa chambre, ſi ſes forces le permettent ; & pour les conſerver il ſera aſſez à propos de luy faire prendre quelque bon conſommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de temps en temps, ou bien une petite rôtie trempée dedans, ſans uſer pour lors d'aucuns alimens ſolides. On luy recommandera ſur tout, de faire bien valoir ſes douleurs, en retenant ſon haleine, & pouſſant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles luy prendront. La Sage-femme touchera du doigt l'orifice interne de temps en temps, pour reconnoître ſi les eaux ſont preſtes à percer, & ſi l'accouchement les doit bien-tôt ſuivre ; elle oindra auſſi toutes les parties genitales de quelque huile émoliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, ſi elle voit qu'elles ayent de la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes, & les douleurs ; car par ces choſes on juge bien à peu prés ſi la beſogne s'avance, ſans eſtre obligé de toucher la femme

tant de fois par bas. Defunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprés des femmes en travail, étoit ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au paſſage, auquel temps les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en reſſentent. La malade pourra auſſi par intervalles ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces ; mais il faut bien prendre garde qu'elle n'y ſoit trop long-temps, & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës ; car elles accouchent toûjours plus difficilement, ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoûtenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin ; à cauſe que par ce moyen la peſanteur de l'enfant (la femme étant debout) fait bien plûtoſt dilater l'orifice interne de la Matrice, que lorſqu'elle eſt couchée ; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long ; pourveu toutefois qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre.

On ne ſe doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme ; car bien au contraire, il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement : Nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au Chapitre deuxiéme de ce preſent Livre, & du ſujet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

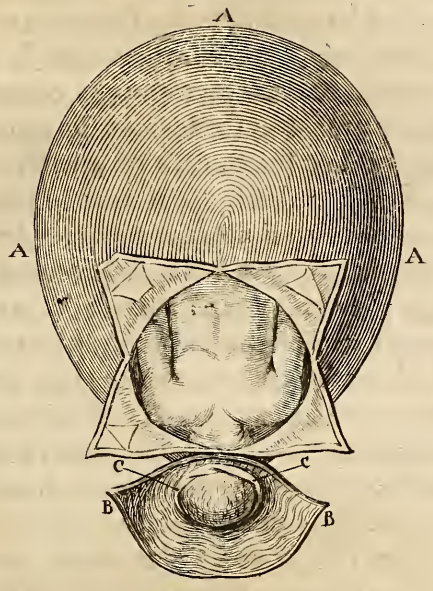
Quand les eaux de l'enfant ſont bien preparées & formées, leſquelles on ſentira au travers des membranes, ſe preſenter à l'orifice interne, de la groſſeur de toute ſa dilatation, la Sage-femme les doit laiſſer percer d'elles meſmes, & ne pas faire comme aucunes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler ; mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant devant que l'enfant ſoit tout-à-fait au paſſage ; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec, ce qui empeſche aprés, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient

fait. Il ſera donc bien plus ſeur de les laiſſer percer d'elles-meſmes ; ce qu'étant arrivé, la Sage-femme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il preſente la premiere, & reconnoître avec certitude, s'il vient naturellement, c'eſt à dire par la teſte, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale ; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal, & raboteux, & de dur, ou mollaſſe, plus ou moins ſelon la partie que c'eſt. Incontinent aprés cela elle ſe dépeſchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas pour luy aider en ſon accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de temps en ſuite, s'il eſt naturel ; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au Chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'operation ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au defaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen, la mere & l'enfant du peril de leur vie, où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors le plus promptement qu'elle pourra un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces operations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extremité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sages-femmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur oſtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la neceſſité : quelques autres ſont ſi preſomptueuſes, qu'elles croyent eſtre auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le temps une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plaît à Dieu, comme elles diſent) & quelques-unes font malicieuſement une telle peur, & donnent tant d'apprehenſion des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de ſe mettre entre leurs mains : mais en verité, elles ne peuvent meriter à juſte titre ce beau nom de Sage-femme qu'on leur a donné, à ce que je croy, parce qu'au rapport de *Diogene Laërte*, & de *Valere le Grand*, la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'eſtre la plus ſage de toute la

Grece, exerçoit l'art des accouchemens, duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante; car quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive tres-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation, qu'il est presque impossible de luy en donner une autre, sans faire une extréme violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen, dautant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sçu reconnoître le danger en temps & lieu, & le Chirurgien étant appellé aussi-tost que la necessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conscience sera aussi déchargée; parcequ'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant, comme encore à son égard de la privation du Baptême, pour raison dequoy il est frustré à jamais de la joüissance de la beatitude eternelle : c'est pourquoy ceux & celles qui par leur imprudence ou méchanceté, sont cause d'un tel mal-heur, meriteroient de porter eux-mesmes la peine qu'ils font souffrir à ces pauvres innocens. Aussi-tost donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sage-femme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus viste, pour y travailler selon qu'il sera necessaire, ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la suite de ce Livre. Il est temps maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoître comment elle pourra estre aidée & soulagée dans son accouchement naturel.

Cette



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A.A.A. *Montrent le corps de la Matrice.*

B.B. *Vne portion du* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*

C.C. *L'orifice interne, qui ceint la teſte de l'enfant comme une couronne, pour raiſon dequoy il eſt appellé le couronnement.*

CHAPITRE VIII.

De l'accouchement naturel; & le moyen d'y aider les femmes, quand il y a un ou pluſieurs enfans.

NOus avons cy-devant fait connoître, que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir eſtre vrayement dit legitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme,

qu'il soit prompt & sans aucuns fâcheux accidens, que l'enfant soit vivant, & qu'il vienne en bonne figure; ce qu'ayant esté reconnu devoir estre ainsi, aprés que les eaux de la femme auront percé d'elles-mesmes leurs membranes, comme nous avons dit, on la fera mettre aussi-tost sur le petit lit, qui luy aura esté preparé devant le feu à ce sujet, ou bien elle sera couchée dans le sien ordinaire, si elle le desire; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en mesme posture, les unes veulent que ce soit en se tenant sur les genoux, comme font certaines femmes aux villages, autres étant debout, & ayant seulement les coudes appuyez sur quelque oreiller mis sur une table, ou sur le bord du lit, & d'autres étant couchées sur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre; mais le meilleur & le plus seur est, qu'elles soient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y transporter aprés; auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtost que de lit de plumes, y ajustant des linges & des draps pliez en plusieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera selon la necessité, pour empêcher que le sang, les eaux, & autres immondices qui sortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder ensuite.

Ce lit doit estre fait en telle façon, que la femme ainsi prête d'accoucher y soit couchée sur le dos, ayant le corps de moyenne figure, c'est-à-dire la teste & la poitrine un peu élevées, & de telle sorte qu'elle ne soit entierement couchée, ny tout-à-fait assise; car par cette situation elle respirera plus à son aise, & elle aura bien plus de force à faire valoir ses douleurs, que si elle étoit enfoncée dans son lit. Etant en cette posture, elle écartera ses cuisses l'une de l'autre, en pliant un peu les jambes contre les fesses, qui seront mediocrement élevées par un petit oreiller mis dessous, s'il est besoin, afin que le *coccyx*, ou croupion ait plus de liberté de se reculer en arriere, & ses pieds seront appuyez contre quelque chose qui resiste; outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprés duquel sera la Sage-femme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au besoin) prendra courage, & fera valoir ses douleurs le plus qu'il luy sera possible, en s'efforçant de les pousser en bas lorsqu'elles luy viendront; ce qu'elle fera

en retenant ſon haleine, & s'épreignant de tout ſon pouvoir, comme ſi elle vouloit aller au baſſin; car par tels efforts, le diaphragme étant fortement pouſſé en bas, pouſſe luy-meſme la Matrice & l'enfant qui eſt dedans, quoy faiſant, elle ſera conſolée de ſa Sage-femme, & priée de ſupporter patiemment ſon mal, luy faiſant eſperer qu'elle ſera bien-toſt delivrée. Il y en a qui veulent auſſi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy preſſe les parties ſuperieures du ventre, en pouſſant doucement l'enfant en bas, dont je ne ſuis pas d'avis; dautant que telles compreſſions ſeroient plus nuiſibles que profitables, à cauſe du danger qu'il y auroit de faire quelque contuſion à la Matrice, qui eſt extrémement douloureuſe en ce temps: j'ay vû des femmes s'eſtre fort mal trouvées enſuite, pour avoir eſté traitées de la maniere. Mais la Sage-femme ſe contentera ſeulement (aprés avoir oint ſa main d'huile ou de beure frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ny aucun braſſelet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extremité de ſes doigts à ſon entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en pouſſant peu à peu les coſtez de cét orifice vers le derriere de ſa teſte, oignant auſſi de beurre frais ces parties, s'il en eſt beſoin.

Quand la teſte de l'enfant commence à s'avancer dans cét orifice interne, on dit vulgairement qu'elle eſt au couronnement, à cauſe qu'il la ceint, & embraſſe tout autour comme une couronne; & quand elle eſt ſi avancée qu'on commence d'en voir manifeſtement l'extremité hors de la partie honteuſe, on dit en ce temps que l'enfant eſt au paſſage, & pour lors les femmes qui accouchent s'imaginent que leur Sage-femme (quoy qu'il ne ſoit pas vray, & qu'elle ne les touche pas ſeulement) les bleſſe avec ſes doigts, comme ſi elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties; ce qui leur arrive, à cauſe de la violente diſtenſion & laceration que leur y fait quelquefois la teſte de l'enfant par ſa groſſeur.

Lorſque les choſes ſont en cét état, la Sage-femme ſe mettra en poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-toſt venir, & avec l'extremité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle tâchera de repouſſer, comme il eſt dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la teſte

de l'enfant, & auſſi-toſt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles ou environ, elle la prendra par les deux côtez avec ſes deux mains; ce qu'ayant fait, en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors, prenant garde ſur tout en ce temps, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie, de peur qu'elle ne vint auſſi à tirer de violence l'arriere faix, comme encore la Matrice à laquelle il eſt attaché, ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit meſme faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement delivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas tirer tout-à-fait directement cette teſte, mais comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de coſté & d'autre, afin que les épaules puiſſent plûtoſt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera paſſée, ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun temps, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arreſté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'étre étranglé & ſuffoqué, étant ainſi pris au paſſage: mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-toſt que la Sage-femme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le coſté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés, ne viennent à l'incommoder, ou meſme à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos, enſuite dequoy il ne luy reſtera plus qu'à delivrer la femme accouchée, ce qu'elle fera de la maniere que j'enſeigneray au Chapitre ſuivant; mais devant cela, elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la Matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois meſme davantage, ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros; outre cela elle en ſera tout-à-fait aſſurée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la Matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe preſenter au paſſage; en ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme avant

qu'elle soit accouchée de son deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; dautant que les jumeaux n'ayant le plus souvent qu'un mesme délivre pour tous, auquel il y a seulement plusieurs cordons, avec autant de separations de membranes, si on venoit à le tirer dehors aprés la sortie du premier enfant, les autres seroient en grand danger de leur vie, parceque cette partie leur est absolument necessaire tant qu'ils sont dans la Matrice; & on causeroit par ce moyen une grande perte de sang à la mere. C'est pourquoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier sorty, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus precisément cy-aprés; & on attachera son bout restant avec un petit cordon à la cuisse de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice; mais pour empêcher qu'elle n'en soit incommodée en luy pendant entre les cuisses, faisant aussi une autre ligature à son extremité, pour empêcher que le sang n'en sorte, aprés quoy ayant osté cét enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fussent pas encore) parceque le premier ayant fait le passage, on accelere par ce moyen la sortie du second, dont on aura soin de l'accoucher, observant toutes les mesmes circonstances qu'au premier sorty; ce qu'étant fait, on la pourra surement délivrer comme nous allons dire.

CHAPITRE IX.

La maniere de déliurer la femme en l'accouchement naturel.

LA pluſpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les envelopoient; mais la femme a un arriere-faix qu'elle doit vuider aprés ſon accouchement, comme choſe alors tout-à-fait inutile & incommode; c'eſt pourquoy auſſi-toſt que l'enfant ſera hors de la Matrice, avant meſme que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à ſe refermer, il faut ſans perdre aucun temps delivrer l'accouchée de cette maſſe charnuë, qui étoit deſtinée pour fournir du ſang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec aſſez de raiſon arriere-faix, parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il eſt comme un

autre faix à la femme, ou délivre, parce qu'étant ſorty, elle eſt tout-à-fait delivrée. Pour ce faire, la Sage-femme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de ſa main gauche joints enſemble, afin de le tenir plus ferme, de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement, ou bien elle le prendra de cette meſme main gauche avec un linge ſec, afin qu'il ne gliſſe entre ſes doigts, & de la main droite elle le prendra ſimplement au deſſus de la gauche, tout proche de la partie honteuſe, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyãt cependant le bout de deux doigts joints enſemble, ou ſeulement celuy du doigt indice de cette meſme main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* ſur ce cordon ſelon ſa longueur, comme on peut voir en la figure qui eſt icy repreſentée; obſervant auſſi toûjours, pour rendre la choſe plus aiſée, de tirer & appuyer principalement vers le coſté où l'arrierefaix eſt moins adherent, quoy faiſant, le reſte ſe détachera bien mieux; ce qui ſe fait de meſme que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque choſe; car elle en eſt bien plus facilement ſeparée, ſi elle eſt tirée par l'endroit où elle commence à ſe détacher, que ſi elle eſt priſe par celuy où elle eſt tout-à-fait jointe.

Il faut bien prendre garde ſur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à ſe rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne ſoit obligé de porter enſuite la main dans la Matrice, pour delivrer la femme, ou bien meſme que la Matrice, à laquelle cét arrierefaix eſt quelquefois tres-fortement attaché, ne ſoit attirée avec luy au dehors, ainſi qu'il eſt arrivé à quelques perſonnes que je connois, comme auſſi qu'en étant ſeparé avec trop grand effort, il ne ſurvienne au meſme moment une exceſſive perte de ſang, qui ſeroit certainement d'une dangereuſe ſuite. On obſervera donc bien pour ces raiſons de l'ébranler, & tirer doucement, & peu à peu de la maniere que nous venons de dire, pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aiſément l'expulſion, la femme ſoufflera fortement dans une de ſes mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchure d'une bouteille, pour ſçavoir ſi elle n'eſt pas caſſée; ou bien elle mettra un de ſes doigts au fond de ſa bouche, comme pour s'exciter à vomir, ou elle s'épreindra de meſme que ſi elle vouloit aller à la

ſelle, pouſſant auſſi toûjours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens, & ces differentes agitations produiſent le meſme effet, & font détacher & expulſent l'arrierefaix de la Matrice. Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencontroit une plus grande difficulté à la choſe, on pourra au beſoin, aprés avoir reconnu de quel coſté cét arrierefaix eſt ſitué, commander à une Garde bien aviſée, de preſſer legerement avec le plat de ſa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard ſur tout à ne le pas faire trop rudement : mais ſi pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on ſera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & ſeparer de la façon que je diray au Chapitre ſuivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en eſt rompu.

Auſſi-toſt qu'on aura delivré l'accouchée, & fait ſortir l'arrierefaix de la ſorte, on doit bien conſiderer s'il eſt tout entier, & prendre garde qu'il n'en reſte aucune portion dans la Matrice, ny de ſes membranes, ou quelques caillots de ſang, leſquels on doit auſſi tirer dehors ; car ils ſeroient enſuite cauſe de tres-grandes douleurs par leur retention : & ſi la femme s'étoit plainte durant ſa groſſeſſe de quelque douleur, dureté, ou peſanteur extraordinaire du ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'eſt point reſté en ſa Matrice quelque corps étrange en maniere de faux-germe, afin de le tirer dans ce meſme temps ; car j'ay vû quelques femmes qui ayant eû les ſignes que je viens de ſpecifier, ont vuidé des faux-germes aprés avoir eſté bien délivrées de leur arrierefaix, qui étoit tout entier & tres-bien figuré : enſuite de cela on ſongera aux choſes neceſſaires à la mere & à l'enfant, qui ſont en cét état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la delivrera de la meſme façon que ſi elle n'en avoit eû qu'un ; obſervant ſeulement, pour les raiſons que nous avons fait remarquer au precedent Chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans ſoient ſortis ; aprés quoy on le pourra ſans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & tous deux enſemble, & ainſi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-deſſus.

Lorſque

Lorſque l'enfant vient bien & naturellement, la femme accouche, & eſt delivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enſeignée dans ces deux derniers Chapitres, dont ſont capables les moindres Sages-femmes, & ſouvent meſme faute d'elles, une ſimple Garde y peut ſuppléer; mais il y a bien d'autres myſteres quand l'accouchement eſt contre nature; car pour lors, l'adreſſe & la prudence d'un Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt dequoy nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce troiſiéme Livre.

CHAPITRE X.

De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice aprés que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arrierefaix au nombre des accouchemens contre nature, à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorty; car il faut encore que la femme ſoit bien delivrée. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien eſtre dit naturel, dautant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-toſt qu'il eſt hors de la Matrice; mais quant à la mere, il luy eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parcequ'il participe du naturel, comme nous venons de dire, du coſté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun peril, à cauſe qu'il eſt déja ſorty; aprés quoy nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en tres-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ay déja montré au Chapitre precedent, comme on doit delivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode; mais parfois la Sage-femme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort, ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autresfois meſme ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant le fait quitter priſe, & ſeparer tout proche de l'arrierefaix, qui reſte enſuite dans la Matrice, ou pour y eſtre trop adherent, ou à cauſe de la foibleſſe de la fem-

me qui n'a pas la force de l'expulser au dehors, pour avoir esté extrémement debilitée par la longueur d'un mauvais travail, ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement, la Matrice s'est tellement refermée, qu'elle ne luy peut plus donner passage, laquelle ne peut aussi estre dilatée pour ce sujet, si ce n'est avec une grande difficulté; car elle demeure à sec, quand les glaires & les humiditez naturelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement sont écoulées il y a déja long-temps.

Puisque c'est une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice aprés la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable en y restant de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y sejourne aucunement s'il est possible. C'est pourquoy ayant essayé de la delivrer, comme nous avons montré au susdit Chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche de l'arrierefaix, il faut aussi-tost, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en separer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent estre. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cét arrierefaix est situé; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide, pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre, comme j'ay vû faire une fois à une Sage-femme, qui tiroit fortement le corps de la Matrice vers son orifice interne, croyant tirer l'arrierefaix qui étoit resté au dedans; mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrémement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoy qu'elle se fût auparavant temerairement vantée d'estre plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la Matrice vers son fond, on y trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez, qu'y font toûjours les racines des vaisseaux umbilicaux, du costé qu'ils y viennent aboutir, lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la

Matrice, s'il y eſt encore adherent, quoy qu'elle ſoit en ce temps un peu rugueuſe & inégale, parceque ſes membranes qui étoient grandement étenduës, viennent à ſe contracter incontinent aprés que l'enfant & ſes eaux qui les tenoient dilatées en ſont dehors; mais ceux qui ſe connoiſſent bien en l'Art, peuvent facilement juger de la choſe. Si on trouve que l'arrierefaix ſoit entierement détaché de la Matrice, il ne ſera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; mais s'il y eſt adherent, ayant reconnu de quel coſté il l'eſt moins, on commencera par cét endroit à le ſeparer tout doucement, en mettant pour ce ſujet quelque doigt entre luy & la Matrice, continuant peu à peu juſques à ce qu'il ſoit entierement détaché, aprés quoy on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & obſervant cependant, ſi on ne peut pas faire autrement, de laiſſer plûtoſt quelque legere portion de cét arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la ſubſtance de la Matrice, de peur qu'il n'y ſurvint grand flux de ſang, ou inflammation & gangrene, dont la mort s'enſuivroit; ſe gardant bien auſſi de ne le pas tirer avant qu'il ſoit tout-à-fait ſeparé, afin de ne pas amener la Matrice avec luy, & le conſervant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer enſuite aux aſſiſtans, & leur faire connoître que l'operation aura eſté bien faite. Mais le plus ſouvent ce n'eſt pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice qui le retient ainſi au dedans, que c'eſt la ſeule contraction de ſon orifice interne, qui n'étant pas dilaté à proportion de la groſſeur du corps de l'arrierefaix, l'arrête, ne luy pouvant pas donner paſſage, ce qui fait ſouvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lorſque le Chirurgien ſera mandé, ſi la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour y pouvoir mettre ſa main dans l'abord, il oindra auſſi-toſt d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puiſſe plus facilement dilater; aprés quoy il l'y introduira petit-à-petit, ſans neantmoins uſer de grande violence, ou bien ſeulement deux ou trois de ſes doigts, avec leſquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui ſe preſente preſque toûjours à l'orifice interne, & tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conſervant ſa premiere priſe ſans la rompre, autant

qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faiſant toûjours en ſorte que dans la priſe qu'il tiendra il y ait une partie de ſes membranes; car s'il tiroit ſeulement la ſubſtance ſpongieuſe de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de ſe rompre par morceaux, à cauſe de ſon extréme molleſſe; & cependant, la femme de ſon coſté contribuëra beaucoup à cette dilatation, comme auſſi à l'expulſion de l'arrierefaix, ſi elle pouſſe fortement en bas, retenant ſon haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faiſant les autres choſes dont nous avons fait mention au precedent Chapitre. Mais ſi pour tout cela elle ne peut vuider cét arrierefaix, & ſi ſa Matrice ne peut eſtre aſſez dilatée pour l'aller querir, ou s'il y eſt tellement adherent qu'il n'en puiſſe eſtre ſeparé, pour lors afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'operation à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront ſuppurer : pour ce ſujet on fera des injections dans la Matrice avec la decoction de mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin, dans laquelle on ajoûtera beaucoup d'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lenira & temperera, & en l'humectant & amolliſſant rendra ſon orifice plus facile à ſe dilater, & aidera par la ſuppuration qu'elle fera de l'arrierefaix à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtoſt l'expulſion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la ſelle luy puiſſent faire vuider, ce qui arrive à pluſieurs qui le rendent dans le baſſin, & quelquefois meſme lorſqu'elles n'y ſongent pas.

On peut auſſi en ce temps, pour éviter que la fiévre ne ſurvienne, comme elle a coûtume, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du ſang du bras, ou du pied, ſelon qu'il ſera jugé plus à propos & neceſſaire, pendant quoy il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fetides & cadavereuſes provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne ſe communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, deſquels on luy fera uſer ſouvent, non pas compoſez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres farfanteries de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raiſon qu'en admettant leurs facultez ſpecifiques, ou plûtoſt imaginaires, leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir

qu'à conforter le cœur : mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, ſeront de ceux qui ſont bonne nourriture, & qui en meſme temps réjoüiſſent l'eſtomach ſans le dégouter, comme ſont ces ſortes de drogues qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent ; car comme *Pline* nous enſeigne tres-bien au 1. Ch. du 29. Liv. de ſon *hiſt. nat.* parlant de ces precieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque. *Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art, & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas meſme connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce meſme Chapitre. Neantmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plûtoſt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit : mais, *qui vult decipi decipiatur* ; c'eſt-à-dire en bon François, qui voudra eſtre trompé ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons & conſumez faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'un orange devant que de luy faire prendre, & elle pourra auſſi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade, ou bien on mélera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celuy de grenade (car ces ſyrops qui ſont tres-agreables au goût, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomach, & à fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, dautant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou meſme on luy fera prendre de temps en temps (ſi elle étoit debile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire eſtre le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques : au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire ſortir le plûtoſt qu'on pourra ; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y reſſentira continuellement de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui precedoient l'enfantement, quand meſme il n'y en ſeroit reſté qu'une portion ; & juſques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange, elle reïterera toûjours ſes efforts, qui neantmoins luy ſeront vains, ſi les cho-

ſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus difficilement peut-il quelquefois eſtre jetté dehors, à cauſe que l'impulſion que la femme peut faire de ſa part en s'épreignant n'eſt pas ſi grande, quand le corps qui eſt contenu dans la Matrice eſt petit, que quand il eſt d'une groſſeur conſiderable; car pour lors elle eſt bien plus fortement pouſſée & comprimée; outre cela, c'eſt qu'il arrive de meſme qu'aux fruits qui ſe détachent & qui tombent d'eux-meſmes de l'arbre quand ils ſont meurs, & qui au contraire en ſont difficilement ſeparez lorſqu'ils ſont encore verts: c'eſt ce qui fait que la femme qui avorte eſt ſouvent bien plus difficilement delivrée que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sages-femmes qui aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-deſſus, laiſſent ſouvent leur beſogne imparfaite, & remettent le reſte à l'œuvre de nature; mais ſouvent auſſi les pauvres femmes meurent, à cauſe des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere ſuppuration de l'arrierefaix ainſi retenu. Pour éviter quoy, lorſqu'elles ſe rencontrent en pareille occaſion, il faut qu'elles faſſent leur poſſible de delivrer auſſi-toſt la femme ainſi que nous avons dit, ou ſi elles ne s'en ſentent pas capables, parcequ'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui eſt plûtoſt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoiſſance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermée, d'y introduire la ſienne; car plus elle differeroit, d'autant plus la choſe ſeroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien aſſez de hardieſſe pour entreprendre cette operation; mais faute d'induſtrie & de connoiſſance neceſſaire elles n'en peuvent pas venir à bout, & laiſſent parfois la choſe en pire état que ſi elles n'y euſſent pas touché, comme il eſtoit arrivé à une pauvre femme du fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer, trois jours aprés avoir eſté accouchée à demi-terme par une matrone du meſme Fauxbourg, ſur la requiſition que m'en fit Monſieur *Beſſier*, mon Confrere, qui me conduiſit & accompagna chez elle, où eſtant je trouvé qu'elle reſſentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme ſi elle eût encore voulu accoucher, vuidant par ſa Matrice des humiditez noirâtres, plus fetides & plus puantes ſix fois que ne ſeroit l'eſſence d'un retrait, & qu'elle avoit

outre cela une grande douleur de teſte avec la fiévre, qui dans peu ſe ſeroit ſans doute bien augmentée, ſi je ne l'euſſe délivrée en ce temps comme je fis; pour lequel ſujet m'eſtant informé tant d'elle que des aſſiſtans qui eſtoient dans ſa chambre de quelle maniere elle eſtoit accouchée, & depuis quel temps, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers; mais que ſa Sage-femme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit ſeulement tiré quelques petites portions de l'arriereſaix, & dit qu'on ne ſe devoit pas mettre en peine de ce qui eſtoit reſté, faiſant toûjours vainement eſperer qu'il viendroit bien de luy-meſme, & qu'au ſurplus il n'y avoit rien à faire qu'à ſe donner patience. A la verité, elle n'eſtoit pas ſi blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'eſtoit pour ne la pas faire ſecourir, auſſi-toſt qu'elle reconnut que la difficulté paſſoit ſa capacité, par une perſonne qui l'entendît mieux qu'elle: Aprés ce recit, ayant mis pour cõnoître l'état des choſes preſentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de ſa Matrice preſque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduiſis le doigt indice, où eſtant, en le fléchiſſant de coſté & d'autre ſans le retirer, je dilatay peu à peu avec luy cét orifice, en telle ſorte que j'y fis entrer le doigt ſuivant, avec leſquels deux ſeuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arriereſaix, gros comme des noix, qui y eſtoient reſtez, les prenant l'un aprés l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écreviſſes, lors qu'elles veulent ſerrer quelque choſe avec une de leurs pattes fourchuës; au moyen dequoy en peu de temps je délivray entierement cette femme, laquelle incontinent aprés ne reſſentit plus aucune douleur, & ſe porta tres-bien enſuite, auſſi-bien que plus de cinquante autres, auſquelles j'ay donné un pareil ſecours: Mais ſans cela, cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cauſe de la grande corruption de ce qui eſtoit retenu dans ſa Matrice; car ce que j'en tiray ainſi, ſentoit ſi mauvais, que plus de deux jours aprés, ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'euſſe lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive ſouvent dans les avortemens des premiers mois, qui ſe font toûjours avec quelque perte de ſang, que l'enfant qui eſt petit, eſt expulſé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de ſang, dans le temps que la Sage-fem-

me n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe n'examinent pas preciſément ſi parmy ces excretions la femme a vuidé l'arrierefaix, lequel eſt retenu au dedans, à cauſe que la Matrice ſe referme auſſi-tôt que l'enfant en eſt ſorty, à quoy la Sage-femme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée; ce qui fait que la choſe ſe rend d'autant plus difficile par cette negligence: enſuite dequoy la femme qui n'eſt pas promptement delivrée de l'arrierefaix ainſi reſté dans ſa Matrice, eſt ſujette à pluſieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de ſang, qui ne ceſſent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait eſté mis dehors; comme il arriva il y a environ deux ans à la femme du Concierge de noſtre Maiſon de S. Coſme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, grand comme le doigt, & vivant, lequel fut baptiſé à l'inſtant par un Prêtre qui ſe trouva là par bon-heur; incontinent aprés quoy on laiſſa ce petit enfant encore palpitant ſur une table avec quelques caillots de ſang que la femme avoit vuidez, afin de ſonger à elle qui étoit tombée en foibleſſe; mais durant qu'on étoit occupé auprés de la mere, un chat vint auſſi-toſt qui le mangea, & l'avala entierement comme ſi ç'eût eſté une ſouris, avec tous les caillots de ſang; ce qui fut cauſe que la Sage-femme ne pût pas examiner ſi l'arrierefaix n'étoit pas ſorty parmy ces excretions; pour lequel ſujet ſe contentant de la toucher, & ayant reconnu que ſa Matrice s'étoit refermée, elle crût qu'il n'y étoit rien reſté; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neantmoins demeuré tout entier, la femme ſentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de ſang, qui vint en ſi grande abondance au bout de ce temps, que ſi je ne fuſſe arrivé dans ce moment pour luy tirer cét arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas eſté aſſurément encore deux heures ſans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sages-femmes, & meſme les jeunes Medecins, d'une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée, qui eſt, qu'il faut toûjours preferer de faire plûtoſt l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'il eſt poſſible, que d'en faire faire l'expulſion, comme on fait ſouvent tres-mal à propos avec des remedes pris interieurement; car toutes les drogues qui peuvent produire

cét

cét effet, étant extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade, & ſouvent luy faiſant faire de grands efforts inutiles, luy font venir des pertes de ſang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy cauſent des flux de ventre, des inflammations, ou des relaxations & deſcentes de Matrice, qui ſont toûjours beaucoup plus prejudiciables à la femme, que ne pourroit eſtre le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en ſon Art luy pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'operation de la main. C'eſt à quoy on doit bien prendre garde.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre doit ſuffire pour faire connoître comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes, & de leurs differences; enſemble le moyen d'y remedier.

POur mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens; ſçavoir, le laborieux, le difficile, & celuy qui eſt tout-à-fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoy qu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tous deux de beaucoup ſouffrir, & d'eſtre plus travaillez qu'à l'ordinaire: le difficile ſe peut encore rapporter à ce premier, & outre cela, il eſt accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y cauſent de la difficulté; mais l'accouchement contre nature eſt celuy qui à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut pas jamais ſe faire ſans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accouchement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu y étant aſſiſtée; mais en celuy qui eſt entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire ſont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui ſoit capable de la delivrer, ſans lequel elle ne manqueroit pas de ſuccomber.

Les difficultez qui ſe rencontrent aux accouchemens, arrivent

ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou meſme de celle de tous deux. De la part de la mere, à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de tout ſon corps, ou ſeulement de quelques-unes de ſes parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cauſe de quelque forte paſſion de l'ame, dont elle peut eſtre préoccupée. Pour raiſon de tout ſon corps, comme ſi elle eſt trop jeune, ayant le paſſage trop étroit, ou trop vieille étant groſſe de ſon premier enfant; d'autant que pour lors ſes parties qui ſont plus ſeiches & plus dures, ne peuvent pas ſi facilement prêter à la dilatation neceſſaire, comme il arrive auſſi à celle qui eſt trop maigre; & outre cela, les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuſe. Celle qui eſt petite & trapuë, ou contrefaite, comme la boſſuë, n'a pas la poitrine aſſez forte pour bien faire valoir ſes douleurs, & les pouſſer en bas, comme auſſi celle qui eſt foible, ſoit naturellement, ou par accident; & les boiteuſes ont quelquefois les os du paſſage mal conformez; la delicate & trop ſenſible, ou apprehenſive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre; car cela l'empêche de s'efforcer; comme auſſi celle dont les douleurs ſont petites, & qui viennent de loin à loin, ou qui n'en a point du tout; les grandes coliques nuiſent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs: toutes maladies grandes ou aiguës le rendent tres-penible, & d'une fâcheuſe ſuite, ſelon le ſentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. Livre, *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle eſt ſurpriſe de quelque fiévre violente, d'un grand flux de ſang, de frequentes convulſions, de dyſenterie, ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus cauſent auſſi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche; comme s'il y a quelque pierre en la veſſie, ou qu'elle ſoit extrémement pleine d'urine, ſans s'en pouvoir décharger, ou que l'inteſtin *rectum* ſoit remply de matieres endurcies, ou ſi la femme a de groſſes hemorrhoïdes & fort douloureuſes; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la Matrice ſeule, c'eſt ou de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, ou trop dur &

calleux ; soit naturellement, ou par quelque accident survenu, comme par quelque tumeur ou apostème, ou ulcere, ou chair superfluë, soit dans son col, ou à son orifice interne, ou à cause de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura precedé.

Il y a outre cela les choses qui sont, ou peuvent estre contenuës dans la Matrice avec l'enfant, lesquelles rendent aussi l'accouchement difficile ; comme si ses membranes sont si fortes qu'elles ne se puissent rompre, ce qui l'empesche quelquefois de pouvoir s'avancer au passage, ou si foibles que les eaux les percent trop tôt ; car étant écoulées devant le temps, il demeure à sec dans la Matrice ; s'il s'y rencontre quelque mole ; si l'arrierefaix vient à sortir le premier, ce qui cause une grande perte de sang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne soit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en soit tiré tout aussi-tôt ; & mesme la sortie de l'umbilic luy cause une suffocation soudaine, si on n'y remedie promptement par l'accouchement : les fortes passions de l'ame y peuvent encore beaucoup contribuer, comme la crainte, la peur, la tristesse, la timidité, & autres. La femme qui avorte a pareillement bien plus de peine que celle qui accouche à terme, comme aussi celle qui s'est blessée, quoiqu'elle soit à peu prés proche de son temps.

Pour ce qui est des empeschemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'est quand il a la teste trop grosse, ou tout le corps, quand il a le ventre hydropique, quand il est monstrueux, ayant deux testes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il est mort, ou si foible qu'il ne peut aucunement contribuer à sa sortie, & quand il se presente en mauvaise figure & situation ; comme aussi quand il s'en trouve deux ou davantage. Outre toutes ces differentes difficultez d'enfanter, il y en a encore une qui est quelquefois causée par l'ignorance de la Sage-femme, qui faute de bien sçavoir son Art, empêche la nature de faire son operation, au lieu de l'aider au besoin.

Parlons à present des moyens par lesquels nous pourrons remedier à toutes ces choses, & secourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoy nous reüssirons, si nous avons une parfaite connoissance des causes de la difficulté ; comme si elle vient de la part de la mere qui est trop jeune, étant

auſſi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les paſſages avec huiles, graiſſes, ou beurre frais, en les oignant de ces choſes long-temps avant l'heure de ſon accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à ſe dilater, de peur qu'il ne ſe faſſe ruption de quelques parties par la ſortie de l'enfant; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration juſques à *l'anus*, par laquelle les deux trous ſont exterieurement mis en un. Si la femme eſt avancée en âge lorſqu'elle eſt groſſe de ſon premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties baſſes, pour amollir l'orifice interne, & le *vagina* ou col de la Matrice, qui étant plus durs & calleux, ont bien plus de peine à prêter à la diſtenſion neceſſaire à l'accouchement; ce qui eſt cauſe que le travail de ces ſortes de femmes eſt toûjours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans à force d'eſtre pouſſez contre l'orifice interne de leur Matrice, qu'elles ont plus calleux comme il eſt dit, & auſſi de demeurer long-temps au paſſage, viennent ordinairement avec de groſſes boſſes contuſes ſur leur teſte. Les femmes petites & contrefaites ne ſeront miſes au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & ſeulement lorſque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles ſe doivent tenir debout, & ſe promener dans la chambre, ſi leurs forces le permettent, étant ſoûtenuës pardeſſous les bras; car ainſi faiſant, elles reſpireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que ſi elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entaſſées. Celle qui eſt fort maigre humectera auſſi ſes parties, les oignant des meſmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus gliſſantes, afin que la teſte de l'enfant & la Matrice ne ſoient pas tant comprimées & meurtries par la dureté des os de la mere qui forment le paſſage; La femme foible ſera fortifiée, afin qu'elle puiſſe ſupporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon conſumé, comme auſſi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs, ſelon l'exigence des cas: ſi elle eſt apprehenſive de la douleur, on la conſolera, l'aſſurant qu'elle n'en ſouffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'eſperance d'eſtre bien-toſt delivrée; ſi au contraire ſes douleurs ne ſont que petites & legeres, venant de loin à loin, ou ſi elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou pluſieurs clyſteres qui ſoient un peu forts, afin

de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la ſelle, aprés quoy elle ſe promenera auſſi dans ſa chambre, afin que la peſanteur de l'enfant y puiſſe encore contribuër. Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus viſte, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy-aprés; ſi les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-meſme, on en provoquera l'expulſion; ce qu'on fera par lavemens pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes; car elles cauſent de grandes douleurs, qui ſont inutiles & mauvaiſes, parcequ'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire; & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſsion que la Matrice fait au col de la veſsie, elle ſoulevera pour ce faire elle-meſme un peu ſon ventre, ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſsie, pour en tirer l'urine; ſi le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le premier Chapitre de ce ſecond Livre; ſi elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de precaution que ſi c'étoit en d'autres temps, ayant toûjours égard à l'état preſent; ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule Matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avons dit cy-deſſus; ſi c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit precedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre, de peur que ſe faiſant derechef une laceration en un nouvel endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite; ce qu'on fera au lieu que le requierera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſsie; ſi les membranes des eaux ſont ſi fortes qu'elles ne puiſſent ſe crever au temps de l'accouchement, on les peut rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé

au passage, & qu'il suive de fort prés, & que l'orifice interne de la Matrice soit suffisamment dilaté & bien amolly; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop tost, il ne demeurât long-temps à sec, & qu'on ne fût obligé pour suppléer à leur defaut, d'humecter ces passages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes, ce qui ne fait jamais si bien que quand la nature fait elle-mesme son operation avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle reüssit fort bien, lorsqu'elles sortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuse avant la sortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigts, ressemblant à une vessie pleine d'eau: il n'y a pas pour lors grand danger de les percer si elles ne le sont; car l'enfant est toûjours au passage bien prest à sortir quand cela arrive ainsi; mais il faut bien prendre garde à ne les pas tirer avec la main, dautant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût temps l'arrierefaix, auquel elles sont fortement adherentes; d'autrefois aussi les eaux s'écoulent insensiblement par une rupture qui se fait interieurement aux membranes de l'enfant, lesquelles demeurant entieres au devant de sa teste, à laquelle elles servent comme de bandeau, la tapissant immediatement, la retiennent, & l'empêchent de pouvoir estre poussée dehors par les douleurs; en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le passage soit suffisamment dilaté, afin que la teste de l'enfant ait la liberté de s'y avancer. Si l'umbilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repoussera aussi-tost au dedans, l'empêchant de tomber si faire se peut, sinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte; mais si c'est l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre: dautant qu'étant sorty, il est tout-à-fait inutile à l'enfant, & il luy serviroit d'obstacle & d'embarras si on le remettoit; en ce cas, on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer ensuite l'enfant le plus promptement que faire se pourra, à moins dequoy il suffoqueroit subitement. Si la femme est tombée & blessée, elle se mettra aussi-tost au lit, pour y prendre le repos; si ce sont quelques passions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on essayera de les luy faire passer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer; si c'est la honte ou la pudeur, on fera sortir de devant elle les personnes qui en sont la cause;

& ſi c'eſt la timidité & la crainte de la douleur, on luy repreſentera que c'eſt la volonté de Dieu qui l'a ainſi ordonné, & que ſon travail ne ſera pas ſi rude qu'elle ſe l'imagine, la faiſant reſoudre à cette neceſſité par la conſolation des mal-heureux, auſquels la peine ſemble toûjours un peu plus ſupportable, lorſqu'ils font réflexion qu'elle eſt commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les meſmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas; ſi elle eſt triſte on tâchera de la réjouïr, luy diſant quelque bonne nouvelle, & luy faiſant eſperer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaitte, & en un mot (quoy qu'elle ſouffre beaucoup) on luy fera conſiderer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart-d'heure de bon-temps luy fera oublier auſſi-toſt qu'elle ſera accouchée, l'aſſurant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la methode que nous avons ſpecifiée en l'accouchement naturel, outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtoſt; car il ne peut plus contribuër à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrémement foible: Elle prendra cependant quelques confortatifs, de peur que les vapeurs putrides provenant de ſon enfant mort, ne luy cauſent des ſyncopes; mais s'il eſt tellement hydropique du ventre ou de la teſte qu'il ne puiſſe jamais ſortir, à cauſe de la grande diſtenſion & groſſeur de ces parties, pour lors on ſera obligé de les percer pour en évacuër les eaux, & s'il eſt énorme en groſſeur de tout le corps, ou de la teſte ſeule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il ſoit joint à un autre enfant, ou à une mole tres-groſſe, il faut neceſſairement en ce cas pour ſauver la mere, faire de deux choſes l'une, c'eſt-à-dire, ou dilater les paſſages à proportion de la groſſeur de l'enfant monſtrueux, s'il eſt poſſible de le faire, à moins dequoy il vaut mieux ſuivre l'autre, qui eſt de le tirer par pieces, & par morceaux, afin d'empêcher que la mere ne periſſe avec ſon enfant; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on n'y agiſſoit de la façon; & ſi la femme a deux enfans, on y procédera comme il a eſté dit au Chapitre huitiéme de ce deuxiéme Livre. Mais ſi la Sage-femme ne peut pas remedier à toutes ces choſes, elle doit prompte-

ment appeller un Chirurgien expert, pour luy demander son avis, ou luy laisser faire ce qui y convient, si elle ne s'en sent assez capable. Passons à present aux accouchemens contre nature, qui ne se feroient jamais sans l'operation de la main, & montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XII.

Des accouchemens contre nature, ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent absolument l'operation de la main, sont ceux ausquels l'enfant se presente en mauvaise situation. *Hypocrate* au Livre *De natura pueri*, & en celuy *De superfœtatione*, n'admet que trois manieres generales de venir au monde; sçavoir, la teste la premiere, qui est la seule figure naturelle, quand elle vient directement; la seconde, par les pieds; & la troisiéme, de costé ou de travers, lesquelles deux dernieres sont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la chose plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut se presenter en posture contre nature en quatre façons generales, qui sont premierement par toutes les parties anterieures du corps, secondement par les posterieures, troisiémement par les laterales, & quatriémement par les pieds. Or ainsi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, ausquels on peut rapporter un chacun de trente-deux, ou plus, que comptent ceux qui navigent, & ce, à l'un plus qu'à l'autre, suivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux, de mesme toutes les particulieres & differentes figures contre nature, ausquelles l'enfant se presente pour sortir, se peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, selon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: Et comme le nombre des differens accouchemens contre nature est fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des plus principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne sont pas de si grande consequence, si on est capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés:

Mais

Mais avant que d'en declarer les moyens, il eſt à propos de faire connoître les conditions requiſes au Chirurgien qui veut pratiquer ces operations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions conſiſtent, ou en ce qui regarde ſon corps, ou en ce qui concerne ſon eſprit : Pour ce qui eſt de ſa perſonne, il doit eſtre ſain, fort & robuſte, dautant que celle-cy eſt la plus rude, & la plus laborieuſe & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien ſuë quelquefois à groſſes goutes, meſme au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente*, quand il dit s'y eſtre toûjours tant laſſé & fatigué, que ſouvent il étoit obligé de la laiſſer achever à ſes ſerviteurs : c'eſt ce qui fait que pluſieurs Chirurgiens laiſſent auſſi tres-ſouvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, ſans leur donner aucun ſecours, refuſant par une eſpece de politique tres-blâmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté, afin de s'exempter de l'extréme peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un ſpecieux pretexte d'impoſſibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes periſſent, ſuivant le prognoſtic qu'ils en font, que de conſentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher; de peur que ſi elles venoient heureuſement à réchaper aprés l'operation, on ne crût que ceux qui l'auroiẽt faite fuſſent plus capables qu'eux: mais tout Chirurgien qui a ſa conſcience bien reglée, ne doit jamais en uſer de la ſorte; car autrement il ſeroit luy-meſme l'homicide de ces pauvres mal-heureuſes, qui requierent ſon aſſiſtance dans cette extréme neceſſité. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* C'eſt pour ce ſujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas eſtre d'un âge ſi avancé, que ſon corps en ſoit rendu debile & caduque : mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puiſſe plus facilement introduire dans la Matrice quand il eſt neceſſaire; qu'elles ſoient neantmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement *l'index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne; qu'il n'y ait aucune bague au temps de l'accouchement, & que ſes ongles ſoient rognez bien prés de la chair, ſans qu'il y reſte aucunes aſ-

peritez, de peur que la Matrice n'en ſoit bleſſée : Il doit eſtre de bon & agreable aſpect, propre en ſes vêtemens, auſſi-bien qu'en ſa perſonne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon aſſiſtance. Il y a des gens qui diſent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire eſtre mal propre, ou à tout le moins fort negligé, ſe laiſſant venir une longue barbe ſale, afin de ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la verité on en voit qui croyent que cette politique leur peut faire donner beaucoup de pratiques, mais qu'ils s'en déſabuſent; car une ſemblable mine reſſemble plûtoſt à un Boucher qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe déguiſe ainſi. Il doit ſur tout eſtre tres-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere preſence d'eſprit, à l'égard duquel il doit eſtre diſcret, modeſte, & garder tres-fidelement le ſecret qui luy eſt confié, ne divulgant à perſonnes étranges les incommoditez & maladies des femmes qui ſeront venuës à ſa connoiſſance, & ſur tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnement en ſon operation. Il doit avoir une veritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire ny empêcher de faire ſon devoir, ſelon que la choſe le réquiert, comme auſſi eſtre patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien precipiter, ſe donnant le temps de bien reconnoître ce qu'il eſt neceſſaire de faire : Il ne doit pas auſſi ſe fâcher des injures que luy peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'operation; car c'eſt la douleur de l'une, & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit eſtre bon Chrêtien, & avoir la conſcience bien reglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême; & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans : Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer, mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles luy voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-toſt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent eſtre payez ſans aucun delay, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade

d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur deſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique; lequel procedé eſt tout-à-fait indigne d'un honnête homme: Enfin, le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, eſtre ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces operations.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puiſque ce ſont des femmes qui s'en mêlent ordinairement; En effet, il n'y a pas grand myſtere quand toutes choſes viennent naturellement: Mais quand l'accouchement eſt contre nature, il eſt tres-certain, comme dit fort bien *Celſe*, que c'eſt la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie, ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il eſt fort aiſé d'en remarquer la conſequence; car dans toutes les autres pour leſquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties ſur leſquelles il opere; mais en celle-cy, il travaille au dedans, & il ne doit point, ny ne pourroit pas meſme quand il voudroit, ſe ſervir de la veuë pour conduire ſes mains en ſon operation; outre que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la ſeule perſonne qui ſe met entre ſes mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus, de ſon ſalut eternel, quand il meurt ſans Baptême; & il s'eſt ſouvent vû, qu'une ſeule faute en cette operation a cauſé tous ces deſordres en meſme temps; de ſorte que c'eſt en faiſant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juſte raiſon, *hoc opus, hic labor eſt.* Car comme dit *Hypocrate* au Livre de l'ancienne Medecine, la pluſpart des Medecins reſſemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne ſont pas manifeſtes, quand leur vaiſſeau vogue durant la bonaſſe; mais elles ſont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête; ainſi en eſt-il des fautes de la pluſpart des Chirurgiens & des Sages-femmes, qui ne paroiſſent pas dans les accouchemens naturels; mais qui ſont tres-manifeſtes dans les accouchemens contre nature, auſquels tres-peu ſont capables de remedier, s'ils n'en font une profeſſion particuliere, & s'ils

n'ont toutes les conditions requises pour y bien reüssir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel seul y est propre, fera quelques observations avant que de les entreprendre, dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endurer l'operation; ce qu'il fera en luy tâtant le poux, observant s'il est fort ou debile, inégal, ou intermittent, considerant encore son visage, & principalement ses yeux, s'ils sont tout-à-fait abbatus, si sa parole est languissante, si sa Matrice & tout son bas ventre sont extraordinairement tendus & enflammez, si elle a toutes les extrémitez du corps froides, s'il luy prend souvent des syncopes avec sueurs froides, si elle tombe en convulsion avec perte de toute connoissance, enfin si toute sa contenance nous signifie que l'operation seroit vaine, on ne la doit pas entreprendre; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit encourir grand blâme, avec la qualité de bourreau, qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce mal-heur arrive : Neantmoins lorsqu'il y a encore quelque peu d'esperance, tant petite puisse-t-elle estre, soit pour la mere, soit pour l'enfant, on est obligé en conscience de faire ce que l'Art commande, & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laisser mourir les personnes sans leur donner aucun secours, que de se charger de mauvaises cures. C'est pourquoy, il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la suite est incertaine, que de laisser la malade dans un desespoir tout asseuré; car quelquefois la nature se releve de bien loin : mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera son prognostic du grand danger de la vie, où la femme & l'enfant sont tous deux; ce qu'il fera connoître au mary & aux assistans, & mesme à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir resoudre; & il luy fera en ce cas recevoir tous ses Sacremens, de peur qu'elle n'en soit plus capable aprés l'operation, qui est toûjours bien laborieuse, dans laquelle aussi elle pourroit mesme mourir, comme il s'est quelquefois vû : mais quand la femme a toutes ses forces, le Chirurgien fera en sorte de ne les pas laisser perdre ny diminuer, en differant l'occasion de luy aider. Pour ce sujet, aprés avoir connu qu'elle est capable de supporter l'operation, il s'informera si elle est à terme ou non, & si elle ne s'est pas blessée, ce qu'il sçaura par le recit de

la malade, de la Sage-femme, & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui luy en apparoîtront, obſervant de quelle figure ſe preſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs : aprés avoir examiné toutes ces choſes, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera reſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par paroles douces ſans l'intimider, luy perſuadant que l'operation ne ſera pas ſi douloureuſe qu'elle ſe l'eſt imaginée, & enfin qu'elle eſt obligée ſelon Dieu de la ſouffrir, tant pour elle-meſme, que pour l'amour de ſon enfant, qui periroit certainement avec elle, ſans ce ſeul & dernier ſecours.

La femme y eſtant reſoluë, il faudra qu'il la faſſe ſituër au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également ſitué, quand il eſt beſoin de repouſſer ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre ſituation ; mais lorſqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la ſituation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel, c'eſt-à-dire en telle ſorte qu'elle ait la teſte & la poitrine un peu plus élevées que le reſte du corps, afin qu'elle puiſſe reſpirer plus facilement, & mieux aider de ſa part à l'expulſion de l'enfant, en pouſſant & s'épreignant elle-meſme en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainſi ſituée elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ſes talons ſoient aſſez proches de ſes feſſes, & les cuiſſes écartées l'une de l'autre, & tenuës en cét état par deux perſonnes aſſez fortes. Il y en aura auſſi quelqu'autre qui la retiendra par deſſous les bras, afin que ſon corps ne vienne à ſuivre en faiſant l'extraction de l'enfant, pour laquelle il eſt quelquefois beſoin d'une tres-grande force ; & on luy mettra le drap & la couverture de ſon lit ſur les cuiſſes, pour la couvrir autant que le requiert une décence honneſte, à cauſe des aſſiſtans, comme encore afin qu'elle ne reſſente aucun froid, le Chirurgien ayant auſſi pour regle en cela ſa commodité jointe avec la conſideration de ces choſes, & principalement la facilité & la ſeureté de ſon operation.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette poſture ;

afin (disent-ils) qu'étant ainsi tenuë ferme & stable, on puisse travailler avec plus de seureté: mais bien loin que cette ligature y pût servir, au contraire elle y seroit tout-à-fait nuisible; car la femme dans cette posture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas se hausser, se baisser, ou se soûlever quand le Chirurgien luy diroit, selon qu'il le trouve necessaire, pour rendre son operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repoussant, & partie en fléchissant, étendant, & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement; pour lequel sujet on luy doit laisser le corps libre, sans la lier, la faisant seulement tenir en posture commode à toutes ces differentes intentions par des personnes, selon qu'il leur sera prescrit; outre quoy si on la veut lier & garroter, il faut que ce soit avec la langue pour toute bande; c'est-à-dire la faisant résoudre par bonnes raisons à endurer son mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ses forces à l'operation, luy representant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. En suite de toutes ces choses, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, s'il est besoin, afin d'y pouvoir plus facilement introduire sa main, qui doit pareillement estre ointe, & avoir les conditions specifiées cy-dessus, aprés quoy il se conduira en son operation de la maniere que je le diray dans chacun des Chapitres suivans, lorsque j'auray enseigné les signes qui nous font connoître que l'enfant est vivant, & ceux qui nous font juger qu'il est mort.

CHAPITRE XIII.

Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice.

S'Il y a occasion où le Chirurgien doive faire plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son Art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant qui est dans la Matrice est vivant, ou bien s'il est mort; car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans aprés avoir esté estimez morts, ont esté tirez vivans, & tronquez des deux bras, ou de quelques autres

parties de leurs corps, & d'autres ont eſté tres-miſerablement tuez avec les crochets, qu'on auroit pû avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoy, avant que de reſoudre la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable, & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien fera tout ſon poſſible pour n'eſtre pas ainſi deçu, de bien connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort, ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité, c'eſt-à-dire qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas eſté bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & tres-aſſurément ſi elle le ſent remuër, ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir luy-meſme, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours ſe fier; car j'ay accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neantmoins (quoiqu'il ne fût pas vray) avoir ſenty remuër tres-peu de temps devant leur accouchement, & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenty pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit; car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne luy laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë en fuſſent évacuées. Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas eſtre certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la Matrice, auſſitoſt qu'il le pourra faire; où étant, il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une de ces mains, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celuy des arteres umbilicales, à quoy il le connoîtra mieux: s'il ſent donc ainſi le batement de ces arteres, il peut alors s'aſſurer qu'il eſt vivant,

comme pareillement, ſi luy ayant mis l'extrémité du doigt dans la bouche, il luy ſent remuër la langue, comme s'il le vouloit ſuccer ; & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces parties de l'enfant, ſelon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des differentes poſtures auſquelles il ſe peut preſenter.

Mais au contraire, l'enfant ſera mort s'il ne ſe remuë point il y a fort long-temps, s'il ſort de la Matrice des humiditez fetides & cadavereuſes, ſi la femme reſſent de grandes douleurs, & une grande peſanteur dans le ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, tombant comme une boule toûjours du coſté qu'elle ſe couche, s'il luy arrive des ſyncopes & des convulſions frequentes, s'il y a long-temps que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix ſont ſortis ; & ſi mettant la main dans la Matrice, on trouve l'enfant froid, ſon umbilic ſans pulſation, & ſa langue immobile, & ſi en touchant ſa teſte elle ſemble toute mollaſſe, & principalement vers ſa fontaine, de laquelle auſſi les os ſont vacillans, & chevauchans l'un ſur l'autre à l'endroit des ſutures, à cauſe que le cerveau s'affaiſſe, & eſt ſans pulſation lorſque l'enfant eſt mort, lequel ſe corrompt plus en deux jours qu'il reſte ainſi dans la Matrice, qu'il ne feroit en quatre étant dehors ; ce qui arrive à cauſe de la chaleur & de l'humidité du lieu, qui ſont les deux principes de corruption ; & on en peut ſeulement tirer des conjectures, ſi la femme a eſté bleſſée, ſi elle a une grande perte de ſang, ſi elle n'eſt pas à terme, s'il y a fort long-temps, comme quatre ou cinq jours que ſes eaux ſont percées, ſi ſes mammelles ſont flétries, ſi elle a le viſage de couleur plombée, & le regard languide & abbatu, & ſi ſon haleine eſt fort mauvaiſe. Nous diſons que ces choſes le ſignifient ſeulement par conjecture, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la pluſpart enſemble en une perſonne, & en un meſme temps, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort, à moins dequoy la choſe ne peut pas eſtre tout-à-fait certaine, pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens ſpecifiez cy-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ay fait remarquer preciſément qu'il faut que la pluſpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort ; car pluſieurs d'entr'eux ſont équivoques, lors qu'ils ſont ſeuls, comme

me eſt par exemple celuy des excretions fetides & cadavereuſes, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidereroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt ſain & vivant; ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois, & particulierement en une occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand different qu'elle avoit avec ſa Sage-femme, qui étoit fondé ſur ce que nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuër en ſon ventre, ſa Sage-femme luy vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cauſe des excretions puantes & cadavereuſes qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: mais lorſque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité; car j'accouchay ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre étoit vivant. Je les tiray tous deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe preſentoient en mauvaiſe poſture, ayant eſté obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eus fait extraction de ce premier qui étoit mort. Il faut encore obſerver que les excretions de la Matrice peuvent auſſi eſtre renduës fetides & cadavereuſes par la ſeule corruption de quelques caillots de ſang extravaſé, qui ont ſejourné durant quelque temps dans la Matrice, ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant: & quant à ce qui eſt du ſigne qui ſe tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point ſenty remuër ſon enfant, il eſt encore incertain; car il y a des enfans, qui quoique vivans, ſont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice aprés que les eaux ſont écoulées, ſans que la femme le ſente remuër manifeſtement, à cauſe que la Matrice par ſa contraction ne luy laiſſe plus, comme j'ay dit, la liberté de mouvoir ſes membres, ainſi qu'il faiſoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuër. C'eſt pourquoy on doit bien prendre garde à ces circonſtances.

Je ne croirois pas m'acquitter du devoir d'un Chrêtien, & du ſervice que j'ay deſſein de rendre au public, en enſeignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'ai-

der & secourir les femmes en leurs accouchemens, si touchant les signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne refutois presentement la notable erreur d'un Auteur nouveau, duquel le Livre meriteroit plûtost d'estre envoyé aux Beurrieres & aux Espiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leur marchandise, que d'estre distribué au public, à cause des dangereuses consequences de ses mauvais preceptes, & de l'ignorance crasse de cét Auteur, dont voicy seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son Livre (qu'on peut dire estre, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il assure une insigne fausseté, avec autant & plus d'effronterie que s'il disoit une verité inconteſtable, soûtenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le meconium* (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoist ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium*) *il pourra assurer pour lors que l'enfant est mort en la Matrice, à cause qu'il s'est vuidé:* mais c'est, comme j'ay dit, une insigne fausseté que l'experience nous fait connoître tous les jours; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont vuidez dans la Matrice, comme font tous ceux qui se presentent le cul devant, lesquels vuident toûjours le *meconium*, aussi-bien que plusieurs autres qui se presentent en d'autres mauvaises postures, qui le rendent pareillement, à cause que leur ventre est grandement comprimé en ces occasions, & principalement quand le Chirurgien est obligé de les retourner pour en faire extraction. Monsieur *Doye*, & Monsieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parcequ'ils sont connoissans de la chose, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur presence, il y a prés de trois ans, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaise posture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fusse arrivé pour les secourir, lesquelles se portent encore bien à l'heure presente, aussi-bien que plus de soixante autres de la sorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occasions à ne pas traitter comme morts des enfans qui sont effectivement vivans; & que l'on ne se laisse pas abuser par l'ignorance de cét Auteur,

ſous le ſpecieux pretexte d'une authentique approbation, que trois Doyens, & deux autres Docteurs en Medecine ont donné à ſon miſerable Livre, aprés l'avoir eû entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner, de laquelle il ſe glorifie à leur prejudice, en ſa Preface au Lecteur; diſant *qu'elle luy ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & le deffendre de l'attaque des critiques;* car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cét Autheur a ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroiſt en tout ce Livre, laquelle rejalliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuër en meſme temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre Faculté.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce Chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre, ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lorſqu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire aprés l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.

CHAPITRE XIV.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

C'Est une verité tres-constante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes postures contre nature ausquelles les enfans se presentent pour sortir de la Matrice, sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour lesquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement presenter en quelque mauvaise posture, telle qu'elle puisse estre, sont que les douleurs de la femme sont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas si directement en bas, que quand il vient en bonne situation; & si on la touche par bas devant que les membranes des eaux soient percées, on ne sent souvent aucune partie du corps de l'enfant, à cause qu'étant

en mauvaise posture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire descendre, ny avancer si facilement vers le passage; & si on sent par fois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas grosse, dure, ronde, & de figure égale comme la teste; & quand les membranes des eaux sont percées, aprés que le premier flot est sorty, le reste s'écoule peu à peu, & continuellement jusques à ce qu'elles soient entierement évacuées; parceque les parties que l'enfant presente, laissant quelque vuide au passage à cause de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes comme fait bien la teste, laquelle se presentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le passage par sa grosseur & par sa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que le reste des eaux de l'enfant qui est dans la Matrice ne se puisse écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le passage de son corps aussi-tôt que la teste est sortie de la Matrice. Or comme on est obligé le plus souvent, à raison de ces mauvaises situations, de tirer l'enfant par les pieds, c'est le sujet pour lequel j'ay resolu avant que de parler des autres accouchemens, à la pluspart desquels celuy-cy doit servir de guide, de montrer comment on se doit comporter, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occasion l'on fasse changer la mauvaise figure de l'enfant, & qu'on la reduise à la naturelle; c'est-à-dire que s'il presente les pieds, on le retourne pour le faire venir la teste la premiere; mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit suivre leur conseil, dont il est bien difficile (pour ne pas dire impossible) de venir à bout, si on veut éviter le danger extréme, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violens efforts qu'il leur faudroit faire pour ce sujet, à raison dequoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y presente, que de se mettre au hazard de pire chose en le retournant.

Aussi-tôt donc que nous aurons reconnu que l'enfant vient en cette situation, & que la Matrice est assez ouverte pour donner passage à la main du Chirurgien (sinon il faudroit faire en sorte, oignant d'huile ou d'axonge toute son entrée, de la faire dilater peu à peu, se servant aussi pour ce sujet des doigts, les écartant les uns des autres aprés les y avoir introduits joints ensem-

ble, & continuant à ce faire jusques à ce qu'elle le soit suffisamment) pour lors ayant ses ongles bien rognez, ses doigts sans aucune bague, & toute sa main ointe d'huile ou de beurre frais, & disposée, comme aussi la femme située de la maniere que nous avons déja plusieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant il le tirera dehors en cette posture, de la façon que nous allons décrire; mais s'il ne s'en presentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche; & de quelle figure il se presente; car ces reflexions luy feront facilement connoître, de quel costé peut estre l'autre, ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celuy d'un autre enfant, parceque cela étant, il creveroit plûtost la mere & les enfans, que de les tirer ainsi; ce qu'il connoîtra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'eine, il trouve que les deux cuisses sont jointes & dépendantes d'un seul & mesme corps; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en presente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'estre pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais souvent il n'est pas beaucoup necessaire, parceque pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer; se serve neantmoins qui voudra de cette precaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'operation. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors, puis les tenant joints ensemble, il le tirera peu à peu de cette maniere, le reprenant aprés par les jambes & par les cuisses d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & le tirant ainsi jusques à ce qu'il ait les hanches sorties: cependant il observera d'envelopper ces parties d'un linge simple, & qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme; ce qu'étant fait, il le re-

prendra par deſſus les hanches, pour le tirer de la façon juſques vers la poitrine, où étant, il abaiſſera de coſté & d'autre avec ſa main les deux bras de l'enfant le long de ſon corps, leſquels il rencontrera pour lors aiſément, obſervant de les prendre plûtoſt par les mains, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du paſſage l'un aprés l'autre, ſans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font ſouvent ceux qui operent ſans methode; aprés quoy il faut prendre garde qu'il ait le ventre & la face en deſſous, pour éviter que l'ayant en deſſus, ſa teſte ne vint à eſtre arrêtée au droit du menton par l'os *pubis*; c'eſt pourquoy s'il n'étoit ainſi tourné, il le faudroit mettre en cette poſture; ce qu'on fera facilement, ſi le prenant par le corps lorſqu'il eſt vers la poitrine, on le tire, en le tournant à meſure, du coſté qu'il y eſt plus diſpoſé, juſques à ce qu'il ſoit comme il eſt requis, c'eſt-à-dire la face en deſſous; & l'ayant amené juſques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le temps (commandant à la femme de s'efforcer dans cét inſtant) pour faire en ſorte qu'en le tirant, ſa teſte puiſſe prendre leur place dans le meſme moment, & qu'ainſi faiſant elle ne ſoit pas arrêtée au paſſage. Les Auteurs recommandent pour empêcher cét inconvenient, de n'abbaiſſer ſeulement qu'un des bras de l'enfant, & de laiſſer l'autre relevé, afin que ſervant d'écliſſe à ſa teſte, elle ne ſoit ainſi retenuë, & que la Matrice ne puiſſe ſe refermer devant qu'elle ſoit entierement paſſée. Ce raiſonnement paroît en quelque façon vray-ſemblable; mais ſi le Chirurgien ſçait bien prendre ſon temps ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cét accident, qui arriveroit bien plûtoſt s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut; car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la teſte plus d'un coſté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'eſtre encore bien plûtoſt arrêtée par celuy où elle ne ſeroit pas ainſi écliſſée: Lorſque j'ay quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ay toûjours eſté obligé de les abaiſſer tous deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement parachevé mon operation.

Il y a neantmoins des enfans qui ont la teſte ſi groſſe, qu'elle demeure arrêtée au paſſage aprés que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les precautions qu'on puiſſe y ap-

porter pour l'éviter : en ce cas, il ne faut pas s'amuſer à tirer ſeulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plûtoſt quitter & ſeparer le col que de l'avoir ainſi ; mais durant que quelqu'autre perſonne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au deſſus des hanches, le Chirurgien dégagera peu à peu la teſte d'entre les os du paſſage avec quelques doigts de ſes deux mains, les gliſſant de chaque coſté à l'oppoſite les uns des autres, tantôt deſſus, tantôt deſſous, juſques à ce que la beſogne ſoit parfaite ; obſervant ſur tout de dégager premierement le menton, ce qu'il fera en mettant quelque doigt d'une de ſes mains dans la bouche de l'enfant ; car c'eſt cette partie qui contribuë davantage à retenir la teſte au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entierement dégagé ; obſervant auſſi de le faire le plus promptement qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-temps ainſi pris ; ce qu'étant bien & deuëment fait, on delivrera incontinent aprés la femme de ſon arrierefaix ; en la maniere que nous avons cy-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa teſte cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite eſtre tres-neceſſaire pour en faciliter l'extraction, à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant ayant de l'appuy & de la fermeté, ſa teſte ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon meſme côté, ce qui n'arrive pas de la ſorte à la teſte de l'enfant mort ; parceque ſon col étant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la teſte dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait eſté mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-deſſus ; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entierement ſorty, ſa teſte vient à eſtre arrêtée au paſſage, à cauſe qu'elle n'eſt pas ſituée directement en deſſous auſſi bien que le corps : Pour lors il ne faut pas s'amuſer à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement reduit la teſte en figure droite, la faiſant regarder en deſſous ; ce que le Chirurgien fera en gliſſant ſa main applatie ſur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embraſſant à la faire tourner plus facilement, & à luy donner

ner une ſituation commode, luy mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ay dit; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour luy faire ſuivre en meſme temps le mouvement qu'il donne à la teſte; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre quand il arrive que la teſte d'un enfant vivant eſt arrêtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation; car s'il vouloit faire tourner la teſte ſans le corps, ou le corps ſans la teſte, il luy torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance.

CHAPITRE XV.

Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.

QUoyqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour le peu qu'on faſſe d'effort, la teſte ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la Matrice, & n'en peut aprés eſtre tirée qu'avec beaucoup de peine; dautant qu'elle eſt extrémement gliſſante, à cauſe de l'humidité du lieu où elle eſt, comme auſſi parcequ'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe. La difficulté qui ſe rencontre ordinairement en pareille occaſion eſt ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts, enſuite dequoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce mal-heur s'ils s'y fuſſent comporté de la maniere que je vais dire.

Quand donc la teſte de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture ou autrement, il faut auſſi-tôt & ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette teſte (car il n'y a pour lors

que cette seule prise) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ses doigts dedans, & son poulce par dessous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainsi par la mâchoire inferieure; mais si elle quitte & se separe de la teste en la tirant un peu fort, comme il arrive assez souvent quand il y a de la pourriture, en ce cas, il faudra qu'il retire sa main droite de la Matrice, pour y glisser la gauche, avec laquelle il appuira cette teste, & de la droite il prendra un crochet étroit, & neantmoins fort, & à une seule branche, qu'il coulera le long du dedans de son autre main, en mettant sa pointe vers elle, de peur de blesser la Matrice, & l'ayant ainsi introduit, il le tournera aussi-tôt du costé de la teste, pour l'enfoncer dans un des orbites, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celuy de *l'occiput*, ou bien entre les sutures, selon qu'il trouvera la chose plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de luy donner une prise la plus ferme & stable qu'il pourra; aprés quoy tirant cette teste ainsi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere; observant lorsqu'il l'aura amenée proche du passage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé comme il est dit, dans quelqu'un des endroits specifiez, de retirer sa main hors de la Matrice, afin que la voye de la sortie n'en étant pas occupée, en soit plus large & plus facile, se contentant seulement de laisser quelques doigts vers le costé de la teste, pour la dégager plus aisément, & pour garantir la Matrice d'estre blessée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter prise.

On pourroit encore au besoin essayer une chose qui m'est venuë en pensée pour ce sujet, par laquelle on peut venir à bout de cette penible & laborieuse operation; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de trois quartiers d'aulne ou environ, pliée simplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, pour l'introduire dans la Matrice, en telle sorte qu'on le puisse mettre au derriere de la teste, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble, on en fera fort aisément l'extraction, sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage, à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces differentes manieres, le Chirur-

gien ne peut pas faire ſortir ny tirer la teſte, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, il faut de neceſſité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la groſſeur avec un coûteau courbe, ſemblable à celuy qui eſt marqué par la Lettre D. en la repreſentation des inſtrumens, qui eſt à la fin de ce ſecond Livre. Pour ce faire, il introduira ſa main gauche dans la Matrice, où étant il y coulera ce coûteau avec la droite, obſervant toûjours en ce faiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en ſoit bleſſée; aprés quoy il la retournera vers l'endroit des ſutures de la teſte, & principalement au lieu de leur jonction, c'eſt-à-dire vers la fontaine, où il fera inciſion avec cét inſtrument, afin qu'en ayant ſeparé quelques morceaux, il puiſſe plus facilement tirer le reſte, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la ſorte, la groſſeur de cette teſte en ſoit beaucoup diminuée, & par conſequent ſon extraction moins penible.

La main gauche ainſi miſe en la Matrice, ſera tres-utile pour faire enfoncer le coûteau, pour la diviſion & ſeparation des parties de la teſte, ſelon que le Chirurgien le jugera neceſſaire, comme auſſi pour empécher que par inadvertance la Matrice n'en ſoit bleſſée, & la main droite qui ſera dehors, & de laquelle il tiendra le manche de cét inſtrument, qui pour cét effet doit eſtre aſſez long, luy ſervira pour le porter & mouvoir de tel coſté qu'il voudra, en le tournant, pouſſant, attirant, ou biaiſant ſelon que le requierera la choſe. *Ambroiſe Paré* & *Guillemeau* veulent que ce coûteau ſoit ſi petit, qu'il ſe puiſſe cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainſi porté dans la Matrice; mais il eſt certain que quand elle eſt pleine d'un enfant monſtrueux en groſſeur, ou d'une teſte de la ſorte, la main du Chirurgien y étant portée, en eſt tellement comprimée, que bien difficilement ſe pourroit-il ſervir adroitement de ce petit coûteau avec elle ſeule, à moins qu'il ne fît une extréme violence à la Matrice; c'eſt le ſujet pourquoy il faut (ſi on m'en veut croire) que cét inſtrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puiſſe eſtre conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle ſera dedans, comme nous avons dit, & gouverné par la droite, qui en tiendra le manche au dehors, lequel doit eſtre

égal en longueur à celuy des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'estre si petit & court que lesdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il étoit necessaire de s'en servir.

Or aprés qu'on aura tiré la teste hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien delivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande consequence, qui est de sçavoir, quand la teste de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas aussi délivrée, si on doit commencer l'operation par l'extraction de la teste, avant que d'en tirer l'arrierefaix; à quoy on peut répondre avec distinction, que si cét arrierefaix étoit tout-à-fait separé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empescheroit de pouvoir bien joüir de la teste; mais s'il y étoit encore adherant, il le faudroit laisser jusques à ce que la teste fût tirée; car si on venoit à le separer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'operation; parceque les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que luy cause la teste retenuë, & ne se referment que lors qu'ayant esté vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soy-mesme, comme j'ay expliqué plus precisément en un autre lieu cy-devant; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'operation, empêche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

Celse au 29. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire sortir la teste de l'enfant restée seule dans la Matrice, que je ne conseille pas de suivre, qui est qu'un homme robuste pése fortement sur le ventre de la femme, avec ses deux mains mises l'une sur l'autre, pour pousser la teste hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuisiniers, qui pésent fortement sur le ventre

d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire sortir le juisier: mais ces violentes compressions ne manqueroient pas de faire contusion à la Matrice, qui pour lors est tres-douloureuse, & d'y causer ensuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie: c'est pourquoy on ne se servira pas de cette mauvaise methode. On peut bien neantmoins, s'il est besoin, faire tenir doucement la teste en état, en la contenant seulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque personne qui aura sa main sur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enseignée. Cette instruction doit suffire pour le present Chapitre: Passons à present aux autres.

CHAPITRE XVI.

Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la teste de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

SI nous avons seulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cét accouchement, nous pouvons dire qu'il est naturel; mais si nous considerons la disposition de la Matrice, qui est en danger de tomber dehors dans la sortie, ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'est pas tout-à-fait; car sa teste la poussant fortement au devant d'elle, peut facilement causer cét accident, si la femme n'est adroitement secouruë. On voit en cette rencontre le *vagina*, ou col de la Matrice, tout par grosses rides se forjeter en dehors, à mesure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit coûtume de tomber avant leur grossesse, & qui l'ont fort humide, sont tres-sujettes à cét accident, à cause de la relaxation de ses ligamens. Il ne faut pas observer en cét accouchement la mesme methode que nous avons enseignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celuy-cy on ne doit pas faire promener, ny tenir debout la femme ainsi disposée, au lieu dequoy il faut qu'elle soit couchée au lit, & qu'elle ait le corps presque également situé, & non pas si élevé qu'il seroit requis si l'accouchement

étoit naturel : On ne luy doit auſſi donner aucun lavement fort ny âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il luy tant humecter la Matrice qui n'eſt déja que trop relâchée : mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs luy prendront, quand ſon enfant commencera d'avancer ſa teſte, & de pouſſer ainſi le col de la Matrice en dehors, la Sage-femme aura toûjours à chaque coſté de cette teſte une de ſes mains, pour repouſſer en reſiſtant aux douleurs de la femme, la Matrice ſeule vers le haut, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faiſant de la maniere à chaques épreintes qui ſurviendront, & continuant toûjours juſques à ce que la mere pouſſe d'elle-meſme l'enfant tout-à-fait dehors ; car on ne doit en aucune façon le tirer par la teſte, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vint à faire tomber en meſme temps la Matrice, qui pour lors y eſt grandement diſpoſée.

Neantmoins ſi l'enfant ayant la teſte hors du paſſage venoit à y eſtre arrêté ſi long-temps, qu'il fût en danger d'y eſtre ſuffoqué, alors on ſeroit obligé d'appeller une ſeconde perſonne pour aide, qui le tireroit tout doucement par la teſte, durant que la Sage-femme tiendroit & repouſſeroit la Matrice avec les mains, comme il eſt dit, de peur qu'elle ne ſuivît le corps de l'enfant en le tirant de la ſorte. Aprés que la femme aura eſté ainſi accouchée, on la delivrera de ſon arrierefaix, en la maniere cy-devant décrite, ſe gardant bien auſſi pour le meſme ſujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort, en ſuite dequoy on remettra & on tiendra la Matrice en ſa ſituation naturelle, ſi elle en étoit ſortie.

Lorſque la Sage-femme n'obſerve pas la methode que je viens d'enſeigner, elle eſt cauſe quelquefois que la Matrice deſcend, & ſort tout-à-fait hors de la partie honteuſe incontinent aprés que la femme eſt accouchée, & meſme que ſon col tombe auſſi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire, à cauſe que les humeurs s'y portent auſſi-toſt en grande abondance, comme je l'ay vû arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Jeſuites, laquelle étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher, à cauſe que tout le col de ſa Matrice étoit entierement renverſé & tombé depuis trois

heures hors de la partie honteuſe d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa Sage-femme en fût toute étonnée, ne ſçachant pas meſme ce que ce pouvoit eſtre, tant la choſe étoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé étoit de la longueur de plus d'une grande palme de main, & une fois plus gros que la teſte d'un enfant. On voyoit en ſon extremité l'orifice de la Matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigts en toute ſa circonference; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y étant arreſté, pouſſoit toûjours de plus en plus la Matrice en dehors, & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en étoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire ce col de la Matrice ainſi tombé, non ſeulement à cauſe de ſon extréme groſſeur, mais auſſi à cauſe que la teſte de l'enfant étant trop avancée entre les os du paſſage n'auroit pas pû eſtre repouſſée ſans une extréme violence, qui auroit eſté tres-prejudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduiſis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymoſis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduiſant la teſte de l'enfant à chaque douleur, & la faiſant ainſi avancer peu à peu dans le paſſage que ma main luy preparoit, ſans l'en retirer que pour la rétremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre auſſi-toſt comme auparavant. Ainſi faiſant, je donnay lieu à la teſte de l'enfant de paſſer par cette ouverture, ma main luy ſervant toûjours de conduite, pour diſpoſer & entretenir ſon paſſage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la teſte s'avançoit, juſques à ce qu'elle eût eſté entierement pouſſée dehors par les ſeules douleurs de la femme qui étoient tres-fortes, aprés quoy l'ayant priſe avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui étoit vivant, & delivray entierement la femme; enſuite de cela, je reduiſis auſſi-tôt ſa Matrice en ſa ſituation naturelle, recommandant à ſa Sage-femme de luy

bien étuver tous les jours les parties baſſes, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient tres-diſpoſées. Cette femme guerit en fort peu de temps, nonobſtant un ſi grand accident, aprés quoy je luy donnay un peſſaire qu'elle porte ſans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état ſa Matrice, dont elle ſouffroit une fâcheuſe deſcente depuis dix ans entiers, ſans avoir trouvé perſonne qui pût y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVII.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la teſte la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parceque les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans, quoyqu'ils viennent en une ſituation naturelle, reſtent au paſſage durant des quatre, cinq, & ſix jours entiers, & y ſeroient encore plus long-temps, ſi on les y laiſſoit, ſans en pouvoir ſortir, à moins qu'on n'en faſſe l'extraction par art, à quoy on eſt obligé, ſi on veut ſauver la vie de la mere; ce qui ſe voit arriver le plus ſouvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui ſont pour lors fort avancées en âge, à cauſe que l'articulation de leur *coccix* n'eſt pas ſi lâche, & que leur Matrice étant beaucoup plus dure & plus ſeiche, ne peut pas eſtre dilatée ſi facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne ſont pas ſi âgées. Quand la choſe ſe rencontre ainſi, aprés que le Chirurgien aura fait tout ſon poſſible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émolientes, pour pouvoir faciliter la ſortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura priſes auront eſté inutiles, à cauſe qu'il a la teſte beaucoup plus groſſe qu'il ne conviendroit, & qu'il eſt outre cela tres-certainement mort, comme il eſt preſque toûjours, quand il demeure quatre ou cinq jours en cét état, aprés que les eaux ſe ſont écoulées, ce qu'il ſçaura encore plus préciſément, par les ſignes que nous avons cy-devant enſeignez pour le bien connoître, au Chapitre treiziéme de ce Livre, alors il ne

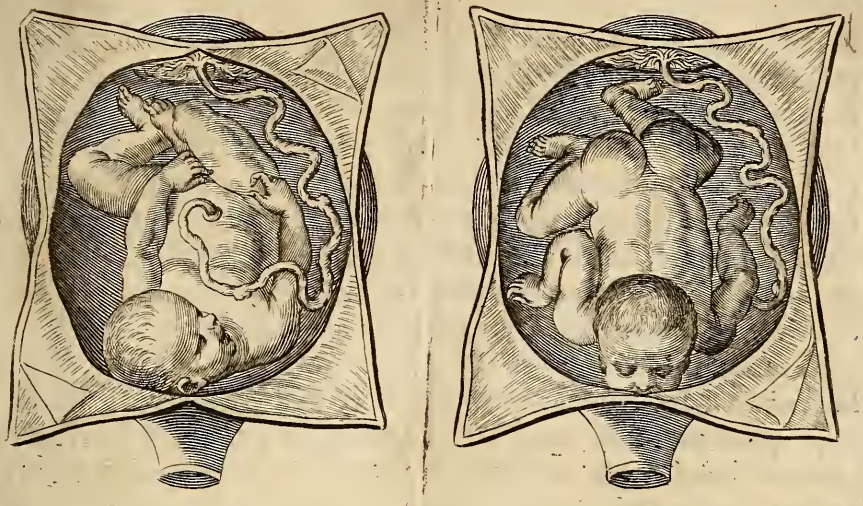
il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la teſte de l'enfant, pour en faire extraction. Il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie poſterieure de la teſte qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas ſi facilement porter la main vers cette partie de la teſte de l'enfant, qui eſt ordinairement ſituée au deſſous de l'os *pubis*, auquel endroit les os qui forment le paſſage ſont beaucoup plus ſerrez que vers les côtez, où l'eſpace étant bien plus libre, la Matrice ſe peut dilater ſans faire aucune violence au col de la veſſie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire ſa main avec ſon inſtrument pour en accrocher la teſte de l'enfant en ſa partie poſterieure, dont le col de la veſſie eſt pour l'ordinaire ſi fort comprimé dans ces ſortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere ſuppreſſion d'urine, qui eſt encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reſte ainſi au paſſage durant pluſieurs jours, aprés que les eaux ſe ſont entierement écoulées. C'eſt pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, en repouſſant un peu la teſte de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le coſté de la teſte de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant vers le dedans de la main droite, aprés quoy il la retournera du côté de la teſte de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *parietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il luy ait donné une priſe ferme & ſtable, enſuite dequoy il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument, & ayant introduit ſa main gauche de l'autre côté de la teſte de l'enfant, pour la redreſſer & ſoûtenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du paſſage, ſe ſervant encore, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la meſme maniere que le premier, au côté oppoſite de la teſte, afin que

l'attraction se faise également des deux côtez, aprés quoy ayant osté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant. Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la teste de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur, pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un coûteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra, la faisant à l'endroit des futures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette teste en soit diminuée; ensuite de cela, il introduira aussi par ce mesme lieu son crochet au dedans du crane, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen dequoy il fera tres-facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procedoit que de la seule grosseur de sa teste. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa teste qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durât plusieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'est la secheresse de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse estre suffisamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entierement aprés plusieurs efforts inutils; ensuite dequoy la substance de la Matrice commence à s'enflammer & à se tumefier de telle sorte, qu'elle devient comme une espece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchassé, n'en peut estre tiré que tres-difficilement, quand la teste ne luy a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoy il faut toûjours essayer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arresté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa teste, laquelle venant à s'affaisser aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile; parceque la Matrice vient pour lors à se contracter davantage qu'elle n'étoit; ce qui luy arrive à mesure que la teste vient à diminuer de grosseur; & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la teste de l'enfant toute entiere; outre qu'en dépeçant ainsi la teste, ses os s'écartant les uns des autres, à cause qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en son operation, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde. J'ay vû quelque-

fois des Chirurgiens en ces ſortes d'accouchemens faire une inciſion à la partie inferieure des parties externes de la vulve, s'imaginant que la teſte de l'enfant eſt ſeulement arrêtée au paſſage à cauſe de leur étroiteſſe, & croyant par ce moyen luy faciliter ſa ſortie; mais ils s'abuſent fort, car c'eſt au dedans, & au droit de l'orifice interne que l'enfant eſt ainſi retenu, pour les raiſons que j'ay dites: & outre que cette inciſion eſt entierement inutile, c'eſt qu'il y arrive ſouvent mortification aprés l'accouchement; à cauſe de l'inflammation qui eſt ordinairement en ces patties, ſur leſquelles il ſe fait enſuite un dépoſt des ſuperfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il eſt tres-certain que ſi l'enfant eſt mort, on ſe doit comporter de la maniere que j'ay enſeignée, pour empêcher qu'il ne faſſe auſſi perir la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cauſe que la teſte eſt un corps rond & gliſſant, ſur lequel il n'y a aucune priſe que par ce moyen, n'y ayant pas lieu auſſi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que ſa teſte eſt ainſi engagée dans le paſſage aprés l'écoulement des eaux; parcequ'on creveroit plûtoſt la mere que de le pouvoir faire; & quand meſme l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extréme violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais c'eſt une grande queſtion à examiner pour ſçavoir ſi on doit tirer avec le crochet l'enfant qui eſt vivant, n'y ayant aucune eſperance qu'on le puiſſe avoir autrement que par ce moyen, pour ſauver la vie à la mere, dont les paſſages ſont trop étroits, & qu'il eſt impoſſible de dilater aſſez pour luy donner iſſuë, ou ſi on doit differer l'operation, & riſquer la vie de la mere, juſques à ce qu'on ſoit tout-à-fait aſſuré qu'il ſoit mort: touchant cela, je croy que puiſque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car reſtant à ce paſſage ſans pouvoir ſortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, il en eſt tué) on peut, & on doit l'en tirer mort ou vif, le plûtoſt qu'il y aura lieu de le faire, qui eſt aprés toute eſperance perduë qu'il puiſſe jamais venir autrement, pour faire en ſorte que la mere ne perde pas la vie, ce qui arriveroit certainement ſi on n'y procedoit de la maniere. C'eſt le ſentiment de *Tertullien*, qui dit au 15. Chap. du Livre *de l'Ame*, que c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtoſt que de l'en

exempter, puisqu'il feroit certainement perir sa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ses paroles, *At quin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus.* C'est neantmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrémité, & aprés avoir ondoyé la teste de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extremité, sinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite seringue bien nette, s'il ne le peut pas autrement, enfuite dequoy il fera son operation le plus dextrement qu'il pourra, comme il est dit; observant aussi de s'en faire requerir avant par les assistans, aprés leur avoir expliqué la necessité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la sorte en pareille occasion, que de me resoudre à la cruauté & barbarie de l'operation cesarienne, de laquelle il est absolument impossible (quoyqu'en assurent plusieurs imposteurs, dont *Rousset* est l'Approbateur) que la femme puisse jamais réchaper, comme je feray voir plus particulierement en parlant d'elle cy-aprés; car ainsi faisant, on sauvera souvent la mere qui periroit avec son enfant: & comme il vaut toûjours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant.



CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere.

LOrſque l'enfant preſente ſa teſte par le coſté, quoyqu'il ſemble que ce ſoit un accouchement naturel, à cauſe qu'elle vient la premiere, il eſt neantmoins bien dangereux, tant pour luy que pour ſa mere, à cauſe de cette mauvaiſe poſture; car il ſe romproit plûtoſt le col, que de pouvoir jamais ſortir de la façon; & pour lors il eſt d'autant plus embarraſſé dans le paſſage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui luy eſt impoſſible, ſi on ne redreſſe la teſte de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'on aura reconnu la choſe eſtre ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette poſture vicieuſe, ne fût plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de

faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redreſſant la teſte au paſſage.

Pour ce faire, la femme ſera ſituée en une poſture commode, la faiſant un peu pancher ſur le coſté oppoſite à la mauvaiſe ſituation de l'enfant; aprés quoy le Chirurgien gliſſera ſa main bien ointe d'huile à coſté de la teſte de l'enfant pour la redreſſer, la ramenant tout doucement avec ſes doigts interpoſez entre elle & la Matrice, dans une ſituation droite; mais ſi cette teſte étoit tellement engagée, que la choſe ne ſe pût faire facilement de la maniere; alors il faudra qu'il coule ſa main juſques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repouſſant un peu dans la Matrice, il le puiſſe mettre en ſituation naturelle & convenable.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Chirurgien pût ainſi repouſſer l'enfant par les épaules avec ſes deux mains; mais ſa teſte occupe pour lors tellement le paſſage, qu'il a ſouvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera ſon operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez juſques où il ſera neceſſaire, aprés quoy il excitera & procurera la ſortie de l'enfant, comme il a eſté dit en parlant de l'accouchement naturel; obſervant de redreſſer de la ſorte la teſte de l'enfant le plûtoſt qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté: car s'il n'y remedie promptement, la teſte étant renverſée ſur les épaules, s'engage ſi fortement dans le paſſage, & ſes inégalitez ſe nichent tellement dans la propre ſubſtance de la Matrice, qui ſe tumefie de tous côtez par l'inflammation qui y ſurvient, qu'il eſt bien difficile enſuite de luy donner une bonne ſituation, & la ſechereſſe des parties contribuë beaucoup à rendre la choſe encore plus difficile. Mais ſi cette teſte ne ſe pouvoit bien reduire à cauſe de la mauvaiſe ſituation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puiſſe redreſſer comme je dis, pour lors il faudra ſe ſervir du dernier remede pour ſauver la vie à l'enfant, qui eſt de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce meſme moment. C'eſt ainſi que ce jourd'huy 25. Septembre 1674. j'ay ſauvé la vie à l'enfant de la femme de Monſieur *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle je viens preſentement d'accoucher en preſence de ſon mary, & de Monſieur *Picart* Chirurgien du meſme Fauxbourg, ayant eſté obligé de retourner entierement cét enfant pour le tirer par les

pieds, à cauſe que ſe preſentant par le côté de la face qui étoit en deſſus, ſon corps étant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on luy auroit plûtoſt rompu le col, que de pouvoir placer ſa teſte dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens qui furent apellez avant moy il y a trois ans, pour ſecourir la femme de Monſieur *Poupart*, noſtre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la teſte de ſon enfant, qui eſtoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ſes eaux, venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce temps, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement, & ils luy auroient ſauvé la vie, ſans doute, & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa teſte dans une bonne ſituation, ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme j'ay fait celuy dudit Monſieur *Gourot*, dont je viens de parler: mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner préciſement comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'operation fut inutile, à l'un & à l'autre: car lors que je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'eſtoit plus temps, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit prés de deux jours, & la mere eſtoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu quaſi juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrémement tumefiées, & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la Matrice, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger, pour raiſon dequoy elle avoit déja reçu tous ſes Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans un deſeſpoir aſſuré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchaſt d'elle-meſme, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquent d'eſtre des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait eſperer inutilement, je luy conſeillay de la faire accoucher au plûtoſt, à quoy je fis condeſcendre ces meſmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cét inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüroient en ma pre-

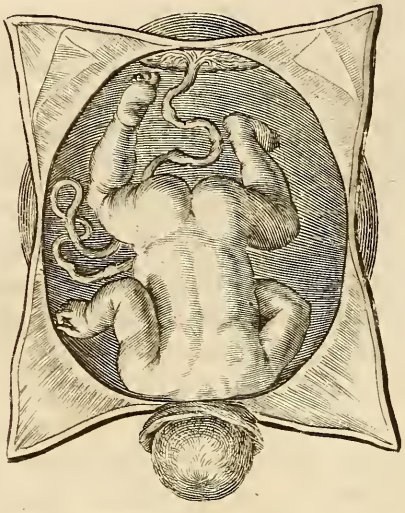
fence, la chose estre comme je luy avois declarée, dequoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoître devant plusieurs autres de nos Confreres, qui étoient aussi presens. Mais comme il étoit question de faire l'operation sur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le delay étoit absolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuit toûjours les mauvaises cures autant qu'il peut, sçachant bien l'extréme difficulté qu'il y avoit de tirer cét enfant, & le mauvais état où étoit la mere, pretexta pour s'en exempter que de toute la journée il n'avoit beu ny mangé, quoyqu'il fût bien six heures du soir, & prenant ainsi congé de la compagnie, dit en s'en allant, que ces Messieurs (parlant de cét autre Chirurgien & de moy) feroient bien ce qu'il faudroit sans luy; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller, & user de la mesme politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, si je n'avois esté present, qui étoit le sujet pour lequel il consentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au besoin quand il se seroit lassé, comme il prejugeoit aussi-bien que moy qu'il arriveroit. En un mot, aprés que ce Chirurgien se fut bien fatigué, se servant inutilement du crochet, pour venir about de cette operation, qui étoit une des plus laborieuses & des plus difficiles, à cause que toutes les parties exterieures de la vulve étoient extrémement tumefiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entierement à sec, il me ceda sa place, ensuite dequoy j'accouchay cette femme d'un tres-gros enfant mort, ayant esté obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cause que les épaules de cét enfant étoient si fortement enchassées dans la substance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas estre déplacées par la seule attraction du crochet imprimé sur la teste, qui étant tout de costé, ne pouvoit pas aussi pour lors estre reduite en une figure droite. L'operation luy fut neanmoins infructueuse (sinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelque jours) à cause d'une grosse fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours ensuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement precedez de frissons, ayant aussi toûjours eû depuis son accouchement un grand flux de ventre, ce qui la fit mourir neuf jours en suite. Or il est tres-certain que si on l'eût secouruë d'assez bonne heure, elle seroit rechappée,

vû

vû qu'elle resista encore si long-temps, nonobstant le déplorable état où elle étoit quand nous luy tirâmes son enfant, lequel on auroit aussi sauvé, si ces deux Chirurgiens eussent connu dés le commencement qu'il presentoit le costé de la teste, ce qui étoit le seul sujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit jamais pû accoucher.

D'autresfois l'enfant se presente la face la premiere, ayant la teste renversée en arriere, en laquelle posture il est encore tres-difficile qu'il vienne, & s'il y demeure long-temps, le visage luy devient si livide & si bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monstrueux dans l'abord; ce qui arrive tant à raison de la compression qui s'en fait en cette situation, que pour avoir esté quelquefois trop souvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de luy faire prendre une meilleure situation. Il me souvient à ce sujet d'avoir accouché il y a environ douze ans, une femme, de laquelle l'enfant qui s'étoit presenté la face devant, vint au monde si livide & contrefait (comme c'est toûjours l'ordinaire en telles occasions) que son visage en paroissoit tout semblable à celuy d'un Ethiopien, nonobstant quoy je ne laissay pas que de l'amener vivant. Aussi-tôt que la mere s'en fût apperçuë, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que son enfant seroit ainsi hideux, à cause qu'au commencement de sa grossesse elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un More, ou Ethiopien, d'entre ceux dont deffunt Monsieur *de Guise* avoit toûjours grand nombre à sa suite; pour lequel sujet elle souhaittoit, ou au moins ne se soucioit aucunement qu'il mourut, afin de ne pas voir continuellement un enfant si défiguré qu'il paroissoit pour lors: mais elle changea bientôt de sentiment, lorsque je luy eûs expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-assurément cela se devoit passer, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés luy avoir oint plusieurs fois tout le visage avec l'huile d'amandes douces tirée sans feu, ensuite dequoy son teint commença de s'éclaircir de telle sorte, que l'ayant vû un an aprés, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puisse rencontrer. Or pour se bien gouverner en cét accouchement, on y procedera de la mesme maniere que quand il presente la teste par le costé, laquelle on redressera avec les mains comme nous

avons dit cy-dessus, observant toûjours de le faire le plus doucement qu'il sera possible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



CHAPITRE XIX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la teste est entierement sortie.

L'Enfant vient naturellement la teste la premiere, afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Neantmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la teste si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent pas, qu'avec une tres-grande difficulté, faire le mesme chemin; ce qui les fait souvent demeurer au passage, aprés que leur teste en est

ſortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant eſt mort depuis pluſieurs jours dans la Matrice; car pour lors ſa teſte étant devenuë mollaſſe, s'affaiſſe, & s'alonge en ſortant, & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce ſujet ſi bien faire le paſſage des épaules, que quand l'enfant eſt vivant. Cét accident arrive auſſi parfois pour n'avoir pas bien pris le temps à tirer l'enfant par la teſte, comme il a eſté dit, qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un meſme inſtant, la place que la teſte occupoit.

Quand le Chirurgien ſe rencontrera en pareille occaſion, il faut qu'il ſe dépêche promptement de tirer l'enfant de cette priſon, où il eſt comme au carcan, lorſqu'il eſt ainſi pris par le col; car il tarderoit peu à y eſtre étranglé: c'eſt pourquoy afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant mediocrement la teſte de l'enfant, tantôt par ſes côtez, tantôt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la teſte, & ainſi faiſant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la choſe; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embaraſſé autour du col, & obſervant toûjours de ne point tirer cette teſte avec trop de violence, de peur qu'il n'arrivât ce que j'ay vû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on fit ſur le champ un Gentil-homme, en luy arrachant & ſeparant la teſte du col, à force de la tirer. Si les épaules ne paſſent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquels les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules; mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout-à-fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut eſtre certain qu'il eſt arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il eſt aſſurément monſtrueux de quelque partie de ſon corps, ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hydropique du ventre, à raiſon de l'éminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible qu'il ſoit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux, aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué

en pareille rencontre, dont je vais presentement décrire toutes les circonstances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes, car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sage-femme, & une apprentisse de l'Hôtel-Dieu, à faire cét accouchement, où la chose arriva de cette façon.

En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il se rencontra un jour que l'apprentisse voulant accoucher une femme, ne pût jamais faire passer autre chose que la teste de l'enfant, qui demeura ainsi pris au col, & arrêté au droit des épaules, sans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il luy étoit impossible d'avoir cét enfant (quoyqu'elle le tirât tres-fortement par la teste) & qu'elle avoit épuisé inutilement toute son industrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à son secours la Maîtresse Sage-femme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit aussi tout son possible, mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles se furent bien lassées toutes deux à tirer cette teste de la sorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne restant presque plus que la seule peau qui la tenoit quelque peu) je survins à ces entrefaites, où d'abord elles me prierent d'examiner moy-mesme ce qui étoit cause que cét enfant n'avoit pas pû estre tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que suffisans pour faire sortir ses épaules, quand elles auroient esté beaucoup plus grosses qu'elles n'étoient pas; à quoy ayant fait reflexion, je conçus bien aussi-tost qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs; ce qui m'obligea de pousser d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice, jusques aux épaules de l'enfant, lesquelles ne me paroissant pas estre trop grosses pour pouvoir aisément sortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cét endroit. J'introduisis aprés cela ma main plus avant, la portant par dessous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde, je trouvay que tout son bas-ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit impossible de le pouvoir jamais tirer, sans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler: mais il me manquoit alors un instrument propre pour le faire, faute duquel j'envoyay promptement avertir un des Chirurgiens dudit Hôtel-Dieu, auquel aprés qu'il fut arrivé je declaray la chose, comme je l'avois

reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer cét enfant, il falloit necessairement luy percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par son ouverture; mais il ne voulut jamais suivre mon sentiment, soit par une espece de politique, à cause qu'il croyoit peut-estre sçavoir assez bien son mêtier sans avoir besoin de mon avis, ou parcequ'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je luy disois; ce qui fut cause qu'il se contenta seulement (sans se mettre en peine d'examiner précisément la chose) de tâcher d'en faire extraction à sa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & separa entierement la teste du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir esté tirée avec trop de violence par les Sages-femmes, comme j'ay dit cy-dessus. Aprés cela introduisant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un aprés l'autre, & ensuite quelques costes, une portion des poulmons, & le cœur, quoy faisant, il se lassa tant à force de tirer pieces, morceaux, & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en suoit à grosses gouttes, quoy qu'il fist extrémement froid en ce temps; & il s'y tourmenta si fort le corps & l'esprit, qu'il fut contraint de quitter la besogne pour se repose, laissant à la Sage-femme à y faire aussi son possible, pendant qu'il reprendroit un peu ses forces, laquelle s'y lassa en vain aussi-bien que luy, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains seulement (car ce n'est pas le fait des Sages-femmes de se servir des crochets,) ensuite dequoy il se remit une seconde fois à tirer de toute sa force, sans pouvoir plus rien avoir, parceque jusques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ny le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy disois à chaque moment, sans quoy il étoit absolument impossible de tirer le reste du corps.

Or voyant que tous ses efforts étoient aussi inutiles cette seconde fois que la premiere, il me donna enfin son crochet, en me disant de m'y lasser aussi-bien que les autres, lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'étois tres-assuré de venir à bout de l'operation) sçachant bien qu'au lieu de s'amuser à tirer comme il avoit fait, il ne falloit seulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, apres quoy le tout viendroit tres-facilement. Pour ce sujet j'introduisis aussitôt ma main gauche dans la Matrice jusques au droit de ce ven-

tre hydropique, où étant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit semblable à celuy qui est marqué de la lettre A. en la representation des instrumens qui est à la fin de ce second Livre, au lieu duquel on peut encore à ce dessein se servir plus aisément du coûteau courbe marqué par la lettre D. ce qu'ayant fait, je tournay la pointe de cét instrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle sorte qu'il en fût percé d'un trou à y fourer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré, puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre sortirent, & furent évacuées dans le mesme instant, ensuite dequoy je tiray aussi-tost le reste du corps avec ma seule main sans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû persuader que cét enfant fût hydropique de la sorte.

Aprés l'avoir ainsi tiré, j'eus la curiosité de remplir son ventre d'eau, par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit esté contenuë, & quelle grosseur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer sans exagerer, plus de cinq pintes entieres de nostre mesure de Paris, ce que j'aurois bien difficilement pû croire si je ne l'eusse vû moy-mesme; & ce ventre étant ainsi remply d'eau, étoit de la grosseur & de la figure d'un assez gros balon. J'ay mis icy toutes les circonstances de cette histoire, afin que le Chirurgien connoisse comment il se doit comporter en semblable occasion.

CHAPITRE XX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui ſe preſente avec ſa teſte, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtoſt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir ſortir, à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi le plus ſouvent pancher la teſte de côté. Lorſque l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme a beſoin d'eſtre aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remedier, auſſi-tôt qu'on ſentira une des mains ſe preſenter ainſi avec la teſte de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au paſſage en cette poſture; pourquoy faire le Chirurgien ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main celle de l'enfant, ou toutes les deux ſi elles ſe preſentoient, donnant lieu

par ce moyen à la teſte de s'avancer ſeule, ce qu'ayant fait, ſi elle étoit de côté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du paſſage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reſte, ainſi que j'ay enſeigné cy-devant au Chapitre dix-huitiéme de ce Livre, en parlant de la teſte qui vient de coſté.

Si on obſerve de ſecourir promptement de la ſorte la femme, lorſqu'il y a peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, & ſi elle a de bonnes douleurs, & que ſa Matrice ſoit ſuffiſamment dilatée, elle ne laiſſera pas d'accoucher aſſez heureuſement; ce qui arrivera tout au contraire, ſi ces diſpoſitions ne ſe rencontrent pas, quand les mains ſe preſentent avec la teſte; car ſi la Matrice eſt à ſec, & qu'elle ne ſoit pas bien dilatée, les mains de l'enfant ſeront repouſſées avec bien plus de difficulté; ce qui ne ſe pourra pas faire auſſi ſans quelque eſpece de violence pour la mere; & ſi elle n'a pas de bonnes douleurs, la teſte ne pourra pas ſi facilement ny ſi promptement deſcendre au paſſage, pour en occuper entierement la place que tenoient les mains, aprés qu'on les aura repouſſées: c'eſt ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher autant qu'il peut, en repouſſant ainſi avec ſa main celles de l'enfant, de ne retirer la ſienne hors de la Matrice que dans le temps qu'il ſurviendra une nouvelle douleur à la femme, afin que dans ce moment il conduiſe la teſte de l'enfant au paſſage, pour empêcher par ce moyen que ſes mains ne viennent à reprendre derechef leur premiere ſituation.

CHAP.

CHAPITRE XXI.

La moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LOrſque l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelquefois juſques au coude, & parfois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſe tenir l'enfant, tant pour luy que pour ſa mere, à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour luy aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toûjours tirer en ces occaſions, aprés l'avoir retourné; pourquoy faire, il ſuë ſouvent à groſſes goutes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cét accouchement, plus grande qu'en tous les autres, dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il pre-

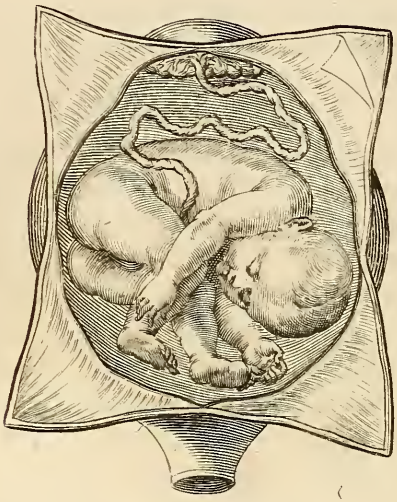
sente le ventre avec sortie de l'umbilic; mais ils ne sont pas si penibles pour le Chirurgien, parceque les pieds de l'enfant étant plus proches du passage, ne luy sont pas si difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a souvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire.

Lors donc qu'une main seule, ou le bras entier se presente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement est toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui se presente sort plus avant; & on le separeroit & arracheroit plûtost du corps, que de faire sortir ainsi l'enfant, à cause que par ce moyen il seroit tiré obliquement & de travers: Et si les deux bras se presentoient, & qu'on les tirât ensemble, il ne resteroit pas assez de lieu pour laisser passer la teste, qui se renverseroit aussi en arriere. C'est pourquoy ayant situé la femme comme il est requis, on doit promptement repousser au dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui se presentent en dehors. Quelques Sages-femmes les trempent pour lors en eau froide, ou les touchent d'un linge moüillé, disant qu'il les retire aussi-tost s'il est vivant; mais il est ordinairement si mal situé, & si pressé & engagé au passage en cette mauvaise posture, qu'il n'a pas assez de liberté pour pouvoir ainsi retirer de luy-mesme ses mains, quand elles sont une fois sorties: pour ce sujet le Chirurgien les remettra avec la sienne, qu'il coulera en suite dans la Matrice, par dessous la poitrine & le ventre de l'enfant, & si avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainsi qu'il a esté dit, observant que ce soit avec le moins de violence qu'il pourra; ce qui sera bien plus aisé & beaucoup plus seur que de vouloir s'amuser à luy faire prendre une situation naturelle, comme plusieurs Auteurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens l'ordonnent, sans avoir aucune connoissance de la grande difficulté qu'il y a de suivre leur conseil, qui n'est bon que dans leur imagination: car en effet, il seroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une situation naturelle, à cause qu'il a le corps tout de travers, quand il presente ainsi le bras seul jusques au coude, ou jusques à l'épaule; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne situa-

tion (ce qui ne ſe pourroit ſans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en reſteroient tous deux ſi debilitez, que la mere de ſa part n'auroit plus la force d'achever enſuite de pouſſer l'enfant dehors, qui de l'autre coſté tarderoit peu pour ce ſujet à mourir. C'eſt pourquoy il eſt toûjours bien plus ſeur comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés.

Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura ainſi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier, aprés quoy les tenant tous deux, il ſe conduira au ſurplus pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dite, au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement où il preſente les pieds les premiers : mais ſi le bras étoit tellement avancé (l'étant preſque juſques à l'épaule) & ſi gros & tumefié (comme il arrive quand il y a long-temps qu'il eſt dehors) qu'il ne ſe pût, ou qu'il y eût trop grande difficulté à le remettre, *Ambroiſe Paré* recommande en ce cas, ſi on eſt bien certain que l'enfant ſoit mort, qu'on coupe tout le bras ſorty, le plus avant qu'on pourra, en inciſant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles inciſives; afin que la portion de ces chairs laiſſées venant à recouvrir les aſperitez de l'os, empêche que la Matrice n'en ſoit bleſſée en retournant l'enfant, pour le tirer enſuite par les pieds comme il eſt requis: neantmoins ſi le Chirurgien ne pouvant pas repouſſer le bras au dedans, étoit abſolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extremité) il en viendra bien à bout ſans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours; car à cauſe de ſa tendreſſe il ſe ſeparera facilement du corps, au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate, au moyen dequoy il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ny d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enſeigne ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſperitez, parce qu'ainſi faiſant, la ſeparation s'en fera juſtement dans l'article. Mais ſur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſurément mort, & qu'il ne procede point de la façon qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous

avons fait mention au Chapitre treiziéme de ce Livre; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps? c'eſt pourquoy qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.



CHAPITRE XXII.

Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

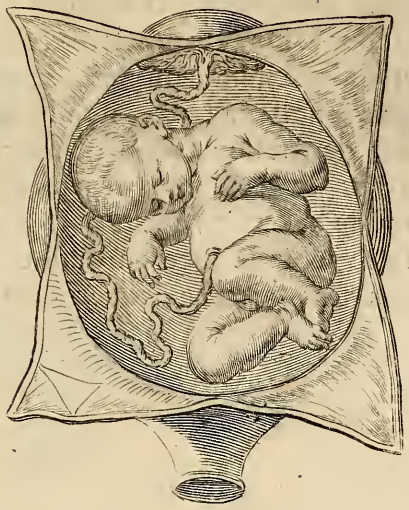
SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts les uns proches des autres; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de temps ſans pouvoir préciſément connoître les pieds d'entre

les mains, à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous eſtre d'une meſme figure : mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-tôt juſques vers la poitrine de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il repouſſera doucement ſon corps & les mains vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au meſme endroit qu'il les avoit trouvez, ayant pour ce faire mis la femme en ſituation commode, c'eſt-à-dire en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, laquelle ſituation doit toûjours eſtre obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice, aprés quoy il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ay cy-devant dite en ſon Chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a tres-peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoy-meſme dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer comme je viens de dire : mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſſer le corps & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement. Car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cét accouchement eſt à la verité un peu rude ; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au precedent Chapitre, où l'enfant preſente ſeulement les mains : car en celuy-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer ; mais en celuy-cy ils ſont tout trouvez, dautant qu'ils ſe preſentent d'eux-meſmes, & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps, ce qui ſe fait preſque de ſoy-meſme en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem fama multi, ſed opere valde pauci*) recommandent tous par un meſme precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle une chacune de toutes les ſituations contre nature,

dans lesquelles l'enfant se peut presenter, c'est-à-dire de le faire venir la teste la premiere; mais s'ils avoient eux-mesmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela est le plus souvent impossible, à moins qu'on ne risquât par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce sujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne se mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'operation : un *fiat* de cette maniere est bien-tôt dit & ordonné; mais il n'est pas si facile à executer qu'à prononcer, *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moy je suis en cela d'un sentiment tout contraire au leur, & ceux qui se connoissent en l'Art seront assurément de mon avis; qui est que toutes les fois que l'enfant se presente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse estre, depuis les épaules jusques aux pieds, il est plus seur, & c'est plûtost fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher s'ils ne se rencontrent, que de s'amuser à essayer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la teste la premiere; car les grands efforts qu'il convient souvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui est un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reste plus assez de force pour commettre ensuite l'operation à l'œuvre de nature, & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir esté ainsi travaillée, les épreintes & les douleurs necessaires à l'accouchement; pour lequel sujet il seroit fort long & tres-difficile, comme aussi l'enfant, qui est tres-foible pour lors, periroit assurément au passage sans en pouvoir sortir. C'est pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer aussi-tôt par les pieds, les allant chercher comme j'ay dit, s'ils ne se presentent pas; quoy faisant on épargnera aux meres un tres-long travail, & on amenera souvent les enfans vivans, qui sans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils pussent estre mis dehors par les seuls efforts de la nature.



CHAPITRE XXIII.

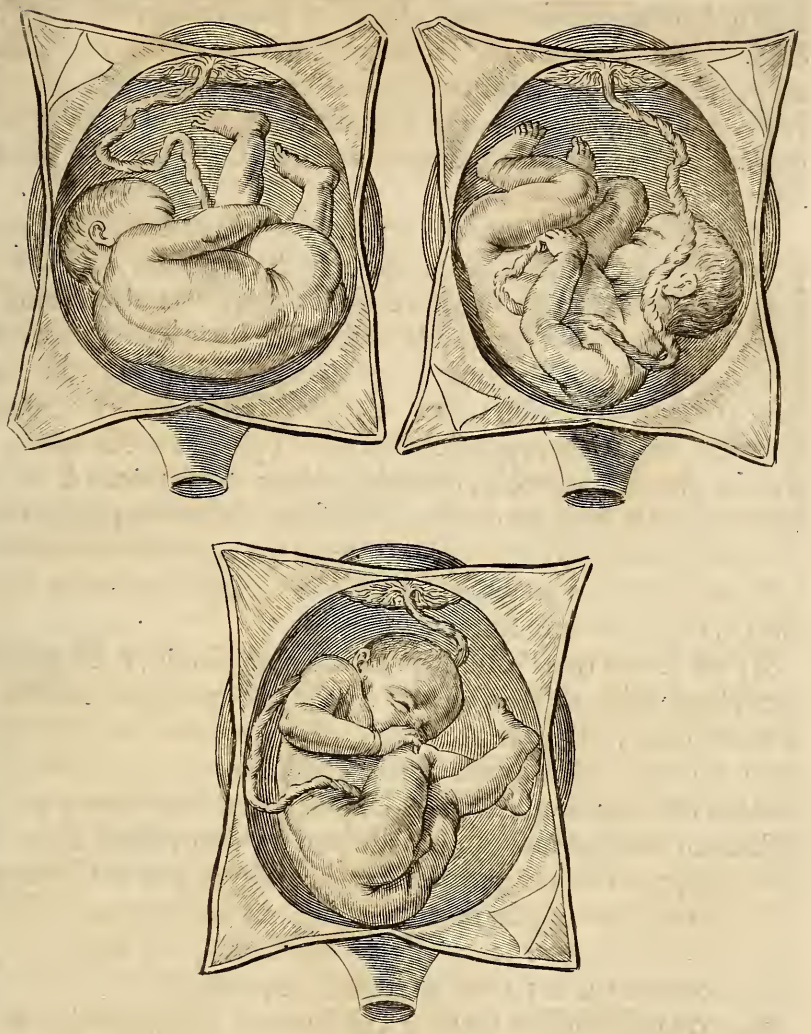
La maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute, c'eſt-à-dire, pour ne s'eſtre pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la teſte la premiere, ainſi que j'ay expliqué dans le Chapitre cinquiéme de ce Livre, ſe preſente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les feſſes, pour lors à cauſe de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit ſe tromper, ſi étant ſitué encore un peu trop haut on ne le ſentoit ſeulement que de l'extremité du doigt, eſtimant que ce ſeroit la teſte; mais le touchant & le maniant mieux, lorſque la Matrice ſera ſuffiſamment dilatée, & que l'enfant ſera plus abaiſſé, on en fera aiſément la diſtinction.

Auſſi-tôt donc qu'on aura reconnu la choſe, on ne laiſſera pas avancer davantage l'enfant au paſſage en cette poſture; & ayant mis la femme en ſituation, on repouſſera doucement ſes ge-

no ix en dedans, pour avoir plus de liberté de luy déplier les jambes l'une aprés l'autre; ce que le Chirurgien fera en luy mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il faſſe la meſme choſe à l'autre, y procedant de meſme façon qu'au premier, aprés quoy les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cét accouchement.

CHAP.



K. Audran Sculp. du Cerceau del.

CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.

LA plus mauvaiſe de ces trois ſortes de ſituations dans leſquelles les enfans ſe preſentent quelquefois, eſt celle de l'é-

paule, à cauſe qu'elle eſt plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors ; celle du dos tient le milieu, & le cul par meſme raiſon cauſe moins de peine, non ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la teſte & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints ny gehennez que dans les autres ſituations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule ſe preſente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la teſte de l'enfant, & qu'on reduiſe ainſi faiſant cette mauvaiſe figure à la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raiſons cy-devant dites, au Chapitre vingt-deuxiéme de ce ſecond Livre, eſſayer à le tirer par les pieds ; pourquoy faire le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice, & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du coſté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour le tourner tout-à-fait en les amenant au paſſage, aprés quoy il le tirera dehors ainſi qu'il a eſté enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant preſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture, en laquelle auſſi, l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimez, qu'il tarde peu ordinairement d'en eſtre ſuffoqué ; pour éviter quoy, il faut au plûtoſt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inferieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour le tirer aprés cela, comme s'il les avoit preſenté les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit, & que la mere ſoit grande, ayant les paſſages fort larges, il peut quelquefois ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide ; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, neantmoins les cuiſſes étant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de luy, ſans trop grande difficulté. Auſſi-toſt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe preſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ny engager dans le paſſage ; car il ſeroit difficile qu'il vînt de la façon, à moins qu'il ne fût petit & la voye fort large, comme nous ve-

nons de dire : S'en étant donc apperçu de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut ; & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le coſté le plus facile, prenant bien garde à n'y pas faire trop grande contorſion, ny aucune diſlocation, aprés quoy il tirera le reſte du corps de la meſme façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ay dit que le Chirurgien s'étant apperçu que l'enfant vient le cul devant, le doit repouſſer, ſi faire le peut ; car il s'avance quelquefois tellement dans le paſſage, qu'il creveroit plûtoſt la mere & l'enfant, que de le repouſſer en dedans, quand il y eſt une fois fortement engagé ; ce qu'arrivant ainſi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette ſituation, en laquelle il a le ventre ſi comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce ſujet le *meconium* par le fondement. Il luy aidera neantmoins beaucoup à ſortir de la maniere, en gliſſant un ou deux de ſes doigts de chaque main à côté des feſſes, pour les introduire vers les eines, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors juſques aux cuiſſes, aprés quoy les tirant un peu obliquement de coſté & d'autre, il les dégagera du paſſage, comme auſſi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, ſe gardant bien d'y faire aucune fracture ny diſlocation ; & enſuite il parachevera l'extraction du reſte du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainſi le cul devant, il y a ſeize années, y ayant eſté contraint, parcequ'il s'étoit tellement avancé au paſſage, incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fuſſe arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impoſſible de l'avoir autrement, dont je vins fort bien à bout, & en peu de temps, ſans cauſer aucun préjudice à la mere ny à l'enfant, en n'y comportant comme je viens de dire.

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le costé.

L'Espine du dos peut bien se courber & se fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, sans qu'il luy soit fait une

exceſſive violence : c'eſt pourquoy la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe ſituation que l'enfant puiſſe tenir dans la Matrice, eſt celle en laquelle il preſente le ventre ou la poitrine ; car pour lors ſon corps eſt contraint de ſe recourber en arriere, & quelques efforts que la femme faſſe pour le pouſſer dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle ſe creveroit plûtoſt & ſon enfant, que de le faire avancer au paſſage en cette ſituation ; ce qui fait qu'il y eſt en tres-grand peril de ſa vie, & qu'il y meurt le plus ſouvent, s'il n'eſt tres-promptement ſecouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait reſté de la ſorte, il pourra demeurer long-temps aprés eſtre né ſans avoir l'épine du dos bien affermie : mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, eſt que le cordon de l'umbilic tombe preſque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant preſente ainſi le ventre le premier. Or d'abord que la choſe aura eſté connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le ſeul & unique remede, qui eſt de tirer l'enfant par les pieds ſans aucun delay, & le plûtoſt qu'il ſera poſſible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait ſituer la femme, il coulera doucement ſa main applatie, bien ointe d'huile ou de beure frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repouſſera en dedans pour achever de le tourner (car il l'eſt à demy dans cette ſituation, ayant les pieds & les jambes auſſi proches du paſſage que la teſte, quand il preſente le milieu du ventre) aprés quoy il gliſſera ſa main par deſſous le ventre, juſques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, leſquels il amenera au paſſage pour le tirer dehors, en la meſme maniere que s'il les avoit premierement preſentez ; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en deſſous, & obſervant toûjours de le mettre en cette ſituation, avant que d'en faire ſortir la teſte, pour la raiſon qui a déja eſté dite pluſieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorſque l'enfant preſente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la meſme façon en l'une & l'autre occaſion ; dautant qu'elles requierent ſemblables circonſtances.

L'enfant peut encore ſe preſenter de côté, pour lors il eſt auſſi impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation que dans les deux autres ; mais il n'en eſt pas tant tourmenté, & elle ne luy eſt pas ſi cruelle ; car il y peut reſter bien plus long-temps ſans mourir, que dans les deux precedentes, par leſquelles il eſt beaucoup plus

gehenné qu'en celle-cy, où son corps peut estre courbé en devant, & non en arriere comme il est dans les autres : de plus aussi, l'umbilic n'en sort pas si-tost que quand l'enfant presente le ventre le premier, auquel temps il tombe presque toûjours dehors. Pour remedier à cét accouchement, il faut aussi bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui se presente par le costé du ventre ou de la poitrine ; ce qu'on fera de cette maniere. Ayant situé la femme comme il est requis, le Chirurgien repoussera un peu le corps de l'enfant avec sa main, afin qu'il la puisse introduire plus facilement, laquelle il glissera le long des cuisses jusques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par lesquels il le tournera, & le tirera ensuite, ainsi qu'il est dit des autres, avec les mesmes observations ; & il ne faut pas en ces trois sortes d'accouchemens, qu'il s'amuse à vouloir faire venir l'enfant par la teste, en tâchant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reste en ces situations étranges, il est en tres-grand danger d'y mourir, si on ne le tire au plûtost, ce qu'on ne peut pas faire si ce n'est en luy allant chercher les pieds, comme j'ay enseigné.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques icy décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils y sont tellement contrains & pressez, que le plus souvent ils s'embaraſſent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire

de faire, quand il eſt queſtion de les retourner, ou de les repouſſer, pour leur faire prendre une autre ſituation que celle en laquelle ils ſe ſont premierement preſentez.

Quand la femme a deux enfans, ils ne ſe preſentent pas ordinairement tous deux enſemble au paſſage pour ſortir; car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre; ce qui fait qu'en ce temps on n'en ſent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois que la femme a deux enfans, ſinon lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, aprés la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature ſoit reglée à en faire ſortir l'un plûtoſt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il luy ſeroit plus convenable; c'eſt-à-dire que ſi l'un eſt plus fort, & l'autre plus foible, le plus robuſte vienne le premier, comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, dequoy voicy un exemple. J'accouchay il y a quelque temps, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune deſquelles étoit groſſe de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulſé devant le vif; & la meſme choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles; car celuy qui eſt le plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible, eſt toûjours celuy qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de luy-meſme, à moins dequoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au dedans pour faire venir l'autre devant luy,

Nous avons enſeigné au Chapitre huitiéme de ce preſent Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement: maintenant il nous reſte à faire connoître de quelle façon l'on ſe doit comporter, quand ils ſe preſentent tous deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la teſte, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe; auquel cas on doit au plûtoſt procurer

la

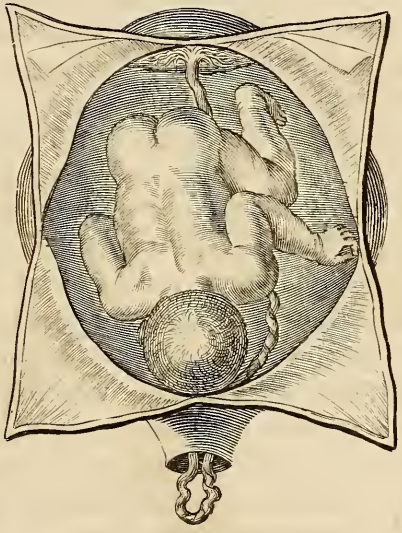
la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond, qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de luy en faire prendre une naturelle, quand même il y ſeroit quelque peu diſpoſé, à cauſe qu'il a eſté tellement fatigué & debilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſouvent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-même.

Quelquefois auſſi aprés que le premier eſt ſorty naturellement, le ſecond ſe preſente pareillement la teſte la premiere : en ce cas il faut laiſſer achever une ſi bonne œuvre à la nature, à condition qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoy qu'en ſituation naturelle, par la trop grande longueur du travail, & la femme qui a eſté beaucoup tourmentée à mettre le premier de ſes deux enfans au monde, eſt pour l'ordinaire ſi fatiguée & déconfortée, quand elle ſçait qu'aprés avoir tant ſouffert elle n'a encore fait que la moitié de ſa beſogne, qu'elle perd auſſi-toſt courage, eſtant outre cela tellement affoiblie & abbatuë qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ny d'épreintes conſiderables pour pouvoir pouſſer le ſecond dehors comme le premier. C'eſt pourquoy voyant que ſa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuënt beaucoup, le Chirurgien ſans attendre davantage, portera ſa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce ſecond enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occaſion, à cauſe que la voye eſt aſſez large, ayant eſté tracée par la ſortie du premier; & ſi les eaux de ce dernier enfant n'eſtoient encore écoulées, comme elles ne le ſont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer ſur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ſes doigts; & ſi nous avons dit autre part qu'on ne le doit jamais faire, ſi ce n'eſt en quelques occaſions particulieres que nous avons fait obſerver en leur lieu, cela ſe doit entendre avec diſtinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laiſſer percer d'elles-mêmes; mais lorſqu'il eſt queſtion de faire extraction de l'enfant par Art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement ſeroit preſque impoſſible.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans presentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en operant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstrueux de quelque maniere que ce soit, comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles appartiennent à l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la chose, si tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainsi tous deux, croyant qu'ils seroient d'un mesme corps, à cause qu'il y en auroit un gauche & un droit, quoy faisant, il luy seroit absolument impossible de les avoir ainsi : Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en est, si lorsque deux ou trois pieds de differens enfans se presentent au passage, en ayant pris deux à part, des plus avancez, & de differens costez, c'est-à-dire un droit & un gauche, & glissant sa main le long de leurs jambes & de leurs cuisses jusques vers les eines, si c'est par devant, ou vers les fesses, si c'est par derriere, il trouve qu'ils sont d'un mesme corps; dequoy étant tres-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celuy qui est le plus avancé, ayant pour laisser la voye plus facile, un peu rangé du passage ceux de l'autre enfant, sans avoir aucun égard si c'est le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera seulement ce premier tel qu'il soit, le plus promptement qu'il pourra, en observant pareilles choses que s'il n'y en avoit qu'un; c'est-à-dire de faire en sorte qu'il vienne la poitrine & la face dessous, avec les circonstances dites en l'accouchement auquel les pieds se presentent les premiers, & de ne pas tirer aussi l'arrierefaix avant que le second enfant soit sorty; car tres-souvent il n'y en a qu'un qui est commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, seroit cause d'un tres-grand flux de sang; parceque, comme il a déja esté dit autre part, les orifices des vaisseaux contre lesquels il est joint, demeureroient ouverts par cette separation, tant que la Matrice seroit dans la distension qu'en fait l'autre enfant qui est encore dedans, & ne se refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lors qu'ayant esté tout-à-fait vuidée elle viendroit à se contracter, & à se retirer (s'il faut ainsi dire) en soy-mesme.

Aussi-tost donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant,

il le separera de l'arrierefaix, en luy noüant & coupant le cordon de l'umbilic : ensuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la mesme maniere ; aprés quoy il tirera l'arrierefaix avec ses deux cordons, comme il a esté dit & montré en son lieu : Mais si les enfans presentent quelques autres parties que les pieds, il se gouvernera & comportera avec la mesme methode que nous avons enseignée aux precedens Chapitres, en parlant de chacune des differentes postures contre nature, observant toûjours pour les raisons alleguées cy-dessus, de commencer l'operation par l'enfant qui sera le plus avancé au passage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic sort le premier, l'enfant ne presente pas toûjours le ventre ; car quoy qu'il

vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'eſt-à-dire la teſte la premiere, ce cordon ne laiſſe pas de tomber quelquefois & de ſortir au devant d'elle, pour lequel ſujet il eſt en tres-grand danger de ſa vie, à moins que l'accouchement ne ſoit bien prompt; à cauſe que le ſang qui doit aller & venir dans les vaiſſeaux qui le compoſent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raiſon de la compreſſion que reçoivent ces vaiſſeaux au paſſage, lorſqu'ils ſe preſentent avec la teſte de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'auſſi parceque le ſang s'y coagule, comme il eſt dit, à cauſe du refroidiſſement qu'il reçoit par la ſortie de ce cordon. Mais ſi un tel accident eſt cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ce n'eſt pas tant à cauſe du defaut de nourriture, dont il ſe paſſeroit bien pour un jour, & meſme pour davantage, luy reſtant encore aſſez de ſang au corps pour ce ſujet, que c'eſt parceque ce ſang ne peut plus eſtre vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement beſoin, laquelle étant empêchée cauſe toûjours la mort ſubite à l'animal, & plûtoſt ou plus tard, ſuivant qu'elle l'eſt plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic ſort ainſi, n'eſt pas ſeulement un quart-d'heure ſans mourir, ſi ce cordon eſt entierement comprimé par la teſte de l'enfant, qui eſt fortement engagée dans le paſſage, & que d'autresfois il ne laiſſe pas d'eſtre encore vivant, quoy qu'il ſoit ſorty durant pluſieurs heures, à cauſe que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le ſang ne laiſſe pas d'y paſſer pour vivifier l'enfant dans l'intervale des douleurs de la femme, ainſi que je l'ay obſervé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoyque le cordon de leur umbilic fût ſorty durant plus de quatre heures, avant que j'euſſe eſté mandé pour les ſecourir; ayant eſté obligé de les retourner entierement dans la Matrice pour les tirer auſſi-toſt par les pieds, afin de leur ſauver la vie qu'ils couroient grand riſque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui eſt ſorty, on peut facilement connoître ſi l'enfant, qui eſt encore dans la Matrice eſt vivant ou mort; car s'il eſt vivant, l'umbilic eſt chaud, il eſt gros, plein de ſang, & aſſez ferme, & on y ſent le batement des arteres: mais lorſqu'il eſt mort, ce cordon eſt vuide, mol-

laſſe, flétry, petit, refroidy, & on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Je ſçay bien qu'on me peut objecter, que bien que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'umbilic, ce ne doit pas eſtre pour cela une cauſe de mort ſi ſoudaine à l'enfant, à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoy je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au défaut de reſpiration ſoit élaboure & préparé dans le *Placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-toſt par la bouche, tant pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la Matrice, il eſt de neceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en tres-peu de temps, ſi l'un & l'autre luy manquent enſemble. C'eſt pourquoy il faut au plûtoſt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, ſi on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic de leur enfant fort long, ſont tres-ſujettes à cét accident, car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le temps que les membranes ſe crevent, entraînent ſouvent tout d'un coup au moment de leur ſortie, ce cordon qui flotoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la teſte de l'enfant n'eſt pas encore bien abbaiſſée & avancée dans le paſſage, pour l'empécher de tomber & ſortir ainſi devant elle.

D'abord qu'on s'apperçoit de la choſe, la femme doit ſe tenir couchée bien chaudement en ſon lit, & il faut au plûtoſt remettre ce cordon en dedans, pour empêcher qu'il ne ſe refroidiſſe, & tâcher de le repouſſer tout-à-fait derriere la teſte de l'enfant, de peur qu'il n'en ſoit preſſé & contus comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du ſang n'en ſoit entierement intercepté, le tenant ſujet au lieu où on l'aura repouſſé: ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il eſt ſorty, juſques à ce que la teſte étant tout-à-fait deſcenduë, & logée au paſſage, le

puiſſe empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occaſion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement; ou ſi on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux, entre le côté de la teſte & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, obſervant de laiſſer paſſer au dehors un bout de ce linge ainſi mis, afin de le pouvoir retirer quand il ſera neceſſaire; comme auſſi de mettre une bonne compreſſe trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cét umbilic ne ſe refroidiſſe par l'air exterieur, au cas qu'il vint à reſortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & uſer de toutes ces précautions, il ne laiſſe pas de retomber toûjours à chaques douleurs qui viennent à la femme, par leſquelles il eſt derechef pouſſé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le Chirurgien doit le plûtoſt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand meſme il préſenteroit la teſte la premiere; car il n'y a que ce ſeul remede pour luy ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement ſi on le laiſſe ainſi un peu long-temps. C'eſt pourquoy ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la teſte de l'enfant qui ſe préſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excés, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre, pour aller chercher les pieds, par le moyen deſquels il le retournera, pour le tirer en ſuite comme il eſt dit; ce qu'étant fait il prendra garde auſſi-toſt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas eſté au paſſage, comme on eſt ſouvent obligé de faire pour une plus grande ſeureté. En me comportant de la ſorte, j'ay ſauvé la vie, & fait recevoir, ou donné moy-meſme le Bapteſme à plus de cinquante enfans, qui auroient eſté tres-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter, (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de nature.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précedent Chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe, car outre que pour lors les enfans viennent ordinairement morts, ſi on ne les ſecoure preſque dans le meſme inſtant, c'eſt que la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coûtume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice avant qu'il en ſoit temps, parce qu'il laiſſe tous les orifices des vaiſſeaux ouverts contre leſquels il étoit adherent, dont le ſang coule ſans diſcontinuation juſques à ce que l'enfant ſoit dehors; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle fait ſortir, & exprime continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lors qu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoy ſi on doit eſtre diligent à ſecourir l'enfant quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut eſtre encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout-à-fait détaché & ſorty de la Matrice, & le delay pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtoſt dehors; car pour lors, il n'y peut reſter long-temps ſans eſtre ſuffoqué, dautant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ay expliqué au ſuſdit Chapitre précedent) auſſi-toſt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, duquel la fonction & l'uſage ceſſent, dés l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la Matrice avec leſquels il étoit joint; à raiſon dequoy ſurvient auſſi tout incontinent ce

grand flux de sang, qui est si dangereux pour la mere, que si on n'y remedie promptement, elle tarde peu sans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ay remarqué en plusieurs femmes qui ne s'étoient aucunement blessées, que leur arrierefaix s'étoit ainsi détaché, & entierement separé de la Matrice, à cause que le cordon de l'umbilic de leur enfant étoit embarassé, & entortillé autour de quelques parties de son corps, & particulierement autour du col; ce qui faisoit que pour le peu que l'enfant pût se mouvoir pour se disposer à sortir, ce cordon n'ayant plus sa longueur & sa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faisoit ainsi détacher entierement de la Matrice devant le temps.

Lorsque l'arrierefaix se presente ainsi le premier au passage, on ne sent qu'un corps mollasse par tout, sans resistance à l'attouchement par aucune partie solide, & le sang sort en abondance de la Matrice avec plusieurs caillots, & la femme tombe souvent en foiblesse. Aussi-tost donc que le Chirurgien aura reconnu la chose estre de la sorte, il faut qu'il se dépêche promptement d'accoucher la femme, s'il luy veut sauver la vie, & à son enfant, s'il est encore vivant. Pour ce sujet, si l'arrierefaix se presentoit seulement sans estre sorty, & que les membranes des eaux ne fussent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de costé la partie de l'arrierefaix qui se presente, jusques à ce qu'il soit au droit de ses membranes, qu'il rompra aussi-tost avec ses doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le mesme temps, au cas qu'il se presentât en toute autre posture que les pieds devant, par lesquels il le doit promptement tirer : car il faut observer que bien que l'arrierefaix qui se presente ainsi le premier, ne soit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en est entierement separé, comme il est pour lors, & que pour ce sujet on devroit, ce semble, achever de le tirer dehors avant l'enfant; neantmoins comme il est fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout; parcequ'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix, qu'on ne tire en mesme temps toutes les membranes qui enveloppent le corps de l'enfant; outre cela, c'est que ces membranes qui tapissent interieurement toute la Matrice, servent par leur substance

polie

polie & gliſſante, à faire retourner plus aiſément l'enfant, & à empêcher par leur interpoſition que la Matrice ne ſoit ſi facilement offenſée dans le temps de l'operation; ce qui ne reüſſiroit pas ſi bien, ſi on tiroit premierement l'arrierefaix. C'eſt pourquoy il eſt bien plus ſeur pour ces raiſons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs eſt toûjours ſi foible en ces occaſions, qu'il tarde peu à mourir, ſi on ne le ſecoure tres-promptement: mais ſi le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fût preſque entierement ſorty de la Matrice, & que ſes membranes fuſſent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer: car outre qu'il ſeroit inutile pour lors de le repouſſer au dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en ſon operation, & luy feroit cependant perdre le temps de pouvoir promptement ſecourir l'enfant.

Si on ne doit pas repouſſer au dedans l'arrierefaix, qui eſt preſque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes ſont toutes rompuës, à plus forte raiſon ne faut-il pas remettre celuy qui en eſt entierement ſorty. On doit ſeulement obſerver de n'en pas couper le cordon avant que d'avoir auſſi tiré l'enfant, non point pour l'eſperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on eſt à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de temps à faire au plûtoſt l'extraction de l'enfant, qui eſt toûjours pour lors en tres-grand danger de ſa vie; comme auſſi afin d'arrêter au plus vîte le flux de ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſitoſt qu'elle eſt accouchée; pour lequel ſujet on ſe doit dépêcher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois, que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a eſté ſecouru d'aſſez bonne heure, comme je puis aſſurer l'avoir fait pluſieurs fois; mais il eſt pour l'ordinaire ſi foible, qu'on ne peut preſque pas juger dans l'abord s'il eſt mort, ou s'il vit encore. Les Sages-femmes en cette occaſion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plûtoſt chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent enſuite l'arrierefaix, avant que d'en ſeparer l'enfant, s'imaginant avec aſſez de ſuperſtition, quand il vient à reprendre un peu ſes forces, que ce ſont les vapeurs de ce vin chaud, qui ſe portant par le moyen des vaiſſeaux umbilicaux juſques dans ſon ventre, luy donnent ainſi de la vigueur; mais il eſt bien

plus croyable que c'eſt parce qu'ayant eſté preſque ſuffoqué, pour n'avoir pas pû reſpirer auſſi-toſt qu'il en avoit beſoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foibleſſe : neanmoins, quoy qu'il en ſoit, il n'y a pas grand mal à obſerver la coûtume, bienque ſuperſtitieuſe, quand elle ne peut pas eſtre préjudiciable, & qu'elle ſe pratique pour contenter les eſprits qui en ſont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choſes neceſſaires, pour ſe laiſſer aller aveuglément de ſon côté.

CHAPITRE XXIX.

De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.

DE quelque temps que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, le plus expedient & le plus ſalutaire remede qu'il y ait à la perte de ſang, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y ſont toûjours tous deux en tres-grand danger de la perdre, eſt de l'accoucher au plûtoſt & ſans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ay aſſez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de ſang, la maniere avec laquelle on ſe doit comporter dans cét accouchement, & l'hiſtoire de la mort ſanglante d'une mienne ſœur, que je ne repeteray point, parceque le reſſouvenir m'en eſt trop ſenſible, lequel Chapitre convient fort bien en ce preſent lieu : c'eſt pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ay enſeigné, pour remedier à un ſi fâcheux & ſi dangereux accident.

La convulſion eſt un accident qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſi-bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt tres-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter à l'un & à l'autre : mais quelquefois la Matrice n'étant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remedes ordinaires, juſques à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant ; comme de ſaigner la femme du bras, & meſme du pied (en cas que la

convulsion ne procedât pas d'une grande perte de sang) & de luy donner de temps en temps des clysteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de sang échauffé qui s'y est porté, que pour procurer des épreintes à la femme, qui puissent aider à faire dilater sa Matrice, laquelle on humectera aussi pour ce sujet, avec fomentations émolientes, & onctions d'huile souvent reïterées. J'ay vû quelques Medecins, & plusieurs autres personnes, faire prendre en ces sortes de rencontres du vin emetique aux femmes, tant pour remedier à la convulsion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulsion de l'enfant; mais ils n'ont presque jamais reüssi comme ils le souhaitoient; car ces sortes de convulsions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois causes; sçavoir, ou par la trop grande abondance du sang extrémement échauffé par l'agitation du travail, ou à raison de la grande quantité qui s'en est évacuée par une perte de sang, ou bien comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens, à cause de la grande douleur que la Matrice qui est toute nerveuse ressent, qui est excitée par l'extréme distension qu'en fait l'enfant, laquelle douleur se communiquant au cerveau avec le sang échauffé qui s'y porte aussi en abondance, cause par compassion ces convulsions, qui pour ce sujet, bien loin de cesser ou diminuer, sont encore augmentées par tous les violens efforts des vomissemens, & par l'extréme agitation que cause pour lors ce dangereux remede; lequel fait aussi augmenter la perte de sang qui avoit precedé les convulsions, ou ne manque pas de la faire venir, en faisant entierement détacher l'arrierefaix, si elle n'étoit pas encore arrivée. C'est pourquoy je ne conseille pas de se servir de ce remede, que j'ay toûjours reconnu tres-pernicieux en ces occasions à la mere & à l'enfant, & pouvoir mesme par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy causer une mortelle ruption de la propre substance de la Matrice, si elle n'étoit suffisamment dilatée pour en laisser sortir l'enfant.

J'ay vû quelques femmes accoucher d'elles-mesmes d'enfans vivans, & se porter bien ensuite, quoyqu'elles eussent eû auparavant cinq ou six accés de tres-fortes convulsions; mais dans l'intervale de ces accés elles revenoient à connoissance, ce qui faisoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoient

eſté bien affoiblis par l'accés de la convulſion, venoient à ſe rétablir auſſi-toſt que la convulſion avoit ceſſé. Mais quand la femme ne revient point à connoiſſance enſuite de l'accés de la convulſion, & qu'elle reſte toute aſſoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant periſſent preſque toûjours, s'ils ne ſont tres-promptement ſecourus par l'accouchement. J'ay ſauvé la vie à pluſieurs femmes de la ſorte, & à leurs enfans; mais quelques autres n'ont pas laiſſé de mourir aprés avoir eſté bien & deuëment accouchées, quoy que je les euſſe promptement ſecouruës; J'en attribuë particulierement la cauſe à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis pluſieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui avoient fait une trop mauvaiſe impreſſion au cerveau, joint à ce que la convulſion eſt de ſoy le plus ſouvent mortelle, à quoy aidoit encore beaucoup quelque priſe de vin emetique, que des gens qui venoient à la traverſe faiſoient prendre à la femme, à cauſe qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulſion aprés l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impreſſion qui avoit eſté faite au cerveau, ne pouvoit pas ceſſer d'abord tout d'un coup, quoyque la principale cauſe en fût oſtée.

Or puiſque l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui eſt en convulſion, bien que l'évenement en ſoit douteux, le Chirurgien tâchera neanmoins de luy donner ce ſecours, & à ſon enfant, le plûtoſt qu'il pourra. C'eſt pourquoy s'il juge que l'enfant ſoit vivant, quoyqu'il ſe preſente en poſture naturelle, il doit le retourner entierement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux pour ce faire, ſi elles ne l'étoient pas, comme je l'ay fait avec heureux ſuccés en preſence de pluſieurs Chirurgiens & Sages-femmes. Mais s'il reconnoît que l'enfant ſoit mort, & que ſa teſte ſoit trop fortement engagée dans le paſſage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en ſe comportant de la maniere que j'ay enſeignée au 17. Chapitre de ce ſecond Livre, en parlant de la teſte de l'enfant mort qui reſte au paſſage ſans pouvoir ſortir. Monſieur *Boileau* mon Confrere peut témoigner que j'ay accouché en ſa preſence, il y a environ cinq ans, la femme d'un de ſes amis, qui étant en travail de ſon premier enfant,

avoit de continuelles convulſions depuis un jour & demy, qui l'avoient reduite à l'agonie, avec perte de toute connoiſſance, pour raiſon dequoy elle avoit eſté abandonnée de pluſieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher : mais nonobſtant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'eſperance qu'il y avoit qu'elle en pût réchaper, elle ne laiſſa pas de ſe porter bien en ſuite ; & je l'ay encore accouchée pluſieurs autresfois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poſte au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-ſur-Oyſe*, pour accoucher Madame *De ſaint Iu*, fille de Monſieur de *Chambly*, laquelle étant en travail de ſon premier enfant, fut ſurpriſe au commencement du deuxiéme jour de ſon travail, de tres-violentes convulſions, qu'elle eût durant vingt heures : mais ayant eſté averty trop tard, quelque diligence que je fiſſe, je ne pûs arriver aſſez à temps pour la ſecourir ; car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit eſté auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la ſecourir, & l'avoient extrémement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils pûrent ſon enfant par morceaux, luy ayant outre cela laiſſé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice ; ce qui fut cauſe que la convulſion ne laiſſa pas de continuër, & que leur operation fut entierement infructueuſe à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures enſuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'operation, qui fut cauſé par le Curé du lieu, qui ſoûtenoit poſitivement qu'on ne pouvoit pas baptiſer un enfant au ventre de ſa mere, & que dans le ſoupçon qu'on avoit qu'il pouvoit eſtre encore vivant, on ne devoit pas hazarder ſa vie pour ſauver celle de ſa mere : mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faiſoit la fonction de Predicateur au meſme lieu, aſſuroit avec raiſon le contraire, qui eſt qu'on peut baptiſer l'enfant au ventre de ſa mere ſans le voir ; pourvû qu'on le puiſſe toucher, & que l'eau ſoit effectivement verſée ſur quelqu'une des parties de ſon corps, & qu'apres cela fait, on devoit toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les ſauver tous deux, lequel ſentiment fut ſuivy comme le meilleur ; mais ce fut trop

tard, comme j'ay dit; car la plus grande partie du jour, & toute la nuit, se passerent à consumer le temps inutilement, pour vuider la contestation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoisins ces Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils pûrent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulsion, soit devant, soit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un si fâcheux accident, il faut saigner ces sortes de femmes aussi-tost qu'elles commencent d'estre en travail, afin de diminuër la quantité du sang, dont leurs vaisseaux sont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cause des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le transportent en trop grande abondance à la teste, & causent ordinairement par ce moyen, la convulsion. Plusieurs femmes se sont tres-bien trouvées d'avoir suivy en cela mon conseil, qui a esté cause qu'elles ne sont aucunement tombées en convulsion, comme elles avoient coûtume dans leurs precedens accouchemens; & il faut les saigner plûtost du bras que du pied, parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le sang qui se porte en abondance à la teste, est bien plus promptement evacué par la saignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique, ou monstrueux.

L'Enfant peut-estre hydropique dans la Matrice, ou de la teste, qui est ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre: & si ces parties sont tellement remplies d'eau (comme je l'ay vû en quelques rencontres) qu'elles en soient beaucoup plus grosses que n'est large le passage qui doit dõner issuë à l'enfant, pour lors quelques efforts que la fẽme puisse faire pour le pousser d'elle-mesme dehors, il est absolument impossible qu'elle en vienne à bout, si elle n'est secouruë & assistée de l'Art; comme encore s'il est monstrueux, ou pour l'estre simplement en grosseur, soit de tout le corps, soit de quelque partie

seulement, ou pour estre joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui est hydropique est vivant à l'heure de l'accouchement, on ne peut pas s'exempter de le faire mourir pour sauver la mere, en luy perçant la teste, ou le ventre, ou la poitrine lors que les eaux y sont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puisse aprés estre tiré dehors, à moins dequoy il faut necessairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas sortir, & qu'y restant il tuë aussi la mere : c'est pourquoy pour la sauver, il sera de necessité indispensable de tirer l'enfant par Art, puisqu'il est impossible qu'il vienne de luy-mesme; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à son extrémité, tel qu'est celuy qui est marqué par la lettre D. en la représentation des instrumens qui est à la fin de ce second Livre, le Chirurgien y procédant de cette façon.

Aprés avoir situé la femme selon que la commodité de l'operation le requierera, il introduira doucement sa main gauche au droit de la teste de l'enfant, si les eaux y sont contenuës, où étant il la sentira fort large & étenduë, ses sutures fort separées, & ses os grandement éloignez les uns des autres, à cause de la distension qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec sa main droite, le long du dedans de sa gauche ce couteau crochu, observant en l'introduisant, que sa pointe soit tournée vers elle, de peur de blesser la Matrice, & l'ayant conduit jusques proche de la teste à l'endroit de quelqu'une de ses sutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture suffisante pour en faire sortir les eaux, aprés l'évacuation desquelles il luy sera tres-facile de tirer l'enfant, dautant que pour lors les autres parties du corps sont ordinairement fort gresles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine, ou dans le ventre, alors la teste de l'enfant n'étant pas grosse outre mesure, pourroit bien s'avancer jusques hors du passage, & s'y arrester, sans que le corps qui seroit excessivement tumefié de ces eaux pût venir plus avant, comme il arriva à cét enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'histoire au Chapitre dix-neufiéme de ce second Livre, auquel on aura recours, dautant qu'elle est fort convenable en ce présent lieu. La chose étant de la sorte, le Chirurgien coulera comme il est dit, sa main gauche & l'instrument avec sa droite jusques con-

tre le ventre, ou vers la poitrine, pour en faire ouverture de la meſme façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuër les eaux, aprés quoy il parachevera l'operation ſans grande peine.

On doit remarquer qu'il eſt beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelque autre, que celuy qui eſt hydropique comme nous venons de dire; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite dequoy le reſte de l'operation eſt aſſez facile; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelque autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien; car il eſt neceſſaire quelquefois de ſéparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres, ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps, & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter; auquel cas on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau tranchant de la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſéparer, où étant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux au droit de leur articulation; & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſéparation au lieu où ils ſont joints enſemble, en ſuite dequoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ay déja fait voir au Chapitre quinziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la teſte demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit eſtre l'inſtrument avec quoy on peut commodément faire cette operation, & j'ay dit qu'il doit eſtre de la longueur d'un crochet ordinaire pour plus grande ſureté & facilité; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel côté qu'on voudra, & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſéparer. C'eſt pourquoy il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la

Matrice,

Matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'operation, laquelle ne pourroit pas eſtre ſurement, ny commodément faite, ſi cét inſtrument étoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & preſſée dans la Matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté d'en remuër l'extremité des doigts; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que tres-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer & violenter la Matrice, pour raiſon dequoy la pauvre femme ſeroit en tres-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt toûjours tres-long & fort fâcheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoutien, & étant devenu tout mollaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoy qu'il ſe preſente par la teſte en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & meſme elle n'en a quelquefois aucune; dautant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut eſtre aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'Art dont elle a grand beſoin pour lors; neantmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſeur moyen; car je n'aprouve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la pluſpart des Auteurs

ordonnent pour exciter l'expulsion de l'enfant mort dans la Matrice ; parceque ce sont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent causer dans la suite plusieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dysenterie, pertes de sang, & relaxations & descentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez specifiques, ce sont remedes de charlatans ausquels on ne se doit pas confier.

Tous les Auteurs deffendent precisément de faire extraction de l'enfant mort lorsqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émolientes, & les demy-bains, & avec onctions d'huile souvent reïterées, afin d'appaiser l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort : mais il est entierement impossible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en est la veritable cause, reste dans la Matrice ; c'est pourquoy aussi-tost que le Chirurgien aura lieu d'y introduire sa main, il faut qu'il en tire l'enfant sans aucun delay ; car c'est le seul moyen de faire cesser l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la mortification à la partie, si on differoit l'operation, aprés quoy il n'y auroit plus aucune esperance de pouvoir sauver la vie à la femme.

Nous avons declaré au Chapitre treiziéme de ce Livre, les signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la Matrice, dont les principaux sont, si la femme ne le sent remuër, & ne l'a point senty il y a fort long-temps, si elle a grande froideur, douleur & pesanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun soûtien, & s'il tombe comme une masse de plomb toûjours du côté qu'elle sera couchée, s'il y a long-temps que l'arriere-faix ou l'umbilic est sorty de la Matrice, s'il est flétry & refroidy, & si on n'y sent aucune pulsation, si la teste de l'enfant est toute mollasse, & si les os en sont sans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns sur les autres à l'endroit des sutures, & si lorsque quelque partie de son corps sort hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que le piderme s'en separe facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuses découlent & sortent de la Matrice. Tous ces signes joints ensemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant est assurément mort ; dequoy la

Chirurgien étant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plûtoſt qu'il y aura lieu; auquel temps il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit; aprés quoy ſi l'enfant ſe preſente par la teſte, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire ſa main droite dans la Matrice, avec laquelle l'ayant gliſſée pardeſſous le ventre, il ira chercher ſes pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy-devant dite; prenant bien garde que la teſte n'en demeure accrochée au paſſage, & qu'elle ne s'y ſepare du corps; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourry, le Chirurgien n'obſerveroit pas les circonſtances que nous avons pluſieurs fois repetées, c'eſt-à-dire de luy faire venir (en faiſant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournée vers le deſſous; & au cas que nonobſtant toutes ces précautions il arrivât que la teſte demeurât ſeparée du corps dans la Matrice, à cauſe de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enſeigné au Chapitre quinziéme de ce ſecond Livre.

Mais ſi la teſte de l'enfant ſe preſentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du paſſage, qu'elle n'en pût eſtre repouſſée, pour lors étant bien certain par tous les ſignes ſe rencontrans enſemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il eſt aſſurément mort, on le tirera en cette poſture, plûtoſt que de trop violenter la femme en le repouſſant pour le retourner par les pieds : mais comme c'eſt un corps rond, & gliſſant, à cauſe de ſon humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune priſe avec ſes doigts, qu'il ne ſçauroit pas meſme mettre au coſté d'elle qu'avec peine, dautant que le paſſage en eſt tout-à-fait occupé par ſa groſſeur, il prendra un crochet ſemblable à l'un des deux qui ſont marquez par les lettres A. & B. dans la repreſentation des inſtrumens, qui eſt miſe à la fin de ce ſecond Livre, lequel il pouſſera le plus avant qu'il pourra ſans violence, entre la Matrice & la teſte de l'enfant, obſervant de le conduire au dedans d'une de ſes mains, & de mettre ſa pointe vers la teſte; où étant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une priſe aſſez forte ſur un des os du crane, en telle ſorte qu'il ne puiſſe gliſſer, y faiſant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit eſtre forte pour ne pas ſe rebrouſ-

ſer ; aprés quoy, ce crochet étant ainſi bien affermy ſur la teſte, il la tirera dehors, mettant au coſté oppoſite l'extrémité des doigts de ſa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du paſſage ; ſe ſervant encore pour ce faire, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis de la meſme maniere que le premier, au coſté oppoſite de la teſte, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux coſtez.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût poſſible de pouſſer tout d'un coup le crochet ſi avant, qu'on luy pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entierement la teſte de l'enfant ; mais aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la teſte, auquel cas on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons, ſur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une priſe ferme & ſtable ; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoy, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la priſe encore plus forte, & ainſi ſucceſſivement l'ôtant & le refichant, juſques à ce qu'on ait entierement fait paſſer la teſte ; aprés quoy, la tirant incontinent avec les mains ſeules, on fera entrer les épaules au paſſage qu'elle occupoit ; où étant, on coulera un ou deux doigts de chaque main, juſques ſous les aiſſelles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors ; ce qu'étant fait, on delivrera la femme, en parachevant le reſte de l'operation comme on ſçait ; prenant garde en ce faiſant de ne pas tirer trop fort le cordon qui eſt attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vînt à quitter priſe, & à ſe rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption.

Devant que de tirer ainſi l'enfant mort, qui preſente la teſte la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle ſoit en bonne ſituation ; car ſi elle étoit de coſté, elle ſeroit beaucoup plus difficile à tirer de la ſorte, à cauſe que la teſte de l'enfant mort qui eſt mollaſſe, étant plus longue que large, ſa longueur ſe convertit en largeur & groſſeur, quand elle n'eſt pas en figure droite dans le paſſage ; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir ſortir. Il faut encore bien obſerver de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, ſans la dépecer par morceaux, afin que

par ſa ſortie elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons tres-conſiderables que j'ay expliquées au 17. Chap. de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu.

Mais ſi l'enfant mort preſentoit un bras juſques à l'épaule, tellement bouffi & tumefié, qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre, en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu; moyennant quoy il ne ſera pas beſoin de biſtory, ny de ſcie, ou de tenaille inciſive pour le ſeparer, comme veulent les Auteurs; ce qui ſe fera fort facilement de la maniere, ſans un ſi grand appareil, à cauſe de la molleſſe & delicateſſe de ſon corps; enſuite dequoy le bras ainſi ſeparé n'occupant plus le paſſage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire ſa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a eſté dit; obſervant toûjours aprés qu'il aura ainſi fait l'extraction de l'enfant mort, de raſſembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut compoſer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en eſt rien reſté dans la Matrice.

Quoyque le Chirurgien ſoit certain que l'enfant ſoit mort dans la Matrice, & qu'il ſoit neceſſaire d'en faire extraction par Art, il ne faut pas neantmoins qu'il ſe ſerve toûjours d'abord des crochets; car il ne doit les employer que quand ſes mains ne ſont ſuffiſantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garentir la femme du danger où elle eſt, comme auſſi de pouvoir tirer l'enfant autrement; parce qu'aſſez ſouvent, quoy qu'il ait fait tout ce que l'Art commande, les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, croyent qu'il a tué luy-meſme avec ſes crochets l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours, & ſans autre raiſonnement, ny plus grande connoiſſance de cauſe, pour recompenſe d'avoir ſauvé la vie à la mere, luy jettent ainſi le chat aux jambes, en l'accuſant d'une choſe dont il eſt tout-à-fait innocent, & meſme d'eſtre cauſe de la mort de la femme, ſi elle vient par mal-heur à deceder enſuite, & pour toutes loüanges & remercimens, le traitent de boucher & de bourreau, à quoy aident ordinairement meſmes pluſieurs Sages-femmes, qui ſont les premieres à donner de l'horreur pour les

Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'estre blâmées d'eux, pour avoir esté elles-mesmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez-tost, & dés le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoy le Chirurgien ne se servira donc que le plus tard qu'il pourra des crochets, & il fera aussi son possible, autant que la chose le permettra, d'amener les enfans entiers, quoyque morts, & non par pieces & par morceaux, afin d'ôter aux mechans & aux ignorans tout pretexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la chose le permettra, c'est-à-dire la sureté de la vie de la femme qui est entre ses mains; car pour la luy conserver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainsi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-mesme, en la tourmentant avec une excessive violence, pour le tirer tout entier; mais en un mot, il faut toûjours faire en conscience ce que l'Art commande, sans se soucier de ce qu'on peut dire aprés; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à son devoir qu'à sa reputation, quoy faisant, il en doit esperer de Dieu la recompense.

CHAPITRE XXXII.

De l'extraction de la mole & du faux germe.

APrés avoir assez amplement parlé en autre lieu des causes, des signes, & des differences de la mole & du faux germe, & montré comme la mole provient toûjours d'un faux germe, il ne nous reste qu'à faire connoître de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion, laquelle est fort difficile quand ils y sont adherens, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure parfois ainsi attachée, durant deux & trois années entieres, & mesme quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré*, au sujet dequoy il recite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans ou

environ, de laquelle il dit avoir luy-mesme fait l'ouverture aprés sa mort. *Schenckius* au 4. Livre *de ses Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plûtost sa sortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puisse expulser d'elle-mesme, pour lequel sujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, si elle n'a pas de fiévre, ny de perte de sang considerable, & dans le mesme temps qu'on connoîtra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clystere un peu fort & âcre, qu'on pourra reïterer autant de fois qu'il sera jugé necessaire, afin de luy exciter des épreintes qui puissent faire dilater la Matrice pour luy donner passage, observant aussi de la faire relâcher en l'humectant souvent avec onctions d'huiles, & de graisses émolientes, n'obmettant pas encore la saïgnée du pied, & le demy-bain, en cas de necessité. La mole ne manquera pas d'estre expulsée par ces remedes, pourvû qu'elle ne soit que de grosseur mediocre, & qu'elle ne soit point adherente, ou tres-peu à la Matrice; mais si elle est fortement attachée en son fond, ou qu'elle soit excessivement grosse, la femme aura bien de la peine d'en estre délivrée, sans l'assistance de la main du Chirurgien; auquel cas, aprés qu'il aura situé la femme comme pour extraire l'enfant mort, il coulera sa main dans la Matrice, si elle est suffisamment dilatée, avec laquelle il tirera la mole dehors, se servant, si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas passer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parceque c'est un corps mollasse, qui obeït plus facilement que l'enfant) d'un crochet ou du coûteau, pour la tirer, ou pour la separer en deux, ou en plusieurs parties, selon que la necessité le requierera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en séparera doucement avec le bout de ses doigts, dont les ongles seront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'est pas si adherente, & poursuivant ainsi jusques à ce qu'elle soit entierement détachée, prenant bien garde si elle tient trop, de ne pas déchirer ny intereſſer la propre substance de la Matrice, y procedant de la maniere que nous avons enseignée, en parlant de l'extraction de l'arrierefaix demeuré dans la Matrice quand le cordon en est rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui luy ſoit attaché, ny pareillement aucun arrierefaix duquel elle puiſſe recevoir ſa nourriture ; mais elle-meſme la tire immediatement des vaiſſeaux de la Matrice, à laquelle elle eſt preſque toûjours jointe & adherente en quelque endroit. La ſubſtance de ſa chair eſt auſſi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle eſt meſme parfois ſchyrreuſe, ce qui fait qu'elle eſt bien plus difficilement ſeparée de la Matrice ; & quelquefois meſme la ſubſtance de la mole & celle de la Matrice ſont ſi confuſes enſemble, comme j'ay déja dit autre part, qu'elles ne compoſent toutes deux qu'un meſme corps, ce qui fait que pour lors la maladie eſt entierement incurable : car cette eſpece de mole ne pouvant pas eſtre expulſée, ny tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en groſſeur, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme, aprés luy avoir fait mener long-temps une vie languiſſante. C'eſt ce qu'*Hipocrate* a tres-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Il repete encore la meſme choſe en meſmes termes, au Livre intitulé *De ſterilibus.*

Pour ce qui eſt du faux germe, encore qu'il ſoit bien plus petit que la mole, il ne laiſſe pas auſſi de mettre fort ſouvent la femme en danger de la vie, à cauſe d'une grande perte de ſang qui ſurvient preſque toûjours lorſque la Matrice s'en veut décharger, & qu'elle tâche de l'expulſer, laquelle ne ceſſe ordinairement qu'aprés qu'il eſt ſorty ; dautant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par leſquels le ſang eſt excité à fluër, & comme exprimé des vaiſſeaux qui en ſont ouverts.

Le meilleur & le plus aſſuré remede qu'on puiſſe donner à la femme en cette occaſion, eſt de tirer au plûtoſt le faux germe, parceque la Matrice a ſouvent bien de la peine à le pouſſer dehors, ſi elle n'y eſt aidée ; à cauſe qu'étant toûjours aſſez petit, l'impulſion que peut faire la femme de ſon coſté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps qui eſt contenu dans la Matrice n'en fait pas grande diſtenſion, que quand il a quelque groſſeur conſiderable ; car pour lors, elle eſt bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il ſe rencontre ſouvent auſſi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces

faux

faux germes, parceque la Matrice ne s'ouvre & ne ſe dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il eſt fort petit, auſſi eſt ſon ouverture; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non ſeulement d'y porter la main entiere, mais auſſi quelques doigts ſimplement, avec leſquels il eſt obligé de faire ſon operation le mieux qu'il luy eſt poſſible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé ſa main, il la gliſſera dans le *vagina* juſques à l'orifice interne, qu'il rencontre quelquefois fort peu dilaté, où étant il y introduira tout doucement un de ſes doigts, qu'il tournera auſſi-tôt, & fléchira de coſté & d'autre, juſques à ce qu'il ait fait en ſorte d'y en gliſſer un deuxiéme, & en ſuite un troiſiéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire ſans violence; mais ſouvent on a aſſez de peine d'y en introduire ſeulement deux; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, comme les écrevices font avec leurs pattes, quand elles veulent ſerrer quelque choſe, le faux germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de ſang caillé qui pourroient y eſtre; aprés quoy la perte de ſang ceſſera indubitablement, s'il ne laiſſe aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ay vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me ſuis comporté de la façon; mais ſi ſon orifice interne ne pouvoit eſtre dilaté que pour y mettre un ſeul doigt, & que le flux de ſang fût ſi exceſſif, qu'il mît la femme en danger tres-prochain de la vie, alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de ſa main gauche, prendra de la droite un inſtrument appellé bec de gruë, ou plûtoſt des tenettes pareilles à celles qui ſont marquées par la lettre H. en la repreſentation des inſtrumens miſe à la fin de ce ſecond Livre, le bout deſquelles il gliſſera le long de ſon doigt, pour tirer dehors avec cét inſtrument le corps étrange qui eſt dans la Matrice, prenant bien garde à ne la pas pincer, & obſervant que l'inſtrument ſoit toûjours conduit par ce doigt premierement introduit, lequel fera diſtinguer & connoître par ſon attouchement le corps étrange d'entre la ſubſtance de la Matrice: ainſi faiſant, ne le pouvant pas autrement, il ne laiſſera pas d'en venir à bout. Je me ſuis aviſé de faire faire un pareil inſtrument, aprés m'eſtre trouvé en une occaſion où il m'auroit bien ſervy ſi je l'avois eû, avec lequel je tiray il y a ſept ans,

(y procedant comme je viens d'enſeigner) un faux germe de la groſſeur d'une noix, qui ſans doute, auroit fait mourir le meſme jour une femme nommée Madame *le Roy*, qui demeuroit en ce temps-là proche les grands degrez de la place Maubert, pour l'effroyable perte de ſang qu'il luy avoit cauſée, laquelle ceſſa auſſi-toſt que je luy eûs ainſi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pû tirer autrement; dautant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert, & ne ſe pouvoit dilater que pour y mettre un ſeul doigt de la façon que j'ay dite: outre que l'accident preſſant extraordinairement, le delay de l'operation eût eſté indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en eſt depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien obſerver, en faiſant extraction de la mole ou du faux germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire en ſorte que la portion du corps étrange qu'il aura premierement priſe ne s'en ſepare, ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'eſt pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollaſſe qui ſe preſente à l'orifice interne pour ſortir. C'eſt pourquoy l'ayant priſe avec ſes doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre, tâchant toûjours, en conſervant cette premiere priſe ſans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, juſques à ce qu'il l'ait entierement fait ſortir de la Matrice, recommandant cependant à la femme de luy aider de ſon coſté; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & pouſſant fortement en bas, dans le meſme temps que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ay dit cy-devant que le meilleur & le plus aſſuré remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui a un faux germe, eſt de le tirer avec la main; ce que je conſeille de preferer autant qu'il ſe peut faire, à tous ces breuvages que la pluſpart des Sages-femmes, & pluſieurs autres perſonnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulſion de ce corps étrange; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puiſſent produire l'effet qu'on en eſpere ſouvent inutilement, il ſe paſſe du temps, durant lequel la Matrice qui s'étoit un peu ouverte, ſe referme quelquefois entierement; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant eſtre expulſé, s'y corrompt; aprés quoy il

cauſe de tres-pernicieux accidens, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monſieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tiray en ſa preſence un faux germe tout corrompu, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui auroit eſté capable de la faire mourir, s'il eût reſté plus long-temps dans ſa Matrice. Outre cela, c'eſt que toutes ces ſortes de drogues étant, comme j'ay déja dit autre part, extrémement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de ſang, ainſi que je l'ay vû arriver il y a cinq ans ou environ, à la femme d'un Huiſſier au Châtelet de Paris nommé *Scellier*, laquelle aprés avoir pris un breuvage que ſa Sage-femme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux germe, eût une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extremité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en preſence d'un Medecin, nommé Monſieur *Foreſtier*, & de cette Sage-femme, aprés quoy la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ay encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccés.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement eſtre contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'Art.

CHAPITRE XXXIII.

De l'operation ceſarienne.

LOrſque la femme groſſe eſt effectivement en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant mort ou vif, entier ou par pieces, en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoître dans chaque Chapitre en particulier, en par-

lant de tous les differens accouchemens contre nature, sans qu'il soit necessaire, que par un trop grand excés d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la section cesarienne, pendant que la mere est vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-mesmes pratiqué, ce que plusieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magistrats devroient empêcher.

A la verité, ils sembleroient avoir quelque pretexte d'excuse legitime, de faire mourir martyres ces pauvres femmes, si c'étoit pour en tirer un second *Scipion l'Afriquain*, (lequel au rapport de *Pline* au 9. Ch. du 7. Liv. de *l'Hist. nat*, nâquit de la sorte, & fut pour ce sujet surnommé *Cesar*) ou bien pour sauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'est bien vû du temps des anciens Payens, qu'on a sacrifié des victimes innocentes pour le salut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier: je sçay bien qu'ils se couvrent du pretexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement seroit en grand danger d'en estre privé, parceque la mort de la mere est ordinairement cause de la sienne; mais j'ignore qu'il y ait jamais eû aucune loy chrêtienne ny civile, qui ordonnât de tuer ainsi la mere pour sauver l'enfant. C'est plûtost pour satisfaire à l'avarice de certaines gens, qui se mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui luy puisse survivre, non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés; pour raison dequoy ils donnent volontiers leur consentement à une si cruelle operation, ce qui est une tres-damnable adresse. S'ils disent, pour rendre en apparence la chose moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme est à l'extremité; à cela je répons que souvent la nature se releve de bien loin, contre toute autre opinion que nous en avions conçuë; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchaper ensuite; c'est ce que je leur nie absolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eû une mauvaise issuë, la mort de toutes les femmes s'en étant peu aprés ensuivie. C'est pourquoy je loüe grandement *Guillemeau*, qui pour desabuser le public d'une si méchante & pernicieuse pratique, dit en parlant de cette fatale operation, & avoüe (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux

rencontres, en la preſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtance pour la faire bien reüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoître à la poſterité qu'il ait eſté capable de conſentir à une telle cruauté; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le deceds de la femme, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en réchape, non ſeulement à raiſon de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce ſujet au ventre, mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'exceſſif flux de ſang qui y ſurviendroit dans le meſme moment: toutefois contre le ſentiment de ces deux fameux Chirurgiens, on voit des temeraires, qui ſoûtiennent opiniâtrement (quoy qu'avec peu de raiſon, comme fait *Rouſſet*) qu'il n'eſt pas impoſſible que la femme en revienne, parcequ'ils en ont vû quelques-unes, à qui les os de l'enfant mort ſont ſortis par des abſcez du ventre, aprés que les chairs s'en étoient allées en ſuppuration par les voyes naturelles, leſquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & meſme le ventre, enſuite dequoy ayant eſté ainſi tirez, les femmes en ſont nonobſtant cela réchapées; comme auſſi que d'autres ne ſont point mortes, auſquelles la Matrice aprés ſa precipitation & ſon entiere pourriture & gangrene a eſté tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obſtiner à ne pas ajoûter foy aux choſes que l'experience a montrées pluſieurs fois, comme celle-là, que je croy eſtre arrivée, & pouvoir encore arriver auſſi bien qu'eux (quoy que rarement) mais il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de meſme de cette operation ceſarienne; car on y fait en un inſtant une tres-grande playe au ventre & à la Matrice, qui cauſe toûjours la mort ſubite à la pauvre femme, ou fort peu de temps aprés: Mais quand la nature vient elle-meſme à ſeparer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle ſe fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir eſté bien ſecouruë dans le temps par gens experts en l'Art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & à meſure qu'elle chaſſe ainſi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la reünit & rejoint en meſme temps, à proportion, & ſans aucun flux de ſang, ce qui arrive tout au

contraire dans l'operation qui ſe fait par l'Art ; & s'il eſt vray qu'il y ait jamais eû quelques femmes qui en ſoient réchapées, nous devons croire que ç'a eſté miraculeuſement, & par la volonté expreſſe de Dieu, qui peut lors qu'il veut reſſuſciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il luy plaît, plûtoſt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulement oüy dire de quelques commeres, aſſurent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainſi ouvert le coſté pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre, qui diſent en ſçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois conſecutivement cette operation ceſarienne, ſans en eſtre mortes ; & pour mieux affirmer une menterie ſi inſigne, qu'elles ont ſeulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-meſmes veritable, comme ſi elles avoient vû la choſe de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonſtances, & tant de tenans & aboutiſſans, qu'elles en perſuadent facilement ceux qui n'en connoiſſent pas l'impoſſibilité.

Il s'en voit meſme d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abſcez qu'elles ont eûs au ventre en ſuite de leur couche, veulent perſuader qu'on leur a tiré l'enfant par cét endroit, au ſujet dequoy je reciteray ce que j'ay une fois vû moy-meſme, touchant une femme groſſe qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorſque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, ſoit par malice, feignant de croire la choſe, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes groſſes qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme auſſi à une infinité d'autres perſonnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuſe qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Bouquet*, laquelle preſidoit pour lors en la ſalle des accouchées, dont elle étoit comme la Déeſſe *Lucine*, qu'elle apprehendoit extrémement qu'on ne fût obligé de luy ouvrir le coſté pour l'accoucher, ainſi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant, pendant lequel temps elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes perſonnes, chacune deſquelles l'avoit peut-eſtre encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle diſoit que les Chirurgiens luy

avoient tiré ſon enfant hors du ventre. Elle pria pour ce ſujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, deſirant eſtre plûtoſt accouchée par moy qui étois Chirurgien, afin d'en eſtre plus ſeurement ſecouruë au beſoin, que par la Sage-femme. Cette bonne Religieuſe m'étant venu dire la choſe, comme elle la croyoit eſtre effective, ſuivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'étant pas aſſez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'operation ceſarienne à cette femme, comme elle l'en avoit perſuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout preſentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-meſme toutes les circonſtances. Auſſi-toſt elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille choſe qu'elle luy avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour ſçavoir par quel lieu on luy avoit ainſi tiré ſon enfant, & ſi elle avoit ſenty grande douleur en cette operation, elle me dit que non, ne s'en ſouvenant pas, à cauſe qu'elle avoit pour lors perdu toute connoiſſance, laquelle ne luy étoit revenuë que cinq ou ſix jours aprés: je luy demanday comment donc elle étoit certaine qu'on luy eût tiré ſon enfant par inciſion du ventre, puiſqu'elle n'avoit aucune connoiſſance en ce temps; elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient aſſurée, & en meſme inſtant elle me montra une grande cicatrice, ſituée juſtement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des coſtes, où elle avoit eû un grand abſcez, dont cette cicatrice étoit reſtée; & lorſque je luy eûs dit que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où ſon enfant devoit avoir eſté tiré, & que je luy eûs fait connoître par raiſonnement l'impoſſibilité de la choſe qu'elle avoit cruë, & perſuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme auſſi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu deſabuſées; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de temps, dautant qu'elle avoit le paſſage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les hiſtoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occaſion, on trouveroit toûjours que ce ſont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rouſſet* en ſon enfantement ceſarien, n'en ont pas eû d'autre que la réverie, le caprice, & l'impoſture de leurs Auteurs.

Mais ſi pour toutes ces raiſons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere eſt vivante, quoyqu'il ſoit certain que l'enfant le ſoit auſſi (ce qui neanmoins eſt parfois tres-douteux) car je vous prie, quelle infamie ſeroit-ce pour luy, ſi ayant ainſi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? A plus forte raiſon s'en doit-il abſtenir quand il eſt bien aſſuré qu'il eſt mort: c'eſt pourquoy il le doit plûtoſt tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par les voyes naturelles, que de martyriſer ainſi la mere pour l'avoir tout entier; & ſi la Matrice étoit ſi peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plûtoſt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les paſſages par Art, comme nous avons dit cy-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de deſeſpoir, en faiſant cette operation ceſarienne, qu'on ne doit jamais entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent aprés le deceds de la mere. C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord: voicy comme je la prouve facilement, en refutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire pour établir la pretenduë neceſſité de cette operation ceſarienne, durant que la femme eſt vivante; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies; ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit eſtre preferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque meſme de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant: mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps; & il ſeroit inutile d'alleguer que l'eau n'y peut pas eſtre conduite, à cauſe que l'enfant eſt envelopé de ſes membranes qui en empêchent; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre tres-aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement

ſon

ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de refuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant ; parceque ſi elle y étoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir ainſi baptiſer l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand meſme il faudroit uſer de violence pour inciſer ou dilater de force avec quelque inſtrument cét orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement ; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril à la mere, que l'operation ceſarienne : de ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptizant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner aprés cela, ſi ſa vie corporelle eſt preferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours preferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſçavent. C'eſt pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation ceſarienne, parcequ'elle ſeroit tres-aſſurément cauſe de la mort de la mere, au lieu dequoy on la fera promptement ſecourir par des gens experts, qui aprés avoir baptiſé l'enfant comme nous diſons, au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur Art, ou bien par morceaux, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Je ſçay bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alleguer le paſſage du 3. Chap. de l'Epître de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non ſunt facienda mala ut bona eveniant.* Qu'il n'eſt pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien : mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apôtre, que de l'expliquer ainſi ; car tant s'en faut que ce ſoit un mal que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien ; & au contraire, ce ſeroit commettre un veritable homicide, ſi pouvant luy donner ce ſecours, on luy dénioit. *Occidit autem quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit tres-bien *Tertullien* au 15. Chap. du Liv. *de l'Ame*, c'eſt une cruauté neceſſaire

de donner en cette occasion la mort à l'enfant, plûtost que de l'en exempter, puisqu'il feroit tres-certainement mourir sa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand homme, que j'ay déja rapportées autre part pour une mesme intention. *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ny volontairement l'enfant; mais on avance seulement sa mort corporelle de quelques momens, laquelle il ne pourroit pas éviter sans estre tres-certainement homicide de sa mere, comme dit *Tertullien*, dequoy nous serions nous-mesmes cause, si nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a neantmoins des occasions où on pourroit dire que la vie corporelle de l'enfant doit estre preferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation cesarienne, pour conserver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on seroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit estre le successeur de quelque grand Royaume; parceque le salut du public est preferable à celuy d'un particulier. C'est ainsi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du temps que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fit à *Ieanne Seymer* sa troisiéme femme, à laquelle on fit la section cesarienne par le conseil des Medecins, pour tirer de son ventre *Edoüard VI.* qui a depuis succedé à la Couronne d'Angleterre; preferant ainsi la vie de cét enfant à celle de sa mere, qui mourut douze jours aprés cette cruelle operation. Mais je laisse cette question à decider aux Casuistes, pour sçavoir si cette operation peut estre permise en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant qui est encore dans le ventre de sa mere soit mâle ou femelle, ny mesme qu'il puisse vivre long-temps; & si sur une simple esperance d'avoir un successeur tel qu'on le souhaite, on peut martyriser la mere de la sorte, la vie de laquelle doit, ce me semble, estre toûjours preferée à celle de l'enfant; car revenant en santé, on peut esperer qu'aprés avoir remedié aux causes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle se delivrera ensuite plus heureusement. Mais pour ne faire pas un plus long discours, je conseille ceux qui voudront estre entierement éclaircis de tous

les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le docte Livre que *Theophile Renaud*, Jeſuite en a fait, dans lequel il explique ſçavamment, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoy revenons à noſtre théſe, qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette operation qu'incontinent aprés le deceds de la mere, auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais preſentement décrire, tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que nous avons dit au rapport de *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enecta parente*, aprés la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loy qui deffend tres-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans luy avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout comme il eſt requis, lorſqu'il verra premierement la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun temps; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-eſtre tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt preſte à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque choſe entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la Matrice, afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air, & quelque ſorte de rafraichiſſement, il ne ſoit pas ſi-toſt ſuffoqué; neantmoins cela ne peut aucunement ſervir, parceque l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice; mais ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plûtoſt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût neceſſaire. Auſſi-toſt donc que la femme aura jetté le dernier ſoupir, & qu'elle ſera morte (dequoy il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, que les Grecs appellent *embriulcie*, qui eſt compriſe ſous la ſeconde eſpece *d'exereze*, par laquelle on tire l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

La pluſpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au coſté gauche du ventre, diſans qu'il eſt le plus libre, à cauſe du foye qui eſt au coſté droit; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera

bien mieux, & plus adroitement pratiquée, en faisant l'ouverture justement au milieu du ventre, entre les deux muscles droits; car en cét endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper, au lieu qu'elle ne se peut pas faire à costé, sans inciser les deux muscles obliques & le transverse, lesquels étant couchez l'un sur l'autre forment une épaisseur assez considerable, outre qu'il en sort bien plus de sang que vers le milieu du ventre; ce n'est pas qu'il importe que ce sang s'écoule (comme il ne laisse pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer) mais parce qu'il empêche par sa sortie, de voir distinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une situation où son ventre soit un peu éminent, prendra un bon & fort scalpelle, bien tranchant d'un seul costé, semblable à celuy qui est marqué par la lettre F. en la table des instrumens qui est aprés ce Chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande sureté) une incision au milieu du ventre, entre les deux muscles droits jusques au peritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice, ou environ; aprés quoy il le percera simplement avec la pointe de son instrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de sa main gauche, dans laquelle il les introduira aussitost pour l'inciser en le soûlevant avec eux & conduisant l'instrument, de peur qu'il ne pique les intestins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la mesme maniere qu'il aura fait l'incision du peritoine, prenant bien garde à ne pas enfoncer son instrument tout d'un coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaisse d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs assurent contre la verité, en quoy il se tromperoit aussi-bien que ceux qui n'y ont jamais fait de réflexion; car il est certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y est encore contenu avec ses eaux, plus d'une seule ligne d'épaisseur, qui est à peu prés celle que peut avoir un de nos écus d'argent, quoyqu'ils nous ayent tous chanté, que par providence Divine & chose miraculeuse, plus elle s'étend dans la grossesse, plus elle devient épaisse, ce qui est absolument faux; bien est vray

ſeulement, qu'elle l'eſt un peu plus en ce temps, à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais par tout le reſte de ſon étenduë & de ſa circonference, elle eſt extrémement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant eſté vuidée, par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vient à s'épaiſſir, en contractant & ramaſſant en ſoy-meſme toute ſa ſubſtance, qui étoit avant extraordinairement étenduë. C'eſt ainſi (ſuivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la generation) que la veſſie de l'urine, qui étant pleine eſt extrémement mince, nous paroît de l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt, lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide, laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y affluë, redevient d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Aprés donc avoir ainſi fait ouverture de la Matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument, enſuite dequoy il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtoſt, avec l'arrierefaix qu'il ſéparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il loüera Dieu, & le remercira d'avoir ainſi benit, & fait reüſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres, ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en eſt. On ſera neanmoins aſſuré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme auſſi le cœur, en luy mettant la main ſur la poitrine; dequoy étant certain, il ſera baptiſé au plûtoſt par le Preſtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtant l'ondoyera; ce qu'étant fait, on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en luy ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant juſques à ce qu'il commence à ſe mouvoir de luy-meſme. Les Sages-femmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arrierefaix tout chaudement ſur le ventre: ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plûtoſt à raiſon de la chaleur tiede de cét arrierefaix, que pour autre cauſe; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſ-

ſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſéparé de la Matrice, & encore moins lors que la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur elle ne luy eſt aſſurément pas nuiſible ; mais la peſanteur de cette maſſe qu'elles luy mettent ſur le ventre, eſt plûtoſt capable de l'étouffer, par la compreſſion qu'elle y fait, que de luy aider en autre choſe : outre cela, quand l'arrierefaix eſt refroidy, elles le mettent dans un poêlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui étant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſques au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force ; mais comme j'ay dit autre part, cela eſt bien inutile, & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſéparer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, luy nettoyant & débouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facilement à reſpirer, le tenant cependant auprés du feu, juſques à ce qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, luy ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une mediocrité à la choſe.

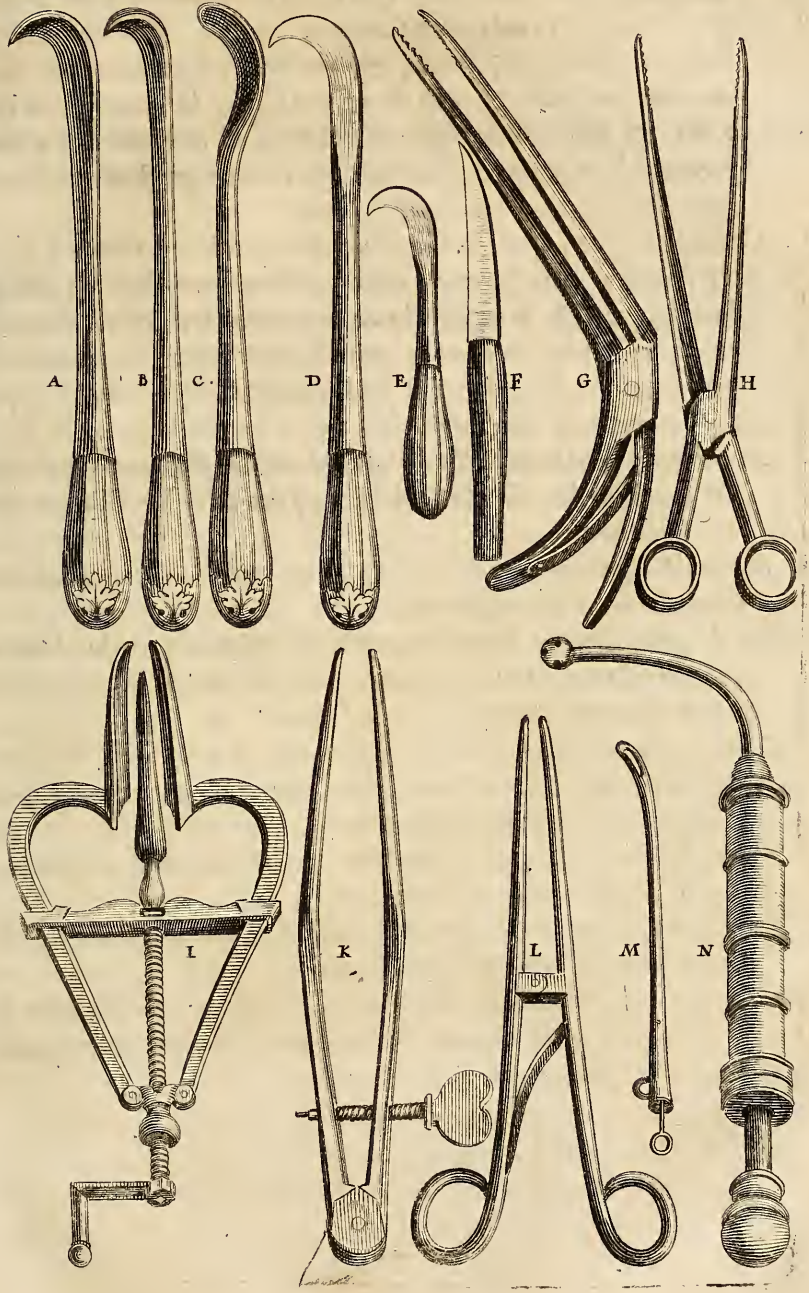
Aprés avoir aſſez amplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut eſtre journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur repreſentation, quels ſont les inſtruments convenables à l'Art, enſuite dequoy nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens doivent neceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRVMENS.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à meſme fin, ſelon que la neceſſité le requiert plus petit, ou plus grand.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la teſte d'un enfant qui ſeroit*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

demeurée ſeule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet. Tous ces crochets doivent eſtre aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalitez, afin de ne pas bleſſer la Matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit eſtre d'une groſſeur mediocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à ſéparer l'enfant monſtrueux, à percer le ventre de celuy qui eſt hydropique, & à inciſer la teſte pour en vuider le cerveau, ou à la ſéparer en pieces, quand, pour eſtre trop groſſe & monſtrueuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la Matrice, & ſéparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à meſme fin, mais qui n'eſt pas ſi commode, dautant qu'il ne peut eſtre conduit que par une ſeule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'operation ceſarienne incontinent aprés la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas porter toute la main, pour le faire.*

H. *Autre inſtrument propre à meſme choſe.*

I. *Dilatatoire à trois branches, ſervant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y ſont quelquefois ſituées profondement.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui ſert auſſi à meſme fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuſe, propre à tirer l'urine de la veſſie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-meſme.*

N. *Seringue, propre à faire des injections juſques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de pluſieurs trous à l'extremité de ſon canon.*

CHAP.

CHAPITRE XXXIV.

Des inſtrumens de Chirurgie, qui peuvent ſervir à faire l'extraction de l'enfant mort & monſtrueux en groſſeur.

IL faut obſerver que les inſtrumens que j'ay fait repreſenter à la fin de ce Livre, peuvent ſouvent ſervir à guarantir la femme de la mort, s'ils ſont conduits dans les occaſions où ils ſont requis, par la main d'un Expert & prudent Chirurgien; mais ſi on les met en celle d'un ignorant brutal, c'eſt mettre une épée en celle d'un furieux, lequel du meſme inſtrument qui pourroit ſervir à ſa deffence, & à ſon ſalut, s'il en uſoit avec prudence, en creuſe ſon propre tombeau quand il en fait un mauvais uſage. C'eſt pourquoy ce pauvre Auteur nouveau, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 13. chap. de ce ſecond Livre, qui dit avec jactance, dans les placards de ſon ridicule Livre, qu'il fait afficher en grand volume à tous les coings de ruë de Paris pour leurer les bonnes femmes, qu'il ſçait operer ſans ſe ſervir jamais d'inſtrumens que de la ſeule main, peut facilement eſtre convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui ſe connoiſſent en l'art; parce qu'il eſt tres-certain qu'il y a pluſieurs occaſions où on ne peut pas s'en diſpenſer, ſi on veut ſauver la vie à la femme; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monſtrueux en groſſeur, dont la teſte eſt fortement engagée depuis pluſieurs jours entre les os du paſſage, ou pour percer le ventre, ou la teſte de celuy qui eſt exceſſivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une groſſe teſte d'enfant reſtée ſeule dans la Matrice, apres que la mâchoire inferieure en eſt tout-à-fait ſeparée: & quant à ce qu'il allegue dans quelques obſervations de ſon beau Livre, qu'il dépece, & met en morceaux la teſte ou le corps d'un enfant avec les ſeuls ongles de ſes doigts, ſans inſtrumens, dont on ne ſe doit pas, dit-il, ſervir, de peur de bleſſer la Matrice, qui eſt celuy qui ne ſçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, eſt d'avoir les ongles exactement rognez, & que pour ce ſujet il ſeroit im-

poſſible de dépecer ainſi un enfant ? & quand meſme il conſerveroit ſes ongles ſans les rogner, pour s'en ſervir à cét uſage, il faudroit certainement qu'ils fuſſent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entierement pourry : mais qu'il apprenne de moy que le Chirurgien qui eſt expert en ſon Art, ne ſe met aucunement en danger de bleſſer la Matrice avec ſes inſtrumens, parcequ'il ne s'en ſert jamais qu'il ne les conduiſe avec une de ſes mains miſe au devant pour l'en garentir ; de ſorte que je conſeille à cét Auteur de s'en ſervir en ces occaſions, plûtoſt que de ſes ongles, qui ſont pires que des inſtrumens ; & comme aparemment il en ignore la bonne methode, qu'il liſe attentivement mon Livre pour s'en inſtruire, & qu'il conſidere bien ce que j'ay dit dans tout le Ch. 31. de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ay enſeigné tout ce que le Chirurgien doit obſerver avant que de ſe ſervir d'inſtrumens. C'eſt l'avertiſſement le plus charitable que je luy puiſſe donner.

Non ergo deſpicias ullum inſtrumentum, quin ſint omnia apud te præparata : inexcuſabilis eſt enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucaſis cap. 67. Lib. 2. Meth.

LIVRE III.

DV TRAITEMENT DES FEMMES ACCOVCHE'ES; des maladies & ſymptomes qui leur arrivent durant leurs couches: du traitement des enfans nouveau-nés; de leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions neceſſaires au choix des nourrices.

LA groſſeſſe eſt une mer ſi orageuſe, ſur laquelle la femme groſſe & ſon enfant voguent durant l'eſpace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en eſt le ſeul port, eſt ſi plein de dangereux écueils, que treſſouvent l'un & l'autre aprés y eſtre arrivez, & y eſtre meſme débarquez, ont encore beſoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont coûtume de ſuivre les peines & fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoître au premier Livre en parlant des maladies de la groſſeſſe, le moyen d'empêcher que la femme ne faſſe naufrage dans cette mer, durant un ſi long voyage, & nous avons enſeigné au deuxiéme comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec ſureté par l'accouchement. Il reſte donc maintenant pour mettre fin à noſtre œuvre, que nous expoſions en ce troiſiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela eſtre gouvernez, & que nous declarions comment on doit ſubvenir en ce temps à pluſieurs indiſpoſitions qui leur arrivent aſſez ſouvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous paſſerons à celles qui concernent l'enfant nouveau-né.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée & deliurée naturellement.

INcontinent aprés que la femme aura eſté accouchée & deliurée de ſon arriere-faix, il faut prendre garde que ſon détachement ne ſoit ſuivy d'une grande perte de ſang; ce qu'ayant reconnu n'eſtre pas, on ſe dépêchera de luy mettre au devant de l'entrée de ſa Matrice un linge aſſez doux & maniable, plié en cinq ou ſix doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au dedans, ne ſoit cauſe que les vaiſſeaux qui doivent laiſſer écouler peu à peu les vuidanges, n'en ſoient tout-à-coup trop reſtreints, par la ſuppreſſion deſquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & trenchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleureſie, & pluſieurs autres dont nous parlerons cy-aprés chacun en ſon particulier, à raiſon dequoy la mort meſme pourroit bien ſurvenir.

Lorſque l'entrée de la Matrice aura eſté ainſi bouchée, ſi la femme n'avoit pas eſté accouchée dans ſon lit ordinaire, elle y ſera portée incontinent aprés, par une forte perſonne, ou par pluſieurs, s'il en eſt beſoin, plûtoſt que de luy permettre de ſe lever ſur ſes pieds pour y aller elle-meſme, lequel lit doit auparavant avoir eſté tenu tout preſt, bien chauffé, & garny comme il eſt requis, à cauſe des vuidanges; mais ſi elle y avoit eſté accouchée (comme c'eſt le mieux & le plus ſeur, afin de n'eſtre pas obligé de la tranſporter ainſi) on en oſtera auſſi-toſt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le ſang, & autres immondices qui ſortent dans le temps de l'accouchement; aprés quoy on la mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui luy eſt bien neceſſaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail, laquelle doit eſtre en telle ſorte qu'elle ait la teſte & le corps un peu élevez, tant afin de pouvoir reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus

facilement, & de ne pas se cailler en grumeaux, qui étant retenus causeroient de grandes douleurs; ce qui arriveroit si on ne luy laissoit la liberté de sortir par cette situation, en laquelle on luy fera abbaisser les cuisses & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy mettant (si elle le souhaitte, pour se mieux délasser) quelque petit oreiller pardessous les jarrets, sur lequel ils puissent estre un peu appuyez: étant ainsi couchée, il faut qu'elle ne soit pas plus d'un côté que de l'autre; mais justement sur le milieu du dos, afin que la Matrice puisse mieux reprendre sa situation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, est de faire prendre aux femmes aussi-tost qu'elles sont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capilaires, le tout meslé ensemble; ce qui sert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a esté échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir son haleine, que la femme a faits pendant tout son travail, comme aussi afin que l'estomach & les intestins en étant enduits, n'en soient pas tant travaillez de douloureuses tranchées: mais cette drogue fait si mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec aversion & grand dégoût, elle est capable de leur faire plus de mal, que de les soulager en autre chose: c'est pourquoy on n'en donnera qu'à celles qui le souhaittent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'estime bien mieux pour ce sujet un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme aussi-tost qu'elle sera un peu remise de la grande émotion de son accouchement, parcequ'il luy sera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue: & luy ayant accommodé & pensé son ventre, ses mammelles, & ses parties basses, de la maniere que nous allons dire au Chapitre suivant, on la laissera reposer & dormir si elle peut, sans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de son lit, & fermé les portes & les fenêtres de sa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'assoupisse plus aisément. Si l'accouchement avoit esté fâcheux, on se gouverneroit en ce cas selon que les accidens le requiereroient, comme il sera cy-aprés declaré; mais ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celuy qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties basses de la femme reçoivent une tres-grande distension par la sortie de l'enfant, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation : c'est pourquoy aussi-tost qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura esté mise dans la situation que nous avons dite au precedent Chapitre, on luy appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amendes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent, ou autre, remuant le tout avec une cueillere, comme pour faire des œufs broüillez, jusques à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on luy mettra mediocrement chaud sur la partie, aprés en avoir osté le linge avec quoy on l'avoit bouchée aussi-tost qu'elle a esté accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient estre restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a esté faite par la sortie de l'enfant : on le doit laisser trois ou quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de temps ; ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeüil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers, dans une chopine de laquelle on ajoûtera une once de miel rosat, avec quoy, l'ayant fait tiedir, on bassinera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui proviennent des vuidanges. Cét étuvement sera bon aussi pour temperer & appaiser la douleur de ces parties. Quelques personnes se servent pour ce sujet de lait tiede, & plusieurs femmes usent d'eau d'orge simplement. On ne doit pas dans le commencement se

servir d'aucune chose qui puisse restreindre les vuidanges; mais aprés que douze ou quinze jours seront passez, & que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra user de quelque remede qui commence à fortifier ces parties, à quoy sera propre la décoction faite avec les roses de Provins, les feüilles & les racines de plantain, & l'eau de forge, & lorsque les vuidanges auront eû leur évacuation entiere & suffisante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour; on fera pour celles qui le souhaittent une lotion fort astringente, qui sera propre à fortifier & à restreindre ces lieux qui ont esté beaucoup relâchez, tant par la grande extension qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont esté abreuvez pendant un si long temps. Ce remede sera composé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprés, *une once*, glands de chesne, *demie once*, terre sigilée, *une once*, roses de Provins, *une poignée*, & alun de roche, *deux dragmes*, lesquelles choses on fera infuser durant toute la nuit dans cinq demy-septiers de gros vin austere, ou bien de peur qu'il ne soit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin, aprés quoy on fera boüillir le tout jusques à ce qu'il soit reduit à une pinte, & on le passera ensuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction on en bassinera au soir & au matin les parties, afin de les fortifier & raffermir au mieux qu'il sera possible: je dis au mieux qu'il sera possible, car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au mesme état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & passons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La pluspart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement, on mette sur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce sujet, & qu'on l'y laisse quatre ou cinq heures: d'autres veulent que ce soit celle d'une liévre. A la verité, je croy bien qu'à raison de la chaleur naturelle de telles peaux, le remede ne seroit pas mauvais; mais aussi je craindrois que peu de temps aprés, elles n'apportassent plus d'incommodité à la femme, qu'elles ne luy seroient utiles, & qu'elles ne luy causassent par leur humidité en se refroidissant, quelque frisson qui seroit tres-préjudiciable, en causant suppression des vuidanges qui devroient s'écouler, outre que c'est un remede de trop grand appareil; car à chaque femme qui accou-

cheroit, il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout preſt, ou une autre perſonne qui ſçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce ſujet dans la chambre meſme, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en ſervir comme il eſt dit. Ils veulent auſſi qu'on mette ſur le nombril de la femme une petite emplâtre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela ſoit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état, parce que ſe réjoüiſſant d'une telle odeur, elle ſe releve d'elle-meſme pour s'en approcher ; mais comme ce remede n'eſt fondé que ſur une croyance qui eſt tout-à-fait ſuperſtitieuſe, je ne ſuis pas d'avis qu'on uſe de telle pratique : il ſuffit ſeulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la ſituation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne ſente aucun froid.

A l'égard du bandage qui eſt convenable à la femme accouchée, il doit eſtre fort lâche le premier jour, quand le travail a eſté rude, à cauſe que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce temps, comme auſſi la Matrice qui a eſté beaucoup travaillée : c'eſt pourquoy on obſervera qu'il ſoit ſimplement contentif dans le commencement. Les Sages-femmes veulent qu'il ſerve par le moyen des compreſſes, tant pour relever la Matrice & la tenir en état, que pour en exprimer de tous coſtez les vuidanges qui ont beſoin d'eſtre évacuées ; & les gardes abuſées de telle croyance, ſerrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contuſion avec leurs groſſes compreſſes à la Matrice qui eſt fort douloureuſe dans les premiers jours, dont s'enſuit une inflammation tres-dangereuſe. Ce bandage & ces compreſſes ne peuvent pas avoir aucune priſe pour relever la Matrice ainſi qu'elles s'imaginent, dautant que ſon fond, qui eſt la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogaſtre, ce qui eſt appliqué ſur le ventre, ne peut point la tenir ſtable & ſujette, ce que ne permet pas outre cela l'interpoſition de la veſſie qui eſt ſituée ſur elle. Pour ce qui eſt de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage ſert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles ſe déſabuſent de cette erreur ; car il n'en arrive pas de meſme que lors qu'en preſſant dans une ſerviette la viande boüillie, on en fait

ſortir

sortir le jus ; parceque cette évacuation des vuidanges est entierement un œuvre de nature, que la forte compression, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle causeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y surviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en servirons selon que la raison le requiert, & non selon la mauvaise coûtume qu'ont les gardes, desquelles la methode est de mettre premierement sur le ventre une compresse pliée en quatre ou cinq doubles, de figure d'échaudé ou triangulaire, pour relever (à ce qu'elles pretendent) la Matrice, & parfois deux autres roulées fort fermes aux deux costez vers les eines, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere ; aprés cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de largeur d'un quartier d'aune, avec quoy elles serrent & compriment ainsi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourvû qu'il ne soit que simplement contentif durant les sept ou huit premiers jours, afin de le tenir seulement en état, observant cependant de le défaire & remuër de temps en temps, pour faire une embrocation sur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux & qu'elle y eût des trenchées) avec huile d'amendes douces & d'hypericon mêlées ensemble, ce qu'on fera chaque jour ; mais aprés ce temps on le pourra serrer peu-à-peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont esté grandement étenduës par la grosseſſe ; ce qui se peut faire seurement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas estre trop comprimée par ce bandage. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mammelles.

On y mettra des remedes propres à faire évader le lait, si la femme ne veut pas estre nourrice, desquels nous parlerons cy-aprés : mais si elle desire l'estre, on se contentera de luy tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle ; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile rosat, avec un

peu de vinaigre mêlez enſemble, dont on trempera auſſi quelque petit linge fin pour mettre deſſus, obſervant ſi la femme veut nourrir ſon enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le meſme jour qu'elle ſera accouchée, à cauſe que toutes ſes humeurs ſont alors extrémement émeuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement : c'eſt pourquoy elle differera tout au moins juſques au lendemain à le faire, & il ſeroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & meſme davantage, afin de laiſſer paſſer le plus grand tranſport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluënt aux mammelles dans les premiers jours, durant leſquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à preſent du regime de vivre que la femme doit garder pendant tout le temps de ſa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.

QUoique la femme ſoit accouchée naturellement, il faut neantmoins qu'elle obſerve un bon regime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvent arriver pendant ſa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne ſon boire & ſon manger, preſque comme ſi elle avoit la fiévre, pour faire enſorte qu'elle ne luy vienne pas, dautant qu'elle y eſt pour lors toute diſpoſée; auſſi luy arrive-t-elle ſouvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en ſon regime.

Il ne faut pas à cét égard eſtre du ſentiment de la pluſpart des gardes, qui diſent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées, tant pour reparer leurs forces diminuées par la grandeur de leur travail, & par la quantité du ſang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore enſuite, à raiſon dequoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir auſſi le ventre qu'elles ont tout vuide, aprés que l'enfant en eſt dehors; mais il vaut beaucoup mieux ſuivre en cela le conſeil qu'*Hipocrate*

nous donne dans l'Aphorisme 10. du second Livre, auquel il nous dit, *impura corpora quò plùs nutriveris, eò magis læseris*, tant plus tu nourriras les corps impurs, d'autant plus tu les blesseras. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espece, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de superfluitez qui s'écoulent de sa Matrice en ce temps, auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours, durant lesquels elle sera nourrie seulement avec bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais, & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de sureté manger quelque peu de potage à son dîner, & quelque petit morceau de poulet boüilly, ou de mouton, selon son appetit; aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourvû cependant que ce soit un tiers moins, qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors soient viandes de bonne & facile digestion, sans luy permettre d'user de ces gâteaux, tartes, & autres patisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptême de l'enfant. Pour son boire il sera de ptisanne, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la luy pas donner trop froide; elle pourra aussi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoique nous prescrivions en general un tel regime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement; comme sont les femmes de grand travail, lesquelles étant d'un temperamment tres-fort & robuste, doivent estre nourries un peu plus pleinement, à qui neantmoins si on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes personnes à la coûtume. C'est ce que le mesme *Hipocrate* nous enseigne en l'Aphor. 17. du 1. Livre, où il dit, *animadvertendi sunt quibus semel, aut bis, & quibus copiosior, aut parcior, aut per partes cibus est offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati, & consuetudini.* Il faut bien aviser & remarquer les personnes à qui on doit donner des vian-

des une seule fois ou deux, comme aussi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu, mais il faut accorder quelque chose au temps, au pays, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit suffire pour l'ordonnance de son boire & manger.

L'accouchée se doit aussi tenir en grand repos dans son lit, couchée sur le dos, la teste un peu élevée, sans se tourner si souvent de costé & d'autre, afin que la Matrice se raffermisse mieux dans sa premiere situation: elle ne prendra en ce temps aucun soin de son ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ses parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce soit à voix basse, & on ne luy rapportera aucune mauvaise nouvelle qui luy puisse donner de la tristesse; car toutes ces choses causent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut aussi faire l'évacuation necessaire, au sujet dequoy la mort est arrivée à plusieurs.

Les femmes bourgeoises ont une tres-mauvaise coûtume dont elles se devroient abstenir, qui est qu'elles font ordinairement baptiser leurs enfans le deuxiéme ou le troisiéme jour aprés leur accouchement, ensuite dequoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée, où étant, elle est obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une apresdînée entiere, pour faire les complimens de cette ceremonie, qu'elle en a la teste toute étourdie, & quoy qu'il n'y ait personne dans la compagnie qui ne boive à sa santé, elle la perd neantmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles; outre aussi qu'elle est souvent contrainte par honneur de s'abstenir de demander le bassin, ou ses autres neccessitez, pour raison dequoy elle est grandement incommodée; & cela se pratique justement dans le temps qu'elle devroit avoir plus de repos, à cause que c'est vers ce troisiéme jour que le lait se porte plus abondamment aux mammelles; c'est ce qui fait que le lendemain de ce jour de feste elle a souvent une grosse fiévre, pour s'y estre trop tourmentée. J'approuve fort qu'on baptise l'enfant le plûtost que faire se pourra; mais il faudroit differer ce festin jusques à ce que l'accouchée se portât bien, ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la sorte, & pour éviter qu'elle ne fût

tentée par ces sortes de patisseries qui s'y mangent, desquelles elle ne doit point goûter, dautant que tels mets sont grandement étouffans, & de trop difficile digestion.

On fera en sorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clysteres, luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un, lesquels serviront non seulement pour évacuer les gros excrémens, mais aussi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois semaines, (qui est à peu prés le temps auquel elle s'est purgée de la plus grande partie de ses vuidanges) avant que de se relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant sur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on reïterera si besoin est, composée de sené, casse, & syrop de chicorée composé de rhubarbe, laquelle servira pour purger l'estomach & les intestins, des mauvaises humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres superfluitez qui s'en sont écoulées; ce qu'étant fait, s'il ne luy reste aucune indisposition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décrasser de toutes les immondices, dont elle peut avoir eû la superficie du corps enduite durant ses couches; ensuite dequoy on luy laissera le soin de se gouverner elle-mesme suivant sa coûtume.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas estre nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on se sert ordinairement pour cét effet: les uns empêchent que les humeurs n'affluënt tant aux mammelles, & les autres dissipent & resolvent en partie le lait qui y est contenu.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile rosat & le vinaigre mélez ensemble, avec quoy on fait un liniment sur toutes les mammelles, ou l'onguent *populeon* avec le *cerat* de *Galien*, mélez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempez en verjus tiede,

dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'aſtriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mélée avec huile roſat.

Les remedes qui reſolvent & diſſipent le lait des mammelles, ſont le cataplaſme compoſé des quatre farines, miel, & ſafran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfueil ou de ſauge. D'autres en font un de miel tout pur; & quelques autres en frotent ſeulement le ſein, & y mettent pardeſſus des feüilles de choux rouges, aprés en avoir oſté les groſſes côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu: ce remede fait évader le lait aſſez promptement. Il y en a qui font boüillir des feüilles de buis & de ſauge en urine, dont ils fomentent en ſuite les mammelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre deſſus. Mais en appliquant toutes ces choſes ſur le ſein, & en les rechangeant, il faut ſur tout bien prendre garde que la femme n'y reſſente aucun froid, comme auſſi de n'y pas cauſer inflammation & apoſteme, au lieu d'en faire évader le lait: c'eſt pourquoy on choiſira les remedes refrenans, repercuſſifs, ou reſolutifs, ſelon que les differentes diſpoſitions le requiereront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand ſecret, & pour choſe tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemiſe de leur mary, auſſi-toſt qu'il l'a oſtée de deſſus ſon corps, & de la garder juſques à ce que le lait ſoit écoulé; mais s'il s'évade pendant ce temps, c'eſt ſuperſtition que de croire que cette chemiſe en ſoit la cauſe, & qu'elle produiſe un tel effet; cela vient bien plûtoſt de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-meſmes un autre cours qu'aux mammelles, n'y affluënt plus de jour en jour en ſi grande abondance: c'eſt pourquoy en ſe ſervant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui eſt de faire en ſorte qu'elles ſe portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit auſſi tenir le ventre libre avec clyſteres qui puiſſent les provoquer; ainſi faiſant, le lait s'évadera facilement.

Tout ce que nous avons dit dans les premiers Chapitres de ce troiſiéme Livre, ſe doit ſeulement pratiquer quand la nouvelle accouchée n'eſt accompagnée d'aucune indiſpoſition; car s'il luy en arrive, on ſe doit comporter d'une autre ma-

niere, & selon que les accidens le requiereront. C'est maintenant dequoy nous allons parler dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

De plusieurs maladies & symptomes qui arrivent à la Femme nouvellement accouchée, & premierement de la perte de sang.

NOus avons parlé autrepart de la perte de sang qui précede l'accouchement, & montré que le seul moyen d'y remedier est d'accoucher la femme le plûtost qu'il sera possible; il faut à present voir ce qu'il convient faire à celle qui survient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, provenant de ce que les orifices des vaisseaux de la Matrice, qui sont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la grosseſſe qu'ils n'étoient auparavant, sont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix, contre lesquels il étoit joint & attaché: Ce sang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il est subtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme est avec cela fort sanguine & plethorique.

Cét accident peut souvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence; il est aussi quelquefois causé de ce qu'il en reste quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque espece de faux germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulser, elle exprime & fait fluër le sang hors des vaisseaux nouvellement ouverts; & quelquefois un gros grumeau de ce sang caillé, demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le mesme effet, lequel souvent à cause de la distension qu'il en fait, excite des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent jusques à ce qu'elle l'ait vuidé, aprés quoy elle est soulagée; mais quelquefois le sang ne laissant encore de toûjours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui sont cause que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainsi par plusieurs fois, dans l'intervalle desquelles il fluë au dehors seulement quelque

ſeroſité de ce ſang retenu qui ſe diſſout ; ce qui fait croire à ceux qui ne ſe connoiſſent pas bien en l'Art que le flux eſt ceſſé, quoy qu'il coule toûjours au dedans, où il eſt arreſté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée ; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promptement au tombeau, quand il ſort abondamment, qu'on n'a pas ſouvent le temps d'y pouvoir remedier. C'eſt pourquoy on ſe depéchera au plûtoſt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arreſter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang ; ſi c'étoit quelque faux germe, ou une portion de l'arriere-faix, ou des caillots de ſang reſtez en dedans qui en fuſſent cauſe, on fera promptement ſon poſſible de les tirer dehors, ou d'en procurer auſſi-toſt l'expulſion ; mais ſi le ſang ne laiſſe pas de toûjours couler, quoy qu'il ne reſte rien dans la Matrice, pour lors la femme ſera ſaignée du bras, ſi ſes forces ſont ſuffiſantes, obſervant durant la ſaignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diverſion du ſang ſans diminuer les forces ; elle ſera couchée ayant le corps également ſitué, & non élevé, afin que le ſang ne ſe porte trop vers les parties inferieures ; elle ſe tiendra en grand repos ſans ſe remuer d'un coſté ny d'autre, pour ne pas cauſer agitation aux humeurs ; on ne doit pareillement luy ſerrer le ventre avec aucun bandage, ny avec aucunes compreſſes poſées deſſus ; car en le comprimant ainſi, le mal en ſeroit augmenté : l'air de ſa chambre ſera auſſi un peu rafraîchy, & la femme ne ſera pas trop couverte en ſon lit, afin que la chaleur n'excite le ſang à fluër de plus en plus. Tout le monde deffend en cette occaſion de donner des clyſteres à la femme, de peur (ce dit-on) d'attirer encore davantage les humeurs en bas ; mais je me ſuis trouvé en pluſieurs rencontres où en ayant uſé tout au contraire, les pertes de ſang ont ceſſé par lavemens, & meſme aſſez forts, ce que je veux bien expliquer afin qu'on y prenne garde en pareille occaſion.

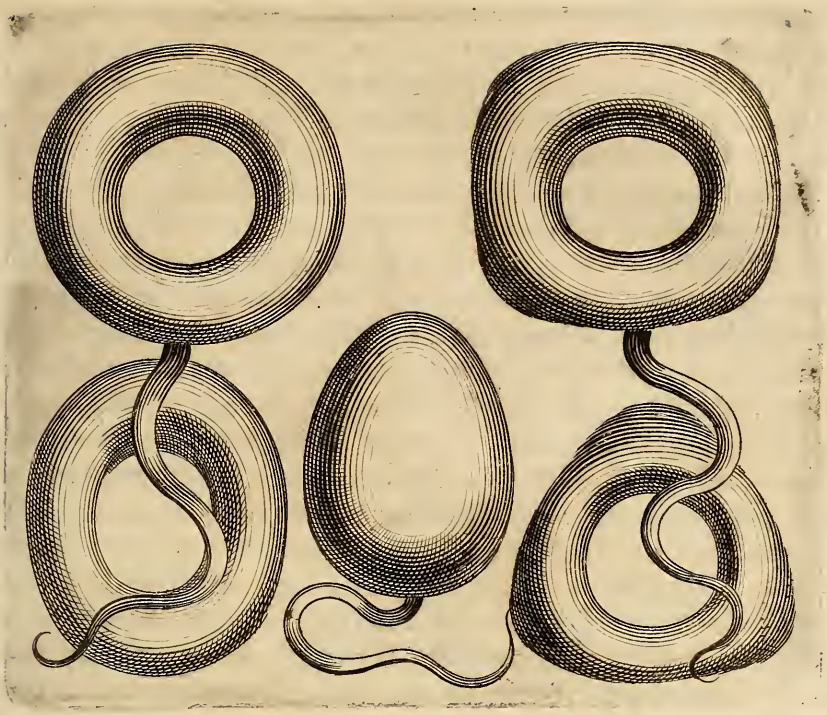
Je fus appellé il y a bien neuf ans pour voir une femme qui avoit eſté ſurpriſe d'un grand flux de ſang, incontinent aprés

que

que sa Sage-femme l'eût délivrée ; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assura la Malade, qui me dit avoir senty une tres-grande douleur dans l'instant qu'elle luy tira l'arrierefaix, qu'elle entendit mesme se détacher avec bruit: Depuis le moment qu'elle fut ainsi délivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eû de la peine à croire qu'elle en eût pû tant vuider sans mourir, si je ne l'avois vû moy-mesme : on se servit durant tout ce temps inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire cesser cét accident ; & comme elle se plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que luy en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluër de plus en plus, elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on luy avoit donnez, sans aucune matiere ; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assurement quelques gros excrémens retenus dans les intestins dés avant sa couche, qui ne pouvant estre évacuez par ces clysteres anodins, luy causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit mesme tout gonflé, sur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment neanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assuroient qu'il falloit bien s'en garder, parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (ce disoient-elles) la perte du sang ; mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente ; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excrémens, qui croupissant depuis long-temps, & s'étant endurcis par leur sejour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en mesme temps. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice, au moyen dequoy la perte de sang étoit toûjours entretenuë, laquelle cessa incontinent aprés que cette colique eut esté dissipée, par l'évacuation de ces excrémens ; & depuis ce temps-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par mesme cause, en ayant usé de la mesme maniere, l'issuë en a esté aussi toute semblable. C'est pourquoy s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens

retenus de la sorte dans les Intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage, ce qui augmenteroit, ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essayera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, luy mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid, à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiedir : on luy fera aussi prendre par la bouche du jus de pourpier seul, ou mélé parmy ses boüillons. *Galien* dit, au 5. chap. du 5. Liv. *de la Meth.* avoir arresté avec l'injection de l'eau de plantain le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. J'ay vû quelques femmes tenir aussi pour un tres-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renoüée*, ou *trainasse*, mise entre deux linges, & de l'appliquer fraichement autour du corps de la Malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu qu'il en reste au corps de la femme; & afin de luy conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrémement par l'évacuation de ce tresor de la vie, on luy donnera de demy-heure en demy-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée, & un jaune d'œuf par intervalle, sans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomach ne les pourroit pas digerer; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continuë toujours à fluër, pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en tres-grand danger d'en perdre bien-tost la vie, parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties.



Ces cinq figures representent des differens pessaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empescher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la descente.

CHAPITRE VI.

De la descente & chûte de la Matrice & du siege de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la chose, je feray deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou precipitations de Matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée; car la descente est quand la Matrice s'abaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entierement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en

laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt on sent l'orifice interne fort proche; la seconde espece est quand la Matrice étant encore plus abaissée, on voit manifestement cét orifice paroître à l'exterieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes, en la premiere la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit neantmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir interieurement, mais on voit seulement son orifice, qui paroît à l'extremité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice; c'est ce qu'on appelle précipitation de Matrice. Et l'autre chûte de Matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, est celle qu'on nomme perversion ou renversement; pour lors elle est non seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit tout uny & sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'estre qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espece de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme; & ce qui est d'étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations, & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens, comme aussi par la trop frequente portée des enfans gros & pesans, quelquefois par une grande toux, par des frequens & forts éternuëmens, pour avoir sauté, ou s'estre laissé tomber de haut, pour aller en coche, en charrette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secoüantes, pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant pardessus la teste, pour avoir eû un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenesmes; dautant que toutes ces choses secouënt & poussent grandement la Matrice en bas quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens étant par ce moyen relâchez ou rompus, ne la peuvent plus retenir, ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors. Quoyque nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que

nous venons de ſpecifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en faſſe une totale ruption; car cela ſeroit bien difficile, mais il ſe fait ſeulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge enſuite plus qu'il ne devroit. Mais la cauſe la plus frequente des deſcentes & chûtes de Matrice, eſt celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant ſe preſente dans une ſituation en laquelle il ne peut pas ſortir, & quand il a la teſte trop groſſe, ou quand l'orifice interne ne ſe dilate pas aſſez pour luy faire voye dans le temps; car pour lors la Matrice eſt pouſſée avec tant de force en bas, ſans que l'enfant puiſſe avancer au paſſage, que ſes ligamens en ſont extrémement tiraillez & relâchez; à quoy aident encore beaucoup toutes ſortes de violens remedes qu'on fait prendre ſouvent mal à propos à la femme, pour luy faire expulſer l'enfant mort; comme auſſi quand y ayant quelque diſpoſition premiere on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adherent au fond de la Matrice, & d'autant plûtoſt encore, ſi portant la main au dedans (comme on eſt obligé de faire pour délivrer la femme, lorſque le cordon eſt rompu) on prend & tire au milieu de l'arrierefaix le corps meſme de la Matrice. Nous avons montré au Chapitre dixiéme du ſecond Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice reſſent une grande peſanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extréme douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où ſont attachez ſes ligamens; & on voit ſortir des humiditez rouſsâtres & ſanglantes à travers cette maſſe de chair qui luy pend entre les cuiſſes. La relaxation & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes ſortes de femmes, pour les cauſes alleguées cy-deſſus, & meſme aux filles, comme je l'ay quelquefois vû; mais le renverſement entier ne ſe fait jamais qu'enſuite de l'accouchement, & ſouvent immediatement aprés; à cauſe que pour lors ſon orifice interne eſt preſque auſſi étendu que ſon fond, ce qui n'eſt pas de meſme en autre temps, où étant fermé, il ne luy peut pas laiſſer lieu de ſe renverſer ainſi. J'ay montré au Chapitre ſeiziéme du ſecond Livre, le moyen de preſerver la femme de cét accident en l'accouchant, quand elle y eſt diſpoſée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetitiõ.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduiſant & remettant en ſon lieu naturel, on peut facilement en eſperer gueriſon, & d'autant plûtoſt que la femme ſera jeune, & la maladie recente ; mais ſi elle eſt vieille, & qu'il y ait déja long-temps que la Matrice ſoit tombée, elle en eſt d'autant plus incurable ; & la chûte de Matrice qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut meſme faire mourir la femme en peu d'heures, ſi elle n'eſt tres-promptement reduite, comme il eſt arrivé il y a prés de deux ans à une femme alliée de Monſieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés eſtre accouchée, par la faute de ſa Sage-femme, qui ne luy reduiſit pas auſſi-toſt ſa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-eſtre trompée, comme font pluſieurs autres, qui ne ſe connoiſſant pas à la choſe, & croyant que ce gros morceau de chair ſanglante qu'elles voyent ſortir de la partie honteuſe, ſoit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains ; ce qui cauſe d'inſuportables douleurs, & ſouvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement ſecourir par gens bien connoiſſans en l'art ; car il ſe fait pour lors un grand flux de ſang, & la Matrice ainſi tombée ſe tumefie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus eſtre remiſe, & les accidens qui en ſurviennent ſont ſi fâcheux, que ſouvent la femme meure avant qu'on y puiſſe remedier. La meſme choſe eſt encore arrivée depuis peu par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sage-femme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainſi tout-à-fait tombée, & ne ſe connoiſſant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit auſſi-toſt du logis, pour éviter les huées que pluſieurs autres femmes qui étoient preſentes faiſoient aprés elle, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut preſque auſſi-toſt, faute d'eſtre ſecouruë dans cette extréme neceſſité. Mais ces ſortes de fautes ne ſont pas ſeulement commiſes par l'ignorance de quelques Sages-femmes ; car il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas quelquefois plus capables en ces matieres que des Sages-femmes, comme je l'ay bien connu il n'y a pas ſix mois, en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du meſme Fauxbourg, voulant, à ce qu'il diſoit, extirper un corps étrange qui luy ſortoit

de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extréme douleur qu'il luy fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussi-tost une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insuportables, avec une grosse fiévre, & autres accidens funestes qui la firent perir.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses; la premiere est de reduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui est de la reduire, si la Matrice est tout-à-fait tombée ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on luy donnera, si besoin est, un clystere, pour évacuer les gros excrémens qui sont dans le *rectum*, afin que la réduction en soit plus facile; aprés quoy on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la teste, puis on luy fomentera avec le vin & l'eau tiedes, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors, & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu-à-peu de costé & d'autre; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorty est déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile rosat, ou de celle d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement, observant aprés en avoir fait la reduction, d'essuyer cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive: mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir estre remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tumefiée, ce qui arrive quand on est trop long-temps sans y faire les remedes necessaires, pendant quoy elle est continuellement salie & abreuvée de l'urine, & des autres excrémens qui contribuënt beaucoup à sa corruption, pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure ensuite. Neantmoins *Ætius* & *Paul Æginete*, disent qu'on a vû échaper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entierement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable, ce que fait pareillement *Rousset* en son *enfantement cesarien*, mais cela arrive tres-rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette maladie, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu, & à la fortifier aprés l'y avoir remise, cela se fera par une situation

convenable. La femme pour ce sujet se tiendra couchée sur le dos, ayant les fesses un peu hautes, les jambes un peu croisées, & les cuisses jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ay vû quelques femmes se servir à ce dessein d'une éponge, qu'elles introduisent dans le *vagina;* mais je n'en trouve pas l'usage bon, à cause que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abreuve, lesquels pour le peu qu'ils sejournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'est pourquoy le plus seur sera de luy mettre un pessaire dans le col de la Matrice, pour la tenir en état. On en fait de quatre ou cinq sortes, qui peuvent servir pour ce mesme dessein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce Chapitre. Les uns sont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de grosseur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laisse, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excrémens de la Matrice ne puissent avoir une libre issuë; outre cela, ils sont sujets à tomber souvent dehors, & principalement dans le temps des menstruës; c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas si utiles ny si commodes que les autres, qu'on fait avec un morceau de gros liege, afin qu'ils soient plus legers. Ils doivent estre en figure de cercle épais, semblable à celle d'un petit bourlet, & estre percez d'un assez grand trou dans leur milieu, lequel sert tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires soient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira, & ils doivent estre assez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir; on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirez de temps-en-temps pour les nettoyer: neantmoins ce lien n'est pas neceſſaire, dautant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou mesme triangulaire, dont les angles soient mousses. Ceux-cy tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds.

ronds. On en peut auſſi faire d'or ou d'argent qui ſoient caves, afin d'eſtre plus legers : mais on ſe ſervira des uns & des autres ſelon qu'on les jugera eſtre plus convenables à la figure & à la diſpoſition preſente de la Matrice : & aprés que le peſſaire aura eſté introduit & placé au lieu où il doit eſtre, la femme ne le retirera point, ſi elle n'en eſt incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le peſſaire eſt bien fait ; car il n'eſt aucunement beſoin qu'elle le retire pour le nettoyer, à cauſe qu'étant percé d'un grand trou, les excretions de la Matrice paſſent facilement à travers, & la femme peut auſſi pour ce ſujet uſer d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces ſortes de peſſaires ne l'empêchent pas d'uſer librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puiſſe abſtenir (ce qu'il faudroit neantmoins qu'elle fiſt, afin qu'elle pût plûtoſt guerir) ny meſme de devenir groſſe, la ſemence de l'homme pouvant facilement eſtre éjaculée à travers le trou du peſſaire, juſques dans l'orifice interne de la Matrice, comme je puis aſſurer eſtre arrivé à deux differentes femmes, leſquelles aprés avoir eſté pluſieurs années ſans faire d'enfans, ſont devenuës groſſes, & ont toutes deux porté leur enfant juſques à terme, dont je les ay heureuſement accouchées, quoy qu'elles euſſent toûjours porté actuellement un peſſaire que je leur avois mis, pour retenir des deſcentes de Matrice dont elles étoient tres-incommodées depuis plus de huit années.

Je ne peux aſſez m'étonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet*, qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de *l'enfantement ceſarien*, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice ; ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immediatement aprés l'accouchement ; car en d'autres temps on ne pourroit pas jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ny le corps de la Matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte, & quand meſme on l'y auroit mis (ce qui eſt entierement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter, parceque la Matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtenſion, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors, comme elle fait pour rejetter les corps étranges, juſques à ce qu'elle en fût venu à bout ; & il s'enſuivroit de là que le peſſaire ne pouvant eſtre introduit dans le fond de la Matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, la pluſpart des femmes qui ont

des deſcentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun ſoulagement. Mais ce Docteur s'eſt grandement abuſé; car le peſſaire ſe met ſeulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice, où étant, il trouve ſuffiſamment place, à cauſe de la ſubſtance membraneuſe de ce col qui ſe dilate aiſément, & y ayant eſté introduit avec un peu de force, il y eſt facilement retenu, à cauſe que l'entrée exterieure de ce col n'eſt pas ſi large; & il repouſſe vers le haut par le moyen de ſon épaiſſeur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle ſe loge commodement dans le trou qui eſt au milieu du peſſaire. Cette inſigne abſurdité de *Rouſſet* qu'il nous aſſure par des ridicules argumens, comme ſi c'étoit une verité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'eſtre laiſſé abuſer de la meſme maniere, en la pluſpart de ſes hiſtoires fabuleuſes qu'il rapporte dans ce meſme Livre touchant l'operation ceſarienne.

Mais ſi on ne peut pas introduire le peſſaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cauſe que la Matrice ne laiſſe jamais de vuide en ſa cavité, qui eſt tres-petite, & à cauſe que ſon orifice ne pourroit pas ſe dilater ſuffiſamment, quelque violence qu'on y fiſt, il ſeroit encore bien plus impoſſible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un peſſaire de la maniere que veut *Rouſſet*. Il y a des perſonnes qui ont de la peine à croire qu'une fille puiſſe avoir une chûte de Matrice, & qui s'imaginent que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eû des enfans; mais ils ſe trompent: car quoy que les filles en ſoient rarement incommodées, j'en ay vû neanmoins pluſieurs qui avoient de tres-fâcheuſes deſcentes, & une entr'autres, qui étoit une pauvre ſervante, âgée ſeulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un plancher à l'âge de ſeize ans; & comme elle n'oſoit par honte communiquer ſa maladie, elle laiſſa ainſi ſa Matrice tombée, ſans la pouvoir en aucune façon remettre durant ſept ans entiers, aprés tout lequel temps, ſe laſſant enfin de mener une vie miſerable, à cauſe de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le ſecours neceſſaire à ſon infirmité, lequel je luy donnay charitablement. Sa Matrice étoit preſque auſſi groſſe

que la teſte d'un enfant ; & luy ſortoit entierement hors de la partie honteuſe, luy pendant par delà le milieu des cuiſſes : au bas de cette monſtrueuſe tumeur, qui paroiſſoit comme une groſſe veſſie charnuë, laquelle n'étoit autre choſe que la ſubſtance du *vagina* extrémement dilatée & bourſoufflée, on ſentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extremité ſon orifice interne tres-petit, par lequel les menſtruës ſortoient reglement dans le temps ordinaire. Je tâchay de reduire doucement la Matrice de cette fille lorſqu'elle me vint voir ; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cauſe de l'extréme groſſeur de la tumeur, & ne voulant uſer d'aucune violence pour faire cette reduction, je jugeay à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement, durant leſquels je luy conſeillay de ſe tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de ſeuls boüillons, comme auſſi de prendre quelques clyſteres pour vuider le ventre de ſes excrémens ; ce qu'ayant eſté fait, je luy reduiſis ſa Matrice en ſa ſituation naturelle, & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je luy mis auſſi-toſt un peſſaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen dequoy elle eſt parfaitement & entierement delivrée de cette grande & fâcheuſe infirmité dont elle avoit eſté affligée depuis un ſi long-temps.

Lorſque la Matrice ſe purge de ſes vuidanges, il ne faut pas uſer d'autre choſe pour la fortifier, que de la tenir ainſi en état, & en ſa ſituation naturelle par le moyen d'un peſſaire ; car les remedes aſtringens qui ſeroient propres pour empêcher ſa relaxation, cauſeroient un grand prejudice à la femme en faiſant ſuppreſſion de ces ſuperfluitez ; & on doit ſur tout obſerver dans cette maladie, de ne pas luy ſerrer le ventre avec aucun bandage, ſi ce n'eſt qu'il ſoit ſimplement contentif : c'eſt en quoy ſe trompent pluſieurs Sages-femmes, qui croyant la retenir mieux en ſon lieu, ſerrent beaucoup le ventre de l'accouchée ; car en le comprimant ainſi fortement, elles pouſſent encore davantage la Matrice en bas : on luy doit auſſi donner le baſſin dans le lit, & meſme elle demeurera couchée en rendant ſes excremens, pendant quoy elle aura toûjours ſa main au devant, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorſque le temps des purgations ſera entierement paſſé, & qu'il s'en ſera fait une aſſez ample évacuation, on pourra ſans danger ſe ſervir d'injections

astringentes, & mesme enduire le pessaire d'une composition qui ait une semblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime universel, & la femme qui est nouvellement accouchée ne se relevera du lit qu'aprés cinq ou six semaines au plûtost, observant aussi de s'abstenir entierement du coït durant tout ce temps, afin que la Matrice & ses ligamens se puissent remettre, & se bien fortifier en leur situation naturelle.

Il arrive aussi quelquefois que par les trop grands efforts que la femme fait durant son travail, le siege en est tout-à-fait pousse dehors: En ce cas, si l'enfant est bien avancé au passage, on se contentera seulement avant que cét accident vienne, de l'empêcher s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre si fortement; mais s'il est entierement tombé, on attendra que l'enfant soit tout-à-fait sorty pour le remettre; car avant cela il seroit bien difficile de le faire sans causer grande contusion à l'intestin. Aussi-tost donc que la femme sera accouchée, on en fera la reduction de la mesme façon que celle de la Matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il est necessaire, prenant garde ensuite de ne pas donner à la femme durant ses couches aucun lavement fort ny acre; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'intestin.

Pour ce qui est des hemorrhoïdes, dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, il faut se contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiede, pour en appaiser la douleur; ou bien on les oindra d'huile d'œuf, batuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent rosat, ou de quelque autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter; & procurant sur toutes choses une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice; car par ce moyen, qui est le plus salutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de cesser. C'est pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des sangsuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours, dautant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & mesme exciter une plus grande fluxion sur les hemorrhoïdes, qui sont pour lors tres-douloureuses, à cause qu'elles ont esté recemment irritées par la compression qui a esté faite au siege dans la sortie de l'enfant, au temps

de l'accouchement. C'eſt ce qui fait que j'aymerois mieux differer cette application de ſangſuës aux hemorrhoïdes juſques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contuſions, & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, cauſées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ſouvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contuſions & des déchirures aux parties baſſes de la femme; on en connoîtra facilement la cauſe, en faiſant reflexion ſur la groſſeur de la teſte de l'enfant, qui pour ſortir de la Matrice, eſt obligée de faire auſſi grande diſtenſion de ces parties qui ſont étroites, qu'elle eſt groſſe, leſquelles étant extrémement preſſées contre la dureté des os qui les environnent, en ſont facilement contuſes, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, il eſt de neceſſité qu'elles ſe déchirent pour laiſſer paſſer l'enfant.

Preſque toutes les femmes dans leur premier accouchement, ſe plaignent lorſque leur enfant eſt au paſſage, que la Sage-femme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtriſſures qui y ſont aprés ſa ſortie, procedent de ce qu'elle les a trop ſouvent & trop rudement touchées avec la main; mais elles s'abuſent grandement, car cela vient de ce que la teſte de l'enfant fait en paſſant une violente diſtenſion & ſeparation des quatre caruncules, & des autres parties voiſines, leſquelles en ſont meurtries, & quelquefois déchirées; & de là eſt cauſée la douleur qu'elles diſent ſentir alors, comme ſi on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne ſe plaignent jamais tant dans les accouchemens ſuivans, à cauſe que ces parties ayant une fois donné paſſage à un enfant, ſe relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la choſe a eſté plus ſouvent reïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contuſions & déchirures, de peur qu'elles ne dégenerent en ulceres malins; car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient fa-

cilement, si on n'y apportoit les remedes convenables. C'est pourquoy aussi-tost que la femme sera accouchée, s'il n'y a que de simples contusions & écorchures, on luy mettra sur les parties basses, pour en appaiser la douleur, un petit cataplasme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile rosat, lequel on fera un peu cuire sur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, jusques à ce qu'il soit un peu lié, puis l'ayant mis sur des étoupes fines, ou sur un linge, on l'appliquera chaudement sur tout l'exterieur de la vulve, l'y laissant pendant cinq ou six heures, aprés quoy on l'ostera pour mettre de costé & d'autre sur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon, & en les renouvelant deux ou trois fois le jour, on étuvera ces parties avec eau d'orge & miel rosat, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice ; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant dessus, ne luy excite grande cuisson & douleur.

Quelquefois la contusion a esté si grande qu'il se fait inflammation des grandes lévres, où il se forme un abscez assez considerable, comme je l'ay vû arriver en quelques rencontres. En ce cas on donnera issuë à la matiere qui s'y sera faite, vers le lieu le plus declive & le plus commode, aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection déterstive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel rosat, qu'on animera un peu d'esprit de vin s'il y avoit danger de corruption, & quant au surplus, on pensera l'ulcere selon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, se déchire en la sortie de l'enfant jusques au fondement, par le moyen dequoy les deux trous, sçavoir celuy de la Matrice, & celuy de l'*anus*, se mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cause de son énorme grandeur, ressemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laissoit une telle déchirure sans en faire la reünion, la femme devenant grosse un autre fois, accoucheroit ensuite avec bien plus de facilité, & sans estre en danger de la récidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties se sont repriſes aprés cét accident ; mais aussi lors qu'elles demeurent disjointes & sepa-

rées de la sorte, les femmes en sont si incommodées, à raison des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent si dégoûtantes à leur mary, & à elles-mesmes, comme encore si peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la reünion incontinent aprés l'accouchement. C'est pourquoy ayant nettoyé avec gros vin tiede toute cette déchirure, des excrémens qui peuvent estre coulez entre ses lévres, on y fera une suture assez forte, à points séparez, y en faisant deux ou trois, ou plus, ou moins, selon la longueur de la séparation, & prenant à chacun des points assez de chair, pour empêcher qu'ils ne quittent, aprés quoy on pensera la playe avec baûme agglutinatif, tel qu'est celuy d'*arceus*, ou avec quelqu'autre de semblable nature, y mettant une emplâtre & quelques linges pardessus, qui puissent empêcher autant qu'il est possible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y causeroient grande cuisson & douleur; & afin que ces parties se reünissent plus facilement, la femme aura toûjours ses cuisses l'une contre l'autre sans les écarter aucunement, la traitant ainsi jusques à parfaite guerison. Mais si ensuite de cela elle devient encore grosse, elle sera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre souvent ces parties avec huiles & graisses émollientes; & lorsqu'elle sera en travail, elle ne s'épreindra si fortement tout d'un coup; mais elle laissera faire peu-à-peu la nature, qui sera aidée par une Sage-femme, ou plûtost par un Chirurgien bien entendu en son Art, lequel étant averty de la premiere disgrace, fera son possible pour en éviter une seconde; car ordinairement, ces parties ayant esté déchirées une fois, il est bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement suivant, à cause que la cicatrice qui s'y fait rétresssit encore les lieux davantage; c'est pourquoy il seroit à souhaitter, pour plus grande sureté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la mesme peine; & si pour avoir négligé une telle déchirure, les lévres en étoient cicatrisées, il faudra, si on y veut remedier, en renouveler la cicatrice avec bons ciseaux, ou avec le bistory, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës, aprés quoy on en fera la reünion de la mesme façon que si elles étoient nouvellement séparés.

Il arrive aussi quelquefois que le col de la vessie qui a esté

tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la teſte de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce temps donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflammer, & à ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme apres ces ſortes d'accouchemens, enſuite dequoy il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt tres-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & meſme incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré: Mais ſi elle eſt petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guerit quelquefois apres un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent aprés le premier accouchement, à cauſe que la teſte de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore eſté dilatées, que dans les autres accouchemens qui ſuivent, où elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun prejudice la diſtenſion qu'elles ont déja receuë, à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le meſme ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sage-femme, les accuſant à tort d'avoir eſté cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eû aucunement de leur faute; car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme; c'eſt pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute, comme faiſoit la ſœur d'un Notaire de Paris, que je fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit eſté accouchée, il y avoit quatre ans, (quoyqu'il ait plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accuſant de luy avoir arraché une partie de la veſſie, en luy tirant avec violence ſon enfant hors du ventre: mais comme l'ignorance de la veritable cauſe de ſon mal la faiſoit eſtre de ce ſentiment, je la déſabuſay, autant qu'il me fut poſſible, & ſon mary qui avoit toûjours eû cette penſée auſſi bien qu'elle, en leur expliquant, & faiſant entendre que la ſeule pourri-

pourriture qui étoit arrivée en ces parties apres son accouchement, pour les raisons que j'ay dites cy-dessus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la substance du col de la Matrice, & de tout celuy de la vessie, d'où procedoit une issuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours euë depuis ce temps-là, accompagnée d'une continuelle & insupportable douleur, qui luy faisoit traîner une vie languissante, & miserable, que je crûs devoir bien-tost se terminer par la mort de cette pauvre femme, à cause du mauvais état auquel je la vis pour lors, ce qui arriva en effet quelques jours aprés, comme je l'avois prédit à son mary.

CHAPITRE VIII.

Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident duquel sont ordinairement incommodées la plus grande partie des femmes durant leurs couches, est celuy des trenchées qui leur arrivent peu de temps aprés estre accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en leur faisant prendre incontinent aprés l'accouchement une once d'huile d'amendes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires; mais comme assez souvent, quoy qu'on se soit servy de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent estre les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de trenchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux eines, autrefois dans la Matrice seulement, & parfois vers le nombril, & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantost d'un côté, tantôt de l'autre, toutes lesquelles réflexions nous font distinctement connoître leurs differentes causes, selon quoy il faut diversifier les remedes.

Ces trenchées, ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs

jointes enſemble ; la premiere par des vents contenus dans les inteſtins, dont ils ſe rempliſſent facilement incontinent aprés l'accouchement, tant parce qu'ils ont alors bien plus d'eſpace pour ſe dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimez, qu'auſſi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'eſtomach, ont eſté tellement broüillez, & agitez de côté & d'autre, durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes fréquentes qui ſont toûjours grandes compreſſions du ventre, que la digeſtion ne s'en eſt pas bien pû faire, d'où s'enſuit generation de vents, & par conſequent cauſe des trenchées, que la femme reſſent pour lors vagues par tout le ventre, tantoſt d'un côté, tantoſt d'un autre, ſelon que ces vents s'y portent plus ou moins, & quelquefois auſſi vers la Matrice, à cauſe de la compreſſion & de la commotion qu'y font les inteſtins qui en ſont extrémement agitez.

La deuxiéme cauſe de ces trenchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, eſt celle qui provient de quelque corps étrange reſté dans la Matrice aprés l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulſer par de continuelles épreintes ; & c'eſt parfois quelque eſpece de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, & fort ſouvent des caillots de ſang, qui cauſent cét accident, lequel ne ceſſe jamais que ce qui eſt ainſi contenu dans la Matrice n'en ſoit ſorty : pour lors ces douleurs ſont preſque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'eſtre accouchée, & ne diminuënt point par les lavemens, comme font celles qui ſont cauſées de vents ; mais bien au contraire elles en ſont excitées & augmentées, juſques à ce que ces corps étranges ayent eſté entierement expulſez de la Matrice.

En troiſiéme lieu les trenchées ſont ſouvent cauſées par la ſuppreſſion ſubite des vuidanges, la matiere deſquelles empliſſant avec abondance toute la ſubſtance de la Matrice qu'elle abreuve, en fait grande diſtenſion, & y cauſe inflammation par ſon ſejour, laquelle ſe communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raiſon dequoy il s'enfle, ſe tend, & devient extrémement dur, lequel accident continuant cauſe ſouvent la mort à la femme en tres-peu de temps.

Enfin la quatriéme & derniere cauſe de ces douleurs de ventre procede de la grande extenſion des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail: en ce cas, les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes, & aux eines, qu'en autre part, à cauſe que ce ſont les lieux où ces ligamens ſont attachez; ce n'eſt pas que ces douleurs ne ſe communiquent auſſi quelquefois par continuité à toute la Matrice, & d'autant plûtoſt, ſi elle a ſouffert quelque contuſion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'eſt pas tant travaillée de toutes ces trenchées dans ſa premiere couche, que dans les ſuivantes; ce qui eſt neantmoins entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au 1. Liv. *des maladies des Femmes*, & au Livre de la *Nature de l'enfant*, que les femmes ſont beaucoup plus travaillées de douleur dans leur premier accouchement, & dans le temps des purgations de leur couche, que dans ceux qui ſuivent; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive indifferemment, ſelon que les preſentes & les differentes diſpoſitions y contribuënt plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle certaine.

Il faut remedier à toutes ces douleurs ſelon leurs differentes cauſes; & pour prevenir, comme nous avons dit, les trenchées qui pourroient eſtre excitées par des vents, on fera prendre à la femme auſſi-toſt qu'elle ſera accouchée, de l'huile d'amendes douces, & du ſyrop de capillaires mélez enſemble; quelques-uns eſtiment mieux l'huile de noix, pourvû qu'elle ſoit faite de noix bien ſaines; mais elle eſt auſſi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede ſert à lenir, & à enduire par ſon onctuoſité tout le dedans des inteſtins, au moyen dequoy ce qui eſt contenu en eux s'écoule plus facilement par bas; mais comme nous avons dit autre part, cette drogue eſt ſi dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce ſujet plus de préjudice qu'elle n'aporte d'utilité: c'eſt pourquoy je prefererois un bon boüillon bien chaud; pour celles qui ont grande averſion de cette huile. D'autres donnent un demy verre de bon hypocras; mais il peut en cét état, où la femme eſt toûjours grandement émuë, cauſer pire maladie, en faiſant venir la fiévre. Il y a des Sages-femmes qui font prendre auſſi à l'accouchée quelques goutes

de sang de son arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le syrop que nous avons dit, croyant que ce sang ait une vertu particuliere pour la garantir des trenchées; mais c'est un remede qui n'est fondé que sur une simple superstition, & qui est plus capable de luy faire mal au cœur, que de la soulager en aucune maniere. Or pour prevenir & empêcher encore d'autant mieux ces sortes de trenchées, la femme tiendra son ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire sa prisane trop froide; & si ces trenchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de temps en temps des linges chauds sur le ventre, y faisant une embrocation d'huile de lis, ou bien on luy appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, sans le serrer trop avec son bandage; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins, on luy donnera quelque clystere fait avec la décoction des herbes émolientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoûtant ensuite deux ou trois onces de miel violat, avec autant d'huile d'amendes douces, ou bien un quarteron de bon beurre frais, & reïterant ce clystere, s'il est besoin, ou autre, selon que la necessité le requierera. Mais si par ce moyen les douleurs du ventre ne sont apaisées, on peut s'assurer qu'il y a quelqu'autre cause qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulsion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à son entrée, comme il a esté dit en parlant de l'extraction du faux germe; & si ce sont des gros grumeaux & caillots de sang, qui étant pareillement retenus causent ces douleurs, elles ne manqueront pas de cesser aussi-tost qu'on les aura tirez; mais le mesme accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau sang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive assez souvent; car elle ne peut rien souffrir du contenu dans sa capacité aprés l'accouchement.

Lorsque la femme aura une suppression subite de ses vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cause des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus salutaire est d'en procurer l'évacuation, ce qu'on fera par clysteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives sur les parties ge-

nitales, & par la saignée du pied, qui sera precedée de celle du bras, si les accidens le requierent.

Quant à ce qui est des douleurs que la femme peut sentir aux lombes & aux eines, qui viennent à raison de la grande distension, ou de la ruption en partie, des ligamens de la Matrice qui sont attachez vers ces endroits, le seul repos, & la bonne situation du corps suffiront pour les fortifier & raffermir, sans plus grand remede, parcequ'on n'en peut pas porter actuellement où ils sont situez; observant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes causes de trenchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges; car c'est un des principaux moyens pour en obtenir une bonne issuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme; d'où elles viennent; & les signes des bonnes & des mauvaises.

JE ne trouve pas que la pluspart des Auteurs ayent assez particulierement fait la recherche de la cause des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoître ce que c'est; soit pour leur nature (disans que c'est le sang qui avoit coûtume d'estre purgé tous les mois avant la grosseſſe, lequel s'étant amassé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle est ouverte aprés l'enfantement) soit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du temps qu'elle doit durer. L'Ecriture sacrée, *au Ch. 12. du Levit.* ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au sang de sa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y rester pendant soixante & six jours. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, veut que cette évacuation soit aux premiers jours d'une hemine & demie, & au premier Livre *des maladies des femmes*, il diminuë cette quantité des deux tiers, disant qu'elle ne doit estre que d'une demy hemine dans le commencement, de laquelle mesure (qui étoit commune de son temps) nous n'avons pas une connoissance bien

certaine; car les uns disent que c'étoit celle de nostre demy-septier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut aussi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle, & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, jusques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation soit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges sont seulement les humeurs vicieuses, & le resídu & superflu du sang dont l'enfant s'est nourry pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu prés de quelle maniere je conçois que cette évacuation se fait, & la raison pour laquelle ces vuidanges diminuënt de jour en jour, & changent de couleur, de consistance, & de qualité selon les differens temps.

Aussi-tost que l'enfant est hors de la Matrice, il coule encore dans cét instant quelques eaux, outre celles qui étoient déja sorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors sont assez souvent sanglantes, non qu'elles soient telles de leur nature, mais parcequ'il y a du sang mêlé avec elles, qui sortant des vaisseaux de la Matrice, à cause de l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, les rend ainsi rougeâtres; mais incontinent aprés que l'arrierefaix en est tout-à-fait détaché, on voit couler le sang tout pur: & le sujet pour lequel ces vuidanges fluënt beaucoup, & sont extrémement rouges le premier jour, est que les vaisseaux contre lesquels cét arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, sont tout recemment ouverts: mais le sang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cause que la plus grande plenitude a esté évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites goutes à l'extrémité de tous ces vaisseaux dont ils sont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus sereuse; c'est d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troisiéme jour à estre plus pâles & moins teintes, & qu'en suite de cela leur couleur sanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaisseaux se referment, jusques à ce qu'elles sortent comme blanches; ce qui arrive lorsque ces vaisseaux étant presque entierement clos & reünis, il n'en distile plus que de simples humiditez, comme aussi de toute la substance de la Matrice, à travers laquelle il en suinte & transude pareillement beaucoup. Or ces humiditez sereuses acquierent par la chaleur de ces lieux une consistance un peu épaisse, & plus ou moins,

selon qu'elles en sortent en grande ou en petite quantité, & selon la longueur du temps qu'elles y sejournent. Pour lors les vuidanges sont presque semblables en couleur & en consistance à du lait trouble, ce qui fait croire à tout le monde, que c'est celuy des mammelles qui s'évacuë ainsi par bas; mais dans la verité, c'est un pur abus qui est aussi grand qu'il est commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cause du changement ordinaire de la couleur & de la consistance de ces vuidanges, comme aussi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la suppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë; car dans le premier abord que la playe est faite, il s'en écoule du sang tout pur, & en quantité assez grande, à cause des vaisseaux qui sont pour lors ouverts; mais quelque temps aprés, & pendant le premier & le second jour, il n'en suinte plus que des serositez sanglantes, dautant que quelques petites portions de ce sang s'étant caillées aux ouvertures de ces vaisseaux, ils en sont en partie bouchez; & l'étant ensuite davantage, il en sort un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui transudant à travers la substance des chairs, & de ces vaisseaux qui ont esté nouvellement refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le sejour qu'elles y font. Or pour bien concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espece de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raison dequoy il arrive, s'il faut ainsi dire, une espece de suppuration, dont le pus & les excretions sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent quand ces vuidanges sont blanches que ce soit le lait des mammelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'en évade ordinairement à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mammelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette Anastomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas estre, parceque l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mammelles ny à la Matrice, comme il se voit mani-

festement par l'anatomie ; car la mammaire vient de la soûclaviere pardessous le *sternon*, sans donner aucune ramification aux mammelles, & sans mesme les toucher, & l'épigastrique naist des iliaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mammelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est tout aussi éloigné de la verité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluënt des veines thoraciques, qui arrosent les mammelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire, au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de là finalement dans la Matrice ; mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin pût sortir ; sans estre tout-à-fait meslé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre tres-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice ; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moy je croy avec beaucoup plus de raison (ce me semble) que ce n'est pas le lait des mammelles, qui s'évacuë de la sorte par ces vuidanges ; mais que ce sont seulement ces humiditez abondantes & superfluës, qui distilent & transudent des vaisseaux & de la substance de la Matrice, comme je l'ay expliqué, par le moyen dequoy toute l'habitude du corps étant beaucoup desemplie, il n'en reste pas assez pour estre porté aux mammelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de chose, ce qui est contenu en elles est dissipé par transpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation se tarit ainsi que nous pourrions voir la chose arriver à un étang qu'on voudroit dessécher, duquel il ne seroit pas absolument necessaire de faire écouler les eaux qui le forment ; mais il suffiroit seulement de détourner le ruisseau qui en seroit la source pour le conduire en un autre lieu ; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cét étang, il se tariroit bien-tost, tant pour estre dissipé en vapeurs, que pour estre embû de la terre sur laquelle il a son lit. C'est pourquoy par mesme raison, si nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purga-

purgations, c'eſt à cauſe que toutes les humeurs abondantes en leurs corps étant portées aux mammelles, & vuidées au moyen du continuel ſuccement qu'en fait l'enfant, il n'en reſte pas de ſuperfluës qui puiſſent eſtre la matiere des menſtruës; & il n'eſt pas beſoin pour ce ſujet que ce ſang menſtruël ſoit porté de la Matrice aux mammelles, afin que le lait des nourrices en ſoit engendré, mais il ſuffit que les humeurs fluënt vers elles, ſans aller à la Matrice: de meſme, il n'eſt pas neceſſaire que le lait des mammelles ſoit porté à la Matrice pour eſtre évacué par ces vuidanges; car c'eſt aſſez ſeulement que les humeurs ſoient attirées & portées vers elle, ſans aller aux mammelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus ſimul erumpere ſoleat. Ariſt. de hiſt. anim. lib. 7. cap.* 11.

Nous ne devons pas auſſi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le ſang qui coule aprés l'accouchement, ſoit un ſang mauvais & corrompu, & le reſidu du meilleur que l'enfant a pris pour ſa nourriture, comme auſſi qu'il ſoit reſté vers ces lieux durant tout le temps de la groſſeſſe; car c'eſt un ſang qui ſortant immediatement des vaiſſeaux, qui ſont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, eſt tout ſemblable à celuy qui eſt au reſte du corps, auquel il ne ſe remarque incontinent aprés l'accouchement aucun changement, ſi ce n'eſt par autant d'alteration que luy peut cauſer la diſpoſition du lieu d'où il ſort, & ſelon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il eſt meſlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce temps, ou qu'il fait de ſejour dans la Matrice, aprés eſtre hors de ſes vaiſſeaux. S'il étoit ainſi reſté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, ſans avoir eû le mouvement circulaire pendant tout le temps de la groſſeſſe, il eſt tres-certain qu'il ſe ſeroit pourri par neceſſité, de meſme que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, eſt infectée & corrompuë; mais il n'y a pas d'autre ſuperfluité ou reſidu de la nourriture de l'enfant, que ce ſang groſſier, dont toute la maſſe de l'arrierefaix eſt pleine.

Aprés avoir fait connoître la nature & qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du temps & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere; car aucunes femmes en ont beaucoup & long-temps, & d'autres fort peu, tant pour ce qui eſt de leur quan-

tité, que pour leur durée : cela se fait & arrive ordinairement selon la saison, la region, & l'âge, selon le temperamment plus ou moins chaud & humide, l'habitude plus ou moins replete, & selon que les vaisseaux restent plus ou moins long-temps ouverts; mais en general nous dirons que l'évacuation en est le plus souvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtost ou plus tard, selon les choses que nous venons de remarquer, & indifferemment tant pour les femmes qui sont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle, pendant quoy les vuidanges diminuënt continuellement en quantité de jour en jour, jusques à ce qu'elles cessent tout-à-fait à la fin de ce temps, aprés lequel les lieux restent encore quelque peu humides, sans qu'il fluë manifestement aucune chose, sinon à celles qui sont sujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui usent du coït peu de jours aprés qu'elles sont accouchées, à cause que par son action toute la Matrice est agitée, & les humeurs y affluant pour ce sujet en grande abondance, empêchent que ses vaisseaux ne se puissent refermer si facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos : c'est ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges de la Matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers aprés leur accouchement, & mesme quelquefois encore plus long-temps, parcequ'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Or ce que nous disons doit s'entendre des accouchemens à terme; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de temps, d'autant moins aussi a-t-elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & loüables vuidanges, sont qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu-à-peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches, qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ny grumeaux, qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, qu'elles soient sans acrimonie, & qu'elles fluënt en une moderée quantité.

Nous disons qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, parce qu'autrement elles ne seroient veritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit tres-dangereux; & qu'elles perdent peu-à-peu cette couleur rouge

pour devenir comme blanches ; ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient esté ouverts se sont peu-à-peu refermez ; qu'elles soient de consistance égale sans caillots ny grumeaux ; par ce moyen nous sommes assurez qu'il n'y a aucun mélange d'autres matieres étranges, & qu'elles sont dominées & regies par la nature ; qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie ; en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ny d'inflammation à la Matrice ; & qu'elles fluënt en une moderée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée ; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survînt syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous assure *Hipocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniat, malum est.* Si (dit-il) au flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe, & dans l'Aphorisme suivant il ajoûte. *Menstruis abundantibus morbi eveniunt : & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstruës, ou vuidanges de la Matrice fluënt trop abondamment, il arrive des maladies : & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice. Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges fluënt avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphorisme, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur ; & si la femme n'en meurt, elle en est tres-affoiblie, elle amaigrit, elle reste long-temps avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses luy enflent, ensuite dequoy souvent elle devient toute bouffie, & mesme quelquefois hydropique. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abreuvée de tant d'humiditez pendant la grossesse, & il y afflue de toutes parts une si grande abon-

dance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, que s'il ne s'en fait enſuite une ſuffiſante évacuation, la femme eſt en danger qu'il ne luy arrive pluſieurs fâcheux accidens, & ſouvent meſme la mort. *Hipocrate* le declare aſſez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipſam corripiet, & periculum vitæ incurret, niſi cito curetur.* Parceque ces humeurs ſe corrompant par le ſejour qu'elles y font, ne manquent pas d'y cauſer grande inflammation; c'eſt ce qui fait que la ſuppreſſion des vuidanges eſt un des plus dangereux accidens qui puiſſent arriver à la femme aprés ſon accouchement, & particulierement ſi dans les premiers jours (qui eſt le temps auquel elles devroient beaucoup fluër) elles viennent à s'arrêter entierement & ſubitement; car pour lors il ſurvient fiévre aiguë, grand mal de teſte, douleur aux mammelles, aux reins & aux lombes, ſuffocation de Matrice, & une inflammation qui ſe communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient fort tendu & enflé: Il arrive auſſi une grande difficulté de reſpirer, des étouffemens, des palpitations de cœur, des ſyncopes, des convulſions, & ſouvent la mort ſi la ſuppreſſion continuë; ou ſi la femme en échape, elle eſt en danger qu'il ne ſe faſſe un abſcés dans ſa Matrice, & meſme quelque *cancer* enſuite, ou qu'il n'arrive de grands apoſtemes au bas ventre, à cauſe de la proximité du lieu, comme auſſi des gouttes ſciatiques, & des clodications, ou des inflammations & abſcés aux mammelles & à la poitrine, ſi les humeurs ſont portées vers ces parties. C'eſt pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. *des Epid.* a eu grande raiſon de dire, que la ſuppreſſion des vuidanges qui doivent eſtre évacuées aprés l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires.

Les cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, dautant qu'il ſe fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait ceſſer celle des vuidanges, ou de quelques fortes paſſions de l'ame, telles que ſont la grande peur & la triſteſſe, ou quelque fâcherie & ſaiſiſſement; car ces choſes concentrent, & font ſubitement retirer les humeurs au dedans, & par leur trop prompt & ſoudain retour, elles cauſent quelquefois la ſuffocation. Le grand

froid arrête les vuidanges, parcequ'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & mesme dans la substance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement : l'usage des choses astringentes produit encore le mesme accident, comme aussi le boire trop froid, dautant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies ne coulent si facilement : & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces perturbations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression; qu'elle soit couchée ayant la teste & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos, afin que les humeurs soient plus facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon regime de vivre qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plûtost de viandes boüillies que rôties, & de seuls boüillons avec un peu de gelée, si elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa ptisanne soit faite avec celles qui sont un peu aperitives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges, avec un peu d'anis & de houbelon; & elle prendra de fois à autre dans un verre, de cette ptisanne, un peu de syrop de capilaires; & sur tout elle se donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera aussi des clysteres qui puissent attirer les humeurs en bas, & on luy étuvera les parties basses d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, guimauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin, de laquelle décoction on pourra aussi faire injection dans la Matrice, & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les passer à travers un gros tamis, on fera un cataplasme, auquel on ajoûtera beaucoup d'huile de lys, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement sur le bas ventre, réchauffant de temps-en-temps ce cataplasme dans sa mesme décoction : avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuisses & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire; on pourra mesme appliquer de grandes ventouses sur le haut

des cuiſſes en leur partie interne. Il ne ſeroit pas encore mauvais de ſe ſervir pour ce ſujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, ſi ce n'étoit qu'il cauſe une peſanteur de teſte, comme l'a remarqué *Hipocrate* en l'Aphoriſme 28. du 5. Livre, où il dit, *ſuffitus aromatum muliebria educit. Sæpius verò & ad alia utilis eſſet, niſi capitis induceret gravitatem.*

Or pendant qu'on met toutes ces choſes en uſage, on n'oubliera pas la ſaignée du pied, ou celle du bras, ſelon que les accidens cauſez par la ſuppreſſion des vuidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors ſuivre aveuglement l'opinion de pluſieurs femmes, qui croyent que la ſaignée du bras eſt pernicieuſe en cette occaſion. Elles ont preſque toutes cette imagination ſi fortement enracinée dans leur teſte, que ſi une accouchée vient à mourir aprés avoir eſté ſaignée du bras, elles ne manquent pas de dire abſolument, que ç'en a eſté la cauſe : mais elles font tels diſcours ſans aucune connoiſſance; car la ſaignée du bras doit eſtre quelquefois préferée à celle du pied, & d'autrefois celle du pied ſe fait plus ſurement que celle du bras; comme par exemple, ſuppoſons une femme fort replete d'humeurs dans toute l'habitude, qui ait ſuppreſſion de ſes vuidanges, pour raiſon dequoy une inflammation de Matrice luy ſoit ſurvenuë, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une grande difficulté de reſpirer, ainſi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il eſt tres-certain que ſi on ſaignoit d'abord du pied cette femme, qui eſt extrémement plethorique, on attireroit vers la Matrice une ſi grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que ſon inflammation en ſeroit beaucoup augmentée, & par conſequent tous les accidens de la maladie; mais il vaudroit bien mieux en ce cas déſemplir au plûtoſt l'habitude par la ſaignée du bras premierement, aprés quoy les plus preſſans accidens étant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied; car par ce moyen la nature qui étoit preſque accablée ſous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reſte; mais au contraire, s'il y a ſuppreſſion de vuidanges, ſans apparence de grande plenitude au corps, & ſans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la ſaignée du pied ſi on le ſouhaite : neantmoins je trouverois ſouvent plus à propos qu'elle fût precedée de quelqu'une du bras, pour dégager

par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vuidanges on saigne toûjours d'abord la femme du pied, & non pas du bras.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.

LA suppression des vuidanges dont nous venons de parler, cause tres-souvent, principalement au commencement des couches, une inflammation à la Matrice, qui est une tres-dangereuse maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois aussi, à cause que la Matrice a esté contuse & blessée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir esté trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne sont pas experts en l'Art, ou pour estre tombée dehors ensuite, ou bien parcequ'il est resté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt, comme aussi pour avoir esté trop comprimée pendant les premiers jours, avec ces grosses compresses & ces serviettes roulées, que les Sages-femmes & les Gardes mettent sur le ventre de l'accouchée; afin (ce disent-elles) de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plûtost que le sang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en grande abondance, & y sejourne sans évacuation. J'ay vû plusieurs personnes qui croyent que de jetter l'arriere-faix de la femme dans le feu, ou bien dans les aisances, comme on fait souvent, cela est capable de luy causer ensuite, par une espece de sympathie, une inflammation de Matrice, pour lequel sujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'est une opinion qui est entierement superstitieuse, & qui n'est fondée que sur une simple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle est tres-douloureuse, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit, & la femme sent une grãde pesanteur au bas

ventre, il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre avec grande difficulté de reſpirer, & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçu quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meure) il ne s'y faſſe un abſcés, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcirrheuſe, & meſme parfois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice auſſi-toſt qu'on s'en apperçoit; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire ſe pourra, faiſant premierement l'extraction, ou procurant l'expulſion des choſes étranges qui ſeroient retenuës en la Matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu, & ſur tout la traitant en ce temps avec tres-grande douceur, ſans uſer d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs ſeront temperées par le regime de vivre, lequel doit eſtre rafraichiſſant, uſant de viandes qui nourriſſent peu: c'eſt pourquoy elle ſe contentera pour toute nourriture de ſeuls boüillons, faits avec veau & volaille, obſervant qu'ils ne ſoient pas trop forts de viande; on y fera boüillir des herbes rafraîchiſſantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oſeille, & autres; Elle s'abſtiendra de vin, & elle boira de la ptiſanne faite avec racine de chicorée, chiendent, orge, & regueliſſe; elle pourra encore uſer d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge. La femme gardera auſſi un grand repos dans ſon lit, elle n'aura le ventre ſerré d'aucun bandage, & il luy ſera tenu libre avec lavemens anodins ſimplement, à cauſe que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui cauſeroient une extréme douleur à la Matrice enflâmée; & entre toutes les paſſions de l'ame elle évitera la colere.

On

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la saignée, laquelle se doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raison dite au précedent Chapitre, la reïterant sans beaucoup perdre de temps (car l'accident est tres-pressant) jusques à ce que la plus grande plenitude soit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée, aprés quoy on viendra à celle du pied, si la chose le requiert. Il sera bon aussi de mettre sur le ventre une grande emplâtre de cerat refrigerant de *Galien*, ou d'y faire une embrocation d'huile rosat, ou de celle d'amandes douces mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra mesme faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne soit avec aucune chose astringente, de peur qu'en faisant encore plus grande suppression des vuidanges (qui coulent toûjours tres-peu en cette rencontre) on ne vînt à augmenter la maladie : c'est pourquoy on se servira seulement des remedes qui temperent sans aucune astriction, comme font l'eau d'orge avec huile violat, ou le lait tiede ; observant aussi pour le mesme sujet, de n'user d'aucune chose qui soit trop rafraîchissante, & d'éviter pareillement toutes sortes de diuretiques ; car dans cette fâcheuse maladie il faut tenir un certain milieu pour sa cure, duquel si on s'écarte tant soit peu, on ne manque pas de l'augmenter ; parceque si on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il afflue d'humeurs à la Matrice ; & si on use de remedes rafraichissans, la suppression des vuidanges qui avoit esté cause de l'inflammation, est encore augmentée. C'est pourquoy le principal de la curation consiste à faire une bonne & ample évacuation par le moyen de la saignée, afin de suppléer au defaut de celle qui se devroit faire par les vuidanges.

Quelquefois l'inflammation de Matrice se convertit en apostéme, qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cause de sa chaleur & de son humidité, qui en sont les principes, que parcequ'on n'y peut pas appliquer ny faire tenir facilement les remedes propres : c'est pourquoy n'y ayant lieu de faire autre chose, on est obligé de se contenter du regime universel, & d'injections detersives, qui en puissent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en soit augmentée par son trop long sejour ;

ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel rosat, ou du syrop d'absynthe, l'animant un peu d'esprit de vin, si la corruption étoit grande. Mais si l'apostheme se convertit en ulcere chancreux, comme il arrive souvent, alors quelques remedes qu'on puisse faire à cette fâcheuse maladie, elle durera jusques à la mort, pour lequel sujet on doit seulement se contenter de choses paliatives avec un bon regime de vivre, & suivre en cela le precepte d'*Hipocrate*, en l'Aphorisme 38. du 8. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius: curati enim citius intereunt, non curati verò longius vitam trahunt.* Il vaut mieux (dit-il) ne pas traiter les chancres occultes & cachez; car si on les traite, les malades en meurent plûtost, & ceux à qui on ne fait rien, vivent plus long-temps. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du scyrrhe de la Matrice.

LA Matrice qui est continuellement abreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, devient assez souvent scyrrheuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez; ce qui arrive quelquefois ensuite de l'inflammation qui n'a pas esté resoluë, ou qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant infiltrée & retenuë dans la propre substance de la Matrice, à quoy contribuë l'usage des remedes trop froids & astringens (soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont trop resolutifs.

Il n'y a quelquefois que le col interne de la Matrice qui est scyrrheux; pour lors la Matrice n'est guere plus grosse qu'à l'ordinaire; mais d'autresfois tout son corps est endurcy aussi-bien que son col interne, & est extrémement tumefié, comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë aprés l'ac-

couchement, ou bien en d'autres temps, enſuite d'un déreglement, ou d'une longue ſuppreſſion de menſtruës.

Le ſcyrrhe de la Matrice ſe connoît facilement par l'attouchement, ſoit en mettant la main ſur le ventre de la femme, ou en introduiſant le doigt dans le *vagina*; car on ſent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté; ſon orifice interne eſt auſſi plus gros, plus dur, plus inégale & plus court, & il eſt ſans douleur conſiderable, quand le ſcyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'eſt pas diſpoſé à dégenerer en *cancer*; car ſi cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice ſcyrrheuſe, reſſent une laſſitude par tout le corps, une grande peſanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux eines, & aux cuiſſes, envie frequente d'uriner, & la douleur s'augmente quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait à l'inteſtin droit, & à la veſſie; & les menſtruës ou les vuidanges ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans aucune regle, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie.

Comme la Matrice eſt une partie deſtinée à l'évacuation de toutes les humeurs ſuperfluës du corps de la femme, il eſt certain que le ſcyrrhe qui y ſurvient eſt une maladie tres-fâcheuſe, laquelle meſme eſt ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles, parceque ces ſuperfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluënt en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la ſuite, & ces humeurs étant long-temps retenuës en la ſubſtance de la Matrice, & venant à s'y fomenter, acquierent une corruption maligne, qui fait ſouvent degenerer le ſcyrrhe en un *cancer* incurable. C'eſt pourquoy on y doit remedier le plûtoſt qu'il ſera poſſible. *Ætius* dit avec grande raiſon que le ſcyrrhe de la Matrice ſe guerit facilement lorſqu'il n'eſt qu'en ſon col, & difficilement quand il eſt en ſon fond. J'ay vû neantmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice ſcyrrheux durant plus de huit mois, enſuite d'un avortement qu'elle eût au cinquiéme mois de ſa premiere groſſeſſe, laquelle en guerit parfaitement, & meſme devint groſſe aprés ce temps, nonobſtant que ce ſcyrrhe fût au commencement gros comme la teſte d'un enfant, lequel ne diminua que peu-à-peu en groſ-

ſeur & en dureté. Ce ſcyrrhe étoit ſi gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy pour voir cette femme avec Monſieur du *Tertre* mon Confrere, croyant que ce fut un ſecond enfant qui étoit reſté en la Matrice, luy donna pluſieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'aſſurant qu'ils étoient ſpecifiques pour chaſſer l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en luy faiſant vuider ce qui étoit contenu en ſa Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé en ſon jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ſes remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

De quelque nature que puiſſe eſtre le ſcyrrhe, on ne doit pas ſaigner du pied la femme, ny la baigner dans le commencement de ſa curation, comme pluſieurs perſonnes font ſans raiſon; car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui ſe porteroient vers la Matrice ne pouvant pas en eſtre évacuées, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long ſejour, pourroient meſme convertir le ſcyrrhe en *cancer*. C'eſt pourquoy avant que de ſe ſervir de ces deux remedes, on vuidera ſuffiſamment la plenitude du corps par la ſaignée du bras, & par de petites purgations douces, uſant auſſi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer ſur le ventre, ſoit huiles ou axonges, ou cataplaſmes, que de ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée, leſquels ne doivent avoir aucune acrimonie, enſuite dequoy la femme pourra ſe ſervir du demy-bain, ou du bain entier, & on la ſaignera du pied aprés qu'elle aura uſé des bains durant quelques jours: mais ſur toutes choſes qu'elle s'abſtienne du coït, & qu'elle obſerve un bon regime de vivre durant tout ce temps, qui tende entierement à temperer & à rafraichir les humeurs de toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* ſuccede ſouvent au ſcyrrhe dont nous avons parlé; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la

Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſejour en cette partie, aprés quoy ces meſmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſteme de la Matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & meſmes aux filles, les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées y peuvent auſſi beaucoup contribuer par l'éroſion qu'elles font à la Matrice : mais il arrive plus frequemment dans le temps que les femmes ſont en âge de perdre tout-à-fait leurs menſtruës, qui eſt depuis quarante ans juſques à cinquante, à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice qui avoient coûtume de ſervir reglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & ſe reünir peu-à-peu, & les menſtruës étant ſupprimées pour ce ſujet durant pluſieurs mois, il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtance de la Matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus reglée, fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſiderables de la Matrice ; enſuite dequoy il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent tres-frequemment, à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe reünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſuite, & ſe convertiſſent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y reſſent une douleur pongitive & aggravante, à cauſe de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cauſe du poids de la partie, qui eſt toûjours en meſme temps ſcyrrheuſe. Cette douleur ſe communique au reins & aux eines, & la femme ſent une grande peſanteur au bas du ventre, & des laſſitudes par tout le corps ; elle a difficulté d'uriner ; il ſort de la Matrice une ſanie fetide, aqueuſe, noirâtre, & ſouvent ſanglante, & quelquefois le ſang en ſort tout pur. Quand l'ulcere eſt au col interne de la Matrice, comme il arrive le plus ſouvent, on le ſent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire ; mais lorſqu'il eſt dans ſon fond, on le connoît par la ſanie qui en ſort. Ces ulceres ſont toûjours inégaux, ſordides, puants, & leur corru-

ption eſt quelquefois ſi grande, qu'il s'y engendre des vers, ainſi que j'ay vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps enſuite, comme je luy avois bien predit.

Quoyque pluſieurs charlatans ſe vantent effrontément de guerir le *cancer* de la Matrice qui eſt ulceré, il eſt neantmoins entierement incurable, tant à cauſe qu'il ne peut pas eſtre extirpé comme celuy des mammelles, que parce la Matrice eſt une partie qui reçoit continuellement les ſuperfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobſtant tous les remedes qu'on y puiſſe apporter, juſques à ce qu'il faſſe enfin mourir miſerablement les pauvres femmes qui en ſont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languiſſante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faiſant perir toutes, comme je l'ay vû arriver en plus de trente femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou ſix mois enſuite de cette fâcheuſe maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont languy pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles ſouhaitoient ſouvent de mourir, pour eſtre délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles ſentoient.

J'ay vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la meſme maniere qu'on fait les perſonnes qui ont la maladie venerienne; mais au lieu d'en avoir un bon ſuccés, comme ils avoient vainement fait eſperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'eſtre bien obſervé par ceux qui s'apliquent à la curation de la maladie venerienne, eſt qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la ſalivation les mauvais ulceres, qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve; mais qu'ils ſçachent que ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, dont il ſort une abondance de ſanie fetide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils ſe rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'eſt pourquoy ſi le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce ſoit ſeulement d'une cure paliative, afin d'appaiſer, autant qu'il eſt poſſible, les extrémes douleurs que la femme reſſent, & cependant, qu'il faſſe connoître le danger de la vie où eſt la ma-

lade, afin qu'elle soit persuadée que l'augmentation de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peût user : mais de quelque nature que ces remedes puissent estre, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie ; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer*, ce qui la feroit encore plûtost mourir que si on ne luy avoit fait aucun remede, ainsi qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 38. du huitiéme Livre,

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lorsqu'il est confirmé, qui est quand l'ulcere est sordide & puant, & d'une grandeur considerable, soit qu'il ait son siege au dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit tâcher par toutes sortes de voyes de preserver la femme d'une si fâcheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition, à quoy sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice scyrrheuse, & celles à qui il est survenu quelque apostéme, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstruës, & qui sont d'âge à les perdre entierement ; car c'est en ce temps, ainsi que j'ay dit cy-dessus, que les femmes sont beaucoup plûtost affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remede dont la femme de cét âge puisse user pour s'en preserver, est la saignée des bras souvent reïterée, afin de suppléer au defaut de l'évacuation menstruelle, & d'empêcher que le sang & les humeurs ne se portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit se servir de temps-en-temps de ce remede durant quelques années, jusques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le sang vers la Matrice pour l'évacuation des menstruës, & que les vaisseaux qui laissoient écouler ce sang soient tout-à-fait reünis ; & si la femme est sujette à des pertes de sang frequentes, elle s'abstiendra entierement du coït ; car il luy est extrémement préjudiciable, parceque dans son action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de sang en est tres-souvent excitée. Elle usera d'un regime de vivre rafraichissant & humectant ; elle évitera toutes choses aperitives & diuretiques, comme aussi tous violens purgatifs, & pour temperer d'autant plus l'a-

crimonie des humeurs, aprés avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, uſant auſſi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps deſquels on mettra cuire en meſme temps un peu de ſemences froides : Mais afin que le lait luy puiſſe apporter tout le ſoulagement qu'on en peut eſperer, on doit faire en ſorte que ce ſoit le lait d'une vache bien ſaine, laquelle n'ait pas trop recemment fait ſon veau, & qu'elle ſoit nourrie de bons alimens; car autrement il luy ſeroit entierement préjudiciable, à cauſe que le lait de tous les animaux retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent eſtre nourris, comme ſont ces vaches que pluſieurs gens nourriſſent durant l'hyver, du reſte des grains qui ont ſervy à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faiſoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'eſt-là ſouvent la cauſe pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme groſſe, auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : c'eſt pourquoy nous nous contenterons de traiter ſuccinctement en ce lieu-cy du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée, lequel procede ſouvent de ce que les alimens qui étoient dans l'eſtomach, & les matieres des inteſtins, ſont tellement agitez & broüillez par les fortes compreſſions du ventre de la femme, durant ſon travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laiſſe écouler en abondance, auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée; ce qui eſt aidé de ce que l'enfant étant long-temps au paſſage, & faiſant une compreſſion du *rectum*, empêche que la femme ne puiſſe vuider ſes excrémens, leſquels étant retenus & grandement agitez dans les inteſtins, les debilitent,

litent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent, ce qui cauſe tres-facilement enſuite le flux de ventre, à quoy contribuënt auſſi quelquefois des clyſteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, leſquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en étant reſtée dans les inteſtins, qui les échauffe & les irrite extrémement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puiſſe eſtre, & de quelque cauſe qu'il puiſſe proceder, il eſt toûjours tres-fâcheux, & la met ſouvent en grand peril de la vie, parcequ'il détourne & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice, leſquelles étant ſupprimées cauſent toûjours de tres-pernicieux accidens, & meſme tres-ſouvent la mort. *Hipocrate* au 3. Liv. *des malad. pop.* nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent le ſeptiéme jour aprés avoir avorté, & la troiſiéme dura juſques au quatorziéme jour aprés ſon accouchement, & mourut pareillement, ayant eû durant tout ce temps, auſſi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres exemples dans les Auteurs, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoître journellement. Ce qui eſt de plus fâcheux en cette maladie eſt, que tous les remedes qui ſeroient propres au flux de ventre augmentent encore la ſuppreſſion des vuidanges, & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges ſupprimées, ſont entierement contraires au flux de ventre; c'eſt pourquoy on n'oſe pas faire prendre par la bouche à la malade aucune choſe qui reſerre, ny luy donner aucun clyſtere aſtringent, & meſme on ne peut pas la purger avec ſureté dans le commencement de ſa couche; c'eſt ce qui fait que le flux de ventre s'augmente aſſez ſouvent, n'étant pas poſſible d'y remedier pour lors de la maniere qu'on feroit en d'autres temps. Neantmoins il faut tâcher, autant qu'il eſt poſſible en ce temps, de faire quelques remedes convenables à cette fâcheuſe maladie; ce qu'on fera en donnant à la malade de bons conſommez, pour entretenir ſes forces qui ſe diminuënt beaucoup par le flux de ventre; on luy donnera auſſi des clyſteres anodins, compoſez d'une ſimple décoction d'herbes rafraichiſſantes & émolientes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiſer la douleur, &

pour temperer l'acrimonie des matieres qui ſont dans les inteſtins ; & ſi ce flux de ventre eſt accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra ſaigner pour ſuppléer au defaut des purgations. Mais ſi on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la ſuppreſſion des vuidanges, on luy fera tous les autres remedes dont on a coûtume de ſe ſervir dans les autres temps, & aprés que le flux de ventre ſera entierement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice qui avoient eſté ſupprimées, & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre appellées hernie-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur ſi prodigieuſe durant la groſſeſſe, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, lequel dans ſa diſpoſition naturelle n'étant pas capable de la contenir, eſt contraint de s'étendre à proportion que la groſſeur de la Matrice vient à augmenter ; ce qui ſe fait quelquefois ſi extraordinairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas ſe dilater ſuffiſamment, vient à ſe rompre, aprés quoy il ſe fait une ſeparation des muſcles, & une tumeur au meſme lieu, dans laquelle l'inteſtin, ou l'épiploon, & parfois meſme la Matrice tombent.

Cette rupture du peritoine ſe fait quelquefois au deſſus, & d'autresfois au deſſous du nombril, entre les deux muſcles droits ; elle arrive auſſi tres-ſouvent à l'umbilic, ou vers les eines, à cauſe que ces endroits ſont les plus foibles parties du ventre. Elle eſt ordinairement cauſée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomiſſement ; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçu ſur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre choſe capable de luy faire quelque ſubite violence ; à quoy les femmes groſſes contribuënt beaucoup, en ſe ſerrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens pour paroître de plus belle taille ; ce qui fait

que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez, ſouffre un plus grand effort qu'il ne devroit vers ſa partie inferieure, où tout le fardeau de la groſſeſſe eſt pouſſé.

Outre que cette maladie eſt tres-difforme, elle eſt encore fort incommode aux femmes; car elle leur cauſe ſouvent des refroidiſſemens d'eſtomach, des indigeſtions, des vomiſſemens, des coliques tres-douloureuſes, & pluſieurs autres accidens fâcheux, les mettant auſſi quelquefois en peril de la vie, comme il arrive quand l'inteſtin qui eſt tombé hors de la rupture du peritoine ne peut eſtre repouſſé au dedans du ventre, ſans faire inciſion à la partie, ainſi qu'on eſt obligé de faire au *bubonocele*, lorſque l'inteſtin eſt retenu en l'eine. On a vû meſme quelquefois la Matrice eſtre pouſſée hors du ventre au commencement de la groſſeſſe dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayãt pas pû eſtre remiſe, a eſté cauſe de la mort de la femme, parceque l'enfant ne laiſſant pas d'y prendre ſon accroiſſemeut, la tumeur devenoit d'une telle groſſeur, qu'il étoit impoſſible de repouſſer, ny de reduire la Matrice dans ſa ſituation naturelle. *Senerte* au 9. Ch. de la 1. Part. du 2. Liv. *des maladies*, fait mention d'un ſemblable accident arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de ſa groſſeſſe, laquelle en aidant ſon mary à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'eine gauche, qui luy cauſa une rupture du peritoine, aprés quoy il ſurvint auſſi-toſt une tumeur, qui en peu de temps s'augmenta tellement, qu'on ne pût jamais repouſſer au dedans du ventre la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur, à cauſe de l'accroiſſement qu'y prenoit ſon enfant, qu'elle porta ainſi hors du ventre, comme dans un ſac, n'étant recouvert que de la Matrice & de la peau ſeulement, juſques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fût obligé de luy tirer cét enfant par la ſection ceſarienne, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation ſauva bien la vie à l'enfant, mais elle fut infructueuſe à la mere, qui mourut quelque temps en ſuite.

Les femmes peuvent ſe preſerver de ces ſortes de ruptures du ventre, ſi elles évitent durant leur groſſeſſe tout ce qui peut leur cauſer quelque ſubit & violent effort, laiſſant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtez. C'eſt pour-

quoy elles ne doivent avoir la poitrine ny le ventre aucunement ſerrez par leurs vêtemens durant tout le temps de leur groſſeſſe ; & ſi nonobſtant cette précaution, cét accident ne laiſſoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puiſſent uſer, eſt de porter un bandage propre, qui ſoit garny de compreſſes bien ajuſtées ſur la tumeur du ventre, afin de repouſſer au dedans les parties qui pourroient y tomber : & ſi la rupture eſt en un lieu où la Matrice y puiſſe eſtre pouſſée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit uſer d'une tres-grande precaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher auſſi que la rupture ne ſoit encore augmentée par la groſſeſſe, comme il arrive preſque toûjours ; c'eſt pourquoy il ſeroit bon qu'elle ſe tînt au lit durant tout le temps de ſa groſſeſſe, ſi elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

TOut le ſang & les humeurs ſont tellement échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mammelles qui ſont compoſées de corps glanduleux & ſpongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluënt de toutes parts, en ſont facilement enflammées, à cauſe que cette repletion en fait une diſtenſion tres-ſenſible & douloureuſe ; à quoy la ſuppreſſion des vuidanges de la Matrice, & la plenitude univerſelle du corps contribuënt beaucoup. Cette inflammation vient auſſi quelquefois de ce que la femme s'eſt trop ſerrée le ſein, ou pour y avoir receu quelque coup, ou pour s'eſtre couchée deſſus ; car ces choſes y font facilement contuſion ; comme encore pour avoir ceſſé de donner à tetter à l'enfant, dautant que par ce moyen, le lait qui eſt en grande quantité aux mammelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe, & s'y corrompt par un trop long ſejour.

Mais de quelque cauſe que procede l'inflammation des mammelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtoſt y apporter les remedes convenables, de peur qu'elles ne viennent à s'apoſtemer enſuite, ou bien que ne ſuppurant pas, il n'y reſte une dureté ſcyrrheuſe, qui pourroit avec le temps degenerer en *cancer*, qui eſt une tres-pernicieuſe maladie, & le plus ſouvent incurable quand elle eſt confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mammelles ne ſe convertiſſe en ces fâcheuſes maladies, il arrive ordinairement que la femme reſſent en ces parties, qui ſont tres-ſenſibles, une extréme douleur, qui luy cauſe ſouvent des friſſons, auſquels ſurvient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut preſque endurer aucune couverture ſur elle, & quand elle ſe découvre tant ſoit peu, & meſme pour tenir ſeulement ſes bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux friſſons, qui augmentent encore enſuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner ſi elle vient bien-toſt en cette occaſion, car les mammelles par leur proximité du cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui meſme quelquefois excite fureur & freneſie, ſi le ſang s'y porte ſubitement & en abondance, comme nous aſſure *Hipocrate* en l'Aphoriſme 40. du 5. Livre. *Quibuſcumque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mammelles, cela ſignifie fureur & freneſie à venir.

Or le principal & le plus aſſuré moyen d'empêcher que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mammelles, & qu'il n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'eſt pourquoy, ſi elles eſtoient ſupprimées, on les provoquera comme il a eſté dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On deſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignée du bras, apres quoy pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges on viendra à celle du pied; & pendant cela on n'oubliera pas les remedes topiques ſur les mammelles, comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile roſat & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre en ſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers.

de *populeon*, ou bien on se servira d'un cataplasme, fait avec la terre cimolée qui se trouve au fond de l'auge des couteliers, l'huile rosat, & un peu de vinaigre ; & si la douleur estoit fort grande, on fera un autre cataplasme avec mie de pain blanc & de lait, auquel on mêlera l'huile rosat & quelques jaunes d'œufs : on pourra aussi mettre par dessus ces choses des compresses trempées en oxycrat, ou en eau de plantain ; mais il faut bien observer que les remedes qu'on appliquera sur les mammelles soient seulement refrigerans, & refrenans, sans aucune grande astriction ; car par ce moyen on y feroit venir une tumeur scyrrheuse qui y resteroit long-temps, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne se convertît en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation sera passée, comme aussi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on se servira de remedes un peu resolutifs pour digerer, resoudre & consumer le lait qui est dans les mammelles en trop grande abondance, de peur qu'il ne s'y corrompe par son sejour. C'est pourquoy il doit estre évacué, ou en le faisant sortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le succement d'une autre personne, ou bien par resolution, sinon il faudroit qu'il suppurât s'il estoit en quantité. Il faut neanmoins tâcher de le resoudre plûtost que de le tirer ainsi, quand la femme ne veut pas nourrir son enfant ; car le succement en attire d'autre à la partie, qui causeroit en suite le mesme accident s'il n'estoit encore évacué : mais si le lait vient à s'écouler de soy-mesme des mammelles, on ne le doit empêcher, parceque pour lors il s'en fait une évacuation sans attraction. On le resoudra en appliquant sur les mammelles un cataplasme de miel tout pur ; c'est un remede qui produit en cette occasion un fort bon effet ; ou bien on en frotera seulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant sur le feu, & en ayant osté toutes les grosses costes, prenant bien garde aussi à ne pas trop serrer le sein, & qu'il n'y ait aucun linge dessus qui soit dur & inégal, afin qu'il n'en soit froissé ny contus. Un fort bon remede encore pour cela, est de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle soit bien molle, & qu'il n'y ait presque plus d'eau de reste, aprés quoy on la pilera un peu en mortier de bois, ou de marbre, pour la faire passer en boüillie

à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu d'huile de camomille) on fera un cataplasme pour mettre sur les mammelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un regime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a déja une excessive abondance; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puissent estre portées d'autant plus en-bas, & par consequent détournées des mammelles. Pendant tout le temps que durera leur inflammation, elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer; car estant levée, les mammelles qui sont lourdes & pesantes à cause de l'abondance d'humeurs dont elles sont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en-bas; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra; & aprés le quinziéme jour de son accouchement, lors qu'elle aura eû une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requierera, pour évacuer les mauvaises humeurs, qui pourroient estre restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remedes les mammelles ne désenflent pas, & si elle y sent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit qu'en l'autre, on peut estre assuré qu'il se fait apostéme en ce lieu: nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.

JUsqu'à present on a toûjours crû que le sang étoit la matiere dont le lait est fait aux mammelles; mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa generation, aussi-bien qu'il est la veritable matiere dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par Monsieur Pecquet, Medecin de la Faculté de Montpelier, auquel

toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de se desabuser de plusieurs notables erreurs; qui faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'estoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Neantmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mammelles ne sont pas encore manifestement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait, vulgairement dit le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, son lait n'est pas encore bien purifié, à cause de la grande émotion que tout son corps a receu pendant les efforts de l'accouchement; & il est pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui se portant en ce temps aux mammelles avec trop d'abondance, causent l'inflammation dont nous venons de parler dans le précedent Chapitre; mais quand l'enfant a déja tetté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait seul y est contenu sans ce mêlange d'humeurs; cela étant, il arrive quelquefois qu'il s'y caille & grumele, ce qui cause cette maladie que les femmes appellent entr'elles le poil, parce qu'elle cause à la femme une douleur des mammelles semblable à celle qu'*Aristote* au 11. Chap. du 7. Liv. de *l'Hist. des Anim.* dit fabuleusement proceder de ce que la femme ayant avalé quelque poil en beuvant, qui estant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mammelles, y fait une tres-grande douleur, qui ne s'appaise pas devant qu'on en ait fait sortir ce poil avec le lait, soit en pressant les mammelles, soit en les sucçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Plusieurs autres font distinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui est appellée par eux *Caseatio*, en laquelle le lait se convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faisant resolution de la partie la plus subtile du lait, celle qui est la plus grossiere vient à s'endurcir dans les glandes des mammelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant est bien plus ordinaire. Ses signes sont que les mammelles qui estoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuses par tout, sans aucune rougeur, & on y sent facilement la distinction, & la separation de toutes leurs glandes, qui sont remplies de

de ce lait caillé : Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient coûtume ; il leur survient un frisson, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles ressentent comme un glaçon. Ce frisson est ordinairement suivy d'une fiévre qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins, si ce n'est que le caillement de lait se convertisse en inflammation des mammelles ; ce qui arriveroit indubitablement s'il en estoit évacué, ou dissipé & resolu.

Ce caillement de lait vient le plus souvent de ce que la femme n'est pas assez tirée, soit pour en avoir une trop grande abondance, soit parceque son enfant est si petit, ou si foible, qu'il ne peut pas tout succer, soit pour vouloir cesser d'estre nourrice ; car pour lors le lait demeurant aux mammelles aprés sa coction sans estre évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raison du trop long sejour qu'il y fait, s'aigrissant il s'y caille & grumelle, ainsi que nous voyons que l'aigreur de la présure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cét accident vient souvent aussi à la femme pour avoir souffert un grand froid, & pour avoir eû le sein trop découvert, parceque le lait venant à estre trop refroidy se caille, & se tourne en grumeaux, comme nous voyons que le sang fait.

De quelque cause que puisse proceder le caillement de lait, le plus prompt & le plus assuré remede est que la femme se fasse au plûtost tetter, jusques à vuider & tarir les mammelles ; mais comme son enfant, s'il est petit ou foible, ne peut pas avoir le succement assez fort pour cela (car le lait ainsi grumelé ne raye point au commencement) elle se fera tirer par une autre femme, jusques à ce que ses mammelles soient de facile trait, aprés quoy elle redonnera à tetter à son enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture, elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toûjours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas estre nourrice, il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le succement des mammelles ; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, si derechef elles n'estoient éva-

cuées enſuite : c'eſt pourquoy il ſera neceſſaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de reſoudre & diſſiper le lait qui y reſte. Il faudra pour ce ſujet évacuer la plenitude du corps par la ſaignée du bras, & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas par clyſteres un peu forts, & meſme par la ſaignée du pied, ſe ſervant auſſi de la purgation ſi beſoin eſt ; & pour reſoudre, digerer, & diſſiper le lait grumelé aux mammelles, on mettra deſſus les choſes que nous avons dit eſtre propres à le faire évader, comme le cataplaſme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuit en décoction de ſauge, menthe, hache, & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera auſſi une embrocation ſur toutes les mammelles.

J'ay quelquefois veu des femmes mettre ſur leur ſein en cette occaſion avec aſſez heureux ſuccés, des linges qui ſervent de couverture aux pots de beurre ſalé : c'eſt un remede qui eſt deſſicatif, & propre pour abſorber les humiditez de ces parties, dont on peut ſe ſervir, aprés toutefois que ceux de cy-deſſus en auront degrumelé le lait : mais ſi nonobſtant tout cela il ne peut eſtre diſſipé, ny reſolu, il y a danger qu'y croupiſſant plus long-temps, il ne cauſe inflammation aux mammelles. Si la choſe arrive ainſi, on y remediera comme il a eſté dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apoſtemes des mammelles qui viennent ſouvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apoſtemes des mammelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles auſſi-bien qu'aux femmes, des apoſtemes aux mammelles, ſoit chauds, ſoit froids, la curation deſquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, ſinon qu'on ne doit pas mettre de forts repercuſſifs, à cauſe de leur proximité du cœur, & que la retention des menſtruës ſert beaucoup à leur generation, & leur provocation à leur gueriſon, comme auſſi la ſaignée des ſaphenes ; mais noſtre intention eſt ſeulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui ſuivent ordinairement l'inflammation des mammelles cauſée par la corruption du lait, & par

la trop grande abondance de sang & d'humeurs qui s'y portent.

Aprés donc qu'on aura fait tout son possible pour faire cesser cette inflammation, soit par les évacuations universelles du corps, tant par la saignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, soit aussi par le moyen des remedes repellens, & simples resolutifs, appliquez sur les mammelles, si la femme y ressent toûjours grande douleur, & une forte pulsation plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de molesse en son milieu, c'est signe qu'elles s'abscederont. Pour lors on doit cesser l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apostеme, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire suppurer tout-à-fait, que de se servir davantage de repellens, ou de resolutifs, de peur qu'on ne fasse endurcir la matiere en repoussant, ou resolvant seulement le plus subtil, le plus grossier restant aux mammelles, qui causeroit une tumeur scyrrheuse, qui seroit aprés fort difficile à dissiper; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive ordinairement, se pourroit convertir en *cancer*.

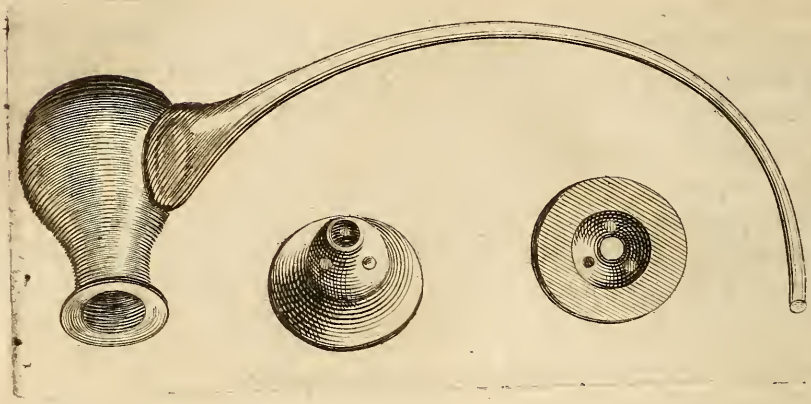
Pour aider à la suppuration de l'apostеme, on mettra sur les mammelles un cataplasme émollient & maturatif, composé de mauves & guimauves avec leurs racines, oignon de lis, & graine de lin concassée, qu'on fera boüillir tant que tout soit extrémement cuit, & qu'il puisse passer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reste rien de dur, qui puisse froisser le sein, qui pour lors est fort douloureux, aprés quoy on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *basilicon*, & sur le lieu où l'apostеme démontre se vouloir plûtost percer, on y mettra une petite emplâtre du mesme *basilicon*, & ce cataplasme pardessus, le renouvelant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede jusques à ce que l'apostеme soit meur. Il vaut bien mieux se servir de ce cataplasme, ou d'autre de semblable effet, que d'emplâtres; car le cataplasme s'unit mieux par sa mollesse, & s'applique plus également sur les mammelles, qu'il amollit aussi & tient bien plus souples, outre qu'il est encore plus facile à changer, & à nettoyer que les emplâtres, qui par leur adherence seroient tres-incommodes sur ces parties.

Auſſi-toſt que l'apoſteme ſera meur, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'eſtoit faite d'elle-même. On connoîtra qu'il eſt temps de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mammelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſteme eſt un peu élevé en pointe, & eſt tout-à-fait amolly, y ſentant avec le doigt l'inondation de la matiere contenuë.

Quand donc ces ſignes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſteme au lieu le plus propre à donner iſſuë à ces matieres, prenant bien garde à ne le pas faire trop toſt, & la matiere n'eſtant encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mammelles ſont des parties extrémement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoy on laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y ſouffrir trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préferer le lancette, dautant qu'elle ne fait aucune déperdition de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccede aprés l'ouverture faite par le cautere; car les femmes ſont bien-aiſes de conſerver en leur entier le plus qu'elles peuvent une partie, qui par ſa ſeule beauté les fait ſouvent cherir & careſſer. *Guidon* veut qu'on faſſe cette ouverture en forme de Lune, c'eſt à dire en figure de demi croiſſant, pour ſuivre la figure ronde de la mammelle; mais il importe peu de quelle façon elle ſoit faite, pourvû que ce ſoit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on ſe donne garde d'ouvrir quelques gros vaiſſeaux, les principaux deſquels ſont vers l'aiſſelle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent ſouvent, on détergera & mondifiera l'apoſteme en la maniere ordinaire, obſervant ſeulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ny trop dures; mais ſeulement quelques tempons de charpis fort mollets, ſans les pouſſer trop avant, deſquels on liera le premier avec un fil, ſi beſoin eſt, pour le retirer plus facilement, à cauſe qu'ordinairement ces apoſtemes ſont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf; ou en *baſilicon* mélé avec le dige-

ſtif, s'il y reſte encore quelque choſe à ſuppurer ; enſuite dequoy on ſe ſervira de déterſifs & de mondificatifs, comme ſont le miel roſat, le mondificatif d'ache, ou l'*apoſtolorum*, ſelon que le cas le requiert, mettant par deſſus une bonne emplâtre de mucilage, pour amollir la dureté qui pourroit y eſtre reſtée.

Quelquefois les mammelles n'abſcedent pas ſeulement en un lieu, mais ſouvent chacune de leurs principales glandes viennent à ſuppurer, & à faire comme autant d'apoſtemes, de telle façon qu'elles ſe percent parfois en cinq ou ſix endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuſer à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous ; mais il ſuffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus déclives ; car toute la matiere qui a facilement communication d'un endroit à l'autre par dedans, à cauſe que les mammelles ſont toutes ſpongieuſes, s'évacuëra facilement, & une ou deux bonnes iſſuës faites ainſi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus ſeur pour guerir les apoſtemes des mammelles aprés l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne ſoient long-temps fiſtuleuſes, eſt d'en faire évader entierement le lait, ce qu'on fera de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu, non ſeulement de la mammelle apoſtemée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fût ; mais de toutes les deux, parce qu'il y en reſteroit toûjours quelque communication ; ce faiſant, les ulceres en ſeront bien plûtoſt, & plus facilement deſſechez ; & pour ce ſujet le ventre de la femme ſera tenu libre par clyſteres qu'on luy donnera, ſi elle ne l'avoit ainſi naturellement, & elle ſera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs, & pour les porter en bas, uſant auſſi d'un regime de vivre peu nourriſſant.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mammelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mammelles, qui ſont doüez d'un ſentiment tres-exquis, parceque pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir, ce qui leur cauſe une extréme douleur, laquelle les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand elles donnent, nonobſtant cette indiſpoſition, à tetter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mammelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement eſtre nourrices, auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mammelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour tetter, que quand les mammelles rayent preſque d'elles-meſmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſuccement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mammelles, aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à tetter, & il y reſte un ulcere, qui eſt quelquefois de difficile gueriſon. Souvent auſſi cela provient de ce que les enfans ſont ſi alterez &

ſi affamez, qu'ils ne ſe donnent point la patience de tetter doucement, & ſentant que le lait ne ſort pas ſi promptement qu'ils le ſouhaitent, ils mordent & mâchotent ſi fort les bouts, croyant le faire venir plûtoſt, ſoit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours, les emportent tout-à-fait comme nous diſons. Il arrive auſſi quelquefois que d'autres enfans ont tellement la bouche échauffée, que les bouts des mammelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulceres qu'on nomme *aphtes*, ou meſme, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent auſſi donner à leurs nourrices; & pour lors les ulceres qui en ſont cauſez, ne cedent pas aux remedes ordinaires; mais au contraire, ils vont toûjours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raiſon de la grande douleur qu'elles cauſent à la femme lorſqu'elle veut donner à tetter à ſon enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne ſe convertiſſent en ulceres malins. C'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'elles commenceront, il ſeroit à propos que la femme s'abſtint de donner à tetter à ſon enfant, juſques à ce qu'elles fuſſent entierement gueries; car par ſon continuel ſuccement, il ſeroit bien difficile qu'il ne les fiſt encore croître en les irritant, pendant quoy on ſeroit évader pour un peu de temps ſon lait, de peur que n'étant plus tirée il ne luy vînt inflammation au ſein par ſa trop grande abondance. Neantmoins s'il n'y avoit que le bout d'une ſeule mammelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra ſur ces bouts ainſi écorchez, un peu d'huile de cire neuve, durant quelques jours; aprés quoy on ſe ſervira de remedes deſſicatifs, comme ſont l'eau alumineuſe, & l'eau de chaux; ou on les baſſinera ſeulement d'eau de plantin, mettant pardeſſus de petits linges bien mollets & trempez dans ces eaux; ou on ſe ſervira de quelque petite emplâtre de ceruſe, ou de blan-raiſin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon: mais ſur tout ce ne ſera d'aucune choſe qui puiſſe eſtre trop deſagreable au goût de l'enfant, ny luy porter aucun préjudice; c'eſt pourquoy beaucoup ſe contentent ſeulement d'y mettre un peu de miel roſat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de desficatifs on se serve d'émolliens : mais il faut faire distinction ; car les émolliens sont propres à préserver de telles fissures ; mais quand elles sont faites, il faut user de desficatifs ; & pour empêcher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mammelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb pour estre plus desficatif, semblable à ceux qui sont representez au commencement de ce Chapitre, lequel doit estre percé à son extrémité de plusieurs petits trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulceres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mammelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mammelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtost dessécher les ulceres qui y restent ensuite ; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le temps : & si l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guerir les ulceres qu'il auroit fait venir aux bouts des mammelles de sa nourrice durant qu'il la tetteroit : c'est pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes preservatifs de telle maladie ; mais s'il avoit seulement de simples petits ulceres à la bouche sans aucune malignité, on luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron, & pour temperer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un regime de vivre rafraichissant, afin que son lait puisse estre de pareille nature, & elle sera saignée & purgée s'il est necessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportez, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant, à cause qu'il n'a plus de prise pour succer le lait, comme aussi parceque les petits trous du mammelon se referment à cause de l'ulcere. Si nonobstant cela elle desire le faire, il faut qu'une autre femme luy fasse peu-à-peu d'autres bouts, aprés que les ulceres en seront gueris, laquelle en sucçant avec sa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez, ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celuy qui est figuré au commencement du present Chapitre,

tre, avec lequel la femme pourra auſſi elle-meſme le faire cinq ou ſix fois le jour; & pour figurer & tenir en état ce qui aura eſté attiré, de peur qu'il ne ſe renfonce dans la mammelle, elle y mettra pardeſſus un petit chapeau de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il eſt parlé cy-deſſus : ainſi faiſant peu-à-peu, aprés que les bouts ſeront tout-à-fait formez & débouchez, elle pourra donner à tetter à ſon enfant.

Ce que nous avons dit juſques à preſent dans ce troiſiéme Livre, doit ſuffire pour le traitement de la nouvelle accouchée, comme auſſi pour la connoiſſance & la curation des maladies qui luy viennent le plus ordinairement, ſur leſquelles il n'eſt pas beſoin de nous étendre davantage; car s'il luy en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne ſoient pas du fait du Chirurgien, le Medecin ſera mandé pour y remedier en la maniere accoûtumée, ſelon que l'Art le requiert. Paſſons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons auſſi ſes maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XX.

Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a ſouvent beſoin lorſqu'il eſt au ventre de ſa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage-femme, pour le delivrer & le faire ſortir heureuſement de ce cachot où il a eſté ſi long-temps enfermé, leur aſſiſtance ne luy eſt encore pas moins neceſſaire auſsi-toſt qu'il en eſt dehors, tant pour remedier à quelques indiſpoſitions qu'il apporte quelquefois en naiſſant, que pour le garantir de pluſieurs infirmitez, à quoy la foibleſſe de ſon âge & la tendreſſe de ſon corps le rendent ſujet. Nous avons fait voir aſſez particulierement dans tout le precedent Livre, de quelle maniere il doit eſtre aidé dans l'accouchement, il nous reſte maintenant d'enſeigner ce qu'il luy faut faire aprés ſa naiſſance : pour ce ſujet nous montrerons premierement comment il luy faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Auſſi-toſt que l'enfant eſt hors de la Matrice, quelques Sages-femmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de delivrer la femme de ſon arrierefaix; mais il faut toûjours (ſi faire ſe peut, ſans attendre trop long-temps) differer juſques à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix; car la Matrice qui eſt extrémement beante & ouverte aprés la ſortie de l'enfant, ſeroit en danger d'eſtre bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que ſon orifice ſe refermant un peu, la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il eſt requis, la Sage-femme s'y comportera de cette façon. Aprés donc qu'elle aura delivré l'accouchée, elle luy bouchera tout auſſi-toſt ſa Matrice avec un linge, comme nous avons dit en ſon lieu, enſuite dequoy elle emportera l'enfant avec l'arrierefaix auprés du feu, l'ayant poſé dans une couche chaude; où étant elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un ſimple nœud à chacune de ſes deux extrémitez, de peur que les differens bouts s'écartans les uns des autres, ne s'entremêlent en faiſant la ligature; & de ce fil ainſi accommodé (que la Sage-femme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme auſsi eſtre munie de bons ciſeaux, pour ne pas perdre aucun temps) elle liera le cordon de l'umbilic, à un poulce prés du ventre, en faiſant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté oppoſite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, reïterant derechef la choſe, s'il eſt beſoin, pour une plus grande ſureté; aprés quoy elle retranchera l'umbilic à un autre poulce plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix; de ſorte qu'il reſtera ſeulement du cordon la longueur de deux poulces, au milieu dequoy la ligature aura eſté faite, comme nous diſons, laquelle doit eſtre ſi ſerrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de ſang hors des vaiſſeaux; mais elle ne doit pas auſſi l'eſtre trop, de peur qu'ils n'en ſoient preſque coupez. C'eſt pourquoy il faut que le fil ſoit un peu gros pour ce ſujet, & qu'il ſoit ſerré avec quelque ſorte de mediocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le ſoit plus que moins; car il s'eſt vû quelquefois des enfans perdre miſerablement la vie avec tout leur ſang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbi-

lic. Or afin de ne pas estre cause d'un si grand mal-heur, on prendra bien garde aprés qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang; & si cela étoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu longuet; ce qu'étant fait, on envelopera le bout de cét umbilic ainsi lié & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec, ou trempé en huile rosat si on veut, puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant vers sa partie superieure, on y couchera & posera l'umbilic envelopé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse; aprés quoy il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait reünis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'umbilic vers la partie superieure du ventre, afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez serrez, le sang ne s'en écoulât pas si-tost qu'il feroit si on le couchoit en bas; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait esté lié fort serré dans le premier abord, neantmoins venant aprés à se flêtrir & à se dessécher, la ligature en est renduë plus lâche, au moyen dequoy le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cét accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un tel flux de sang, quoyque la Sage-femme m'eût protesté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaisseaux; & s'étonnant comme cela s'étoit pû faire, elle me dît qu'il falloit bien assurément (ce qui en effet étoit vray) que la ligature s'en fût relâchée à mesure que l'umbilic s'étoit flétry: c'est pourquoy afin de n'estre pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin.

L'umbilic ainsi lié, se dessèche de jour en jour, & se separe prés du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois mesme plûtost, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toûjours laisser tomber de luy-mesme, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se separer

trop toſt, & avant que les vaiſſeaux ſoient entierement fermez & reünis, il n'arrive un flux de ſang qui ſeroit bien dangereux comme il eſt dit, ou bien qu'il n'y reſte un ulcere de tres-difficile gueriſon.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont aſſez de ſuperſtition touchant la ligature de l'umblic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, ſelon la difference du ſexe, & qu'aux garçons il eſt mieux qu'elle ſoit de deux bons doigts diſtante du ventre, afin qu'ils puiſſent avoir la verge plus longue, & qu'aux filles il la faut faire plus proche, parceque retirant par ce moyen la Matrice, elle en reſte plus profonde, & ſon col plus étroit; mais c'eſt un pur abus: car en quelque endroit qu'on puiſſe lier ce cordon, ſoit proche, ſoit loin, quand meſme ce ſeroit à un demy-pied de longueur, il ſe ſepare toûjours au meſme endroit, qui eſt tout joignant le ventre; parceque c'eſt une partie qui reſte entierement inanimée aprés que l'enfant eſt hors de la Matrice, outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ny la verge du mâle, ny la Matrice de la femelle, dautant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il eſt certain qu'aucun ligament ne va de la Matrice dans cét umbilic; bien eſt vray ſeulement que *l'ouraque* qui eſt attaché au fond de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon: c'eſt pourquoy cette croyance étant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un poulce de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de tres-grande conſequence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, ſans qu'on en ſçache preſque la cauſe; c'eſt d'une fort mauvaiſe coûtume qu'ont quelques Sages-femmes, qui avant que de faire la ligature de l'umbilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt foible; mais le contraire arrive; car auſſi-toſt que ces vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang

qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demy dans le meſme moment; ce qui fait qu'étant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de luy cauſer beaucoup de grands accidens, non point tant par ſon abondance, que par ce qu'ayant tout-à-fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite tres-promptement corrompu, & meſme il altere & gâte celuy de l'enfant, avec lequel il vient à eſtre mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique quand les enfans ſont debiles; mais ils en ſont d'autant plûtoſt ſuffoquez; car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celuy-là qui eſt pour lors à demy-caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle. C'eſt pourquoy, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde (ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins luy cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & trenchées) de ne pas repouſſer ainſi au dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter enſuite comme nous allons faire connoître.

CHAPITRE XXI.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit eſtre nettoyé de ſes excrémens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter.

QUand la Sage-femme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enſeignée au precedent Chapitre, il faudra qu'elle le nettoye auſſi-toſt des excrémens qu'il apporte en naiſſant, dont les uns ſont au dedans de ſon corps, comme l'urine qui eſt dans la veſſie, & le *meconium* qui ſe rencontre dans les inteſtins, & les autres ſont au dehors, qui ſont certaines craſſes blanchâtres & onctueuſes, qui procedent du limon de ſes eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps ſi couvert, qu'on diroit qu'ils auroient eſté frotez de fromage mol, & certaines femmes de legere croyance, s'imaginent bonnement que c'eſt pour en avoir ſouvent mangé durant leur groſſeſſe,

que leurs enfans ſont ainſi pleins de cette craſſe blanche, qui ne reſſemble pas mal en couleur & en conſiſtance à du fromage blanc.

Bien que cette croyance ſoit ridicule, elle eſt neantmoins fondée ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit à la fin du 4. Ch. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.* que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la mere a mangé, & qu'il ſort tout couvert de moiſiſſure morveuſe (qui peut eſtre cette craſſe blanche) ſi la femme uſe du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe: mais les moindres apprentifs en l'Art ſçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui envelopent l'enfant, empêchent (quand meſme la Matrice ſeroit ouverte, comme elle commence quelquefois d'eſtre un peu au huitiéme mois) que la ſemence de l'homme & celle de la femme, ne puiſſent eſtre portées juſques ſur le corps de l'enfant, pour en former cette craſſe, qui procede ſeulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans leſquelles il eſt contenu.

L'enfant ſera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui ſe rencontre principalement à la teſte, à cauſe des cheveux, & aux plis des eines & des aiſſelles, & à la bourſe du *ſcrotum*, leſquelles parties on décraſſera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cét excrément étoit ſi adherent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les eſſuyant enſuite. On décraſſera auſſi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé, le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux qui ſoit ſec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas cauſer cuiſſon & douleur. *Galien* au 10. Ch. du 1. Liv. *de la conſervation de la ſanté*, refute tres-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide auſſi-toſt qu'il eſtoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau; & il declare aſſez en ce lieu de quelle conſequence étoit cette mauvaiſe coûtume; car comme il dit, on ne doit pas faire une telle conſtriction des pores du cuir, que la tranſpiration du corps en

soit empêchée. C'eſt pourquoy il eſt plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or aprés qu'il aura eſté lavé & nettoyé de ces immondices, & du ſang qui ſort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barboüillé, on prendra garde à toutes ſes parties, pour voir ſi elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes diſloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, ſi le filet de ſa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuſe ſur ſa teſte, & ſi les os n'en ſont point de côté, ſi le *ſcrotum* (en cas que ce ſoit un mâle) n'eſt pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a ſouffert aucune violence en toutes les parties de ſon corps, & ſi elles ſont bien & deuëment conformées, afin d'y remedier ſelon la nature des indiſpoſitions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'eſt pas aſſez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore obſerver ſur tout qu'il puiſſe ſe décharger des excrémens retenus au dedans; c'eſt pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du ſiege bien ouverts; car il s'eſt vû des enfans naître ſans eſtre percez, leſquels ſont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui eſt de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent auſſi-toſt qu'ils ſont nez, & principalement lorſqu'ils ſentent la chaleur du feu, & quelquefois auſſi le *meconium* des inteſtins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupît plus long-temps en ſon ventre, & qu'il ne luy causât de tres-douloureuſes trenchées, on luy mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, pour l'exciter à s'en décharger; on ſe ſervira pour ce ſujet d'une amande couverte de ſucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de ſavon blanc froté de beurre frais; on luy fera auſſi prendre par la bouche à ce deſſein un peu de ſyrop de capilaires, ou de roſes, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, luy frotant encore le ventre de cette meſme huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé ſon *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le ſiege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troiſiéme jour, en perdant peu-à-peu cette teinture à meſure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, leſquels ſe mêlent en ce temps avec ce premier.

Il eſt aſſez à propos d'examiner ce que c'eſt, & d'où peut provenir le *meconium*, qui eſt un excrément ſemblable en conſiſtance & en couleur à la moüelle de caſſe, lequel ſe rencontre dans les inteſtins de l'enfant lorſqu'il vient au monde : c'eſt pourquoy ſans m'arrêter à l'explication differente des Auteurs touchant ſa generation, j'en diray ingenuëment ma penſée, qui eſt qu'il provient du ſang ſuperflu, qui ſe décharge journellement, comme il ſe fait en toutes perſonnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui venant de la partie cave du foye, ſe va dégorger dans l'inteſtin *duodenum*, dont eſt formé ce *meconium*, qui ſert aprés cela pour tenir les inteſtins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puiſſent bien faire leur action aprés ſa naiſſance ; & pour faire connoître qu'il eſt vray que cela ſe fait ainſi, & que le ſuperflu du ſang eſt continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'eſt qu'il ſe voit des gens qui à l'âge de quatre-vingts ans n'ont jamais eſté ſaignez, ny n'ont point perdu de ſang exterieurement, qui neantmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de neceſſité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils ſuffoqueroient bien-toſt par ſa trop grande abondance. Je ſçay bien que pluſieurs me pourroient dire, qu'il eſt bien plus croyable que cette décharge ſe faſſe par les rameaux de la veine porte, qui ſe diſtribuënt par tout le meſentere ; mais ceux qui connoiſſent le mouvement circulaire du ſang, ſçavent bien que cela ne ſe peut pas naturellement ; & je croy qu'ils ſeront plûtoſt de mon ſentiment s'ils y font bien reflexion. Il ne ſuffiroit pas pour refuter ma penſée, de m'objecter que ſi la ſuperfluité du ſang ſe vuidoit ainſi journellement, on feroit toûjours les ſelles ſanglantes ; car on ſçait bien que cette portion de ſang ſuperflu, (qui eſt tres-petite en comparaiſon des autres excrémens provenans des alimens avec leſquels elle eſt mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'eſpece de coction qui s'y fait, d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas ſi viſiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant ſans aucun mélange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du ſeul ſang qui a eſté ſeparé comme inutile à ſa nourriture, & expulſé de cette façon. Or dautant qu'il y a peu de ſang ſuperflu au corps de l'enfant quand il eſt dans la Matrice, parce qu'il en conſume beaucoup pour ſa nour-

nourriture & pour ſon accroiſſement, outre qu'il a déja eſté purifié par la mere, avant que de luy eſtre envoyé, auſſi s'engendre-t-il peu de *meconium* durant tout le temps de la groſſeſſe, duquel pour ce ſujet l'enfant ne ſe vuide pas quand il eſt dans la Matrice; mais bien quand il eſt né: car pour lors il prend des alimens par la bouche, deſquels il ſe fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors, & quoy que le *meconium* ait reſté dans les inteſtins de l'enfant pendant tout le temps qu'il a eſté au ventre de ſa mere, neantmoins (ce qui eſt admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une ſi mauvaiſe odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche aprés qu'il eſt né, bien qu'ils n'y ſejournent que tres-peu de temps, & qu'il s'en décharge journellement.

Auſſi-toſt donc que la Sage-femme aura lavé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de ſon corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la teſte d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardeſſus, ayant auparavant mis ſur ſa fontaine une compreſſe de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts, laquelle pour ne vaciller pas, doit eſtre attachée au beguin, avec une petite épingle miſe par dehors, afin qu'elle ne puiſſe pas piquer l'enfant; cette compreſſe ſert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'eſt pas pour lors recouvert d'os en cét endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'abſorber la craſſe qui s'y engendre ordinairement: cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges ſur la poitrine, & aux plis des aiſſelles & des eines, aprés quoy elle le bandera, l'ayant envelopé dans des couches & des langes bien chauds. Il n'eſt pas beſoin de décrire préciſement comme elle s'y doit comporter; car il n'y a pas de femme qui ne ſçache une choſe qui eſt ſi commune; mais nous dirons ſeulement en general que l'enfant ne doit pas eſtre trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomach, afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement, & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, à cauſe que l'eſtomach ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir; ce qui quel-

quefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant; c'eſt pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront envelopez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cét état; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud; enſuite de cela, on luy tiendra la teſte ſtable & droite, avec un linge appellé vulgairement têtiere, qu'on attachera d'un coſté & d'autre à ſon lange, envelopant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit eſtre ainſi emmailloté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus decente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoûtumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds; car ſans cela, il marcheroit peut-eſtre à quatre pattes, comme la pluſpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſté dans l'eſtomach des ſuperfluitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin ſucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la teſte un peu élevée, reïterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on ne luy doit donner à tetter devant que tout, ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait eſté évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomach, de peur que le lait étant meſlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on luy donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns luy donnent pour le meſme ſujet, de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſucre candy. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le meſme effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au ſeptiéme Chapitre d'Eſaïe. *Vne Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël: il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, dautant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte, & le ſucre ſert à la purger, & adoucit ſon acrimonie. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement repoſer, couché ſur le côté, afin

que ces excrémens soient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche ; car si l'enfant étoit sur le dos, il y auroit danger que restans dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit estre suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXII.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lorsqu'il étoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux umbilicaux, a besoin à son defaut, quand il en est sorty, de la prendre par la bouche, en sucçant le lait de ses mammelles : Neantmoins il n'est pas bon de luy donner à tetter aussi-tost qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque alteration de sa santé. Il faut premierement luy faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomach, en luy donnant, comme nous avons dit au Chapitre précedent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre pour les inciser & détacher, afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse ; c'est pourquoy il vaut mieux attendre dix ou douze heures, ou mesme jusques au lendemain pour le faire tetter, afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digerée & consumée, auquel temps on luy peut presenter la mammelle.

Il seroit à souhaitter qu'on ne luy donnât celle de sa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de son accouchement, pour le plûtost, & mesme de laisser passer trois semaines ou un mois, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien temperées & remises de l'agitation qu'elles ont reçuë dans le travail, comme aussi leurs superfluitez ayant esté entierement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d'autant plus purifié : outre cela, c'est que les petits trous du mammelon n'é-

tant pas encore bien débouchez, les mammelles ſont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on luy fera tetter une autre femme. Mais ſouvent les pauvres gens n'ont pas moyen d'uſer de tant de précautions, & telles meres ſont obligées de nourrir elles-meſmes leurs enfans dés le premier jour; Il s'en rencontre quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent; en ce cas, elles ſe feront un peu dégorger les mammelles par le ſuccement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-meſmes avec une tetine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du Chapitre dix-neuviéme, aprés quoy elles donneront à tetter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire juſques à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy eſt plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié; & qu'il ſert à luy lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins; mais auſſi les trenchées que luy cauſe ce lait bourbeux & échauffé, luy portent bien plus de préjudice qu'il ne luy eſt utile en autre choſe: c'eſt pourquoy il vaut beaucoup mieux ne luy en donner un tant nouveau, ſi faire ſe peut.

Quant à ce qui eſt donc du temps auquel on doit preſenter la mammelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit eſtre qu'aprés dix ou douze heures au moins, pour les raiſons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent faire pendant deux ou trois jours) il faut que ſa nourrice luy raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche & ſur les lévres, pour luy faire ſavourer petit-à-petit, aprés quoy elle luy donnera ſa mammelle encore toute dégoûtante, qu'elle preſſera un peu de ſa main lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & à ſuccer, faiſant ainſi peu-à-peu, juſques à ce qu'il ſoit accoûtumé à bien tetter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois tout au moins. Les animaux nous font bien voir, que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq

& ſix de leurs petits, & quelquefois meſme davantage, ſans qu'ils prennent que long-temps aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit tetter l'enfant, elle doit eſtre proportionnée à ſon âge, & à ſes forces : dans les premiers jours on ne luy en donnera tant, ny ſi ſouvent, afin que ſon eſtomach qui n'eſt pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digerer; enſuite dequoy on ira toûjours peu-à-peu en augmẽtant, juſques à ce qu'on luy en donne pleinement: pour ce qui eſt du temps & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſoit plûtoſt peu & plus ſouvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomach le puiſſe mieux cuire & digerer ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Neantmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne tetter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mammelle pendant la nuit, que quand il s'éveille de luy-meſme.

Aprés que l'enfant aura eſté nourry du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la boüillie, faite avec la farine du pur froment & le lait de vache; obſervant de luy en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe; de peur que ſon eſtomach n'en ſoit ſurchargé tout-à-coup, pour n'eſtre pas accoûtumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine aprés qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la deſſécher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plûtoſt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup plus peſante, plus viſqueuſe, & plus indigeſte à l'eſtomach; car étant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on luy puiſſe donner une bonne cuiſſon, ſans conſumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reſte ſeulement la plus groſſiere, & qu'à force de boüillir long-temps, on ne luy faſſe perdre ſon goût & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette boüillie, ſoit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra; car il y a au lait certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il

eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-temps qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne luy donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu tetter, afin qu'étant delayée par le lait dans ſon eſtomach, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la boüillie aux enfans nouveaux-nés dés les premiers jours; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim: mais quelquefois cela ſeul eſt capable de les faire mourir, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomach & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ny dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des trenchées, douleurs & enflures de ventre, & ſouvent la mort: c'eſt pourquoy on ne luy en doit donner qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt, & meſme quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſa ſuffiſance, la nourrice le mettra repoſer & dormir, non avec elle dans le meſme lit où elle couche, de peur que, ſans y ſonger, elle ne vint à l'étoufer en s'endormant deſſus, comme j'ay vû arriver à une pauvre femme qui fit mourir ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en eſtre délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité: quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la teſte de ce pauvre enfant, qui avoit eſté ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un tres-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours apres être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir. Mais pour éviter un tel accident, elle le couchera dans un berceau proche de ſon lit, au deſſus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poſer quelque

couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos, en telle sorte, qu'il ait la teste un peu élevée par un oreiller sur lequel elle sera posée, & pour luy exciter d'autant plûtost le sommeil, sa nourrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation, dautant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomach, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui estant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils sont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller seulement en carosse, quand elles n'y sont pas accoûtumées: mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne pas luy en faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de luy laisser venir le sommeil naturellement. On ne doit pas avoir de temps certain ny limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux: toutefois si on void que son dormir excede une mediocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu; pour quoy faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque chose reluisante qui luy réjouïsse la veuë, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car par le trop long dormir, la chaleur naturelle est tellement retirée au dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen dequoy tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébetez, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lors qu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte, qu'il soit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant en face directement, il ne soit obligé de regarder continuellement de costé; car le faisant souvent, sa veuë se pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'est pourquoy pour le plus seur, on mettra sur l'archet de son berceau quelque couverture comme nous avons dit, pour

l'empêcher de voir la lumiere, dautant que par ce moyen sa veuë étant arrêtée sans vaciller de costé & d'autre, sera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ses excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, sans estre embarrassé d'aucunes envelopes, ils se déchargent facilement de leurs excrémens, sans en être salis ny gâtez, & ils ne les ont pas plûtost vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant les rejette d'abord hors du lieu où ils sont couchez, ou au moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire : mais il n'en est pas de même des enfans, qui pour être liez & garrottez de bandes & de langes, comme on est obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui est seule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens qu'ils n'en ayent au même temps le corps tout barboüillé, & dans lesquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir à cause de ces envelopes) ils demeurent souvent jusques à ce que leur mauvaise odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant qui est incommodé de leur humidité, & de leur acrimonie; pour éviter cela, on le doit démaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il est besoin, afin de le nettoyer de ses excrémens, en le changeant de nouvelles couches, lesquelles doivent estre blanches de lessive, & non pas seulement relavées par plusieurs fois, comme ont coûtume de faire la plûpart des nourrices à gages; ce qui cause une grande demangeaison & cuisson au corps de l'enfant, pour raison d'un certain sel, qui provenant de ces excrémens ne se dissoût pas tout-à-fait, quand les langes en sont une fois imbus, qu'en les mettant à la lessive. Le temps le plus propre pour remuër l'enfant, est incontinent aprés qu'il a rendu ses excrémens, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, que jusques à ce qu'il soit éveillé s'il dormoit pour lors : Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut aussi limiter d'autre temps auquel il le faille faire que celuy de cette necessité, c'est à dire que ce doit estre tant de fois, & aussi souvent qu'il est requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant soit remué auprés du feu, & que les couches

couches soient bien chaudes, & bien seches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne luy causassent quelque colique & des trenchées. Sa nourrice aura pareillement soin de luy mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles, & sous les aisselles, pour en dessecher les humiditez qui s'y rencontrent ; prenant bien garde pendant les premiers jours, à ne pas faire tomber trop tost le bout restant du cordon de son umbilic, & avant que les vaisseaux en soient tout-à-fait reünis. Elle verra aussi chaque fois qu'elle le remuëra, si le sang n'en sort point, pour n'avoir pas esté bien noüé la premiere fois, ou à cause que la ligature s'en est relâchée ; & aprés que ce bout de cordon sera tout-à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laissant toûjours une compresse pardessus jusques à ce qu'il soit bien cicatrisé, & qu'il soit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la teste, pardessous son beguin, une autre compresse, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement blesser, à cause de la mollesse qui est en ce lieu, où il n'est recouvert d'aucun os ; elle aura aussi grand soin de ne pas laisser trop crier son enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que son nombril n'en soit pousse en dehors, & qu'il ne luy arrive par sa dilatation une *exomphale*, comme aussi qu'il ne se fasse quelque descente de l'intestin en l'eine ; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il soit necessaire de laisser crier quelquefois l'enfant pour luy décharger le cerveau : les deux meilleurs moyens de l'appaiser quand il crie, sont de luy donner à tetter, & de le remuër pour le nettoyer de ses excrémens ; elle doit aussi luy presenter quelque chose d'agreable à la veuë pour le réjoüir, & détourner ce qui luy peut donner de la peur, ou luy causer quelque chagrin.

Toutes les choses que nous avons dites en ce present Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent estre seulement entenduës pour celuy qui est en bonne santé ; car s'il luy arrive quelque indisposition, il sera traité selon que les accidens le requiereront. C'est ce qu'il nous faut à present examiner dans toute la suite de ce Livre.

CHAPITRE XXIII.

Des indispositions des petits enfans; & premierement de la foiblesse des nouveau-nés.

A Peine les jeunes arbres se sont-ils élevez du sein de la terre, qui est leur mere, que souvent plusieurs meurent incontinent aprés; dautant que leurs petits troncs, pour raison de la tendresse de leurs substances, reçoivent facilement alteration, & ne resistent qu'avec peine à la moindre chose qui leur est contraire, jusques à ce qu'ils soient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines: de mesme aussi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans, avant qu'ils ayent seulement deux ou trois ans, tant pour la delicatesse & debilité de leur corps, que parcequ'ils ne peuvent en ce foible âge, exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils ressentent au dedans; & mesme plusieurs meurent de convulsion, ou d'autre maladie, devant le septiéme jour, comme *Aristote* a bien remarqué au 12. Chap. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.* C'est ce qui faisoit que de son temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au septiéme jour. Nous avons montré cy-devant, comme ils doivent estre gouvernez dans les commencemens pour les conserver en bonne santé, & maintenant nous allons parler des indispositions ausquelles ils sont sujets, particulierement depuis leur naissance, jusques à ce qu'ils ayent sept ou huit mois. Faisons premierement mention de quelques-unes avec lesquelles ils naissent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, est la foiblesse dans laquelle sont plusieurs enfans quand ils viennent au monde; ce qui arrive souvent, non pas qu'ils soient tels de leur nature; mais à cause de la violence d'un mauvais travail, ou à cause de sa longueur, pendant quoy ils ont tant souffert, que quelquefois aprés qu'ils sont nés, ils sont si debiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils sont vivans, ou s'ils sont morts; à cause qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel est aussi parfois si bleu, & si livide, principalement par la face,

qu'on croit qu'ils ſont tout-à-fait ſuffoquez; & quelquefois aprés avoir eſté des heures entieres en cét état, ils reviennent peu-à-peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort (quoy qu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant) ſi la femme l'a ſenty remuër avec vigueur peu de temps avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eû une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas eſté extraordinairement travaillée: mais on ſera tout-à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoy qu'il ne jette aucune voix, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps, aprés qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur, & ſi touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de luy donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plûtoſt dans une couche chaude pour le porter auprés du feu; où étant, la Sage-femme ayant pris du vin dans ſa bouche, luy en ſoufflera un peu dans la ſienne, reïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin; elle luy mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet; elle luy laiſſera le viſage découvert, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elle luy tiendra la bouche un peu entr'ouverte, & luy nettoyera les narines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur; elle luy échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller le ſang & les eſprits, qui pour s'eſtre tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'eſtre ſuffoqué: ainſi faiſant peu-à-peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns aprés les autres, enſuite dequoy il jettera au commencement quelques petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront aprés d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs & les plus ſeurs pour les foibleſſes des enfans nouveau-nés) les Sages-femmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non

ſeulement parcequ'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont tres-dommageables à l'enfant. La pluſpart coupent un morceau d'oignon, & le mettent auſſi-toſt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoy elles s'abuſent; car ſi l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtoſt par celuy de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoy il vaut bien mieux luy laiſſer une entiere liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cét oignon, qui bien loin de luy eſtre utile, peut au contraire eſtre prejudiciable à la delicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arrierefaix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſques à ce qu'il ſoit refroidy. J'ay déja dit autre part, que l'arrierefaix pour raiſon de ſa chaleur luy pourroit bien ſervir, neantmoins à cauſe de ſa peſanteur, étant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il luy empêche beaucoup la reſpiration, qui eſt la choſe qui luy eſt pour lors la plus neceſſaire. D'autres jettent cét arrierefaix dans le feu avant que de le ſeparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui ſe portant par les vaiſſeaux umbilicaux, ſont capables de luy donner quelque vigueur; mais comme toute cette maſſe charnuë, & ces vaiſſeaux ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la Matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant: c'eſt pourquoy ſi on uſe d'une telle pratique, ce doit eſtre plûtoſt pour ſatisfaire à la coûtume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne ſont aucun bien, auſſi ne ſont-elles pas grand mal; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudaine de l'enfant: c'eſt que quelques autres repouſſent & font rentrer en ſon corps le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux umbilicaux, croyant que cela ſoit propre pour le fortifier & le faire revenir de ſa foibleſſe. Je ſçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaiſe pratique ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui la recommande au 10. Chap. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.* diſant que les plus habiles Sages-femmes de ſon temps, repouſſoient ainſi le ſang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, aprés quoy ſes forces ſe rétabliſſoient auſſi-toſt. Mais nous

avons déja fait connoître en un autre lieu, que le sang contenu dans ces vaisseaux perd ses esprits, aussi-tost que l'arrierefaix est separé & sorty de la Matrice, & qu'il y est mesme incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à estre ainsi repoussé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns esprits, dont il est tout-à-fait destitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il luy en reste, & il acheve d'éteindre sa chaleur naturelle languissante; pour éviter cela, on se donnera bien garde de repousser ce sang de la sorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foiblesses (à moins qu'elles ne soient causées de la grande perte de sang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il est en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extrémitez, afin que ses ventricules étant un peu dégagez, il puisse avoir ensuite son mouvement plus libre, pour renvoyer les esprits à toutes les parties du corps qui en sont privées dans la foiblesse. C'est pourquoy puisque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaisseaux umbilicaux aprés sa naissance, on en fera la ligature aussi-tost, pour le traiter comme nous avons dit.

Plusieurs fois aussi les enfans qui sont foibles en naissant, sont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils sont éloignez du plus ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois, & aussi qu'ils ont esté engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas, il est bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre chose à faire que de les bien nourrir & gouverner selon qu'il a esté dit; mais difficilement peut-il arriver que tels enfans soient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indisposition qui survient à leur foiblesse naturelle.

CHAPITRE XXIV.

Des contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est comme nous avons dit, si tendre & si délicat, qu'il est facilement contus & meurtry, &

que meſme parfois quelques-uns de ſes membres ſont diſloquez ou rompus dans les fâcheux accouchemens ; ſoit parcequ'ils reſtent long-temps dans une poſture contre nature, ou à cauſe qu'ils ſont maniez trop rudement dans le temps de l'operation.

La contuſion la plus ordinaire & la plus frequente, eſt celle qui ſe fait au deſſus de leur teſte, où quelquefois ils ont en naiſſant une boſſe auſſi groſſe que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il ſe voit principalement dans les premiers accouchemens ; ce qui arrive d'autant plûtoſt que les femmes ſont pour lors plus avancées en âge, parceque l'orifice interne de leur Matrice, appellé le couronnement, étant plus calleux, ſe dilate avec beaucoup plus de difficulté, pour raiſon dequoy la teſte de l'enfant venant à eſtre preſſée contre luy, & en étant ceinte comme d'une couronne en ſa partie ſuperieure, qui ſe preſente naturellement la premiere au paſſage, eſt enflée & tumefiée, à cauſe du ſang & des humeurs qui tombent & ſont retenuës en cette partie, par la grande compreſſion qu'en fait circulairement cét orifice interne, & principalement quand elle commence d'eſtre pouſſée fortement, & qu'elle reſte ainſi trop long-temps ſans qu'elle ſe puiſſe faire voye, aprés que les eaux qui la ſoûtenoient un peu ont eſté écoulées, à quoy peut auſſi contribuër la Sage-femme, ſi elle la touche trop ſouvent & trop rudement avec les doigts, lorſqu'elle ſe preſente au paſſage ; mais on l'en accuſe ſouvent à tort en cette occaſion, où ordinairement la ſeule compreſſion que fait cét orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la teſte de l'enfant, eſt la cauſe de ces ſortes de tumeurs contuſes.

Cette partie ſe tumefie pour lors de la meſme maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui ſont trop fortement comprimées, liées ou ſerrées ; car par ce moyen le ſang qui ne peut avoir ſon mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier, & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme ſi elle étoit contuſe: or cette compreſſion eſt bien plus grande à l'égard des veines (qui ſont toûjours plus exterieures, leſquelles doivent reporter le ſang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen deſquelles il l'envoye à toutes les parties ; car outre que les arteres ſont ſituées plus profondement, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y gliſſe toûjours un peu de ſang;

c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrémes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en presentera (laquelle arrive assez souvent) ils connoîtront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la teste en naissant, ne procedent ordinairement d'autre cause que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'estant pas accouchée, & n'ayant encore l'orifice interne de sa Matrice bien dilaté) empêcher de reconnoître la partie que l'enfant présente la premiere; & elles font cause quelquefois que la Sage-femme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la teste, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie, & parfois même aucunes ne sçavent ce que ce peut estre que telle chose qu'elles sentent ainsi tumefiée: mais on le connoîtra facilement, en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont neanmoins plus dures que si c'estoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant, lesquelles parties ont toûjours beaucoup plus de molleſſe; & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la teste, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne; car les parties de la teste qui sont au dedans de la Matrice ne sont pas tumefiées; il n'y a seulement que celle qui se presente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte, & serrée comme il est dit. Si l'enfant présente quelqu'autre chose que la teste, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long temps pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient sorties, elles se tumefient par la même raison.

Il faut non seulement remedier à telles bosses, ou meurtrissures de la teste des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses: le moyen de les prévenir, est de procurer l'accouche-

ment le plûtoſt qu'on pourra, afin que la teſte de l'enfant ne reſte ainſi trop long-temps arrêtée & ſerrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel ſera bien oint & graiſſé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à ſa dilatation, qu'afin que la teſte puiſſe plus promptement & plus facilement paſſer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que ſi ces tumeurs arrivoient par la cauſe que j'ay dite, elles devroient diſparoître auſſi-tôt que l'enfant eſt né, puiſque pour lors (ſa teſte n'étant plus preſſée) rien n'empêche que le ſang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant ſon mouvement libre; mais ils doivent ſçavoir que par le trop long ſejour qu'il fait en une partie, il perd ſes eſprits qui y ſont étoufez, deſquels eſtant deſtitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravaſé hors de ſon lieu naturel, comme il fait quand les vaiſſeaux qui le contiennent en ſont trop pleins, il ſe gliſſe dans tous les petits vuides de la partie, ce qui fait qu'il ne peut plus enſuite retourner par les voyes ordinaires: c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire en cette occaſion, ou d'en faire la reſolution à travers la partie, ou qu'il vienne à ſuppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera neanmoins le plus qu'il ſera poſſible, à cauſe de la proximité du cerveau, qui aux enfans n'eſt recouvert des os du crane à l'endroit des ſutures, qu'ils ont toûjours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la teſte.

Pour reſoudre ces tumeurs, & ces meurtriſſures, auſſi-tôt que l'enfant ſera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compreſſe pour la mettre deſſus. La plûpart des Sages-femmes n'y mettent qu'une compreſſe trempée en huile & vin mêlez enſemble, d'autres en huile roſat ſeule, les ayant premierement étuvées avec le vin: mais ſi nonobſtant cela elles viennent à ſuppuration, on n'y laiſſera pas ſejourner trop long-temps la matiere, de peur que les os de la teſte, qui ſont fort tendres & tres-minces aux enfans nouveaunés, n'en ſoient alterez & cariez: en ce cas on en fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, ſelon que l'art le requiert, y mettant aprés l'emplâtre de *betoëne* par deſſus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainſi tumefié, on l'enveloperà pareillement de compreſſes trempées en vin où ayent boüilli roſes de Provins, fleurs de camomille & de melilot. Quelque-

fois

fois les enfans mâles ont la bourse du *scrotum* fort enflée ; ce qui leur peut arriver, soit pour des eaux qui sont contenuës en ses membranes, soit pour avoir esté contuse, & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sage-femme dans l'accouchement. Pour lors les compresses trempées au vin avec les roses sont propres en l'une & en l'autre occasion.

Mais le plus grand mal est quand le Chirurgien, pour n'estre pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou disloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la chose arrive ainsi, il y remediera ensuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur situation naturelle, jusques à ce qu'elles y soient bien affermies & fortifiées.

CHAPITRE XXV.

De la fontaine de la teste des enfans nouveaux-nés, & de ses sutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui sont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme aussi ceux qui sont debiles de leur nature, ont la fontaine de la teste, & les sutures si ouvertes, par la distance & separation des os les uns des autres, qu'elle en est toute molle & presque sans soûtien, parceque ses os vacillent aisément de tous côtez: ces enfans ne sont pas ordinairement de longue vie. Il ne faut pas pretendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres, en les serrant

fortement ; car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt tres-mol, qu'on cauſeroit pire maladie en luy oſtant la liberté de ſon mouvement, pour raiſon dequoy ſes fonctions ſeroient dépravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la ſuite. Il faut ſeulement ſe contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laiſſer le reſte à l'œuvre de nature, qui rejoindra peu-à-peu ces ſutures, en achevant d'engendrer, & de deſſécher & affermir les os de la teſte, qui n'avoient pas encore eſté entierement formez.

Le lieu où ſe joint & vient aboutir la ſuture ſagittale au milieu de la coronale, qu'elle ſepare toûjours en deux à tous les enfans, ſe continuant juſques à la racine du nez, eſt appellé la fontaine de la teſte ; parceque c'eſt ſon endroit le plus mol & le plus humide, lequel ſe deſſéche & ſe referme pour ce ſujet le dernier. Sa figure eſt repreſentée en la teſte qui eſt miſe au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte juſques à trois ans, & meſme encore aprés ce temps, ce qui eſt un grand témoignage de la foibleſſe de leur chaleur naturelle. Elle eſt ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtoſt ou plus tard, ſelon que les enfans ſont plus ou moins humides, & qu'ils ſont auſſi plus ou moins robuſtes. Juſques à ce que ces os ſoient entierement affermis, on doit mettre deſſus cét endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compreſſe de linge en pluſieurs doubles, pour deffendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laiſſent long-temps une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie ; mais il n'importe pas dequoy on ſe ſerve, pourvû que ce ſoit choſe qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être bleſſé en ce lieu, qui n'eſt pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la teſte ſoient aſſez larges pour ſe joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils ſont neantmoins grandement diſtans les uns des autres à l'endroit des ſutures, à cauſe de quantité d'eaux qui ſont contenuës entr'eux & la dure mere. Telle maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait pluſieurs ſortes, ſelon que les eaux ſont plus proches ou diſtantes du cerveau, ou meſme qu'elles ſont contenuës en ſes ventricules. Lorſque ces eaux ſont

entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est par trop grande; en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entre eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant les futures, les enfans n'en peuvent réchaper; ce qui est encore d'autant plus impossible si ces eaux sont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXVI.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison dequoy ils ne peuvent rendre ny vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tettent, que le *meconium* qui s'étoit amassé dans les intestins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere, de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remedie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laissoient pas de vuider les excrémens des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son defaut, avoit faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus, & en touchant du doigt, on sent une molleſſe au dedans, à l'endroit où il devroit estre percé, ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroît aucune chose au dehors, qui puisse dénoter sa veritable situation.

Quand il n'y a que la seule peau qui fait sa clôture, l'operation est tres-facile, & les enfans en peuvent échaper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistory, la faisant en figure de croix, plûtost que simple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre aprés, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum*. L'incision

ayant eſté ainſi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir iſſuë; mais ſi pour le long ſejour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant deſſéchez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clyſtere, pour les délayer, & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le ſiege nouvellement fait, de peur qu'il ne ſe reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel roſat, & ſur la fin, de quelque onguent propre à deſſécher & cicatriſer, comme eſt l'*album raſis*, ou le *pompholix*, obſervant de nettoyer l'enfant de ſes excrémens, & de le penſer auſſi-toſt, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupiſſant long-temps, l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcere malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ny apparence, pour lors l'operation eſt beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en réchape. C'eſt pourquoy ſi c'etoit une fille qui vuidât ſes excrémens par la vulve (ce qui s'eſt vû quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher, de peur que voulant ſeulement guerir une incommodité, on ne causât la mort à l'enfant; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu, on eſt obligé d'en venir à l'operation (bien que tres-perilleuſe) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin, le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtory trenchant d'un ſeul côté, mettant le dos de l'inſtrument au deſſous & à demy doigt du croupion de l'enfant, qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin, & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës, & conſervant toûjours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter*, aprés quoy la playe ſera penſée & medicamentée comme il eſt dit cy-deſſus, ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive (comme cela ſe peut encore) que le conduit de l'urine, tant au mâle qu'à la femelle, eſt clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenuë en la veſſie, enſuite dequoy on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le paſſage ouvert, juſques à ce que la ponction & inciſion qu'on y aura faite avec la

lancette soit cicatrisée ; mais comme il est bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour estre trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent presqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne se rebouche.

CHAPITRE XXVII.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue est naturellement liée d'un assez fort ligament, qui vient s'attacher justement au dessous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus sujette, & d'estre comme un pivot sur lequel étant appuyée, elle puisse faire de côté & d'autre tous ses differens mouvemens. Ce ligament doit luy laisser la liberté d'estre portée & appuyée en tous les endroits de la bouche ; pour quoy faire, il ne doit pas estre si court, ny s'attacher qu'à une notable distance de son extremité, qui doit estre entierement libre de tous côtez ; mais souvent les enfans nouveaux-nez ont au devant de luy une petite production membraneuse, appellée ordinairement le filet, qui se continuë presque jusques au bout de leur langue, laquelle leur ostant la liberté de son mouvement, les empêche de pouvoir facilement tetter, dautant que la langue étant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il seroit necessaire, pour presser avec elle contre son palais le bout de la mammelle, & le succer afin d'en faire sortir le lait, ny aussi la mouvoir commodément pour en faire ensuite la deglutition.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui seroit aprés de difficile gueriſon; mais l'enfant doit eſtre porté au Chirurgien, qui le coupera tant & ſi peu qu'il jugera eſtre neceſſaire, avec des ciſeaux bien tranchans par la pointe, prenant garde à ne pas faire inciſion du propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au deſſous. Pour bien faire cette operation, il doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ſes doigts, qu'il mettra au deſſous & à coſté d'elle, afin qu'il puiſſe voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont ſouvent la bouche ſi petite, qu'il eſt bien difficile de leur pouvoir ainſi lever la langue avec les doigts, leſquels étans dedans, empêchent auſſi de voir clair à ce qu'il faut faire, le Chirurgien ſe ſervira pour ce ſujet d'un inſtrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'eſt celuy qui eſt repreſenté au commencement de ce Chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent eſtre mouſſes à leur extrémité) pardeſſous le milieu de la langue, aux deux côtez du filet qui en ſera embraſſé, où étant il la ſoulevera de droite ligne, & la tiendra facilement ſujette, au moyen dequoy il fera auſſi plus commodément & plus ſurement ſon operation. Cét inſtrument qui eſt petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui ſont trop gros. Aprés que le filet aura eſté ainſi coupé dextrement, la nourrice de l'enfant luy paſſera deux ou trois fois par jour ſon doigt bien net pardeſſous la langue, afin qu'il ne ſe reprenne, le faiſant aſſez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y ſurvint inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de tetter, & qu'elle ne ſe convertît en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXVIII.

Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLuſieurs enfans ſont tellement travaillez de trenchées, qu'ils ne ceſſent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en reſſentent, dont aucuns ſont auſſi tant

fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent enſuite. C'eſt aſſez ſouvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans aprés leur naiſſance, laquelle en general & pour l'ordinaire, vient à cauſe de leur ſubite mutation de nourriture, dautant que l'ayant toûjours reçuë par l'umbilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non ſeulement la maniere de la recevoir, mais auſſi ſa nature & qualité, lorſqu'ils en ſont dehors; car au lieu du ſeul ſang purifié qui leur étoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils ſont obligez à ſon defaut de ſe nourrir du lait des mammelles de leur mere, qu'ils ſuçent avec la bouche, duquel ſont engendrez beaucoup d'excrémens qui cauſent ces trenchées, tant pour n'eſtre pas ſi purifié que le ſang dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parceque l'eſtomach & les inteſtins n'en peuvent pas encore faire une bonne digeſtion, ny une facile diſtribution, dans le commencement qu'ils ne ſont pas encore accoûtumez à telle choſe.

Les cauſes particulieres de ces trenchées, ſont comme ſi le *meconium* qui avoit eſté amaſſé durant tout le temps de la groſſeſſe, n'eſt évacué peu aprés la naiſſance de l'enfant, & que par ſon trop long ſejour dans les inteſtins il acquiere une acrimonie, dont ils ſont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puiſſe vuider, ny les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours: c'eſt auſſi quelquefois à cauſe que ne pouvant facilement tetter, il avale en ſuçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'eſtomach, & ſe gliſſant dans les inteſtins, en font une diſtenſion douloureuſe. Ces vents ſont d'autresfois cauſez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de ſa mauvaiſe qualité, comme quand la femme luy donne à tetter auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée, ſans attendre qu'il ſoit purifié: le froid que l'enfant aura ſouffert en peut encore eſtre cauſe. Mais tres-ſouvent c'eſt pour luy donner trop toſt de la boüillie, comme auſſi pour ne la pas faire aſſez cuire, parceque cette nourriture qui eſt groſſiere & viſqueuſe, ne peut pas facilement eſtre digerée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'eſtomach accoûtumé; & les vers qui s'engendrent dans les inteſtins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens les tourmentent beaucoup.

Outre ces choſes, nous avons déja cy-devant dit que la Sage-femme peut auſſi cauſer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, ſi elle y repouſſe le ſang refroidy & caillé qui eſt dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de trenchées, on doit avoir égard à leur differente cauſe : quant à ce qui eſt de la cauſe generale, que nous avons dite eſtre la trop ſoudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas tetter l'enfant auſſi-toſt qu'il eſt né ; mais on attendra juſques au lendemain, de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'eſtomach n'en ſoit corrompu, & on luy en donnera peu au commencement, juſques à ce qu'il ſoit accoûtumé d'en faire bonne digeſtion ; ſi c'eſt le *meconium* des inteſtins, qui par ſon trop long ſejour luy cauſe des trenchées, pour luy aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy-devant dit, un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de ſyrop de roſes, & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel, ou on ſe ſervira d'une amande couverte de ſucre, & trempée pareillement en miel commun, ou bien meſme on luy donnera un petit clyſtere. Si l'enfant ne peut tetter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche ; car ſi c'eſt le filet de la langue, on luy coupera comme il a eſté dit, & ſi c'eſt parceque ſa nourrice a les mammelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait ſera bien purifié, & il la tettera plûtoſt peu & ſouvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que ſon petit eſtomach n'en peut facilement contenir & digerer à la fois ; & ſur tout pendant que l'enfant aura des trenchés, on ne luy donnera point de boüillie, parceque cette nourriture cauſe facilement, pour ſa viſcoſité, des obſtructions, deſquelles s'enſuit generation de vents. S'il a des vers, on luy mettra ſur le ventre un linge trempé en huile d'abſynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplaſme fait de poudres de rhuë, d'abſynthe, de colloquinte, d'aloës, & de ſemence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins ; & pour les attirer, & les pouſſer d'autant plus en bas, ſi le petit enfant peut prendre quelque choſe par la bouche, on luy donnera une legere infu-

ſion

sion de rhubarbe, ou une demie once de syrop de chicorée composé, luy ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré : car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait, feront aisément rejettez par le siege. Lorsque ces trenchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs acres contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix, de camomile, & de melilot mêlées ensemble, aprés les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus, ou on fera une petite aumelette avec deux œufs, & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera, & on luy donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoîtra la cause des trenchées, tenant au surplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXIX.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que font les petits enfans, à raison des douleurs & des trenchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce sujet à tomber trop tost, & avant qu'il soit entierement reüni, & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration, d'autres fois aussi pour la même cause, quoy qu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'estant pas en dedans, il se dilate, & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même davantage, c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parceque le cordon a esté lié trop proche du ventre, pour raison dequoy il survient une grande douleur, & l'inflammation ensuite : d'autres disent que la nature ayant accoûtumé de décharger l'urine par cét endroit durant que l'enfant estoit

au ventre de sa mere, l'y envoye encore pendant les premiers jours, & qu'elle cause cét accident par son acrimonie, à quoy il n'y a aucune raison; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraque, dautant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part. Et tant proche du ventre, & serrée que puisse estre la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du veritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant, dautant que c'est une partie morte & inanimée, aussi-tost qu'il est hors du ventre de sa mere, & qui mesme est toûjours insensible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ay dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & trenchées du ventre, fait continuellement des cris par lesquels l'umbilic est empêché de se reünir: elle peut aussi estre causée par une violente, & frequente toux, dautant que par ses efforts le sang est pousse dans le bout restant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & se corrompant par le séjour qu'il y fait, il ne manque pas de causer inflammation au nombril; & ce qui a esté lié venant à tomber avant que la réünion soit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel survient parfois une grande perte de sang, & mesme la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie, est d'appaiser la toux, & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en est cause, à moins dequoy elle s'augmenteroit toûjours; & s'il avoit des trenchées, on y remediera comme il a esté dit au Chapitre précedent. Quant au surplus; si le nombril est enflammé, on mettra dessus une emplâtre de cerat de Galien meslé avec moitié de *populeon*, ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre: l'onguent rosat & l'*album rasis* meslez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré aprés que la ligature en est tombée, on mettra dessus des remedes dessicatifs & astringens, tels que sont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne soit pas bien forte, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit, on se servira seulement d'un plumaceau de charpis sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplâtres, lesquels ne sont jamais si

desſicatifs, à cauſe des huiles, ou graiſſes qui entrent en leur compoſition. Si neanmoins on s'en veut ſervir, on prendra celuy de ceruſe, ou le desſicatif rouge, ou le *pompholix*, obſervant ſur tout de mettre une bonne compreſſe de linge par deſſus ces remedes, avec un bandage pour la tenir juſques à ce que l'umbilic ſoit cicatriſé, & qu'il ſoit entierement affermi; de peur qu'outre ſon ulceration il ne fût pouſſé en dehors, & que ſes vaiſſeaux ne vinſſent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les trenchées cauſent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui eſt de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle groſſeur ou petiteſſe que puiſſe eſtre la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par bandage, & par compreſſes qu'on appropriera bien à cét uſage, juſques à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raiſonnable, auquel temps ſi la maladie n'a eſté guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, ſi on le ſouhaite: mais ſi enſuite de l'inflammation du nombril il s'y eſt formé un apoſteme qui cauſe cette éminence, & que la tumeur ſoit fort groſſe, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien iſſuë à la matiere, mais il y a grand danger qu'avec elle les inteſtins ne ſortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit enſuite faire croire à ceux qui ne ſe connoiſſent en l'Art, que cét accident ſeroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raiſon *Ambroiſe Paré*, au 94. Chapitre de ſon Livre de la generation, conſeille de n'y pas toucher, & de laiſſer plûtoſt mourir l'enfant ſans luy rien faire, ainſi qu'il dit s'eſtre comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occaſion. Il recite même en ce lieu l'hiſtoire d'un Chirurgien de ſon temps, nommé Maiſtre *Pierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de ſa vie, pour avoir fait ouverture d'un apoſteme de l'umbilic à l'enfant de Monſieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les inteſtins ſortirent par l'ouverture, enſuite dequoy ſurvint la mort de l'enfant, de laquelle les ſerviteurs du logis le diſoient eſtre la ſeule cauſe; & pour ce ſujet (quoy que ſans raiſon) ils le vouloient tuër, ſi n'eût eſté que ledit ſieur *de Martigues* les en empêcha; mais je croy que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle diſgrace, s'il eût auparavant fait un bon

prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où estoit l'enfant; car peut-estre que ressemblant à beaucoup de gens de nostre temps (qui font pareille chose, afin qu'on les croye bien plus habiles que les autres, & qui n'estant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles) il avoit promis de guerir en bref l'enfant de cette maladie qui estoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'apostеme estoit petit, & les forces de l'enfant bonnes, on ne laisseroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture; parceque lors qu'il y a quelque esperance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un desespoir assuré.

CHAPITRE XXX.

Des cuissons, rougeurs, & inflammations des eines, fesses, & cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches, & non relavées, chaque fois & aussi-tost qu'il a rendu ses excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy causer des rougeurs & des cuissons aux eines, aux fesses, & aux cuisses, ensuite dequoy, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & delicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin separé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales; la premiere, à tenir nettement l'enfant, & la seconde, à temperer ses urines, afin qu'elles ne soient si acres: quant à ce qui est de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ses excrémens aussi-tost qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive: à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de temperer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne soient point si acres, elle ne se peut executer que

par le moyen du regime de vivre de la nourrice; lequel doit estre rafraîchissant, afin que son lait ait la mesme qualité: c'est pourquoy elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choses generales, on appliquera sur les parties enflammées des remedes qui soient rafraîchissans & dessicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excrémens, on luy bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur étoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coûtume pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. L'*album rasis*, ou le *pompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplâtre, y sont encore convenables; & sur tout en remuant l'enfant, la nourrice aura grand soin de luy enveloper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à se frotter à nud les unes contre les autres, la cuisson & les douleurs n'en soient augmentées.

CHAPITRE XXXI.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

ASsez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celuy d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excés) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement chancres; quelquefois aussi, quoy que le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soy, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomach de l'enfant, à cause de sa debilité, ou de quelqu'autre indisposition, dans lequel acquerant une acrimonie au lieu de se bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse qui s'attache comme une espece de suye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cause de sa tendresse & delicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

De ces ulceres les uns ſont ſimples, comme ſont ceux qui ſont cauſez de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant qui ſont un peu trop échauffez, comme pour avoir eû quelque petit accés de fiévre : pour lors ils ſont fort ſuperficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes; & les autres ſont malins, tels que ſont ceux qui ſont cauſez par un *virus* venerien, ou qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, leſquels ſont putrides, corroſifs & ambulans, & n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la membrane qui reveſt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faiſans des eſcares profonds, ils ſe communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme font principalement ceux qui ſont cauſez par la groſſe verole, leſquels ne peuvent pas eſtre gueris par les remedes ordinaires, mais veulent eſtre traitez avec leurs ſpecifiques; à moins dequoy ils vont toûjours en augmentant, & cauſent aiſément la mort aux petits enfans, qui ſouvent ſont trop foibles, pour pouvoir ſupporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur gueriſon.

Les ulceres de la bouche, ſelon *Galien*, ſont de difficile gueriſon, à cauſe qu'ils ſont ſituez en lieux chauds & humides, auſquels s'augmente promptement la pourriture & la corroſion; outre que les remedes appliquez n'y peuvent arrêter : parce-qu'ils ſont auſſi-tôt détrempez de ſa ſalive.

Pour guerir ces ulceres, lorſqu'ils ſont petits, & ſans aucune malignité, il faut faire en ſorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, luy faiſant obſerver un regime de vivre rafraîchiſſant, la ſaignant même, & purgeant pour ce faire, s'il eſt beſoin. La bouche de l'enfant ſera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel roſat, ou ſyrop de roſes ſéches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher, & nettoyer les humeurs viſqueuſes qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne ſurvint inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit eſtre aſſez libre, afin que les humeurs eſtant

portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remedes topiques, qui fassent leur operation promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empêchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent estre de ceux qui font quelque escare; pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain; ou bien avec un peu d'esprit de vitriol, prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede sera d'autant plus fort & acre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cauterisez de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques serositez acres ne distilent sur les lieux non ulcerez, & même dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; reïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos, & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens acres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle estant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* venerien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne gueriront point, si on ne se sert de ceux qui sont specifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXII.

De la douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à ſortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le ſixiéme mois, parfois plûtoſt, & quelquefois auſſi plus tard; pourquoy faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cauſe du ſentiment exquis de ces parties, il ſurvient de ſi grandes douleurs aux enfans, que beaucoup qui s'étoient au reſte fort bien portez juſques-là, ſont en danger de leur vie, & meurent ſouvent, pour raiſon de pluſieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypoçrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphoriſme 25. du 3. Livre. *In progreſſu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulſiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præſertim pueris, qui craſſiſſimi ſunt, & alvos duras habent.* Dans le temps (dit-il) que les dents commencent à pouſſer aux enfans, il leur arrive demangeaiſon de gencives, fiévres, convulſions, flux de ventre, & principalement à la ſortie des dents canines, particulierement à ceux qui ſont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur. Toutefois le meſme *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulſions quand les dents leur percent ne meurent pas, & que pluſieurs en réchapent. Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en ſont plûtoſt délivrez qu'en d'autres temps, ſi on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement les œilleres, cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qu'on dit avoir communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil: & comme dit auſſi *Hypocrate*, les enfans qui ſont tres-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que les autres; parceque la douleur en ceux-là cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade,

lade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtoſt parfaites, que parcequ'étant plus petites, & plus aiguës & trenchantes, les gencives en ſont plus facilement percées, comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour eſtre plus groſſes, & plus larges, ne peuvent pas ſi-toſt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que les gencives & ſes jouës ſont enflées, il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les froter, de laquelle il diſtile beaucoup d'humiditez, qui y affluent à cauſe de la douleur qu'il reſſent; la nourrice en luy donnant à tetter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coûtume; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu en ce temps, & on ſent, & on void les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les côtez, & ſi les dents ſont long-temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes, la premiere à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui luy pourroient arriver à raiſon de la trop grande douleur, & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtoſt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant des accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir, & temperer ſon lait, afin que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on luy tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas, pour lequel ſujet on luy donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré; mais ſouvent il n'en eſt pas beſoin, parcequ'il leur ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant mediocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement penetrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir; à quoy l'enfant pourra auſſi aider luy-même, ſi on luy donne à mâchoter un petit bâton de régueliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchaſſé une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire neanmoins que ces choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie, & polie; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoûlager de la demangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu-à-peu l'épaiſſeur, & tant qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures, & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer; les nourrices ont coûtume de faire telle choſe avec leurs ongles; mais l'inciſion faite avec la lancette doit eſtre préferée, parcequ'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſurent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de les froter de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondées plûtoſt ſur la ſuperſtition, que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

CHAPITRE XXXIII.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUssi-tôt que les petits enfans ont la moindre indisposition le flux de ventre leur arrive assez ordinairement, à quoy contribuë fort son humidité qui leur est naturelle, comme il est enseigné dans l'Aphorisme 53. du 2. Livre, *quicumque alvos humidas habent, si quidem juvenes fuerint, melius degunt his qui siccas habent, &c.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeunesse, se portent mieux que ceux qui l'ont sec. Outre que tous les enfans sont d'une nature humide, c'est qu'ils n'usent aussi pendant qu'ils tettent que d'alimens fort liquides & fluides, lesquels s'écoulent facilement & promptement de l'estomach & des intestins.

Le plus souvent le flux de ventre leur arrive à cause de la grande douleur qu'ils ressentent à la sortie de leurs dents; car toutes les humeurs en sont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration, ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tettent beaucoup plus de lait que leur estomach n'en peut digerer, dans lequel se corrompant, il ne manque pas aprés de leur causer le flux de ventre. Il peut aussi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui est trop échauffé, comme est celuy de la femme nouvellement accouchée, lequel est toûjours impur, & principalement pendant les cinq ou six premiers jours.

Si le flux de ventre de l'enfant n'est accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne sera pas à craindre, à cause que c'est une indisposition convenable à sa nature, & à son habitude humide, comme aussi aux alimens dont il est nourri. *Hypocrate* nous l'assure ainsi dans l'Aphorisme 34. du 2. Livre. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, sont moins en danger, desquels la maladie est plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au tems, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choses. Neanmoins s'il continuoit bien long-temps, il sera bon d'y remedier, de peur que

l'enfant qui eſt compoſé d'une ſubſtance tendre & molle, facile pour ce ſujet à eſtre, s'il faut ainſi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raiſon de la grande diſſipation des eſprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce ſujet on luy fera tetter un lait bien purifié ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puiſſe mieux digerer, & pour purger ſon eſtomach, & ſes inteſtins de quelques mauvaiſes humeurs, qui pour eſtre contenuës en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digeſtion, on luy fera prendre une petite infuſion de rhubarbe, ou un peu de ſyrop de chicorée compoſé : on luy donnera auſſi quelques petits clyſteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat, & aprés qu'il aura eſté purgé, ils ſeront faits avec eau de plantain. On pourra auſſi mêler pour lors quelque jaune d'œuf dans ſa boüillie s'il en mange; le ventre luy ſera froté avec huile de coins, & on luy mettra deſſus l'eſtomach des compreſſes trempées en vin aſtringent, où ayent boüilli des roſes de Provins, ayant au ſurplus toûjours égard aux differentes cauſes du flux de ventre, & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXIV.

Du vomiſſement des petits enfans.

ON ne s'étonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excés; auquel cas il ſeroit neceſſaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivy de quelque plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomach n'en peut facilement contenir & digerer, duquel étant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter : il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur

cauſent encore la meſme choſe, ce que font pareillement les ſauts, & les ſecouſſes que leur donnent leurs nourrices, en les faiſant danſer trop rudement entre leurs bras, comme auſſi en les berçant trop fort; dautant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & broüillé dans l'eſtomach, il n'en peut pas eſtre bien digeré; mais tres-ſouvent auſſi c'eſt pour n'y pouvoir pas eſtre facilement contenu, à cauſe que l'enfant a le ventre trop comprimé & ſerré avec les bandes & les langes dans leſquels il eſt emmailloté; ce qui fait qu'il eſt obligé de le laiſſer regorger, à cauſe de la douleur qu'il en reſſent; la douceur, & la tiedeur du lait dont l'enfant eſt nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces cauſes.

Quand le vomiſſement eſt trop frequent, il eſt neceſſaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejettant continuellement ſes alimens n'en fût extrémement débilité par défaut de nourriture, & que l'action de l'eſtomach n'en fût ſi pervertie, qu'elle ne pût eſtre que difficilement rétablie, aprés que cét accident ſe ſeroit converti en habitude.

Pour la curation du vomiſſement, on aura égard à ce qui le peut cauſer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, ſa nourrice ne luy donnera tant à tetter; & que ce ſoit peu à chaque fois, afin que ſon eſtomach puiſſe plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura reçu; ſi c'eſt par la mauvaiſe qualité du lait, la nourrice ſera changée, pour luy en donner une qui luy ſoit convenable; ſi c'eſt par la toux, on y remediera en luy donnant des choſes propres pour l'appaiſer, ſelon les differentes cauſes dont elle peut eſtre excitée. Sa nourrice ne le fera ſauter ſi rudement, & ne le bercera ſi fort aprés qu'il aura tetté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digeſtion du lait. On prendra garde auſſi qu'il ne ſoit pas trop preſſé & ſerré de ſes bandes au droit de ſon eſtomach, afin de luy laiſſer la liberté de s'étendre, ſelon la quantité du lait qu'il aura reçu; & outre toutes ces choſes, ſi quelques mauvaiſes humeurs y étoient contenuës, il ſera fort à propos de purger l'enfant avec une petite infuſion de rhubarbe, ou luy faiſant prendre demy-once de ſyrop de chicorée compoſé; & aprés qu'il aura eſté ainſi purgé, s'il eſt jugé à propos, on luy fera prendre un peu de ſyrop de coins, pour fortifier ſon petit eſtomach, mettant auſſi ſur ſa region pour ce ſujet, des compreſſes

trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait boüillir des roses de Provins, de la canelle, & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXV.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFin de ne pas nous éloigner trop de nostre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traitter à fond de toutes les differentes especes d'hernies; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complette aux enfans aussi-bien qu'aux hommes; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusques au fond du *scrotum*, & d'autrefois incomplete lorsqu'il ne passe pas l'eine: ce peut estre aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de mesme que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier, & à tousser, à quoy contribuë fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot; dautant que ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à tousser, il est fortement pousse en bas, au moyen dequoy se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remedier à cette maladie aussi-tost qu'on s'en apperçoit; car plus elle est negligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toûjours de plus en plus: mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en gueriſſent-ils plûtost que les personnes âgées; parceque la reünion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin étant reduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroissement avec l'âge, grossit

à proportion de toutes les autres parties du corps, & le lieu de la dilatation s'étrecit peu-à-peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remedier, tant aux complettes qu'aux incomplettes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'intestin & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pourquoy faire, il faudra coucher l'enfant la teste basse, puis des deux mains on fera peu-à-peu la réduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la réduction soit entierement faite; aprés quoy on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté opposite de celuy de l'hernie, ensuite dequoy la bande sera menée pardessous la fesse de celuy qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardessus la compresse apposée, où étant on la fera passer pardessous les reins du mesme côté, pour luy faire faire le tour du corps, aprés cela elle sera reconduite comme la premiere fois, continuant ainsi tous les autres tours jusques à la fin, observant toûjours que les circonvolutions qui passent sur l'eine, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher toutes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera fort à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage, au lieu duquel on luy peut mettre un petit brayer, qui fera encore mieux le mesme effet; parce qu'on n'est pas obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée, pour lequel sujet il doit estre ciré de tous côtez, afin qu'il ne soit pourry par les excrémens de l'enfant; Or si on veut que tels bandages puissent prompte-

ment guerir l'hernie, il faut que l'enfant reſte couché au moins durant quarante jours ou davantage, ſelon la grandeur de la dilatation, & qu'on faſſe auſſi en ſorte qu'il ne crie ny touſſe, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy ſoit comprimé en ſon maillot, de peur que ces choſes n'excitent de nouveau l'inteſtin à ſortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, baſſinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela ſert peu en cette rencontre, où le ſeul bandage peut ſuffire, pourvû qu'il ſoit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, leſquelles ne ſe font point par la chûte d'aucune partie; mais ſeulement par la diſtenſion des membranes du *ſcrotum*, & de celles des teſticules, cauſées par quelques matieres qui s'y ſont amaſſées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir eſté contuſes & preſſées pendant un mauvais travail, entre leſquelles l'aqueuſe & la venteuſe arrivent le plus ſouvent; car la charnuë & la variqueuſe ne ſe rencontrent jamais, ou que tres-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuſe, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle eſt faite par des eaux contenuës dans les membranes, ſoit communes, ou propres des teſticules, on mettra ſur la tumeur des remedes qui puiſſent reſoudre ou deſſécher les eaux qui ſont dedans, & en diſſiper les vents, aprés quoy on fortifiera ces parties. On les reſoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, rhuë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera auſſi des compreſſes pour mettre deſſus; & on les deſſéchera avec eau de chaux, où ſera fondu un peu d'alun; & aprés la reſolution & deſſication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compreſſes trempées en gros vin où ayent boüilly les roſes avec alun, ayant toûjours égard à la choſe qui peut avoir cauſé l'hydrocelle, & à celle dont elle eſt entretenuë: mais ſi les remedes ont eſté faits en vain, & que la tumeur ſoit extrémement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la delicateſſe de leur corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande

grande operation pour la curation de l'hydrocelle; & mesme si la tumeur n'est que mediocrement grosse, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ay souvent vû qu'elle se dissipe & se guerit d'elle-mesme avec l'âge, comme dit *Hipocrate* au Livre *De aër. aqu. & loc. pueris hydropes in testibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progressu evanescunt.*

CHAPITRE XXXVI.

Des galles qui viennent ordinairement à la teste & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées de la seule superfluité de quelques humeurs, qui pour estre simplement échauffées, sont facilement portées à la teste & au visage de l enfant, où étant elles y font des pustules humides, dans lesquelles ces humeurs sejournant, se corrompent & se convertissent en sanie, qui ronge ensuite & ulcere la simple superficie du cuir; aprés quoy cette sanie en découle, laquelle venant à se dessécher autour du lieu d'où elle sort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement galles, dont il se voit des enfans avoir la teste & le visage si couverts de tous côtez, qu'ils paroissent avoir une callote, & un masque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit seulement que les yeux & le bord des lévres qui en soient exempts.

Beaucoup de personnes veulent que ces galles, aussi-bien que la rougeole & la petite verole, soient ordinairement causées de quelques superfluitez, & du residu du sang menstruel, dont l'enfant se purge aprés qu'il est né, lequel pour ne pouvoir estre bien rectifié, est ainsi chassé au dehors, afin d'estre rejetté comme chose inutile; mais c'est souvent pour la mauvaise nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme aussi à cause de sa mauvaise qualité, pour raison dequoy sont engendrées quantité d'humeurs vicieuses & corrompuës qui causent cette galle, laquelle vient le plus souvent à la teste & à la face, parceque ce sont parties qui abondent

plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui soit au reste du corps.

On connoîtra que les galles ne sont pas malignes, si elles sont superficielles, si elles sont humides, & de couleur jaunâtre, & si leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, sans estre ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repoussant au dedans, parceque leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fâcheuses maladies; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'est longtemps purgé de telles superfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette espece de gourme: & comme *Guidon* dit fort à propos, bien qu'entant que signe la galle soit mauvaise, toutefois comme cause elle peut estre bonne, parceque la nature a coûtume de purger ainsi le corps de l'enfant, en poussant au dehors ces excrémens. C'est pourquoy on se contentera seulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs; pour lequel sujet on luy donnera une nourrice bien saine, dont le lait soit parfaitement purifié & bien rafraîchy; le ventre de l'enfant sera toûjours tenu libre, & purgé si besoin est, avec un peu de syrop de roses ou de chicorée, afin que les humeurs ne se portent en si grande abondance vers la teste; & de peur que la sanie qui est retenuë sous les galles, venant à ronger & corroder le cuir, ne face des ulceres profonds, il sera bon aussi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puisse avoir libre issuë; pour quoy faire on se sert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, ensuite dequoy on met pardessus des feüilles de chou, ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choses attirent & font sortir. On doit continuër ces remedes jusques à ce que l'enfant soit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles; car ils n'attirent seulement que les humeurs superfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte que pire maladie n'arrive, aprés l'évacuation desquelles le lieu se dessêchera & se guerira de soy-mesme. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent estre attachées, de peur que venant à se gratter & à écor-

cher ces galles, à cauſe de la demangeaiſon qu'il y reſſent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XXXVII.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole eſt une maladie contagieuſe des petits enfans, qui arrive auſſi quelquefois (mais plus rarement) aux perſonnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de puſtules toutes ſemblables venir à toute la ſuperficie de la peau, engendrées de l'impureté du ſang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire univerſel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, auſſi-bien que pluſieurs Modernes, attribuent la cauſe de cette maladie au reſidu du ſang menſtruel dont l'enfant a eſté nourry au ventre de ſa mere, lequel aprés qu'il eſt né, venant à eſtre échauffé & à boüillonner dans ſes vaiſſeaux, eſt ſeparé de toute la maſſe du ſang qui a eſté engendré depuis, & eſt épandu vers toute la ſuperficie du corps, pour en eſtre ainſi entierement rejetté & expulſé. Ce raiſonnement, ſelon mon ſens, n'eſt pas bien vray-ſemblable; car nous voyons tous les jours pluſieurs hommes & femmes, qui quoyque bien âgez n'ont jamais eû cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évité ſi elle procedoit des reſtes de ce ſang menſtruel, dont un chacun ſans exception eſt nourry au ventre de la mere. Ceux qui ſont de cette opinion répondent, que ſi on voit des perſonnes exemptes de cette maladie, c'eſt que leur nature forte & robuſte a pû digerer, & conſumer telles ſuperfluitez, ou meſme les purger par d'autres voyes, comme par quelque flux de ventre, ou par autres manieres inſenſibles: Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce ſang menſtruel (ſi cela étoit ainſi) ne pourroit pas demeurer caché & aſſoupy au corps, pendant des trente, quarante, & cinquante années aprés la naiſſance, ſans produire ſes effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cét âge. Mais il eſt bien

plus croyable, que la cauſe de la petite verole eſt la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le ſang des enfans & des jeunes gens, qui y ſont plus diſpoſez que ceux qui ſont avancez en âge, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe de leur corps, & plus en certaines années & en quelques ſaiſons, qu'en d'autres, comme il eſt aiſé de le reconnoître journellement; car en temps peſtilentieux, la petite verole eſt bien plus commune au Printemps & en Eſté, que ſur la fin de l'Automne, & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoyqu'elles ſoient ſi ſemblables dans leur commencement, qu'il eſt ſouvent difficile de reconnoître diſtinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troiſiéme jour, auquel temps la verole, qui ne paroiſſoit eſtre que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en puſtules qui blanchiſſent. La rougeole eſt cauſée d'un ſang bilieux & échauffé, qui fait ſeulement des taches rouges par toute la peau, ſans aucune élevation ou tres-petite, qui viennent plus promptement, & principalement au viſage; mais la verole eſt faite d'une matiere ſanguine & pituiteuſe, qui étant plus craſſe & plus viſqueuſe, produit pluſieurs puſtules qui s'élevent en pointe, & qui peu-à-peu deviennent blanches, & meuriſſent, apres quoy elles ſe convertiſſent en croûtes par la deſſication de leur matiere.

Des ſignes de la verole, les uns precedent la ſortie des puſtules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, ſont la fiévre, étourdiſſement, tournoyement, & douleur de teſte, l'urine fort trouble, laſſitude & douleur aux reins & aux lombes, nauſées & vomiſſemens, difficulté de reſpirer, baaillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaiſon du nez, rougeur des yeux, & laſſitude de tout le corps; mais lorſque la verole commence à ſortir, on voit le troiſiéme ou le quatriéme jour beaucoup de puſtules qui s'élevent par tout, leſquelles croiſſent & s'augmentent tant en groſſeur qu'en nombre, juſques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meuriſſent & blanchiſſent peu-à-peu; la teſte & le viſage s'enflent, les yeux ſe ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez ſe bouche par les excrémens qui s'y deſſéchent, les malades ont la voix enroüée, une toux ſéche, douleur de gorge, & grande difficulté de reſpirer; & pour lors toutes les parties du corps

ſont tellement tumefiées par la quantité de puſtules, qu'il en paroît tout bouffi, & en eſt rendu tout monſtrueux.

On peut faire de deux eſpeces de petite verole, ſelon qu'elle eſt plus ou moins maligne, la premiere eſt celle qui n'eſt accompagnée que d'une ſimple émotion de fiévre, excitée de la ſeule ébulition du ſang & des humeurs, qui ceſſe dés les premiers jours ſans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, ſuppure, & guerit facilement, & promptement : les puſtules de celle-là ſont élevées en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale, & bien cuite, & les enfans en réchapent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe, & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures, ou livides, ayant petites taches noires en leur milieu; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe, & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, freneſie, grande difficulté de reſpirer, ſyncope, dyſenterie, & d'autres qui cauſent tres-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, défigurement & grande difformité du viſage, ou eſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenuës. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mélange de leur matiere, laquelle eſtant amaſſée en grande quantité en un meſme lieu, ronge, & corrode bien plus profondement la partie, que ſi elle avoit eſté épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées, pour raiſon dequoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande déperdition de ſubſtance qui s'y fait ordinairement; & ſe faiſant un dépoſt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur autres parties, elle les carie, & y cauſe autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent &

blanchiſſent en peu de temps, c'eſt un bon ſigne; mais ſi la fiévre eſt forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de reſpirer, & autres accidens à meſure que les puſtules ſortent, ſi elles ſont en grand nombre, noires, plates, ſéches, & ſans ſuppuration, c'eſt ſigne de mort; les enfans outre cela n'en ſont pas en un ſi grand danger que les perſonnes âgées, dautant que cette maladie eſt convenable à leur âge, & à leur nature, & qu'ils ont auſſi le cuir plus rare, & plus mol, au travers duquel cette matiere eſt plus facilement expulſée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ſes pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole, à cauſe que ſa matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement; elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroiſſent preſque ſemblables.

La curation de la petite verole, conſiſte particulierement en la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend, ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit eſtre tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce temps, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec veau & volaille; on luy pourra auſſi donner un peu de bonne gelée; ſon boire ſera de ptiſanne faite avec orge mondé, racine de chiendent, & régueliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mammelle on ne luy doit donner aucune boüillie, juſques à ce qu'il ſoit entierement gueri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ny autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le

tiendra dans une chambre bien close, en laquelle il n'ait ny trop chaud, ny trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrémement, en faisant grande resolution, & dissipation des esprits; & l'air froid repousse les humeurs au dedans du corps, & empêche la sortie de la verole. On recommande qu'il soit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cause que cette couleur émeût ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit souvent aux yeux, & les enflamme par sa vivacité, ausquels il survient toûjours une grande fluxion dans cette maladie; c'est pourquoy je croy qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puisse estre, devroit estre préferée; mais l'usage le veut ainsi. Le dormir de l'enfant doit estre moderé, afin que par son moyen les humeurs estant mieux cuites & digerées, la sortie des pustules se fasse plus aisément; il ne doit pas aller jusques à l'assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre luy sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres, afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi meurent, quoy que ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuër la cause à la saignée; mais il est tres-certain que ce remede est tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plenitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit estre demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autre de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces pretenduës eaux Cordiales, & Theria-

cales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtost propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ny de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultez specifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande esperance, decedé depuis peu d'années à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette verité, lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison remedes specifiques, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient esté vray-semblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les veritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage moderé des choses qui sont agreables à l'estomach, & qui le réjoüissent & le confortent, en resistant à la pourriture des humeurs, comme font les syrops de Lymon & de Grenade, mêlez avec la ptisanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui est le meilleur de tous les cardiaques, si la fiévre n'est pas grande; & si c'est un enfant à la mammelle, le seul lait luy doit suffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'est-à-dire au traitement des pustules, on doit seulement laisser faire la nature, en luy aidant comme nous avons dit; & afin qu'elles se puissent meurir plus facilement aussi-tost qu'elles commencent à paroître, qui est vers le troisiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du visage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de cresme, d'autres ne se servent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par plusieurs fois en eau de rose, & bien battu en un mortier de marbre, dequoy ils les graissent jusques à parfaite guerison; & quand les pustules sont bien meures, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la demangeaison qui y survient, qui arrive ordinairement environ vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus grosses, pour en faire sortir la matiere, de peur que par son trop long sejour, elle ne vint à ulcerer & corroder trop profondement les parties. Cela se fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciseaux; aprés quoy pour les dessécher, on frotera le visage d'un

d'un liniment fait de creſme recente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede juſques à ce que les croûtes ſoient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au ſoir; ou on le fera avec onguent roſat, dans lequel on mêlera un peu de ceruſe bien pulveriſée.

Pour empêcher que la verole ne faſſe venir trop grande fluxion ſur les yeux, il eſt bon d'uſer au commencement de quelque remede rafraîchiſſant, qui en repouſſant moderement la puiſſe empêcher. On ſe ſert ordinairement d'eau roſe, & de celle de plantain mêlées enſemble, avec quoy on les baſſine de temps en temps; la pluſpart des femmes y ajoûtent un peu de ſafran qu'elles font détremper dedans; mais à cauſe de ſa forte odeur, j'aimerois mieux me ſervir des eaux toutes ſeules; le lait de la nourrice eſt pareillement fort bon pour en appaiſer la douleur. On aura ſoin auſſi de temps-en-temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puiſſe plus facilement reſpirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir ſa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra uſer d'un peu de ſyrop violat mêlé avec ſa ptiſanne; & pour inciſer les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade, ou un gargariſme d'oxycrat; mais le ſeul lait ſuffira pour le petit enfant. Faiſons voir maintenant la maniere avec laquelle il doit eſtre traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée la groſſe-verole, pendant qu'il eſt encore à la mammelle.

CHAPITRE XXXVIII.

De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, eſt une maladie contagieuſe, elle ne l'eſt ordinairement qu'au regard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes perſonnes par frequentation; mais il n'en eſt pas de meſme de la groſſe verole, dont le venin eſt ſi pernicieux & ſi ſuſceptible, qu'un ſeul enfant qui a ce mal, eſt capable de le communiquer (comme il s'eſt vû bien des fois) à des familles entieres, & auſſi-bien aux vieux qu'aux jeunes. C'eſt une choſe digne de grande compaſſion, de voir des pauvres petits innocens à la mammel-

le affligez d'une si fâcheuse maladie, laquelle outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils sont innocens, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & delaisser mesme de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apporté en naissant, l'ayant dés le ventre de leur mere, ce qu'on reconnoîtra si elle en étoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la teste; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont pris de leur nourrice qui en est pareillement gâtée; pour lors les premieres impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tette, lequel luy servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps.

Il est tres-difficile que les enfans qui sont nés avec cette maladie en puissent guerir, & ils meurent presque toûjours tres-peu de temps aprés; parceque toute leur substance ne peut pas se rétablir, ayant eû pour fondement un si mauvais principe, qu'est le sang de la mere infectée d'un tel venin, dont ils ont esté engendrez, formez & nourris: mais à l'égard de ceux qui l'ont prise de leur nourrice seulement, il y a beaucoup plus d'esperance & de facilité à leur guerison; parceque le venin du mauvais lait ne se communiquant pas d'abord avec toute sa substance dans les vaisseaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occasion, où le sang dont il est seulement nourry pendant qu'il est au ventre de la mere, luy est porté, & s'épanche tel qu'il est dans toutes les parties de son corps; car il n'y a seulement que le plus pur de ce lait verolé; ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant esté changé en chyle dans l'estomach, & repurgé par les intestins de la plus grande partie de ses excremens, peut en se mélant aprés avec le sang, l'alterer, & le corrompre, par la mauvaise qualité qui luy reste toûjours, nonobstant les differentes preparations qu'il a receuës: neanmoins l'enfant qui a pris le mal de sa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la tettera, dautant que son lait est toûjours infecté de telle corruption & venenosité; & le pire est que luy en donnant une autre, comme on est obligé de faire pour le gue-

rir, c'eſt un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en general, que la curation de la grôſſe Verole eſt tres-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mammelle, à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ny ſupporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent; c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait, juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, dautant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps, à cauſe de ſa delicateſſe & molleſſe, que ſur celuy de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois en ce temps d'en entreprendre la curation, quoy que l'enfant ſoit encore à la mammelle. Cette entrepriſe eſt à la verité bien perilleuſe pour lors; mais on eſt contraint de s'y reſoudre, quand il n'y a aucune apparence, ny eſperance qu'il puiſſe réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce ſujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, ſi elle eſtoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait ſoit bien purifié; & s'il n'eſtoit ainſi, elle ſeroit ſaignée & purgée pour ce faire, ſelon qu'il ſeroit requis. La pluſpart veulent, afin qu'il ſoit medicamenteux, qu'elle uſe durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction ſudorifique; mais outre que je croy que telles choſes auroient peu d'effet, je craindrois que luy échauffant le lait, elles ne portaſſent prejudice à l'enfant au lieu de luy profiter; c'eſt pourquoy j'aimerois mieux qu'elle obſervaſt ſeulement de ſa part un regime de vivre, qui le puſt temperer & rafraîchir; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-meſme, il ſera bon qu'elle lave le bout de ſa mammelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à tetter à l'enfant, & qu'elle ſe purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins diſpoſé à recevoir cette infection.

Mais ſouvent ces pauvres petits enfans ainſi affligez, ſont ſi malheureux qu'il ne ſe trouve aucune nourrice, qui veüille en

leur donnant la mammelle s'expoſer au riſque de gagner la maladie: en ce cas, il faudroit en choiſir une qui euſt du lait en abondance, & dont les mammelles rayaſſent facilement, afin qu'en les preſſant ſeulement, il en tombât ſuffiſamment dans la bouche de l'enfant pour ſa nourriture, ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaller avec une petite cuillier, où en ayant mis dans un entonnoir à l'extrémité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche; ou bien elle luy donnera ſouvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera ſuccer enſuite: mais pour le plus ſeur, afin que l'enfant ne puiſſe gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle ſujettion, il ſera mieux de luy faire tetter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choſes convenables, afin que ſon lait en ſoit meilleur.

Pour ce qui eſt de l'enfant, il eſt certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui eſt confirmée, que par l'uſage des remedes dans la compoſition deſquels entre le mercure, qui juſques à preſent a eſté reconnu pour le vray antidote du venin de cette maladie: c'eſt pourquoy aprés l'avoir ſaigné, & purgé avec ſyrop de Roſes ou de Chicorée, on luy fera (ſi ſes forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frotera ſeulement les puſtules, & les ulceres; quoy faiſant peu-à-peu, en reïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit eſtre preſque inſenſible, de peur que les humeurs émeuës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fiſſent trop enfler, & n'y cauſaſſent de fâcheux ulceres, qui l'empeſcheroient de pouvoir tetter: il faut pour ce ſujet que l'onguent ne ſoit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux eſtre plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir uſé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abſtiendra durant cinq ou ſix jours, pour reconnoiſtre juſques à quel degré l'enfant en pourra eſtre émeu; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il eſt neceſſaire de les reïterer, & avec quelle doze, laquelle ne ſe peut veritablement décrire, parce que toutes les habitudes des enfans ſont auſſi differentes, que celles des hommes, entre leſquels aucuns cracheront plûtoſt pour une ſimple friction, que d'autres pour ſix conſecutives; mais en ce cas il n'y a pas ſi grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on reïtere &

on augmente bien plus facilement la doze, quand elle n'a pas esté assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand il excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure; & quant à ce qui est des ulceres qui luy viendront à la bouche, sa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mélant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, luy nettoyant souvent par ce moyen la bave qui s'y amasse: pour la luy faire vuider plus facilement, il doit estre couché sur le costé, & non sur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'estomach, ou sur la poitrine, ne vinsient à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au surplus à l'effet du remede, qui ne doit estre conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demy once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois, aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-fait bien incorporé; ce qu'estant fait, on prendra deux dragmes de cet onguent pour chaque friction, & plus ou moins selon que l'enfant paroist fort, & disposé à estre émeu, dont on oindra principalement les pustules & les ulceres, comme il a esté dit. *Pigray* assure mesme qu'il a veû des enfans guerir, pour avoir esté frotez de la seule axonge agitée, & battuë en mortier de plomb; mais c'est toûjours à raison du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

CHAPITRE XXXIX.

Le moyen d'empécher que les petits enfans ne deviennent loûches, tortus, bossus, ou boiteux.

LE corps des petits enfans, pour raison de sa tendresse, est comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, ausquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le com-

mencement; c'eſt pourquoy on doit ſoigneuſement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne ſoit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant elle puiſſe eſtre réduite en l'état naturel par le ſoin qu'on en prendra: or entre autres choſes on tâchera que l'enfant ne devienne loûche, tortu, boſſu, ou boiteux, & de redreſſer au mieux qu'il ſera poſſible celuy qui le ſera.

On empêchera qu'il ne devienne loûche, ſi on luy donne une nourrice qui ait la veuë ſtable & droite, afin qu'il ne prenne cette mauvaiſe habitude par ſon exemple ſi elle l'étoit; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que ſon berceau ſoit ſitué en telle ſorte qu'étant couché il puiſſe voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu; de peur qu'étant de côté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faiſant, il y auroit grand danger qu'il ne devînt loûche. *Paul Æginete*, & *Paré*, veulent qu'on redreſſe & affermiſſe la veuë de l'enfant loûche, en luy mettant au viſage un maſque, où ſoient ſeulement deux petits trous au droit des yeux, par leſquels il puiſſe voir; ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il ſera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen dequoy les yeux s'affermiront en une ſituation directe, & quitteront peu-à-peu la mauvaiſe habitude qu'ils avoient priſe de regarder de côté. Ce conſeil ſemble eſtre bon en apparence; mais je croy que l'uſage en ſeroit bien incommode à l'enfant; outre que pour le peu que ce maſque ſeroit remué, ou vacilleroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correſpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la veuë en ſeroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boſſu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une ſituation bien droite, luy étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il ſera couché dans ſon berceau, il doit eſtre ſitué directement ſur le dos, ſans eſtre courbé, ny porter à faux; & ſur tout quand la nourrice le tiendra entre ſes bras, elle le portera tantôt ſur l'un, & tantôt ſur l'autre; car luy ſerrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce ſeroit un grand hazard, ſi elle ne les rendoit à

la fin tortuës ; & c'eſt ſouvent le ſeul ſujet, pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoy la plûpart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui eſt neanmoins de tres-grande conſequence.

Quand ces parties auront quelque mauvaiſe conformation dans leur figure, elles ſeront raccommodées avec bandes & compreſſes, miſes aux endroits neceſſaires pour les tenir en état pendant que l'enfant eſt au maillot ; aprés quoy étant un peu plus grand, on ſe ſervira de petites botines d'un cuir un peu fort, avec leſquelles on luy redreſſera les jambes, & ſi ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre, on ſe contentera de ſouliers, qui ſoient plus hauts de ſemelles vers les endroits neceſſaires, afin de le faire pancher & retourner du côté oppoſite : quand la poitrine, ou l'épine du dos ſeront contrefaites, le vice ſera racommodé, ſi faire ſe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut ſera caché, en garniſſant les vêtemens de l'enfant, avec cartons, bâtons de baleine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redreſſer les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant juſques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'eſt pas neceſſaire d'en faire en ce lieu une plus ample deſcription ; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes ſortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoiſſance, que pour leur curation, ſi ce n'eſt à raiſon de la tendreſſe & delicateſſe de leur corps : C'eſt pourquoy il nous reſte ſeulement, pour mettre fin à nôtre entrepriſe, de faire connoître les conditions neceſſaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XL.

Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.

C'Eſt avec grande raiſon qu'*Aulius Gellius* au 1. Chap. de ſon 12. Livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demy-

meres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, luy déniant le lait de leurs mammelles lors qu'elles le voyent vivant en implorer amoureusement l'assistance, par ses larmes dignes de compassion, aprés avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçay quoy, qu'elles ne voyoient ny ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'être la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson, que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement, que l'esperance de la récompence qu'elle attend de ses peines par un loyer mercenaire : C'est pourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins bonne, sera toûjours préferée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des bourgeoises, soit aussi parceque son mari ne voudra pas lui-même souffrir, ny voir un tel embarras, ou bien pour estre si incommodée & indisposée qu'elle n'en est pas capable ; pour lors on sera obligé de luy substituer une autre nourrice, pour supléer à son défaut, laquelle on choisira la plus convenable à l'enfant qu'il sera possible.

Or ainsi que nous voyons que des arbres, quoy que de même espece, & nés en même lieu, étant aprés transplantez en differentes terres, produisent des fruits de tres-different goût, à raison de la nourriture qu'ils en tirent, de même la santé des enfans, & souvent même leurs mœurs, dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens ; car chacun sçait que la santé du corps, correspond aux humeurs dont toutes les parties sont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont esté engendrées : pour ce qui est des mœurs, elles suivent ordinairement le temperament, lequel procede aussi de la qualité des humeurs, & les humeurs des alimens : par cette consequence, telle sera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle, & en la tettant il succera avec le lait les

vices

vices de ſon corps & de ſon eſprit. Cela ſe reconnoiſt tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque choſe de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foibleſſe du corps; ce qui ſe remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoiſe en les faiſant tetter quelque animal domeſtique comme une vache, ou une âneſſe, ou quelque chevre, & au contraire le chien ſera bien plus furieux & farouche, s'il eſt nourri par une louve.

Les conditions neceſſaires à une bonne nourrice ſe tirent ordinairement de ſon âge, du temps & de la maniere qu'elle eſt accouchée, de la bonne conſtitution de toutes les parties de ſon corps, & particulierement des mammelles, de la nature de ſon lait, & enfin de ſes bonnes mœurs.

Quant à ce qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt-cinq ans, juſques à trente-cinq; dautant que durant cet eſpace de temps, la femme eſt plus ſaine & plus forte & vigoureuſe; elle n'y eſt pas ſi propre au deſſous de vingt-cinq ans, parce que ſon corps n'ayant encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut eſtre ſi robuſte, & au deſſus de trente-cinq, n'ayant du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant : toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrices dés leur vingtiéme année, & d'autres juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au deſſus, & au deſſous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, il faut qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout-à-fait purifié; dautant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé aprés quelque temps de luy en donner une autre; elle ne doit avoir avorté, mais elle doit eſtre accouchée à terme d'un enfant mâle, vivant & bien ſain; car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution; & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant, afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'experience qu'elle a de la choſe.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle

que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en general, qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans eſtre ſujette à aucune maladie; qu'elle ſoit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la veſſie, point ſujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepſie, ou à quelqu'autre maladie hereditaire, qu'il n'y ait en elle aucune tâche, ny meſme le moindre ſoupçon de maladie venerienne, qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ny autre vilainie de cette nature, qu'elle ſoit robuſte, afin de veiller & ſolliciter l'enfant en tout ce qui luy ſera neceſſaire, qu'elle ſoit de ſtature mediocre, c'eſt à dire ny grande ny petite, ny trop graſſe, ny trop maigre, parce que le corps qui eſt d'une telle ſymmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ſes fonctions, & comme on dit ordinairement, *in medio conſiſtit virtus.* Mais ſur tout elle ne doit eſtre groſſe d'enfant; elle ſera d'un temperament ſanguin, ce qu'on connoiſtra par ſa couleur vermeille, non ſi rouge, mais tirant à blancheur, d'une chair ferme & non molaſſe; elle n'aura auſſi ſes menſtruës; parce que ce ſeroit un ſigne que ſon ſang ſeroit trop échauffé, ſoit à cauſe de ſon tempérament qui eſt ainſi, ou par quelque paſſion amoureuſe, ou autrement; elle ne ſera pareillement ſujette aux fleurs blanches, dautant que telles ſuperfluitez ſont indice d'une mauvaiſe habitude, elle ne ſera rouſſe, ny marquée de taches de pareille couleur; mais elle doit eſtre de poil noir ou châtain; elle ſera bien faite de corps, propre en ſes veſtemens, & belle de viſage, ayant l'œil gay & riant, la veuë droite, les dents ſaines, & blanches, ſans en avoir aucune gâtée ny pourrie, de peur que ſa bouche ne ſoit de mauvaiſe odeur; ſon ton de voix doit eſtre agreable, afin de réjoüir l'enfant, elle doit auſſi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne ſente point mauvais, comme font ordinairement celles qui ſont rouſſes, & parfois meſme quelques-unes qui ſont tres-noires de poil & fort blanches de peau; car leur lait eſt chaud, acre, & puant, comme auſſi de tres-méchant gouſt; elle n'aura l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainſi que nous avons dit; parce que la nourrice qui baiſe continuellement l'enfant luy infecteroit les poulmons, en luy faiſant ſouvent reſpirer ſon haleine corrompuë, elle doit avoir les mammelles

assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans estre toutefois grosses avec excés, elles doivent estre entieres, & sans cicatrices provenant de quelques apostemes qu'elle y auroit eus; il faut qu'elles soient mediocrement fermes & charnuës, & non molasses & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit estre large, à cause qu'estant ainsi, le lait a plus d'espace pour estre bien préparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale; pour ce qui est des bouts des mammelles, elle les doit avoir bien-faits, c'est à dire point trop gros, ny durs, ny calleux, ny trop enfoncez; mais qu'ils soient un peu elevez, & de grosseur & fermeté mediocre, bien perforez de plusieurs petits trous, pour estre de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire sortir le lait, en les sucçant & les pressant avec sa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter, en ce qui concerne toutes les parties de son corps, il y a tout sujet de préjuger que son lait doit estre bien conditionné; ce qu'on connoîtra premierement à sa quantité, qui doit estre telle qu'elle puisse suffire pour la nourriture de l'enfant; elle n'en doit pas aussi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à se grumeler, ou à s'enflâmer aux mammelles y sejournant trop long-temps; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant: Il doit estre de substance & consistance mediocre, c'est à dire, ny trop aqueux, ny trop épais; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main, si en la panchant tant soit peu il s'écoule aussitôt, c'est signe qu'il est trop aqueux, & qu'il n'est pas assez cuit; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main, c'est indice qu'il est trop grossier, & trop visqueux: Le bon est celuy qui est entre deux consistances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte: quant à sa couleur, la plus blanche est la meilleure, & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné; il doit estre d'une odeur douce & agreable; car c'est un témoignage de sa bonne temperature, le contraire se reconnoît aux rousles, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante, & mauvaise; & pour estre parfait en toutes bon-

nes qualitez, il doit estre de bon goût, c'est à dire, de saveur douce & sucerée, sans aucune acrimonie, ny aucun goût étrange.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui consiste aux bonnes mœurs: c'est pourquoy elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussi-tost qu'il en aura besoin; elle sera sage, & prudente, & ne sera point sujette à la colere, ny querelleuse, tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaises impressions à l'enfant, que parce que cette passion échauffe extraordinairement le lait; elle ne sera mélancholique, mais joyeuse, & gaillarde, riant souvent & modérément, afin de le divertir; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excez de Venus; mais elle pourra user avec mediocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourveu que ce soit avec son mari, laquelle permission luy est volontiers octroyée par *Ioubert*, au Chapitre septiéme du cinquiéme Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alleguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoy qu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidel mari: car en effet la semence trop long-temps retenuë sans évacuation (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cause une telle demangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux, aprés quoy elle causeroit une grande agitation tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame, dautant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ny de pire rage que celle de l'amour: c'est pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice use modérément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuider la trop grande plenitude, & non pour autre cause, quoy faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cet exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser repo-

ſer pendant ce temps, toutes les humeurs de ſon corps, qui ont eſté agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de ſpecifier, tant à l'égard de ſa perſonne, qu'au reſpect de ſes mœurs, & qu'elle ſe maintienne en cet état, par un regime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne ſoit pas contraire au ſien, il y a pour lors tout ſujet d'eſperer qu'elle eſt capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite ſanté le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je croy maintenant m'eſtre acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes groſſes & accouchées; Je le prie, luy qui qui eſt l'unique ſource de toute ſcience, qu'il vous vueille enſeigner les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

. . . . *Si quid voviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Fin du troiſiéme, & dernier Livre.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

ABus de la pluſpart des Anatomiſtes, qui croyent ſans raiſon que la ſubſtance de la Matrice devient d'autant plus épaiſſe qu'elle ſe dilate dans le temps de la groſſeſſe. page 19. 356

Abus de ceux qui croyent qu'il ſe rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38

Abus de quelques Auteurs, qui diſent qu'une femme peut concevoir aprés la mort de ſon mary. 62

Abus d'*Ariſtote*, qui veut que la femme n'ait pas de ſemence. 63. 77

Abus de la pluſpart des Auteurs, & de toutes les Sages-femmes, qui veulent que la femme groſſe faſſe plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de ſa groſſeſſe. 119. 233

Abus de ceux qui croyent que pour une ſaignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme. 123. 129

Abus des Sages-femmes, qui font avaler à la femme groſſe qui s'eſt bleſſée, de la ſoye rouge cramoiſy, ou de la graine d'écarlate. 189

Abus notable d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celuy de ſept mois. 194. 195

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* ſe ſeparent dans le temps de l'accouchement, pour laiſſer ſortir l'enfant. 202

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il eſt dans la Matrice. 214. 215

Abus de *Fernel* qui veut que les enfans mâles ayent la face tournée en deſſous lorſqu'ils naiſſent, & que les femelles l'ayent en deſſus. 231

Abus inſigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé ſon *meconium* durant qu'il eſt dans la Matrice, c'eſt un ſigne certain & indubitable de ſa mort. 273. 274

Abus des gardes qui bandent extrémement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges. 368

Abus des gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui eſt tout vuide aprés l'accouchement. 370

Abus inſigne de *Rouſſet*, qui veut que le peſſaire dont on ſe ſert pour la deſcente de Matrice, s'introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice, & non pas dans le *vagina*. 385

Abus de ceux qui croyent que le lait

des mammelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement accouchées. 399
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que la maladie des mammelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant. 424
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moiſiſſure morveuſe, ſi la femme uſe du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe. 438
Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau né, croyant par là le rendre plus fort. 438
Accidens qui precedent l'avortement. 187
Accidens qui ſurviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance. 403
Accidens qui ſurviennent à la ſuppreſſion des vuidanges. 403. 404
Accouchée, comment doit eſtre traitée incontinent aprés l'accouchement naturel. 364
Accouchée, quel regime doit obſerver durant tout le temps de ſa couche. 370
Accouchement, ce que c'eſt, ſes differences, & ſes differens termes. 191. 192
Accouchement, comment eſt diſtingué de l'avortement. 182
Accouchement naturel, quatre conditions y ſont requiſes. 192. 241
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre nature, leurs cauſes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 257
Accouchement contre nature eſt la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie. 265. 267
Ame, ſçavoir ſi elle eſt en eſſence, ou ſeulement en puiſſance dans la ſemence. 82
Ame, en quel temps eſt introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede. 82. 83
Amnios eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription. 213
Apoſtemes des mammelles, comment doivent eſtre ouverts. 428
Apoſtemes des mammelles requierent pour leur gueriſon qu'on en faſſe évader entierement le lait. 429
Apoſteme qui ſuit l'inflammation de la Matrice ſe convertit ſouvent en *cancer* incurable. 410
Appetits étranges des femmes groſſes leur cauſent ordinairement le flux de ventre, à cauſe des alimens de mauvais ſuc dont elles uſent. 148
Arrierefaix, delivre, ou *placenta*, ce que c'eſt. 220. 221
Arrierefaix eſt tout-à-fait inutile à l'enfant auſſi-toſt qu'il eſt entierement ſeparé de la Matrice. 358. 452
Arrierefaix detaché de la Matrice cauſe toûjours de grandes pertes de ſang à la femme groſſe, qui la mettent en tres-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt tres-promptement accouchée. 155. 327
Arrierefaix s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice. 223
Arrierefaix ne doit eſtre tiré de la Matrice devant que tous les enfans en ſoient dehors, quand il arrive que la femme en a pluſieurs. 244
Arrierefaix reſté dans la Matrice aprés que le cordon en eſt rompu, comment en doit eſtre tiré. 249
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la Matrice, non pas tant par ſon adherence, que par la contraction de

l'orifice interne. 251
Arrierefaix reſté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorty. 253
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la Matrice, que celuy de la femme qui accouche à terme. 254
Arteres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoy les veines ne contribuënt aucunement. 43
Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes. 182
Avortement cauſé par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte. 115
Avortement cauſé par la vapeur du charbon. 116
Avortement, & l'effluxion des ſemences peuvent eſtre cauſez par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës. 117
Avortement volontaire doit eſtre en horreur à tous les Chrêtiens. 186
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement. 186
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement. 187
Avortement arrive plûtoſt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres, ſelon *Hip.* 188
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre, la fait preſque toûjours mourir tres-peu de temps aprés. 190

B

BAin eſt tout-à-fait contraire aux femmes groſſes. 122. 178
Bain ne convient point au commencement de la curation du ſcyrrhe de la Matrice. 412
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée doit eſtre peu ſerré durant les premiers jours. 368
Berceau de l'enfant comment doit eſtre ſitué, pour empêcher qu'il ne devienne louche. 494
Boüillie de l'enfant nouveau-né comment doit eſtre faite, pour eſtre de facile digeſtion. 445
Boüillie ne doit eſtre dõnée à l'enfant nouveau-né qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt. 446
Boüillie, ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des trenchées du ventre aux petits enfans. 463

C

CAncer de la Matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes. 412. 416
Cancer de la Matrice eſt incurable. 414
Cancer de la Matrice fait toûjours mourir la femme miſerablement, aprés luy avoir fait traîner une vie languiſſante durant un long-temps. 414
Cardiaques, quels ſont les veritables. 253
Caruncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'eſt, & comment peuvent eſtre marque de la virginité. 31. 38
Cauſe pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeunes. 205. 258
Cauſes de l'accouchement contre nature. 209. 210
Cauſes de la retention de l'arrierefaix dans la Matrice. 249. 250
Cauſes de la difficulté de l'accouchement. 258
Cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges. 404

Cauſes de la generation des moles en la Matrice. 109
Cauſes du *cancer* en la Matrice. 412. 413
Cheute de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de ſon accouchement. 286. 287
Cheute de Matrice qui cauſa la mort à une femme, une heure & demie aprés eſtre accouchée, pour n'avoir pas eſté reduite. 382
Cheute de Matrice, *voyez* deſcente de Matrice.
Chorion, eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription. 213
Circulation du ſang, comment ſe fait au corps de l'enfant, durant le temps qu'il eſt au ventre de ſa mere. 225
Clytoris, cette partie eſt le ſiege du plaiſir, & de l'appetit venerien aux femmes. 29
Clytoris eſt tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuſer avec d'autres femmes. 30
Coït, femmes qui en uſent ſont plus ſaines que celles qui n'en uſent pas. 25
Coït ne cauſe pas toûjours épanchement de ſang à la femme, la premiere fois qu'elle en uſe. 31
Coït, quel temps y eſt le plus propre, pour la conception. 60
Coït, femmes qui en uſent journellement ſont ſujettes à ſe tromper au temps de leur groſſeſſe. 91
Coït, doit eſtre deffendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empêcher l'écoulement des ſemences. 118
Coït doit eſtre deffendu durant les deux derniers mois de la groſſeſſe. 120
Coït eſt prejudiciable aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade. 140
Coït, ſon trop frequent uſage peut cauſer l'avortement. 184
Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en uſent peu de jours aprés leur accouchement. 402
Coït, ſon uſage eſt contraire à la femme qui a la Matrice ſcyrrheuſe. 412
Col de la Matrice, ſa deſcription. 35
Col de la Matrice eſt le ſiege des gonorrhées. 37
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme. 37
Col de la Matrice n'a aucun *hymen* en ſon milieu. 38
Col de la veſſie ſuppure quelquefois entierement, aprés un fâcheux accouchement, ce qui cauſe enſuite à la femme une iſſuë involontaire de ſon urine. 392
Conception, ce que c'eſt, & les conditions qui y ſont requiſes. 61
Conception arrive quelquefois aux femmes ſans avoir jamais eû de menſtruës. 53
Conception ſe fait dans le meſme temps que la ſemence eſt reçuë & retenuë dans la Matrice. 62. 63
Conception eſt d'autant plus ſtable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ſes menſtruës, quand elle a conçu. 79
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens. 265
Conditions requiſes en l'accouchement naturel. 192. 241
Conditions neceſſaires au choix d'une bonne nourrice. 495
Conditions d'un bon lait. 499
Contuſions & déchirures des parties externes de la Matrice, cauſées par l'accouchement, & le moyen d'y

remedier. 389
Contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs causes, & le moyen d'y remedier. 453
Convulsion met la mere & l'enfant en tres-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le temps de l'accouchement. 330
Cordon de l'umbilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux. 223
Cordon de l'umbilic, quelle est sa longueur & sa grosseur. 224
Cordon de l'umbilic sortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement, est souvent cause de sa mort. 324
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cause quelquefois de grandes pertes de sang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui est tiraillé dans le temps de l'accouchement. 328
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement né, comment doit estre lié & retranché. 433
Cornes de la Matrice, ce que c'est. 41
Cotiledons, ce que c'est. 222
Cotiledons ne se rencontrent pas en la Matrice de la femme. 42
Couronnement de la Matrice, ce que c'est. 243
Curation de la maladie venerienne de la femme grosse peut estre entreprise durant sa grossesse. 177.178
Curation de la maladie venerienne des petits enfans, comment se doit faire. 489

D

DElivre, *voyez* Arrierefaix.
Dents, leur douleur cause souvent flux de ventre aux petits enfans. 475
Descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse, ses differences, ses causes & ses remedes. 167
Descente de Matrice peut arriver à toutes sortes de femmes, & mesme aux filles, mais non point le renversement, qui ne peut jamais arriver qu'immediatement aprés l'accouchement. 381
Difference des os du squelet d'une femme d'entre les os de celuy d'un homme. 204
Difficulté d'uriner de la femme grosse, d'où elle procede. 134
Difficulté de respirer de la femme grosse, ses causes. 138
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent. 258
Diuretiques doivent estre évitez, quād il y a inflammation de Matrice 409
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles. 118
Douleurs de ventre & de reins ne sont pas toûjours signes que la femme grosse est en travail d'enfant. 94
Douleurs du dos, des reins, des hanches & des eines, qui arrivent aux femmes grosses, d'où elles sont causées. 131
Douleur des mammelles des femmes grosses, ses causes. 133
Douleurs de l'accouchement cessent ordinairement dans les grandes pertes de sang. 157
Douleurs veritables de l'accouchement comment sont distinguées de celles qui sont fausses. 206
Douleurs de l'accouchement sont communes aux femmes & aux autres animaux. 236
Douleurs de l'enfantement sont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cause que l'homme entre tous a la teste plus grosse, à proportion de son corps. 236

Douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier. 472
Douleur des dents cauſe ſouvent flux de ventre aux petits enfans. 475

E

EAux minerales ſont tres-propres pour les hydropiſies de Matrice. 174
Eaux de l'enfant, leur origine, & leur nature. 214. 215. leur uſage. 216. 217
Eaux de l'enfant né procedent aucunement de ſon urine. 215
Eaux de l'enfant ne luy ſervent pas de nourriture dans le temps qu'il eſt dans la Matrice, comme quelques-uns croyent. 217
Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire ſortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement. 325
Enfant, quelles parties de ſon corps ſont formées les premieres. 80
Enfant, en quel temps eſt tout-à-fait formé. 81
Enfant, en quel temps eſt animé. 82
Enfant mâle n'eſt pas plûtoſt formé que la femelle. 80
Enfans jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy qu'ils ſoient de different ſexe. 102
Enfans jumeaux comment peuvent eſtre diſtinguez de ceux qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 105
Enfans qui naiſſent au huitiéme mois, vivent encore plûtoſt que ceux qui naiſſent au ſeptiéme. 194. 195
Enfans ſont d'autant plus robuſtes en naiſſant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt le neuviéme mois. 194. 232
Enfans qui naiſſent à ſix mois, & tous ceux qui naiſſent au deſſous de ce terme, ne peuvent pas reſter longtemps en vie. 201
Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il eſt dans la Matrice. 216
Enfans, s'ils ſont pluſieurs, chacun d'eux eſt contenu en ſes membranes, & en ſes eaux ſeparément, 216. 222
Enfant change ordinairement ſa premiere ſituation vers le huitiéme mois de la groſſeſſe. 232
Enfans, s'ils ſont pluſieurs dans la Matrice, ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le temps de l'accouchement. 232
Enfant mort en la Matrice peut en eſtre tiré autrement que le vivant. 269
Enfant mort en la Matrice, ſes ſignes. 270
Enfant qui ſe preſente en mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puiſſe eſtre, depuis les épaules juſques aux pieds, doit eſtre tiré par les pieds. 310
Enfant mort eſt quelquefois mis hors de la Matrice devant celuy qui eſt vivant, & quelquefois auſſi le contraire arrive, ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela. 320
Enfant hydropique eſt bien plus facilement tiré de la Matrice que celuy qui eſt monſtrueux en groſſeur. 336
Enfant nouveau-né, comment doit eſtre traité. 433
Enfant nouveau-né, comment doit eſtre nettoyé de ſes excrémens, & la maniere de le bien emmail-

lotter. 437
Enfant nouveau-né ne doit estre couché dans le mesme lit de sa nourrice, de peur qu'elle ne le suffoque en s'endormant dessus. 446
Enfans, comment peuvent estre preservez de devenir louches, tortus, bossus ou boiteux. 493
Enflûre variqueuse des jambes & des cuisses des femmes grosses, leur cause. 141
Enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse, ses causes. 174
Enflures de la partie honteuse de la femme grosse sont tres-dangereuses, si elles procedent de l'inflammation qui est à la Matrice. 175
Erysipele de la Matrice est mortel. 175
Excretions fetides & cadavereuses qui sortent quelquefois de la Matrice, ne sont pas toûjours signe que l'enfant qui est dedans soit mort. 273
Exemple admirable d'une femme qui a esté saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse, & qui n'a pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. 123
Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eû en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixiéme mois. 152
Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang, avec leur enfant, pour n'avoir pas esté accouchées. 158
Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de Matrice. 169
Exemples de plusieurs femmes grosses, qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fiévre, sont mortes tres-peu de temps aprés. 190
Exemple de plusieurs femmes qui sont devenuës grosses, quoyqu'elles portassent dans ce temps un pessaire. 385
Exemple, *voyez* histoire.
Exercice violent cause souvent l'avortement. 118
Experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du temps de la suppression des mois. 197. 198. 199
Extraction ou expulsion du faux germe est d'autant plus difficile que le corps étrange qui est contenu dans la Matrice est petit. 344. 345
Extraction de l'arriere-faix resté dans la Matrice aprés que le cordon en est rompu, comment doit estre faite. 249
Extraction de l'enfant mort en la Matrice, comment doit estre faite. 337
Extraction de l'enfant mort ne doit estre differée, à cause de l'inflammation de la Matrice. 338
Extraction de l'enfant mort ne doit estre faite avec les crochets par le Chirurgien que quand ses mains ne sont pas suffisantes. 341
Extraction de la mole & du faux germe, comment doit estre faite. 342

F

FAux-germes, comment sont distinguez des moles. 110
Faux-germe, comment doit estre tiré de la Matrice. 342
Faux-germes causent souvent à la femme de grandes pertes de sang. 155. 344
Fecondité, ses signes. 52. 55
Fecondité miraculeuse arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extréme vieillesse. 55
Femmes sont sujettes à toutes les indispositions des hommes, & à une

infinité d'autres dont ils ſont exempts. 51
Femmes groſſes ont quelquefois leurs menſtruës. 71. 152
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe. 114
Femme qui a deſcente de Matrice ne doit eſtre ſerrée dans ſes habits. 170
Femmes ſteriles ſont toûjours plus valetudinaires que les autres. 58
Femmes ſteriles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres. 172
Femmes groſſes ſont tres-ſujettes à faire de faux pas, à cauſe de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 189
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt à terme. 233
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt en travail. 235
Femme, comment doit eſtre aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou pluſieurs enfans. 241
Femmes qui uſent du coït peu de jours aprés eſtre accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abſtiennent. 402
Femmes qui n'ont pas reglement leurs menſtruës, & celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, ſont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la Matrice. 413. 415
Figures des parties de la generation peuvent eſtre conſiderées par les perſonnes les plus chaſtes. 2
Figure de l'enfant en la Matrice, *voyez* ſituation de l'enfant.
Filet de la langue des enfans nouveaunez, le moyen de le bien couper. 461
Filles peuvent avoir des deſcentes de Matrice auſſi bien que les femmes. 381. 386
Fleurs blanches procedent du propre corps de la Matrice. 37
Fleurs blanches ſont ſouvent cauſe de la ſterilité de la femme. 58
Fleurs blanches requierent pour leur curation l'uſage des remedes generaux, avant l'application des particuliers à la Matrice. 60
Fleurs blanches peuvent eſtre cauſe de la generation des moles, des faux germes, & des hydropiſies de Matrice. 64
Fleurs blanches ſont quelquefois cauſe de l'avortement. 185
Flux de ventre de la femme groſſe, ſes cauſes. 148
Flux de ventre met la femme groſſe en grand danger d'avorter. 147. 183
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme groſſe, ſans la faire avorter, & ſe guerit incontinent aprés l'accouchement. 148
Flux de ventre qui fait accoucher ou avorter la femme, la met ſouvent en tres-grand peril de la vie, s'il ne ceſſe incontinent aprés l'accouchement. 148
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes. 416
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cauſe ſuppreſſion des vuidanges. 417
Flux de ventre des petits enfans, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 475
Flux menſtruel arrive quelquefois à la femme groſſe juſques au cinquiéme mois de ſa groſſeſſe. 152
Flux menſtruel de la femme groſſe, en quoy eſt different de la perte de ſang. 153. 155
Flux menſtruel, *voyez* menſtruës.
Fœtus, quelles parties de ſon corps ſont les premieres formées. 80

Fœtus, en quel temps eſt entierement formé. 81
Fœtus, en quel temps eſt animé. 82
Fœtus, voyez enfant.
Foibleſſe des enfans nouveau-nez, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 450
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier. 459
Fontaine de la teſte de l'enfant nouveau-né, ce que c'eſt. 458
Formation de l'enfant, en quel temps eſt tout-à-fait achevée. 81

G

GAlles qui viennent à la teſte & à la face des petits enfans, leur cauſe, & le moyen d'y remedier. 481
Galle de la teſte des petits enfans eſt mauvaiſe comme ſigne, mais elle peut eſtre bonne comme cauſe. 482
Generation, ce que c'eſt, & les conditions qui en ſont requiſes. 75
Generation ſucceſſivement reïterée rend les animaux immortels. 75
Generation, de quelle maniere elle ſe fait. 77
Generation ſe peut diviſer en trois temps. 78
Geniture, ce que c'eſt. 78
Germe, *voyez* faux-germe.
Groſſeſſe, ce que c'eſt, ſes ſignes, & les differences de la vraye & de la fauſſe. 89
Fauſſe groſſeſſe, ſes differentes cauſes. 89
Fauſſes groſſeſſes arrivent principalement aux femmes qui ne ſont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menſtruës. 93

H

HEmorroïdes qui arrivent aux femmes groſſes, leur cauſe. 144
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede. 388
Hernies du ventre arrivent quelquefois aux femmes pour ſe ſerrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur groſſeſſe. 122
Hernies du ventre qui reſtét quelquefois aux femmes aprés l'accouchement, leurs cauſes, & les remedes qui y conviennent. 418
Hernie, comment peut eſtre diſtinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes. 175
Hernie charnuë ne ſe rencontre pas aux petits enfans, ny la variqueuſe. 480
Hernie aqueuſe des petits enfans ſe guerit ordinairement avec l'âge. 481
Hiſtoire d'une femme qui porta ſon enfant hors de ſon ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de ſa groſſeſſe, lequel on tira enſuite par l'operation ceſarienne. 419
Hiſtoire d'un homme boiteux de naiſſance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent auſſi tous trois boiteux. 44
Hiſtoire de la naiſſance de l'Auteur, qui eſt venu au monde ayant la petite verole. 65
Hiſtoires de pluſieurs femmes, qui aprés avoir eſté penduës, ont eſté trouvées groſſes d'enfant, contre le ſentiment de ceux qui les avoient viſitées avant qu'elles euſſent eſté executées à mort. 71
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont eſté traitées comme hydropiques par des Medecins, quoyqu'elles fuſſent ſeulement groſſes d'enfant. 72. 73
Hiſtoire tres-remarquable de la femme de Monſieur *Duvieux*, Maiſtre

Chirurgien Juré à Paris, qui nonobſtant qu'elle ait eſté hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laiſſé de devenir groſſe durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureuſement à terme d'enfans vivans. 73

Hiſtoire d'une femme qui aprés avoir crû eſtre groſſe durant dix mois entiers, ne vuida ſeulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en ſa Matrice. 73. 74

Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés ſa mort un petit *fœtus* de deux mois & demy, qu'on pretendoit avoir eſté engendré dans le *tuba uteri*. 84

Hiſtoire de Madame la Preſidente de *Neſmond*, qui eût une fauſſe groſſeſſe durant un an & demy. 93

Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui avoit l'orifice interne de ſa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du doigt, & qui ne laiſſa pas de porter ſon enfant juſques à terme, & d'en accoucher aſſez heureuſement. 94

Hiſtoire d'une autre femme groſſe, qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce. 209

Hiſtoire de pluſieurs hommes, qui n'ayant que le teſticule gauche, n'ont pas laiſſé d'engendrer des enfans mâles auſſi-bien que des femelles. 99

Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont fait pluſieurs enfans à la fois, & d'une Comteſſe d'Hollande qui en fit trois cens ſoixante & cinq en une ſeule fois. 100. 101

Hiſtoire de quelques femmes qui étant groſſes de moles, reſſentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre. 111

Hiſtoire de pluſieurs enfans monſtrueux qui n'avoient point de cerveau ny de col. 112. 113

Hiſtoire d'une femme, qui par une ſubite frayeur qu'elle eût de la mort inopinée de ſon mary, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il eſt reſté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere lorſqu'elle accoucha de luy. 121

Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui eût pluſieurs accidens fâcheux, cauſez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit. 131

Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'une violente colique nephretique, accoucha au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe d'un enfant mort. 133

Hiſtoire d'une femme qui ne croyant pas eſtre groſſe, à cauſe qu'elle avoit ſes menſtruës, obligea ſon Medecin de luy ordonner pluſieurs remedes pour quelque incommodité qu'elle reſſentoit, leſquels la firent avorter d'un enfant de trois mois. 152

Hiſtoire remarquable de la ſœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de ſang, pour n'avoir pas eſté accouchée d'aſſez bonne heure. 158

Hiſtoires de pluſieurs femmes qui avoient des hydropiſies de Matrice. 170. 171

Hiſtoire de pluſieurs femmes groſſes, qui ayant des hydropiſies de Matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, pluſieurs mois devant que d'accoucher. 173

Hiſtoire d'une vieille Dame Lorraine

qui avoit depuis 25. ans une tumeur groſſe comme les deux poings à la levre gauche de ſa vulve, laquelle luy fut ouverte avec heureux ſuccez. 176

Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont eſté heureuſement traitées de la maladie venerienne durant leur groſſeſſe. 179. 180. 181

Hiſtoire d'une femme qui eût de tres-grands accidens, cauſez par la retention de l'arriere-faix dans la Matrice en ſuite d'un avortement. 254

Hiſtoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné ſujet de conteſtation entre cette femme, qui aſſuroit que l'enfant qu'elle portoit en ſon ventre étoit vivant, à cauſe des mouvemens qu'elle y ſentoit, & ſa Sage-femme qui ſoûtenoit le contraire, à cauſe des excretions fetides & cadavereuſes qui ſortoient de la Matrice de cette femme, leſquelles procedoient de l'autre enfant qui étoit mort. 273

Hiſtoire d'une femme qui eût une extraordinaire chûte de Matrice, dans le temps de ſon accouchement. 286. 287

Hiſtoire remarquable de la mort de la femme de Monſieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas eſté ſecouruë aſſez à temps comme il étoit requis dans ſon accouchement, où ſon enfant ſe preſentoit par le coſté de la teſte. 295

Hiſtoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de ſa mere, & la maniere dont il en fut tiré. 300

Hiſtoire d'une femme qui étant reduite à l'agonie par de violentes convulſions, fut preſervée de la mort par l'accouchement. 332

Hiſtoire de Madame de *S. Ju* qui mourut en convulſion, pour n'avoir pas eſté ſecouruë aſſez à temps dans ſon accouchement. 333

Hiſtoire d'une femme qui aſſuroit fauſſement qu'on luy avoit tiré ſon enfant du ventre par l'operation ceſarienne. 350

Hiſtoire d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de ſa mere vivante, par l'operation ceſarienne, dont elle mourut enſuite. 354

Hiſtoire d'une femme nouvellement accouchée, qui penſa mourir d'une grande perte de ſang, qui n'étoit entretenuë que par une grande colique, cauſée de la retention de quantité d'excremens endurcis, & de beaucoup de vents, qui étoient dans les inteſtins. 376. 377.

Hiſtoire d'une femme qui mourut une heure & demie aprés eſtre accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chûte de Matrice qui luy arriva incontinent aprés ſon accouchement. 382

Hiſtoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui luy avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente, penſant que ce fut un corps étrange qu'il vouloit extirper. 382

Hiſtoire d'une Demoiſelle qui eut durant quatre ans une iſſuë involontaire de l'urine, enſuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce temps. 392

Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'un avortement eut la Matrice ſcyrrheuſe, & d'une groſſeur prodigieuſe durant plus de huit mois,

mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement. 411
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui furent heureuſement delivrées de faux germes, qui les avoient miſes en tres-grand danger de la vie. 347
Hiſtoire tres-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de 16. ans juſques à celuy de 23. a continuellement porté ſa Matrice chute d'une groſſeur prodigieuſe. 386
Hiſtoires de deux enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à tetter. 446
Hiſtoire d'un enfant qui mourut aprés l'ouverture d'un apoſteme de l'umbilic. 467
Hydroceles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairemẽt avec l'âge. 481
Hydrocephale, ce que c'eſt. 458
Hydropiſie de Matrice, ce que c'eſt. 170. ſes differences, & ſes cauſes. 171. ſes ſignes. 172
Hydropiſie de Matrice ſurvient quelquefois à la femme groſſe d'enfant. 174
Hydropiſie de Matrice peut bien ſucceder à la generation de l'enfant; mais non point la generation de l'enfant à l'hydropiſie de Matrice. 174
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la Matrice. 299

I

INflammation de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cauſe. 338
Inflammation des lévres externes de la vulve eſt ſouvent un effet & une communication de celle qui eſt au dedans de la Matrice, laquelle eſt tres-dangereuſe. 175
Inflammation des mammelles de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 420
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, & le moyẽ d'y remedier. 465
Inflammation des eines & des cuiſſes des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 468
Inſtrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent eſtre mis en uſage par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 341
Inſtrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas eſtre mis en la main d'un ignorant. 361
Jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy que de different ſexe. 102
Jumeaux comment peuvent eſtre diſtinguez des enfans qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 105
Jumeaux ſont ſeparez l'un de l'autre dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier. 216 222

L

LAit aux mammelles de la femme n'eſt pas toûjours un ſigne certain qu'elle eſt groſſe ou accouchée. 90
Lait des mammelles ne ſe peut évacuer par la Matrice. 400
Lait eſt fait de chyle & non de ſang. 423
Lait ſeul ſuffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois. 444
Lait recemment trait a en ſoy certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quãd il eſt vieux. 445
Ligamens de la Matrice ſont quatre. 25
Ligamens ronds de la Matrice cauſent quelquefois les ſtupeurs & douleurs que les femmes ſentent aux eines &

aux cuisses, durant la grosseſſe. 26

M

MAladies des femmes different grandement de celles des hommes. 51
Maladie venerienne des femmes groſſes, comment ſe communique à leur enfant. 176
Maladie venerienne de la femme groſſe, nature ne peut pas preſerver l'enfant de la malignité de ce venin, quoy qu'elle puiſſe corriger d'autres defauts des peres & meres. 177
Maladie venerienne eſt toute d'une meſme eſpece dans ſon eſſence, & n'eſt diſtinguée que par ſes differens degrez. 177
Maladie venerienne, ſçavoir ſi la femme en peut eſtre traitée durant la groſſeſſe. 177
Comment la femme groſſe en doit eſtre traitée. 178
Maladie venerienne des petits enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 489
Maladie aiguë qui ſurvient à la femme groſſe la met en grand danger d'avorter, ou meſme de mourir, comme il eſt arrivé à l'Imperatrice. 182
Mammelles dont les bouts ſont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier. 430
Mammelles de la bonne nourrice, comment doivent eſtre. 499
Maniere de ſecourir la femme groſſe qui a une grande perte de ſang. 157
Maniere de ſecourir la femme quand elle commence d'eſtre en travail d'enfant. 236
Maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement quand elle a un ou pluſieurs enfans. 241
Maniere de delivrer la femme de ſon arrierefaix en l'accouchement naturel. 246
Maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice, aprés que le cordon eſt rompu. 249
Maniere de ſecourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celuy qui eſt contre nature. 259. 260
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers. 276
Maniere de mettre la teſte de l'enfant dans une bonne ſituation, quand on le tire par les pieds. 280
Maniere de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice. 281
Maniere d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors. 285
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la teſte la premiere il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parceque les épaules ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment. 288
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere. 293
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie. 298
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte. 303
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules. 305
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente les pieds & les mains enſemble. 308

Maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux. 311
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul. 313
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté. 316
Maniere d'accoucher la femme quand il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent en mauvaiſe poſture. 319
Maniere d'accoucher la femme quand le cordon de l'umbilic ſort devant l'enfant. 323
Maniere d'accoucher la femme quand l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty. 327
Maniere de ſecourir la femme en l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion. 330
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux. 334
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la Matrice. 337
Maniere de faire extraction de la mole & du faux germe. 342
Maniere de faire l'operation ceſarienne aprés que la femme eſt morte. 347
Maniere de remedier aux contuſions & déchirures des parties exterieures de la Matrice, cauſées par l'accouchement. 389
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né. 461
Marques rouges du viſage, avec leſquelles pluſieurs enfans naiſſent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eû de boire du vin, comme on croit ordinairement. 64
Matrice eſt cauſe de la pluſpart des maladies des femmes. 1
Matrice, ſa deſcription. 17
Matrice eſt l'égoût de toutes les impuretez du corps de la femme. 26
Matrice eſt tres-mince dans les derniers mois de la groſſeſſe. 19.20
Matrice, ſa membrane propre eſt la plus épaiſſe de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'eſt pas groſſe. 23
Matrice, ſa ſubſtance devient ſi mince dans la groſſeſſe, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. 22
Matrice reçoit du ſang des arteres ſeulement, & non pas des veines. 24
Matrice, ſelon *Platon*, eſt ſemblable à un animal ſans raiſon. 25
Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité. 41. 100. 229
Matrice de la pluſpart des autres animaux eſt partagée en deux parties, & en pluſieurs cellules. 41. 100. 229
Matrice embraſſe toûjours tres-étroitement ce qu'elle contient, & ne laiſſe jamais aucun vuide dans ſa capacité. 105
Matrice ne peut rien ſouffrir de contenu dans ſa capacité aprés l'accouchement. 396
Matrice a eſté entierement extirpée à quelques femmes ſans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*. 385
Meconium, ce que c'eſt. 440
Membrane *allantoïde* ne ſe trouve jamais au *fœtus* humain. 214
Membranes de l'enfant ſont ſeulement deux, qui ſont contiguës l'une à l'autre, ſçavoir le *chorion* & l'*amnios*. 212. 213
Membranes de l'enfant, leur deſcription. 212. 213
Membranes de l'enfant ſe rompent toûjours au devant de ſa teſte en l'accouchement naturel. 194

Membranes de l'enfant ne ſont rompuës en l'accouchement naturel par le pietinement de ſes pieds, comme on croit ordinairement. 194
Membranes de l'enfant reſiſtent à l'attouchement, & paroiſſent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement ſont plus ou moins fortes. 208
Membranes de l'enfant ſe preſentent les premieres au paſſage dans le temps de l'accouchement. 212
Menſtruës, ou ſang menſtruel, ce que c'eſt. 46
Menſtruës, qui paroiſſent quelquefois à la femme groſſe, viennent des vaiſſeaux qui ſe terminent à l'orifice interne de la Matrice. 24. 152
Menſtruës ne paroiſſent qu'à la femme, & non aux autres animaux. 46
Menſtruës n'ont aucune malignité, ſi la femme eſt ſaine. 47
Menſtruës, differentes opinions touchant leur évacuation periodique. 48
Menſtruës, de quels vaiſſeaux elles procedent, quand la femme n'eſt pas groſſe. 47. 48
Menſtruës paroiſſent quelquefois aux femmes groſſes. 71. 152
Menſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans regle, quand la Matrice eſt ſcyrrheuſe. 411
Mois, *voyez* menſtruës.
Mole, ce que c'eſt. 107. ſes ſignes. 110
Mole ne peut eſtre engendrée ſans l'uſage du coït. 107
Moles procedent toujours des faux germes. 92. 342
Moles reſtent ſouvent en la Matrice aprés le terme de l'accouchement, à cauſe de leur adherence. 91. 92
Moles ſont appellées faux germes, quand la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme mois. 92
Moles ne s'engendrent que dans la Matrice de la femme. 109
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la Matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une meſme chair avec la ſubſtance de la Matrice. 114. 344
Mole, comment ſon extraction doit eſtre faite. 342
Mouvement de l'enfant, en quoy eſt different de celuy de la mole. 90. 110
Mouvement de l'enfant ſe ſent quelquefois dés le deuxiéme mois de la groſſeſſe, & meſme encore plûtoſt. 91
Mouvement de l'enfant mâle ne ſe ſent pas plûtoſt que celuy de la femelle. 91
Mouvement circulaire du ſang comment ſe fait aux parties inferieures du corps. 141
Mouvement violent, de telle nature qu'il ſoit, eſt capable d'exciter l'avortement à la femme groſſe. 183
Moyen, *voyez* maniere.
Mules engendrent parfois, quoy que tres-rarement. 53

N

NAture peut bien corriger quelques defauts des peres & des meres, & en preſerver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne. 177
Nature ne peut eſtre aſſujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement. 201
Nimphes de la Matrice, ce que c'eſt. 30

Nombril, voyez umbilic, & cordon de l'umbilic.
Nourrice, quelles conditions luy ſont neceſſaires. 495
Nourrice peut uſer du coït, pourvû que ce ſoit avec ſon mary, & tres-moderément. 500

O

OBſervations que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature. 268
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement où l'arrierefaix ſe preſente le premier. 328
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de faire extraction de la teſte de l'enfant mort. 289. 290
Obſervation particuliere pour connoître ſi la femme groſſe dont l'orifice interne de la Matrice paroiſt quelque peu dilaté, eſt veritablement en travail. 209
Obſervation conſiderable pour bien delivrer la femme dont l'arrierefaix eſt reſté dans la Matrice, aprés que le cordon en eſt rompu, & pour l'extraction des faux germes. 251. 252. 346
Obſervation neceſſaire ſur l'uſage des remedes dont on ſe ſert ordinairement mal à propos, pour procurer l'expulſion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux germe reſté dans la Matrice. 256 338. 346
Obſervation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui preſente la teſte de coſté. 340
Obſervation neceſſaire pour faire en ſorte que le lait puiſſe profiter aux malades qui en uſent. 416
Operation ceſarienne ne ſe doit jamais pratiquer qu'aprés la mort de la femme. 348. 355
Orifice interne de la Matrice, ſa deſcription. 38
Orifice interne de la Matrice exactement fermé, ſans dureté, & dans une bonne ſituation, eſt ſigne de groſſeſſe. 68, 90
Orifice interne de la Matrice eſt mollet, & dans une diſpoſition naturelle aux femmes groſſes, mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie. 70
Orifice interne de la Matrice de la femme groſſe s'ouvre quelquefois ſans que la femme ſoit en travail d'enfant. 94. 209
Orifice interne de la Matrice de quelle maniere il eſt diſpoſé, ſelon les differens temps de la groſſeſſe. 95
Orifice interne de la Matrice eſt bien plus petit & plus greſle aux femmes ſteriles qu'aux autres. 172
Ouraque n'eſt qu'un ſimple ligament, qui n'eſt jamais percé, & qui ne ſort pas hors du nombril de l'enfant. 215 225

P

PArfums mettent la femme groſſe en grand danger d'avorter. 178
Parties de la femme qui ſervent à la generation. 1
Partie honteuſe, ſa deſcription, & celle des autres parties qui s'y rencontrent. 28
Parties du corps de l'enfant, quelles ſont les premieres formées. 80
Paſſions de l'ame font ſouvent avorter la femme groſſe, quand elles ſont violentes. 185
Perte de ſang, voyez ſang.
Peſſaires peuvent eſtre utilement portez par les femmes groſſes, qui ont des deſcentes de Matrice, juſques

à l'heure de l'accouchement. 169
Pessaires propres pour retenir la Matrice en sa situation naturelle, leurs differences. 379. 384
Pessaires n'empêchent pas la femme d'user du coït, ny mesme de devenir grosse, quand ils sont bien-faits. 385
Pessaires se doivent introduire dans le col de la Matrice seulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de son fond, comme veut *Rousset*. 385. 386
Placenta, voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mammelles, ce que c'est, ses signes, ses causes, & les remedes qui y conviennent. 423 424
Postures contre nature dans lesquelles l'enfant se peut presenter pour venir au monde, sont quatre en general. 264
Posture de l'enfant, *voyez* situation.
Precipitation de Matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses. 168
Precipitation de Matrice, *voyez* descente de Matrice.
Pucelage de la femme ne peut pas estre connu par la seule effusion du sang dans le premier coït. 31. 32
Pucelage des femmes ne peut estre connu que par conjecture, tirée de la disposition des caruncules mirtiformes. 38
Purgatifs violens provoquent l'avortement. 124. 128

R

REfutation de la principale raison sur laquelle on pourroit établir la pretenduë necessité de faire l'operation cesarienne durant que la femme est vivante. 352
Regime que la femme grosse doit observer. 114
Regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens. 370
Regime de vivre de l'enfant nouveau né. 443
Relaxation de Matrice, *voyez* descente de Matrice.
Remedes generaux doivent toûjours preceder l'application des particuliers à la Matrice pour la curation des fleurs blanches. 60
Remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée. 366
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas estre nourrices. 373
Remedes convenables à la grande perte de sang de la femme accouchée. 378
Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuidanges de la femme nouvellement accouchée. 405
Remedes qui sont propres au flux de ventre de la femme accouchée, sont contraires à la suppression des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette suppression ne sont pas bons pour le flux de ventre. 417
Remedes appliquez sur les mammelles où il y a inflammation, ne doivent avoir aucune astriction. 422
Renversement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent aprés l'accouchement. 381
Rougeole des petits enfans, sa cause, & le moyen d'y remedier. 483

S

SAge-femme doit laisser percer les eaux de l'enfant d'elles-mesmes,

quand l'accouchement eſt naturel. 238
Sages-femmes doivent faire ſecourir par le Chirurgien le plûtoſt qu'elles pourront, la femme dans ſon accouchement, quand l'enfant ſe preſente en toute autre poſture que dans la naturelle. 239
Saignée eſt le principal remede pour l'inflammation de Matrice. 409
Saignée du bras eſt preferable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice. 406
Saignée eſt tres-convenable aux femmes qui ſont ſujettes à tomber en convulſion dans le temps de leur accouchement, & doit eſtre faite auſſi-toſt qu'elles commencent d'être en travail. 334
Saignée ſeroit ſouvent plus utile aux femmes dans le premier mois de la groſſeſſe, que d'eſtre differée, comme on fait ordinairement, juſques aprés le quatriéme mois. 123
Saignée eſt ſouvent tres-utile à la femme qui eſt en travail d'enfant. 237
Saignée du pied n'eſt pas convenable dans le commencement de la curation du ſcyrrhe de la Matrice. 412
Sang en trop grande abondance eſt quelquefois cauſe de l'avortement. 185
Sang menſtruel, ce que c'eſt. 46
Sang menſtruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celuy qui eſt au reſte du corps de la femme, ſi elle eſt ſaine. 47. 54
Sang menſtruel, la cauſe de ſon évacuation periodique. 48
Sang menſtruel, quels vaiſſeaux ſervent à ſon évacuation, quand la femme n'eſt pas groſſe. 47
Sang menſtruel qui paroiſt quelquefois à la femme groſſe, de quels vaiſſeaux il ſort. 24. 152
Perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, en quoy differe du flux menſtruel. 153. 155
Perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 155
Perte de ſang de la femme groſſe la fait ſouvent avorter. 183
Perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 375
Sang des vaiſſeaux umbilicaux ne doit jamais eſtre repouſſé dans le ventre de l'enfant nouveau-né. 436. 452
Sang ſuperflu eſt journellement déchargé dans l'inteſtin *duodenum* par le canal hepatique. 440
Sang menſtruel, ſon reſidu n'eſt pas cauſe de la petite verole des petits enfans, cõme quelques-uns croyent. 483
Section ceſarienne ne doit jamais eſtre faite qu'aprés la mort de la femme. 348. 355
Semence, ce que c'eſt. 42
Semence eſt cauſe par ſa qualité de la generation des differens ſexes. 41
Semence maſculine & feminine ſe rencontre en l'homme & en la femme. 41
Semence & ſang menſtruel, comment ſont principes de la generation. 43
Semence eſt engendrée du ſeul ſang des arteres, & non de celuy des veines. 42. 99
Semence procede de toutes les parties du corps, ſelon Hipocrate. 43. 82
Semence contient en elle par puiſſance la forme & l'idée de toutes les parties du corps. 43. 64
Semence eſt plus abondante en l'homme, à proportion de ſon corps, qu'en tous les autres animaux. 45

Semence n'eſt pas un excrement. 45
Semences ſont ſouvent corrompuës par une trop grande abondance de ſang menſtruel, qui en cauſe l'efluxion ou la generation d'un faux germe. 79
Sexes, leur diverſité eſt requiſe en toute generation parfaite. 76
Scyrrhe de la Matrice degenere ſouvent en *cancer*, ſes cauſes, & ſes ſignes. 410. 411
Signes de la fecondité & de la ſterilité des femmes. 53
Signes de la conception. 66
Signes pour connoiſtre les differens temps de la groſſeſſe. 93
Signes pour connoiſtre que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a pluſieurs enfans. 97
Signes pour connoiſtre & diſtinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 105
Signes de la mole. 107
Signes pour connoiſtre ſi le ſang qui ſort quelquefois de la Matrice de la femme groſſe vient de quelque évacuation menſtruelle, ou ſi c'eſt une veritable perte de ſang. 153.155
Signes pour connoiſtre l'hydropiſie de Matrice. 172
Signes pour connoiſtre l'avortement prochain. 187
Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, & les ſignes de celuy qui eſt contre nature. 206
Signes de l'accouchement contre nature. 209. 210
Signes qui font diſtinguer le corps de l'arrierefaix d'avec celuy de la Matrice, quand il arrive qu'il y eſt reſté aprés l'accouchement, à cauſe que le cordon en eſt rompu. 250
Signes qui font connoiſtre que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice. 270
Signes qui font connoiſtre que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement. 276
Signes des bonnes & loüables vuidanges de la Matrice. 402
Signes du ſcyrrhe de la Matrice. 411
Signes du *cancer* de la Matrice. 413
Signes qui font connoiſtre que les dents des petits enfans ſont preſtes à percer. 473
Signes de la petite verole. 484
Signes qui font connoiſtre ſi l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apporté en naiſſant, ou ſi c'eſt la nourrice qui la luy a communiquée. 490
Situation de l'enfant dans la Matrice, ſelon les differens temps de la groſſeſſe. 119. 229
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde. 201
Situation mauvaiſe de l'enfant eſt la cauſe la plus frequente de la difficulté de l'accouchement. 210
Situation premiere de l'enfant eſt ordinairement changée vers le huitiéme mois de la groſſeſſe. 232
Situation que doit avoir la femme, lorſqu'elle eſt preſte d'accoucher. 242
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main. 269
Sortie de l'enfant doit eſtre laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée. 119
Sterilité de la femme, ſes ſignes, & ſes cauſes. 52
Sterilité de la femme eſt beaucoup plus frequente que l'impuiſſance de l'homme. 52

Steri-

Sterilité rend la femme tres-ſouvent valetudinaire. 58
Sterilité eſt quelquefois guerie par le moyen de l'âge, qui change le temperamment de la femme. 58
Sterilité naturelle eſt incurable, ſi le defaut eſt grand. 59
Superfetation, ce que c'eſt. 103. ſes ſignes. 105
Superfetation peut bien eſtre évitée, mais non pas la generation des jumeaux. 107
Suppreſſion d'urine qui arrive à la femme groſſe, ſa cauſe. 134
Suppreſſion des menſtruës ne peut ſouvent pas faire reconnoître preciſément le temps de la groſſeſſe de la femme. 196
Suppreſſion des vuidanges, quels accidens elle cauſe à la femme nouvellement accouchée. 403. 404
Suppreſſion des vuidanges qui doivent eſtre évacuées aprés l'accouchement, eſt beaucoup plus prejudiciable à la femme que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires. 404
Suppreſſion des vuidanges, quelles ſont ſes cauſes. 404
Subſtance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la groſſeſſe. 19

T

TEmps de la groſſeſſe de la femme n'eſt pas toûjours connu par la grande tumeur de ſon ventre. 96
Temps de la groſſeſſe de la femme ne peut pas eſtre certainement connu par la ſeule ſuppreſſion de ſes menſtruës. 196
Temps de l'accouchement, ſes differences. 193
Teſte de l'enfant nouveau-né dont les ſutures ſont trop ouvertes, ne doit pas eſtre trop comprimée. 457
Teſte de l'enfant mort doit eſtre tirée toute entiere, ſans la dépecer, autant qu'il eſt poſſible. 290
Teſte de l'enfant mort ne fait pas ſi bien le paſſage des autres parties de ſon corps, à cauſe de ſa molleſſe, que quand l'enfant eſt vivant. 299
Teſticules des femmes, leur compoſition differente de ceux des hommes. 9
Teſticule gauche eſt auſſi diſpoſé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle. 99
Teſticule droit d'une femme morte enſuite d'une hydropiſie de Matrice, fut trouvé d'une groſſeur prodigieuſe. 11
Teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, dont l'enfant eſt engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'eſt de l'œuf d'une poule. 10
Teſticules des femmes ont ſouvent quelque vice de conformation. 11
Toux qui arrive à la femme groſſe, ſes differentes cauſes. 138
Toux violente fait ſouvent avorter la femme groſſe. 138
Trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leur differentes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 393
Trenchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs cauſes, & les moyens d'y remedier. 462
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *exomphale*, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 465
Tumeur qui eſt quelquefois au deſſus de la teſte de l'enfant qui vient de naiſtre, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 454

V

Vagina, voyez col de la Matrice.

Vaisseaux spermatiques, appellez préparans, leur description. 7

Vaisseaux deferens, autrement dits éjaculatoires, leur description. 11

Vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le temps de la grosseſſe. 9. 375

Vaisseaux de la Matrice qui sont ouverts dans le temps de l'accouchement, ne se referment point qu'aprés qu'elle a esté vuidée de tout ce qu'elle contenoit. 156. 322. 327

Vaisseaux umbilicaux, leur nombre. 223

Varices qui arrivent aux jambes & aux cuisses des femmes grosses, quelle en est la cause. 141

Veine umbilicale est unique au cordon de l'enfant. 221

Veine umbilicale n'a point de valvules. 226

Ventre des femmes grosses devient plus ridé aprés leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles se serrent trop le corps dans leurs habits durant la grosseſſe. 122

Ventre de la femme ne doit estre aucunement serré par ses vêtemens, dans le temps de l'accouchement. 236

Ventre de la femme qui a une descente de Matrice, ne doit estre comprimé par aucun bandage. 387

Verole grosse, *voyez* maladie venerienne.

Petite verole des enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier. 483

Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice. 414

Vessie de l'urine devient épaisse à mesure qu'elle se contracte en se vuidant, comme fait la Matrice. 20

Vie de la mere est preferable à celle de l'enfant. 292. 353

Vin est le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. 253

Vin emetique est pernicieux aux femmes qui sont en convulsion dans le temps de l'accouchement. 331

Virginité de la femme ne peut estre connuë que par conjecture. 38

Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 469

Ulceres chancreux de la Matrice sont toûjours inégaux, sordides & puants. 413

Umbilic de l'enfant nouveau né, de combien de vaisseaux est composé. 223

Umbilic, la sortie de son cordon devant l'enfant luy cause une suffocation soudaine, si on n'y remedie promptement par l'accouchement. 259. 324

Umbilic de l'enfant, comment doit estre lié & retranché. 433

Umbilic de l'enfant, à quelque distance que son cordon soit lié, il tombe toûjours proche du ventre. 436

Umbilic, *voyez* cordon de l'umbilic.

Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes. 124

Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grosseſſe, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée. 126

Vomissement violent & frequent est cause d'avortement. 182

Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à redoubler les douleurs de l'accouchement. 207

Vomissement des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier. 476

Urine n'eſt aucunement la matiere des eaux, qui ſont avec l'enfant dans la Matrice. 214. 215
Vuidanges qui coulent de la Matrice aprés l'accouchement, ce que c'eſt, d'où elle viennent ; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes. 397
Vuidanges coulent toûjours tres-peu quand la Matrice ſouffre inflammation. 409

Fin de la Table des Matieres.

Fautes ſurvenuës en l'impreſſion.

PAge 1. ligne 2. des femmes, *liſez* de la femme. Pag. 12. l. 16. exactement *l.* entierement. Pag. 41. l. 14. fougueuſe. *l.* fongueuſe. Pag. 89. l. 14. diminuée, *l.* diminuées. Pag. 93. l. 39. d'une ſi grande, *l.* d'une grande. Pag. 99. l. 5. das, *l.* dans. Pag. 125. l. 28. n'eſtant *l.* n'eſt. Pag. 126. l. 36. regime de vivre, *ajoutez enſuite*, elle n'en prendra que peu à la fois. Pag. 137. l. 6. on fera, *l.* on pourra. Pag. 147. l. 38. le efforts, *l.* les efforts. Pag. 148. l. 15. demeurans, *l.* demeurant. Pag. 185. l. 1. declaré, *l.* declare. Pag. 248. l. 9. troiſiéme, *l.* deuxiéme. Pag. 292. l. 12. avor, *l.* avoir. Pag. 338. l. 35. le piderme, *l.* l'épiderme. Pag. 381. l. 20. au milieu, *l.* au lieu. Pag. 453. l. 7. qu'il, *l.* qui.

Approbation de Monſieur le premier Medecin du Roy.

NOus ſousſigné Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, premier Medecin de Sa Majeſté, certifions avoir leu & examiné avec ſoin le Livre intitulé, *Traité des maladies des femmes groſſes, & de celles qui ſont accouchées;* Compoſé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne fût tres-utile & digne d'eſtre donné au public. A S. Germain ce premier Novembre 1674. Signé DAQUIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & Feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Prevoſts, Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut ; Nôtre cher & bien amé FRANÇOIS MAURICEAU Maiſtre Chirurgien Juré en noſtre ville de Paris, nous a fait tres-humblement remontrer qu'ayant en l'année mil ſix cent ſoixante-huit obtenu noſtre permiſſion de faire imprimer un Livre qu'il a compoſé touchant *l'Art des accouchemens & maladies des femmes groſſes & accouchées, avec la veritable methode de les bien aider en leurs accouchemens naturels, les moyens de remedier à tous ceux qui ſont contre nature, & aux indiſpoſitions des enfans nouveau-nez ; enſemble une exacte deſcription de toutes les parties de la femme qui ſont deſtinées à la generation, le tout accompagné de figures tres-convenables au ſujet*, il l'auroit en conſequence d'icelles mis au jour & donné au public ; mais comme les derniers ſoins & les dernieres penſées ſont toûjours les meilleures, ayant repaſſé pardeſſus tout cét ouvrage, il a eſtimé eſtre tres-à-propos d'y ajoûter encore beaucoup de choſes tres-curieuſes qu'il a remarquées du depuis, auſſi accompagnées de pluſieurs belles figures tres-utiles & tres-neceſſaires, il deſireroit auſſi les mettre au jour & faire réimprimer ledit Livre, s'il Nous plaiſoit luy en accorder la permiſſion, & à ces fins nos Lettres neceſſaires qu'il Nous a tres-humblement requiſes. A CES CAUSES, deſirant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & permettons par ces preſentes de réimprimer ou faire réimprimer ledit Livre avec leſdites augmentations de diſcours & de nouvelles figures, en tel ou tels volumes, marges, & caracteres, autant de fois, & par tels de nos Imprimeurs reſervez, que bon luy ſemblera, pendant le temps de dix années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé de réimprimer, iceluy vendre & debiter par tout noſtre Royaume, faiſant def-

fenſes à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuër ledit Livre, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, d'impreſſion étrangere ſur les anciennes copies, ny autrement, en quelque maniere que ce ſoit, prejudiciables à l'Expoſant, ſans ſon conſentement ou de ſes Ayans-cauſe, ſur peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, mil livres d'amande, deſpens, dommages & intereſts, à la charge d'en mettre deux exemplaires en noſtre Bibliotheque publique, un en noſtre Cabinet des Livres de noſtre Château du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le ſieur D'ALIGRE, à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire joüir l'Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement ceſſans & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens au contraire, voulans qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. MANDONS au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des preſentes, tous Exploits & Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. DONNE' à Paris le quatriéme jour de May l'an de grace, 1674. & de noſtre regne le trente-uniéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil, LE GROS, & ſcellé du grand ſceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 26. Juillet 1674. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy du vingt-ſeptiéme Février 1665. Signé THIERRY, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Decembre 1674.

Les Exemplaires portez par le Privilege ont eſté fournis.

3 2044 075 053 876

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RG
93
M44
1675
RARE BOOKS DEPARTMENT